

« J'ai toujours désiré d'être une sainte. »

(Ms C, 2v°)

La conception thérésienne de la sainteté.

Son origine et ses développements

dans la vie, les écrits et les paroles de Thérèse

de l'Enfant-Jésus de la Sainte-Face



Thèse en vue de l'obtention du titre de docteur en théologie
Présentée au père Michael Sherwin op
par Véronique Gay-Crosier Lemaire

Faculté de théologie
Université de Fribourg

Abréviations utilisées

CG	<i>Correspondance générale</i> de Thérèse (Cerf/DDB, 1972-1974) ; révision et réédition dans la « Nouvelle Édition du centenaire » (1992).
CJ	<i>Carnet jaune</i> de Mère Agnès de Jésus (il entre dans les derniers entretiens), <i>OC</i> , pp. 991-1147.
CSG	<i>Conseils et souvenirs recueillis par sœur Geneviève de la Sainte Face</i> (Céline), coll. « Foi vivante » 149, Paris, Cerf, 1996 ² (1972).
CSM	<i>Conseils et souvenirs relatés par sœur Marie de la Trinité</i> , VT 73, pp. 55-68 et VT 77, pp. 47-80.
DE	<i>Derniers entretiens</i> (autres dernières paroles de Thérèse), <i>OC</i> , pp. 1149-1191.
DE/G	<i>Derniers entretiens</i> recueillis par sœur Geneviève.
DE/MS	<i>Derniers entretiens</i> recueillis par sœur Marie du Sacré-Cœur.
DP	<i>Dernières paroles</i> à Mère Agnès, sœur Marie du Sacré-Cœur ou sœur Geneviève.
DLTH	Album de photographies de Pierre Descouvemont et Helmuth Nils Loose, <i>Thérèse et Lisieux</i> , Paris/Montréal, Cerf/Orphelins Apprentis d'Auteuil/OCL/Novalis, 1991.
DS	<i>Dictionnaire de la vie spirituelle</i> .
LC	Lettres des correspondants de Thérèse, numérotées et publiées en
LT	<i>Lettres</i> de Thérèse, numérotées de 1 à 266.
Ms A	<i>Manuscrit</i> autobiographique dédié à Mère Agnès de Jésus (Pauline), rédigé en 1895.
Ms B (M)	Lettre à sœur Marie du Sacré-Cœur (Marie), écrite en 1896.
Ms C (G)	<i>Manuscrit</i> autobiographique dédié à Mère Marie de Gonzague, composé en 1897.
NEC	« Nouvelle Édition du Centenaire » des <i>Œuvres complètes</i> de Thérèse de Lisieux, Paris, Cerf/DDB, 1992, en huit volumes.
OC	<i>Œuvres complètes. Textes et Dernières paroles</i> , Paris, Cerf/DDB, 1992, 1 vol. (<i>totum</i>), 1997.
OCL	<i>Office Central de Lisieux</i> .
PA	<i>Procès Apostolique</i> , 1915-1917, Rome, Teresianum, 1976.
PN	Les cinquante-quatre <i>poésies</i> numérotées de Thérèse.
PO	<i>Procès de l'Ordinaire</i> , 1910-1911, Rome, Teresianum, 1973.
Pri	Les vingt et une <i>prières</i> numérotées de Thérèse.
PS	Les huit <i>poésies</i> « supplémentaires » de Thérèse.
RP	Les huit <i>récréations pieuses</i> de Thérèse.
VT	<i>Vie thérésienne</i> , Lisieux (revue trimestrielle, depuis 1961).
VS	<i>Vie spirituelle</i> . À ne pas confondre avec <i>La vie spirituelle</i> , collection de périodiques parue à Paris, Cerf.

Table des matières

TABLE DES MATIÈRES.....	1
INTRODUCTION GÉNÉRALE	7
CHAPITRE PREMIER.	14
L'ENFANCE, L'ADOLESCENCE ET LE POSTULAT DE THÉRÈSE	14
1. PREMIÈRE SECTION : L'ENFANCE (1876-1886) : LA "NATURE MORALE" DE THÉRÈSE	17
1.1. SA NATURE, SA PERSONNALITÉ	17
1.1.1. Son désir de se perfectionner	18
1.1.2. Son élan vers un idéal à atteindre	18
1.1.3. « L'amour du bien » (1876).....	19
1.1.4. « Je choisis tout » (1877).....	22
1.1.4.1. Dieu « a voulu que tout tourne à son bien, même ses défauts ».....	23
1.1.4.2. La radicalité de Thérèse.....	24
1.2. SON SENTIMENT D'ÊTRE EN EXIL SUR LA TERRE	25
1.2.1. L'influence des parents Martin.....	26
1.2.2. La terre est l'antichambre du Ciel.....	27
1.2.3. L'impact spirituel de la création	28
1.2.4. Le choix de Dieu	29
1.3. UNE BONNE ÉDUCATION OU LES MOYENS DE PARVENIR À LA SAINTETÉ	30
1.3.1. Thérèse est l'objet d'une attention maternelle de tous les instants.....	31
1.3.1.1. Pauline, sa « deuxième maman » (28 août 1877)	32
1.3.1.2. Les fêtes (1878).....	33
1.3.2. La lecture (à partir de 1881)	34
1.3.2.1. Le "déclat" des « récits chevaleresques »	35
1.3.2.2. « Devenir une grande sainte !!! »	36
1.3.2.3. Les leçons de Marie et sa feuille « Du renoncement »	37
1.3.3. Les "belles images"	39
1.3.3.1. « La certitude d'un appel Divin » (été 1882).....	39
1.3.3.2. Le petit livre et les lettres de Pauline (mai 1884)	40
1.3.3.3. Sa première communion (8 mai 1884), sa seconde communion eucharistique (22 mai 1884) et sa confirmation (14 juin 1884)	41
1.4. PREMIÈRE RÉCAPITULATION DE SA CONCEPTION DE LA SAINTETÉ.....	43
2. DEUXIÈME SECTION : L'ADOLESCENCE (DU 15 OCTOBRE 1886 AU 9 AVRIL 1888). LA GRÂCE DE NOËL : PRODROMES ET CONSÉQUENCES.....	50
2.1. MARIE ENTRE AU CARMEL (15 OCTOBRE 1886) : CIRCONSTANCES	50
2.2. LA « GRÂCE DE NOËL » (25 DÉCEMBRE 1886).....	53
2.2.1. La fin des « imperfections de l'enfance » et le début de l'avancée dans la perfection.....	54
2.2.2. Ses conséquences altruistes : l'apostolat (juillet 1887)	56
2.3. « OUI, C'ÉTAIT BIEN LÉGÈREMENT QUE NOUS SUIVIONS LES TRACES DE JÉSUS »	57
2.3.1. Les conséquences du rapprochement entre Céline et Thérèse	58
2.3.1.1. Des grâces comme en reçoivent les « grands saints » (été 1887)	58
2.3.1.2. Les vertus et leur « pratique douce et naturelle »	60
2.3.1.3. La découverte des « secrets de la perfection ».....	62
2.3.2. Le combat de Thérèse pour réaliser sa vocation (automne 1887).....	63
2.3.2.1. Appréhension du mal, périple et séjour romain	64
2.3.2.2. Thérèse est confrontée aux misères des hommes, des prêtres en particulier.....	66
2.3.2.3. Sa rencontre avec les saints de l'histoire de l'Église	67
2.3.3. Les ultimes préparatifs (janvier-avril 1888).....	68
2.3.3.1. Trois mois d'attente la font « beaucoup grandir dans l'abandon et dans les autres vertus ».....	69
2.3.3.1.a) Une « vie sérieuse et mortifiée »	71
2.3.3.1.b) « Ce fut par la pratique de ces riens que je me préparai »	72
2.3.3.2. « Je veux être une sainte... » (mars 1888).....	73

2.4. SECONDE RÉCAPITULATION DE SA CONCEPTION DE LA SAINTETÉ	75
3. TROISIÈME SECTION : LE POSTULAT.....	79
(9 AVRIL 1888 – 9 JANVIER 1889).....	79
3.1. « JE TÂCHERAI DE FAIRE TA GLOIRE EN DEVENANT UNE GRANDE SAINTE ».....	79
3.2. COMMENT « CONQUÉRIR LA PALME » DE LA SAINTETÉ ?.....	81
3.2.1. L'aveu de sa faiblesse (mai 1888)	82
3.2.2. « Jésus te demande TOUT, TOUT, TOUT, autant comme il peut demander aux plus grands Saints » (juillet 1888)	83
3.3. « JÉSUS NE REGARDE PAS AUTANT À LA GRANDEUR DES ACTIONS NI MÊME À LEUR DIFFICULTÉ QU'À L'AMOUR QUI FAIT FAIRE CES ACTES... » (AUTOMNE-HIVER 1888-1889).....	84
3.3.1. Les circonstances.....	85
3.3.2. Un amour « non senti ».....	86
3.3.3. La simplicité	89
3.3.4. L'aride retraite de début janvier 1889 et son absence de consolation	91
3.3.4.1. L'œuvre de la grâce prévenante.....	93
3.3.4.2. ... parachevées par les désolations spirituelles	94
3.3.4.3. L'enseignement à en tirer	95
3.4. TROISIÈME RÉCAPITULATION DE SA CONCEPTION DE LA SAINTETÉ.....	96
CHAPITRE SECOND.....	99
DU 10 JANVIER 1889 AU 20 MARS 1896.....	99
1. PREMIÈRE SECTION : LE NOVICIAT (10 JANVIER 1889 - JANVIER 1893).	
« DEMANDEZ À JÉSUS QUE JE DEVIENNE UNE GRANDE SAINTE ».....	101
1.1. « D'ABONDANTES LUMIÈRES SUR LA PERFECTION RELIGIEUSE »	101
1.1.1. À propos du « vœu de pauvreté »	102
1.1.2. « Je m'appliquais surtout à pratiquer les petites vertus ».....	103
1.1.3. « L'amour de la mortification me fut aussi donné »	105
1.1.3.1. Comment cet amour de la mortification se canalisa... ..	105
1.1.3.2. ... et comment il s'exécuta chez Thérèse	107
1.2. « LES TROIS ANNÉES DU MARTYRE DE PAPA » : « NOUS NE MARCHIONS PLUS DANS LES SENTIERS DE LA PERFECTION, NOUS VOLIONS TOUTES LES CINQ »	109
1.2.1. Le contexte : « l'amour que Jésus lui porte [à Céline], amour qui demande TOUT » (mars 1889).....	109
1.2.2. Développements : du printemps 1889 à l'été 1890.....	110
1.2.2.1. Notre agir a une dimension théologale et un goût d'éternité	112
1.2.2.2. La sainteté, « elle consiste à souffrir et à souffrir de tout. "La Sainteté ! il faut la conquérir à la pointe de l'épée, il faut souffrir... il faut agoniser !..." »	113
1.2.2.3. « [...] pour moi je ne connais pas d'autre moyen pour arriver à la perfection que "l'amour" »	116
1.2.2.3.a) Scrupules ou clairvoyance ?.....	117
1.2.2.3.b) « Jésus est malade et il faut remarquer que la maladie de l'amour ne se guérit que par l'amour ! »	118
1.2.2.4. Sa profession, le 8 septembre 1890	119
1.3. DEUX RENCONTRES DÉCISIVES	120
1.3.1. La sainteté de Mère Geneviève de Sainte-Thérèse	121
1.3.1.1. Dans sa sainteté, « il ne s'y rencontre aucune illusion ».....	123
1.3.1.2. Des « vertus cachées et ordinaires »	125
1.3.1.3. L'exemple de la Vierge Marie.....	125
1.3.2. L'entretien décisif avec le père Alexis Prou (octobre 1891).....	128
1.3.2.1. Les « flots de la confiance et de l'amour »	129
1.3.2.2. Les « fautes peuvent ne pas faire de peine au Bon Dieu ».....	130
1.4. QUATRIÈME RÉCAPITULATION DE SA CONCEPTION DE LA SAINTETÉ.....	131
2. SECONDE SECTION : 20 FÉVRIER 1893 - DÉCEMBRE 1894.....	138
2.1. ORIENTATION DE CÉLINE VERS LA SAINTETÉ	140
2.1.1. « Pour être à Lui, il faut être petit, petit comme une goutte de rosée ! » (avril 1893).....	141
2.1.1.1. « Ascétisme de petitesse » et « sens positif » de la petitesse	143
2.1.1.2. La raison pour laquelle il ne faut pas envier les « liqueurs précieuses ».....	144
2.1.2. « Laissons-Le prendre et donner tout ce qu'Il voudra, la perfection consiste à faire sa volonté (Mt 12, 50), à être ce qu'il veut que nous soyons » (juillet 1893)	146
2.1.2.1. La question de l'élection	146
2.1.2.2. Les tendresses préférentielles de Dieu.....	149

2.2. COMMENT « PLAIRE À JÉSUS » ?	151
2.2.1. « Ce n'est pas pour faire ma couronne, pour gagner des mérites, c'est afin de faire plaisir à Jésus »	152
2.2.2. Le « chapelet de pratiques »	154
2.3. « SI LE SEIGNEUR NE BÂTIT LUI-MÊME UNE MAISON, C'EST EN VAIN QUE TRAVAILLENT CEUX QUI LA BÂTISSENT » (PS 126, 1) (AOÛT 1893).....	155
2.3.1. Le juste mépris de soi pour l'amour de Jésus ; le vide de soi pour le tout de Dieu ; le vrai dépouillement en vue de notre sanctification	156
2.3.2. Jésus « tout seul dispose les événements de notre vie d'exil » (octobre 1893)	158
2.3.3. L'abaissement divin et l'élévation de l'homme dans son humilité	160
2.3.3.1. « Jeanne d'Arc accomplissant sa mission » (janvier 1894)	161
2.3.3.2. « Il est heureux que tu sentes ta faiblesse ; c'est Lui qui imprime dans ton âme les sentiments de défiance d'elle-même » (avril 1894)	162
2.4. CINQUIÈME RÉCAPITULATION DE SA CONCEPTION DE LA SAINTETÉ.....	164
3. TROISIÈME SECTION : DE SEPTEMBRE 1894 À MARS 1896.....	168
3.1. SOUS L'ÉGIDE DE LA MISÉRICORDE DIVINE (JANVIER 1895).....	168
3.2. « JE DÉSIRE ACCOMPLIR PARFAITEMENT VOTRE VOLONTÉ [...] JE DÉSIRE ÊTRE SAINTE » (11 JUIN 1895) 169	
3.2.1. « [...] je désire être Sainte, mais je sens mon impuissance et je vous demande, ô mon Dieu ! d'être vous-même ma Sainteté ».....	170
3.2.2. « C'est l'amour seul qui m'attire »	173
3.2.2.1. « L'Amour consumant ... ».....	175
3.2.2.2. « ... et transformant ».....	176
3.2.2.3. « La voie de l'amour » (décembre 1895).....	177
3.3. « C'EST JÉSUS QUI FAIT TOUT ET MOI JE NE FAIS RIEN »	179
3.3.1. « Ce n'est toujours pas l'énergie qui lui manque pour devenir sainte et c'est la vertu la plus nécessaire, avec l'énergie on peut facilement arriver au sommet de la perfection »	183
3.3.2. La pauvreté en esprit et le don de la sainteté	186
3.4. SIXIÈME RÉCAPITULATION DE SA CONCEPTION DE LA SAINTETÉ.....	189
CHAPITRE TROISIÈME. DU 21 MARS 1896 AU 30 SEPTEMBRE 1897	
..... 193	
1. PREMIÈRE SECTION : SI ON SAVAIT « COMBIEN ELLE EST PUISSANTE / CETTE ÂME UNIE À SON DIVIN SAUVEUR ».....	196
1.1. SOUS LA PERPÉTUELLE ÉGIDE DE LA PAUVRETÉ EN ESPRIT : « NE RIEN SENTIR » (1897)	198
1.1.1. Être « sans désirs... »	198
1.1.2. « ...ni vertus »	199
1.1.3. Sainteté et vérité sur l'homme	202
1.2. LE "TIERCÉ GAGNANT" DE LA PETITESSE	205
1.2.1. Être petit, « C'est reconnaître son néant ... »	205
1.2.2. « ... ne point s'attribuer à soi-même les vertus qu'on pratique ... ».....	207
1.2.3. « ... Enfin c'est de ne point se décourager de ses fautes »	210
1.2.4. L'abandon du petit enfant et le juste usage de sa volonté	213
1.3. L'ASCENSEUR.....	216
1.3.1. « J'ai toujours désiré d'être une sainte » : genèse d'un désir permanent	217
1.3.2. « La vraie découverte de Thérèse »	220
1.4. SEPTIÈME RÉCAPITULATION DE SA CONCEPTION DE LA SAINTETÉ	222
2. SECONDE SECTION : LES ŒUVRES	228
2.1. LA DIALECTIQUE ENTRE LES ŒUVRES ET L'AMOUR	229
2.1.1. Les « belles pensées » et les « biens de l'esprit » en général	230
2.1.2. Les œuvres que prône Thérèse.....	232
2.1.2.1. « Jeter des fleurs »	233
2.1.2.2. Les sept « vertus enfantines ».....	235
2.1.2.3. Les « désirs plus grands que l'univers » de Thérèse.....	237
2.2. « LA CHARITÉ EST LA VOIE EXCELLENTE QUI CONDUIT SÛREMENT À DIEU »	239
2.2.1. « La charité parfaite consiste à... ».....	240
2.2.2. ...Laisser Jésus aimer à travers nous	242
2.2.3. Le commandement nouveau chez Thérèse : la pratique.....	243
2.2.3.1. L'intention bonne de l'acte.....	244
2.2.3.2. Le miracle de la charité	246
2.3. NOTRE IMPERFECTION MISE À LA QUESTION.....	247
2.3.1. « Le juste tombe sept fois par jour » (Ps 24, 16)	247

2.3.2. Imperfection humaine et sainteté divine	249
2.3.3. La "correction fraternelle" : une forme d'exercice de la charité	252
2.4. HUITIÈME RÉCAPITULATION DE SA CONCEPTION DE LA SAINTETÉ	253
3. TROISIÈME SECTION : LA COMMUNION DES SAINTS.....	257
3.1. NOUS FORMONS UN RÉSEAU INTERACTIF.....	257
3.1.1. La valeur rédemptrice des actes d'amour	258
3.1.2. La libre circulation des biens	259
3.1.2.1. Thérèse et les saints du Ciel	260
3.1.2.2. Ses « petits frères du Ciel » et son désir de faire du bien sur la terre, une fois au Ciel.....	261
3.1.2.3. Son ange gardien	263
3.2. LES SAINTS QUI L'INFLUENCÈRENT À LA FIN DE SA VIE	263
3.2.1. Les qualités prisées chez Théophane Vénard, Stanislas Kostka et Louis de Gonzague	264
3.2.2. L'enseignement des saints Innocents et de Marie Madeleine	266
3.3. THÉRÈSE CONFESSE CE QU'ELLE PENSE DE SA SAINTETÉ, QUELQUES SEMAINES AVANT DE MOURIR.....	268
3.4. NEUVIÈME RÉCAPITULATION DE SA CONCEPTION DE LA SAINTETÉ	270
CONCLUSION GÉNÉRALE	272
ANNEXES	285
1) L'« ÉTRANGE MALADIE » DE THÉRÈSE	285
2) LE RÔLE CAPITAL DE LA CATÉCHÈSE, SELON THÉRÈSE.....	287
2.1. Dieu cultive Lui-même les âmes	287
2.2. Le baptême et ses conséquences anthropologiques et morales	289
2.3. « Jésus veut être aidé dans sa divine culture des âmes ».....	290
3) L'EXPRESSION « LE JOUET DE JÉSUS »	292
4) LA FINALITÉ DE L'ORDRE DU CARMEL	292
5) THÉRÈSE ET LE JANSÉNISME.....	293
6) THÉRÈSE ET LE QUIÉTISME	294
7) LE PÈRE BALTHASAR : UN MALENTENDU QUE L'ON RETROUVE SUR CERTAINS POINTS CHEZ M. VAN DER MEERSCH.....	297
8) THÉRÈSE ET LA KÉNOSE.....	298
9) THÉRÈSE ET LE SALUT DES ÂMES, DANS ET PAR LA SOUFFRANCE RÉDEMPTRICE	300
10) THÉRÈSE ET LE MÉRITE	302
11) THÉRÈSE ET SON « ÉPREUVE CONTRE LA FOI »	304
12) LA « PETITE FLEUR DU DIVIN PRISONNIER »	FEHLER! TEXTMARKE NICHT DEFINIERT.
13) LE PETIT CAHIER OFFERT PAR PAULINE, EN VUE DE SA PREMIÈRE COMMUNION	FEHLER! TEXTMARKE NICHT DEFINIERT.
14) LE CHAPELET DE PRATIQUES	FEHLER! TEXTMARKE NICHT DEFINIERT.
15) LE CHRIST EN CROIX : JUILLET 1887	FEHLER! TEXTMARKE NICHT DEFINIERT.
BIBLIOGRAPHIE	307
1. LES ÉCRITS DE THÉRÈSE DE LISIEUX ET LES SOURCES THÉRÉSIENNES	307
2. DOCUMENTS DE LA TRADITION ET DICTIONNAIRES	308
3. OUVRAGES, ARTICLES ET COLLOQUES SUR THÉRÈSE.....	309
3.1. Ouvrages sur Thérèse	309
3.2. Articles sur Thérèse	313
3.3. Colloques sur Thérèse	319
4. OUVRAGES GÉNÉRAUX, ARTICLES ET COLLOQUES SUR LA SAINTETÉ ET LA VIE SPIRITUELLE	320
4.1. Ouvrages.....	320
4.2. Articles	321
4.3. Colloques.....	322
5. OUVRAGES ET ARTICLES CITÉS	322
5.1. Ouvrages.....	323
5.2. Articles	325

Introduction générale

Les saints sont parsemés dans l'histoire de l'humanité, comme des hérauts nous indiquant les règles pratiques d'un agir christique¹ ; comme des phares donnant la lumière sur leurs battues, dans la vocation universelle à la sainteté. Le souhait de Marie-Françoise-Thérèse Martin ne fut pas autre. C'est le sens de l'épilogue de son second manuscrit autographe², que d'aucuns n'hésitent pas à comparer à un testament spirituel – avec tout le poids et l'autorité que l'on peut reconnaître à un tel document.

« O Jésus ! que ne puis-je dire à toutes les *petites âmes* combien ta condescendance³ est ineffable... je sens que si par impossible tu trouvais une âme plus faible, plus petite que la mienne, tu te plairais à la combler de faveurs plus grandes encore, si elle s'abandonnait avec une entière confiance à ta miséricorde infinie. Mais pourquoi désirer communiquer tes secrets d'amour, ô Jésus, n'est-ce pas toi seul qui me les as enseignés et ne peux-tu pas les révéler à d'autres ?... Oui je le sais, et je te conjure de le faire, je te supplie d'abaisser ton regard divin sur un grand nombre de petites âmes... Je te supplie de choisir une légion de *petites* victimes dignes de ton AMOUR !... » (*Ms B*, 5v^o)⁴.

Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et⁵ de la Sainte Face, que nous venons de lire, offre un enseignement directement tiré de Dieu, à travers « sa vie même [qui] est devenue une "pensée" »⁶. Ce savoir, qui est plus "expérientiel"⁷ que conceptuel⁸, intéresse au plus haut

¹ L'agir même du Christ, au lieu de notre agir qui serait christocentrique.

² Le *Ms B* (c'est le *Ms M*, parce qu'il est adressé à sœur *Marie* du Sacré-Cœur – voir les notes 22 et 36 du présent travail), qui correspond à la lettre 196 (*LT 196* de septembre 1896) à sœur Marie du Sacré-Cœur, sur la demande de laquelle Thérèse le rédigea, sous le priorat de Mère Marie de Gonzague, afin de mettre par écrit sa « petite doctrine ».

³ On a revêtu ce mot d'une connotation négative. Rappelons qu'il signifie, dans son étymologie, « descendre avec » – « *cum scendere* ». Le père Descouvemont définit cette attitude divine à travers cette belle image inspirée de Thérèse : Dieu a « le geste plein de tendresse de la maman qui se penche sur le berceau de son enfant pour le prendre dans les bras et le porter contre sa joue » (P. DESCOUVEMONT, *Sainte Thérèse de Lisieux, docteur de l'Église. Guide de lecture*, Paris, Cerf, 1997, p. 46 ; que nous citerons dorénavant par la seconde partie du titre : *Guide de lecture*, pour le distinguer de son autre ouvrage que nous citerons aussi, et dont l'intitulé débute par les mêmes mots). N'est-ce pas ce que Thérèse veut exprimer lorsqu'elle dit : « Notre Seigneur voulant pour Lui seul mon premier regard, daigna me demander mon Cœur dès le berceau, si je puis m'exprimer ainsi » (*LT 201*, 2r^o au P. Roulland, 1^{er} novembre 1896) ?

⁴ Les mots soulignés sont accentués par nous, et ce qui apparaît en italique l'est par Thérèse.

⁵ Thérèse omettra souvent la conjonction dans sa titulature. On a pu noter cinquante-quatre éliminations du « et », contre six fois sa présence (cf. J. DE LA SAINTE-FACE, « Thérèse de l'Enfant-Jésus à la découverte de la Sainte Face, in : I. MARCIL (dir.), *Thérèse de Lisieux, cent ans plus tard : son actualité, son influence : actes du colloque de Montréal sur Thérèse de Lisieux, 17-19 octobre 1997*, coll. « Communauté et ministères » 6, Montréal, Bellarmin, 1998, pp. 85-109).

⁶ F. OUELLETTE, *Autres trajets avec Thérèse de Lisieux*, Montréal, Fides, 2001, p. 155.

⁷ Alors que l'adjectif "expérientiel" s'oppose à ce qui est théorique, le qualificatif "expérientiel" nous semble contrebalancer ce qui est plus conceptuel.

⁸ Tous les commentateurs s'accordent à le dire. Au reste, c'est le propre de « "la théologie vécue" des saints » (JEAN-PAUL II, Lettre apostolique *Tertio millennio adveniente*, École cathédrale, Éd. Parole et Silence, 2001, n° 27, p. 42), qui avait été remise à l'honneur par le père Balthasar entre autres.

point la théologie morale, si l'on sait que cette discipline allie le pratique et le théorique⁹. Autrement dit, nous tirerons argument de ce que Thérèse a dit et écrit à propos du caractère spécifique de son expérience de sainteté, pour l'avoir vécu. Nous avons convoqué Thérèse pour qu'elle nous livre son message sur la sainteté, et nous en appellerons à elle comme à notre « maîtresse à vivre »¹⁰, d'une part : elle qui se réserva « toutes les *petites âmes* »¹¹ dont elle fut le chef de file, pour qu'elles « s'abandonnent avec une entière confiance à [la] miséricorde infinie » de Dieu, à son exemple. D'autre part, Thérèse sera notre maîtresse à penser¹², attendu que, nous citons le père Torrell, la théologie classique conçoit « l'effort théologique dans la lumière pénétrée d'amour d'une foi qui progresse vers l'intelligence », et que, « dans cette ligne augustinienne, les théologiens concèdent sans difficultés aux saints, même encore sur terre, une certaine connaissance de l'essence divine, du *quid* de Dieu »¹³.

De fait, Jésus a « communiqué » à la jeune lexovienne des « secrets d'amour », dont il nous a paru qu'ils renvoient aux « secrets de la perfection », c'est-à-dire les « *choses* de son *amour* », évoquées un peu plus loin dans son premier manuscrit¹⁴, qui retrace une anamnèse commentée et fidèle de sa vie. Aimer Dieu et Le laisser aimer à travers nous dans la charité assure notre sainteté, puisque Son Amour nous unit à Lui¹⁵, *effaçant* tout ce qui, en nous, pourrait Lui *déplaire*. Au-delà « des multiples nuances dans la présentation et l'élaboration de cette doctrine [de la sainteté, commente le père Molinari], il est cependant indéniable que tous

⁹ C'était déjà le vœu le plus cher d'un éminent père dominicain : « Nous aurions ainsi, à notre disposition, une théologie morale illustrée par la vie des saints, l'hagiographie trouvant elle-même son *explication* profonde en théologie » (M. M. PHILIPON, *Sainte Thérèse de Lisieux, une voie toute nouvelle*, Brugges, DDB, 1949, p. 13). C'est l'auteur qui souligne.

¹⁰ Soit une « maîtresse de vie spirituelle » (JEAN-PAUL II, Lettre apostolique *Divini amoris scientia*, Paris, Pierre Téqui éditeur, 1997, n° 6, p. 10).

¹¹ De l'aveu même de Thérèse, « à *propos* de son manuscrit : "Il y en aura pour tous les goûts, excepté pour les voies extraordinaires" » (CJ 9.2.2).

¹² Nous reprenons ces deux expressions au père Torrell, qui les applique à saint Thomas (J.-P. TORRELL, *Saint Thomas d'Aquin, maître spirituel, Initiation 2*, Paris/Fribourg, Cerf/Éditions Universitaires de Fribourg, 2002, p. 27). Voir aussi le Cardinal P. POUPARD, « Sainte Thérèse, docteur de l'Église », coll. « Culture et foi » (1998), vol. 1, Città del Vaticano, Pontificium Consilium de cultura, p. 5.

¹³ J.-P. TORRELL, *Saint Thomas d'Aquin, maître spirituel...*, *op. cit.*, p. 35.

¹⁴ Ms A, 49r°.

¹⁵ Ce que dit par exemple monsieur Destrempe, en parlant de la « sanctification de Thérèse » comme « son devenir dans l'amour divin » (S. DESTREMPES, *Thérèse de Lisieux et Dietrich Bonhoeffer : Kénose et altérité*, Paris/Montréal, Cerf/Éd. Médiaspaul, 2002, p. 390). Ou encore le père Blanchard : « La perfection de la vie chrétienne n'est que dans la **perfection de la charité** – lien de la perfection (Col 3, 14). Un être est parfait quand il atteint sa fin propre, son achèvement. Or, c'est la **charité qui nous unit à Dieu**, fin ultime de l'âme humaine. "Celui qui demeure dans la charité, demeure en Dieu et Dieu en lui (1 Jn 4, 16)" » (P. BLANCHARD, *Sainteté aujourd'hui*, coll. « Études carmélitaines », Brugges, DDB, 1954, p. 66 ; les mots sont mis en gras par l'auteur). La charité est répandue dans nos cœurs, par le Saint-Esprit (Rm 5, 5). Voir aussi saint Thomas D'AQUIN, *Somme théologique*, II^a II^{ae}, Q. 184, a. 1 : « On dit qu'un être est parfait dans la mesure où il atteint sa fin propre qui est sa perfection ultime. Or c'est la charité qui nous unit à Dieu, fin ultime de l'âme humaine [...]. La perfection de la vie chrétienne tient donc spécialement [directement et essentiellement, dit l'article 3] à la charité ». L'article 2 précise que la perfection absolue dans la charité est impossible ici-bas, et qu'elle est donc inférieure à celle que l'on aura dans la patrie (sol. 2). N'allons pas plus loin pour l'instant.

les théologiens catholiques [ont] enseigné plus ou moins explicitement que la sainteté chrétienne consiste en l'union au Christ [...] »¹⁶. Nous le redirons tout au long de la présente étude, à travers l'argumentation orale et écrite de la religieuse normande. Après tout, on l'a jugée « experte en *scientia amoris* », en « science de l'amour »¹⁷ – la seule science qui l'intéressât¹⁸, et qui regarde précisément la sainteté. La sanctification ayant été le centre de sa vie, Thérèse fut diligente jusqu'à la fin, mais différemment avec le temps. D'abord par "ambition personnelle", à travers une morale qui se défiait de toute indigence humaine. Ceci jusqu'à juillet 1893, quand elle achève de comprendre qu'être saint ce n'est pas – selon les termes de F. Ouellette – « d'abord "être quelqu'un de bien"¹⁹, ce qui fut l'illusion noble mais dangereuse des stoïciens et des jansénistes [...] [et qui] apparaissait réservée à des esprits privilégiés, distingués, aux grands mystiques. Thérèse a montré que c'est proposé à tous »²⁰, et que, lisons-nous chez le Cardinal Journet, « Tous ces gens "bien", ce n'est pas vers eux que va Jésus, parce que leurs vertus morales les carapacent contre les splendeurs de l'ordre théologal [...]. Jésus va vers ces publicains, ceux qui sont perdus, mais chez lesquels il y a un immense désir, le désir des choses les plus hautes »²¹, et l'attente de les recevoir. Telle fut l'intuition centrale de Thérèse que nous aimerions démontrer et développer au cours des prochaines pages.

La méthode selon laquelle nous procéderons se veut respectueuse de l'évolution de Thérèse et garante de la progression chronologique de ses écrits²², auxquels nous avons recouru, et desquels nous retiendrons uniquement les passages où elle parle directement, ou même implicitement, de la sainteté. D'autres extraits ont également été prélevés parce qu'ils

¹⁶ P. MOLINARI, *DS*, S. de Fiores et T. Goffi (dir.), Paris, Cerf, 2001, article « saint », p. 977, qui mentionne diverses positions reprises dans la constitution dogmatique *Lumen Gentium*, du concile Vatican II.

¹⁷ JEAN-PAUL II, *Tertio millennio adveniente*, *op. cit.*, n° 42, p. 66, qui reprend l'expression de Jean de la Croix.

¹⁸ Thérèse l'annonce d'emblée dans son second manuscrit (*Ms B, 1r°*). C'est dire l'importance de cet aveu.

¹⁹ Le père Bro recourait déjà à la même expression – « être quelqu'un de bien » – pour parler du chrétien, dans son ouvrage intitulé *La gloire et le mendiant*, Paris, Cerf, 1974, p. 83. Voir aussi pp. 191-192 de l'ouvrage cité.

²⁰ F. OUELLETTE, *Autres trajets avec Thérèse de Lisieux*, *op. cit.*, p. 133.

²¹ Ch. JOURNET, *Dieu à la rencontre de l'homme. La voie théologique*, Fribourg/Paris, Éd. Saint-Paul/DDB, 1981, p. 30.

²² Thérèse n'a pas composé un traité systématique mais des réflexions et intuitions théologiques qu'elle constella dans trois Manuscrits autographes – dont deux autobiographiques [le Ms A et le Ms C. Celui-ci, selon la version du père De Meester, devient le Ms **G** en tant qu'il est adressé à Mère Marie de **G**onzague. Voir aussi la note 35 du travail] –, 266 lettres, 54 poèmes, 8 poésies supplémentaires, 8 récréations pieuses et 21 prières. Enfin, il y a les dernières paroles émises par Thérèse au cours des six mois qui ont précédé sa mort, et retranscrites à partir du printemps 1897 par certaines de ses consœurs, sur l'identité desquelles nous revenons dans la note 24 du travail. Nous nous sommes basés sur l'Édition critique des *Œuvres complètes*, en un seul volume, que nous désignerons dorénavant par le sigle *OC*, en précisant la page d'où sont tirées les notes reprises ici. Nous trouverons une présentation complète de ces différents documents chez L. de SAINT-CHAMAS, *Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Dieu à l'œuvre*, Venasque, Éd. du Carmel, 1998, pp. 33-52, et, plus récemment, chez sœur N. HAUSMAN, *Thérèse de Lisieux, Docteur de l'Église – Entrer dans son œuvre*, Paris, DDB, 2007.

étouffent son profil "moral", en nous donnant aussi de saisir incidemment l'intelligence de la sainteté, qui correspondit, progressivement, à ses vues. Du coup, nous n'avons pas seulement mis en valeur les fragments où elle mentionne nommément la sainteté ou un vocable qui lui semblait synonyme. En effet, si nous avons été fidèle à sa pensée et à sa vie, d'autres particularités de la sainteté de Thérèse se rangent parmi les éléments intégrants ou corrélatifs, qui ont influencé en synergie sa conception de la sainteté, en en façonnant le cadre. Il s'agit notamment de la perfection, de la pratique des vertus (lesquelles et sous quelles conditions), de la souffrance²³ et de la mortification, de l'Amour de Dieu, de l'exercice de la charité, de la pauvreté spirituelle, de l'importance des dons reçus et de la nature des œuvres à réaliser, de la réinsertion de la faiblesse humaine et des fautes commises, dans le cadre d'une nouvelle compréhension de la miséricorde divine, et dans la perspective du Salut. Toujours, nous avons veillé à préciser le fondement de notre choix. À mesure, nous avons vu se dessiner une vue d'ensemble cohérente, une véritable "logique" et une progression de sa façon d'envisager la sainteté, que nous avons tenté d'étayer dans notre enquête. Cette besogne fut rendue malaisée du fait que ses écrits, ou ses paroles rapportées par d'autres témoins²⁴, quand bien même ils

²³ Un examen approfondi de la souffrance, notamment en tant que moyen de notre divinisation, déborderait le cadre de notre travail, bien que nous l'effleurons souvent. Aussi nous permettons-nous de renvoyer le lecteur aux études suivantes, ciblées sur le thème : A. COMBES, *Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et la souffrance*, Paris, Vrin, 1948 ; B. LALUQUE, « Thérèse de Lisieux et la souffrance », *VT 101* (janvier-mars 1986), pp. 5-20 ; Dr. R. MASSON, *Souffrance des hommes. Un psychiatre interroge Thérèse de Lisieux*, Versailles, Saint-Paul, 1997² ; aux pages prenantes de F. OUELLETTE, *Je serai l'amour, trajets avec Thérèse de Lisieux*, Laurent (Québec), Fides, 1997, pp. 225-252 ; S. DESTREMPES, *Thérèse de Lisieux...*, pp. 311-337 ; J. CLAPIER, « Aimer jusqu'à mourir d'amour ». *Thérèse et le mystère pascal*, Paris, Cerf, 2003, pp. 457-493 ; ainsi qu'à J. FAU, « Thérèse et la souffrance : à l'écoute des questions des hommes d'aujourd'hui », *VT 44* (2004 - n° 175), pp. 49-77. Néanmoins, nous précisons d'entrée que jamais Thérèse n'a considéré que la souffrance fût « l'œuvre de Dieu, du Dieu bon, du Père de qui découle tout bien ; elle est l'œuvre du péché, le fruit du malheur originel : [mais] ce fruit amer, l'adorable Miséricorde divine le transforme en un remède "ennoblissant" » (J. GUITTON, *Le génie de Thérèse de Lisieux*, Paris/Lisieux, Éd. de l'Emmanuel/OCL, 1995, pp. 50-51). Nous y reviendrons.

²⁴ Ce que l'on appelle les « Derniers entretiens » (DE), qui comprennent le « Carnet Jaune de sœur Agnès de Jésus » (CJ), et les « Autres paroles » prononcées par Thérèse à l'infirmerie et recensées par sœur Marie du Sacré-Cœur (DE/MSc), sœur Geneviève (DE/G) et d'autres religieuses (DE/...). Sans omettre les paroles de Thérèse qui ne sont pas retranscrites dans les OC mais néanmoins rapportées par des témoins. Comprendons : le Procès de l'Ordinaire (PO), le Procès Apostolique (PA), les « Conseils et souvenir » de sœur Geneviève (CSG) et de sœur Marie de la Trinité (CSM). Nous nous plaçons dans le sillage de J. Clavier pour qui « Tout en leur reconnaissant un statut différent de celui du corpus scripturaire [ces paroles] ne peuvent guère être rejetées *a priori* en les soupçonnant d'inauthenticité à cause d'interpolations ou de transcriptions interprétatives abusives de mère Agnès » (J. CLAPIER, « Aimer jusqu'à mourir..., *op. cit.*, p. 29), ou des autres témoins oculaires et auriculaires. Pour nous, ces témoignages ne sont pas moins valides, tant il est difficile de savoir jusqu'à quel point la censure fraternelle a porté préjudice au message de Thérèse. Du coup, nous prenons position contre le père J.-F. Six (dans *Lumière de la nuit. Les 18 derniers mois de Thérèse de Lisieux*, Paris, Seuil, 1995, p. 22 notamment), et nous n'avons pas retenu sa version (nous ne nous prononçons pas sur sa pertinence !) des dernières paroles de Thérèse et parue dans J.-F. SIX, *Thérèse de Lisieux par elle-même. Tous ses écrits de Pâques 1896 (5 avril) à sa mort (30 septembre 1897)*, suivi de *L'épreuve et la grâce*, Paris, DDB/Grasset, 1996. Enfin, rien ne vaut d'écouter l'un des témoins de Thérèse nous signaler judicieusement que, « s'il s'y trouvait quelques légères variantes [entre « les paroles que sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus » lui « adressa personnellement » et « celles recueillies par Mère Agnès de Jésus »], il ne faudrait pas s'en étonner plus que des variantes des Évangélistes rapportant le même fait » (CSG, *op. cit.*, p. 180). Sans compter que la « particulière

présentent la plupart du temps une netteté suffisante, furent posés sur le papier sans que Thérèse ait conçu de plan précis à l'avance – du fait, déjà, qu'elle ne disposa jamais d'assez de temps, comme nous le verrons. En outre, ils sont disséminés dans le corpus thérésien, et ce fut à nous de les rapprocher et de les coordonner.

Par ailleurs, nous avons consulté une vaste littérature secondaire commentant les paroles et écrits de Thérèse qui se rapportent à sa conception de la sainteté. Pour les ouvrages généraux, certains commentateurs patentés²⁵ nous ont paru incontournables pour obtenir le ciment approprié au scellement des pièces en une mosaïque accordée. À savoir, par ordre d'apparition dans l'histoire : Monseigneur André Combes, les pères Louis-Hyacinthe Petitot, Michel Marie Philipon, Stéphane-Joseph Piat, Conrad De Meester et Marie-Eugène de l'Enfant-Jésus, Monseigneur Guy Gaucher, les pères Bernard Bro, Jean Lafrance, Pierre Descouvemont, Jean-François Six, Victor Sion, Emmanuel Renault, François-Marie Léthel et Jean Clapier pour l'essentiel.

Enfin, nous avons tâché de mettre en lumière, le plus fidèlement possible, les idées maîtresses de Thérèse, en mentionnant les seuls événements dont nous pensons qu'ils eurent des répercussions immédiates sur sa pensée en fait de sainteté ; ou que Thérèse pointe du doigt comme tels. Ces données factuelles, loin d'être accessoires, nous aideront souvent à dégager la toile de fond des propos de Thérèse, quand ce n'est pas pour les expliciter directement. Ce qu'elle enseignait ne recouvrit pas toujours immédiatement ce qu'elle pratiquait, comme ce qu'elle pratiquait déborda souvent ce qu'elle comprenait par la suite²⁶.

longévité des témoins principaux de sa vie favorisa [...] l'explicitation des points obscurs, [ainsi que] la précision d'une multitude de détails » (G. GAUCHER, *La passion de Thérèse de Lisieux. 4 avril-30 septembre 1897*, coll. « Études thérésiennes », Paris, Cerf/DDB, 1993, pp. 13 et 15).

²⁵ Les travaux francophones sont largement majoritaires. Nous avons laissé de côté les recherches en langue allemande et flamande (que nous ne maîtrisons pas) non traduites. Ne connaissant pas davantage le portugais, nous nous contenterons de citer J. C. VECINA, « Santidade e teologia : Teresa di Lisieux, fenómeno teológico », *Didaskalia* 34 (Lisboa 2004 - n° 2), pp. 107-144.

²⁶ Nous en convenons : « pour interpréter de façon correcte le message de Thérèse et sa mission, il est absolument nécessaire de considérer la vie et les écrits de Thérèse en leur totalité » (A. COMBES, *Sainte Thérèse de Lisieux et sa mission. Les grandes lois de la spiritualité thérésienne*, Éditions universitaires, Paris/Bruxelles, 1954, p. 220). Toutefois, nous relèverons les facteurs temporels incidemment : dans la mesure où ils nous donneront d'approcher et de cerner les conditions de gestation de la doctrine thérésienne sur la sainteté, ainsi que leurs circonstances. De même donc – ainsi que le notait Céline –, plusieurs « dispositions propres à la Sainte [...] n'appartiennent en rien à la *Petite voie* qu'elle a mission d'enseigner » (CSG, *op. cit.*, p. 128, note 1). Et cela vaut tout particulièrement dans le domaine de la sainteté. Nous y reviendrons incessamment. Au final, notre approche est différente de celle du père J.-M. Martin parce qu'il a étudié « comment Dieu sanctifie Thérèse, en venant à elle par l'histoire, par l'Église de son temps, par le milieu, la race, par la santé, la maladie, la mort, par tous les détails de la vie quotidienne » (J.-M. MARTIN, *Trajectoire de sanctification. Thérèse de Lisieux*, Paris, P. Lethielleux, 1988, Avant-propos). Tandis que nous prenons pour point de départ les écrits de Thérèse, et non pas les événements ou le contexte qui fut le sien. Du moment que nous sommes dans les mises au point de notre étude par rapport à d'autres, disons que nous aurions pu choisir l'intitulé d'un ouvrage paru il y a deux ans, mais qui est une biographie de Thérèse et non pas un examen approfondi de la sainteté chez

Bref, notre exposé se veut chronologique, analytique et inductif²⁷. À travers notre étude, c'est Thérèse que nous avons laissé s'exprimer sur l'évolution et l'épanouissement d'une thématique, qui occupa son cœur et son esprit dès son plus jeune âge et sur des plans différents, en demeurant une donnée permanente de ses préoccupations spirituelles, jusqu'au cœur de ses dernières conversations terrestres. On peut dire que, chez elle, la sainteté est une topique²⁸ : un lieu de croissance dans sa manière d'appréhender plusieurs facettes de la morale et de la mystique.

Avant de commencer, voici encore quelques uns des grands points de sa doctrine. S'ils ne peuvent déjà souligner la logique et l'évolution de son itinéraire vers la sainteté, ils donnent du moins un avant-goût de notre travail, que nous avons fractionné en trois grands moments. Cette division n'est pas thématique mais chronologique. Elle comprend trois périodes, qui sans être absolument des étapes, correspondent tout de même à un certain état d'esprit, que nous justifierons plus précisément en son temps. Ces chapitres se subdivisent en trois sections, qui débouchent, toutes, sur une récapitulation de ce qui a été avancé au sujet de la conception thérésienne de la sainteté.

Le premier chapitre se concentre sur la période initiale de sa vie, jusqu'au jour de sa prise d'habit (1876-10 janvier 1889). Nous verrons que Thérèse s'est beaucoup intéressée à la question de la perfection. Elle s'est aussi penchée sur les raisons existentielles de la souffrance, ainsi que sur les rapports entre le Ciel et son agir (première section), sur la pratique des vertus et des mortifications (seconde section), dans sa sanctification et dans son perfectionnement (troisième section). Dans le second chapitre, qui est plus long, nous verrons que l'agir demeure son souci dominant, mais avec un apport plus net encore de Dieu. Les vertus, les moyens de devenir saint et une certaine compréhension des fautes (première section) ; l'ascétisme, l'élection divine et les bonnes actions à accomplir (seconde section) ; l'alliance entre l'énergie humaine et l'abandon à Dieu, l'"association" entre la faiblesse humaine et la force divine (troisième section), enfin, forment un souci homogène. Dans le troisième et dernier chapitre, l'expérience de la pénurie humaine approfondit sa compréhension de l'action divine dans sa vocation à la sainteté. Son regard sur l'homme et ses réflexions sur la pauvreté en esprit et la petitesse humaine ont préparé le terrain de

elle, quoi qu'en dise le titre. Cf. F. BOUCHARD, *Sainte Thérèse de Lisieux – Ou la sainteté revisitée (1873-1897)*, Paris, Salvator, 2007.

²⁷ Nous remontons des faits particuliers à la loi ; nous partons de cas donnés pour en inférer une proposition plus générale.

²⁸ Dans le sens étymologique d'un « lieu de vie ».

l'élaboration de son image analogique de l'ascenseur (première section). Thérèse prouve aussi que ses œuvres – des « riens » – et sa pratique de la charité n'entrent pas en dissonance avec son imperfection (seconde section). Enfin, nous l'entendrons nous instruire sur la communion des saints, laquelle se vérifie dans les actes que l'on pose et au niveau des enseignements que l'on en peut tirer (troisième section). Certains des divers points examinés ont été repris en détails ou saisis par d'autres biais en annexes, que l'on trouvera après la conclusion générale du travail.

Pour en finir avec la méthodologie, nous prévenons le lecteur que nous avons délibérément laissé de côté l'angle de la psychologie²⁹. En raison de notre manque de compétence dans le domaine, mais aussi au vu de la quantité des études récentes s'intéressant à la question. Au reste, ce n'est pas cette éclipse – partielle, car l'aspect sera évoqué quand cela sera nécessaire, mais jamais de front – qui devrait enrayer notre compréhension d'un thème, ou mieux, d'une réalité (!) : celle de la sainteté ; dont la récurrence est symptomatique de sa permanence existentielle chez Thérèse. Dans la mesure du possible, nous essayerons de rendre compte de son savoir pratique en privilégiant une démarche historique – sans faire de notre étude une biographie de Thérèse –, qui devrait expliquer l'origine et les développements de ses diverses réflexions sur la sainteté.

²⁹ Pour une étude psychologique et psychanalytique des événements thérésiens, nous conseillons la lecture des ouvrages suivants, que nous avons également lus : J.-F. SIX – controversé, il n'en a pas moins ouvert des horizons nouveaux –, *La véritable enfance de Thérèse. Névrose et sainteté*, Paris, Seuil, 1972 (contre lequel le père C. De Meester a réagi dans son article : C. DE MEESTER, « Névrose et sainteté. À la recherche de la "véritable" enfance de Thérèse de Lisieux », *Ephemerides Carmeliticae XXVIII* (1977), pp. 104-136 ; E. RIDEAU, *Thérèse de Lisieux, la nature et la grâce*, Paris, Fayard, 1973, pp. 77-105 ; J. MAÎTRE, *L'orpheline de la Bérésina. Thérèse de Lisieux (1873-1897). Essai de psychanalyse socio-historique*, Paris, Cerf, 1995 ; et à sa suite A. V. FERNÁNDEZ, « La aventura vital y familiar de Teresita. Personalidad y estilo de Santidad », in E. J. GONZÁLEZ (coord.), *Teresa de Lisieux. Profeta de Dios, Doctora de la Iglesia. Actas del Congreso Internacional* (Salamanca, 30 de noviembre - 4 de diciembre de 1998), Salamanca, Ediciones Universidad Pontificia Carmelitas Descalzos, 1999, pp. 97-164. On consultera encore avec profit l'article – bien connu des thérésiens – du docteur L.-F. GAYRAL, « Une maladie nerveuse dans l'enfance de Sainte Thérèse de Lisieux, *Carmel* (1959-II), pp. 81-96 (il fut l'un des premiers à se pencher sur la névrose de Thérèse) ; mais aussi D. VASSE, *La souffrance sans jouissance ou le martyre de l'amour. Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face*, Paris, Seuil, 1998 ; I. MARCIL, *La névrose de Thérèse de Lisieux et le salut en Jésus-Christ (1873-1897)*, Université Laval, 1999 ; Dr. R. MASSON, *Souffrance des hommes...*, op. cit. ; L. J. GONZÁLEZ, *Teresa di Lisieux : i limiti umani di una grande santa*, coll. « Spiritualità senza frontiere » 57, Milano, Edizioni Paoline, 2001 (que l'on citera dorénavant par la seconde partie du titre ; l'étude de l'auteur relève de la neurolinguistique) ; G. MASSONE, *Santa Teresina. Nevrosi o santità ?*, CdG, sine loco, 2002 ; et Cl. BOUREILLE, *De Thérèse Martin à Thérèse de Lisieux. Devenir soi*, Paris, Éd. de Paris, 2005.

Chapitre premier.

L'enfance, l'adolescence et le postulat de Thérèse

Thérèse a « illuminé le chemin évangélique de la sainteté, en montrant qu'il est accessible à tous, et d'abord aux plus pauvres et aux plus petits qui sont les premiers dans le Royaume. Sa doctrine³⁰ spirituelle est en effet essentiellement une *pédagogie de la sainteté*, fondée sur le baptême, et donc destinée à tous, mais avec une évidente "option préférentielle pour les pauvres" »³¹.

Ce premier chapitre se divise en trois sections, qui recouvrent les quinze premières années de la vie de Thérèse, jusqu'à son adolescence et avant son entrée au noviciat. À partir de là, en effet, Dieu interviendra autrement dans son enseignement.

Cette première section correspond, selon son propre découpage³², aux deux premières « périodes » de sa vie. C'est-à-dire les quatre premières années, de douce mémoire pour elle mais qui s'achèvent avec le décès de sa maman³³, et les dernières années de son enfance – qui se déploie à Lisieux, chez le frère de la défunte, Isidore Guérin. La « grâce de Noël » 1886 va opérer une fracture décisive et donc occuper une nouvelle section, et inaugurer la troisième période dont parle Thérèse. Quant à la troisième section du présent chapitre, elle se concentre

³⁰ Car Thérèse était consciente d'avoir une « petite doctrine » (*Ms B, 1v°*) à enseigner, après l'avoir elle-même pratiquée (*Ms C, 19v°*). À ce titre, il n'est pas exagéré de dire que Thérèse est une « doctrine vivante », selon l'expression du père Sicari (A. M. SICARI, *Teresa di Gesù Bambino*, coll. « Profili di santi » 3, Morena (Rome), Edizioni OCD, 2001, p. 35).

³¹ Cf. F.-M. LÉTHEL, *L'amour de Jésus. La christologie de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus*, coll. « Jésus et Jésus-Christ » 72, Paris, Desclée, 1997, p. 75. Nous citerons dorénavant l'ouvrage par la seconde partie de son titre : *La christologie de sainte Thérèse*. L'expression « *pédagogie de la sainteté* » est tirée de la lettre apostolique de JEAN-PAUL II, *Tertio millennio adveniente*, op. cit., n° 31, p. 52. Car la doctrine de Thérèse « est à la fois une confession de la foi de l'Église, une expérience du mystère chrétien et une voie vers la sainteté » (JEAN-PAUL II, *Divini amoris scientia*, op. cit., n° 7, p. 14. Pour d'autres paroles de Jean-Paul II sur Thérèse, voir G. GAUCHER, *Une "petite voie" qui conduit au secret de l'existence. Textes de Jean-Paul II sur Thérèse de Lisieux*, Saint-Maur, Éd. Parole et Silence, 1999).

³² « Dans l'histoire de mon âme jusqu'à mon entrée au Carmel je distingue trois périodes bien distinctes, la première malgré sa courte durée n'est pas la moins féconde en souvenirs ; elle s'étend depuis le réveil de ma raison jusqu'au départ de notre Mère chérie pour la patrie des Cieux » (*Ms A, 4r°*). La seconde période « s'étend depuis l'âge de quatre ans et demi jusqu'à celui de ma quatorzième année, époque où je retrouvai mon caractère d'enfant tout en entrant dans le sérieux de la vie » (*Ms A, 13r°*). Enfin, le 24 décembre 1886, « en cette nuit de lumière commença la troisième période de ma vie, la plus belle de toutes, la plus remplie des grâces du Ciel... » (*Ms A, 45v°*).

³³ Le matin du 28 août 1877. Nous n'allons pas analyser les retombées psychologiques de l'événement sur Thérèse – que d'aucuns ont thématiques sous la forme du complexe oedipien. Voir J. MAÎTRE, *L'orpheline de la Bérésina...*, op. cit. Nous renvoyons aussi à A. COMBES, *Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et la souffrance*, op. cit., dans la première partie de son ouvrage, et à I. MARCIL, *La névrose de Thérèse...*, op. cit. Pour une nomenclature exhaustive des diverses épreuves de Thérèse tout au long de sa vie, voir B. BRO, *Le murmure et l'Ouragan, une femme de génie*, Paris, Fayard, 1999, p. 151.

sur les neuf mois qui précèdent le postulat de Thérèse, au Carmel de Lisieux.

Les premiers fragments manuscrits thérésiens ne remontent pas au-delà de ses trois ans et demi, à travers une correspondance balbutiante qui fut rédigée avec l'aide de ses sœurs – elles tenaient la main de Thérèse, qui concevait les phrases. Toutefois, Thérèse nous donne accès aux lettres de sa maman, qui s'épanchait volontiers au sujet de son « petit lutin »³⁴. Il s'agit du Manuscrit A dont Thérèse amorça la rédaction dès janvier 1895³⁵, et dans lequel sont rapportés des faits qui, loin d'être anodins et purement anecdotiques, dressent le portrait de son « âme », par le biais des « grâces »³⁶ que le Bon Dieu a daigné [lui] accorder »³⁷. Ce document autobiographique contient une profusion de souvenirs d'enfance, dont la plupart remonte à ses vertes années, nous fournissant d'abondantes informations sur ses dispositions d'alors³⁸.

On pourrait cependant se demander où est la frontière entre le souvenir authentique et l'imagination fabulatrice, et craindre que la narration ne perde en précision et en exactitude. Nous n'aurons rien à appréhender de ce côté-ci, ni non plus de l'autre. D'abord, Thérèse avoue elle-même avoir été dotée d'une mémoire précoce assez exceptionnelle³⁹ pour que son

³⁴ Ms A, 4v°, Ms A, 8r°, Ms A, 10v°, etc.

³⁵ La Révérende Mère Prieure du couvent de Lisieux (sœur Agnès – sa sœur Pauline) commanda à Thérèse d'écrire ses souvenirs d'enfance. Mais en fait, c'est sœur Marie du Sacré-Cœur (une autre sœur de Thérèse – Marie) qui en eut l'initiative, à la suite d'une conversation récréative entre elles quatre (sœur Marie du Sacré-Cœur, sœur Geneviève – Céline –, sœur Agnès de Jésus et sœur Thérèse de l'Enfant Jésus). Le 20 janvier 1896, Thérèse remet le cahier à la Révérende Mère Prieure. Nous n'ignorons pas la nouvelle dénomination des manuscrits par le père De Meester (C. DE MEESTER, *L'"Histoire d'une âme" de Thérèse de Lisieux*, Moerzeke (Belgique), Carmel-EdiT, 1999, que nous citerons dorénavant par ces premiers mots : « *L'"Histoire d'une âme"* », que nous avons évoquée *supra* (note 22), de notre travail, mais nous nous joignons à S. Destrempe qui n'a pas voulu non plus « renverser cet usage bien établi des sigles A, B et C » (S. DESTREMPE, *Thérèse de Lisieux...*, *op. cit.*, p. 193, note 3) ; surtout que les destinataires et les dates de rédaction sont inchangés.

³⁶ Pour une « litanie des grâces » reçues, voir P. DESCOUVEMONT, *Guide de lecture...*, *op. cit.*, pp. 59 et suiv. Voir aussi P.-D. LINK, « Grâce et volonté dans la sanctification, d'après les manuscrits autobiographiques de Thérèse de Lisieux », *VT 114* (avril-mai-juin 1989), pp. 74-96.

³⁷ Ms A, 3r°. Comme le dit très justement le père Six, « au-delà – ou en-dessous – de la relation toute linéaire et facile court une autre relation. Thérèse profite de ce récit pour transmettre, au profond, son message, la spiritualité révolutionnaire qu'elle n'a cessé d'élaborer depuis Noël 1886. Le texte a une signification *cachée* [...] » (J.-F. SIX et H. N. LOOSE, *Thérèse de Lisieux*, Paris, Le Centurion, 1979, p. 56), dont ne s'apercevra pas Mère Agnès, qui lui demandera un complément, et à côté de laquelle passent ceux que le style *gentil* de Thérèse agace – au cours des premières pages du moins.

³⁸ « Ce serait donc une erreur monumentale de cantonner le Manuscrit A au domaine des "souvenirs d'enfance" (A 4r). [...] D'ailleurs, aux souvenirs d'enfance se mêlera partout la réflexion de l'adulte mûre et spirituelle. Il ne s'agit jamais de la matérialité plate des événements, mais de leur poids de grâce qui apparaît maintenant à Thérèse en toutes choses » (C. DE MEESTER, *L'"Histoire d'une âme"*, *op. cit.*, p. 61).

³⁹ « Le Bon Dieu m'a fait la grâce d'ouvrir mon intelligence de très bonne heure et de graver si profondément en ma mémoire les souvenirs de mon enfance qu'il me semble que les choses que je vais raconter se passaient hier » (Ms A, 4v°). Ou encore, « je n'avais pas une très grande facilité pour apprendre mais j'avais beaucoup de mémoire » (Ms A, 13v°). La maman de Thérèse le disait déjà alors que sa fille avait trois ans : « C'est une enfant bien nerveuse, elle est cependant bien mignonne et très intelligente, elle se rappelle tout » (Ms A, 8r°). Enfin, Céline ne conçut aucun doute : Thérèse était « Douée d'une excellente mémoire, elle retenait facilement ce

humilité native ne l'empêchât pas de le signaler – assez tôt dans la rédaction ; comme si elle avait voulu prévenir cette double objection, en ajoutant par anticipation du crédit à ce dont elle se souvenait. Ensuite, toujours, elle n'a « recherché que la vérité »⁴⁰, par « horreur de la "feintise" »⁴¹. Enfin, la plupart de ses informations sont directement tirées de la correspondance⁴² de sa maman qu'elle cite *in texto*. Mais s'il faut absolument dénicher un inconvénient à se baser sur une rédaction relativement "tardive"⁴³, on pourrait tout au plus regretter une perte de spontanéité – mais non de fraîcheur ! –, bien négligeable devant l'avantage d'exprimer des choses anciennes avec une maturité nouvellement acquise. À l'aurore de ses vingt-deux ans, Thérèse raconte des faits qu'elle ne manque pas de commenter et d'analyser ; pour notre plus grand bonheur, tant ses jugements sont perçants et impartiaux. Son recul garantit son objectivité dans la narration et la description d'événements très personnels, voire intimes. Elle y apporte des éclairages pouvant échapper au premier coup d'œil, et à des faits qui concoururent souvent à sa croissance morale et spirituelle, à travers le jeu des incidences – théologiques⁴⁴.

qu'elle lisait ou entendait et savait se servir au moment opportun des remarques judicieuses, des moindres anecdotes » (CSG, *op. cit.*, p. 79).

⁴⁰ Ce qu'elle affirma le jour même de sa mort... (CJ 30.8.). Cf. aussi Ms B, 4v° ; Ms C, 24v° ; LT 58, 2r° ; LT 178, 1r° et LT 190, et enfin CJ 18.4.3 ; CJ 21.7.4 ; CJ 5.8.4 ; CJ 9.8.4 ; CJ 12.8.4 et CJ 3.8.1. Voir aussi L.-G. PAPON, *L'incidence de la vérité chez Thérèse de Lisieux. Catholicisme, psychanalyse*, Paris, Cerf, 2006.

⁴¹ CJ 7.7.4. Expression typiquement normande pour évoquer le mensonge.

⁴² Adressée principalement à Pauline, qui l'avait conservée et prêtée à Thérèse pour la rédaction de ses souvenirs. Voir *Correspondance familiale 1863-1877. Zélie Martin. Mère de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus*, Lisieux, OCL, 1958.

⁴³ Après tout, les plus anciens faits remontent tout au plus à vingt ans ; exploit largement dépassé par d'autres autobiographes.

⁴⁴ Sans les opposer, tant les imbrications sont multiples et complexes, nous distinguons, tant que ce faire se peut, le versant humain (moral) et divin (théologal) de la même réalité : la divinisation, la sanctification de l'homme.

1. Première section : l'enfance (1876-1886) : la "nature morale"⁴⁵ de Thérèse

Nous avons retenu des passages qui tournent essentiellement autour de la nature de la petite fille que fut Thérèse (1.1.), et de son éducation (1.3.). Sa personnalité d'abord. Elle se canalise sur cinq directions. Nous avons été frappé par son grand désir de se perfectionner (1.1.1.), lequel était joint à celui d'imiter un idéal (1.1.2.), mais aussi par le fait que son « grand amour-propre » qui, « chez Thérèse comme chez tous les spirituels, [...] est le contradictoire le plus difficile à surmonter »⁴⁶, fut aussitôt compensé par un puissant amour du bien (1.1.3.). Enfin, la radicalité de son choix de Dieu (1.1.4.) ne laisse pas de marbre, et nous la comprenons mieux si l'on sait que sa nostalgie⁴⁷ du ciel fut alimentée par un constant sentiment d'exil (1.2.).

1.1. Sa nature, sa personnalité

Entre le 4 avril 1877 et le 2 octobre 1886, ses lettres (vingt et une au total) ne contiennent aucune allusion à la sainteté. Nous allons tout de même fixer notre attention sur deux dépêches écrites à trois années d'intervalle. Sans les livrer dans leur intégralité, nous notons uniquement les phrases, en prose et en vers, qui nous intéressent directement⁴⁸.

« Ma Mère chérie, [...] Pauline m'a dit que vous étiez en retraite et je viens vous demander de prier le petit Jésus pour moi car j'ai bien des défauts et je voudrais m'en corriger (*sic*) ».
(LT 9, 1^{re}-1^{re}° à Mère Marie de Gonzague, novembre-décembre 1882 (?))

« [...] En grandissant je vois ton âme / Toute pleine du Dieu d'amour / Cet exemple béni m'enflamme / Et je veux te suivre à mon tour / [...] Je veux devenir sur la terre / Ta joie, ta consolation / Je veux t'imiter Petit Père / Toi si tendre si doux si bon ».
(LT 18, 1^{re}° à M. Martin, 25 août 1885)

⁴⁵ Nous étudions ce qui touche la raison, la volonté, les passions, les inclinations et les habitudes de Thérèse ; par opposition à ce qui relève du théologal ; selon notre distinction faite plus haut.

⁴⁶ J. CLAPIER, « L'abandon à Dieu selon Thérèse de Lisieux », *La vie spirituelle* 762 (janvier 2006), p. 46.

⁴⁷ Du fait qu'elle vit « dans l'intervalle humainement invivable entre le ciel et la terre » (cf. H. U. von BALTHASAR, *Thérèse de Lisieux. Histoire d'une mission*, Paris, Éd. MediasPaul, 1972, p. 165 ; ouvrage dorénavant cité sous le titre *Histoire d'une mission*). Du coup, son sentiment d'exil perdurera jusqu'à la fin. Cf. par exemple PN 33, *Fête du Sacré-Cœur de Jésus*, 12 juin 1896. Nous y reviendrons.

⁴⁸ Nous procéderons toujours ainsi. Au lieu de reprendre le texte *in extenso*, nous n'en citons que l'extrait représentatif.

1.1.1. Son désir de se perfectionner

Dans le premier billet, adressé à la Mère supérieure Marie de Gonzague, Thérèse se repent de ses « défauts » : colère, entêtement, impatience, impétuosité, vanité et orgueil la menacent sans cesse. Outre que cette liberté dans l'aveu sous-entend une intimité évidente entre la Mère et la fillette de neuf ans, elle révèle un mobile qui deviendra un souci majeur dans la vie de Thérèse : celui de s'améliorer, de se perfectionner ; en vue, pour le moment, de rejoindre un certain idéal. Lequel sera longtemps bicéphale : personnifié d'un côté par sa sœur Pauline, qui occupera une place prépondérante dans la formation morale et spirituelle⁴⁹ de Thérèse ; et de l'autre par son père, dont la nature aura d'insondables retentissements dans l'être de Thérèse.

Rapidement donc, la petite Martin nourrit pour elle-même de hautes ambitions morales, qu'elle escompte bien concrétiser, mais qui lui semblent difficiles d'accès. « C'est l'un des traits les plus accusés de sa personnalité spirituelle, signale Monseigneur Combes : elle a eu très jeune une certaine notion de la vie humaine, elle a voulu de très bonne heure la réalisation de cet idéal de vie. Elle pense, juge et choisit sa vie dans la sérénité d'une conscience lucide »⁵⁰. Cette prédisposition, outre qu'elle la fortifie intérieurement, axe aussi plus fermement les élans de son âme vers cet appel divin à la sainteté, qu'elle n'a pas encore explicitement entendu. Constamment dès lors, Thérèse recommande à son interlocuteur – en guise de *post scriptum* – de prier pour qu'elle parvienne à son "idéal" de perfection⁵¹. Car, et nous rencontrerons encore ce point de ses réflexions, Thérèse est devant le constat de son incapacité à atteindre par elle-même un objectif, dont la finalité lui est suggérée, mais dont elle a fixé elle-même les moyens. Cette préoccupation disparaîtra de ses écrits, et nous verrons pourquoi.

1.1.2. Son élan vers un idéal à atteindre

Par ailleurs, et cette autre information provient de la seconde lettre mentionnée,

⁴⁹ Cf. : « C'est vous, ma petite Mère, que Dieu a envoyée pour moi, c'est vous qui m'avez élevée, qui m'avez fait entrer au Carmel ; toutes les grandes grâces de ma vie, je les ai reçues par vous [...] » (CJ 21-26 mai).

⁵⁰ A. COMBES, *Introduction à la spiritualité de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus*, Paris, Vrin, 1948 ; dorénavant sous le titre *Introduction*...

⁵¹ Par exemple LT 43 B, 2v^o tv à sœur Agnès de Jésus, 18 (?) mars 1888 : « j'espère que tu prieras pour ta pauvre petite fille afin qu'elle corresponde aux grâces que Jésus veut bien lui faire ; elle a grand besoin de ton aide car elle est BIEN PEU ce qu'elle voudrait être ». Ou encore LT 49, LT 74, etc.

Thérèse voue à son papa une admiration sans limite⁵². Laquelle, sans transparaître au plus fort dans cet extrait, est bien présente dans la lettre, ainsi que dans toutes celles qui suivront.

Monsieur Martin est parti six semaines dans les Balkans et Thérèse lui confie, à l'occasion de sa fête, qu'elle est très sensible aux qualités qui le parent et qui, d'ordinaire, n'ont pas trop la faveur d'une petite fille de neuf années et demie. « Amour de Dieu », « tendresse », « douceur » et « bonté » composent son panégyrique ; au lieu de la bravoure ou de la force physique, par exemple⁵³. Il n'empêche que les premières (les principales composantes de la nature de M. Martin) l'ont conquises au point qu'elle voudrait bien les acquérir aussi. À l'admiration doit donc succéder le désir d'imitation. Sans approfondir ici ce thème, nous pouvons déjà dire qu'il constitue un élément très ferme de son enseignement. Thérèse s'en expliquera à plusieurs reprises en évoquant des vies de saints⁵⁴, et plus longuement en reprochant aux sermons de présenter la Vierge Marie comme un modèle tellement supérieur qu'il en est inabordable et inimitable⁵⁵. Nous y reviendrons.

1.1.3. « L'amour du bien » (1876)

Notons encore que Thérèse dénonce un amour-propre qui avait une nette propension à dominer tout son être. Sans encore céder du terrain, il cohabite cependant avec un amour plus grand du bien, alors qu'elle n'a pas trois ans. Thérèse se prononce sur cette apparente contradiction entre ces deux amours, et elle l'analyse en recopiant quelques lignes de sa maman, à son sujet :

« [...] Céline qui s'amuse avec la petite [Thérèse] au jeu de cube, elles se disputent de temps en temps, Céline cède pour avoir une perle à sa couronne. Je suis obligée de corriger ce pauvre bébé [Thérèse] qui se met dans des furies épouvantables ; quand les choses ne vont pas à son idée, elle se roule par terre comme une désespérée croyant que tout est perdu, il y a des moments où c'est

⁵² Cette admiration du père à neuf ans et demi est normale. En revanche, en précisant « je vois ton âme / Toute pleine du Dieu d'amour » (*LT 18, 1v^o, op. cit.*), Thérèse échappe à la fusion pure et simple avec son père, qui apparaît, pour le coup, comme sa première image du Père du Ciel.

⁵³ Le père Six a encore repéré « le côté rêveur et paresseux du père » (J.-F. SIX, *La véritable enfance de Thérèse...*, *op. cit.*, p. 15), qui est un « être intériorisé, [...] assez romantique et hors du temps [...] un mélancolique » (*ibid.*, p. 22) et peut-être même « plus un ermite qu'un homme qui assume ses responsabilités d'époux et de père » (*ibid.*, p. 43). À sa suite, Jacques Maître aura noté ses « tendances dépressives » et sa faiblesse qu'il traduisait par un côté « papa-gâteau » (J. MAÎTRE, *L'orpheline de la Bérésina...*, *op. cit.*, pp. 157 et 176). Nous n'entrerons pas en matière, mais nous disons tout de même que Thérèse ne cacha jamais les défaillances de son père et de sa mère, dont elle reproduit de larges extraits épistolaires dans son manuscrit autobiographique (A). Au demeurant, il nous semble que le père Six force parfois sa pensée, dans son désir de contrebalancer le livre du père Piat (S.-J. PIAT, *Histoire d'une famille. Une école de sainteté. Le foyer où s'épanouit sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus*, Lisieux, OCL, 1946), rédigé incontestablement dans le dessein de mettre en exergue l'aspect édifiant du milieu de Thérèse. Nous en reparlerons plus loin dans ce chapitre.

⁵⁴ Surtout de Mère Geneviève (*Ms A, 78r^o*), que nous évoquerons dans la seconde section du chapitre suivant.

⁵⁵ *CJ 21.7.3.*

plus fort qu'elle, elle en est suffoquée. C'est une enfant bien nerveuse [...] Vous voyez, ma Mère [Thérèse reprend la parole], combien j'étais loin d'être une petite fille sans défauts ! » (*Ms A*, 8r°)

Nous découvrons que le tempérament de Thérèse était bien trempé. Sa nature exclusive et *expansive*⁵⁶ est telle qu'elle s'emporte aisément et passionnément⁵⁷. La bonne éducation que lui assurèrent ses parents et le comportement dont témoigna Céline lui furent indispensables dès les premiers temps. Nous détaillerons cette éducation dans le point suivant (1.2.), mais nous pouvons relever ici le double profit que Thérèse en put tirer, de son propre aveu :

« Avec une nature comme la mienne, si j'avais [été] élevée par des Parents sans vertu [...] je serais devenue bien méchante et peut-être me serais perdue... Mais Jésus⁵⁸ veillait sur sa petite fiancée, Il a voulu que tout tourne à son bien, même ses défauts qui, réprimés de bonne heure, lui ont servi à grandir dans la perfection. Comme j'avais de l'*amour-propre* et aussi l'*amour du bien*, aussitôt que j'ai commencé à penser sérieusement (ce que j'ai fait bien petite) il suffisait qu'on me dise qu'une chose n'était pas *bien*, pour que je n'aie pas envie de me le faire répéter deux fois [...] en grandissant je lui donnais [à sa maman] plus de consolation. N'ayant que de bons exemples autour de moi je voulais naturellement les suivre. Voici ce qu'elle [sa maman] écrivait en 1876 – "Jusqu'à Thérèse qui veut parfois se mêler de faire des pratiques ». (*Ms A*, 8v°)

Deux idées affleurent dans cet extrait. D'une part, les mauvaises tendances de Thérèse sont contenues aussitôt : non pas pour biaiser son caractère, mais afin de lui permettre de « grandir dans la perfection ». Ces corrections ont été primées si l'on en croit l'emploi des deux conditionnels [« je serais devenue » ; « je me serais perdue »] indiquant que l'hypothèse ne s'est pas vérifiée. D'autre part, c'est « l'*amour du bien* » qui incite Thérèse à ne pas se commettre avec ce qui « n'était pas *bien* ». Pourvu qu'on l'en informât, aussitôt elle se le tenait pour dit, dans un sérieux surprenant pour son âge. Le père de Ena signale que Thérèse fait également preuve de ce

« [...] qui constitue presque la "marque déposée" des saints du Carmel [c'est un carme qui le dit !] : la fierté-orgueil. [...] Donc c'est autant par amour du bien que par fierté qu'elle agit bien ! [Et certes,] Il faut avoir cette fierté, ce sens de l'honneur du bien, cet orgueil comme le dit saint Paul citant librement Jérémie : "Celui qui s'enorgueillit (ou se glorifie), qu'il s'enorgueillisse dans le Seigneur" (1 Co 1, 31) » (J.-E. DE ENA, « Thérèse, une convertie ? La grâce de Noël 1886 »,

⁵⁶ *Ms A*, 4v° ; *Ms A*, 13v°.

⁵⁷ Ce qui lui fera dire au soir de sa vie : « Oh ! si j'en ai eu [des « combats »]. J'avais une nature pas commode, cela ne paraissait pas mais moi je le sentais bien, je puis vous assurer que je n'ai pas été un seul jour sans souffrir, pas un seul » (*DP/sœur Thérèse de Saint-Augustin*). La répétition du « pas un seul » en dit long.

⁵⁸ « Dans l'immense majorité des textes, Dieu, c'est Jésus », qui désigne « la Divinité unie à l'Humanité », il s'ensuit que sa christologie est « plus bérullienne que thérésienne » – Thérèse d'Avila s'entend. Et comme « l'Amour de Jésus est le cœur de la théologie thérésienne » (F.-M. LÉTHEL, *Théologie de l'Amour de Jésus, Écrits sur la théologie des saints*, Venasque, Éd. du Carmel, 1996, pp. 165-166), mais que le « Nom de Dieu et le Nom de Jésus sont employés le plus souvent de façon équivalente et réversible », nous préférons parler, à la suite du père Léthel encore, de « christocentrisme trinitaire » (F.-M. LÉTHEL, *Connaître l'Amour du Christ qui surpasse toute connaissance. La théologie des saints*, Venasque, Éd. du Carmel, 1989, p. 480. Voir aussi l'étude de F. GILLET, « Teresa di Lisieux. Un itinerario di partecipazione alla vita trinitaria », *Nuova Umanità* 24 (2002), pp. 205-314), au lieu de dire que « La piété de Thérèse est à prédominance christocentrique plus que trinitaire » (C. DE MEESTER, *Dynamique de la confiance*, Paris, Cerf, 1995, p. 424, note 20).

Source n° 4, vol. XXIII (1997), pp. 184-185).

« Taillée pour l'héroïsme » à la rigueur, Thérèse ne fut pas ce que l'on peut appeler une « sainte de naissance »⁵⁹. Aiguillée vers la grandeur et initiée à ce qui est bien et « fait plaisir » à Jésus, elle fut aussi éduquée à l'art de se renoncer et de se vaincre, dans un climat familial paisible, noble et édifiant. Cette atmosphère fut propice à sa formation morale, causant une véritable émulation entre les divers habitants de la maisonnée. Bien entourée, Thérèse en vint à souhaiter « naturellement les suivre » dans leurs conduites. Par exemple, elle se met à « faire des pratiques ». Ce moyen ascétique, dont nous reparlerons et auquel s'adonnaient ses sœurs aînées, visait à amener l'intéressé à accomplir le plus grand nombre possible « d'actes de vertu ou de renoncement ». Les voyant agir ainsi tout au long de la journée et au fil des jours, il est plus que vraisemblable que la petite fille de trois ans se soit prise au jeu – avec tout le sérieux possible ! – à son tour.

Pour autant, le sens du bien lui étant proposé et même imposé en première ligne, c'est par grâce que Thérèse y goûta et y trouva son bonheur :

« Cette pauvre petite fait notre bonheur, elle sera bonne, on voit déjà le germe ; elle ne parle que du bon Dieu, elle ne manquerait pas pour tout à faire ses prières [écrit la maman et que lit Thérèse, qui commente :] ... Ô ma Mère ! Que j'étais heureuse à cet âge, déjà je commençais à jouir de la vie, la vertu avait pour moi des charmes et j'étais, il me semble, dans les mêmes dispositions où je me trouve maintenant ayant déjà un grand empire sur mes actions ».
(Ms A, 11r^o-11v^o)

Le fait est confirmé : les exemples de vertu⁶⁰, l'amour du bien et la finalité « du bon Dieu » dans tout son agir, ont grandement contribué à lui donner le goût – qu'elle ne perdra pas – du bien. Ces atouts ne firent qu'étañonner une nature qui était déjà foncièrement « bonne », ou pour mieux dire, fondamentalement défiante envers le mal ; surtout s'il risquait de léser autrui⁶¹. Le vouloir (séduit par le *charme* des vertus) et le pouvoir (de maîtriser ses

⁵⁹ L'expression est de S.-J. PIAT, *Histoire d'une famille...*, op. cit., p. 178. En effet, « Les saints parfaits dès la naissance relèvent peut-être du roman, non de l'histoire ni de la réalité. Leur spontanéité vertueuse a été le fruit d'une longue conquête. Saints, ils l'étaient comme chacun de nous [nous y reviendrons à propos du baptême], c'est-à-dire appelés à le devenir » (J.-P. TORRELL, *Inutile sainteté ? L'homme dans le miroir de Dieu*, Paris, Cerf, 2007, p. 108).

⁶⁰ Thérèse n'entre pas dans le détail. Au reste, cela ne nous intéresse pas vraiment, si l'on se souvient que les vertus chrétiennes sont connexes entre elles. Le « saint ne possède pas une vertu donnée comme un point sur une circonférence, sans qu'à l'extrémité diamétralement opposée on ne puisse désigner la vertu contraire ou complémentaire. Et c'est précisément l'ensemble harmonieux de ces vertus, de ces dons, émanant de la charité comme de leur centre, qui constitue la sainteté » (P. H. PETITOT, *La vie intégrale de sainte Thérèse de Lisieux. Une renaissance spirituelle*, Paris, Éditions de la Revue des jeunes, 1925, p. 156).

⁶¹ Ainsi Marie (la sœur aînée des Martin) écrivait de Thérèse, qui avait quatre ans et cinq mois : « Elle est tout à fait sensible, lorsqu'elle a dit une parole de trop ou qu'elle a fait une bêtise, elle s'en aperçoit tout de suite et, pour la réparer, le pauvre bébé a recours à ses larmes, puis elle vous demande des pardons à n'en plus finir. On a beau lui dire qu'on lui pardonne, elle pleure quand même » (G. GAUCHER, « Croquis sur Thérèse Martin : l'enfance sainte », *VS 122* (1970-4), p. 445). Rien à voir avec ses pleurs d'avoir pleuré, qui la submergeront

« actions ») dédommagèrent donc largement ce qu'il y avait d'impérieux, de fier et d'excessif dans le caractère de Thérèse.

Un dernier point vaut d'être souligné : Thérèse se rappelle avec émotion qu'elle était comblée. L'impression est encore forte et source de joie lorsqu'elle recopie ces lignes, sans que perce cependant la moindre note de regret. Car la situation évoquée n'est pas révolue à l'heure où elle en parle. À passés vingt-deux ans, la vertu est toujours pour elle objet de « jouissance », elle est toujours maîtresse de son agir, et la combinaison de ces deux réalités, précocement concrétisées, demeure inchangée – ainsi que nous le verrons dans le chapitre suivant. En fait, Thérèse relève cette prime mosaïque morale parce qu'elle fut décisive dans sa quête de sainteté ; quoi qu'y feront les bouleversements ultérieurs.

1.1.4. « Je choisis tout » (1877)

Une année plus tard a lieu l'épisode de la corbeille de vêtements. Cité un bon nombre de fois par les thérésiens, ce fait eut pu paraître uniquement anecdotique et tout au plus un nouveau révélateur d'une certaine intransigeance chez Thérèse, si elle ne l'avait elle-même accompagné de son commentaire, ici absolument incontournable.

« Un jour Léonie pensant qu'elle était trop grande pour jouer à la poupée vint nous trouver toutes les deux [Céline et Thérèse, alors respectivement âgées de sept ans et demi et de quatre ans] avec une corbeille remplie de robes et de jolis morceaux destinés à en faire d'autres, sur le dessus était couchée sa poupée. – "Tenez mes petites sœurs, nous dit-elle, *choisissez*, je vous donne tout cela." Céline avança la main et prit un petit paquet de ganses qui lui plaisait. Après un moment de réflexion j'avantai la main à mon tour en disant : – "*Je choisis tout !*" et je pris la corbeille sans autre cérémonie ; les témoins de la scène trouvèrent la chose très juste, Céline elle-même ne songea pas à s'en plaindre (d'ailleurs elle ne manquait pas de jouets, son parrain la comblait de cadeaux et Louise trouvait moyen de lui procurer tout ce qu'elle désirait) ». (*Ms A, 10r°*)

L'examen de l'extrait a attiré notre attention sur trois données qui ont suscité notre questionnement. Tout d'abord, les personnes présentes ne trouvent rien à redire, alors que c'eut été l'occasion de faire prendre conscience à la benjamine de son intempérance. En effet, Céline eut pu s'astreindre à réduire son choix, "gênée" de réclamer plus que ce qu'elle souhaitait en secret alors que Thérèse ne s'était pas encore prononcée ; peu importe si Léonie voulait, de toute manière, se débarrasser définitivement du contenu de toute la corbeille. On dirait qu'avec le recul Thérèse éprouve le même malaise. Elle donne l'impression de justifier

après le décès de Mme Martin. Mais peut-être perçoit-elle de l'inquiétude dans l'air ? Car la maman se sait malade, voire condamnée si l'on en croit le qualificatif « pauvre » qui accompagne l'évocation de sa petite dernière.

son geste vis-à-vis de Céline, en précisant – entre parenthèses – que celle-ci était bien gâtée par ailleurs. Mais aussitôt, nous nous sommes demandé pourquoi, en fin de compte, la priorité de choisir fut donnée à Céline au lieu de Thérèse, déjà comblée d'attentions par la famille⁶². Pourquoi cette soudaine hiérarchie protocolaire familiale ? Enfin, nous avons noté que Thérèse, au lieu de dire : « je prends tout », reprend l'expression même de Léonie. Serait-ce que le verbe choisir a une moindre connotation d'accaparement égoïste⁶³ ? Bref, tout le monde obtempère devant la décision inébranlable de la petite Thérèse ; et l'on voit à nouveau, à quel point elle occupait le cœur de la vie affective du foyer des Martin, en tant que la petite dernière. Mais aussi, Thérèse n'expose pas tant à la critique un flan bien tyrannique de sa personnalité, que ses premières dispositions à la plénitude. Au lieu de « réduire ses aspirations, Thérèse les porte spontanément à leur point extrême »⁶⁴. Ce trait de sa personnalité resurgira avec force dans son désir de devenir sainte.

1.1.4.1. Dieu « a voulu que tout tourne à son bien, même ses défauts »

C'est que la leçon ne porte pas dessus. Ou plutôt, Dieu « a voulu que tout tourne à son bien, même ses défauts ». Thérèse continue le récit :

« Ce petit trait de mon enfance est le résumé de toute ma vie ; plus tard lorsque la perfection m'est apparue, j'ai compris que pour devenir une sainte il fallait beaucoup souffrir, rechercher toujours le plus parfait et s'oublier soi-même ; j'ai compris qu'il y avait bien [des] degrés dans la perfection et que chaque âme était libre de répondre aux avances de Notre Seigneur, de faire peu ou beaucoup pour Lui, en un mot de *choisir* entre les sacrifices qu'Il demande. Alors comme aux jours de ma petite enfance, je me suis écriée : "Mon Dieu, je choisis tout". Je ne veux pas être une sainte à moitié, cela ne me fait pas peur de souffrir pour vous, je ne crains qu'une chose c'est de garder ma volonté, prenez-la, car "Je choisis tout" ce que vous voulez !..." » (Ms A, 10r^o-10v^o).

L'explication est bienvenue. Car vraiment, comment établir un lien entre son désir de vouloir s'appropriier, presque avidement, tous les jouets, et celui d'aspirer à « rechercher toujours le plus parfait » ? Comment aurions-nous pu déceler que ce geste allait inaugurer une nouvelle et irrésistible orientation dans l'évolution, ou plutôt la "dilatation" de la petite Alençonnaise, sur le vrai rapport entre la perfection et la sainteté : celle-ci faisant augmenter

⁶² Une précision sur la composition familiale sera peut-être éclairante : les cinq enfants Martin survivants sont des filles, qui entrent toutes en religion : Marie, l'aînée (sœur Marie du Sacré-Cœur, 1860-1940), Pauline (sœur Agnès de Jésus, 1861-1951), Léonie (sœur Françoise-Thérèse, 1863-1941), Céline (sœur Geneviève de la Sainte-Face, 1869-1959), et Thérèse (1873-1897). Si l'on comprend littéralement la prière des parents Martin (voir *infra*, p. 29 du travail, à propos de l'éducation), Dieu aurait-Il repris ceux qui se seraient "perdus" en restant sur terre ? Rien ne s'oppose à une telle lecture.

⁶³ Précisons notre pensée. Le choix porte sur une élection, qui, indirectement, s'attache à un objet. C'est une démarche intellectuelle, alors que le fait de s'emparer de quelque chose est plus sensible. La préhension est plus nettement matérielle. Bref, le choix impliquerait une prise de distance vis-à-vis de l'objet convoité.

⁶⁴ Cf. BOUREILLE, *De Thérèse Martin à Thérèse de Lisieux...*, op. cit., p. 55.

celle-la, mais n'en découlant pas primordialement.

1.1.4.2. *La radicalité de Thérèse*

Thérèse est "entière"⁶⁵, et « son tempérament la porte vers l'absolu »⁶⁶. Jamais elle n'hésite à poser des choix radicaux et irréversibles. Nous le verrons quand elle entrera en religion. Ce tempérament a trouvé son terrain de prédilection dans ce que nous pourrions appeler "l'option fondamentale" de sa vie pour Dieu. C'est parce qu'elle aimait inconditionnellement Jésus qu'elle put définir les « degrés » de la perfection et choisir le sien, qui serait le plus haut. D'abord « rechercher toujours le plus parfait », ensuite « s'oublier soi-même », et enfin donner sa « *volonté* » à Dieu. La disposition de ces thèmes dans la phrase n'est pas anodin : ils la conduiront à la sainteté que Dieu voulait pour elle, dans cet ordre des objectifs, avant de comprendre la nécessité d'inverser la succession des propositions. Ce caprice enfantin ne doit donc pas nous échapper. Il manifeste que sa volonté était positivement inflexible, et qu'il lui faudrait impérativement la remettre entièrement à Dieu si elle voulait pouvoir Le rejoindre et Lui être unie⁶⁷.

Enfin, ce geste névralgique fait saillir un autre élément important de l'armature doctrinale thérésienne : celui de l'élection. Thérèse ne mentionne pas la question expressément mais indirectement, en évoquant les « avances du Seigneur ». Dieu propose, en nous laissant librement disposer de nous-mêmes, c'est-à-dire de « faire peu ou beaucoup pour Lui ». Elle renverse donc la position janséniste du petit nombre d'élus – et sur laquelle nous reviendrons –, en laissant entendre que Dieu appelle tout le monde à la sainteté et que ce n'est certes pas Lui qui y mettra des « bornes »⁶⁸. Thérèse y a répondu positivement et sans

⁶⁵ À ce propos, le père Sicari note qu'elle « a une déconcertante capacité à être "conséquente avec elle-même" (*consequenziale*) » : une fois qu'elle affirme ou croit quelque chose, elle établit « son choix de vie » en fonction (cf. A. M. SICARI, *Teresa di Gesù Bambino*, op. cit., p. 16).

⁶⁶ G. GAUCHER, *Histoire d'une vie, Thérèse Martin (1873-1897). Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus de la Sainte Face*, Paris, Cerf/DDB, 1984, p. 19.

⁶⁷ « De mille manières, la complexité de notre nature laisse place à des cas où, sans rien vouloir refuser délibérément à Dieu, on peut se demander si on lui donne vraiment tout ce qu'il veut. C'est au milieu de tout cela que notre bonne volonté doit faire de son mieux pour se prêter plus docilement à l'action de la grâce [...] est-ce que notre attitude fondamentale demeure une disposition d'absolue docilité à Dieu ? C'est ce qui importe » (Dom G. LEFÈVRE, « Pauvrement et humblement », VT 6 (avril 1962), p. 27). Et c'est ce qu'elle aura compris, en 1884 déjà.

⁶⁸ LT 83, v° à Céline, 5 mars 1889. Ce qui peut expliquer les « désirs immenses » et rigoureusement impossibles de Thérèse à être prêtre alors qu'elle est femme ; missionnaire alors qu'elle est cloîtrée, et à vouloir subir tous les sévices imaginables recopiés à la fin de son second manuscrit (*Ms B, 3r°-3v°*) ; au lieu de croire qu'elle aurait cherché « à donner une issue [...] à son pôle masculin réprimé » (cf. Cl. BOUREILLE, *De Thérèse Martin à Thérèse de Lisieux...*, op. cit., p. 68). Le lecteur lira avec intérêt la conférence de l'ancien archevêque de Paris : J.-M. LUSTIGER, « "Je sens en moi la vocation de Prêtre" (Ms B, 2v°) », in : G. GAUCHER (dir.), *Une sainte pour le troisième millénaire. Colloque international du Centenaire à Lisieux*, 30 septembre-4 octobre 1996,

restriction de sa personne ; ce qui est demandé à tout chrétien. Disons enfin que son rapport à la souffrance trouve également ici une explication de choix. C'est la radicalité de son option pour Dieu qui lui fera mettre la souffrance au premier plan de sa sanctification, au début de son noviciat ; nous en reparlerons alors.

1.2. Son sentiment d'être en exil sur la terre

Un dernier trait de caractère que nous aimerions considérer est son précoce attrait pour le Ciel⁶⁹. Si le décès prématuré de sa maman – le 20 août 1877 – n'y est pas pour rien, le tempérament artiste de la petite fille lui fait aussi aspirer à la durée, à la beauté et à la paix. À l'instar de saint Augustin⁷⁰ ou de saint Jean de la Croix – pour ne citer qu'eux –, le caractère changeant et instable des joies de cette vie l'a beaucoup déconcertée et troublée, avant de l'en détourner définitivement. La vie sur la terre lui paraît traîtresse, où tout rime avec fugacité, incertitude et tristesse. Petite, Thérèse ne se sent déjà aucune accointance avec le monde purement matériel, et elle traduit sa déconnexion dans le sentiment profond et permanent d'être comme « en exil » sur la terre. Si nous procédons par ordre, la raison est à chercher dans la personnalité de ses parents (1.), dans la conception du ciel qu'elle en avait (2.), dans sa manière de considérer la création (3.), et enfin dans son choix précoce pour Dieu (4.).

Venasque, Éd. du Carmel, 1997, pp. 105-122. Voir aussi Cl. LANGLOIS, *Le désir de sacerdoce chez Thérèse de Lisieux*, Paris, Éd. Salvator/Pierre d'angle, 2002 ; J.-B. SLEIMAN, « Maternité spirituelle dans la perspective thérésienne », VT 174 (avril-mai-juin 2004), pp. 45-64, et B. BRUDERE, "Je me sens la vocation de prêtre" (*Ms B*, 2v°). *Enquête sur le sacerdoce commun chez Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte Face et l'apport de son expérience pour l'accomplissement de cette vocation aujourd'hui*. Thèse de doctorat en Théologie (Teresianum, 2007). En fait, chez Thérèse, la vocation sacerdotale du peuple de Dieu connaît son paroxysme. Cette fonction, qui entre dans les trois « munera » du Christ (les deux autres étant la vocation royale, par laquelle nous devons nous mettre au service de l'homme, en communion avec la hiérarchie, et la vocation prophétique, évoquant l'annonce de la parole de Dieu et une vive foi dans le respect du Magistère), demande que l'on soit prêt à offrir sa vie pour les autres, à l'image du Christ. C'est cela être chrétien.

⁶⁹ Le ciel, dans sa double acception physique et religieuse, jouera un grand rôle dans la pensée et l'imaginaire de Thérèse (nous pouvons dénombrer 681 emplois dans ses écrits ! C'est aussi le premier mot qu'elle pu lire petite – cf. *Ms A*, 13v°). En ce sens, Mère Agnès de Jésus déposa au procès ordinaire informatif : « Je l'ai toujours connue ne touchant la terre que du bout des pieds. Dès sa petite enfance, quand elle s'isolait dans les promenades avec son père, c'était pour penser au ciel et à l'éternité, comme elle me l'a rapporté plus tard. Au soir des dimanches et fêtes religieuses, elle était triste de voir se terminer les belles cérémonies et disait "qu'il n'y a qu'au ciel que le bonheur est durable" » (*PO*, pp. 154-155). Pour une étude approfondie de l'inclination de Thérèse vers le Ciel, l'au-delà et son sentiment d'exil sur la terre, voir les très complets E. ZOFFOLI, *Teresa di Lisieux. Tempo ed eternità*, Roma, Edizioni OCD, 1990, surtout les pp. 135-149, et J. LECLERC, « Sainteté et culture, À propos de l'imaginaire de sainte Thérèse de Lisieux », *Studia Missionalia* 35 (1986), *Les saints - Christianisme et les autres Religions*, aux pp. 103-106.

⁷⁰ Pour un bref parallèle entre Thérèse et Augustin, voir K. HELLER, « La tâche du théologien à la lumière de l'œuvre de Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, Docteur de l'Eglise », *Teresianum* LIV (2003-I), pp. 275-277.

1.2.1. L'influence des parents Martin⁷¹

La foi était la clé d'existence de toute la famille. Le papa (Louis-Joseph-Aloys-Stanislas Martin) avait sollicité son admission auprès des chanoines du Grand-Saint-Bernard. Marié à trente-cinq ans, il conserve un fort penchant pour la solitude et le silence, qu'il recherche et obtient dans ses promenades le long de la Touques, lors de ses haltes dans les chapelles, et au gré de ses voyages/pèlerinages à l'étranger. La maman (Azélie-Marie [Zélie] Guérin) a, de son côté, brigué l'habit des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul⁷². La perte de quatre enfants en bas âge achève d'imprimer en elle une aspiration nostalgique⁷³ vers le Ciel.

Thérèse hérite de la nature rêveuse et méditative de son papa⁷⁴, ainsi que de nettes prédispositions à la contemplation. Le tempérament solitaire – monacal en somme – de M. Martin l'aura incontestablement influencée durant leurs nombreuses heures communes au jardin, lors des sorties dominicales, ou à l'occasion de ses randonnées pédestres quotidiennes. Car, commente Jean Clapier,

« À l'occasion des promenades et des parties de pêche à la ligne⁷⁵, comme lors des visites au

⁷¹ Voir aussi P. REDMOND, *Louis et Zélie Martin : The Seed and the Root of the Little Flower*, London, Quiller Press, 1995. Signalons encore un livre sur eux, récemment paru, de A. et H. QUANTIN, *Zélie et Louis Martin. Les saints de l'escalier*, Paris, Cerf, 2004, dans le dessein, entre autres, de les réhabiliter après les ouvrages du père J.-F. Six et de J. Maître.

⁷² Voir S.-J. PIAT, *Histoire d'une famille...*, op. cit., chap. I, « Origines et premiers pas », pp. 17 et suiv.

⁷³ Nous suivons le père Six qui évoque chez elle « ce fond de tristesse que rien ne vient laver, et une certitude que le bonheur n'est pas possible sur la terre » (J.-F. SIX, *La véritable enfance de Thérèse...*, op. cit., p. 30). Par contre, c'est aller trop loin en parlant d'une « fascination de la mort » (*ibid.*, p. 40) de son chef, de « goût du malheur » (*ibid.*, p. 43 ; voir aussi J. MAÎTRE, *l'Orpheline de la Bérésina...*, op. cit., pp. 153-170) ou d'une haine du plaisir (cf. Cl. BOUREILLE, *De Thérèse Martin à Thérèse de Lisieux...*, op. cit., p. 19). Nous préférons nous ranger derrière le père Rideau, qui tempère quelque peu ces propos en disant qu'une photographie « la dépeint bien : sérieuse et tendue, un peu angoissée. [...] Zélie vit un peu dans le souci et ne s'appartient pas » (E. RIDEAU, *Thérèse de Lisieux...*, op. cit., p. 6). Car il faut aussi prendre en compte son « éducation austère » – son enfance fut assez difficile –, et dont elle aurait gardé une « certaine anxiété, une tendance au scrupule, favorisée par la spiritualité de l'époque » (G. GAUCHER, *Histoire d'une vie...*, op. cit., p. 10). J. Clapier précise de son côté que « Zélie Martin fut envahie d'une angoisse de mort – sans qu'il faille parler de "pulsion de mort" –, après avoir perdu quatre de ses enfants, dont trois en bas âge. En pareille circonstance, un « syndrome est inévitable, reconnaît tout pédiatre » (J. CLAPIER, *Une voie de confiance et d'amour. L'itinéraire pascal de Thérèse de Lisieux*, Paris/Toulouse, Cerf/Éd. du Carmel, 2005, p. 21). En définitive, il est légitime, après ces deuils consécutifs, qu'elle ait conçu « une vision plutôt pessimiste de l'existence » (E. RENAULT, « "Sans aucune illusion". Le regard de Thérèse sur la vie et le monde », *VT 181* (janvier-février-mars 2006), p. 31). Pour autant, nous ne voyons pas dans cette constatation une « pédantesque absurdité », contrairement au père Bouyer (L. BOUYER, *Femmes mystiques féminines*, Paris, Cerf, 1989, p. 126, note 2), qui ne donne aucune précision sur l'objet de sa réaction.

⁷⁴ « Témoin de l'éveil du romantisme, Louis s'était précocement initié au culte de la nature... Ce fervent de Chateaubriand et de Lamartine était [...] sensible aux beautés de "la terre charnelle" » (S.-J. PIAT, *Histoire d'une famille...*, op. cit., p. 31). « Loin d'être un actif entreprenant [...], il préfère le calme, la réflexion silencieuse ; replié sur lui-même et secret, il est peu exubérant. Son affectivité, qui est grande, est plutôt du genre émotif, sans passions fortes et sans éclats [...] » (E. RIDEAU, *Thérèse de Lisieux...*, op. cit., p. 3).

⁷⁵ « Ils étaient pour moi de beaux jours, ceux où mon "roi chéri" m'emmenait à la pêche avec lui, j'aimais tant la campagne, les fleurs et les oiseaux ! Quelquefois j'essayais de pêcher avec ma petite ligne, mais je préférais aller m'asseoir seule sur l'herbe fleurie, alors mes pensées étaient bien profondes et sans savoir ce que c'était [que] de méditer, mon âme se plongeait dans une réelle oraison... La terre me semblait un lieu d'exil et je rêvais le Ciel...

Saint Sacrement et de la participation à la messe, ou de l'invitation à faire l'aumône et de ses encouragements à la vertu, tout était envisagé en Dieu, vers Dieu. Sans pression ni tension. Délicatement, avec le tact d'un père "royal" qui s'adresse à sa *petite Reine*. »
(J. CLAPIER, *Une voie de confiance et d'amour...*, op. cit., p. 34).

Chez elle apparaît aussi un certain état d'esprit qui, sans correspondre très exactement à la mélancolie passagère – et sans être languissante⁷⁶ – de la maman⁷⁷, exprime plutôt un « appétit de totalité »⁷⁸ et un attrait puissant pour l'au-delà, c'est-à-dire la vie du Ciel. Cependant, chez Thérèse, dans la perspective ouverte par le Jésus qu'elle aime, le sentiment d'exil est bien différent du dégoût de la vie, même s'il est indissociable de l'espérance du Ciel et de la joie d'y entrer après sa mort.

1.2.2. La terre est l'antichambre du Ciel

Certes, cet équilibre ne fut pas toujours facile à établir chez Thérèse, avant d'être définitivement fixé en catalysant sa soif de bonheur, de paix et d'amour éternels⁷⁹. Thérèse en référait au Ciel en tant que l'objet de ses récompenses futures, mais aussi comme la provenance actuelle de vie et d'amour sur la terre⁸⁰. Par exemple, dans ses « *excès d'amour* » de petite fille de quatre ans, elle souhaite la mort de ceux qu'elle affectionne⁸¹.

C'est le décès inopiné (le 28 août 1877) de sa mère qui déclenche chez elle un ensemble d'impressions douloureuses, durables⁸² et décisives. Se renforce notamment sa

L'après-midi passait vite ... alors la terre me semblait encore plus triste et je comprenais qu'au Ciel seulement la joie serait sans nuages... » (*Ms A*, 14v°).

⁷⁶ Car Mme Martin est très énergique au travail et dans la tenue du foyer.

⁷⁷ Peut-on aller jusqu'à lui reprocher ce « trouble mental où le sujet est envahi par une tristesse insurmontable, allant jusqu'à la dépression », s'apparentant au neurasthénique ou au pessimiste ? (selon la définition donnée dans I. MOURAL et L. MILLET, *Petite encyclopédie philosophique*, Paris, PUF-Mame, 1993, à propos du vocable « mélancolie »).

⁷⁸ E. RIDEAU, *Thérèse de Lisieux...*, op. cit., p. 231.

⁷⁹ Qui lui fera s'écrier : « [...] Oh ! que la terre est exil !... Il n'y a aucun appui à chercher en dehors de Jésus car Lui seul est immuable. Quel bonheur de penser qu'il ne peut changer... » (*LT 104*, r° à sœur Agnès de Jésus (fragments), mai 1890). Ou encore : « Oh ! qu'il est exil, l'exil de la terre, surtout à ces heures où tout semble nous abandonner » (*LT 129* à Céline, 8 juillet 1891). Etc.

⁸⁰ « Pour elle, le Ciel n'est pas seulement la récompense de la vie future : elle est surtout la source qui, déjà maintenant, sur cette terre, alimente la vie de foi. [...] le ciel et la terre se compénètrent » (L. E. BOLIS, « S. Teresa di Lisieux, un "esistenza teologale" », *Quaderni Carmelitani* 20 (2003), p. 75).

⁸¹ Cf. *Ms A*, 5r° : « j'aimais beaucoup Papa et Maman et leur témoignais ma tendresse de mille manières, car j'étais très expansive. Seulement les moyens que j'employais étaient parfois étranges, comme le prouve ce passage d'une lettre de Maman – "Le bébé est un lutin sans pareil, elle vient me caresser en me souhaitant la mort : – "Oh ! que je voudrais bien que tu mourrais, ma pauvre petite Mère !" on la gronde, elle dit : "C'est pourtant pour que tu ailles au Ciel, puisque tu dis qu'il faut mourir pour y aller." Elle souhaite de même la mort à son père quand elle est dans ses excès d'amour !" ».

⁸² Cf. *Ms A*, 13r°-13v° : « Il faut vous dire, ma Mère, qu'à partir de la mort de Maman, mon heureux caractère changea complètement, moi si vive, si expansive, je devins timide et douce, sensible à l'excès. [...] Le cœur si

prémonition que la vie est l'antichambre du Ciel, l'attente parfois exacerbée de la rencontre avec Dieu. Ce pressentiment obombrera dorénavant ses pensées : la vie terrestre « est toujours un prélude à la vie du Ciel, mais c'est aussi un exil »⁸³ ressenti très péniblement. La mort joue le rôle de porte du Ciel, tandis que la vie est un chemin, souvent rude et ardu, y menant. En contrepoint, la petite Martin cisèle une vérité qui demeurera constamment en résonance avec le fond de son âme : le Ciel signifie l'union totale à Jésus, mais aussi la perfection de l'amour et les retrouvailles de tous ceux que l'on a aimés sur la terre. Ainsi s'ébauche la connexion entre le Ciel et la sainteté. Bientôt, son sens spirituel va essayer d'anticiper ce monde invisible à travers la foi.⁸⁴ Le Ciel connote un peu, chez elle, le refuge, la sécurité et le *repos*⁸⁵, mais sans atténuer son « inclination fondamentale vers Dieu »⁸⁶ !

1.2.3. L'impact spirituel de la création⁸⁷

En effet, petite, Thérèse était habitée par une forte et très consciente aspiration vers la plénitude, on l'a déjà dit. En percevant par les sens le mouvement, la vie et la munificence harmonieuse de la création, elle conclut à l'existence d'un Dieu Un, Bon, Beau, Créateur et Provident⁸⁸. Un bien-être pénétrant s'empare de son âme⁸⁹ devant la beauté imprévue et

tendre de Papa avait joint à l'amour qu'il possédait déjà un amour vraiment maternel !... Vous, ma Mère, et Marie n'étiez-vous pas pour moi les mères les plus *tendres*, les plus désintéressées ? Ah ! si le Bon Dieu n'avait pas prodigué ses bienfaits *rayons* à sa petite fleur [c'est-à-dire elle-même], jamais elle n'aurait pu s'acclimater à la terre, elle était encore trop faible pour supporter les pluies et les orages, il lui fallait de la chaleur, une douce rosée et des brises printanières ; jamais elle ne manqua de tous ces bienfaits, Jésus les lui fit trouver, même sous la neige de l'épreuve ! » La mort de sa maman l'a donc touchée en profondeur dans son affectivité et dans son émotivité. Elle y revient régulièrement. Voir par exemple : *Ms C*, 33 r° ; 45r° ; 61r° ; 62 v° ; 69 r° ; etc.

⁸³ M.-D. MOLINIÉ, *Je choisis tout. La vie et le message de Thérèse de Lisieux*, Paris, CLD, 1992, pp. 18-19.

⁸⁴ Cf. I. MARCIL, « La kénose du Christ chez Thérèse de Lisieux et de la Sainte Face », *Teresianum XLVIII* (1997-II), p. 465.

⁸⁵ Nous avons dénombré cent quarante-quatre occurrences du vocable « repos » ou du verbe « reposer ».

⁸⁶ J. DE LA SAINTE FACE, « L'enfance de sainte Thérèse de Lisieux : chemin de croissance et de guérison et de sainteté », *Carmel LXXV* (1995-I), p. 83. En témoigne cette parole que nous avons déjà lue : « Notre Seigneur voulant pour Lui seul mon premier regard, daigna me demander mon Cœur dès le berceau, si je puis m'exprimer ainsi » (*LT 201*, 2r°, *op. cit.*).

⁸⁷ Nous lirons avec profit la troisième section – intitulée « Thérèse et la Création. I. Un regard franciscain » – du premier chapitre de l'ouvrage de M. VILAIN, *Thérèse de Lisieux et nous*, Paris, Éd. P. Lethielleux, 1986, pp. 105-164 ; ainsi que J. LECLERC, « Sainteté et culture ... », *art. cit.*, aux pp. 100-103.

⁸⁸ *Ms A*, 58r°-58v° : « [...] que ces beautés de la nature [les montagnes de Suisse] répandues à *profusion* ont fait de bien à mon âme, comme elles l'ont élevée vers Celui qui s'est plu à jeter de pareils chefs-d'œuvre sur une terre d'exil qui ne doit durer qu'un jour [...]. En regardant toutes ces beautés, il naissait en mon âme des pensées bien profondes. Il me semblait comprendre déjà la grandeur de Dieu et les merveilles du Ciel [...] ». Ou encore *Ms A*, 42v°-43r° : « installée dans l'ancienne chambre de peinture à *Pauline* [... Thérèse] aimait à rester seule des heures entières pour étudier et méditer devant la belle vue qui s'étendait devant [ses] yeux ».

irrésistible du créé. L'immensité de la mer⁹⁰ et l'opulence de la nature suffisent à soulever son âme vers Dieu. Nous ne prétendons pas que Thérèse ait voué un culte à la nature dont elle aurait adoré les forces, ni même qu'elle en eut prôné le retour dans la manière de vivre. C'est seulement que la création la plonge dans des transports de félicités et dans des profondeurs bien religieuses⁹¹. Ces retombées spirituelles, sans les majorer outre mesure, ont pu imprimer, dans une réelle⁹² intelligence intuitive et contemplative, une direction à sa sensibilité affinée par le deuil, et qui la faisait s'émouvoir au moindre choc. La vie de tous les jours et le prosaïque lui pesaient-elle ? Recherchait-elle l'oubli des contingences terrestres ? Un peu, et inconsciemment vraisemblablement, puisque la vie est succession d'arrachements affectifs⁹³. Mais surtout, elle aime ce qui est susceptible de nourrir ses « expériences orantes »⁹⁴.

1.2.4. Le choix de Dieu

En effet, cet "écartement" entre le Ciel et la terre s'origine probablement aussi, et plus intimement, dans son choix précoce pour Dieu. Sous peu (durant l'été 1882), « *Pauline* » va corroborer sa « résolution » prise à six ou sept ans « de ne jamais éloigner [son] âme du regard de Jésus » et de « voguer en paix vers la Patrie des Cieux »⁹⁵. Cette paix qui, bientôt, inondera Thérèse et ne la quittera plus⁹⁶ ; dans l'assurance que le Ciel prend part à notre destinée terrestre, en la fondant, en la prolongeant et en l'orientant.

⁸⁹ « Déjà j'aimais les *lointains*... L'espace et les sapins gigantesques dont les branches touchaient la terre laissaient en mon cœur une impression semblable à celle que je ressens encore aujourd'hui à la vue de la nature... » (*Ms A*, 11v°).

⁹⁰ Cf. *Ms A*, 21v°. Son imagination fertile lui suggère l'image de l'océan pour figurer l'amour de Dieu pour nous.

⁹¹ Au lieu de favoriser l'évasion vers l'infini (panthéisme) ou le néant (dadaïsme), avec l'idée de se perdre dans le tout ou dans le rien, « la nature est avant tout pour elle un espace d'oraison et de méditation [...] » (F. OUELLETTE, *Je serai l'amour, trajets avec Thérèse de Lisieux*, op. cit., p. 178).

⁹² Car Thérèse était vraiment intelligente, même si – note à juste titre le père de Ena – cette vérité « ne correspond pas toujours à l'image que nous nous en faisons et que nous donnons d'elle par un souci [...] de ne pas l'éloigner des "petits" » (J.-E. DE ENA, « Thérèse, une convertie ?... », art. cit., p. 183). Cette précoce intelligence forçait l'« admiration » de Marie, la marraine de Thérèse : « Si tu savais comme elle [Thérèse] est espiègle et pas sotte. Je suis dans l'admiration devant ce petit "bouquet-là" » (cité par G. GAUCHER « Croquis sur Thérèse Martin... », art. cit., p. 444).

⁹³ Pauline est sur le point d'entrer au Carmel au moment où Thérèse éprouve cela ; soit durant l'été 1882.

⁹⁴ Jolie expression de J. CLAPIER, « *Aimer jusqu'à mourir...*, op. cit., p. 140. Lorsque ses pensées s'élançaient vers Dieu, Thérèse faisait, en réalité, « oraison sans le savoir et [...] déjà le Bon Dieu [l']instruisait en secret » (*Ms A*, 33v°, op. cit.).

⁹⁵ *Ms A*, 22r°. Notons cependant que Thérèse sut, à quatre ans, que Céline souhaitait également s'enfuir au Carmel de Lisieux, si on lit la lettre du 4 avril 1877 de Pauline à Louise Magdelaine, dont nous trouvons un extrait chez N. HAUSMAN, *Thérèse de Lisieux, Docteur de l'Église...*, op. cit., pp. 105-106.

⁹⁶ Dès qu'elle eut franchi la clôture du Carmel de la rue Livarot, Thérèse confesse : « Enfin mes désirs étaient accomplis, mon âme ressentait une PAIX si douce et si profonde qu'il me serait impossible de l'exprimer et depuis 7 ans et demi cette paix intime est restée mon partage, elle ne m'a pas abandonnée au milieu des plus grandes épreuves » (*Ms A*, 69r°-v°). Cette paix se vérifia effectivement dans des circonstances indénombrables :

Thérèse ne s'est donc jamais complu dans une sorte de morosité centrée sur elle-même, en traînant des déceptions réelles ou illusoire. Ce n'était pas un "vague à l'âme" qui lui aurait fourni une réponse dilatoire aux désillusions de ce monde et aux insatisfactions de son entourage, qui l'aurait distraite de l'oisiveté, ou qui l'aurait rendue plus intéressante aux yeux des autres. Au contraire, la soif de Dieu l'habite et la modèle dès son plus jeune âge. Plus tard, Thérèse traduira fidèlement ses élans vers Dieu dans la poésie, en demeurant attachée à cette imagerie céleste. Dès lors, son mouvement n'est pas de se tourner vers le Ciel par manière de fuir le réel et l'ennui de la compagnie des autres. Il est inverse : dès qu'elle a un moment libre, ses pensées se dirigent instinctivement et spontanément vers le Ciel, vers son Dieu qui « connaît ses désirs »⁹⁷ et lui procure la paix et la stabilité. En cela, elle rejoint la tradition, et en particulier saint Augustin et son célèbre « *Fecisti nos ad te ...* »⁹⁸. L'inquiétude⁹⁹ de Thérèse – qui était indubitable¹⁰⁰ – est à comprendre non pas sur le plan nerveux de certaines impressions mais sur un plan foncièrement ontologique : il y a en Thérèse une puissance et irrésistible inclination vers Dieu. Et certes, la blessure affective de la perte de sa mère a certainement favorisé son choix radical pour Dieu, parce qu'Il intervient en nous dans notre nature blessée, et non pas malgré elle.

1.3. Une bonne éducation ou les moyens de parvenir à la sainteté

Thérèse ne fuyait pas non plus une famille qui l'aurait étouffée sous une chape morale et dans un enlacement affectif étroit. Son entourage avait des buts éducatifs très élevés, et il lui a donné d'intensifier sa vie vertueuse. Les parents Martin voulaient faire de leurs enfants des saints. La « prière formulée sur chaque nouveau-né : "Seigneur, qu'il vous soit consacré. Prenez-le plutôt que de le laisser se perdre" » accuse ce vœu¹⁰¹. Mais aussi, nous lisons sous

« Mon âme était plongée dans l'amertume, mais aussi dans la paix, car je ne cherchais que la volonté du Bon Dieu » (*Ms A*, 55v°) ; « mais cette *paix* était au *fond* et l'amertume *remplissait* mon âme, car Jésus se taisait » (*Ms A*, 64r°) ; « tout fut tristesse et amertume... Cependant la *paix*, toujours la *paix*, se trouvait au fond du calice » (*Ms A*, 77r°). Etc.

⁹⁷ *RP I*, 9v°-10r°, *La Mission de Jeanne d'Arc*, décembre-janvier 1894.

⁹⁸ *Confession I, I*, Bibliothèque augustinienne.

⁹⁹ Mais peut-être vaut-il mieux traduire « l'*irrequietudo* » par le « *non-repos* » (Ch. JOURNET, *Dieu à la rencontre de l'homme...*, *op. cit.*, p. 37).

¹⁰⁰ Une étude graphologique révèle en effet « l'étendue de son impressionnabilité, de sa faiblesse, de ses craintes, de ses bouleversements de sensibilité, de son manque de confiance en ses propres forces, de son anxiété, de son angoisse. [...] Mais,] Dans les tourments de l'engagement, des difficultés entrevues, de la crainte de faiblir et de se décourager, une décision de fer, une volonté de lutte, une énergie farouche y sont exprimées. Il y a, à la fois, l'effroi d'une enfant et une décision de guerrier dans ces tracés ». Ces remarques sont tirées d'une étude de Janine Monnot, citée par M.-D. MOLINIÉ, *Je choisis tout...*, *op. cit.*, p. 84.

¹⁰¹ S.-J. PIAT, *Histoire d'une famille...*, *op. cit.*, dès le chap. VIII « Le foyer éducateur », p. 157.

la plume de Mme Martin : « L'argent n'est rien quand il s'agit de la sanctification et de la perfection d'une âme » ; il était question d'envoyer Marie en retraite¹⁰². De même, la vigilance étroite mais aimante de ses sœurs, l'a maintenue dans la bonne voie¹⁰³. Chez Thérèse, il apparaît clairement qu'« une formation familiale forte et douce, faisant appel à la conscience et au surnaturel, la disciplina »¹⁰⁴ dans ses réactions parfois un peu vives. Nous verrons que Thérèse bénéficia en effet d'une "attention maternelle de tous les instants" (1.3.1.), à laquelle il convient de mentionner l'apport décisif des lectures sagement dirigées (1.3.2.), et celui, plus suggestif, des images pieuses (1.3.3.).

1.3.1. Thérèse est l'objet d'une attention maternelle de tous les instants

C'est la conjonction de sa nature morale et de son éducation qui assura son progrès vers la sainteté et la perfection. Il n'est que de considérer les offices prépondérants remplis par Pauline et Marie auprès d'elle, à tour de rôle, pour convenir que les bonnes dispositions de la petite Martin eussent pu être perdues si celles-ci ne s'étaient attachées à les entretenir ; tant le caractère de Thérèse était affirmé et ardent. « Loin de la traiter en enfant gâtée, ses aînées ne lui passent rien. »¹⁰⁵ Le tempérament de Thérèse s'étaye et se peaufine grâce à leur bienveillance discrète et constante¹⁰⁶, et l'intéressée convient sans peine que si elle était

¹⁰² *Ibid.*, p. 165. Au reste, la théorie principale de l'auteur, et à laquelle nous souscrivons en grande partie (car Thérèse aurait aussi bien pu tout rejeter de ce pieux héritage familial), est que « la sainteté de Thérèse est l'apogée de toute une lignée en travail de perfection » (*ibid.*, p. 345). Cette recherche de la sainteté semblait friser l'obsession chez la mère, si l'on en croit la véritable "perquisition" menée par J.-F. Six, dans la correspondance de celle-ci (cf. J.-F. SIX, *La véritable enfance de Thérèse...*, *op. cit.*, p. 65, et tout le chapitre consacré à l'éducation des filles, aux pp. 64-85). Voir aussi J. MAÎTRE, *L'orpheline de la Bérésina...*, *op. cit.*, où l'auteur épingle l'« hyperactivité » de la maman en ce sens notamment (*ibid.*, p. 362, par exemple). Ces tergiversations, dans lesquelles nous n'entrons pas, et qui résultent de la confusion entre le psychologique et le théologique, n'ont pas empêché leur béatification, le 19 octobre 2008. Pour un historique des circonstances du procès de béatification, voir B. ARDURA, « Béatifications et canonisations au XX^e siècle », in : G. CHOLVY (dir.), *La sainteté. Actes du Carrefour d'histoire religieuse (9-12 juillet 1998)*, Centre Régional d'Histoire des Mentalités, Montpellier, Université Paul Valéry, 1999, p. 232 ; N. HAUSMAN, *Thérèse de Lisieux, Docteur de l'Église...*, *op. cit.*, p. 88 ; et aussi G. F. SCHUBIGER, « Les incomparables parents de la petite Thérèse », in : AAvv, *Couples saints et bienheureux. Un chemin de sanctification*, Paris, Éd. Parole et Silence, 2004, pp. 127-136.

¹⁰³ Parfois, « pour faire émerger un sommet de sainteté, Dieu travaille et soulève toute une chaîne de générations. Rares sont les géants de la vertu qui se dressent isolés et comme détachés du terroir familial... La norme c'est le mystique initialement façonné par l'ambiance du foyer » (S.-J. PIAT, *Histoire d'une famille...*, *op. cit.*, p. 11).

¹⁰⁴ M. M. PHILIPON, *Sainte Thérèse de Lisieux...*, *op. cit.*, p. 22. Il suffit qu'on lui dise que c'est mal ou qu'on lui suggère de faire plaisir au bon Dieu et de Lui sauver des âmes.

¹⁰⁵ S.-J. PIAT, « Guide des humbles vers la sainteté », *Carmel* (1955-IV), p. 261.

¹⁰⁶ Cf. *Ms A, 34r^o* : « j'étais une enfant choyée et entourée comme il y en a peu sur la terre, surtout parmi les enfants qui sont privées de leur mère ». « De cet expressionnisme a résulté une véritable liturgie de l'amour, qu'on a trop vite fait d'appeler sensiblerie [...] (Même si, la sensibilité de cette vie familiale réclamait certes [nous dirions plutôt peut-être] une purification et une maturation). Loin des névroses dont on l'a accusée, la

habitée d'« un grand désir de pratiquer la vertu [...] si le Ciel me comblait de grâces, précise-t-elle, ce n'était pas parce que je les méritais, j'étais encore bien imparfaite ».¹⁰⁷

1.3.1.1. *Pauline, sa « deuxième maman » (28 août 1877)*

Atteinte d'un cancer, Madame Martin s'éteint le 28 août 1877, à quarante-cinq ans. Les circonstances brièvement rappelées dans son manuscrit¹⁰⁸ nous apprennent que c'est désormais Pauline, auprès de qui Thérèse chercha refuge, qui se charge directement de l'éducation de Thérèse ; secondée toutefois par Marie. Sans être rigoriste, Pauline eut toujours à cœur de remplir au mieux sa responsabilité. « Cette grande sœur avait pris son rôle d'éducatrice extrêmement au sérieux et elle était devenue pour Thérèse un véritable idéal. »¹⁰⁹ Certainement, parce qu'elle mesurait le potentiel de l'âme d'élite de sa petite sœur et nourrissait pour elle de hautes ambitions. Sans nul doute aussi parce qu'elle-même avait certaines aspirations religieuses et visait à la sainteté. Peut-être encore parce qu'elle avait perçu les premières inclinations de Thérèse vers la vie religieuse¹¹⁰. Et certainement enfin parce qu'elle l'adopta vraiment comme son enfant. En tout cas, Thérèse, du haut de ses quatre ans et demi, ne souffrit pas le moins du monde du monde du soin sans faiblesse, mais non sans amour, que Pauline lui prodigua. Elle lui en fut même infiniment reconnaissante :

« [...] Je me demande parfois comment vous avez pu m'élever avec tant d'*amour* et de

famille Martin est au contraire un exemple rare d'épanouissement humain sous la motion de la grâce [...] ». Telle est la position de M.-D. MOLINIÉ, *Je choisis tout...*, *op. cit.*, p. 12. À ce propos, l'auteur veut « rendre hommage à sa famille, et d'abord à M. Martin, qui a su comprendre la souffrance [de Thérèse] et y compatir, supporter ses pleurs interminables et à la limite insupportables, plutôt que de l'encourager à "prendre sur elle", à refouler sa blessure pour offrir un visage plus serein, mais plus dur, en secrétant ce que les psychologues appellent des "défenses" – et que toute éducation "normale" propose comme un idéal » (*ibid.*, p. 24). Ce n'est pas l'avis du père Six (cf. J.-F. SIX, *Névrose et sainteté...*, *op.cit.* et *Vie de Thérèse de Lisieux*, Paris, Seuil, 1975, p. 116 notamment), ni de Jacques Maître (J. MAÎTRE, *L'Orpheline de la Bérésina...*, *op.cit.*), qui soulignent l'autorité bienfaisante des Guérin, pour contrebalancer l'éducation maternisante dont les Martin entouraient Thérèse, l'esquichant dans un milieu clos, surprotégé et inconsiderement replié sur lui-même. Il ne nous revient pas de donner une issue à ce débat, mais il nous semble que les opprobres adressés aux Martin pèchent par anachronisme. D'abord, la plupart des familles provinciales françaises et de la bourgeoisie montante vivaient ainsi. Ensuite, la guerre franco-prussienne n'était probablement pas encore totalement effacée des mémoires : n'aspirait-on pas au repos ? Enfin, nous verrons que l'éducation de Thérèse fut bel et bien ferme.

¹⁰⁷ Ms A, 44r°.

¹⁰⁸ « [...] nous étions ensemble toutes les cinq, nous regardant avec tristesse, Louise [Louise Marais, la servante de la famille Martin du temps qu'ils étaient à Alençon] était là aussi et voyant Céline et moi, elle dit : "Pauvres petites, vous n'avez plus de Mère !..." Alors Céline se jeta dans les bras de Marie disant – "Eh bien ! c'est toi qui seras Maman." Moi, j'étais habituée à faire comme elle, cependant je me tournai vers vous, ma Mère, et comme si déjà l'avenir avait déchiré son voile, je me jetai dans vos bras en m'écriant : "Eh bien ! moi, c'est Pauline qui sera Maman !" » (Ms A, 12v°-13r°). Céline rapporta au Procès apostolique que Thérèse lui aurait « dit plus tard avoir agi ainsi pour que Pauline n'ait pas de peine et ne se croie pas délaissée ». (PA, pp. 287 et ss.) Ce qui est très plausible, tant était fort son attachement à sa mère, que Thérèse semble remplacer bien rapidement.

¹⁰⁹ Dr. L.-F. GAYRAL, « Une maladie nerveuse dans l'enfance de Sainte Thérèse de Lisieux », *art. cit.*, p. 87.

¹¹⁰ Au reste, ce n'était un secret pour personne puisque Thérèse avait déjà affirmé, à deux ans, et en écho au souhait de Pauline : « Moi aussi je serai religieuse » (Ms A, 6r°). Cf. *infra*.

délicatesse sans me gêner, car il est vrai que vous ne me passiez pas une seule imperfection, jamais vous ne me faisiez de reproche sans sujet, mais *jamais* vous ne reveniez sur une chose que vous aviez décidée, je le savais si bien que je n'aurais pas pu ni voulu faire un pas si vous me l'aviez défendu, papa lui-même était obligé de se conformer à votre volonté [...] » (*Ms A*, 18v^o)¹¹¹.

En fait, il lui aura fallu, incontestablement, des prodiges d'« équilibre constant »¹¹². La connaissant à fond¹¹³, Pauline peut être juste et prudente. Avec tact et un discernement sûr, elle ne la réprimande jamais pour rien, mais Thérèse ne se serait jamais non plus permise de retâter une décision prise en haut lieu. Pauline devina-t-elle l'influence décisive qu'elle avait sur sa sœur cadette et qu'elle incarnait son « idéal »¹¹⁴ ? C'est possible. Toujours, cependant, elle agit pour le bien de Thérèse et vraisemblablement indépendamment de ses intérêts personnels – qui lui eussent ôté l'impartialité et la pondération dans ses jugements ; Pauline ne lésine sur aucun point, mais sans abuser jamais de son ascendant sur Thérèse¹¹⁵.

Bref, Pauline assumait sa tâche avec une autorité qui est sous-entendue, et avec une « délicatesse » et un « amour » qui sont, en revanche, expressément mentionnés. « On peut dire que Thérèse fut dépendante de Pauline jusqu'au moment du départ de celle-ci pour le Carmel » ; mais si Pauline « dominait entièrement la volonté de Thérèse »¹¹⁶, c'était avec l'assentiment de cette dernière.

1.3.1.2. Les fêtes (1878)

Thérèse voulait vivre constamment avec Dieu en esprit, exister surnaturellement, si nous osons dire ; par la suite, ce sera théologiquement¹¹⁷. Aussi, le Ciel lui fut un symbole au

¹¹¹ En fait, le priorat de Pauline sera aussi une opportunité pour Thérèse de s'adresser à sa "Mère supérieure" pour la remercier de tout ce que celle-ci lui avait déjà apporté en tant que « seconde maman ». La sainte opère elle-même cette association entre Pauline-maman et sœur Agnès-Mère supérieure : « O ma Mère ! ce fut surtout depuis le jour béni de votre élection [le 20 février 1893] que je volai dans les voies de l'amour... Ce jour-là, Pauline devint mon Jésus vivant... elle devint pour la seconde fois : "Maman !" » (*Ms A*, 80v^o).

¹¹² A. M. SICARI, *La teologia di S. Teresa di Lisieux, Dottore della Chiesa*, Milano, Jaca Book, 1997, p. 59. L'auteur appréhende la vie de Thérèse avec la lunette du symbolisme de l'enfance.

¹¹³ Voir notamment *Ms A*, 67r^o : « O ma Mère chérie [...] vous qui saviez si bien me comprendre, à qui une parole, un regard suffisaient pour tout deviner ! ». Mais on pourra se demander si, par la suite, ce n'est pas Céline qui cernera le mieux son enseignement, du fait déjà que Thérèse le lui partage ; nous pensons à son souci du Salut des prêtres.

¹¹⁴ Cf. *Ms A*, 6r^o, *op. cit.* : « [...] vous étiez mon idéal, je voulais être semblable à vous et c'est votre exemple qui dès l'âge de deux ans m'entraîna vers l'Époux des vierges... ».

¹¹⁵ Certes, dans l'absolu, « il n'est pas impossible que Pauline ait espéré prendre d'emblée un plus grand ascendant sur Thérèse [...] Femme de tête, elle s'impose à l'attention de ses compagnes, puisque, neuf ans seulement après sa profession [...] elle est élue prieure [...] » (E. RIDEAU, *Thérèse de Lisieux...*, *op. cit.*, p. 13). Nous ne pouvons cependant vérifier cette hypothèse, dont la réponse demeure dans le secret de Dieu.

¹¹⁶ Dr. L.-F. GAYRAL, « Une maladie nerveuse dans l'enfance de Sainte Thérèse de Lisieux », *art. cit.*, p. 91.

¹¹⁷ Dans le sens de tendre vers Lui. Tous les témoignages abondent en ce sens. Sœur Saint-François de Sales connut Thérèse lors de sa fréquentation scolaire, puisqu'elle était sa « maîtresse pour l'enseignement religieux ». À ce titre, elle témoigna en ce sens au procès informatif ordinaire : « la pensée de Dieu lui [à Thérèse] était habituelle et toutes ses études la ramenant à ce souvenir [...] ainsi en allait-il] dans ses petites compositions de

sens étymologique du mot. Comprenons : le moyen terme unissant deux moitiés : Thérèse et la terre, d'une part ; Dieu et le Ciel, d'autre part. La moindre occasion qui eut pu l'y ramener la transportait de joie. Ainsi, les jours où l'on fêtait quelque événement divin¹¹⁸ étaient des moments sacrés et privilégiés qui la rapprochaient de Dieu¹¹⁹. Le dimanche la libérait de son étude et elle pouvait consacrer toutes ses pensées à Dieu. Non pas qu'elle eut dû fournir de gros efforts intellectuels¹²⁰ et que l'étude lui répugnât. Non pas davantage qu'elle fût submergée par un flot d'activités futiles. Le cadre familial l'immerge littéralement dans un réel et permanent climat de prière¹²¹, et à six ans, l'enfant ne passe pas un après-midi sans visiter le Saint-Sacrement¹²² – on a parlé, avec raison, de « liturgie familiale »¹²³. Depuis ses deux ans son cœur appartient à Jésus¹²⁴.

1.3.2. La lecture (à partir de 1881)

Un deuxième élément directeur et adjuvant de la mise en place des fondations morales de Thérèse fut la lecture de livres choisis. De par son tempérament solitaire et rêveur, Thérèse est férue de lecture¹²⁵. Ses sœurs lui fournissent les livres dont elle peut se régaler, et qui

style, où toujours elle introduisait une note surnaturelle » (*PO*, p. 547). Sœur Marie du Saint Rosaire, qui fut sa compagne, témoigna pour sa part que Thérèse lui demanda – du haut de ses neuf ans – comment faire la méditation (*ibid.*, p. 554). Par la suite, le mouvement de fond sera inverse, non plus de l'homme à Dieu, mais de Dieu à l'homme : Thérèse demandera à Dieu de l'envahir et de prendre possession de sa liberté et de sa volonté.

¹¹⁸ « Les fêtes, je les aimais tant !... Vous saviez si bien m'expliquer ma Mère chérie, tous les mystères cachés sous chacune d'elles que c'étaient vraiment pour moi des jours du Ciel. [...] si les grandes étaient rares, chaque semaine en ramenait une bien chère à mon cœur : "Le Dimanche". Quelle journée que celle du Dimanche !... C'était la fête du Bon Dieu, la fête du repos... Je me souviens que mon bonheur était sans mélange jusqu'à complies, pendant cet office, je pensais que le jour du repos allait finir... que le lendemain il faudrait recommencer la vie, travailler, apprendre des leçons, et mon cœur sentait l'exil de la terre... je soupirais après le repos éternel du Ciel, le Dimanche sans couchant de la Patrie !... » (*Ms A*, 17r°-17v°).

¹¹⁹ André Frossard dit que les chrétiens ont coupé leur religion en deux : la terre avec ses lois et quelques principes de morale, et le Ciel et l'au-delà bien loin de nous ; les deux réalités ne se rencontrant que les jours de fêtes (cf. M.-D. MOLINIÉ, *Je choisis tout...*, op. cit., p. 20). Or Thérèse maintient le lien sur les deux plans : en vivant sur la terre comme si elle vivait au Ciel et, plus tard, dans la certitude que son Ciel se passera sur la terre jusqu'à la fin du monde (*CJ* 17.7.I).

¹²⁰ Thérèse le reconnaissait sans fausse modestie : « Je réussissais très bien dans mes études, presque toujours j'étais la première, mes plus grands succès étaient l'histoire et le style. Toutes mes maîtresses me regardaient comme une élève très intelligente, il n'en était pas de même chez mon Oncle où je passais pour une petite ignorante, bonne et douce, ayant un jugement droit, mais incapable et maladroite... » (*Ms A*, 37v°).

¹²¹ « Que pourrai-je dire des veillées d'hiver, surtout de celles du Dimanche ? Ah ! qu'il m'était doux après la partie de damier de m'asseoir avec Céline sur les genoux de Papa... De sa belle voix, il chantait des airs remplissant l'âme de pensées profondes... ou bien nous berçant doucement il récitait des poésies empreintes des vérités éternelles... Ensuite nous montions pour faire la prière en commun et la petite reine était toute seule auprès de son Roi, n'ayant qu'à le regarder pour savoir comment prient les Saints... » (*Ms A*, 18r°).

¹²² Cf. *Ms A*, 14r°.

¹²³ A. M. SICARI, *La teologia di S. Teresa di Lisieux...*, op. cit., pp. 35-38.

¹²⁴ Cf. *Ms A*, 6r°, op. cit.

¹²⁵ Avec la grâce de Noël, en 1886, Thérèse sera carrément « prise d'un désir extrême de savoir », et ses lectures prendront alors un tour plus historique et scientifique (cf. *Ms A*, 46v°) ; avant de faire le « sacrificium

rencontrent leur approbation s'ils sont à même de *nourrir le cœur et l'esprit*¹²⁶ de leur petite sœur. Tant et si bien qu'ils parachevèrent la formation de l'intelligence et le développement des bons sentiments de Thérèse, qui bénéficia largement de ce tri. Elle en parle longuement parce qu'ils furent, vers ses huit ans¹²⁷, un ingrédient déterminant dans son perfectionnement, mais aussi le vecteur conjoncturel décisif dans la compréhension de sa mission¹²⁸ (1.) et dans le surgissement de son désir de devenir sainte (2.). La « feuille "Du renoncement" » se chargera de ratifier ces impressions (3.)

1.3.2.1. Le "déclat" des « récits chevaleresques »

Un style littéraire attira et retint davantage l'attention de la jeune fille "romanesque" et imprégnée de l'esprit de sacrifice. Ce sont les « récits chevaleresques », dont le souffle épique mettant en scène les actions héroïques de personnages aux destinées extraordinaires, animés de grands sentiments généreux et dévoués entièrement – et au prix de leur vie – à la cause philanthropique par eux défendue, avaient tout pour la séduire :

« [...] en lisant certains récits chevaleresques, je ne sentais pas toujours au premier moment le vrai de la vie ; mais bientôt le bon Dieu me faisait sentir que la vraie gloire est celle qui durera éternellement et que pour y parvenir il n'était pas nécessaire de faire des œuvres éclatantes mais de se cacher et de pratiquer la vertu en sorte que la main gauche ignore ce que fait la droite... C'est ainsi qu'en lisant les récits des actions patriotiques des héroïnes Françaises, en particulier celles de la *Vénérable* JEANNE D'ARC, j'avais un grand désir de les imiter, il me semblait sentir en moi la même ardeur dont elles étaient animées, la même inspiration Céleste [...] ». (Ms A, 31v°-32r°)

Comment ne pas penser à saint Ignace de Loyola, ou à la *Madre* qui dévora elle-même quantité de livres de chevalerie et pour les mêmes raisons. Dans un premier temps, c'est

intellectus », selon l'expression de Claude Boureille (Cl. BOUREILLE, *De Thérèse Martin à Thérèse de Lisieux...*, op. cit., p. 43).

¹²⁶ « Si je ne savais pas jouer, j'aimais beaucoup la lecture et j'y aurais passé ma vie, heureusement, j'avais pour me guider des anges de la terre qui me choisissaient des livres qui tout en m'amusant nourrissaient mon cœur et mon esprit. Dire le nombre de livres qui m'ont passé dans les mains ne me serait pas possible, mais jamais le Bon Dieu n'a permis que j'en lise un seul capable de me faire du mal » (Ms A, 31v°).

¹²⁷ « J'ai oublié encore quelques petits détails de mon enfance avant votre entrée au Carmel [le 2 octobre 1882], je ne vous ai pas parlé de mon amour pour les images et la lecture » (Ms A, 31v°).

¹²⁸ Jamais son attrait pour la lecture ne se démentit, tout en se réorientant. Au Carmel, il se concentre sur l'Écriture Sainte et, en mai 1887, sur le chanoine Arminjon. Thérèse fut considérablement influencée par son ouvrage *Fin du monde présent*, avant de prendre progressivement certaines distances (pour une approche de la fécondité d'Arminjon, voir J. GUITTON, *Le génie de Thérèse...*, op. cit., pp. 129-150 et B. ARMINJON, *Thérèse et l'au-delà*, Paris, DDB, 1996). Thérèse y puisa notamment les sens de « l'infinité » du temps et de l'espace, une certaine dépréciation de la terre (ce que nie B. ARMINJON, *Thérèse*, op. cit., pp. 45 et ss.), celui de la souffrance sanctificatrice (*ibid.*, pp. 98-110) et de la communion des saints (*ibid.*, pp. 111-129), ainsi que l'expression « maintenant mon tour » (*ibid.*, p. 51)]. Thérèse eut encore du plaisir à lire le livre de l'*Imitation* (voir Ch. TONNELIER, *Le livre de l'Imitation de Jésus Christ et Thérèse de l'Enfant-Jésus*, coll. « vie intérieure », Venasque, Éd. du Carmel, 1999). Mais aussi saint Jean de la Croix, vers ses dix-sept ans (pour une synthèse de l'influence sanjuaniste sur Thérèse : G. GAUCHER, *Jean et Thérèse, Flammes d'amour*, Paris, Cerf, 1996, et plus récemment E. RENAULT, *Ce que Thérèse de Lisieux doit à Jean de la Croix*, Paris, Cerf, 2004 ; voir aussi la *dévotion* de Thérèse pour le saint chez sœur Marie de la Trinité, CSM, op. cit., VT 77, pp. 49-52).

l'imagination de la petite lexovienne qui est embrasée. Mais bientôt survient une nouvelle *ardeur* dans son souhait de bien agir¹²⁹, qui occasionne son « désir d'imiter » ces grandes figures féminines. Loin d'apaiser son entrain, Dieu le mobilise dans une autre direction : rien moins que l'extrême opposé. Au lieu d'« œuvres éclatantes » qu'elle se figure déjà pouvoir à son tour exécuter, Il lui demande « de se cacher et de pratiquer la vertu ». Ses ambitions de perfection se redimensionnent et prennent une tournure plus modeste et gratuite. Ses réflexions sur la gloire quittent les cimes de l'Olympe, pour rejoindre l'humain, "l'*humus*", le « vrai » sens donné par Jésus. Thérèse n'a pas échappé au cliché de la sainteté : elle est jeune et encore un peu corsetée par ses pratiques. Cependant, impressionnée d'abord par les actes de la Vénérable Jeanne d'Arc¹³⁰, elle découvre ensuite – et c'est le point suivant – ce qui se cache derrière l'éclat qui subjugue l'homme et ne l'a pas épargnée, même fugacement.

« [...] alors je reçus une grâce que j'ai toujours regardée comme une des plus grandes de ma vie, car à cet âge je ne recevais pas de *lumières* comme maintenant où j'en suis inondée. Je pensai que j'étais née pour la *gloire*, et cherchant le moyen d'y parvenir, le Bon Dieu m'inspira les sentiments que je viens d'écrire. Il me fit comprendre aussi que ma gloire à moi ne paraîtrait pas aux yeux mortels, qu'elle consisterait à devenir une grande Sainte !!!... » (Ms A, 32r°).

1.3.2.2. « Devenir une grande sainte !!! »

Son engouement – déjà transfiguré – des récits chevaleresque déclenche cette première annonce de son vœu de sainteté. C'est à travers cette petite faille d'amour-propre – par définition récalcitrant – que Dieu s'est glissé pour lui révéler le suc de ce qui deviendra sa « petite voie », et la substance de sa conception de la sainteté. Pour le moment, la gloire la fascine et les hauts faits la captivent : tant mieux. Ce n'est pas la pusillanimité mais l'héroïsme qui charme son âme¹³¹. Thérèse n'échappera pas à la gloire, mais sa « *gloire* » à elle résidera dans la sainteté. Thérèse est « une grande ambitieuse »¹³², et elle est exigeante vis-à-vis d'elle-même. Dieu réajuste ses élans généreux en donnant une consonance surnaturelle à sa quête : de son vivant, elle passera inaperçue¹³³. Il dirige vers Lui ses *ardeurs*

¹²⁹ Thérèse conservera la même réaction avec le temps : « J'aime beaucoup la lecture de la vie des saints, le récit de leurs actions héroïques enflamme mon courage et me porte à les imiter : mais j'avoue que parfois il m'est arrivé d'envier l'heureux sort de leurs parents qui ont eu le bonheur de vivre en leur compagnie, de jouir de leurs saintes conversations » (LT 178, r° à Mme Guérin, 20-21 juillet 1895).

¹³⁰ Ce dont elle convient sans honte : « Lorsque je commençais à apprendre l'histoire de France, le récit des exploits de Jeanne d'Arc me ravissait ; je sentais en mon cœur le désir et le courage de l'imiter, il me semblait que le Seigneur me destinait aussi à de grandes choses » (LT 224, 2v° à l'Abbé Bellière, 25 avril 1897). Le 27 janvier 1894, le pape Léon XIII autorise l'introduction de la cause de béatification de Jeanne d'Arc, qui reçoit le titre de "vénérable".

¹³¹ Comme il en alla pour Pauline. Voir J.-F. SIX, *La véritable enfance de Thérèse...*, op. cit., p. 78. Thérèse se verra même taxée d'orgueilleuse à cause de ses grands désirs de sainteté.

¹³² Sous-titre repris de M. VILAIN, *Thérèse de Lisieux et nous*, op. cit., p. 11.

¹³³ Ce qui fut le cas, ainsi que l'on se plaît à le souligner ; mais à sa mort, un « torrent de gloire », l'a littéralement exhaussée au rang des saints les plus populaires.

en vue de se Les réserver. Thérèse a huit ou neuf ans, et c'est le « choc de la sainteté »¹³⁴. Car, explique Jean Clapier,

« [...] l'émergence consciente d'une vive aspiration à la sainteté n'est pas anodine. Elle signe le passage de Dieu. On ne saurait trop rappeler, à ce propos, la valeur essentielle du désir de la sainteté dans la vie spirituelle. Il est à la fois force et direction pour acheminer l'âme à sa plus haute réalisation. C'est sur ce désir que Dieu fait fond. S'appuyer sur ce désir, c'est s'appuyer sur Dieu¹³⁵, correspondre à son attente, à son propre désir de voir l'homme déifié, sanctifié dans l'esprit, vivifié de sa propre vie » (J. CLAPIER, « *Aimer jusqu'à mourir...*, op. cit., p. 145)¹³⁶.

Sur les talons de cette découverte fondamentale pour Thérèse, il y a la décision de Pauline d'entrer au Carmel. L'éloignement de celle-ci sera matériel, mais aussi psychologique : Thérèse pense que sa « *Pauline chérie* » va *devenir* « une Sainte, qui ne [devra] plus comprendre les choses de la terre [...] »¹³⁷. Or, comment Pauline pourrait-elle vouloir délaisser sa petite sœur, lors justement qu'elle-même s'avance résolument vers la sainteté en allant au Carmel ! Au reste, Pauline démentira la conviction de Thérèse, à travers sa correspondance et la création du petit ouvrage dont nous allons parler incessamment.

1.3.2.3. Les leçons de Marie et sa feuille « *Du renoncement* »

En raison du départ impromptu (aux yeux de Thérèse !) de Pauline¹³⁸, Thérèse est amenée "par la force des choses" et avec tout le sérieux de son âge, à considérer Marie comme « l'unique soutien de [son] âme », qui va la *guider*, la *consoler*, « l'aider à pratiquer la vertu » : en un mot, être son « seul oracle »¹³⁹. « *Marraine* » de baptême de Thérèse, Marie lui offre une éducation peut-être un peu moins sévère¹⁴⁰, mais non moins stricte et rigoureuse.

¹³⁴ C. DE MEESTER, *Les mains vides*, coll. « Foi vivante » 146, Paris, Cerf, 1973, p. 61.

¹³⁵ Cf. aussi V. SION, *Réalisme spirituel de sainte Thérèse de Lisieux*, Paris, Lethielleux, 1973, pp. 85-86.

¹³⁶ Lire aussi l'article de J. LAFRANCE, « Le désir de Dieu chez Thérèse de Lisieux », *VT* 44 (1971), pp. 25-41.

¹³⁷ *Ms A*, 41v°.

¹³⁸ « Un jour, j'avais dit à Pauline que je voudrais être solitaire, m'en aller avec elle dans un désert lointain, elle m'avait répondu que mon désir était le sien et qu'elle *attendrait* que je sois assez grande pour partir. Sans doute ceci n'était pas dit sérieusement, mais la petite Thérèse l'avait pris au sérieux, aussi quelle ne fut pas sa douleur d'entendre un jour sa chère Pauline parler avec Marie de son entrée prochaine au Carmel... Je ne savais pas ce qu'était le Carmel, mais je comprenais que Pauline allait me quitter pour entrer dans un couvent, je comprenais qu'elle ne m'*attendrait* pas et que j'allais perdre ma seconde *Mère*... Ah ! Comment pourrais-je dire l'angoisse de mon cœur ? » (*Ms A*, 25v°).

¹³⁹ *Ms A*, 41r°-41v°.

¹⁴⁰ Cette impression est très probablement renforcée aussi par le fait que Thérèse était déjà habituée à se soumettre à l'autorité. Marie prenait le témoin dans une course qui avait débuté plusieurs années auparavant. Ceci précisé non pour amoindrir les "mérites" de Marie, dont il nous semble que le père Six dresse un portrait outrancièrement tyrannique (cf. J.-F. SIX, *La véritable enfance de Thérèse...*, op. cit., pp. 203-204), mais pour atténuer le côté un peu austère de Pauline. Cette impression de Thérèse [qui dit explicitement que Pauline ne lui *passait rien*] fut peut-être également imputable au fait que Pauline était la « réplique de sa mère » (J. MAÎTRE, *L'Orpheline de la Bérésina...*, op. cit., p. 190), et que Thérèse lui accorda la même autorité – bien que Marie fût l'aînée. Enfin, n'oublions pas que Thérèse était petite et à l'âge des interdits à emmagasiner lorsque Pauline prit main son éducation ; quand Marie lui succède, Thérèse a mûri et atteint l'âge de raison.

C'est elle qui la sensibilise à l'esprit de lutte et d'abnégation évangélique.

« C'était Marie qui remplaçait Pauline pour moi, je m'asseyais sur ses genoux et là j'écoutais *avidement* ce qu'elle me disait, il me semble que tout son cœur, si *grand*, si *généreux*, passait en moi ; comme les illustres guerriers apprennent à leurs enfants le métier des armes, ainsi me parlait-elle des *combats* de la vie, de la palme donnée aux victorieux... Marie me parlait encore des richesses immortelles qu'il est facile d'amasser chaque jour, du malheur de passer sans vouloir se donner la peine de tendre la main pour les prendre, puis elle m'indiquait le moyen d'être sainte par la fidélité aux plus petites choses, elle me donna la petite feuille "Du renoncement" que je méditais avec délices... Ah ! qu'elle était *éloquente* ma chère marraine ! J'aurais voulu n'être pas seule à entendre ses profonds enseignements, je me sentais si touchée que dans ma naïveté je croyais que les plus grands pécheurs auraient été touchés comme moi et laissant là leurs richesses périssables, ils n'auraient plus voulu gagner que celles du Ciel... » (*Ms A, 33r^o-33v^o*).

Marie ne manque pas non plus d'imagination pour persuader Thérèse de la préséance du Ciel sur la terre et de la prééminence des biens célestes sur ceux, éphémères, que nous procure la terre. La lecture chevaleresque est aussi, chez elle, au goût du jour ; tout comme le vocabulaire est résolument militaire, mais ce langage plaît à Thérèse ; le tout enrobé d'une sereine tendresse féminine et maternelle puisque Thérèse repose sur ses genoux. La passion transparaît chez Marie et se transmet à la cadette.

Survient cependant une nouveauté dans son apprentissage de la perfection : c'est l'accomplissement des « petites choses ». Elles deviendront par la suite des *riens*, un autre élément fondamental de la conception thérésienne de la sainteté. Désormais, aussi, la fillette se délecte d'un nouveau support à ses *méditations* solitaires. Ce feuillet « du *Renoncement* », reçu du père Pichon¹⁴¹, est peut-être « bien au-dessus de son âge »¹⁴², mais il constitue son activité favorite et un nouvel auxiliaire de sa sanctification, en favorisant dorénavant l'autonomie¹⁴³ de Thérèse.

¹⁴¹ Il s'agit de « "La voie du saint Renoncement, ou Maximes des Saints et qui fait les Saints. Vainquez-vous vous-même". C'est le célèbre "agere contra" de saint Ignace, indiquant trente-huit petits sacrifices cachés : "Vous êtes tenté de manger entre les repas, ne le faites pas. Vous ne voudriez pas aller là parce que cela vous déplaît, allez-y."... » (J.-M. MARTIN, *Trajectoire de sanctification...*, *op. cit.*, p. 40). Ces maximes enseignaient à « "se vaincre soi-même", et les deux premières disaient : "En général, sachez refuser à la nature ce que la nature vous demande sans nécessité" [*bisogno*] et "sachez faire donner à la nature ce qu'elle refuserait sans raison" » (A. M. SICARI, *La teologia di S. Teresa di Lisieux...*, *op. cit.*, p. 93). Signalons en outre que l'on y trouve l'expression "*Tant mieux. Amen*", que l'on entendra inopinément de la bouche de Thérèse au crépuscule de sa vie (cf. *CJ* 2.8.3 ; 27.8.8.7 ; 3.9.2 ; 30.9.), lorsqu'elle aura subi une déconvenue. Notons aussi à cet endroit que « [...] renoncer à tout n'est pas possible, et renoncer par la pauvreté, la chasteté, l'obéissance, à tels biens déterminés de la nature est le privilège de quelques uns ; mais dans l'ordre de la réalisation spirituelle renoncer à tout est demandé à tous ceux qui veulent être parfaits [...] ». Cette dernière citation (de J. MARITAIN, *Distinguer pour unir ou Les degrés du savoir*, Paris, DDB, 1932, pp. 716-717) est en consonance parfaite avec le « je choisis tout » thérésien.

¹⁴² G. GAUCHER, *Histoire d'une vie...*, *op. cit.*, p. 53.

¹⁴³ Étymologiquement, l'autonomie renvoie à la faculté de s'ériger pour soi-même sa propre (*autos* : ἑαυτοῦ) loi (*nomos* : νομος).

1.3.3. Les "belles images"

Les images pieuses contribuèrent aussi avec beaucoup de bonheur à ériger la personnalité morale et spirituelle de Thérèse. En quelques lignes, qui rappellent le rôle décisif de certaines lectures dans l'édification de son idéal de petite fille, Thérèse évoque le puissant impact des images sur son intelligence imaginative :

« [...] je dois aux belles images que vous me montriez comme récompense, une des plus douces joies et des plus fortes impressions qui m'aient excitée à la pratique de la vertu... J'oubliais les heures en les regardant, par exemple : La *petite fleur* du Divin Prisonnier me disait tant de choses que j'en étais plongée. [...] je m'offrais à Jésus pour être sa *petite fleur*... » (Ms A, 31v°).

L'image dont il est ici question, lui fut offerte par Céline en 1884, au cours d'une retraite qui devait la préparer à sa première communion. La représentation exerça sur Thérèse un réel ascendant. Après lui avoir soutiré des larmes de joie¹⁴⁴, elle lui fut un véritable prodrome de la perfection, lui soufflant un mot qui entra dans les "classiques" de son vocabulaire et de sa spiritualité : être la « *petite fleur* » de Jésus. L'image étaya encore ses inclinations oblatives : elle la mit littéralement (le verbe exciter a été "péjoré" avec le temps mais il vient du latin *excitare*) en mouvement vers le Bien, et la rendit sensible au parler parabolique dont elle usera volontiers pour exprimer ses idées. Au final, le "clou" de l'anecdote est dans le pouvoir catalyseur que peut revêtir une image, et l'empreinte indélébile qu'elle peut laisser dans un jeune esprit malléable.

1.3.3.1. « *La certitude d'un appel Divin* » (été 1882)

Toutes ces balises aboutissent à un nouvel arrachement. Les retombées seront décisives sur une trajectoire qui n'a cependant pas été modifiée, tant elle avait déjà la profondeur et la vigueur d'une résolution libre. Pauline informe ses proches de sa décision de se retirer au couvent du Carmel, à quelques kilomètres de la maison des Buissonnets¹⁴⁵. Son départ est programmé pour le 2 octobre 1882¹⁴⁶, et Agnès de Jésus sera son nom de religion. Du coup, ce qui n'était déjà plus tant une germination (qui remonte au bas mot au second anniversaire de Thérèse), cède le pas à une croissance fulgurante dans le désir de Thérèse d'être carmélite.

¹⁴⁴ Céline « avait obtenu la permission de venir me voir malgré la retraite pour m'offrir une image qui me fit bien plaisir, c'était : "La petite fleur du Divin Prisonnier". Oh ! qu'il m'a été doux de recevoir ce souvenir de la main de *Céline* !... Combien de pensées d'amour n'ai-je pas eues à cause d'elle !... » (Ms A, 34v°).

¹⁴⁵ En fait, le « quartier des "Bissonnets" » (S.-J. PIAT, *Histoire d'une famille...*, op. cit., p. 221).

¹⁴⁶ En plus, "pour son malheur", ce jour correspondait, cette année là, à celui de la rentrée scolaire (cf. D. PERRIER, *Thérèse de Lisieux. Une petite fille qui voulait être sainte*, Condé-sur-Noireau, C. Corlet, 1997, p. 11. Nous citerons dorénavant l'ouvrage par la seconde partie du titre).

« Je me souviendrai toujours, ma Mère chérie, avec quelle tendresse vous m'avez consolée... Puis vous m'avez expliqué la vie du Carmel qui me sembla bien belle, en repassant dans mon esprit tout ce que vous m'aviez dit, je sentis que le Carmel était le *désert* où le Bon Dieu voulait que j'aie aussi me cacher... Je le sentis avec tant de force qu'il n'y eut pas le moindre doute dans mon cœur, ce n'était pas un rêve d'enfant qui se laisse entraîner, mais la certitude d'un appel Divin ; je voulais aller au Carmel non pour *Pauline* mais pour *Jésus seul*... Ayant entendu mes *grandes confidences* cette bonne Mère [... Mère Marie de Gonzague] crut à ma vocation, mais elle me dit qu'on ne recevait pas de postulantes de 9 ans et qu'il faudrait attendre mes 16 ans... Je me résignai [...] ». (Ms, 26r°-26v°)

1.3.3.2. Le petit livre et les lettres de Pauline (mai 1884)

Les larmes de Thérèse saluent le départ de Pauline¹⁴⁷, qui continuera à prendre de son temps et de son imagination pour, à distance et avec Marie¹⁴⁸, initier Thérèse à sa première communion prévue le 8 mai 1884. Dans ce dessein informulé, sœur Agnès lui a confectionné un livret, que nous décrit Thérèse en termes élogieux :

« Vous vous souvenez, ma Mère chérie, du ravissant petit livre que vous m'aviez fait trois mois avant ma première Communion ?... Ce fut lui qui m'aida à préparer mon cœur d'une façon suivie et rapide, car si depuis longtemps je le préparais déjà, il fallait bien lui donner un nouvel élan, le remplir de *fleurs nouvelles* afin que Jésus puisse s'y reposer avec plaisir... Chaque jour je faisais un grand nombre de pratiques qui formaient autant de fleurs, je faisais encore un plus grand nombre d'aspirations que vous aviez écrites sur mon petit livre pour chaque jour et ces actes d'amour formaient les boutons de fleurs [...] » (Ms A, 33r°).

Nous connaissons les bonnes dispositions de Thérèse, qui anticipa de longtemps¹⁴⁹ l'événement, tant elle y tendait avec impatience¹⁵⁰. N'empêche que, aux dires de l'intéressée, la brochure ne fut pas un "luxe", mais une assistance fortuite, *rapide* (deux mois et neuf jours ont suffi pour parachever sa maturation) et *suivie*. L'ouvrage proposait une mise en route

¹⁴⁷ On a vu qu'il provoqua une « angoisse » (Ms A, 25v°, *op. cit.*) du cœur chez Thérèse : c'est « comme si un glaive s'était enfoncé dans [son] cœur » (Ms A, 26r°). Thérèse n'estimait pas moindre sa souffrance, comparée à celle de la Vierge Marie à l'annonce de la prophétie de Zacharie ! En plus, « La blessure d'abandon maternel est fatalement réactivée. Le comportement névrotique qu'elle avait engendré chez Thérèse, depuis l'été de 1877, va connaître d'autres graves développements » (J. CLAPIER, *Une voie de confiance et d'amour...*, *op. cit.*, p. 40).

¹⁴⁸ « La préparation [de Thérèse] avait donc un aspect pratique que Pauline, depuis le Carmel, se chargeait d'illustrer, et un aspect doctrinal dont Marie prenait personnellement soin » (A. M. SICARI, *La teologia di S. Teresa di Lisieux...*, *op. cit.*, p. 92). C'est encore Pauline qui lui conseilla d'offrir à Jésus *toutes les fleurs qu'elle trouvera sur son chemin* et de Lui « faire plaisir » (*ibid.*, pp. 90 et 91).

¹⁴⁹ En 1880 – déjà ! – Thérèse se souvient : « j'ai conservé en mon cœur le très doux souvenir de la préparation que vous, ma Mère chérie, avez fait faire à Céline [en vue de sa première communion, le 13 mai], chaque soir vous la preniez sur vos genoux et lui parliez de la grande action qu'elle allait faire, moi j'écoutais avide de me préparer aussi, mais bien souvent vous me disiez de m'en aller parce que j'étais trop petite, alors mon cœur était bien gros et je pensais que ce n'était pas trop de quatre années pour se préparer à recevoir le Bon Dieu... Un soir je vous entendis qui disiez qu'à partir de la première Communion, il fallait commencer une nouvelle vie, aussitôt je résolus de ne pas attendre ce jour-là mais d'en commencer une en même temps que Céline... » (Ms A, 25r°). À l'approche du 13 mai, Thérèse avoue : « Il me semblait que c'était moi qui allais faire ma première Communion. Je crois que j'ai reçu de grandes grâces ce jour-là et je le considère comme un des plus beaux de ma vie... » (Ms A, 25v°).

¹⁵⁰ « L'âge limite étant fixé à dix ans révolus avant le premier janvier, Thérèse se désolait d'être née un 2 janvier, et imaginait diverses possibilités d'échapper à la règle » (note 118, OC, p. 1254).

quotidienne de « sacrifices et courtes prières, symbolisées par fleurs et parfums »¹⁵¹. Thérèse ne se laisse aucun répit¹⁵², mais elle donne déjà la prééminence aux « actes d'amour », qu'elle associe aux *aspirations* ; lesquelles ne sont, pour Pauline, que des « *boutons* de fleurs ».

Pauline poursuit et renforce également sa vigilance tout attentionnée par l'envoi de lettres hebdomadaires à Thérèse, ce qui remplissait son « âme de pensées profondes et [l'] aidait à pratiquer la vertu »¹⁵³. C'était aussi une manière de la soutenir. Thérèse traversait en effet une maladie bien singulière, dont la permanence du « débat [...] reflète bien l'embarras de la pensée contemporaine à reconnaître la possibilité d'une influence spirituelle maléfique et extraordinaire-humaine au plan psychique ; influence pouvant user de désordres anthropologiques réels, sans en être la cause initiale. »¹⁵⁴

En définitive, le zèle de Pauline s'explique-t-il du fait qu'elle se reprochait de n'avoir pas préparé Thérèse à son départ, se croyant peut-être aussi la cause de la vulnérabilité malade de Thérèse ? Mais que dire alors de Marie, qui, deux années plus tard, partira à son tour ? En fait, l'essentiel n'est pas là, mais dans cette vérité : « nous savons que pour ceux qui aiment Dieu, tout concourt au bien, pour ceux qu'il a appelés selon son dessein »¹⁵⁵. Ainsi, ces pertes successives feront découvrir à Thérèse le cœur de mère de son Père céleste ; comme elles la convaincront, quelques années plus tard, de confesser à Céline qui est dans la détresse : « Je voudrais pouvoir te consoler, si je ne le fais pas, c'est que je connais le prix de la souffrance et de l'angoisse du Cœur »¹⁵⁶. Mais nous n'y sommes pas encore.

1.3.3.3. Sa première communion (8 mai 1884), sa seconde communion eucharistique (22 mai 1884) et sa confirmation (14 juin 1884)

Au jour de sa première communion, Thérèse se sent aimée de Jésus, jusqu'à la « *fusion* ». Le terme est fort, c'est le sien. Il traduit la pénétration précoce que Thérèse, à onze ans, a des mystères les plus inouïs. Sur l'instant, elle donne à Jésus tout ce qu'elle est : sa

¹⁵¹ Cf. note 117 du Ms A (*ibid.*). Au total, cela fit « 3591 actes conscients d'amour et de sacrifice, c'est-à-dire en moyenne cinquante par jours » (A. COMBES, *L'amour de Jésus chez Sainte Thérèse de Lisieux*, Paris, Éd. Saint-Paul, 1951, p. 32).

¹⁵² Cf. notamment *LT 11* à sœur Agnès de Jésus, 6 mars 1884 : « Tous les jours je tâche de faire le plus de pratiques que je peux, et je fais mon possible pour ne laisser échapper aucune occasion ».

¹⁵³ Ms A, 33r°.

¹⁵⁴ J. DE LA SAINTE FACE, « L'enfance de sainte Thérèse de Lisieux... », *art. cit.*, p. 88. Voir aussi, du même auteur, « *Aimer jusqu'à mourir...* », *op. cit.*, p. 149. Pour ceux qui voudraient en savoir un peu plus sur la maladie de Thérèse, nous renvoyons à l'annexe n° 1, sur « l'étrange maladie de Thérèse ». On a aussi observé que Thérèse tomba vraiment malade le jour de Pâque – le 25 mars – et en guérit cinquante jours après, à la Pentecôte – le 13 mai (A. M. SICARI, *La teologia di S. Teresa di Lisieux...*, *op. cit.*, p. 69, note 31). Notons enfin que la date du 25 mars correspond à la conception de Jésus ; à ce titre, la date est également symbolique.

¹⁵⁵ Rm 8, 28 (*BJ*, traduction de la *Vulgate*).

¹⁵⁶ *LT 211*, 1v°-1r° à Céline, 24 décembre 1896.

« *liberté* » – mot qu'elle souligne – pour la "troquer" contre la « Force divine »¹⁵⁷. Non pour entrer avec Jésus dans un rapport féodal de suzerain (Jésus) à vassal (Thérèse), mais pour engager irréversiblement son *rien* dans le Tout divin¹⁵⁸. « En fait, elle ratifiait plus officiellement, "sacramentellement", ce qu'elle vivait déjà intérieurement »¹⁵⁹.

Thérèse atteint un tel niveau de maturité que ce qui a pu sembler fragilité émotionnelle et déséquilibre psychique – le diagnostic de la névrose n'est plus un secret pour personne¹⁶⁰ –, ne l'ont pas du tout empêchée de s'offrir définitivement à Dieu. Un défi que nombre d'entre nous ne relève pas mais ignore, refoule, ou retarde sans fin. Thérèse semble être sortie de l'impasse et avoir résorbé la tension entre la terre et le Ciel¹⁶¹. De fait, sa seconde communion eucharistique – la « communion de "l'Ascension" »¹⁶², le 22 mai de cette riche année 1884 – lui « procure la grâce d'une inhabitation particulière de l'Aimé »¹⁶³, lui faisant dire et redire « ces paroles de St Paul : "Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus qui vit en moi !..." »¹⁶⁴. Pour finir, aux alentours de sa confirmation, plus ou moins un mois après, Thérèse est « inondée de consolations ». Du coup, « la souffrance devint [son] attrait »¹⁶⁵ ; elle est disposée à tout pour

¹⁵⁷ « Ce fut un baiser d'*amour*, je me *sentais aimée*, et je disais aussi : "Je vous aime, je me donne à vous pour toujours." Il n'y eut pas de demandes, pas de luttes, de sacrifices, depuis longtemps, Jésus et la pauvre petite Thérèse s'étaient *regardés* et s'étaient compris... Ce jour-là ce n'était plus un *regard*, mais une *fusion*, ils n'étaient plus *deux*, Thérèse avait disparu, comme la goutte d'eau qui se perd au sein de l'océan. Jésus restait seul, Il était le maître, le Roi. Thérèse ne lui avait-elle pas demandé de lui ôter sa *liberté*, car sa *liberté* lui faisait peur, elle se sentait si faible, si fragile que pour jamais elle voulait s'unir à la Force Divine ! [...] » (*Ms A*, 35r°-35v°). Cette fusion avait une tonalité nuptiale, et le père Molinié avance que « l'état de Thérèse semble bien correspondre aux fiançailles spirituelles que Thérèse d'Avila situe dans les septièmes demeures » (M.-D. MOLINIÉ, *Je choisis tout...*, *op. cit.*, p. 84). À tout le moins, « Indubitablement, le témoignage de Thérèse traduit une première expérience d'union spirituelle avec Jésus » (J. CLAPIER, « *Aimer jusqu'à mourir...*, *op. cit.*, p. 161).

¹⁵⁸ On reconnaît l'antithèse sanjuaniste du tout (*Todo*) et du rien (*y nada*), sur laquelle nous reviendrons.

¹⁵⁹ J. DE LA SAINTE FACE, « L'enfance de sainte Thérèse de Lisieux... », *art. cit.*, p. 92.

¹⁶⁰ Bien que d'autres explications scientifiques et spirituelles ne soient pas à exclure ; cf. l'annexe n° 1, intitulée « l'étrange maladie de Thérèse ».

¹⁶¹ C'est surtout l'ouvrage de l'abbé Arminjon qui « affermit en l'éclairant le désir du ciel qui sera toujours si ardent chez elle et qui sera un des leviers de sa vie spirituelle » (M.-E. DE L'ENFANT-JÉSUS, « La grâce de Noël chez Thérèse... », *art. cit.*, p. 101).

¹⁶² C. DE MEESTER, *L'"Histoire d'une âme"...*, *op. cit.*, p. 134.

¹⁶³ *Ibid.*

¹⁶⁴ *Ms A*, 36r°.

¹⁶⁵ Marie « me parla de la souffrance, me disant que je ne marcherais probablement pas par cette voie mais que le Bon Dieu me porterait toujours comme une enfant... Le lendemain après ma communion, les paroles de Marie me revinrent à la pensée ; je sentis naître en mon cœur un *grand désir* de la *souffrance* et en même temps l'intime assurance que Jésus me réservait un grand nombre de croix, je me sentis inondée de consolations si *grandes* que je les regarde comme une des grâces les plus *grandes* de ma vie. La souffrance devint mon attrait, elle avait des charmes qui me ravissaient sans les bien connaître. Jusqu'alors j'avais souffert sans *aimer* la souffrance, depuis ce jour je sentis pour elle un véritable amour » (*Ms A*, 36r°-36v°). Dès le départ, son amour de la souffrance est associé à son amour pour Jésus. Notons aussi l'évocation de l'image du père portant son enfant, et qui occupera une place de choix dans sa conception de la sainteté. Marie lui a-t-elle parlé en ces termes en 1884, ou bien Thérèse applique-t-elle cette expression, qui serait donc la sienne, en 1895 ? Nous ne pouvons trancher la question si nous ne prenons pas connaissance de la correspondance de Marie à cette époque ; ce qui n'est pas l'objet de notre étude.

que Dieu se saisisse d'elle et vive en elle.

1.4. Première récapitulation de sa conception de la sainteté

Nous venons de dépeindre à grands traits les quatre principaux préliminaires personnels et matériels qui ont accompagné les premiers balbutiements de Thérèse dans sa trajectoire vers Dieu. À savoir son tempérament, le conditionnement familial, le cadre éducatif dans lequel a évolué Thérèse (et sans avoir voulu enliser l'analyse dans une énumération fastidieuse de ses défauts, réels ou hypothétiques), et les événements qui ont marqué Thérèse, enfant, du sceau de la grâce. Reprenons-les concisément et systématiquement.

Tout d'abord, la richesse de la personnalité de Thérèse n'est pas en reste. Profonde et généreuse, *expansive* et impétueuse, pétulante et ardente, elle vit les réactions à fond. Petite, elle « s'émotionnait facilement » ; ensuite, son admiration sans bornes devant les personnalités fortes et entraînantes l'amènera, de fil en aiguille, à souhaiter leur ressembler. Émerveillée, elle sera bientôt gagnée par leur vitalité. Sa véhémence et sa fougue natives trouveront écho dans leur *énergie* – dont nous reparlerons – et dans leurs convictions. Car Thérèse fut résolue, dès avant les premiers éveils de sa conscience, à mener la vie la plus parfaite ; avant d'en entendre le clair appel à l'approche de ses neuf ans, quand elle pressent, plus qu'elle ne comprend encore en profondeur – notamment parce qu'elle ne l'a pas expérimenté, la relativité des « œuvres éclatantes ». En effet, paradoxalement – et l'on ne peut douter de la trace laissée par la grâce –, c'est alors qu'elle saisit que ce qui constitue l'apanage de sa sainteté devra s'enfoncer dans le secret de Dieu. C'est en évoquant son antipode – les actes héroïques, qui la fascinent – que Thérèse voit émerger ce qui deviendra sa « petite doctrine », élucidée *ex professo* dans le Manuscrit B. C'est un versant plus caché de la sainteté, moins mis à l'honneur par les canons généralement répandus parmi les chrétiens¹⁶⁶, auquel Dieu l'appelle. On ne peut pas encore parler de désir de sainteté de son chef. Mais déjà, son désir du bien, uni à sa tension du Ciel, a formellement trouvé sa consécration dans l'offrande de sa *liberté* à Jésus, en mai 1884.

¹⁶⁶ Même chez ceux qui dénoncent précisément ces critères. Plusieurs commentateurs rencontrés nous semblent en effet s'être laissés prendre par la confusion entre les "géants" de la sainteté qui pratiquent des mortifications dévastatrices, en les présentant comme des "images d'Épinal" de la sainteté et en les opposant à Thérèse, qui ne serait donc pas elle-même une "géante"... Nous aurons l'occasion d'y revenir.

Il faut encore admettre que le patrimoine de vertus et de sainteté dont Thérèse a hérité de ses parents¹⁶⁷ et de ses sœurs a, sans conteste, nourri, et nous citons J.-M. Martin, « la puissance de l'Esprit¹⁶⁸ qui, lentement, désenveloppe sa fleur, en fixant et veloutant ses couleurs, car la sainteté est donnée, communiquée, un peu comme la vie est donnée à l'enfant dans le sein de sa mère, comme l'électricité anime la lampe et le moteur branchés sur le secteur. »¹⁶⁹ Nous ne disons pas qu'une « telle densité de "vocations" au sein de la famille, ne pouvait pas manquer de peser irrésistiblement sur la benjamine »¹⁷⁰, mais que l'atmosphère familiale, nimbée de paix, d'amour et des aspirations les plus élevées, offrait une palette bien étendue, pouvant séduire à plus d'un titre le tempérament de Thérèse. Nous ne pensons pas que cette « famille de "consacrés" »¹⁷¹ aura essayé, inconsciemment s'entend, de lui forcer la main en l'orientant vers la vie religieuse. Thérèse a tout bonnement ouvert les yeux sur les comportements des divers membres, ainsi que ses oreilles à leurs enseignements¹⁷². De telle sorte qu'elle a pu « commencer très tôt à vivre intensément son être-chrétien »¹⁷³. Nous ne faisons pas chorus avec le père Bro qui dit que, dans un premier temps, Thérèse s'essaya au

¹⁶⁷ Pour le père Piat, Mme Martin a « le don de stimuler la générosité. Sa tactique est d'exploiter les incidents journaliers pour apprendre à ses fillettes à se vaincre [...] leur proposant, pour aguicher leur fidélité, des motifs essentiellement surnaturels : tel pécheur à convertir, Jésus à consoler, le Ciel à gagner. C'est ce qu'on appellera après elle - le mot a fait fortune dans la maison - "mettre des perles à sa couronne". Le chapelet de "pratiques" [...] relève de cette inspiration » (S.-J. PIAT, *Histoire d'une famille...*, *op. cit.*, p. 161).

¹⁶⁸ « Il nous faut noter que Thérèse parle très peu du Saint-Esprit [elle le nomme seulement 23 fois], cela est sans doute dû à la carence en pneumatologie du XX^e siècle » (P.-D. LINK, « Grâce et volonté dans la sanctification... », *art. cit.*, VT 114, p. 85).

¹⁶⁹ J.-M. MARTIN, *Trajectoire de sanctification...*, *op. cit.*, p. 35.

¹⁷⁰ J. MAÎTRE, *L'Orpheline de la Bérésina...*, *op. cit.*, p. 22. Ses quatre sœurs et une cousine germaine entrent au couvent ; sans oublier la sœur de Zélie qui était visitandine, et les aspirations avortées des parents Martin.

¹⁷¹ Selon l'expression du père Zoffoli (E. ZOFFOLI, *Teresa di Lisieux...*, *op. cit.*, p. 155). Autrement, Thérèse n'aurait pas tant hésité à avertir son père de sa vocation, et celui-ci se serait fait plus insistant et insinueux lors de leurs visites à la chapelle du Carmel de Lisieux (*ibid.*) ; même si elle a sans doute également hésité en raison de leur très grande affection, qui rendait douloureuse leur séparation. On ne peut guère se prononcer absolument sur la maman, même si Pauline [reconnue comme l'*alter ego* de Mme Martin] a peut-être voulu investir les inclinations de Thérèse, comme on l'a évoqué plus haut. Mais vraiment, l'essentiel est ailleurs : il est de l'ordre de la grâce.

¹⁷² « [...] ce qui a sans aucun doute été déterminant dans l'éducation de Thérèse Martin fut le fait d'avoir devant elle un idéal précis, surtout à des fins vocationnelles [il est question de Pauline] [...]. Dans les petites familles et dans les liens de parenté étroits (aujourd'hui, souvent, par manque de "matière première" humaine !) le dommage majeur n'est peut-être pas tant celui d'avoir peu de relation d'amour que celui de la très forte [*paurosamente*] réduction de la possibilité même de l'élection : c'est-à-dire le fait qu'un rapport puisse se distinguer des autres et assumer les caractères *gracieux* (c'est-à-dire *riches de grâce*) de l'unicité [...]. [Par ailleurs,] Que la coéducation entre les frères et sœurs puisse également avoir une issue vocationnelle (non pas pour se conditionner réciproquement, mais pour se soutenir) : voilà un devoir et une responsabilité fascinante que les parents devraient révéler et faire vivre à leurs adolescents déjà [...]. [Dans le cas de Thérèse,] cette miséricorde prévenante [dont nous reparlerons] avait le visage des gestes, des paroles, des remontrances [*richiami*], des habitudes, transmis à Thérèse par une famille dont on peut aussi dire [...] qu'en elle Dieu était aimé et recherché comme une personne *vivante*, comme une personne chère et présente » (A. M. SICARI, *La teologia di S. Teresa di Lisieux...*, *op. cit.*, pp. 41-43).

¹⁷³ C. DE MEESTER, *Les mains vides...*, *op. cit.*, p. 19.

« championnat du monde de la sainteté »¹⁷⁴. Selon lui, et là nous le suivons encore moins volontiers parce que nous avons noté la relation particulière qu'elle entretenait déjà avec Jésus !), Thérèse fut même « presque obligée à l'enflure du désir [devenir irréprochable], en partie à cause de l'atmosphère familiale. Étant la dernière, il s'agit [pour Thérèse] de faire aussi bien que ses sœurs. »¹⁷⁵ En revanche, nous reconnaissons que son éducation était centrée sur « un [réel, sans être, à notre sens, *extrême*] perfectionnisme moral »¹⁷⁶, qui véhiculait tout de même certaines notions jansénistes¹⁷⁷, et que « Thérèse s'était identifiée à Pauline par un mécanisme psychologique très fréquent dans la pré-adolescence et dans l'adolescence »¹⁷⁸. Cependant, dans le même temps, Thérèse discerne ce qui composera son propre canevas de la sainteté. Nous pouvons illustrer cette affirmation en quatre points. D'abord, Thérèse se démarque de Pauline en mettant l'accent sur les actes d'amour par rapport aux pratiques. Ensuite, elle se détache de ses lectures par son avant-goût pour les actes cachés et petits. Mais aussi, elle prend les devants sur l'instruction reçue en adoptant une « vie nouvelle » bien avant sa première communion. Enfin, elle se met en marge de sa vie bourgeoise en recherchant la solitude et les têtes à têtes avec Jésus, dans l'oraison. Bref, Thérèse se laisse influencer jusqu'à un certain point¹⁷⁹. Sans compter que la mort de sa maman lui a ôté le

¹⁷⁴ B. BRO, *Thérèse de Lisieux, sa famille, son Dieu, son message*, Paris, Fayard, 1996, p. 190.

¹⁷⁵ *Ibid.*, p. 171. Dans le même temps, dit-il, nous ne devons pas escamoter le désir de Thérèse : « il est au départ, et il demeurera malgré tous les échecs » (*ibid.*).

¹⁷⁶ J.-F. SIX, *La véritable enfance de Thérèse...*, *op. cit.*, p. 68. Nous n'abondons pas davantage dans le sens de l'auteur lorsqu'il reproche à Thérèse une certaine *opiniâtreté* à vouloir « être la première » (*ibid.*, p. 98). Même s'il est vrai que « le régime familial inclut un certain minimum d'austérité. Le langage doit être châtié. Les mots grossiers sont sévèrement prohibés, les bonnes manières considérées comme le vêtement de l'innocence, la politesse comme le rayonnement de la charité. Le papa, ponctuel comme un militaire, insiste sur la régularité. La maman surveille la propreté et l'ordre [... En sorte que] l'organisation même de la vie commune incite à l'énergie et suggère l'esprit de mortification » (S.-J. PIAT, *Histoire d'une famille...*, *op. cit.*, p. 160) ; mortifications auxquelles M. Martin se serait aussi adonné (*ibid.*, p. 131). Mais somme toute, ces mortifications ne sont-elles pas la condition de la vie harmonieuse dans une communauté rassemblant des personnalités bien affirmées et différentes ?

¹⁷⁷ Comme, la crainte excessive du péché et de ses conséquences (enfer et purgatoire), en raison d'une mécompréhension de la Justice de Dieu sur laquelle nous reviendrons. Ou encore la multiplication des œuvres méritoires (les *perles* dont nous devons orner notre *couronne*), découlant d'une survalorisation de « la vertu comme le résultat de l'effort humain se conformant à la loi morale, une habitude acquise [... C'est-à-dire] les vertus acquises, cause de mérite selon les catholiques, mais objet de contestation pour les protestants, au nom de la foi qui justifie sans les œuvres » (S. PINCKAERS, *La vie selon l'Esprit. Essai de théologie spirituelle selon saint Paul et saint Thomas d'Aquin*, coll. « Amateca », Luxembourg/Paris, Éd. Saint-Paul/Cerf, 1996, p. 204) ; dans l'oubli des vertus infuses. Voir aussi l'annexe n° 5 sur « Thérèse et le jansénisme ».

¹⁷⁸ Dr. L.-F. GAYRAL, « Une maladie nerveuse dans l'enfance de Sainte Thérèse de Lisieux », *art. cit.*, p. 92. L'auteur dit encore que « Ces identifications servent à l'enrichissement de la personnalité juvénile qui se sent renforcée lorsque ces tendances trouvent un idéal vivant qui lui sert de modèle. Mais ici, poursuit l'auteur, la force et l'unicité de cette identification risquaient d'être un danger pour le développement psychologique de Thérèse et pour son autonomie progressive » (*ibid.*).

¹⁷⁹ Ce que conteste Claude Boureille, pour qui Thérèse ne parviendra à « se différencier » de ce milieu, c'est-à-dire à *se dépouiller* « d'un moi défini par la multitude des déterminismes qui l'avaient façonnée pour advenir à la position d'un sujet qui se connaît », que lors de son offrande d'elle-même en juin 1895 (cf. Cl. BOUREILLE, *De Thérèse Martin à Thérèse de Lisieux...*, *op. cit.*, p. 72).

« grand empire » qu'elle avait sur ses actions ; ses prétentions doivent être revues à la baisse. Ceci dit, la perfection à atteindre et des idéaux à imiter concentrent toute son attention, en même temps qu'ils mobilisent sa ferveur et son ambition morales, jusqu'à entendre l'appel à la sainteté. En définitive, que l'on soit pour ou contre l'éducation que Thérèse a reçue, nous pensons que « Le perfectionnisme de la famille Martin est fondamental »¹⁸⁰, au point de figurer au rang des ingrédients essentiels de l'efflorescence du désir de perfection – déjà présent – et de sainteté – encore à venir – de Thérèse. Or, « avoir un ardent désir de la Sainteté est le premier pas pour l'atteindre... Désirer, c'est chercher, et qui cherche, trouve... »¹⁸¹.

Ce désir de sainteté sera encore grandement redevable à la prise en charge fraternelle dont a bénéficié Thérèse. En effet, le cadre éducatif est riche : les images, les lectures, les participations aux fêtes religieuses et les rencontres sacramentelles avec Jésus saisissent tour à tour le cœur et l'esprit de Thérèse. Cependant, elle vit encore partiellement de l'effort, qui est juste¹⁸², mais dont J. Guitton signale qu'il peut être « une sorte de poison engendré par l'acte de volonté [...] »¹⁸³. En effet, elle accomplit les recommandations ascétiques de Pauline – à la suite de Mme Martin qui les accoutuma au chapelet de pratiques –, même si elle va bien plus loin dans ses intuitions mystiques. De fait, Thérèse comptabilise ses bonnes actions et ses bonnes intentions pour les offrir à Jésus, mais ce qui ne l'a pas empêchée de renoncer, le jour de sa première communion, à ce qui fait la grandeur de l'homme : sa liberté. En définitive, nous refusons de polémiquer contre Pauline en la cantonnant dans sa manie de recenser les actes de vertu et en exagérant son influence sur Thérèse.¹⁸⁴ Car, ajoute Monseigneur Combes,

« Tout en déployant très docilement l'effort maximum de ses vertus, Thérèse, d'intuition sans

¹⁸⁰ R. LAURENTIN et J.-F. SIX, *Verse et controverse. Thérèse de Lisieux*, Paris, Beauchesne, 1973, p. 55.

¹⁸¹ R. MASSOL, *Vers la sainteté avec Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus*, coll. « L'âme et la vie », Montpellier, 1989, p. 17. Son « esprit d'investigation » (L. J. GONZÁLEZ, *limiti umani di una grande santa*, op. cit., p. 49) et de recherche, « (c'est un mot-clef chez elle) » (Cl. BOUREILLE, *De Thérèse Martin à Thérèse de Lisieux...*, op. cit., p. 162), fascine les commentateurs qui étudient Thérèse avec la lunette de la psychanalyse.

¹⁸² L'effort n'est pas exclu de notre sanctification, comme il est requis dans tout « changement personnel » (L. J. GONZÁLEZ, *i limiti umani di una grande santa*, op. cit., p. 18). Cependant, il « n'est pas source de sainteté mais ascèse de collaboration, expression de l'amour qui a besoin de se prouver par les œuvres » (L. MENVIELLE, *Thérèse docteur racontée par le père Marie-Eugène de L'E.-J., Les clés de la Petite Voie*, Venasque/Paris, Éd. du Carmel/Éd. Parole et Silence, 1998, tome II. Nous y reviendrons amplement.

¹⁸³ J. GUITTON, *Le génie de Thérèse de Lisieux*, Paris/Lisieux, Éd. de l'Emmanuel/OCL, 1995, p. 71. L'auteur poursuit en disant que « cet acte, quand il excède ses bornes, *sécrète*, si nous n'y veillons pas, une crispation. [...] Car,] il existe un effort favorable, beau et bon, qui est la détente du vouloir [...] Cet effort que les spirituels appellent *l'abandon* (et qui est, en un sens, un effort sans effort) ». Or, dans le premier effort, « Toute volonté de ne pas faire attention à l'ours noir, non seulement fait apparaître l'ours plus noir, mais elle accroît sa puissance et sa noirceur ». C'est la raison pour laquelle, parfois « la vraie méthode pour résister à la tentation serait de se divertir » (*ibid.* ; nous soulignons), ou de fuir – ce que recommandait Thérèse (*Ms C, 15r°* ; voir aussi *infra*).

¹⁸⁴ En fait, son ascèse ne fut pas uniquement « étroite, volontariste, comptabilisée », contrairement à ce qu'avance le père Six (voir notamment R. LAURENTIN et J.-F. SIX, *Verse et controverse...*, op. cit., pp. 68 et 27), et elle ne marqua pas tant Thérèse qui put prendre ses distances presque immédiatement.

doute [et nous le pensons aussi], a parfaitement compris que le principe même de cet effort total ne pourrait lui suffire à faire de cette première communion ce que Jésus lui-même voulait qu'elle fût : l'aurore de sa sainteté. En conséquence, de son propre chef, elle s'est hâtée de renoncer à ce principe et à la méthode ascétique qu'il est de son essence d'engendrer. Ne pouvant se satisfaire d'aucun triomphe personnel, fût-ce le plus haut, elle a voulu sacrifier sa liberté, afin de recevoir en échange la Force divine » (A. COMBES, *L'amour de Jésus...*, *op. cit.*, p. 36).¹⁸⁵

Enfin, et nous arrivons au quatrième point, nous avons devant nous le spectacle offert du jeu de la nature de Thérèse et de la grâce de Dieu, de l'appropriation de sa structure humaine par la compénétration divine. Par exemple, ce n'est pas que Thérèse aurait balancé entre une pratique séculaire – l'usage du chapelet de pratiques – et celle que lui recommandait son instinct spirituel – le renoncement à sa liberté. Sa personnalité s'est construite, dans la grâce, qui « vient décanter la nature humaine de ses fautes »¹⁸⁶ et de ses errances. Aussi bien, petit à petit, les événements nuancent son tempérament. Après la mort de Zélie Martin, on découvre une Thérèse lunaire, pensive, réservée et solitaire dans sa confrontation avec les enfants de son âge, dont elle ne partage – et de manière décuplée et réaliste (et non pas imaginaire) – que la soif du merveilleux et du religieux. Les histoires, qu'elle aime raconter et inventer, la nature qui l'entoure, allègent sans doute sa peine et son sentiment d'exil, tout en les affûtant et en les orientant toujours plus vers Dieu ; contribuant ainsi également à l'éclosion expresse de son attirance – plus que son désir – vers la sainteté, entre 1881 et 1882, ainsi qu'à son initiation à une authentique vie contemplative. La dialectique de l'exil et du Ciel a également exacerbé, en même temps qu'expliqué son impatience à voir Jésus et à quitter la terre. Pour Thérèse, la beauté du monde rime avec sa précarité. En contrepoint, elle expérimente théologiquement, c'est-à-dire dans la prière, avec le sens du sacré et dans un arrière-fond résolument spirituel¹⁸⁷, sa confrontation avec ce qui l'entoure : la création lui rappelle Dieu ; l'éloignement successif de ses différentes "mamans" lui suggèrent de se

¹⁸⁵ Mais Thérèse n'a pas encore tout à fait lâché prise.

¹⁸⁶ Ch. JOURNET, *Dieu à la rencontre de l'homme...*, *op. cit.*, p. 29.

¹⁸⁷ Ceci est remarquable. À sa manière, Thérèse essaye de surmonter la fracture opérée par Augustin entre la cité terrestre et la cité de Dieu. Lisons l'explication qu'en donne le père Langeron : « La postérité retint la formule, plus que la signification théologique que l'auteur y avait mise. Le Docteur de l'Église [Augustin] évoquait en effet la famille des hommes qui vivent de la foi et celle des hommes qui l'ignorent. Ces deux ensembles, expliquait-il, sont animés de valeurs et d'espérances différentes, ils sont en lutte permanente, mais ils vivent dans le même monde, ils usent des mêmes biens en même temps. Or, voici qu'après la mort d'Augustin, sa pensée fut abusivement simplifiée et déformée : la cité de Dieu devient l'Église, et la cité terrestre l'État. [...] la portée spirituelle de cette opposition est tout aussi importante [...] elle eut effectivement] des incidences directes sur les formes de sainteté, en particulier celles que l'Église propose aux chrétiens comme modèles, par le moyen des canonisations [...] : d'une part, le monde ne pouvait être un lieu ni un moyen de sainteté ; d'autre part, les exigences chrétiennes imposaient un détachement des valeurs humaines et, si possible, la fuite du monde » (P. LANGERON, « Sainteté et société : la compénétration des deux cités », in : G. CHOLVY (dir.), *La sainteté*, *op. cit.*, pp. 47 et 50). Ainsi, « En proclamant Thérèse de l'Enfant-Jésus docteur de l'Église, Jean-Paul II a consacré sa "petite voie", itinéraire vers la plus haute sainteté, que la sainte de Lisieux a ouvert pour tous les hommes dans les conditions ordinaires de leur vie dans la cité terrestre » (*ibid.*, p. 55). Nous y reviendrons régulièrement.

donner à Jésus Seul. Car l'entrée de Pauline au couvent va achever d'engendrer un dernier apport à sa conception de la sainteté : cet idéal ne sera pas atteint, dans son cas, sans « souffrir beaucoup ». La souffrance, dont nous allons beaucoup parler dans le chapitre suivant, surgit dans sa vie comme un moyen de purification personnelle, qui abrase sa nature escarpée ; avant de constituer, pour elle, un puissant *attrait* (dès le 14 juin 1884). Ce n'est qu'en juillet 1887, lorsque Thérèse conciliera la souffrance avec le salut des âmes uniquement, qu'elle accentuera la dimension rédemptrice de la souffrance, mais n'anticipons pas.

Dans la section suivante, qui voit la jeune normande passer le cap de l'adolescence, nous étudierons comment elle a pris concrètement le chemin de la sainteté, avec la disposition de fond que nous lui connaissons à présent. Thérèse était parfois colérique, possessive ; elle se montre encore obstinée et fière, et sa nature a une vive propension à l'orgueil¹⁸⁸. Comment donc concilier son tempérament et ses aspirations ? Car une intuition – devenir une « grande sainte », en 1881 – est survenue dans sa vie, qui donne sens à ses désirs profonds, en laissant entrevoir des perspectives encore inédites. Une lumière – la « certitude d'un appel divin », durant l'été 1882 – a jailli qui dégage un chemin et une direction. Et après ? Tout est-il dit pour autant ? Non. Au préalable, son enfance va déboucher sur deux événements majeurs et rapprochés dans le temps. L'année 1885 ne rencontre aucun fait majeur, tandis que l'année 1886 est celle de l'entrée de Marie au Carmel et, deux mois plus tard, celle de la « grâce de Noël » (objets de la section suivante), qui lui fera retrouver le « bel équilibre psychologique » d'antan, et rassurera les derniers réticents sur la pertinence de la sainteté de Thérèse. Car, la remarque émise il y a une cinquantaine d'années par le père Marie-Eugène, nous semble être encore d'actualité : « Avouons-le, écrivait-il, le terme de "névrose" accolé au nom d'une sainte canonisée [le 17 mai 1925, par le pape Pie XI, après l'avoir béatifiée le 29 avril 1923] par l'Église a une résonance qui, au premier abord, nous inquiète »¹⁸⁹. Aussi bien, selon le père De Meester, « l'authenticité de sa sainteté [...] est protégée par le bel équilibre psychologique que Thérèse retrouve avec sa "grâce de Noël" et les mois d'épanouissement intérieur qui suivent. [...] lorsque Thérèse souffrait de névrose, elle était encore loin d'être

¹⁸⁸ Sans oublier « sa coquetterie et sa nature taquine qui frise la malice » (L. CHAIGNE, *Sainte Thérèse de Lisieux*, coll. « le livre chrétien », Paris, Fayard, 1953, p. 20). Si Thérèse le note, c'est que ses défauts avaient leur importance pour elle ; même s'ils peuvent paraître, à beaucoup, négligeables, ou "normaux", vu son âge et les circonstances.

¹⁸⁹ M.-E. DE L'ENFANT-JÉSUS, « La grâce de Noël chez Thérèse de L'E.-J. », *Carmel* (1959 II), p. 99. L'auteur lui-même tombe cependant inconsciemment dans l'écueil qu'il pointe du doigt en nous "rassurant" : la sainteté de Thérèse « n'est d'ailleurs pas mise en cause par cette névrose [...] [du fait qu'elle] se situe à une période assez lointaine de l'épanouissement de sa sainteté, et guérie par la grâce de Noël » (*ibid.*).

sainte. Et lorsque Thérèse atteignait la sainteté, sa névrose était déjà loin ! »¹⁹⁰. Ou bien, pour le père Laurentin, « il est bouleversant de constater cette intégrité du théologal dans un psychisme désintégré »¹⁹¹. Entre ces deux positions extrêmes – soit Thérèse a été complètement guérie et on ne peut parler d'une sainte névrosée, soit elle est demeurée névrosée, auquel cas on peut se demander comment s'est perfectionnée sa nature au contact de la grâce – nous disons que si Thérèse ne fut jamais totalement guérie, et que persistèrent – en vue d'un mieux ainsi que nous le verrons – des séquelles de ses scrupules, il n'empêche que « Dieu peut sanctifier les saints même par leurs névroses »¹⁹². Autrement dit, nous pensons qu'un saint « le devient *avec* sa nature humaine »¹⁹³ et non pas "malgré elle". Au reste, la particularité de la « petite voie » de Thérèse est précisément de nous inviter à *gérer* en Dieu, par Lui et avec Lui, « la tension permanente entre névrose ([toute forme d'] impuissance) et désir (appel à la sainteté) d'une part, entre angoisses infantiles et maturité humaine d'autre part »¹⁹⁴.

¹⁹⁰ C. DE MEESTER, *Dynamique...*, *op. cit.*, p. 25-26.

¹⁹¹ R. LAURENTIN et J.-F. SIX, *Verse et controverse...*, *op. cit.*, p. 130.

¹⁹² J.-M. MARTIN, *Trajectoire de sanctification...*, *op. cit.*, p. 34.

¹⁹³ F. OUELLETTE, *Je serai l'amour, trajets avec Thérèse de Lisieux*, *op. cit.*, p. 327.

¹⁹⁴ Ph. HUGELÉ, E. VENOT-EIFFEL, O. ROUSSEAU, « L'expérience spirituelle et l'évolution psychologique de Thérèse. Essai d'évaluation », in : D. POIROT (dir.), *Thérèse carmélite* (Actes du colloque de Lisieux, 18-22 septembre 1998), Paris, Cerf, 2004, p. 152.

2. Deuxième section : l'adolescence (du 15 octobre 1886 au 9 avril 1888). La grâce de Noël : prodromes et conséquences

La seconde section, qui correspond en gros à l'adolescence de Thérèse, contient une nouvelle sélection – peu abondante – de passages relatifs à la sainteté. Fidèle à notre méthode, nous les avons replacés dans leur contexte biographique, pour faire émerger les idées dominantes de la sainteté telle que Thérèse la concevait. Ainsi, ce que l'on a appelé par la suite la « grâce de Noël » (2.2.), par laquelle Thérèse « retrouva [son] caractère d'enfant tout en entrant dans le sérieux de la vie », est "rempiétée", si nous pouvons dire, par un précédent événement clé : sa troisième "maman", Marie, franchit à son tour le seuil du Carmel de Lisieux (2.1.), le 15 octobre 1886. Suivront le « récit de [sa] vocation »¹⁹⁵ (2.3.), qui occupe l'année 1887 essentiellement et se conclut avec son entrée au couvent, le 9 avril 1888, et la conclusion de la section (2.4.).

2.1. Marie entre au Carmel (15 octobre 1886) : circonstances

Il n'est pas abusif de dire que la nouvelle du départ de Marie pour le Carmel de Lisieux plonge Thérèse dans la stupéfaction, alors qu'elle est entrée dans la puberté avec un florilège d'événements pénibles, que nous nous sommes contenté d'évoquer rapidement. En effet, après avoir été assiégée par une grave maladie nerveuse (le 25 mars 1883), dont elle sera guérie deux mois plus tard, une culpabilité incessante d'avoir menti sur son état et d'avoir parlé autour d'elle du sourire de la Vierge Marie l'envahit aussitôt. Il y a bien un temps de paix, « l'année qui suivit [sa] première Communion »¹⁹⁶ jusqu'à sa « seconde Communion », le 21 mai 1885, dont la retraite préparatoire lui fait entendre les sermons de l'abbé Domin¹⁹⁷. Ceux-ci vont réveiller des scrupules violents qui martèleront l'esprit et

¹⁹⁵ Ms A, 53v°.

¹⁹⁶ Ms A, 39r°. Thérèse évoque des « peines d'âme » (Ms A, 32v°).

¹⁹⁷ Dont on nous dit qu'il était « un prêtre très digne, mais scrupuleux et timoré » (C. DE MEESTER, *Dynamique...*, op. cit., p. 142). C'est déjà lui que Thérèse entendit au cours de sa retraite préparant sa première communion, le 8 mai 1884, et qui lui fit « peur » (voir *Écrits divers*, OC, p. 1200). La maman Martin avait-elle préparé le terrain en encourageant ses filles à confesser tous les soirs leurs péchés ? Cette pratique, honnête en soi, aurait-elle dégénéré chez elles (hypothèse de J.-F. SIX, voir, notamment, *La véritable enfance de Thérèse...*, op. cit., p.69) ? Nous ne le pensons pas. D'une part, ce n'est pas cette impression qui ressort chez Thérèse ; d'autre part, nous serions plutôt enclins à attribuer à cette pratique une occasion d'affiner extrêmement la conscience d'un enfant ; lequel est toujours susceptible de "diaboliser" le mal – qui fascine et fait peur. En tout cas, ce n'est pas cela qui freina le travail de la grâce en Thérèse.

persécuteront l'imagination de Thérèse. Or, c'est Marie qui l'écoutait, inlassablement¹⁹⁸ et régulièrement. Thérèse, pitoyable, lui racontait ses « petites imperfections » ; aveux au terme desquels Marie s'appliquait à la rassurer, *en prenant sur elle* « ses prétendus péchés »¹⁹⁹. Connaissant cet état des lieux, comment ne pas nous désoler de la cruauté du sort – le départ de Marie – envers la benjamine. Marie était, sans exagération aucune, l'indispensable et « unique appui qui l'attacha [encore] à la vie »²⁰⁰. Et voilà qu'elle quitte la maison à son tour.

Nous mesurons mieux la rudesse de l'annonce. La réaction de Thérèse sera tout aussi brutale et irréversible. Dès l'instant où elle apprend la résolution de Marie, elle décide « de [ne] prendre plus aucun plaisir sur la terre... » ; attendu que cette vie se réduit à une série ininterrompue de séparations²⁰¹, et qu'il y est impossible de s'attacher, sans risque, à quelqu'un. Où est passé le « petit lutin » vif et espiègle ? Réservee et timide, farouche et maladroite en société, désolée enfin de sa fragilité foncière, nous comprenons que Thérèse se soit émerveillée, après coup, du changement fondamental²⁰² qui s'opérera bientôt en elle (la grâce de Noël), et dont il valait la peine d'en remonter le récit circonstancié jusqu'à ces faits que nous venons d'exposer.

¹⁹⁸ Cf. *Ms A*, 39^{r°}-39^{v°} : « [...] ce fut pendant ma retraite de seconde Communion que je me vis assaillie par la terrible maladie des scrupules... Il faut avoir passé par ce martyre pour le bien comprendre, dire ce que j'ai souffert pendant *un an et demi*, me serait impossible... Toutes mes pensées et mes actions les plus simples devenaient pour moi un sujet de trouble, je n'avais de repos qu'en les disant à Marie, ce qui me coûtait beaucoup, car je me croyais obligée de lui dire les pensées extravagantes que j'avais d'elle-même. Aussitôt que mon fardeau était déposé, je goûtais un instant de paix, mais cette paix passait comme un éclair et bientôt mon martyre recommençait. Quelle patience n'a-t-il pas fallu à ma chère Marie, pour m'écouter sans jamais témoigner d'ennui !... » Cependant, le scrupule a dû commencer (en dégénérant par la suite) plus tôt puisque, à sa guérison du 13 mai 1883, Thérèse « se figurait avoir menti » et n'avoir pas vraiment vu la statue de la sainte Vierge lui sourire (*Ms A*, 31^{r°}). Cette hypothèse est aussi avancée par le Dr R. MASSON, *Souffrance des hommes...*, *op. cit.*, p. 28.

¹⁹⁹ « C'était surtout la veille de ses confessions que [les scrupules] redoublaient. [Thérèse] venait, explique Marie, me raconter tous ses prétendus péchés. J'essayais de la guérir en lui disant que je prenais sur moi ses péchés, qui n'étaient même pas des imperfections, et je ne lui permettais de n'en accuser que deux ou trois que je lui indiquais. Bientôt la paix vint de nouveau inonder son âme » (*PO*, pp. 241-242). En réalité, rien de semblable ne se produisit puisque sa paix était provisoire (cf. *Ms A*, 41^{v°}). Sait-on que Marie elle-même eut à subir les assauts de violents scrupules ? Voir à ce sujet J.-F. SIX, *La véritable enfance de Thérèse...*, *op. cit.*, p. 70. L'auteur renvoie aussi à S.-J. PIAT, *Marie*, Lisieux, OCL, 1967, pp. 28-29.

²⁰⁰ *Ms A*, 42^{v°}.

²⁰¹ *Ms A*, 25^{v°}. Cette réflexion remonte au départ de Pauline, mais il semble que Thérèse ne changea pas d'avis avec le départ de Marie. M. Fernández a dénombré six séparations dans la vie de Thérèse. **1)** À deux mois, Thérèse va chez la nourrice Rose Taillé ; **2)** à quatorze mois, elle retourne à la maison après le sevrage ; **3)** à quatre ans et huit mois, elle perd sa maman biologique ; **4)** à neuf ans et dix mois, Pauline entre au Carmel ; **5)** à treize ans et neuf mois, c'est au tour de Marie de quitter la maison ; **6)** à vingt-trois ans et sept mois, Pauline cède le priorat à sœur Marie de Gonzague. Voir A. V. FERNÁNDEZ, « La aventura vital y familiar de Teresita... », *art. cit.*, pp. 113-117. Il est vrai que la première séparation/transplantation est peu évoquée chez les thérésiens, alors que « la rupture avec sa nourrice a dû être un choc extrêmement brutal », et dont, peut-être, « Thérèse, d'une certaine façon, ne se remettra jamais » (J.-F. SIX, *Thérèse de Lisieux au Carmel*, Paris, Seuil, 1973, p. 362). Voir enfin R. J. GIUGLIANO, « Separation, Loss and Longing in the infancy and early childhood of St. Therese of the Child Jesus and the Holy Face. Attachment in psychological and spiritual development », *Studies in spirituality* 14 (Leuven 2004), pp. 225-254. En fait, toutes les séparations concernent une *maman* de Thérèse.

²⁰² « [Dieu] me transforma de telle sorte que je ne me reconnaissais plus moi-même » (*LT 201*, 2^{r°}, *op. cit.*).

À la veille de ses quatorze ans, et déjà bien meurtrie par la vie, Thérèse désire pourtant « la grâce "d'avoir sur [ses] actions un empire absolu, d'en être la maîtresse et non pas l'esclave." »²⁰³. La douleur est à son comble, mais elle essaye de retrouver une maîtrise perdue²⁰⁴, à coup de « bonne volonté », en quête d'un « acte de courage », et à la poursuite d'un « grand effort ». Mais, commente S. Destrempe, Dieu se rend « "dépendant" de l'accueil humain de son intervention, jusqu'à un certain point. [Ainsi,] Thérèse reconnaît l'inextricable²⁰⁵ mélange de sa coopération libre²⁰⁶, et de la pure gratuité de la miséricorde divine [... ;] l'intervention gratuite de Dieu ne dépend en rien de l'agir humain tout en étant longuement désirée »²⁰⁷. Car c'est après plusieurs années que surgit le "moment favorable" (2.2.) dont parle Thérèse. Prétendument faible, elle a pourtant tenu bon, avant que la grâce de Noël ne résorbât un conflit (2.2.1.), qui date en fait de la mort de madame Martin, le 28 août 1876, entre ses désirs de perfection (fruits de la grâce prévenante, et Thérèse s'y prenait de toutes les *façons*²⁰⁸ !) et la réalité actuelle de son équipement moral, pour la sensibiliser aux intérêts missionnaires (2.2.2.). Voyons de quoi il retourne.

²⁰³ Ms A, 43r°.

²⁰⁴ Souvenons-nous de Ms A, 11r°-11v° et de Ms A, 13r°13v°.

²⁰⁵ « [...] c'est Dieu, qui, d'une certaine manière, donne à l'homme l'acte même de ce qu'il lui demande. La grâce divine ("opérante"), une fois donnée et acceptée par l'homme, conduit celui-ci à choisir le bien ("grâce coopérante"). Cette distinction entre "grâce opérante" et "coopérante" souligne à la fois la primauté de la grâce et la nécessaire collaboration de l'homme avec elle. Dans une autre de ses œuvres, Augustin écrit de façon lapidaire : *Les fils de Dieu sont agis par l'Esprit de Dieu, mais ils sont agis pour agir, non pour être réduits à rien* » (*De correptione et gratia*, 2/4, cité par F.-R. WILHÉLEM, « "Plus on est faible, sans désirs, ni vertus...", un apport thérésien à la théologie morale », AA^{vv}, *Thérèse au milieu des Docteurs. Actes du colloque de Venasque*, 19-22 septembre, 1997, coll. « Centre Notre-dame-de-Vie - Théologie, n° 8, Venasque, Éd. du Carmel, 1998, pp. 113-114).

²⁰⁶ « Avec sa lucidité coutumière, Thérèse distingue fort bien les grâces où la passivité l'emporte de celles qui requièrent au contraire une collaboration intense de notre liberté : au point de départ de sa course de géant, il y eut une grâce qui, loin de la dispenser de tout effort, se confondait avec cet effort même, selon l'analyse la plus fine de la théologie la plus stricte – lorsque Thérèse a réprimé ses larmes. Ce n'est pas du volontarisme puisque c'est une grâce – c'est aux antipodes de la passivité, puisque c'est un grand effort » (M.-D. MOLINIÉ, *Je choisis tout...*, op. cit., p. 49).

²⁰⁷ S. DESTREMPE, *Thérèse de Lisieux...*, op. cit., pp. 237-239.

²⁰⁸ Parfois maladroites. Témoin cet exemple : « [...] je ne faisais aucun travail de ménage ; après l'entrée de Marie au Carmel, il m'arrivait quelquefois pour faire plaisir au Bon Dieu d'essayer de faire le lit, ou bien d'aller en l'absence de Céline rentrer le soir ses pots de fleurs ; comme je l'ai dit, c'était pour le *Bon Dieu tout seul* que je faisais ces choses, ainsi je n'aurais pas dû attendre le *merci* des créatures. Hélas ! il en était tout autrement, si Céline avait le malheur de n'avoir pas l'air d'être heureuse et surprise de mes petits services, je n'étais pas contente et le lui prouvais par mes larmes... » (Ms A, 44v°). Plus tard, avec le recul, Thérèse dira, *À propos des sentiments dont on ne peut se défendre quelquefois, lorsqu'après avoir rendu un service on ne reçoit aucun témoignage de reconnaissance* : « Moi aussi, je vous assure, j'éprouve le sentiment dont vous me parlez ; mais je ne suis jamais attrapée, car je n'attends sur la terre aucune rétribution : je fais tout pour le bon Dieu, comme cela je ne puis rien perdre et je suis toujours très bien payée du mal que je me donne à servir le prochain » (CJ 9.5.2).

2.2. La « grâce de Noël » (25 décembre 1886)

Dans la nuit du vendredi 24 au samedi 25 décembre, s'opère un premier pas vers la libération de sa sensibilité blessée, grâce au don de la force que reçoit Thérèse. Son hypersensibilité l'empêchait en effet de se maîtriser comme elle le voulait, et comme elle le pouvait auparavant. Ce handicap l'a probablement progressivement emprisonnée dans le carcan du perfectionnisme, dans le sens où la reconquête de son empire sur soi la préoccupait beaucoup, ce souhait étant alimenté par la nostalgie de son ancienne « force d'âme ». C'est enfin l'éclosion de la grâce²⁰⁹, déclenchée – inconsciemment ? – par l'intervention discrète mais incisive de M. Martin²¹⁰ :

« [...] en un instant l'ouvrage que je n'avais pu faire en 10 ans, Jésus le fit se contentant de ma bonne volonté qui jamais ne me fit défaut. Comme ses apôtres, je pouvais Lui dire : "Seigneur, j'ai pêché toute la nuit sans rien prendre." Plus miséricordieux encore pour moi qu'Il ne le fut pour ses disciples, Jésus prit Lui-même le filet, le jeta et le retira rempli de poissons... Il fit de moi un pêcheur d'âmes, je sentis un grand désir de travailler à la conversion des pécheurs, désir que je n'avais [pas] senti aussi vivement... Je sentis en un mot la charité entrer dans mon cœur, le besoin de m'oublier pour faire plaisir et depuis lors je fus heureuse !... » (Ms A, 45v°).

²⁰⁹ Thérèse ne parle jamais de « grâce de Noël ». Ce jour fut aussi celui de la "conversion" de Paul Claudel, le "premier Noël chrétien" de Charles de Foucault, et encore, mais on le sait moins, celui de la sortie en librairie des *Confessions d'un libre penseur* de Léo Taxil, nous informe B. BRO (*Thérèse de Lisieux...*, op. cit., p. 27), et dont nous aurons à reparler.

²¹⁰ « En arrivant aux Buissonnets je me réjouissais d'aller prendre mes souliers dans la cheminée, cet antique usage nous avait causé tant de joie pendant notre enfance que Céline voulait continuer à me traiter comme un bébé puisque j'étais la plus petite de la famille... Papa aimait à voir mon bonheur, à entendre mes cris de joie en tirant chaque surprise des *souliers enchantés*, et la gaîté de mon Roi chéri augmentait beaucoup mon bonheur, mais Jésus voulant me montrer que je devais me défaire des défauts de l'enfance m'en retira aussi les innocentes joies, il permit que Papa fatigué de la messe de minuit éprouvât de l'ennui en voyant mes souliers dans la cheminée et qu'il dît ces paroles qui me percèrent le cœur : "Enfin, heureusement que c'est la dernière année !..." Je montais alors l'escalier pour aller défaire mon chapeau, Céline connaissant ma sensibilité et voyant des larmes briller dans mes yeux eut aussi bien envie d'en verser, car elle m'aimait beaucoup et comprenait mon chagrin : "O Thérèse ! me dit-elle, ne descends pas, cela te ferait trop de peine de regarder tout de suite dans tes souliers." Mais Thérèse n'était plus la même, Jésus avait changé son cœur ! Refoulant mes larmes, je descendis rapidement l'escalier et comprimant les battements de mon cœur, je pris mes souliers et les posant devant Papa, je tirai *joyeusement* tous les objets, ayant l'air heureuse comme une reine. Papa riait, il était aussi redevenu joyeux et Céline croyait rêver !... Heureusement c'était une douce réalité, la petite Thérèse avait retrouvé la force d'âme qu'elle avait perdue à 4 ans et demi et c'était pour toujours qu'elle devait la conserver !... » (Ms A, 45r°). Cf. aussi CJ. 8.8.3, où elle rappelle le premier « acte de courage [...] fait autrefois à Noël ». Nous avons remarqué que Thérèse atténue – et c'est normal de sa part – le soi-disant mouvement d'humeur de M. Martin, qui, si attentionné d'ordinaire vis-à-vis de sa petite reine, exprime assez haut sa lassitude devant ce rituel. Nous pensons également que, « débonnaire, il sait être ferme à l'occasion et faire acte d'autorité. C'est ainsi [...] que, dans la scène fameuse de la nuit de Noël 1886, il fait sentir à sa fille (de bientôt quatorze ans) que c'en est fini des enfantillages » (E. Rideau, *Thérèse de Lisieux...*, op. cit., p. 4). Que nous sachions, c'est le seul commentateur à l'avoir noté.

2.2.1. La fin des « imperfections de l'enfance » et le début de l'avancée dans la perfection

« Ce n'est point la sainteté infuse ; c'est, dans une mesure étonnante, un capital de dons²¹¹ et de vertus qui prédisposent à acquérir la sainteté », avance le père Piat²¹². En effet, cet *instant* eut des incidences irrévocables sur son cheminement personnel vers la sainteté. Thérèse « sortit des langes et des imperfections de l'enfance »²¹³. Elle a même la certitude que « sans ce changement [elle eut] dû rester encore bien des années dans le monde »²¹⁴. Saint Jean de la Croix avait raison : « Vous avancerez plus dans une heure avec les dons et les grâces de Dieu, que vous ne feriez en tout le cours de votre vie par votre industrie et vos propres forces. Ayez donc un cœur vide et sans engagement, si vous voulez être en état de recevoir les dons et les biens immenses de Dieu »²¹⁵. À ses douloureux et rémanents efforts d'ascèse, a brutalement succédé l'achèvement de sa conversion. Non pas une "pirouette mystique" qui lui assura la victoire après des échecs répétés, mais la fin miraculeuse d'un changement déjà bien entamé, et qui lui donna de s'engager dans une véritable « "course de géant" » la transportant « de victoires en victoires ». Nous n'y voyons pas forcément un rapport de cause à effet. Pour paraphraser le père Keating qui parle du Royaume de Dieu, la

²¹¹ Le père Marie-Eugène nous rappelle avec à propos que « Quand on étudie sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, il ne faut pas oublier cette prédominance des dons du Saint-Esprit dans sa vie spirituelle. Sa générosité est toute soumission à la lumière de Dieu ; sa force est dans sa souplesse sous les motions de Dieu. Il est inexact par conséquent de ne vouloir découvrir chez elle qu'une force violente qui veut triompher d'elle-même pour acquérir des vertus. En réalité elle ne travaille sous le mouvement de l'Esprit-Saint que pour faire triompher la vertu de Dieu en elle » (M.-E. DE L'ENFANT-JÉSUS, *Je veux voir Dieu*, Venasque, Éd. du Carmel, 1988, p. 321, note 1 ; nous soulignons). Cependant, ce n'est que plus tard « qu'elle pourra dire qu'elle n'a pas de vertus et que Dieu lui donne à chaque instant ce qui lui est nécessaire » (*ibid.*) ; nous y reviendrons. Le thème des dons de l'Esprit Saint, cher au père Marie-Eugène, déborde largement notre travail. Nous en dirons encore quelques mots plus loin, mais nous renvoyons le lecteur à saint Thomas D'AQUIN, *Somme théologique*, I^a II^{ae}, Q. 68, a. 3, qui enseigne que les dons sont des *habitus* permanents en nous, des dispositions surnaturelles stables, pouvant recueillir les inspirations d'en-haut.

²¹² S.-J. PIAT, *Histoire d'une famille*, *op. cit.*, p. 268. En note, l'auteur attribue la paternité de son analyse à une « étude psychologique publiée par M. le Chanoine Moreau, Supérieur du grand Séminaire de Bayeux : Ph. MOREAU, *Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus : son tempérament moral*, Paris, Spes, 1938 ; étude que nous n'avons malheureusement pas retrouvée.

²¹³ Pourtant, Thérèse ne le signale que deux fois dans ses écrits. Cf. *Ms A*, 45r^o : « Ce fut le 25 décembre 1886 que je reçus la grâce de sortir de l'enfance, en un mot la grâce de ma complète conversion » ; et *LT 201*, 2r^o, *op. cit.* : « La nuit de Noël 1886 fut, il est vrai, décisive pour ma vocation, mais pour la nommer plus clairement je dois l'appeler : la nuit de ma conversion. En cette nuit bénie dont il est écrit qu'elle éclaire les délices de Dieu même, Jésus qui se faisait enfant par amour pour moi daigna me faire sortir des langes et des imperfections de l'enfance. Il me transforma de telle sorte que je ne me reconnaissais plus moi-même ». L'expression « langes de l'enfance » « se trouve dans la *Nuit obscure* (Livre I, chap. 12) de Jean de la Croix, où il parle de la purification des sens » (C. DE MEESTER, *L'"Histoire d'une âme"...*, *op. cit.*, p. 148, note 167).

²¹⁴ *Ms A*, 45r^o.

²¹⁵ Maximes, 48, *Direction spirituelle pour s'occuper saintement avec Dieu...*, Poitiers, 1869 ; cité par J. CLAPIER, « *Aimer jusqu'à mourir...*, *op. cit.*, p. 223.

grâce s'est manifestée d'elle-même, non pas parce que Thérèse a persévéré dans ses *efforts*, mais parce que « Dieu nous aime tant qu'il ne pourrait rester à nous regarder lutter et sans cesse faillir. Dieu fera l'impossible »²¹⁶ ; ce qu'explique en ces termes le père Marie-Eugène :

« C'est là la théologie mystique que les théologiens appellent sagesse secrète et qui d'après saint Thomas se communique et s'infuse par la voie de l'amour. Cette opération s'accomplit secrètement à l'insu de l'activité naturelle de l'entendement et des autres puissances ; toutes les puissances en effet son incapables d'un tel résultat, l'Esprit-Saint seul l'infuse et en orne l'âme qui, nous dit l'Épouse des Cantiques, ne s'en est pas aperçue et ne comprend pas comment cela s'est passé. » (Saint Jean de la Croix, *Nuit obscure*, Livre II, ch. XXVII, cité in M.-E. DE L'ENFANT-JÉSUS, « La grâce de Noël chez Thérèse », *art. cit.*, p. 108).

La terminologie biblique teint, dès les premiers pas, son itinéraire de sainteté, et il convient aussi de bien établir que son imperfection n'a jamais bridé ses élans de perfections, ni brimé son zèle pour guérir de sa susceptibilité. Embouquée dans une passe trop étroite pour elle, c'est l'Esprit Saint²¹⁷ qui, après lui avoir donné de surmonter un petit affront, l'a prise sous son égide. Il l'a embarquée pour une heureuse traversée dans une plénitude oubliée depuis longtemps, et qui la verra apprendre²¹⁸, dessiner et lire avec un égal enthousiasme. Cette grâce a donc opéré une percée définitive : « les milliers de vains efforts du passé se cristallisent en un état permanent de force de volonté. Ceci transforme sa vie en peu de temps. Fini le repliement sur elle-même. »²¹⁹ Pour le dire encore avec le père J.-M. Martin,

« Cette expérience nécessaire d'impossibilité radicale passe ordinairement par le péché. Pour Thérèse, elle [a] passé par la névrose. [...] Ayant ainsi creusé profondément "l'humilité de sa servante", Dieu va la combler de grâces. L'heure est venue de faire éclater son intimisme et les limites de son amour, fidèle, mais étroit. »
(J.-M. MARTIN, *Trajectoire de sanctification...*, *op. cit.*, p. 50)²²⁰.

Car finalement, c'est aussi son désir de sainteté qui a été épuré par cette humiliation longue de dix ans. En effet, explique le père Molinié,

²¹⁶ Th. KEATING, *St. Thérèse of Lisieux. A transformation in Christ*, New-York, Lantern Books, 2001, pp. 45-46. Et Dieu a réalisé cet impossible chez Thérèse, à un moment donné au cours de la messe de Minuit.

²¹⁷ Or, « le Saint-Esprit est l'Amour ; c'est donc le don de la charité qui assimile l'âme au Saint-Esprit, et c'est en raison de la charité que l'on considère une mission du Saint-Esprit » (saint Thomas D'AQUIN, *Somme théologique*, I^a, Q. 43, a. 5, sol. 2). Et Thérèse a senti « la charité entrer dans [son] cœur » (*Ms A*, 45v^o).

²¹⁸ « Ce *désir extrême de savoir* n'est pas sans ambiguïté, surtout au moment de l'adolescence. Pour une part, la libération de Noël 1886 a pu exposer Thérèse à la tentation d'une perfection, d'une maîtrise de soi par la connaissance. Toutefois, ce trait n'a pas oblitéré sa marche, son équilibre. Il entre dans la logique d'une adolescente qui retrouve sa vitalité, son désir de vivre et de répondre pleinement à la vie. D'autres écueils auront vite raison de cette tentation de maîtrise et de pouvoir » (J. CLAPIER, *Une voie de confiance et d'amour...*, *op. cit.*, p. 66, note 1).

²¹⁹ C. DE MEESTER, *Les mains vides...*, *op. cit.*, p. 16.

²²⁰ Avec sa perspicacité coutumière, le père Marie-Eugène ajoute que « ce serait dépasser les limites habituelles de l'action du démon que de lui attribuer d'avoir provoqué lui-même la maladie ; mais, meneur de jeu intelligent, il a pu et dû utiliser les événements, dans ce cas, les conséquences de la double frustration affective sur le psychisme de sainte Thérèse, pour en augmenter les effets de trouble et de souffrance, retarder le développement normal des facultés de cette enfant et tenter de bloquer ainsi sa marche vers la sainteté. C'est cette action que Thérèse a discernée et qu'elle affirme » (M.-E. DE L'ENFANT-JÉSUS, « La grâce de Noël chez Thérèse... », *art. cit.*, p. 100).

« le principal obstacle [à la grâce] est l'orgueil, présent aussi chez les soi-disant vertueux qui deviennent des pharisiens. Alors Dieu se sert de l'aspect honteux et misérable pour combattre l'orgueil, pour le mettre à genoux et finalement à plat ventre, si les pécheurs ne résistent pas trop au S. Esprit à travers l'humiliation suprême éprouvée quotidiennement de ne pas savoir se dominer. S'ils sont fidèles à ce traitement, Dieu fera en eux à leur insu des merveilles invisibles, et c'est le sens profond de la voie d'enfance [que Thérèse proposera dans quelques années] [...] » (M.-D. MOLINIÉ, *Je choisis tout...*, op. cit., p. 28)²²¹.

Pour l'heure, Thérèse est dorénavant soustraite à l'empire de l'hypersensibilité²²², en prévision de la cohabitation nullement antinomique entre une fiévreuse appétence d'apostolat – dimension qu'ignore Céline – et une assise incontestée de son imperfection, que Thérèse ne fait encore qu'effleurer prudemment. Si Thérèse est désormais prête à entrer au Carmel, c'est comme si Dieu voulait encore lui laisser le temps de bien digérer cette nouvelle force en lui donnant de se familiariser avec elle. En effet, une seconde grâce va, en quelque sorte, "parachever" la première, sept mois plus tard²²³ – c'est le point suivant.

2.2.2. Ses conséquences altruistes : l'apostolat (juillet 1887)

« Au lieu de vivre repliée sur elle-même, fait aussi remarquer le père Descouvemont, Thérèse se met désormais au service d'autrui. Elle ne s'occupe plus de ses impressions ni de ce que les autres peuvent penser d'elle. Elle n'a plus qu'un désir : faire plaisir à son entourage et sauver les pécheurs »²²⁴. Au vrai, ses désirs, contemplatifs, prennent une coloration

²²¹ Ceci est dit « à propos de la mystérieuse infirmité dans laquelle Dieu a permis ou plutôt voulu que Thérèse se traîne pendant dix ans : ce n'était pas trop pour combattre les racines de son petit orgueil, qui aurait pu facilement, chez une nature aussi douée et enrichie par la grâce, devenir un grand orgueil – un orgueil luciférien » (M.-E. DE L'ENFANT-JÉSUS, *Je choisis tout...*, op. cit., p. 28). Nous l'entendrons bientôt de la bouche d'un confesseur de Thérèse. De plus, la supériorité tant intellectuelle qu'humaine de Thérèse sur Céline avait été admise dans leur prime enfance. Thérèse le reconnaissait sans fanfaronnade : « Nous nous entendions très bien, seulement j'étais bien plus vive et bien moins naïve qu'elle ; quoique de trois ans et demi plus jeune, il me semblait que nous étions du même âge » (*Ms A, 7r°*). Au reste, elle ne fait que confirmer ce que leur maman disait : « Ma petite Céline est tout à fait portée à la vertu, c'est le sentiment intime de son être, elle a une âme candide et a horreur du mal. Pour le petit furet [Thérèse], on ne sait pas trop comment ça fera, c'est si petit, si étourdi, elle est d'une intelligence supérieure à Céline, mais bien moins douce et surtout d'un entêtement presque invincible [...] » (*ibid.*).

²²² Qui a pu aussi résulter des troubles digestifs qu'elle connut de bonne heure et la conduisirent chez la nourrice Rose Taillé, dont le Dr. Gayral nous informe qu'elle avait pourtant déjà laissé mourir deux autres enfants (les deux seuls garçons de la fratrie) des Martin (cf. L.-F. GAYRAL, « Une maladie nerveuse dans l'enfance de Sainte Thérèse de Lisieux », art. cit., p. 89). Or, « Les premières relations avec le monde se font sur le mode oral et lorsqu'elles sont perturbées et non satisfaisantes, il est fréquent que l'être entier en reçoive la marque. Ces enfants sont plus sensibles et par la suite supportent moins bien que les autres les frustrations affectives » (*ibid.*). C'est noté, mais Thérèse est revenue tout épanouie de son séjour d'une année auprès de sa nourrice. Nous laissons les spécialistes se prononcer sur la question.

²²³ Monseigneur A. Combes allait aussi dans ce sens, en disant : « À la liberté thérésienne surélevée, transformée par sa grâce de Noël, il laisse d'abord le temps d'agir avec courage, en déployant toute l'énergie nécessaire pour faire accepter par M. Martin cette vocation hors série » (A. COMBES, *L'amour de Jésus...*, op. cit., p. 56).

²²⁴ P. DESCOUVEMONT, *Thérèse de Lisieux et son prochain*, Paris, Cerf, 2003, p. 89.

résolument apostolique²²⁵. La jeune femme de 22 ans se souvient, en 1895, de la résurgence d'un souci ancien de sauver les pécheurs, en même temps que surgit un nouveau « besoin de [s]'oublier », sous les flots de la charité, qui opère une fulgurante entrée dans son cœur. Tant il est vrai que le mystère de l'Incarnation est indissociable de celui de la Rédemption : « Dieu s'est fait homme pour sauver l'homme. L'Incarnation est pour la Rédemption, rappelle le père Léthel, la vie terrestre de Jésus se déroule de la Crèche à la Croix »²²⁶. Cet apostolat est ainsi confirmé quelques mois plus tard, en juillet 1887, lorsque Thérèse « regarda une photographie de Notre Seigneur en Croix »²²⁷.

2.3. « Oui, c'était bien légèrement que nous suivions les traces de Jésus »

Céline sera dorénavant la « confidente intime [des] pensées » missionnaires²²⁸ de Thérèse. Cette nouvelle proximité leur sera hautement propice puisqu'elles s'épauleront désormais l'une l'autre dans leur avancée vers la perfection. Thérèse a mûri, en sorte que la « distance d'âge » entre elles deux a quasiment disparu. Elle est aussi, à l'aube de ses quatorze ans, plus réceptive aux autres²²⁹. Excentrée d'elle-même, affermie, elle peut et veut prendre son essor avec sa « sœur d'âme », qui, de son côté, semblait n'attendre que cela. Le père Link assure que Thérèse « désormais se hâte vers son objectif : devenir une grande

²²⁵ Comme le signale aussi Monseigneur Combes, « jusqu'ici la petite Thérèse s'occupait intensément de son âme et travaillait de son mieux à l'orner de toutes les vertus possibles [; dorénavant,] elle se sent inclinée vers son prochain et invitée à s'oublier pour travailler au salut des pécheurs » (A. COMBES, *Introduction...*, op. cit., p. 381).

²²⁶ F.-M. LÉTHEL, « "Au sommet de la montagne de l'amour". Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus », VT 127 (juillet-août-septembre 1992), p. 433. Nous nous permettons d'appliquer à Thérèse ce que l'auteur affirme de Jésus : « Dans l'Incarnation, l'infiniment grand est devenu tout petit pour faire grandir [Thérèse] ; puis, dans la Rédemption la lumière est venue rencontrer toutes [ses dernières] ténèbres pour [l'] illuminer sur le sort des pécheurs » (*ibid.*, p. 439).

²²⁷ « [...] je fus frappée par le sang [en réalité absent de la photographie !] qui tombait d'une de ses mains Divines, se rappelle Thérèse, j'éprouvai une grande peine en pensant que ce sang tombait à terre sans que personne [ne] s'empresse de le recueillir, et je résolus de me tenir en esprit au pied de [la] Croix pour recevoir la Divine rosée qui en découlait, comprenant qu'il me faudrait ensuite la répandre sur les âmes... » (*Ms A*, 45v° ; voir aussi *CJ I.8.1*). La première âme à sauver sera celle de Pranzini, condamné à mort le 13 juillet 1887 et converti *in extremis* (cf. *Ms A*, 45v° et *suiv.*). Pour plus de renseignements, voir G. GAUCHER, « Thérèse Martin et l'affaire Pranzini », VT 48 (octobre 1972), pp. 275-286, avec la reproduction des textes parus dans les journaux de l'époque. Voir encore notamment M. MORÉ, « Crime et Sainteté », *La foudre de Dieu*, NRF, Gallimard, 1969, pp. 21-58 ; J.-F. SIX, *La véritable enfance de Thérèse...*, op. cit., pp. 234-244 ; B. BRO, *Thérèse de Lisieux...*, op. cit., pp. 131-136 et 139-142 ; et J. MAÎTRE, *L'Orpheline de la Bérésina...*, op. cit., pp. 91-98.

²²⁸ *Ms A*, 47v°.

²²⁹ Ainsi se soucie-t-elle toujours de son autre sœur Léonie. Laquelle, après une entrée soudaine chez les Clarisses d'Alençon – le 7 octobre 1886, soit sept jours avant l'entrée de Marie au Couvent –, était finalement entrée chez les Visitandines de Caen. Elle lui promet alors de « prier la Bienheureuse Marguerite-Marie pour qu'elle obtienne de devenir une sainte visitandine [...] » (LT 29 à Léonie, 23-30 (?) octobre 1887).

sainte, tout est subordonné à ce but. »²³⁰ Nuançons. Nous préférons dire que la « grâce de Noël » a achevé de la convaincre de sa vocation à la vie religieuse, qui lui donnera de concrétiser cet objectif : devenir une sainte.

Le lieu n'est pas ici de retracer tout l'itinéraire de Thérèse. En cherchant les fils de la trame, dans la mine de renseignements que constitue le manuscrit A, nous avons relevé trois moments qui nous révéleront de nouvelles réflexions ou apophtegmes à propos de la sainteté. D'abord, le rétablissement de sa complicité spirituelle avec sa sœur Céline (2.3.1.), dont la collaboration fructueuse l'aidera incidemment à prendre avec succès ce nouveau virage. Ensuite, son rude *combat*, à travers des démarches plus audacieuses les unes que les autres, et à un âge si tendre, que toutes les prudences humaines en restent confondues. Cependant, toujours, nous la verrons désigner le doigt de Dieu, qui continue d'intervenir discrètement dans sa vie : que ce soit à travers le voyage qu'elle accomplit auprès du Pape, dans l'espoir d'obtenir de lui la dispense d'âge (il s'agit d'entrer au Carmel une année plus tôt que l'âge requis) (2.3.2.), ou dans les dernières dispositions prises avant son admission au Carmel (2.3.3.). Arrêtons-nous d'abord à l'amitié fraternelle et spirituelle qui s'amorce entre Céline et Thérèse, et qui sera décisive dans l'évolution de la conception thérésienne de la sainteté.

2.3.1. Les conséquences du rapprochement entre Céline et Thérèse

Nous pensons faciliter l'analyse de cette nouvelle phase en retranscrivant le long extrait où Thérèse en parle, et que nous avons découpé en fonction des trois harmoniques qui retiendront plus particulièrement notre attention : les grâces que Thérèse et Céline reçoivent (2.3.1.1.), et qui accompagnent les consolations apostoliques dont nous avons parlé à l'instant en évoquant la photographie de Jésus en croix ; les vertus et leur pratique (2.3.1.2.) ; la découverte des secrets de la perfection enfin (2.3.1.3.).

2.3.1.1. Des grâces comme en reçoivent les « grands saints » (été 1887)

Nous allons explorer une période bénie pour Thérèse, qui retrouve enfin la « petite compagne de son enfance »²³¹. Leur complicité est rétablie. Elles s'échangent leurs pensées et se partagent leur vie intérieure ; émules l'une de l'autre dans leur marche vers Jésus, qui « voulait [les] faire avancer ensemble ». Ainsi, dans une osmose harmonieuse de leurs âmes,

²³⁰ P.-D. LINK, « Grâce et volonté dans la sanctification... », *art. cit.*, VT 115 (juillet-septembre 1989), p. 135.

²³¹ Ms A, 6v°.

l'été 1887 apporte à Thérèse l'assurance qu'elles reçoivent d'ineffables grâces :

« Oui, c'était bien légèrement que nous suivions les traces de Jésus, les étincelles d'amour qu'Il semait à pleines mains dans nos âmes, le vin délicieux et fort qu'Il nous donnait à boire faisait disparaître à nos yeux les choses passagères et de nos lèvres sortaient des aspirations d'amour inspirées par Lui. Qu'elles étaient douces les conversations que nous avions chaque soir dans le belvédère ! Le regard plongé dans le lointain, nous considérions la blanche lune s'élevant doucement derrière les grands arbres... les reflets argentés qu'elle répandait sur la nature endormie, les brillantes étoiles scintillant dans l'azur profond... le souffle léger de la brise du soir faisant flotter les nuages neigeux, tout élevait nos âmes vers le Ciel, le beau Ciel dont nous ne contemplions encore "que l'*envers* limpide..." Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que l'épanchement de nos âmes ressemblait à celui de Sainte Monique avec son fils lorsqu'au port d'Ostie ils restaient perdus dans l'extase à la vue des merveilles du Créateur !... Il me semble que nous recevions des grâces d'un ordre aussi élevé que celles accordées aux grands saints. Comme dit *l'Imitation*, le Bon Dieu se communique parfois au milieu d'une vive splendeur ou bien "doucement voilé sous des ombres et des figures," c'était de cette manière qu'Il daignait se manifester à nos âmes, mais qu'il était *transparent* et *léger* le voile qui dérobait Jésus à nos regards !... » (*Ms A*, 48r°).

Le courant romantique a repris à son compte un certain amour de la nature, comme il en a saisi les transports qu'il suscite, les acculant parfois dans les méandres d'une incertitude factice et rêveuse de l'intellect. En revanche, l'âme des deux jeunes filles se dilate, dans des dispositions extasiées d'un constant émerveillement, capable d'amenuiser le « voile qui dérobe Jésus à nos regards ». Enflammées sans être exaltées, Céline et Thérèse se découvrent sans attache avec ce qui passe, et uniquement attirées par Dieu. Leurs cœurs s'épanchent mutuellement pour favoriser leur essor vers Lui, et laisser s'épanouir leur ferveur et l'amour dont elles sentent la progression en elles. Aussi bien, Céline et Thérèse semblent avoir quitté la terre, où la foi et l'espérance sont encore nécessaires, ne vivant que d'amour. « Le doute n'était pas possible, dit Thérèse, déjà la Foi et l'Espérance n'étaient plus nécessaires, l'*amour* nous faisait trouver sur la terre Celui que nous cherchions »²³². Au lieu de la charité qui qualifie et conditionne ses rapports humains – et qui sera au cœur du Manuscrit C (G)²³³ –, Thérèse parle de l'*amour* envers Dieu, comme si elle se trouvait en amont du torrent qui déposera plus tard ses fertiles alluvions au cœur de ses relations humaines.

Sans entrer dans un exposé systématique, Thérèse nous offre ici une vraie leçon de

²³² *Ms A*, 48r°. Et rien n'est plus vrai : « Quand on dit que la charité suffit en effet, ce n'est pas qu'elle remplacerait ou rendrait inutiles les autres vertus, c'est qu'elle les suscite et, dans une certaine mesure, les apporte et les fait agir. "La charité, lien de la perfection et plénitude de la loi (cf. Col. 3, 14), dirige tous les moyens de sanctification, les informe et les conduit à leur fin [au lieu que nous essayions de les acquérir un à un]. Aussi c'est par la charité envers Dieu comme envers le prochain que se caractérise le vrai disciple du Christ" » (M. LABOURDETTE, « La sainteté, vocation de tous les membres de l'Église », *Vatican II. La constitution dogmatique sur l'Église. L'Église de Vatican II*, coll. « Unam Sanctam » 51c, tome III (commentaires), Paris, Cerf, 1966, p. 1115). La dernière partie de la phrase est une citation de *LG* 42. Qui pourra dire, après cette affirmation, que Thérèse n'était pas une théologienne ?

²³³ Le Manuscrit en question relate l'histoire de sa vie religieuse, et recense ses lumières récentes pour la diffusion de son message dans l'Église, au profit des âmes qui suivront sa voie. Sa rédaction découle de l'initiative personnelle de sœur Agnès, en vue de la rédaction de la "Circulaire nécrologique" de Thérèse. Entrepris à partir du 3 juin 1897, il est suspendu dès les premiers jours de juillet 1897.

théologie. Des trois vertus théologales, qui fixent nos rapports avec Dieu, seule la charité perdurera après notre mort. Elle demeurera dans la patrie, puisque son objet est Dieu pour lui-même, dans sa réalité²³⁴ ; et déjà *hic et nunc*. Tandis que l'espérance implique un mouvement vers Dieu que l'on ne possède pas encore et dont on attend « certains dons »²³⁵, et que la foi « porte sur des réalités qu'on ne voit pas »²³⁶ sur terre. Le mouvement vers le bien et l'adhésion à Dieu sont le fait de la charité divine – de l'Amour avec un grand "A", selon le vocabulaire thérésien. Tant et si bien que ce mouvement déborde et rejaillit sur sa conduite, irradie ses comportements et transparaît dans ses gestes, qui se multiplient avec les grâces. « Ce qui attire le plus de grâce du Bon Dieu, affirme en effet Thérèse, c'est la reconnaissance, car si nous le remercions d'un bienfait, il est touché et s'empresse de nous en faire dix autres, et si nous le remercions avec la même effusion, quelle multiplication incalculable de grâces ! J'en ai fait l'expérience, essayez et vous verrez ! »²³⁷ Et de fait, un autre doux souvenir accompagne sa "renaissance".

« Des grâces aussi grandes ne devaient pas rester sans fruits, aussi furent-ils abondants, la pratique de la vertu nous devint douce et naturelle ; au commencement mon visage trahissait souvent le combat, mais peu à peu cette impression disparut et le renoncement me devint facile même au premier instant. Jésus l'a dit : "A Celui qui possède, on donnera encore et il sera dans l'abondance." Pour une grâce fidèlement reçue Il m'en accordait une multitude d'autres... »
(Ms A, 48r^o-48v^o).

2.3.1.2. Les vertus et leur « pratique douce et naturelle »

Les réactions de Thérèse ne sont plus à l'exubérance. Si elle extériorise, en laissant son « visage trahir souvent le combat », c'est que vraiment la difficulté est au rendez-vous. Cependant, l'effort effectué et l'épreuve surmontée sont aussitôt primés par le don d'une nouvelle grâce. Concrètement, cela donne une vertu, qui se renforce à la mesure de sa constance et de son progrès dans l'épaisseur du temps ; en récompense de sa fidélité aux grâces actuelles²³⁸ accueillies.

²³⁴ He 11, 13-14. Cité par saint Thomas d'AQUIN, *Somme théologique*, I^a II^{ae}, Q. 67, a. 6. Il faut ici renvoyer à l'article de S. PEACKAL, « An Attempt at theologizing the Doctrine of the Little Thérèse of the Infant Jesus », *Teresianum* LIV (2003), pp. 118-123, pour une analyse des « vertus théologales et de leur interrelation ». Voir aussi V. DE COUESNONGLE, « Vertus d'enfance et de maturité », VS 366 (octobre 1951), *Enfance et Maturité Spirituelles*, pp. 274-284.

²³⁵ Saint Thomas d'AQUIN, *Somme théologique*, II^a II^{ae}, Q. 18, a. 1.

²³⁶ *Ibid.* I^a II^{ae}, Q. 66, a. 6.

²³⁷ CSG, *op. cit.*, p. 72. C'est cela « être enfant, c'est remercier, et comme nous ne sommes jamais parvenus dans notre vie adulte à ne plus avoir à remercier d'être nous-mêmes, nous n'échappons pas non plus à l'enfant qui est en nous, et pas davantage nous n'échappons, avec le devoir de gratitude, à la nécessité de demander » (H. U. von BALTHASAR, *Si vous ne devenez comme cet enfant*, Paris, DDB, 1989, p. 59).

²³⁸ Cf. CJ 8.8.3 : « Bien des âmes disent Bien des âmes disent : Mais je n'ai pas la force d'accomplir tel sacrifice. Qu'elles fassent donc ce que j'ai fait : un grand effort. Le bon Dieu ne refuse jamais cette première grâce qui donne le courage d'agir ; après cela le cœur se fortifie et l'on va de victoire en victoire. » On comprend que

Ici, est retracée la façon dont elle essayait de pratiquer certaines vertus. En théologie morale, nous entrons dans la distinction, opérée notamment par saint Thomas d'Aquin, entre les vertus "acquises" ou "humaines", et les vertus "surnaturelles" ou infusées par Dieu ; lesquelles nous semblent être ici directement visées²³⁹. Ces dernières sont entièrement le "produit" de l'activité divine, à travers les grâces dont Dieu dispense l'homme. Par la suite, entrent en jeu les principes actifs et humains, que sont la volonté et l'industrie, dans la joie, l'aisance et la facilité. C'est-à-dire, selon les expressions de Thérèse, dans une pratique de la vertu *naturelle, douce* et « facile même au premier instant ». Ce n'est pas encore en 1887 que l'on peut nier avec le père Balthasar que Thérèse a « évacué les "vertus morales" pour avoir plus de place pour les "vertus infuses" [du fait que] ce n'est pas pour une vertu qu'elle crée une place vide [mais] pour Dieu »²⁴⁰. Certaines des vertus que Dieu lui a insufflées, mais qu'elle doit apprivoiser, sont identifiées : la vertu théologale de la charité, la vertu cardinale de force – qui implique la persévérance et la patience dans l'action à mener, la fermeté et une énergie de la volonté – et la vertu morale de l'humilité²⁴¹ (elle parle de « s'oublier » et du *renoncement*) – rubrique de la vertu de tempérance. Ces vertus l'aideront à diriger sa conduite vis-à-vis de ses semblables et d'elle-même. Et ce n'est pas tout.

« La voie par laquelle je marchais était si droite, si lumineuse qu'il ne me fallait pas d'autre guide que Jésus... Je comparais les directeurs à des miroirs fidèles qui reflétaient Jésus dans les âmes et je disais que pour moi le Bon Dieu ne se servait pas d'intermédiaire mais agissait directement !... [...] Lui qui s'écriait aux jours de sa vie mortelle dans un transport de joie : "Mon Père, je vous bénis de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents et que vous les avez révélées aux plus petits" voulait faire éclater en moi sa miséricorde, parce que j'étais petite et faible il s'abaissait vers moi, il m'instruisait en secret des choses de son amour. Ah ! si des savants ayant passé leur vie dans l'étude étaient venus m'interroger, sans doute auraient-ils été étonnés de

l'effort de la volonté fut rendu possible par l'entrée de la charité en elle, si on se souvient que la volonté est le siège de la charité notamment.

²³⁹ Notons cependant que « Même s'il convient de les distinguer, il faut à tout prix éviter de dissocier les vertus acquises et les vertus infuses en les situant à des plans séparés, naturel ou humain, d'un côté, surnaturel, de l'autre. La différence a son utilité pour l'analyse des vertus et l'étude de leurs conditions ; mais leur séparation est mortelle pour leur mise en œuvre et pour le dynamisme de la vie chrétienne. Comme l'indique leur nom, les vertus infuses pénètrent à l'intérieur des vertus acquises, comme une sève nouvelle sous la vieille écorce, pour les inspirer les transformer et les parfaire, même au plan naturel. D'autre part, les vertus théologales elles-mêmes ne peuvent agir sans prendre forme dans les vertus morales [...] » (S. PINCKAERS, *La vie selon l'Esprit*, op. cit., p. 204). Il n'empêche que les vertus morales acquises sont plus présentes au commencement de la vie spirituelle que vers la fin, dans ce que l'on appelle communément la phase mystique, et qui succède à la phase ascétique (nous reviendrons sur ce découpage). Car alors, on se "branche" sans cesse sur Dieu. Cependant, Les vertus morales acquises sont principalement le fruit des efforts répétés et tendus de l'homme. La grâce divine y est toujours pour quelque chose, et nous verrons que, selon Thérèse, « tout est grâce » (CJ 5.6.4)]. À force d'entraînement dans les exercices et la pratique, on acquiert telle ou telle faculté d'agir, qui devient vertu dès lors que l'accompagnent joie, aisance et facilité. Mais jamais on ne peut l'envisager sans la grâce, qui ns garantit le vouloir et le faire (cf. *Phil 2, 13*).

²⁴⁰ H. U. von BALTHASAR, *Histoire d'une mission*, op. cit., p. 213.

²⁴¹ On peut dire qu'elle « n'est pas une vertu, mais l'évidence que l'on n'a pas de vertu, parce que tout vient de Lui » (H. U. von BALTHASAR, *Histoire d'une mission*, op. cit., p. 31). Tant il est vrai que « la véritable humilité chrétienne est le sentiment de n'être rien devant Dieu, et non [pas] l'impression d'être inférieur aux autres » (P. DESCOUVEMONT, *Thérèse de Lisieux et son prochain...*, op. cit., p. 148).

voir une enfant de quatorze ans comprendre les secrets de la perfection, secrets que toute leur science ne leur peut découvrir, puisque pour les posséder il faut être pauvre d'esprit !... » (Ms A, 48v^o-49r^o).

2.3.1.3. La découverte des « secrets de la perfection »

Thérèse soulève ici deux sujets d'admiration indissolublement liés. D'une part, son apprentissage de la perfection s'effectua par le biais d'une action directe de Dieu, qui, d'autre part, lui délivra ses intentions parce qu'elle était « pauvre d'esprit ». Nous nous tromperions en y voyant un premier pas vers son autonomie vis-à-vis de la famille, ou en comprenant qu'elle devait être la seule bénéficiaire de cette instruction. En fait, nous commençons de cerner les contours d'une intuition de base chez elle : le choix de Dieu se porte volontiers sur une créature « sans science ni vertu »²⁴². Ce point très ferme de l'enseignement thérésien mérite d'être souligné à cause de son importance pratique et du changement qui surviendra bientôt en elle. La double observation suivante va effectivement éventer le sens de la conversion qui doit encore s'opérer en Thérèse. Jusqu'à présent, celle-ci insiste beaucoup sur l'exercice des vertus. Or, fait remarquer le père De Couesnongle,

« Avec les vertus, même théologiques, l'initiative des actes vertueux reste dans la main de l'homme. Sous le régime des dons, – et nous touchons la distinction essentielle entre vertus et dons, – Dieu tient la barre de notre activité. Il a l'initiative de nos opérations. De ce fait, notre agir, totalement souple sous l'action de l'Esprit Saint, se trouve divinisé au maximum. Mais, par là aussi, le chrétien se rapproche davantage de l'enfant : n'avoir pas d'initiative caractérise bien le petit enfant.

Seconde remarque, qui découle de la première : le mode d'action des dons établit l'âme en connaturalité avec Dieu, Au plus haut point dans le don de sagesse [...] » (V. DE COUESNONGLE, « Vertus d'enfance et de maturité », *art. cit.*, p. 281)²⁴³.

Pourtant, Thérèse affirme avoir été directement guidée par Jésus. Nous devons donc nuancer les propos de l'auteur que nous venons de citer. D'une part, les vertus théologiques unissent directement à Dieu, alors que les dons nous y conduisent. Il ne faut donc pas mettre toutes les vertus dans "le même sac", si l'on nous permet l'expression. D'autre part, les abaissements kénotiques²⁴⁴ demeurent un scandale et une folie, tant que la lumière de Dieu n'est pas descendue dans notre cœur et dans notre intelligence. En ce moment, Thérèse commence à saisir que « se donner » est un mouvement "vital" de la nature de Dieu, ce qu'elle exprimera plus tard dans cette assertion libellée à la manière d'un adage : « le propre

²⁴² RP 7, 1r^o, *Le triomphe de l'humilité*, 21 juin 1896 ; où l'humilité est associée à la pauvreté en esprit.

²⁴³ L'auteur rejoint l'intuition du père Marie-Eugène, selon laquelle, dans la phase mystique, « les facultés humaines ne dirigent presque jamais la vie spirituelle et n'y sont plus habituellement que des instruments librement livrés à l'emprise divine » (M.-E. DE L'ENFANT-JÉSUS, *Je veux voir Dieu*, *op. cit.*, p. 841).

²⁴⁴ À notre avis, l'intelligence que Thérèse avait de Dieu présente une concordance de vue avec le courant kénotiste. Pour plus de détails, nous renvoyons le lecteur à l'annexe n° 8 sur « Thérèse et la kénose ».

de l'amour est de s'abaisser²⁴⁵ ». Car Dieu a résolu de se donner aux âmes afin de régner parfaitement en elles, d'y réaliser « à la fois le vouloir et l'opération même [le faire], au profit de ses bienveillants desseins »²⁴⁶. En un mot, pour les sanctifier. Or, comme Jésus n'a pas *choisi* « un enfant modèle » pour expliquer à ses disciples ce qu'est le Royaume de Dieu²⁴⁷, pareillement, Thérèse a été préférée parce qu'elle était « petite et faible » : Dieu s'est intéressée à elle parce qu'elle serait susceptible d'accueillir à plein sa grâce. « La miséricorde divine n'est pas un amour au rabais, faute de mieux. Dieu vient *mendier notre amour* (cf. LT 145) »²⁴⁸, et en particulier celui de Thérèse parce qu'elle L'aime et qu'elle Lui a déjà donné son cœur²⁴⁹. Elle est donc prête à entrer dans l'intimité avec Dieu et à tout recevoir de Lui : Son Amour et Ses dons, Ses lumières et Sa sagesse. Ce n'est donc pas uniquement pour avancer dans la narration que Thérèse nous découvre l'échappée où elle reparle de « l'appel divin d'entrer au Carmel »²⁵⁰. Les « secrets de la perfection » – dont il lui semblait alors qu'elle ne pourrait mieux les comprendre²⁵¹ –, et le salut des âmes sont ses deux objectifs primordiaux, qu'elle espère bien, certes, remplir au Carmel²⁵².

2.3.2. Le combat de Thérèse pour réaliser sa vocation (automne 1887)

Du moment que sa décision d'entrer au Carmel de Lisieux fut irréversible – en mai 1887 –, la jeune fille dut en informer ses proches, à commencer par son papa. Il est le principal intéressé, et sa réaction apparut comme une preuve et un gage nouveaux de sa sainteté²⁵³. Bien sûr, il avait envisagé²⁵⁴ ce cas de figure. Il n'empêche que son calme et son

²⁴⁵ La concordance sémantique indique combien cette image est fréquente dans les écrits thérésiens : vingt-quatre fois, pour traduire le mouvement de l'amour divin vis-à-vis des hommes.

²⁴⁶ La citation est tirée de *Phil 2*, 13.

²⁴⁷ Voir le commentaire de *Mc 9, 36 et suiv.* proposé par le père Balthasar (H. U. von BALTHASAR, *Si vous ne devenez comme cet enfant*, op. cit., p. 13).

²⁴⁸ E. RENAULT, *L'épreuve de la foi. Le combat de Thérèse de Lisieux : avril 1896-30 septembre 1897*, Paris, Cerf, 1991, p. 92. La parabole du festin des noces pourrait être mal comprise, en donnant à entendre que le père invite les éclopés et les mendiants, presque à regret. En fait, Dieu invite à Son festin ceux qui sont susceptibles de souhaiter s'y rendre, alors que les autres n'en ont pas besoin.

²⁴⁹ Cf. *Ms A*, 13v° notamment.

²⁵⁰ Juste après, Thérèse ajoute en effet : « Comme le dit Saint Jean de la Croix en son cantique [*Nuit obscure*, str. 3 et 4] : "Je n'avais ni guide, ni lumière, excepté celle qui brillait dans mon cœur, cette lumière me guidait plus sûrement que celle du midi au lieu où m'attendait Celui qui me connaît parfaitement." Ce lieu c'était le Carmel avant de "me reposer à l'ombre de Celui que je désirais", je devais passer par bien des épreuves, mais l'appel Divin était si pressant que, m'eût-il fallu *traverser les flammes* je l'aurais fait pour être fidèle à Jésus... » (*Ms A*, 49r°).

²⁵¹ Plus tard elle se rendra compte « que plus on avance dans ce chemin [de la perfection] plus on se croit éloigné du terme » (*Ms A*, 74r°).

²⁵² Explique Thérèse lors de sa rencontre avec l'évêque de Bayeux, Monseigneur Hugonin (cf. *Ms A*, 54v°).

²⁵³ « Avec [sa] nature simple et droite [...], il fut bientôt convaincu que mon désir était celui de Dieu lui-même et dans sa foi profonde il s'écria que le Bon Dieu lui faisait un grand honneur de lui demander ainsi ses enfants [...]

abnégation ont de quoi impressionner. Au lieu de la résignation devant l'inéluctable, il y a « sacrifice accompli » de son chef. Loin de se laisser dépasser par les événements, il va au devant d'eux et contribue activement à leur réalisation matérielle. Ce n'est pas une résonance du *Fiat* marial mais un écho du don, par Abraham²⁵⁵, de son fils Isaac. Le père de Thérèse aussi a disposé les éléments qui devaient servir à l'exécution du sacrifice entrevu.

2.3.2.1. *Appréhension du mal, périple et séjour romain*

Aussi irréductible soit-elle, la décision de Thérèse va néanmoins à l'encontre de certains parents et ecclésiastiques, dont elle doit obtenir tour à tour le consentement, à des intervalles réguliers dans le temps²⁵⁶. Le « Souverain Pontife », qu'elle rencontrera le 20 novembre, est la dernière personne susceptible de lui obtenir une dérogation d'âge, qui n'était pourtant pas exceptionnellement accordée à l'époque. Pour ce faire, Thérèse part vers l'inconnu, dont elle n'ignore pas les dangers, et auxquels l'expose le voyage à destination de Rome. Elle n'en est pas moins avertie et se le tient pour dit, ayant pris soin de prier au préalable.

« Je suppliai encore Notre Dame des Victoires d'éloigner de moi tout ce qui aurait pu ternir ma pureté²⁵⁷, je n'ignorais pas qu'en un voyage comme celui d'Italie, il se rencontrerait bien des choses capables de me troubler, surtout parce que ne connaissant pas le mal je craignais de le découvrir, n'ayant pas expérimenté que tout est pur pour les purs et que l'âme simple et droite ne voit de mal à rien, puisqu'en effet le mal n'existe que dans les cœurs impurs et non dans les objets

Papa semblait jouir de cette joie tranquille que donne le sacrifice accompli, il me parla comme un saint » (*Ms A, 50r°-50v°*). C'était le 29 mai 1887 – jour de la Pentecôte.

²⁵⁴ Nous renvoyons aussi le lecteur au livre du père S.-J. PIAT, *Histoire d'une famille...*, *op. cit.*, dont les pages 307-342 retracent « le sacrifice du père », à l'annonce de la décision de Thérèse. Car, en plus, Léonie vient de les aviser de son désir d'entrer à la Visitation de Caen (après une première tentative infructueuse chez les Clarisses). Elle en passera effectivement les grilles le 17 juillet 1887.

²⁵⁵ Voir aussi *LT 178, 2r°* à Mme Guérin, 20-21 juillet 1895, à qui Thérèse rappelle comment son oncle – dans une « foi [...] comparable à celle d'Abraham » – accéda à la demande de sa fille Marie, qui entra à son au Carmel de Lisieux, en 1894.

²⁵⁶ Voici les personnages en question, suivant l'ordre chronologique de leurs interventions. Après l'accord de son papa, le 29 mai 1887, il lui fallut accéder à celui de son oncle Guérin (le subrogé tuteur des enfants Martin), qui le lui concéda le 22 octobre, et après qu'elle eut essuyé un premier refus de lui quelques deux semaines plus tôt. Ensuite, le supérieur ecclésiastique du Carmel de Lisieux, le chanoine Delatroëtte, s'obstina dans son *veto*. De son avis, Thérèse ne pouvait entrer avant d'avoir vingt et un ans. L'évêque de Bayeux, Monseigneur Hugonin, n'opposa aucune contre-indication personnelle, mais il préféra s'en remettre au verdict du supérieur du Carmel. La situation semble bloquée et nous sommes le 31 octobre 1887. Reste la rencontre avec le Pape Léon XIII, qui se déroula dans le cadre d'un pèlerinage, entre le 11 novembre et le 2 décembre 1887. Ce voyage organisé en collaboration avec le diocèse de Bayeux était prévu de longue date et indépendant de tous les désirs de la jeune fille. Enfin, lorsque Monseigneur Hugonin et le vicaire général Révérony donnent leur accord à la fin de décembre 1887, c'est sœur Agnès qui, contre toute attente et nonobstant son précédent soutien, repousse à Pâques 1888 l'entrée de Thérèse au Carmel. En fait, c'est parce qu'elle voulait éviter à sa petite sœur le jeûne quarésimal et le froid hivernal. Le lecteur trouvera d'autres renseignements sur celui qui fut « Vicaire général de Bayeux au temps de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus » dans l'article éponyme de P. PELCERF, *VT 8* (octobre 1962), pp. 17-23.

²⁵⁷ Nous reparlerons de la pureté plus loin, dans le cadre des vertus enfantines. Pour un premier approfondissement de la question, voir E. RENAULT, « "Sans aucune illusion"... », *art. cit.*, pp. 37-42.

insensibles... » (Ms A, 57r°).

Thérèse avoue *ex abrupto* et sans coquetterie son ingénuité. Elle ne connaît pas le mal et le craint, du fait qu'elle n'a jamais cherché à le débusquer, et qu'elle en ignore la portée et les incidences sur elle. L'éducation à la vertu qu'elle reçut alla de pair avec une vigilance aiguë envers tous les dangers dont elle fut, du coup, préservée. Néanmoins, il semble que rien ne l'importuna ni ne l'investit en profondeur. Elle comprend que le mal, duquel son éducation l'avait soigneusement tenue en lisière, n'existe pas en soi²⁵⁸. C'est l'intention, le regard que l'on porte aux choses et aux événements qui les lestent de leur valeur morale négative. Ce n'est donc pas le malheureux épisode de l'étudiant²⁵⁹ qui devait flétrir ses souvenirs ou « ternir la pureté » de Thérèse. Il y eut mieux et pire.

« Ah ! quel voyage que celui-là !... Lui seul m'a plus instruite que de longues années d'études, il m'a montré la vanité de tout ce qui passe et que tout est affliction d'esprit sous le soleil... Cependant j'ai vu de bien belles choses, j'ai contemplé toutes les merveilles de l'art et de la religion, surtout j'ai foulé la même terre que les Saints Apôtres, la terre arrosée du sang des Martyrs et mon âme s'est agrandie au contact des choses saintes... » (Ms A, 55v°).

Le récit long et précis de son expédition dans la Ville éternelle s'ouvre d'emblée avec les deux lignes de crête de son apprentissage romain : l'inconsistance des prétentions aristocrates et la faiblesses des hommes d'Église d'une part (2.3.2.2.), la grandeur du martyr et des vies de saints d'autre part (2.3.2.3.). Son « séjour romain » lui fait découvrir le dénuement ontologique de l'homme et sa misère – chez les prêtres en particulier –, avant de lui suggérer les « ultimes préparatifs en prévision de son entrée au Carmel de Lisieux » (2.3.3.). Là, Dieu va creuser en elle le « sol de l'humilité afin de pouvoir y faire germer la graine de la sainteté »²⁶⁰. Car l'humilité est en tête dans l'ordre des moyens pour devenir saint. Or, l'humilité de Thérèse est encore perçue comme une vertu à cultiver pour ressembler à Jésus et se rabaisser devant les autres, mais non comme une caractéristique traduisant son incapacité à devenir sainte par elle-même²⁶¹. En effet, celui qui est véritablement humble « ne

²⁵⁸ Il existe dans les choses, en tant que « privation d'être ». Cf. saint Thomas D'AQUIN, *Somme théologique*, I^a, Q. 5, a. 2, sol. 3.

²⁵⁹ Elle ne prend même pas la peine d'aviver ce souvenir en le racontant dans son manuscrit, puisqu'elle se contente de le signaler au passage (Ms A, 59v°, dont la note 258 (OC, p. 1262) nous informe qu'à Bologne, un garçon l'appréhenda au sortir du train, avant de fuir rapidement devant le regard noir de reproches de la jeune fille. Pour en savoir plus, lire sœur Cécile, « Céline raconte », VT 123 (juillet 1991), p. 157, cité dans C. DE MEESTER, *L'"Histoire d'une âme"...*, op. cit., p. 178, note 231.

²⁶⁰ J. LAFRANCE, *Ma vocation c'est l'amour. Thérèse de Lisieux*, Paris/Montréal, Éd. Médiaspaul/Éditions paulines, 1987, p. 141.

²⁶¹ Bientôt, cette humilité sera « grâce de lumière qui permet de se voir enfin tel qu'on est, incapable par soi-même de progrès spirituel » (P. DESCOUVEMONT, « Le Père Stéphane Piat. Un franciscain à la découverte de Thérèse », in : J. BAUDRY (dir.), *Thérèse et ses théologiens. Actes du colloque de Toulouse*, 17-19 novembre 1997, Versailles/Venasque, Éd. Saint-Paul/Éd. du Carmel, 1998, p. 177).

s'estime pas digne de rechercher sa propre excellence »²⁶² ; ce qui n'est pas encore le cas de Thérèse. Mais revenons à novembre 1887.

2.3.2.2. *Thérèse est confrontée aux misères des hommes, des prêtres en particulier*

Pour l'essentiel, sa confrontation avec les faiblesses humaines l'amène à conscientiser la première raison d'être de son déplacement, ainsi que la teneur de l'appel divin à la vie religieuse : « j'ai compris *ma vocation* en *Italie*, ce n'était pas aller chercher trop loin une si utile connaissance... »²⁶³. Les titres nobiliaires, après lui avoir, « de loin » et *quelquefois*, « jeté un peu de poudre aux yeux »²⁶⁴, révèlent, de près et définitivement, leur inanité. En plus, Thérèse découvre de plein fouet l'urgence de prier pour les prêtres et de les mettre en bonne place dans ses soucis apostoliques²⁶⁵. Acclimatée à la vie de l'Église, familiarisée avec la plupart de ses gens, accoutumée à leurs us et coutumes, la jeune fille n'a pourtant jamais encore côtoyé de près les ecclésiastiques, c'est-à-dire « dans les circonstances normales de la vie »²⁶⁶. Avant cette expérience romaine, elle n'avait « jamais vécu dans leur intimité », et elle ne comprenait pas encore « le but principal de la réforme du Carmel. Prier pour les pécheurs [la] ravissait, mais prier pour les âmes des prêtres », qu'elle pensait être « plus pures que le cristal »²⁶⁷, [lui] semblait étonnant »²⁶⁸.

« Pendant un mois j'ai vécu avec beaucoup de *saints prêtres* et j'ai vu que si leur sublime dignité les élève au-dessus des anges, ils n'en sont pas moins des hommes faibles et fragiles... Si de *saints prêtres* que Jésus appelle dans son Evangile : "Le sel de la terre" montrent dans leur conduite qu'ils ont un extrême besoin de prières, que faut-il dire de ceux qui sont tièdes ? Jésus n'a-t-Il pas dit encore : "Si le sel vient à s'affadir, avec quoi l'assaisonnera-t-on ?" O ma Mère ! qu'elle est belle la vocation ayant pour but de *conserver* le *sel* destiné aux âmes ! Cette vocation est celle du Carmel, puisque l'unique fin de nos prières et de nos sacrifices est d'être l'*apôtre* des *apôtres*, priant pour eux pendant qu'ils évangélisent les âmes par leurs paroles et surtout par leurs exemples... » (*Ms A*, 56r°).

Rien ne remplace le sel, non plus qu'aucune saveur ne puisse suppléer à son absence. Le prêtre est le mieux à même d'aimer Jésus et de Le faire aimer²⁶⁹, étant « un autre

²⁶² Saint Thomas D'AQUIN, *Super Evangelium S. Matthaei lectura*, texte latin, Roma, Marietti, 1951, n° 1491, cité par Ph. DE LA TRINITÉ, « De saint Thomas d'Aquin à sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, Consonances doctrinales », *Teresianum* XXV (1974 I-II), p. 190. Voir aussi L.-M. YVER, « Le Père Philippe de la Trinité, interprète de Thérèse de Lisieux », in : J. BAUDRY (dir.), *Thérèse et ses théologiens...*, op. cit., p. 196.

²⁶³ *Ms A*, 56r°.

²⁶⁴ *Ibid.*

²⁶⁵ Afin d'« offrir des Prêtres au Seigneur » (*PN* 49, 4, À Notre Dame du Perpétuel Secours, mars 1897).

²⁶⁶ A. M. SICARI, *Teresa di Gesù Bambino*, op. cit., p. 28.

²⁶⁷ Voir aussi *LT* 94, v° à Céline, 14 juillet 1889.

²⁶⁸ *LT* 96, 1v°-2v° à Céline, 15 octobre 1889.

²⁶⁹ Cf. *LT* 101, 2v° à Céline, 31 décembre 1889.

Christ »²⁷⁰. Or, s'afflige Thérèse à de nombreuses reprises, « chaque jour montre combien les amis de Jésus sont rares... [...] c'est ce qui lui doit être le plus sensible que l'ingratitude, surtout de voir les âmes qui lui sont consacrées donner à d'autres le cœur qui lui appartient d'une façon si absolue »²⁷¹. D'où ses prières réitérées et son souci permanent d'éveiller Céline à la nécessité impérieuse de sauver ceux qui se perdent²⁷².

2.3.2.3. *Sa rencontre avec les saints de l'histoire de l'Église*

Par ailleurs, Thérèse put affermir sa vocation non plus à travers la déconvenue (avec les nobles) ou avec un certain désenchantement (ou du moins une ferme mise au point sur les ecclésiastiques), mais à travers l'édification, grâce à une troisième catégorie de personnes. Ce sont les saints, dont le concours lui prodigua des encouragements surabondants, en focalisant positivement son attention. De rapides entrevues dans la demeure de l'un ou l'autre (les chapelles et les églises qui leur étaient dédiées), leurs reliques contemplées ou même amassées, ou enfin l'étude du martyrologue chrétien – saint Antoine de Padoue, sainte Catherine de Sienne, saint François d'Assise, sainte Claire et sainte Agnès sont au rendez-vous – la comblent de joie. Concernant les reliques, Thérèse et Céline en ont recueillies autant que leur permit le peu de sagacité des guides ; sans pour autant avoir perdu un mot de leur histoire²⁷³. Au-delà de ce qui pourrait paraître un élan de piété naïve, il y eut véritablement une confrontation spirituelle avec les saints, dont certains eurent sur elle un impact qui ne se démentit pas avec le temps. Au lieu de chocs superficiels, ce sont de profondes complicités existentielles, qui déboucheront parfois même sur de vraies affinités de caractère et d'enseignement. Ainsi en alla-t-il de sainte Cécile et des martyres. Voici ce que rapporte Thérèse.

« Je la voyais donc enfin cette arène [du Colisée] où tant de martyrs avaient versé leur sang pour Jésus, déjà je m'apprêtais à baiser la terre qu'ils avaient sanctifiée [...] Mon cœur battait bien fort lorsque mes lèvres s'approchèrent de la poussière empourprée du sang des premiers chrétiens, je demandai la grâce d'être aussi martyr pour Jésus et je sentis au fond du cœur que ma prière était

²⁷⁰ Ainsi qu'« on aime alors à définir le prêtre » (Note de PN 40, *Les sacristines du Carmel, OC.*, p. 1386).

²⁷¹ LT 122, 1v° à Céline, 14 octobre 1990.

²⁷² « [...] je sens que Jésus demande ... de désaltérer sa soif en lui donnant des âmes, des âmes de prêtres surtout » (LT 96, 1v°-2v°, *op. cit.*).

²⁷³ « [...] Céline et moi nous étions intrépides, toujours les premières et suivant directement Monseigneur afin de tout voir en ce qui concernait les reliques des Saints et bien entendre les explications ; ainsi pendant qu'il offrait le Saint Sacrifice sur le tombeau de Saint Charles nous étions avec papa derrière l'Autel, la tête appuyée sur la châsse [qui] renferme le corps du saint revêtu de ses habits pontificaux, c'était ainsi partout... » (*Ms A*, 58r°). En revanche, dès que se présentaient des conditions favorables, elles n'hésitaient pas à en récolter à pleines mains, sous le prétexte (authentique) de ramener des *souvenirs* (*Ms A*, 61v°). Et Thérèse ajoute : « La visite à l'église Sainte Agnès me fut aussi bien douce, c'était une amie d'enfance que j'allais visiter chez elle, je lui parlai longuement de celle qui porte si bien son nom [Pauline] et je fis tous mes efforts pour obtenir une des reliques de l'Angélique patronne de ma Mère chérie afin de la lui rapporter [...] » (*ibid.*).

exaucée !... » (*Ms A, 61r°*).

Thérèse a foulé le sable de l'arène du Colisée. L'aventure ne se limite pas à une innocente escapade de jeune fille mais porta loin dans son appréciation de la sainteté ; elle marque en effet son itinéraire du sceau de la souffrance, que la jeune normande espère déjà voir se concrétiser dans le martyre – son « rêve de jeunesse ! »²⁷⁴. La résonance humaine de sainte Cécile est également vive dans son âme. Au point qu'elle lui inspira « une véritable *tendresse d'amie* », qu'elle devint sa « sainte de prédilection », sa « confidente intime » et l'emblème de la renonciation totale de soi-même²⁷⁵. Thérèse trouve en elle, mûries et épanouies, ses propres inclinations déjà bien affirmées et qui lui donneront de conserver l'espérance²⁷⁶ au sein des tribulations : dans un « *abandon* » (Cécile est la « Sainte de l'ABANDON »²⁷⁷ par excellence) et une « *confiance illimitée* »²⁷⁸ en la Providence divine²⁷⁹ ; sans laisser la moindre concession au doute²⁸⁰.

2.3.3. Les ultimes préparatifs (janvier-avril 1888)

Au bout du compte, Thérèse rentre en France imprégnée de cette atmosphère sainte et sanctifiante, et même, ses expériences l'ont ragaillardie. Jamais elle ne démissionna ni ne se rétracta dans sa résolution ; en dépit même de la réponse évasive du pape²⁸¹. Et quand elle est à cours de négociations, elle s'offre à Jésus pour être sa « petite balle de nulle valeur », son « *petit jouet* »²⁸², dont Il peut faire ce qu'Il veut²⁸³. Car, après que furent ouverts les derniers

²⁷⁴ *Ms B 3r°*.

²⁷⁵ Voir *Ms A, 61v°*. Thérèse lui resta fidèle jusqu'à la mort : « Moi, j'aime mieux les saints qui n'ont peur de rien, comme Sainte Cécile qui se laisse marier et qui ne craint pas... » (*CJ 30.6.1*).

²⁷⁶ « Cependant je ne cessais d'espérer contre toute espérance » (*Ms A, 64v°*). Car le refus papal de lui concéder une dérogation d'âge, l'attrista beaucoup (voir sa relation en *LT 36, 1v°-2v°* à sœur Agnès de Jésus, 20 novembre 1887).

²⁷⁷ *LT 161, r°* à Céline, 26 avril 1894. Cf. aussi *LT 149, 1r°* à Céline, 20 (?) octobre 1893.

²⁷⁸ Si la pensée est peut-être seulement « en germe » en 1887, elle n'en a pas moins encouragé Thérèse dans l'abandon à cet époque. Cf. C. DE MEESTER, *Dynamique...*, *op. cit.*, p. 163.

²⁷⁹ Dont Thérèse reconnaît que le *gouvernement* est *médiat* dans le recours à des *intermédiaires*, à travers les circonstances de la vie, mais aussi des personnes (voir notamment toutes les fois où elle dit que nous sommes des *instruments* dont Dieu se sert pour travailler dans les âmes : *Ms A, 44r°* ; *Ms C, 20r°* ; *LT 140, v°* à Mère Agnès de Jésus, 20 février 1893 ; etc.). Cf. saint Thomas D'AQUIN, *Somme théologique*, I^a, Q. 22, a. 3.

²⁸⁰ Signalons au passage que Thérèse n'utilisera jamais ce mot pour désigner son épreuve finale (cf. B. BRO, *Le murmure et l'ouragan...*, *op. cit.*, p. 155).

²⁸¹ Il lui conseilla d'agir conformément à « ce que les supérieurs [lui] diraient » (*Ms A, 66r°*).

²⁸² Voir l'annexe n° 3, à propos de « l'expression "le jouet de Jésus" ». « L'acharnement à diminuer est un des traits du vocabulaire de Thérèse, qui a conservé l'écho de ce milieu familial où elle était la petite sœur » (J. GUITTON, *Le génie de Thérèse...*, *op. cit.*, p. 31). C'est un « langage symbolique proposé par son entourage : agnelet, jouet de Jésus, petite balle, petit roseau, atome... [Thérèse] le reprend docilement. Pour elle, il est invitation à la vie cachée, à la petitesse, à l'abandon, au silence. Mais au cœur, elle porte du feu » (G.

verrous récalcitrants – certaines autorités ecclésiastiques étaient vraiment très circonspectes –, c'est finalement Pauline qui suggère à Mère Marie de Gonzague un délai supplémentaire de trois mois, avant de laisser Thérèse entrer au Carmel.

On a parlé d'une « seconde "grâce de Noël" lorsque Thérèse comprit la portée spirituelle de ce report temporel »²⁸⁴ tout de même intempestif. Et de fait, nombreuses furent les heureuses interprétations données par elle, de ce qui eut pu sembler être un dernier mauvais coup du sort. Dans une intention didactique, Thérèse confesse que « sans le paraître, cette épreuve fut *très grande* et [la] fit beaucoup *grandir* dans l'abandon et dans les autres vertus. »²⁸⁵ L'abandon (2.3.3.1.) jaillit effectivement comme un mot clé de cette période, car vraiment, commente F. Ouellette, « Thérèse est une profonde *impatiente* »²⁸⁶. C'est le temps aussi de l'emboîture entre sa décision prise et son accomplissement, dont elle inaugure la réalisation à travers « une "vie sérieuse et mortifiée" » (a.), et l'obtention de « quelques autres dispositions » (b.) ; jusqu'à la réaffirmation haute et irrévocable du désir d'être une sainte (2.3.3.2.).

2.3.3.1. Trois mois d'attente la font « beaucoup grandir dans l'abandon et dans les autres vertus »

Ces trois mois auraient pu la mettre dans une situation aporétique. Le tumulte houleux des obstacles a enfin cessé, la concaténation de revers a soudainement pris fin, et la tension nerveuse s'amenuise progressivement. Elle sait que plus rien ne viendra modifier la dernière date fixée pour son entrée au Carmel. Thérèse « subit alors sa dernière tentation dans le monde, celle de se laisser aller dans l'attente : de ne pas valoriser le temps, mais de le laisser s'écouler dans l'habitude »²⁸⁷ ; de patienter "bêtement", si nous osons dire. Mais elle réagit et refuse de jouir du repos du guerrier, en se confinant dans une expectative paresseuse. « Il y a

GAUCHER, *Histoire d'une vie ...*, op. cit., p. 105). Soyons sûr que « Thérèse prend très au sérieux [... cette métaphore, lui ayant été suggérée] depuis quelques jours seulement, par sœur Agnès, qui l'avait tirée d'une poésie du père Jean Léonard, abbé de Fontfroide (1815-1895). Thérèse y reviendra sans cesse, comme à une source de confiance et d'amour, jusqu'à sa prise d'habit » (J.-M. MARTIN, *Trajectoire de sanctification...*, op. cit., p. 62) ; voir aussi annexe 3. Pour peu que nous gardions à l'esprit l'« indépendance foncière de Thérèse » (J.-F. SIX, *Lumière...*, op. cit., p. 152), et que nous nous méfions « grandement des diminutifs thérésiens, ou tout au moins [que nous ne leur appliquions pas] le traitement privilégié qu'on a pris l'habitude de leur réserver » (A. Combes, *L'amour de Jésus...*, op. cit., p. 101).

²⁸³ Ainsi conclut-elle : « [...] toute mon espérance était dans le Bon Dieu *seul*... je venais de faire l'expérience qu'il vaut mieux avoir recours à Lui qu'à ses saints ... » (*Ms A*, 66v°) ; le Pape, en l'occurrence.

²⁸⁴ C. DE MEESTER, *Dynamique...*, op. cit., p. 164.

²⁸⁵ *Ms A*, 68r°.

²⁸⁶ F. OUELLETTE, *Je serai l'amour, trajets avec Thérèse de Lisieux*, op. cit., p. 97. « Elle vit en accéléré. Il se produit en elle de véritables précipitations. Le temps la frappe comme une forme de tourment » (*ibid.*, p. 175).

²⁸⁷ A. M. SICARI, *La teologia di S. Teresa di Lisieux...*, op. cit., p. 149.

abandon et abandon. Il y a un abandon qui est consentement à l'action de Dieu en nous, forme la plus parfaite de la confiance, et il y a un abandon qui est démission et assoupissement »²⁸⁸. Au contraire, son « attente sera *agissante* [*operosa*] »²⁸⁹. D'autant que l'heure de l'armistice n'a pas sonné, et que l'ennemi n'est pas terrassé. Écoutons-la.

« Comment se passèrent ces *trois mois* si riches en grâces pour mon âme ?... D'abord il me vint à la pensée de ne pas me gêner à mener une vie aussi bien réglée que j'en avais l'habitude, mais bientôt je compris le prix du temps qui m'était offert et je résolus de me livrer plus que jamais à une vie *sérieuse et mortifiée*. » (*Ms A*, 68v°).

Le danger écarté, Thérèse s'impose quelques expédients qui, tout modestes et sobres qu'ils sont, ne lui font renoncer à aucun. À nouveau, l'ardeur, la force d'âme et l'énergie règlent son agir, vers lequel la porte son tempérament. Elle renonce à s'encapuchonner dans les habitudes d'un passé désormais révolu. La grâce de Dieu est prévenante²⁹⁰, mais elle poursuit son œuvre en toute sa fécondité avec notre consentement personnel, à travers une coopération active par laquelle s'opère l'apprentissage de la volonté de Dieu. La collaboration de Thérèse prendra consistance dans une « vie sérieuse et mortifiée » ; elle escompte bien placer son avenir conventuel sous les meilleurs auspices. C'est aussi une façon d'apaiser les affres de l'attente. Enfin, c'est la preuve que, chez elle, nulle cloison étanche ne sépare la vie du monde et la vie religieuse.

Thérèse ne dit rien expressément de ce qu'elle entend par « vie sérieuse ». Tout au plus pouvons-nous, sans prendre de grands risques, conjecturer qu'elle choisit d'étañonner encore sa détermination. En revanche, elle nous expose explicitement sa conception de la mortification, y trouvant l'occasion de déplorer son manque de bravoure.

« Lorsque je dis mortifiée, ce n'est pas afin de faire croire que je faisais des pénitences, hélas ! je n'en ai jamais fait aucune, bien loin de ressembler aux belles âmes qui dès leur enfance pratiquaient toute espèce de mortifications, je ne sentais pour elles aucun attrait ; sans doute cela venait de ma lâcheté, car j'aurais pu, comme Céline, trouver mille petites inventions pour me faire souffrir, au lieu de cela je me suis toujours laissée dorloter dans du coton et empâter comme un petit oiseau qui n'a pas besoin de faire pénitence... Mes mortifications consistaient à briser ma volonté, toujours prête à s'imposer, à retenir une parole de réplique, à rendre de petits services sans les faire valoir, à ne point m'appuyer le dos²⁹¹ quand j'étais assise, etc., etc... Ce fut par la pratique

²⁸⁸ P. BLANCHARD, *Sainteté aujourd'hui...*, op. cit., p. 53.

²⁸⁹ A. M. SICARI, *La teologia di S. Teresa di Lisieux...*, op. cit., p. 149.

²⁹⁰ Chez Thérèse, cette grâce prit la forme d'une « préservation – bien spéciale assurément – [qui] la rendit plus redevable à la miséricorde divine que les plus grands pécheurs dont l'histoire fait mention » (F.-T. LAMOUREUX, « La "Petite Voie" de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte Face, *Nova et Vetera* 2 (avril-mai-juin 1998), p. 37).

²⁹¹ Le Père De Meester observe que « les mots "à ne point m'appuyer le dos quand j'étais assise" ont été intercalés par Thérèse au crayon ; en 1897 donc et à cause de sa faiblesse physique, parce qu'en 1895, au moment où elle allait offrir ce manuscrit en cadeau de fête à la prieure Mère Agnès, elle n'aurait jamais fait un ajout au crayon. Signe manifeste qu'elle [Thérèse] a relu et révisé son texte en vue de la publication » (C. DE MEESTER, *L'"Histoire d'une âme"...*, op. cit., p. 194, note 253). Thérèse voulait-elle aussi signaler que, déjà alors, elle appliquait les règles du Carmel, qui exigent entre autres cette pratique ?

de ces *riens* que je me préparai à devenir la fiancée de Jésus, et je ne puis dire combien cette attente m'a laissé de doux souvenirs. » (*Ms A*, 68v°).

2.3.3.1.a) Une « vie sérieuse et mortifiée »

Nous savons que Thérèse ne rechigne pas devant la souffrance, qu'elle aime depuis mai 1887. Cependant, elle ne recourut à aucune *pénitence*. Pourquoi s'en abstint-elle ? La douleur physique ne lui répugnait pas. ? La craignait-elle ? Pas davantage, et même, bientôt, elle demandera le martyre du cœur et du corps²⁹². En fait, il ne faut pas comprendre son amour de la souffrance qui, est antérieur, avec « l'amour de la mortification », qui ne lui sera *donné* » qu'une fois au Carmel, et qui « fut d'autant plus grand que rien ne [lui] était permis pour le satisfaire... »²⁹³. Par suite de cet état de fait débusqué et identifié, la seule mortification physique qu'elle s'autorise à pratiquer "dans le monde" n'est pas édifiante et fera long feu²⁹⁴. Par ailleurs, Thérèse évalue ses mortifications à l'aune de ses exigences personnelles. En effet, elle semble faire moins de cas de la mortification qui vise à mâter la nature morale : pour elle, ce sont des « *riens* » qui concrétisent son ascèse, pour le coup tout intérieure. En fait, ce sont les circonstances qui "spiritualisent" son ascèse, si nous osons dire. Elle doit "se contenter de" mettre en croix son amour-propre, dont elle a compris qu'il incurve l'âme sur elle-même, risquant d'obturer l'action divine²⁹⁵ ; car, l'amour-propre, « comme un fatal vent éteint tout », précise Thérèse²⁹⁶. Son combat vise l'abjuration de son *ego*, qui s'épanouit dans la volonté. Déjà et malgré elle – Thérèse laisse échapper un *hélas*, et elle qualifie de *belles* les âmes qui s'adonnent aux grandes mortifications corporelles –, Thérèse sort des sentiers battus de la sainteté en se tournant vers des mortifications davantage spirituelles que physiques, des « pénitences "intérieures", celles qui portent sur sa volonté propre »²⁹⁷, pour pouvoir accomplir celle du Seigneur. Cette distinction nous semble pouvoir s'apparenter avec l'idée d'une « ascèse mystique », qui « n'agit [...] que pour lui ouvrir [à

²⁹² (cf. *Pri 2, Billet de Profession*, 8 septembre 1890). *Ms A*, 74v°.

²⁹³ Nous le verrons bientôt et renvoyons à la note suivante.

²⁹⁴ Cette mortification lui sera ôtée au Carmel, lorsque l'on découvrira sa propension à se voûter. Cf. *Ms A*, 74v°.

²⁹⁵ « Quiconque veut être vraiment vertueux, doit commencer par s'humilier. **Plus les fondements seront profonds, plus l'édifice sera solide.** Sans l'humilité, toutes les autres vertus croulent. Au fond, c'est le poison de l'orgueil qui nous empêche de devenir des saints, car il s'infiltre dans presque toutes les actions humaines » (R. MASSOL, *Vers la sainteté...*, *op. cit.*, p. 221 ; c'est l'auteur qui souligne). Voir aussi saint Thomas d'AQUIN, *Somme théologique*, II^a II^{ae}, Q. 161, a. 5, réponse, cité par M. M. PHILIPON, *Sainte Thérèse de Lisieux...*, *op. cit.*, p. 59), et qui dit que l'humilité est, après les vertus théologiques (par lesquelles l'âme est unie à Dieu), après les vertus intellectuelles (par lesquelles la raison est perfectionnée) et la vertu de justice, la plus importante des vertus, du « fait que l'homme demeure bien soumis en toutes choses à l'ordre, d'une façon universelle, tandis que toute autre vertu le fait en telle ou telle matière particulière ».

²⁹⁶ *LT 81*, du 23-25 (?) janvier 1889.

²⁹⁷ P.-D. LINK, « Thérèse de Lisieux, Grâce et volonté dans la sanctification... », *art. cit.*, *VT 115*, p. 140.

Dieu] l'âme entière, y supprimer ce qui peut gêner son développement et assurer ainsi toute son efficacité »²⁹⁸. Enfin, nous avons ici une probante illustration non pas de l'ambivalence de ses sentiments, mais de son habileté à contourner la difficulté. Au lieu de juguler la vivacité des élans de son esprit pour les mettre au pas de son "potentiel effectif" – au niveau de l'ascèse corporelle –, ou d'envisager des compromis, Thérèse a cette capacité foncière d'explorer les voies parallèles aboutissant au même résultat : une ascèse spirituelle. Cette aptitude l'abouchera même plus rapidement avec les subtilités de la grâce. Thérèse n'a pas encore réfléchi à la question, mais d'une certaine manière, elle est déjà prévenue contre la discipline²⁹⁹, à laquelle il lui faudra pourtant prochainement se soumettre. Déjà, elle a reçu une indication providentielle qui, loin d'oblitérer sa décision d'entrer au Carmel, va la convaincre de rechercher la sainteté par une autre voie.

2.3.3.1.b) « Ce fut par la pratique de ces riens que je me préparai »

Thérèse n'a d'autre alternative que de s'engager dans un agir visible d'elle et de Jésus seuls, et qui, de surcroît, l'empêche de soutenir la comparaison avec les saints autrement plus zélés qu'elle dans le domaine. C'est un constat. Thérèse ne s'en plaint pas. Quant à Céline, elle paraît pour le coup prendre le pas sur sa cadette puisqu'elle *trouve* « mille petites inventions pour [se] faire souffrir »³⁰⁰ ; que Céline le lui eût dit ou que Thérèse l'eût vu ou deviné ; peu importe. Il n'empêche que si Céline s'abîme dans les pénitences, elle sera moins heureuse dans ses aboutissements. Thérèse essaye de briser sa volonté, et c'est elle qui encouragera Céline par la suite, en prenant la tête de leur cheminement vers la sainteté. En un mot de récapitulation, ce dernier sursis honorera Thérèse de la patience, de la persévérance, de la confiance et de l'humilité³⁰¹, mais aussi de la saisie du point focal de la véritable ascèse des saints, qui consiste dans le renoncement à la volonté propre, pour ne réaliser que celle de Dieu.

Notre étude ne saurait cependant être complète et synoptique si nous ne nous attardions pas aussi aux quelques lettres rédigées au cours de ces trois mois, et dont il

²⁹⁸ M.-E. DE L'ENFANT-JÉSUS, *Je veux voir Dieu...*, *op. cit.*, p. 824.

²⁹⁹ Qui était prescrite : « on prenait la discipline trois fois par semaine, en vertu des Constitutions ; les soeurs pouvaient porter un instrument de pénitence également trois fois, pendant deux ou trois heures, avec une permission individuelle » (Note 345, *OC*, p. 1268). Nous en reparlerons bientôt.

³⁰⁰ *Ms A*, 68v°.

³⁰¹ Cf. déjà *Ms A*, 48r°-48v° cité *supra*.

convient de citer les passages caractéristiques de trois d'entre elles parce qu'elles nous renseignent sur la manière dont Thérèse s'y prit pour se préparer à entrer au Carmel.

2.3.3.2. « *Je veux être une sainte...* » (mars 1888)

Dans la première lettre, un regrettable fait divers³⁰² va encourager les derniers *accommodements* de sa nature avec la souvenance de la vanité des choses terrestres. Dans le second pli, Thérèse signale qu'elle essaye de « [correspondre] aux grâces que Jésus veut bien lui faire [... Mais qu'] elle est BIEN PEU ce qu'elle voudrait être. »³⁰³ L'épisode aurait-il éveillé un peu d'appréhension devant ce qui l'attend au Carmel ? Si c'est le cas, ce ne le sera pas pour longtemps. Une dizaine de jours plus tard, un autre incident incite Thérèse à évoquer *in texto* une réalité qui l'habite en creux depuis 1881-1882 – c'est la troisième lettre.

« Je voudrais te dire bien des choses à propos du petit grain de sable mais je n'ai pas le temps... (Je veux être une sainte...) J'ai vu l'autre jour des paroles qui me plaisent beaucoup, je ne me rappelle plus le saint qui les a dites c'était : "Je ne suis pas parfait mais je veux le devenir." Que de mots décousus ! pardonne-moi, ma petite sœur chérie, je me dépêche beaucoup. Au 9 avril ! » (LT 45, 1^v°-2^r° à sœur Agnès de Jésus, 27 mars 1888).

Thérèse s'exprime sous le coup d'une certaine excitation. Elle a compris qu'il n'y a aucune dissonance entre l'appel divin à la sainteté et son imperfection. Cette vérité, qui sera par la suite apodictique, est encore à l'état d'ébauche. Notons aussi qu'elle parle pour la première fois à autrui de son projet de devenir sainte, en l'associant à celui de devenir parfaite. Pense-t-elle pouvoir l'être, s'étant mise à pied d'œuvre depuis quelques années, et la grâce de Noël lui ayant apporté la force divine qui lui manquait ? Remarquons également qu'elle s'approprie le souhait de devenir sainte, alors qu'elle cite quelqu'un d'autre pour mentionner son aspiration à devenir parfaite. Cela suffit-il pour nous faire soupçonner que le premier vœu lui semble déjà, et pour d'obscures raisons encore, plus accessible que le second ? Disons encore qu'un nouveau symbole de l'enfouissement alterne désormais avec celui du petit jouet, et qu'elle s'en nourrira jusqu'à sa profession, en 1890. C'est celui du « petit grain de sable ». Enfin, sachons que c'est la dernière fois que Thérèse se confie à sa sœur aînée en étant dans le monde.

³⁰² Son papa venait à peine de lui offrir un agnelet qu'il décéda, dans l'après-midi même. Le coup est rude à plus d'un titre. Monsieur Martin avait expressément dit qu'il souhaitait que l'animal lui tînt compagnie avant son entrée au Carmel – avec toute la symbolique liée. De plus, le présent avait été apporté le jour du mercredi des Cendres, rappelant notre inanité. Enfin, l'agneau lui « faisait penser à Pauline », et donc la rapprochait d'elle. Thérèse commente avec beaucoup de maturité le décès inopiné de l'agneau : « [...] la mort de ce petit animal m'a donné à réfléchir, oh oui ! sur la terre il ne faut s'attacher à rien, pas même aux choses les plus innocentes car elles vous manquent au moment où on y pense le moins. Il n'y a que ce qui est éternel qui peut nous contenter » (LT 42, 2^v° à sœur Marie du Sacré-Cœur, 21 février 1888).

³⁰³ LT 43 B, 2^v°, *op. cit.*

Elle « se dépêche beaucoup » : rien n'eut pu mieux révéler l'authenticité de sa hâte que cette redondance. Cette maladresse de style, mieux qu'aucune exubérance littéraire, rend bien compte de son agitation. Dans une huitaine de jours, sa « petite nacelle »³⁰⁴ va enfin arriver « au port »³⁰⁵. Cependant, aussi fiévreuse soit-elle, Thérèse ne se départit pas de cette pudeur tout empreinte de finesse, qu'elle saura préserver à toute heure de sa vie³⁰⁶. Sa réserve native mesure les aveux qui vont suivre, et ce n'est pas tellement sa spontanéité qui la contraint de livrer "à chaud" ses préoccupations, que la véhémence de celles-ci. La jeune fille pressent qu'elles sont singulières. Preuve en est qu'elle les formule prudemment : la première est écrite entre parenthèses et la seconde sous le couvert de l'autorité d'un saint. Ces minutes ultimes, avant l'heure H, sont souvent celles des dernières mises au point : sa "robe de fiancée" est-elle prête³⁰⁷ ? Mais Thérèse ne s'en est pas trouvée démontée pour autant. L'ajournement (les trois mois) de son entrée au Carmel a déjoué l'amour propre de son empressement, ainsi que sa tentative d'imposer sa volonté au détriment de celle de Dieu³⁰⁸. Cependant, elle *veut* devenir sainte et elle *veut* devenir parfaite. Autrement dit, Thérèse recherche l'excellence, et elle a bien l'intention d'y parvenir à travers ses efforts, et sa bonne volonté³⁰⁹.

³⁰⁴ Cette image lui vient de sa sœur Céline qui voulait ainsi lui manifester sa compassion devant tous les obstacles que Thérèse devait surmonter pour pouvoir entrer au Carmel prochainement.

³⁰⁵ *LT 43 B, 1v°, op. cit.*

³⁰⁶ Thérèse sera toujours très réservée sur sa vie intérieure, surtout en ce qui concerne son « épreuve contre la foi » (*Ms C, 31r°*).

³⁰⁷ *Ms A, 74r°*.

³⁰⁸ En souhaitant rentrer pour Noël 1887, afin de fêter la date anniversaire de sa « grâce de [sa] *complète* conversion », à Noël 1886.

³⁰⁹ Cf. aussi *Ms A, 74r°* : « O mon Dieu ! je ne vous demande pas de prononcer mes saints vœux, j'attendrai autant que vous le voudrez, seulement je ne veux pas que par ma faute mon union avec vous soit différée, aussi je vais mettre tous mes soins à me faire une belle robe enrichie de pierreries ». Notons que c'est elle-même qui doit se confectionner « une belle robe ». Jugement qu'elle tint aussi la veille de sa profession religieuse, qui fut également retardée : « Pour la prise d'habit on m'a revêtue d'une belle robe blanche garnie de dentelles et de fleurs, qui donc a songé à m'en donner une pour mes noces ?... Cette robe c'est moi qui dois la préparer toute seule. Jésus veut que personne ne m'aide excepté Lui, donc avec son secours je vais me mettre à l'ouvrage, travailler avec ardeur... Les créatures ne verront pas mes efforts qui seront cachés dans mon cœur. Tâchant de me faire oublier, je ne voudrai d'autre regard que celui de Jésus... Qu'importe si je parais pauvre et dénuée d'esprit et de talents... Je veux mettre en pratique ce conseil de l'Imitation "Que celui-ci se glorifie d'une chose, celui-là d'une autre, pour vous ne mettez votre joie que dans le mépris de vous-mêmes, dans ma volonté et ma gloire" ; ou bien : "Voulez-vous apprendre quelque chose qui vous serve. Aimez à être ignoré et compté pour rien..." En pensant tout cela j'ai senti une grande paix en mon âme, j'ai senti que c'était la vérité et la paix ! Je ne me suis plus inquiétée de la date de ma profession, pensant que dès le jour où ma robe de nocces serait achevée Jésus viendrait chercher sa pauvre petite épouse... » (*LT 176, 1v°-2r°* à sœur Thérèse-Dosithée (Léonie), 28 avril 1895). En *Ms A, 71r°*, elle reprend aussi la première citation de l'*Imitation* : « vouloir être ignoré et compté pour rien », ainsi qu'une autre : « Celui dont le royaume n'est pas de ce monde me montra que la vraie sagesse consiste à "vouloir être ignoré et compté pour rien - à mettre sa joie dans le mépris de soi-même" » (*Imitation*, I, 2, 3 et III, 49, 7). Voir enfin *LT 145, v°* à Céline, 2 août 1893.

2.4. Seconde récapitulation de sa conception de la sainteté

Avant de passer à la troisième et dernière section de ce premier chapitre, nous pouvons donner une vue globale de la manière thérésienne d'approcher la sainteté, en tentant une synthèse et une mise en relief de ce qui nous intéresse directement dans ces vingt-cinq dernières pages.

Tout d'abord, Thérèse a conscience que « ce monde visible n'est que *l'échafaudage de l'édifice définitif* et que cet échafaudage doit disparaître... »³¹⁰. Elle a donc définitivement établi son choix : entre le Ciel et la terre, c'est le premier qui donne fond et sens au second, mais c'est le second qui lui donne forme et l'y achemine, au fil de continuelles séparations – ou d'événements ressentis comme tels par Thérèse. Au lieu de simples attraites ou de capricieuses foudrues de jeune fille imprégnée d'idéalisme – à l'instar de beaucoup de jeunes gens de tous les temps –, ces désirs de perfections sont d'authentiques résolutions, et les fruits d'impressions et de sentiments arrivés à maturité, auxquels la « grâce de [sa] complète conversion » – qui ne fut pas « qu'une étape de son mûrissement »³¹¹ ! – va donner un tour décisif. L'événement lui a fourni les moyens d'« une croissance décisive dans la grâce, qui comporte aussi pour Thérèse un aspect de guérison psychologique »³¹² ; de fait, « nous sommes là dans l'ordre du miracle puisque les lois de la nature furent bouleversées au point d'opérer une transformation du psychisme »³¹³. Mais encore, la « grâce de Noël » va panser sa vulnérabilité affective en la guérissant de son sentiment d'insécurité³¹⁴, sans supprimer sa sensibilité. De fait, sa « complète conversion » va assurer, selon le père Marie-Eugène, « l'affermissement de la volonté qui maîtrise la crise de larmes habituelles [...], qui supprime définitivement le désordre des facultés sensibles et la tyrannie de ses impressions qui créent les scrupules ; la névrose se trouve ainsi éliminée. Dieu par cette touche d'infusion d'amour est devenu la santé de cette âme. »³¹⁵ L'auteur observe encore, et c'est le seul, à notre connaissance, à avoir établi cette parenté, que la grâce de Noël donne le ton qui sera celui de Thérèse : « une certaine pauvreté spirituelle. Pas de phénomènes sensibles [extraordinaires, précisons-nous, car Thérèse dit par deux fois ce qu'elle « sentit » ce qui lui arriva] dans cette

³¹⁰ R. MASSOL, *Vers la sainteté...*, op. cit., p. 55.

³¹¹ Y insiste F. OUELLETTE, *Autres trajets avec Thérèse de Lisieux*, op. cit., p. 116.

³¹² F.-M. LÉTHEL, « "Au sommet de la montagne de l'amour"... », art. cit., p. 432.

³¹³ J. LAFRANCE, « L'épanouissement de la vie divine en sainteté intégrale », VT 45 (1972), p. 63. Voir aussi M.-E. DE L'ENFANT-JÉSUS, « La grâce de Noël chez Thérèse... », art. cit., p. 110.

³¹⁴ La « seconde période de [son] existence, [fut] la plus douloureuse des trois [...] » (*Ms A, 13r^o*), et la grâce de Noël 1886 en marque la fin.

³¹⁵ M.-E. DE L'ENFANT-JÉSUS, « La grâce de Noël chez Thérèse... », art. cit., p. 109.

grâce, une expérience mystique qui est réduite à la constatation des effets de la grâce, bref, un surnaturel authentique et pur, mais dépouillé de tout surnaturel moral [nous avouons ne pas comprendre ce que l'auteur entend par-là] et de toutes faveurs extraordinaires proprement dites [...] »³¹⁶. Nous en reparlerons. En revanche, de l'avis du docteur Masson, « sur le fond psychasthénique³¹⁷, persistent quelques obsessions [...] mais] elle a le sens des exigences de la perfection morale [...] » ; selon lui toujours, le sourire de la Vierge aurait "seulement" mis un terme à une crise particulièrement forte, et Thérèse était restée scrupuleuse³¹⁸. Nous préférons dire avec le père Rideau, mais avec un peu moins de force cependant, que, « [...] victorieuse de ce défaut passager [le scrupule], Thérèse ne réussira jamais complètement à se débarrasser de la pression excessive d'un *sur-moi* de morale et de règles, d'une angoisse [le terme est peut-être exagéré] de "pureté". Le danger aussi d'un certain culte de l'effort, d'une conquête de la perfection par ses propres forces et où peut se loger l'orgueil satisfait. Mais la conscience est affinée et l'effort fortifie la volonté, qualité qui ne manque pas [chez elle ...] »³¹⁹. Bref, cette maladie des scrupules, « qu'un historien [dont l'identité n'est malheureusement pas précisée] définit comme des "purifications passives" [...] a joué un rôle dans l'accélération de son mûrissement »³²⁰.

Par l'infusion de la charité, Thérèse a aussi reçu des lumières sur sa vocation au Carmel et à la sainteté, qu'elle embranche avec la perfection. Celle-ci apparaît néanmoins comme le corollaire de celle-là, qui revient régulièrement sous sa plume jusqu'à la veille de son entrée au Carmel. À partir de ce jour, en effet, Thérèse mentionne plutôt sa volonté de « devenir une grande sainte » ; et Céline passe progressivement du statut de partenaire moral de Thérèse à celui de premier disciple. À ce propos, il est plausible que l'imminence de son enfouissement au couvent ait fait sortir au grand jour son ambition de sainteté. « J'ai toujours désiré d'être une sainte », avoue Thérèse dans le préambule de son troisième manuscrit autographe³²¹. Bien sûr, son ardeur de jeune postulante y est pour quelque chose. Mais aussi, c'est au Carmel qu'elle pense pouvoir concrétiser ses ambitions, tout en s'étant mise à l'ouvrage dans la société. Notre hypothèse³²² n'est en tout cas pas démentie par sa dernière

³¹⁶ *Ibid.*, p. 112.

³¹⁷ Névrose dont les principaux éléments sont l'angoisse, l'obsession, le doute, les phobies et l'inhibition ; à comparer avec la neurasthénie.

³¹⁸ Dr. R. MASSON, *Souffrance des hommes...*, op. cit., p. 69.

³¹⁹ E. RIDEAU, *Thérèse de Lisieux...*, op. cit., p. 25.

³²⁰ F. OUELLETTE, *Autres trajets avec Thérèse de Lisieux*, op. cit., p. 90.

³²¹ Ms C 2v°.

³²² Qui ne se fonde pas sur rien, puisque en 1897, Thérèse confesse : « [...] Le mois qui précéda mon entrée au Carmel est resté pour moi comme un doux souvenir. Au commencement, je me disais comme vous : "Je serai sainte quand serai au Carmel ; en attendant je ne vais pas me gêner..." Mais le bon Dieu m'a montré le prix du

lettre (LT 45) écrite dans le monde, et que nous avons étudiée, et la quatrième lettre (que nous allons lire de suite) adressée à M. Martin, alors qu'elle séjourne au couvent depuis un mois à peine. La lettre en question contient cette promesse : « Oui, je resterai toujours ta petite reine et je tâcherai de faire ta gloire en devenant une grande sainte »³²³. Le côté "inédit" de ces désirs ne résulte donc pas de leur nouveauté mais de leur mode d'être : ils sont passés du soubassement de la personnalité de Thérèse à son expression formelle. Jamais auparavant elle ne les avait encore exprimés par écrit ni partagés avec autrui. À présent, ils sont au cœur de ses projets.

Notons enfin que, pour l'heure, Thérèse ne parle pas de désir mais de *vouloir*³²⁴. Elle dit bien je *veux* « être une sainte », je *veux* « devenir » parfaite et je *tâcherai* « de faire ta gloire ». D'une part, tout l'accent est mis sur son propre attrait, toute l'attention est portée sur son initiative personnelle. Plus tard s'opérera le déplacement : de sa personne à Dieu, qui l'appelle à la sainteté et la lui donnera. D'autre part, et par contrecoup, il nous apparaît également que « la petite Thérèse recherche la sainteté pour elle-même »³²⁵. Elle a senti qu'elle était née pour la gloire et la sainteté. Ce n'est qu'à partir de juillet 1887 (avec l'assassin Pranzini), et en 1889 (avec son souci persistant des prêtres) que sa sainteté va progressivement adopter un visage apostolique, et plus généralement oblatif ; ce n'est qu'en juin 1895 (dans le tréfonds de sa personne et avec la finalité de « soulever le monde »), que sa sainteté lui sera accordée par Dieu Seul.

C'est avec cet arrière-fond que nous entrons dans la première année de son postulat, en espérant déceler la façon dont s'enchaînèrent ses idées (idéation) relatives à la sainteté, et comment, « sous les apparences d'une petite fille bien gentille »³²⁶, Thérèse s'appliqua à les vivre (concrétisation) en 1888. Cette année, déjà bien amorcée, ouvre la troisième et dernière

temps ; j'ai fait tout le contraire de ce que je pensais ; j'ai voulu me préparer à mon entrée en étant très fidèle ; et c'est un des plus beaux mois de ma vie. « Croyez-moi, n'attendez jamais au lendemain pour commencer à devenir sainte » (DE/SME, 11.9.).

³²³ LT 52, 1^{er} à M. Martin, mai-juin (?) 1888. Peut-être Thérèse voulait-elle aussi, par là, atténuer la peine que son papa « humilié » aurait pu ressentir devant les premiers signes et symptômes de sa maladie. Cf. A. M. SICARI, *Teresa di Gesù Bambino*, op. cit., p. 33.

³²⁴ Ce n'est pas du volontarisme, qui fait vouloir n'importe quoi ; c'est une volonté qui veut le bien, selon la droite raison, qui recherche la vérité. Mais cette volonté est encore trop forte et indépendante.

³²⁵ P.-D. LINK, « Thérèse de Lisieux, Grâce et volonté dans la sanctification... », art. cit., VT 115, p. 152. « Dans le désir, la volonté n'est pas moins forte que dans le vouloir ; cependant, dans le premier cas, elle s'emploie à tout mettre en œuvre pour recevoir la grâce ; dans le second cas, elle veut atteindre elle-même son objectif » (P.-D. LINK, « Thérèse de Lisieux, Grâce et volonté dans la sanctification... », art. cit., VT 117 (janvier-février-mars 1990), p. 25).

³²⁶ B. BRO, *Thérèse de Lisieux...*, op. cit., p. 20.

période de sa vie, « la plus belle de toutes »³²⁷.

³²⁷ Après « cette *nuit de lumière* » que fut Noël 1886 (*Ms A*, 45v^o).

3. Troisième section : le postulat (9 avril 1888 – 9 janvier 1889)

Cette dernière section du premier chapitre ne couvre que neuf mois – quasiment jour pour jour. La documentation n'a pas été réduite pour autant ; nous parcourrons une quinzaine de lettres ainsi que cinq pages de son premier manuscrit autobiographique. Dans le dessein limité que nous poursuivons toujours, et en respectant dans la mesure du possible la chronologie³²⁸, nous verrons se confirmer la nouvelle donnée essentielle de ce tournant de sa vie. Notre jeune postulante ne se prive pas d'entretenir ses proches sur un sujet qui lui est cher et qui focalise toute son attention : la sainteté. Nous aborderons la thématique sous l'angle des modèles qui s'offrent à Thérèse : les religieuses de la communauté et son père, qui ne quitte pas son esprit (3.1.). Nous allons voir pourquoi Thérèse parle de la « conquête » de la sainteté (3.2.), et en quoi consiste le climat d'amour dans lequel elle va s'y atteler (3.3.) ; enfin, nous conclurons (3.4.).

Depuis le 9 avril 1888³²⁹, jour de la fête liturgique de l'Annonciation, Thérèse est postulante au Carmel de Lisieux. Elle est en avance d'une année sur le règlement... C'est une victoire dont elle ne se rengorge pas : elle sait que rien n'est acquis³³⁰ et que tout est à faire, à commencer par devenir parfaite et sainte.

3.1. « Je tâcherai de faire ta gloire en devenant une grande sainte »

Ses « *soeurs chéries* » seront « désormais [prises] pour modèles de [ses] actions »³³¹. Il y a aussi Mère Geneviève de Sainte-Thérèse qui tient le haut du pavé tant sa réputation de sainteté était communément admise de son vivant. Elle a puissamment impressionné Thérèse

³²⁸ « Le récit de Thérèse, au fil de sa biographie, n'est pas parfaitement linéaire. Parfois elle se rend compte d'avoir *anticipé* sur le récit, ou de s'être *éloignée* [...] Mais elle répare aussi des oublis dans son récit, en retournant consciemment *en arrière* » (C. DE MEESTER, *L'"Histoire d'une âme"...*, op. cit., p. 68).

³²⁹ Le jour même où Céline reçoit sa première demande en mariage. C'est le 15 juin 1888 que Céline avoue à M. Martin son souhait de rejoindre ses sœurs au Carmel, mais l'idée du mariage la taraudera encore quelques fois. Pour plus de précisions, voir J.-F. SIX, *Vie de Thérèse de Lisieux*, op. cit., p. 184.

³³⁰ Et certainement pas les faveurs du Chanoine Delatroëtte, duquel la jeune fille ne reçoit, en guise de bienvenue, que ces paroles sépulcrales rapportées par Mère Agnès de Jésus : « "Eh bien ! mes Révérendes Mères, vous pouvez chanter un *Te Deum* ! Comme délégué de l'Evêque, je vous présente cette enfant de quinze ans, dont vous avez voulu l'entrée. Je souhaite qu'elle ne trompe pas vos espérances, mais je vous rappelle que s'il en est autrement, vous en porterez seules la responsabilité" » (PA, p. 141).

³³¹ Ms A, 69r°.

sur plus d'un point, nous y reviendrons. Enfin, sœur Marie des Anges et du Sacré-Cœur, la maîtresse des novices entre 1888 et 1892, « était une *vraie sainte*, le type achevé des premières carmélites »³³².

Par ailleurs, après que M. Martin a éveillé sa « petite reine » aux valeurs les plus hautes, et donné l'impulsion première, il continue de lui être un référentiel de sainteté. L'éloignement physique n'y porte aucun préjudice. La tendresse de Thérèse se fait plus chaude et palpitante dans ses messages transcrits sur des bouts de papier, à intervalles réguliers. Sur les instances et sous les auspices de cette distance, Thérèse module ses pensées qui convergent vers la sainteté de son père. Il n'est pas nouveau que Thérèse allègue sans détours la sainteté de celui-ci : par manière de le consoler de son départ, sans doute ; peut-être aussi pour maintenir serrés les liens. Mais il y a plus : Thérèse estime avoir contracté une dette envers lui et elle se comportera en conséquence, non pas tant pour qu'il soit fier d'elle, que pour lui montrer les fruits abondants de son enseignement et de son exemplarité auprès d'elle. Ses soins n'ont pas été vains : ils en ont fait une émule enthousiaste et ardente. « Oui, lui écrit-elle, je resterai toujours ta petite reine et je tâcherai de faire ta gloire en devenant une grande sainte »³³³. Après avoir divulgué ses aspirations à la sainteté et à la perfection à sœur Agnès, Thérèse a résolu d'y fédérer M. Martin. À présent, et nous y voyons un nouvel indice de son incessante maturation, elle ne confond plus ce projet avec une entreprise personnelle dont elle aurait pris l'initiative (« je veux », écrivait-elle à Pauline deux mois plus tôt). Elle expose son objectif comme un effort commun, entre elle et son père, dans la finalité de cet objectif : « je tâcherai de faire ta gloire ». Pourquoi veut-elle le glorifier ? Et pourquoi n'a-t-elle pas écrit : "je tâcherai de devenir une grande sainte, comme toi tu y tends de ton côté" ? N'est-ce pas parce qu'elle se définit encore relativement à lui, qui lui a donné le goût de la sainteté et l'a affriandée³³⁴ par sa manière d'être ! Quant au fait – vérifié³³⁵ – qu'elle n'hésitait pas à voir en autrui et autour d'elle, des saints, l'objection est néanmoins renversée si nous

³³² Ms A, 70v°. Celle-ci parla à son tour de Thérèse en termes élogieux : « Elle avait une telle intuition de la vertu et de la perfection religieuses, qu'il n'y avait, pour ainsi dire, qu'à l'instruire de la Règle, des Constitutions et des usages propres à notre saint Ordre, pour qu'elle s'en acquitte immédiatement dans la perfection » (PA, p. 348).

³³³ LT 52, 1v°, *op. cit.*

³³⁴ Un examen approfondi de l'apport spécifique de la maman serait très intéressant, mais il n'entre pas dans notre étude, qui veut se baser sur les paroles et écrits de Thérèse ; il faudrait envisager d'analyser systématiquement la correspondance de Mme Martin pour voir sortir des éléments de réponse.

³³⁵ Par exemple, elle écrit à sa tante : « Ah ! Qu'il me semble que la couronne qui vous est réservée est belle. Il ne peut en être autrement puisque toute votre vie n'est qu'une croix perpétuelle et que Dieu n'agit ainsi qu'avec les grands saints [...] » (LT 59, 2r° à Mme Guérin, le 22 août 1888). Thérèse suppose donc la sainteté de sa tante. Ou encore, à propos d'un Monsieur David, décédé le jour où elle écrivait la lettre précédente, elle dit : « [...] je prie afin que Dieu prenne dans son Paradis cette âme si sainte [le monsieur David en question], peut-être y est-elle déjà, car avec des dispositions aussi parfaites on peut aller droit au Ciel » (LT 60, 1v° à Mme Guérin, 23 août 1888). D'autres références apparaîtront plus tard dans notre étude.

voyons l'insistance avec laquelle Thérèse revient sur les compliments à l'endroit de son père, à travers une correspondance suivie – et bien que beaucoup de plis aient été détruits –, ouverte par ces lignes :

« J'ai seulement besoin de te répéter que je t'aime comme si tu ne le savais pas encore. Et puis comment une Reine n'aimerait-elle pas son roi et un Roi comme toi, aussi saint, aussi bon, oui tu es bien certainement aussi saint que Saint Louis lui-même... »
(LT 51, 1r°-1v° à M. Martin, 17 mai (?) 1888).

« Quand je pense à toi mon petit Père chéri, je pense naturellement au bon Dieu, car il me semble qu'il est impossible de voir quelqu'un de plus saint que toi sur la terre. »
(LT 58, 1v°, à M. Martin, 31 juillet 1888).

« Si [Thérèse] n'est pas une Sainte ce sera bien de sa faute, car avec un Père comme toi elle en a bien les moyens !... » (LT 72, 2r°, à M. Martin, 30 décembre 1888).

« [...] s'il est défendu d'écrire, c'est pour ne pas troubler le silence de la retraite, mais peut-on troubler sa paix en écrivant à un Saint ? » (LT 77, 2r°-2v°, à M. Martin, 8 janvier 1889).

Vraiment, c'est surtout à travers lui qu'elle a pu contempler plusieurs facettes de la sainteté et "dénicher" les « moyens » de les réfracter à son tour. M. Martin fut pour elle un emblème éminent de la sainteté : « un relais privilégié de l'œuvre de Dieu dans [sa] vie »³³⁶. Ce dont Thérèse le remercie avec beaucoup de gratitude. Mais si nous continuons de prendre Thérèse en filature, après Pauline [dans la section précédente] et le papa, c'est Céline qui entre maintenant en scène et nous aidera à dégager et approfondir la façon dont procède Thérèse pour devenir sainte. Aussi bien, nous allons à présent "décortiquer" les lettres que Thérèse lui a envoyées.

3.2. Comment « conquérir la palme » de la sainteté ?

Notre jeune postulante découvre au Carmel de Lisieux une vie qui correspond en tout point à l'idée qu'elle s'en était forgée ; « ses premiers pas » n'en furent pas moins éprouvants et oppressants³³⁷. Nous la connaissons assez pour savoir qu'elle ne dit rien à la légère. Or elle affirme que la « voie de la souffrance » fut la sienne cinq années durant³³⁸. La communauté ne

³³⁶ J. CLAPIER, « *Aimer jusqu'à mourir...*, op. cit., p. 142.

³³⁷ « Les illusions, le bon Dieu m'a fait la grâce de n'en avoir AUCUNE en entrant au Carmel : j'ai trouvé la vie religieuse telle que je me l'étais figurée, aucun sacrifice ne m'étonna et cependant, vous le savez, ma Mère chérie, mes premiers pas ont rencontré plus d'épines que [de] roses !... » (Ms A, 69r°). Pour un portrait des religieuses du Carmel, voir sœur Geneviève DEVERGNIES, « Le Carmel de Lisieux », in : C. DE MEESTER (dir.) - G. SALVATICO, *Thérèse de Lisieux. Sa vie, son message*, Paris, MediasPaul, 1997, pp. 100-107.

³³⁸ « Jésus me fit comprendre que c'était par la croix qu'Il voulait me donner des âmes et mon attrait pour la souffrance grandit à mesure que la souffrance augmentait. Pendant cinq années cette voie fut la mienne mais à l'extérieur, rien ne traduisait ma souffrance [...] » (Ms A, 69v°-70°).

lui est pas hostile, mais probablement un peu jalouse et/ou incrédule. Thérèse est jeune et c'est une troisième Martin. Thérèse ne chancelle pas pour autant dans sa détermination, et sa bonne volonté ne s'infléchit pas. D'autant que, en mai 1888, le père Almire Pichon³³⁹ lui certifie, au terme d'une « confession générale », qu'elle n'a jamais commis de péché mortel :

« [...] à la fin le Père me dit ces paroles, les plus consolantes qui soient venues retentir à l'oreille de mon âme : "En présence du Bon Dieu, de la Sainte Vierge et de tous les Saints, je déclare que jamais vous n'avez commis un seul péché mortel." Puis il ajouta : remerciez le Bon Dieu de ce qu'il fait pour vous, car s'il vous abandonnait, au lieu d'être un petit ange, vous deviendriez un petit démon. Ah ! je n'avais pas de peine à le croire, je sentais combien j'étais faible et imparfaite, mais la reconnaissance remplissait mon âme, j'avais une si grande crainte d'avoir terni la robe de mon Baptême [...] » (*Ms A, 70r^o*).

On voit que s'adjoint à la consolation un avertissement que Thérèse prend très au sérieux : elle est encore « faible et imparfaite » (3.2.1.). L'artériosclérose cérébrale³⁴⁰, qui emportera M. Martin, va également l'amener à se prononcer sur l'âpreté du chemin de la sainteté (3.2.2.), sur lequel on avance dans la souffrance et l'amour, ainsi que nous le redirons dans le dernier point de cette rubrique (3.3.).

3.2.1. L'aveu de sa faiblesse (mai 1888)

Thérèse n'est ni alarmée ni même froissée : le jugement du père jésuite l'a indéniablement affermie dans ses appréciations sur elle, et même soulagée et apaisée. N'a-t-elle donc pas encore eu raison des scrupules dont elle fut guérie deux ans et demie plus tôt ? En fait, Thérèse ressent un immense respect envers le sacrement du baptême. Son égard doit nous rappeler que par ce sacrement Dieu nous donne la vie surnaturelle que nous avons à conserver parce que nous sommes devenus de la race divine³⁴¹. Nous devons enfin prendre au sérieux son indigence, sous peine de tomber dans l'erreur commise par sa marraine³⁴². Nous nous éloignons ainsi résolument du père Balthasar (influencé sur ce point par A. von Speyr, et déduisant de l'ancien texte de « l'Histoire d'une âme » son affirmation de l'impeccabilité de Thérèse), pour qui « l'impuissance n'est pas considérée comme un point de départ, mais

³³⁹ Le Père jésuite, ami de la famille, fut le directeur spirituel des grandes sœurs Martin puis de Thérèse.

³⁴⁰ « Nous pouvons être assurés que même la maladie mentale a sa part dans le plan de Dieu » (Th. KEATING, *St. Thérèse of Lisieux. A transformation in Christ*, op. cit., p. 29).

³⁴¹ Nous y revenons plus longuement dans l'annexe n° 2, qui y est partiellement consacrée.

³⁴² Qui "s'affolera" devant les désirs de martyre de sa petite sœur. Du coup, Thérèse devra rédiger un "complément" (*LT 197*) à son deuxième manuscrit (B) pour remplacer ses désirs dans sa sanctification ; nous y reviendrons. Donc, Thérèse « a sincèrement pensé n'être qu'une "petite âme" en comparaison de ses frères aînés, les saints » (A.-M. LÉONARD, *Par la confiance et l'amour. Chemin de vie spirituelle avec Thérèse de Lisieux*, coll. « Pâque Nouvelle », Bruxelles, Éd. du Moustier, 1991).

comme un effet voulu ». En sorte que Thérèse, selon lui, se trouvait, « par sa canonisation prématurée », exclue de la communion des pécheurs³⁴³. Dans deux mois, Thérèse soulignera même que « c'est sa faiblesse qui fait toute sa confiance » ; en prenant soin d'ajouter : « Mais rien de trop à souffrir pour conquérir la palme [...] »³⁴⁴. Pour l'heure, sa faiblesse et la sainteté qu'elle rêve s'excluent et se contredisent. C'est comme si Thérèse espérait remédier à son imperfection et y parer pour devenir une grande sainte, n'ayant pas l'intention de renoncer à ce vœu. Son imperfection est inopérante mais pas encore radicale pour servir de point d'emprise à la grâce. Son réalisme³⁴⁵ vis-à-vis d'elle-même va néanmoins constituer un premier chaînon entre ses aspirations à la sainteté et la grâce, même s'il prend actuellement le visage du guerrier vaillant et intrépide qui clame que « lorsqu'on veut atteindre un but, il faut en prendre les moyens »³⁴⁶.

3.2.2. « Jésus te demande TOUT, TOUT, TOUT, autant comme il peut demander aux plus grands Saints » (juillet 1888)

Sans forcer l'interprétation, nous pensons que Thérèse veut dégrever sa personnalité de tout ce qui relève de sa nature et, par suite, se rend responsable de son imperfection. Il semble que le contexte douloureux – M. Martin manifeste les premiers troubles psychiques sérieux³⁴⁷ – oriente en ce sens les réflexions de Thérèse, qui les communique à Céline, témoin direct de l'état de M. Martin :

« Jésus demande TOUT à ses deux lis [Thérèse et Céline], il ne veut rien leur laisser que leur blanche robe [...] La vie souvent est pesante, quelle amertume... mais quelle douceur ! oui, la vie coûte, il est pénible de commencer une journée de labeur [...] [Cependant, Dieu] veut nous donner une si belle récompense, ses ambitions pour nous sont si grandes. Mais comment dira-t-il : "mon tour" si le nôtre n'est venu, si nous ne lui avons rien donné ? Hélas ! il lui en coûte de nous abreuver de tristesses mais il sait que c'est l'unique moyen de nous préparer à "le connaître comme il se connaît et à devenir des Dieux nous-mêmes" Oh ! quelle destinée, que notre âme est grande. Élevons-nous au-dessus de ce qui passe, tenons-nous à distance de la terre, plus haut l'air est pur... [...] Jésus te demande TOUT, TOUT, TOUT, autant comme il peut demander aux plus grands Saints. » (LT 57, 1v°-2v° tv, à Céline, 23 juillet 1888).

³⁴³ C. DE MEESTER, *Dynamique...*, op. cit., pp. 389-393, ainsi que la note 15 de la quatrième partie de l'ouvrage. Voir aussi l'annexe n° 7, intitulée « Le père Balthasar, un malentendu [...] ».

³⁴⁴ LT 55, v° à sœur Agnès de Jésus, 5-9 juillet 1888.

³⁴⁵ Cf. V. SION, *Réalisme spirituel*, op. cit.

³⁴⁶ Ms A, 69v°.

³⁴⁷ Moins de huit jours après que Céline l'avait informé (le 15 juin 1888) de son projet de devenir carmélite (note 3 de LT 53, OC, p. 1301). Déjà peu après l'entrée de Thérèse au Carmel, « le 1^{er} mai 1887, M. Martin [avait été] atteint d'une première congestion cérébrale. Sa jambe [était] devenue lourde, quant à la parole, elle [était] très confuse mais tout [était] rapidement [revenu] dans l'ordre » (D. PERRIER, *Une petite fille qui voulait être sainte*, op. cit., p. 23).

Au lieu de commenter les événements, qui ne sont que la pointe visible de l'iceberg, Thérèse en tire directement la leçon théologique. Les épreuves ne sont que la surface émergée d'une réalité bien plus profonde : un enseignement divin sous-jacent. Thérèse l'avance sans ambages : les aléas de la vie peuvent être sanctificateurs. Nous ne devons pas nous laisser submerger par eux mais les appréhender en tant que des moments anticipateurs et formateurs de notre *destinée* surnaturelle. Au soubassement des tribulations et des afflictions, il y a la sollicitude de Dieu pour nous. Il convient de souligner ce trait qui est d'une haute importance pratique : pour Thérèse, il y a une réelle imbrication entre la souffrance et notre sanctification, parce que la souffrance revêt une dimension purificatrice³⁴⁸. Cependant, cet entrelacement s'opère dans un climat d'amour.

3.3. « Jésus ne regarde pas autant à la grandeur des actions ni même à leur difficulté qu'à l'amour qui fait faire ces actes... » (automne-hiver 1888-1889)

Après trois mois de silence, Thérèse réécrit à Céline, dans une dépêche dont le contenu et la formulation sont, à quelques nuances près, de la même veine que celle de la précédente.

« [...] Quelle grâce quand le matin nous ne nous sentons aucun courage, aucune force pour pratiquer la vertu, c'est alors le moment de mettre la cognée à la racine de l'arbre [...] c'est alors le moment difficile, on est tenté de laisser tout là, mais dans un acte d'amour même pas senti, tout est réparé et au-delà, Jésus sourit. Il nous aide sans en avoir l'air. [...] Jésus ne regarde pas autant à la grandeur des actions ni même à leur difficulté qu'à l'amour qui fait faire ces actes... J'ai trouvé il y a quelque temps une parole que je trouve bien belle. La voici, je crois qu'elle va te faire plaisir : "La résignation est encore distincte de la volonté de Dieu, il y a la même différence qu'il existe entre l'union et l'unité. Dans l'union on est encore deux, dans l'unité on est plus qu'un." Oh ! oui ne soyons qu'un avec Jésus, méprisons tout ce qui passe, nos pensées doivent se porter au Ciel puisque c'est là la demeure de Jésus. » (LT 65, 1v^o-2v^o à Céline, 20 octobre 1888).

Thérèse n'a jamais consenti à diminuer l'"idéal" entrevu et elle ne cache rien de ses hautes exigences morales à Céline. Après avoir défini les circonstances dans lesquelles Thérèse se forgea cette conviction (3.3.1.), nous allons l'analyser à travers l'amour qui peut être « non senti » (3.3.2.), la simplicité (3.3.3.) et son aride retraite qui précéda son accès au noviciat (3.3.4.).

³⁴⁸ Dimension purificatrice que conserve la souffrance à toutes les étapes de notre vie. Ainsi, plus tard, Thérèse lui écrira : « Rappelez-vous que c'est par la souffrance qu'une sœur Geneviève de Sainte Thérèse peut arriver à la sainteté. Vous n'aurez pas de peine à chérir la Croix et les larmes de Jésus si vous pensez souvent à cette parole : "Il m'a aimée et s'est livré pour moi !" » (LT 184, à sœur Geneviève, 24 février 1896).

3.3.1. Les circonstances

Trois mois plus tôt, Thérèse dégageait le même objectif à Pauline : « Pour l'agneau [Pauline] et l'agnelet [Thérèse] il faut la palme d'Agnès [du martyr], si ce n'est par le sang, il faut que ce soit par l'amour. »³⁴⁹ Thérèse met en balance le martyre – tout acte douloureux et pénible – et l'amour. L'amour et la souffrance sont réciproquement dépendants l'un de l'autre, sans être réversibles ou convertibles. L'amour, dont nous devons poinçonner nos actes, est une *douceur*, une *grâce*³⁵⁰ qui peut, contre toute attente, donner l'impulsion nécessaire à notre agir ; pour peu que nous nous en pénétrions dès le point du jour (« commencer une journée de labeur » ; « quand le matin [...] »). En contrepoint, Thérèse conserve un vocabulaire viril et rude – comme le peuvent être les travaux ruraux. Nous devons « mettre la cognée à la racine de l'arbre » et fournir d'importants efforts, rendus plus considérables par le fait qu'il s'agit de s'exécuter sans « aucun courage », sans « aucune force », voire dans « un acte d'amour même pas senti ».

En posant ce nouveau jalon – la lutte pour l'accession à la sainteté –, Thérèse nous fait entrer de plain pied dans un nouveau paradoxe³⁵¹ : comment mettre du cœur à l'ouvrage et arriver au bout de nos peines si nous sommes démunis à ce point ? En faisant en sorte que notre vie soit imprégnée d'amour. Thérèse ne veut pas féminiser et encore moins dulcifier son propos, mais consentir à une autre idée de la *Madre*, qui certifiait que « Jésus ne regarde pas autant à la grandeur des actions ni même à leur difficulté qu'à l'amour qui fait faire ces actes... »³⁵². Cette intuition ira sans cesse s'amplifiant, tant dans ses espérances que dans ses instructions, jusqu'à l'allégation, dans quelques mois, qu'« un seul acte d'amour nous fera mieux connaître Jésus [...] et] nous rapprochera de Lui pendant toute l'éternité !... »³⁵³. En voulant reconforter Céline, Thérèse continue de sculpter sa pensée. Ce ne sont ni la résignation docile³⁵⁴ et aux relents de contrainte, ni la servilité fataliste qui doivent donner le

³⁴⁹ LT 54 à sœur Agnès de Jésus, (?) juillet 1888.

³⁵⁰ Thérèse est passée de la *douceur* (LT 57) à la *grâce* (LT 65), réalité moins sensible, plus surnaturelle.

³⁵¹ Signalons une liste impressionnante de paradoxes – rencontrés dans l'enseignement de la carmélite – dressée par le Père De Meester : « se vider pour être rempli, être pauvre pour devenir vraiment riche [...] », etc. (voir C. DE MEESTER, *Dynamique...*, op. cit., p. 472, note 35).

³⁵² Cf. Thérèse d'Avila, *Château intérieur*, VII^e demeure, chap. 4.

³⁵³ LT 89, 2^v° à Céline, 26 avril 1889.

³⁵⁴ Thérèse reprend à son compte les paroles de Sofia Petrovna Svetchina, née Soïmonov, dite Madame Swetchine. Née en 1782 à Moscou et décédée en 1857 à Paris, elle fut une femme de lettres russe. C'est à la lecture des œuvres de Joseph de Maistre qu'elle se convertit au catholicisme en 1815. Elle tint par la suite un salon qui rassembla les personnalités catholiques françaises les plus notables de l'époque : Monseigneur de Quélen qui était l'archevêque de Paris, l'abbé Félix Dupanloup, Prosper Guéranger et Alexis de Tocqueville. Elle accueillit également le comte de Montalembert, le vicomte Armand de Melun et Augustin Cochin. Enfin, elle entretint une véritable amitié avec le père Henri Dominique Lacordaire. Entre autres ouvrages, elle écrivit

ton à nos actes. C'est la « volonté de Dieu », que l'on doit accueillir, faire sien et aimer, à l'exemple de M. Martin.

Thérèse continue de miser, partiellement du moins, sur les efforts et les sacrifices, qui sanctifient et nous préparent une place au Ciel. C'est ce qu'elle dit à son père lorsqu'il connaît des périodes d'accalmie et de lucidité, et comme pour "adoucir" ses éventuelles blessures d'amour-propre :

« [...] je sais bien pourquoi le bon Dieu nous envoie cette épreuve, c'est pour que nous gagnions le beau Ciel, il sait que notre Père chéri est tout ce que nous aimons le plus sur la terre, mais il sait bien aussi qu'il faut souffrir pour gagner la vie éternelle, et c'est pour cela qu'il nous éprouve [...] » (LT 68, 1r°-1v° à M. Martin, le 25 novembre 1888).

3.3.2. Un amour « non senti »

Nous sommes en droit de nous poser une autre question. Comment le fait de se mettre à l'œuvre sans aucune disposition particulière peut-il nous amener à agir vertueusement et par amour ? La résolution de l'énigme est suspendue à l'éclaircissement d'une autre idée qui ne manque pas non plus de mystère : celle d'un « amour non senti ». Il semble que nous rebondissions de devinette en devinette. Comment un amour peut-il être « non senti » alors que c'est aussi une passion, qui, par définition, nous investit de sorte que nous le ressentons ? Par ailleurs, n'est-ce pas équivoque de prétendre agir par amour quand on n'éprouve nullement cet amour ? La réflexion qui va suivre n'est pas une digression, mais une des lignes directrices de la pensée thérésienne, que nous avançons sous la forme d'une hypothèse, mais aussi sous la garantie d'une réponse de Thérèse à Céline – qui lui aura peut-être réclamé des explications. Écoutons-la :

« Mais tu ne sens pas ton amour pour TON ÉPOUX, tu voudrais que ton cœur soit une flamme qui monte vers lui sans la plus légère fumée, fais bien attention que la fumée qui t'environne n'est que pour toi ; pour t'ôter toute la vue de ton amour pour Jésus, la flamme n'est vue que de lui seul, au moins alors il l'a tout entière, car pour peu qu'il nous la montre un peu, vite l'amour-propre vient comme un fatal vent qui éteint tout !... » (LT 81, r° à Céline, 23-25 (?) janvier 1889).

Sentir quelque chose nous ramène à nous-mêmes. Nous prenons conscience de ce que nous vivons, nous en jouissons, et déjà, nous nous détournons de Dieu en nous attachant à nos douces impressions. Ce repliement sur soi n'est pas inoffensif. Il nous fait aimer Dieu pour les consolations sensibles³⁵⁵ qu'Il pourrait nous prodiguer, au lieu de L'aimer pour Lui-même. En

« La résignation », publié dans « Madame Swetchine, sa vie et ses œuvres », éditées par le comte de Falloux, Paris, Didier, 1860. Thérèse répétera cette citation à l'infirmerie (CJ 23.7.5).

³⁵⁵ Ce que dit aussi Thérèse à propos de la joie : « Mon âme est toujours dans le souterrain mais elle y est bien heureuse, oui heureuse de n'avoir aucune consolation car je trouve qu'alors son amour n'est pas comme l'amour des fiancés de la terre qui regardent toujours aux mains de leur Fiancé pour voir s'il ne leur apporte pas quelques

d'autres termes, un acte d'amour non senti repousse toute velléité de s'approprier Dieu, en exigeant des signes tangibles de sa présence. Par là, il nous est donné de « distinguer l'amour vrai de la pure émotivité »³⁵⁶.

Par ailleurs, ne sont-ce pas les balbutiements d'une idée sur laquelle portera l'essentiel du message de son Manuscrit B/M – qui fera éclater la maturité de toutes ses réflexions en matière d'amour –, et qui trouvera son développement dans son commentaire du commandement d'aimer son prochain comme soi-même, dans le Manuscrit C/G. Voici donc l'intuition de Thérèse : par nous-mêmes, nous ne pouvons aimer parce que c'est au-dessus de nos forces. Par suite, il faut laisser Dieu aimer à travers nous, soit, en fin de compte, Lui *emprunter*³⁵⁷ son amour – nous demeurons donc agents de nos actes. L'amour ne sera pas senti parce qu'il ne prend pas sa source en nous – qu'il ne fait que traverser –, mais en Dieu qui en est le Seul dispensateur. Cet amour n'est donc plus entendu au sens d'une passion mais comme l'une des trois vertus théologales. Voilà pourquoi nous pouvons travailler par amour même et surtout en nous mettant « à l'œuvre, sans joie, sans courage, sans force, et [pourquoi ce sont] tous ces titres qui [nous] faciliteront l'entreprise [... et nous feront, précisément] travailler par Amour »³⁵⁸. Un Amour avec un grand "A", qui nous est infusé par Dieu. Les actes, que génère en nous l'Amour diffusé, ne sont pas dénués de valeur, bien que nous ne puissions nous en prévaloir, ni en revendiquer la paternité³⁵⁹. Ils sont comme un rappel de

présents, ou bien à leur visage pour y surprendre [ce n'est donc pas une dépréciation du mariage !] un sourire d'amour qui les ravit... Mais la pauvre petite fiancée de Jésus sent qu'elle aime Jésus pour Lui seul » (*LT 115*, v° à sœur Agnès de Jésus, 4 septembre 1890). Ou encore : « N'êtes-vous pas prête à souffrir tout ce que le Bon Dieu voudra ? Je sais bien que oui, alors, si vous désirez sensir de la joie, avoir de l'attrait pour la souffrance, c'est votre consolation que vous cherchez, puisque lorsqu'on aime une chose, la peine disparaît » (citation de saint Augustin, *LT 197*, 1v° à sœur Marie du Sacré-Cœur, 17 septembre 1896). Thérèse parle également de « joie non sentie » pour évoquer la paix du cœur (cf. *LT 65*, *op. cit.*). Il s'agit en fait d'un "sentir" qui désigne « cette affectivité spirituelle qui dépasse l'entendement pur » (E. RIDEAU, « Ignace de Loyola et Thérèse de Lisieux », *VT 56* (1974), p. 262). Ou pour le dire à l'unisson de l'écrivain Marcel Moré, c'est « la joie de Dieu, le commencement de notre déification dans les "ténèbres de l'exil", l'ineffable » (M. MORÉ, *La foudre de Dieu*, *op. cit.*, pp. 37-38). C'est l'une des principales intuitions développée par l'auteur, qui insiste sur la capacité de Thérèse à transcender la tristesse en *donnant* « l'apparence de la joie » (*ibid.*, p. 36), dont il « semble bien qu'elle ne se soit départie que bien rarement » (p. 38) depuis la nuit de Noël 1886, qui lui a précisément donné cette « grâce » (p. 36). Thérèse ne voulait pas tromper les gens : « c'était simplement une clôture qu'elle élevait entre elle et les autres afin de rester seule dans les ténèbres avec le mystérieux Mendiant. *Une condition essentielle pour « consoler » Jésus [...]* » (*ibid.*) et ne pas se concentrer sur sa propre détresse.

³⁵⁶ J. LAFRANCE, *Ma vocation c'est l'amour...*, *op. cit.*, p. 31.

³⁵⁷ *Ms C*, 35r°. Ou bien, suggère le père Descouvemont, nous devons recourir à une « greffe de cœur » (P. DESCOUVEMONT, *Guide de lecture...*, *op. cit.*, p. 261). C'est l'enseignement même de saint Thomas d'Aquin, qui certifiât que « l'homme ne peut jamais aimer Dieu autant que celui-ci doit être aimé, ni croire, ni espérer en lui autant qu'il le doit... » (Thomas D'AQUIN, *Somme théologique*, I^a II^{ae}, Q. 64, a. 4. Cité par Ph. DE LA TRINITÉ, « De saint Thomas d'Aquin à sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Consonances doctrinales », *art. cit.*, p. 388).

³⁵⁸ Précise-t-elle quelques mois plus tard dans *LT 82*, v° à Céline, 28 février 1889.

³⁵⁹ Car « c'est Jésus qui peut seul donner un tel prix à nos actions » (*LT 164*, 2r° à sœur Marie-Dosithée (Léonie), 22 mai 1894).

l'identité de l'expéditeur³⁶⁰ : Dieu. Car enfin, agir dans ces conditions nous rappelle notre faiblesse et notre dépendance à la grâce, sans laquelle nous sommes livrés à nous-mêmes et donc bien dépourvus. Mais aussi, et du coup, nous sommes rendus réceptifs à l'action de Dieu en nous ; et même, nous sollicitons, nous provoquons cette intervention gracieuse. Ce que Thérèse affirma aussi un jour à une novice qu'elle aimait, sœur Marie de la Trinité :

« Où serait votre mérite s'il fallait que vous combattiez seulement quand vous vous sentez du courage ? Qu'importe que vous n'en ayez pas, pourvu que vous agissiez comme si vous en aviez ! Si vous vous trouvez trop lâche pour ramasser un bout de fil, et que néanmoins vous le fassiez pour l'amour de Jésus, vous avez plus de mérite que si vous accomplissiez une action beaucoup plus considérable dans un moment de ferveur. Au lieu de vous attrister, réjouissez-vous donc de voir qu'en vous laissant sentir votre faiblesse, le bon Jésus vous ménage l'occasion de lui sauver un plus grand nombre d'âmes ! » (CSM, *op. cit.*, VT 73, p. 67).

C'est lorsque l'enthousiasme et les douces impressions – soit, finalement, notre satisfaction personnelle – sont absents que l'on peut agir par « pur amour ». Lorsque l'on est « sans force », « sans désir ni vertu », alors nous sommes pauvres en esprit³⁶¹. Car c'est le même raisonnement que tiendra Thérèse à propos des « vertus non senties », dira-t-elle plus tard, à savoir des vertus que l'on *ignore posséder* « et que les autres ne peuvent donc nous reconnaître »³⁶², selon la parole de *l'Imitation* : « Ne vous appropriez rien du bien que vous faites et n'attribuez à aucun homme la vertu qu'il montre ; rapportez tout à Dieu sans lequel l'homme n'a rien de bon »³⁶³. Mais n'anticipons pas. Ici, commente le père Lafrance, « L'amour dont parle Thérèse n'est pas celui que notre générosité produit ou que notre volonté exerce, c'est un amour qui vient d'en-Haut, du cœur des Trois et s'engouffre dans notre néant. [Et] Si ce néant n'est pas découvert, déplié et offert à Dieu, l'amour ne peut pas le combler. »³⁶⁴ Et c'est la grâce qui va nous dépouiller et nous simplifier, non pas en prenant toujours plus le dessus sur notre nature, mais en la réconciliant avec elle, en l'accolant

³⁶⁰ Nous pensons que c'est ce que voudra signifier Thérèse en priant Pauline en ces termes : « Jésus ne regarde pas au temps puisqu'il n'y en a plus au Ciel, Il ne doit regarder qu'à l'amour. Demandez-lui de m'en donner beaucoup aussi à moi, je ne demande pas de l'amour sensible mais seulement senti de Jésus » (LT 114, v° à sœur Agnès de Jésus, 3 septembre 1890).

³⁶¹ Voir par exemple LT 197, r°, *op. cit.* : « [...] plus on est faible, sans désirs, ni vertus, plus on est propre aux opérations de cet Amour consumant et transformant [...] mais il faut consentir à rester pauvre et sans force et voilà le difficile car "Le véritable pauvre d'esprit, où le trouver ? il faut le chercher bien loin" a dit le psalmiste... Il ne dit pas qu'il faut le chercher parmi les grandes âmes, mais "bien loin", c'est-à-dire dans la bassesse, dans le néant... Ah ! restons donc bien loin de tout ce qui brille, aimons notre petitesse, aimons à ne rien sentir, alors nous serons pauvres d'esprit et Jésus viendra à nous [...] ». Nous y reviendrons.

³⁶² Cf. CSG, *op. cit.*, p. 150.

³⁶³ *Imitation*, L. III, ch. IX, v. 2, cité en CSG, *op. cit.*, p. 161, note 1.

³⁶⁴ J. LAFRANCE, *Ma vocation c'est l'amour...*, *op. cit.*, p. 78.

directement à Dieu, sans repli sur soi, dans un « unique pli » de sa personne (sans division) ; et comme le veut, du reste, la racine latine du mot "simple" – *sem-plex*³⁶⁵.

3.3.3. La simplicité

Aussi bien, la simplicité sera une aspiration majeure de Thérèse et l'un de ses cachets distinctifs ; elle annonce en effet la pauvreté en esprit dont elle parlera plus tard, et qui sera l'une des clés de sa conception de la sainteté. Un fait anodin constitue la toile de fond de l'émergence de son intuition sur la simplicité. Thérèse épanche avec peine son âme auprès de la maîtresse des novices, et sœur Fébronie lui dit "tout de go" ce qu'il en est exactement chez elle.

« "Ma petite fille, il me semble que vous ne devez pas avoir grand'chose à dire à vos supérieures." – Pourquoi, ma Mère, dites-vous cela ?... [demande Thérèse à la religieuse, qui lui répond :] – "Parce que votre âme est extrêmement *simple*, mais quand vous serez parfaite, vous serez encore plus simple, plus on s'approche du Bon Dieu, plus on se simplifie." » (*Ms A*, 70v°).

Cette remarque, à la limite de l'inconvenance, et qui eut pu vexer la jeune postulante si elle n'avait déjà mis en sourdine son amour-propre, fera son chemin. Et, comme presque toujours dans le vocabulaire thérésien, nous ne pouvons cerner le mot en l'enfermant dans une seule définition, mais il faut en relever les occurrences dans ses écrits et les soumettre à une étude comparative.

Attribut privilégié du petit enfant³⁶⁶, la simplicité correspond à ce qui n'a pas « d'ornement [...] d'éléments secondaires, mais [est] uniquement la nature de cette chose elle-même »³⁶⁷ ; nous sommes dans l'ordre du naturel et non de l'artificiel ou du "recherché". La simplicité exprime aussi une absence de détour dans l'esprit ou dans les manières, c'est-à-dire de la spontanéité et de la *droiture*, de la franchise et de la loyauté – teintée même d'ingénuité³⁶⁸. Ce sont autant d'indices de vérité sur soi³⁶⁹. La simplicité évoque encore ce qui

³⁶⁵ *Sem*, de *semel* : une fois pour toutes ; et *plex* : pli, c'est-à-dire l'ouverture permettant l'entrée de la grâce. Nous remercions J. Clapier de nous avoir apporté cette précision, qu'il mentionne au reste dans « *Aimer jusqu'à mourir...*, *op. cit.*, en nous rappelant que saint Thomas traite la question dans le plus long article de la *Somme théologique*, I^a, Q. 3.

³⁶⁶ *Ms A*, 44r° et 56v° ; *Ms C*, 1v° ; etc. Nous en reparlerons en étudiant les « vertus enfantines ».

³⁶⁷ P. D'ORNELLAS, *Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus « Ma folie à moi c'est d'espérer »*, Paris, Mame/Cerf, 1997, p. 89.

³⁶⁸ Par exemple *LT* 224 et *RP* 8, 1r°.

³⁶⁹ *Ms A*, 50r°, 54r° ; 55r° ; *Ms C*, 27r° et *LT* 261. Voir aussi ses trois fameuses répliques à deux semaines d'intervalles : « Je n'aime que la simplicité, j'ai horreur de la "feintise" (*CJ* 7.7.4). Deux jours plus tard, elle ne fut pas « administrée » (elle ne communia pas) par le père qui lui rendit visite du fait qu'elle n'avait « plus du tout l'air malade » ; on le lui reprocha gentiment et elle répliqua : « Je ne connais pas le métier ! » (*CJ* 9.7.4).

est direct³⁷⁰, évident³⁷¹, droit et élémentaire³⁷², en s'opposant à tout ce qui est compliqué³⁷³ et pourrait rimer avec duplicité et mensonge. Enfin, Thérèse l'associe avec ce qui a peu d'importance, ce qui est sans prétention³⁷⁴ et sans fard – dans le sens de camoufler ses faiblesses à autrui. C'est principalement ce trait qu'elle accentuera dans son courrier adressé à Céline³⁷⁵.

Pour l'essentiel donc, le manque de simplicité trahit l'orgueil, l'amour-propre et la vanité³⁷⁶. Trois défauts qui embrassent une seule et même réalité : la « recherche de soi »³⁷⁷ à travers l'admiration des autres, l'auto satisfaction ou dans le sentiment de supériorité par rapport à autrui. Mais toujours au détriment de Dieu³⁷⁸, puisque, et Thérèse de citer l'*Imitation*, « "dès qu'on commence à se rechercher, à l'instant on cesse d'aimer" »³⁷⁹. Au final, la simplicité recherche la compagnie de l'humilité, ce sas qui passe au crible la plus petite fulgurance d'élévation de soi³⁸⁰ et d'amour égotiste³⁸¹. L'humilité qui est L'antidote de

Une dizaine de jours plus tard, elle redit son amour de l'authentique : « que rien ne me jetât de la poudre aux yeux » (CJ 20.7.4).

³⁷⁰ Ms C, 33v°.

³⁷¹ LT 258, 2r°, à l'abbé Bellière, 18 juillet 1897.

³⁷² Ms A, 59v° et 67v° ; Ms C, 9r°, 11r°, 25r° et 33v°. Etc. Ne sont retenues que les références les plus représentatives ! Simplicité n'est pas simplisme. En fait, on comprendrait mieux la simplicité thérésienne en recourant, comme le père Bro, au mot de « "synthèse", qui traduirait davantage la grâce de Thérèse dans sa capacité d'aller à l'essentiel et d'y tenir, en reprenant tout simplement sa fameuse apostrophe : "Je choisis tout". L'application de celle-ci à la doctrine de Thérèse ne relève pas seulement d'une boutade. Thérèse a une vraie grâce de synthèse théologique » (B. BRO, *Le murmure et l'ouragan...*, op. cit., pp. 100-101). Pour une étude plus serrée de la simplicité, voir P. D'ORNELLAS, « Redevenez comme de petits enfants », in : G. GAUCHER (dir.), *Une sainte pour le troisième millénaire*. op. cit., pp. 193-197.

³⁷³ Voir Ms C, 34r° et LT 261.

³⁷⁴ Ms A, 2v° ; 39r° et 57r° ; PN 51 ; RP 1, 8r° et RP 6, 9r° ; PN 10. Etc.

³⁷⁵ Par exemple LT 141 et LT 167.

³⁷⁶ Le vaniteux se prévaut de richesses davantage extérieures, c'est-à-dire de « talents » reçus (tels que « fortune, santé, beauté, belle voix, esprit subtil, esprit pratique, etc.), tandis que l'orgueilleux est très fier de les avoir fait fructifier à la force de ses poignets. On peut en effet s'enorgueillir des vertus que l'on a réussi à développer au fil des années » (P. DESCOUVEMONT, *Thérèse de Lisieux et son prochain...*, op. cit., p. 107). On connaît aussi le mot de François d'Assise sur l'amour-propre, « qui ne mourra qu'avec nous ».

³⁷⁷ Contre laquelle Thérèse mettait régulièrement en garde : « Il faut faire bien attention à ne pas se rechercher car on aurait le cœur blessé et l'on pourrait dire avec vérité : "les gardes m'ont enlevé mon manteau, ils m'ont blessée... ce n'est qu'après les avoir dépassés un peu que j'ai trouvé mon Bien-Aimé". Je pense que si l'âme avait humblement demandé aux gardes où était son Bien-Aimé, ils lui auraient indiqué où il se trouvait, mais pour avoir voulu se faire admirer, elle est tombée dans le trouble [dont on sait, par saint Ignace de Loyola que la pensée n'est pas bonne à entretenir parce qu'elle vient du malin et donc nous éloigne de Dieu], elle a perdu la simplicité du cœur » (CJ 25.7.13), mais aussi la « paix inaltérable » (CJ 3.8.1). Car « à l'instant on cesse d'aimer », nous explique Thérèse, en rappelant l'*Imitation*, L. III, ch. V, 7 (CSG, op. cit., p. 105).

³⁷⁸ « C'est la simplicité que j'aime », dit Jésus dans un poème de Thérèse (RP 5, 1v°, *Le divin petit mendiant de Noël*, 25 décembre 1895). C'est aussi la vertu préférée de la Vierge Marie : « Je veux que sur ton front rayonne / La douceur et la pureté / Mais la vertu que je te donne / Surtout, c'est la Simplicité » (PN 12, 5-6, *La Reine du Ciel à son enfant bien-aimée*, 18 décembre 1894). Au reste, Thérèse était persuadée que la « vie réelle [de la Vierge Marie] devait être toute simple » (CJ 21.8.3). Nous en reparlerons en étudiant les vertus enfantines.

³⁷⁹ *Imitation*, L. III, ch. v, 7, cité en CSG, op. cit., p. 105.

³⁸⁰ Cf. par exemple : « Elle me raconta qu'autrefois pour se mortifier, elle pensait à des choses sales en mangeant. "Mais après, j'ai trouvé cela plus simple d'offrir au bon Dieu ce que je trouvais à mon goût " » (CJ 1.9.12). À propos de son éventuelle inappétence, voir J. MAÎTRE, *L'Orpheline de la Bérésina...*, op. cit., pp 61-

l'orgueil, la meilleure prophylaxie de l'amour de soi³⁸², LA recette pour rester « petit » (l'un n'allant pas sans l'autre³⁸³), et dont le père Massol dit qu'il est « le point de départ de sainteté, et le moyen d'y parvenir [...] la base de notre édifice spirituel ; d'elle dépend sa conservation, sa solidité et son progrès... [... c'est] **l'aimant qui attire le regard de Dieu sur nous**, le chemin qui donne accès à la sainteté ». ³⁸⁴ La simplicité et l'humilité sont cousines : elles sont à l'origine de notre sanctification, parce qu'elles sont susceptibles de nous convaincre de notre petitesse et de nous rendre accueillants de la grâce, dans le sens d'un désistement de soi en Dieu. Car, et ceci est le nœud de la question que Thérèse étudiera, presque systématiquement, dans trois ans – et sur lequel nous reviendrons alors –, la formule « plus on s'approche du Bon Dieu, plus on se simplifie », vaut également en sens contraire : "plus on est simple, plus on se rapproche de Dieu"³⁸⁵. Il faut donc se détacher de tout ce qui Lui fait obstacle et concurrence, à commencer par nous-même.

3.3.4. L'aride retraite de début janvier 1889 et son absence de consolation

Thérèse y insiste auprès de Céline qui brigue aussi le Carmel³⁸⁶, tandis qu'elle-même évolue dans une période transitoire (elle est à la veille d'entrer au noviciat et M. Martin ne va guère mieux) : le *détachement* de soi est un facteur indispensable de notre sanctification. Thérèse recourt aussi au verbe *s'arracher*, plus incisif, à ce qui nous entoure et nous constituait jusqu'alors. En filigrane, on peut lire que Thérèse n'est pas sans connaître la douleur qu'engendre ce renoncement : elle yit ce qu'elle griffonne à la hâte. En préparant doucement, mais fermement, Céline à ce qui l'attend, c'est elle qu'elle exhorte par la même occasion : « en attendant commençons notre martyre, laissons Jésus nous arracher tout ce qui

64 et 211-222.

³⁸¹ Or, « celui dont l'amour est simplement recherche de soi ne tolère comme frère que celui qui lui ressemble » (P. D'ORNELLAS, *Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus...*, op. cit., p. 33).

³⁸² Ainsi saint Michel invective Lucifer : « [...] Monstre d'orgueil, roule dans la poussière / Recule (bis) vaincu par l'Humilité (bis) ! » (RP 7, 5r°, *Le triomphe de l'humilité*, op. cit.).

³⁸³ Par exemple, à l'infirmerie, après avoir « confié quelques humiliations bien pénibles qui lui avaient été données par des sœurs [elle conclut :] "Le bon Dieu me donne ainsi tous les moyens de rester bien petite" » (CJ 18.4.1). Et aussi RP 7, 5v°, *Le triomphe de l'humilité*, op. cit. : « Vous désirez, ferventes carmélites / Gagner des cœurs à Jésus, votre Époux / Eh bien, pour Lui restez toujours petites / L'Humilité met l'enfer en courroux ! » Nous y reviendrons.

³⁸⁴ R. MASSOL, *Vers la sainteté...*, op. cit., pp. 205 et 212. C'est l'auteur qui souligne.

³⁸⁵ Remarquons en physique que toute matière est simple avant de devenir complexe, pluricellulaire.

³⁸⁶ Entre temps, Céline est la garde-malade de M. Martin, étant la dernière à demeurer à la maison. C'est la raison pour laquelle Thérèse lui certifie, avec le recul : « [...] Jésus nous a attirés ensemble quoique par des voies différentes, ensemble Il nous a élevés au-dessus de toutes les choses fragiles de ce monde dont la figure passe » (LT 137, 1v° à Céline, 19 octobre 1892).

nous est le plus cher, et ne lui refusons rien »³⁸⁷, écrit-elle ; pas même l'absence de consolation.

Car Thérèse découvre les nuances de la pédagogie divine à travers la désolation³⁸⁸. Celle-ci va dorénavant commander le développement de sa conception de la sainteté dans ses ramifications les plus profondes, en la *conduisant* « en droite ligne à l'holocauste à l'Amour miséricordieux »³⁸⁹. Mais auparavant, ce nouvel apprentissage va l'aider à renoncer à l'amitié, aux soutiens humains et à l'affectueuse complicité qui l'unissait à son père ; détachements auxquels l'ont préparée ses observations sur l'absence de jouissance et de joie que procure la pratique des vertus, et sur le manque d'élan général. En 1895, Thérèse a assez de recul pour prendre acte de ce qu'a déjà accompli la grâce prévenante jusqu'en 1889 (3.3.4.1.), non sans douleur (3.3.4.2.), avant d'en tirer un premier bilan (3.3.4.3.). Voici l'extrait.

« Comment un cœur livré à l'affection des créatures peut-il s'unir intimement à Dieu³⁹⁰ ?... Je sens que cela n'est pas possible. Sans avoir bu à la coupe empoisonnée de l'amour trop ardent des créatures, *je sens* que je ne puis me tromper, j'ai vu tant d'âmes séduites par cette *fausse lumière*, voler comme de pauvres papillons et se brûler les ailes, puis revenir vers la vraie, la douce lumière de l'amour qui leur donnait de nouvelles ailes plus brillantes et plus légères afin qu'elles puissent voler vers Jésus, ce Feu Divin "qui brûle sans consumer." Ah ! je le sens, Jésus me savait trop faible pour m'exposer à la tentation, peut-être me serais-je laissée brûler tout entière par la trompeuse lumière si je l'avais vue briller à mes yeux... [...] Je n'ai donc aucun mérite à ne m'être pas livrée à l'amour des créatures, puisque je n'en fus préservée que par la grande miséricorde du Bon Dieu ! [...] Je le sais : "celui à qui on remet moins, aime moins" mais je sais aussi que Jésus m'a plus remis qu'à Sainte Madeleine, puisqu'il m'a remis d'avance, m'empêchant de tomber. [...] Voici un exemple qui traduira un peu ma pensée. – Je suppose que le fils d'un habile docteur rencontre sur son chemin une pierre qui le fasse tomber et que dans cette chute il se casse un membre, aussitôt son père vient à lui, le relève avec amour, soigne ses blessures [...] Sans doute cet enfant a bien raison d'aimer son père ! Mais je vais encore faire une autre supposition. – Le père ayant su que sur la route de son fils se trouvait une pierre, s'empresse d'aller devant lui et la retire (sans être vu de personne). Certainement, ce fils, objet de sa prévoyante tendresse, [...] s'il vient à connaître le danger auquel il vient d'échapper, ne l'aimera-t-il pas davantage ? Eh bien, c'est moi qui suis cette enfant, objet de l'amour prévoyant d'un Père qui n'a pas envoyé son Verbe pour racheter les justes mais les pécheurs." Il veut que je l'aime parce qu'il m'a remis, non pas beaucoup, mais tout. Il n'a pas attendu que je l'aime beaucoup comme Ste Madeleine, mais il a voulu que JE SACHE comment il m'avait aimée d'un amour d'ineffable prévoyance, afin que maintenant je l'aime à la folie!... » (Ms A, 38r°-39r°).

³⁸⁷ LT 86 à Céline, 15 mars 1889. Cf. aussi LT 94, op. cit. : « Comment donc Jésus a-t-il fait pour détacher ainsi nos âmes de tout le créé ? Ah ! il a frappé un grand coup... mais c'est un coup d'amour ». Et encore : « Ah ! petite sœur, détachons-nous de la terre, volons sur la montagne de l'amour où se trouve le beau Lys de nos âmes... Détachons-nous des consolations de Jésus, pour nous attacher à Lui !... » (LT 105, 1v°-2r° à Céline, 10 mai 1890).

³⁸⁸ En fait, Thérèse fut privée de consolations et vécut dans la sécheresse rapidement après son entrée au couvent (cf. Ms A, 73v°), avec la première congestion cérébrale de M. Martin.

³⁸⁹ Note avec justesse Marcel Moré (M. MORÉ, *La foudre de Dieu*, op. cit., p. 34).

³⁹⁰ La note 151 du Manuscrit A nous renvoie à saint Jean de la Croix : « L'âme qui donne son affection à la créature [...] ne pourra donc en aucune façon s'unir à l'être infini de Dieu » (saint Jean DE LA CROIX, *Montée du Carmel*, I, 4, 4).

3.3.4.1. L'œuvre de la grâce prévenante...

Thérèse surmonta toujours l'âpreté des faits et gestes d'autrui et des événements parce qu'elle en déchiffrait le sens spirituel et théologal. Elle a saisi que la grâce prévenante a été plus loin, chez elle, en *l'empêchant* « de tomber » et en lui ayant tout remis d'avance. En fait, note le père Léthel, « c'est éminemment le cas de Marie qui a aimé Jésus encore plus que Marie-Madeleine [...], et la phrase] "il m'a remis non pas beaucoup, mais tout" se vérifie de façon parfaite dans le cas unique de Marie : c'est le privilège de l'Immaculée-Conception ».³⁹¹ Pour le dire avec le père Massol, « Thérèse est une rachetée, mais une rachetée à laquelle on a pardonné tous les péchés avant qu'elle ait eu le temps d'en commettre un seul ; cela doit la forcer à une humilité plus grande »³⁹².

Sa lucidité n'atténua cependant jamais la douleur des purifications de sa sensibilité. Son cœur aimant eut pu s'égarer dans la vie en société avec son défilé de mondanités, dans les dédales du cœur de l'homme, et dans les vicissitudes des sentiments humains. Car déjà, sa petite expérience l'a vue se leurrer dans les amitiés humaines qui l'éconduisirent³⁹³ à travers les déceptions³⁹⁴ et l'*amertume*³⁹⁵ ; tant elle était aimante³⁹⁶, mais aussi « éprise d'absolu »³⁹⁷. Loin de se prétendre meilleure que les autres, et dans une intuition partagée par tous les saints, Thérèse se refuse tout mérite parce que, sans la prévenance divine, elle eut pu se forfaire aussi et tomber bien bas. Le rappel de ses déboires en amitiés lui donne de faire éclater, après coup et comme un bouquet final, sa gratitude envers le passé et sa confiance dans l'avenir. Elle découvre l'une des principales causes de sa sanctification, que la théologie appelle le "*mérite de condigno*", dans le cadre de notre justification opérée par la mort et la Résurrection de Jésus-Christ, Fils de Dieu. Cette première grâce de conversion, qui est sans mérite de notre part, nous assure le Salut. Jusqu'où donc Dieu s'abaissera-t-Il ? On serait stupéfait à moins³⁹⁸.

³⁹¹ F.-M. LÉTHEL, *Connaître l'amour du Christ...*, op. cit., p. 517.

³⁹² R. MASSOL, *Vers la sainteté...*, op. cit., pp. 219-220. Son enseignement proposera pourtant bientôt la « voie du "bon larron", celle de la liberté et de l'espérance, à travers la faiblesse, l'incapacité et le péché lui-même... » (B. BRO, *La gloire et le mendiant*, op. cit., p. 94), quand bien même donc elle a peu péché. Nous y reviendrons.

³⁹³ « Les créatures, oh ! les créatures » (*LT 74*, op. cit.).

³⁹⁴ En *Ms A*, 38r°, elle rapporte un fait de sa jeunesse qui décrit bien le besoin de tendresse qui l'habitait.

³⁹⁵ Cf. *Ms A*, 38v° ; 40r° ; 51r° ; 65r° ; etc.

³⁹⁶ Elle le reconnaissait : « Combien je remercie Jésus de ne m'avoir fait trouver "qu'amertume dans les amitiés de la terre" avec un cœur comme le mien, je me serais laissée prendre et couper les ailes » (*Ms A*, 38r°).

³⁹⁷ Cl. BOUREILLE, *De Thérèse Martin à Thérèse de Lisieux...*, op. cit., p. 49. En effet, note avec justesse l'auteur, « Thérèse a découvert, et cela définitivement, la fragilité des sentiments humains. Ils contiennent l'impossibilité d'une réciprocité totale, chacun ayant à tracer le sillon de sa propre vie » (*ibid.*, pp. 49-50).

³⁹⁸ Ce saisissement, Thérèse l'a décrit dans une répartie de sœur Marie-Madeleine, au début de son avant-dernière récréation : « "[...] mais moi, pauvre petite bergère, comment a-t-Il pu s'abaisser jusqu'à me prendre pour son épouse ? Il savait bien pourtant que je n'avais ni science ni vertu." [Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus

Si depuis toujours Thérèse est accoutumée à une grande intimité avec Jésus³⁹⁹, ayant même connu une forte expérience d'amour⁴⁰⁰ et été portée par de véritables élans amoureux envers Lui⁴⁰¹, elle connaît l'aridité la plus pure au cours de la retraite⁴⁰² précédant son noviciat.

3.3.4.2. ... *parachevées par les désolations spirituelles*

Nous gauchirions ses sentiments en croyant que Thérèse a reçu cette purification passive parce qu'elle n'avait pas encore inhibé tout à fait le réflexe vital de lutter contre le dépouillement intérieur. Ce serait mal juger les trois extraits suivants, adressés à ses deux sœurs, et qui filigraient son épreuve intérieure :

« Si vous saviez combien je veux être indifférente aux choses de la terre, que m'importe toutes les beautés créées, je serais malheureuse en les possédant, mon cœur serait si vide !... C'est incroyable comme mon cœur me paraît grand quand je considère tous les trésors de la terre, puisque je vois que tous réunis ne pourraient le contenter [...] »
(LT 74, 2r° à sœur Agnès de Jésus, 6 janvier 1889).

« Pourquoi chercher du bonheur sur la terre, je vous avoue que mon cœur en a une soif ardente, mais il voit bien, ce pauvre cœur, que nulle créature n'est capable d'étancher sa soif, au contraire, plus il boit à cette source enchantée plus sa soif devient ardente !... »
(LT 75 à sœur Marie du Sacré-Cœur, 6 ou 7 janvier 1889).

« Qu'il est bon pour moi celui qui sera bientôt mon fiancé, qu'il est divinement aimable en ne voulant me permettre de m'attacher à AUCUNE chose créée ! Il sait bien que si il me donnait seulement une ombre de BONHEUR, je m'y attacherais avec toute l'énergie, toute la force de mon cœur ; cette ombre il me la refuse, il aime mieux me laisser dans les ténèbres que de me donner une fausse lueur qui ne serait pas lui !... Puisque je ne puis trouver aucune créature qui me contente, je veux tout donner à Jésus, je ne veux pas donner à la créature seulement un atôme (sic) de mon amour ; puisse Jésus me donner toujours de comprendre que lui seul est le bonheur parfait même quand lui-même paraît absent !... »

Aujourd'hui plus qu'hier, si cela est possible, j'ai été privée de toute consolation ; je remercie Jésus qui trouve cela bon pour mon âme, et puis peut-être que si il me consolait je m'arrêtera à ces douceurs, mais Il veut que tout soit pour lui !... Eh bien, tout sera pour lui, tout, même quand je ne sentirai rien à pouvoir lui offrir, alors comme ce soir je lui donnerai ce rien !... [...] le bonheur, il n'est que dans la souffrance et dans la souffrance sans aucune consolation !... »
(LT 76, 1v°-2v° à sœur Agnès de Jésus, 7 janvier 1889).

Il n'y a pas la moindre consolation – valable et durable – à déceler dans le créé. Au

répond] : "Notre Seigneur ne s'est pas plus abaissé en venant à vous qu'Il ne l'a fait pour nous ; au contraire, à ses yeux la plus humble condition est la plus grande ; mais comme vous je suis émue en contemplant son amour" » (RP 7, 1r°, *Le triomphe de l'humilité*, op. cit.). Voir aussi : « [...] jamais le Dieu que je cherche n'entendra ma prière... Il faudrait que Lui-Même s'abaisse jusqu'à moi pour que mon désir ne soit pas chimérique » (RP 6, 5v°, *La fuite en Egypte*, 21 janvier 1896).

³⁹⁹ N'oublions pas qu'en 1887, année bénie avec 1884, Jésus l'« instruisait en secret des choses de son amour » (Ms A, 49r°), sans qu'elle eût besoin de recourir à des guides spirituels !

⁴⁰⁰ Cf. sa soif des âmes qui lui vint de la contemplation d'une image du Christ crucifié, en juillet 1887 (voir *supra*).

⁴⁰¹ Souvenons-nous de ses « transports d'amour », toujours en 1887 (voir Ms A, 52r°-52v°).

⁴⁰² Du 5 janvier au soir, au 9 janvier, en vue de sa prise d'habit (relatée en Ms A, 75v°).

lieu d'étouffer cette vérité, Thérèse la pointe du doigt avec une véhémence d'accent⁴⁰³, qui en essaime toute la fécondité : c'est en accueillant sans réserve cet enseignement divin, que l'on pourra « comprendre que [Dieu] seul est le bonheur parfait ». De surcroît, l'absence de consolation nous convie à entrer dans une relation exclusive avec Jésus, que l'on recherche pour Lui-même, et non pour les émotions ou l'enthousiasme⁴⁰⁴ qu'Il pourrait susciter en nous. La dernière phrase de la citation, qui peut paraître outrancière dans son expression doloriste⁴⁰⁵, veut démarquer ce bonheur d'une conception trop humaine en redisant le rôle positif et purificateur que peut endosser la souffrance⁴⁰⁶ : sans être un objectif en soi, elle est le truchement provisoire mais imparable « pour gagner la vie éternelle ». Cette réduction du bonheur à la souffrance pourrait correspondre à une figure de style, une contraction métonymique (un hypallage), qui veut que nous buvions le verre dont nous n'avalons en réalité que le contenu : ici, on aime la souffrance – l'absence de consolation – parce que, par là, on marque notre attachement inconditionnel à Jésus, dans un amour purifié de l'humain. Ou bien encore, on pourrait parler de synecdoque, qui veut que l'on prenne la partie – la souffrance –, pour le tout – l'amour de Jésus. « C'est pourquoi cet amour peut paraître aller jusqu'à aimer la douleur. Il ne l'aime pas du tout ; il n'a de goût qu'au bonheur [avec Dieu, entendons-nous]. Mais ce qu'il aime dans la douleur d'amour, c'est qu'elle signifie une présence toute pure à l'aimé, une présence qui ne revendique plus rien »⁴⁰⁷. On aime Dieu pour Lui-même, et non pour Ses bienfaits. C'est la direction du regard qui commande tout : considérer la souffrance non pas comme une fin, mais comme un moyen en vue d'une fin supérieure : Dieu.

3.3.4.3. *L'enseignement à en tirer*

Thérèse ne doit pas revoir ses aspirations à la baisse ou envisager une sainteté en demi teinte, mais compter désormais avec l'absence de consolation spirituelle. La vertigineuse

⁴⁰³ Quelques mois avant de mourir, Thérèse écrira plus sereinement : « Je ne trouve rien sur la terre qui me rende heureuse ; mon cœur est trop grand, rien de ce qu'on appelle bonheur en ce monde ne peut le satisfaire » (*LT* 245, v° à Mère Agnès de Jésus, sœur Marie du Sacré-Cœur et sœur Geneviève, 1 juin (?) 1897).

⁴⁰⁴ Cf. aussi A. M. SICARI, *Teresa di Gesù Bambino*, op. cit., p. 41.

⁴⁰⁵ Signalons une étude consacrée aux dérives possibles d'une certaine recherche de la souffrance : A. B. ULANOV, « Religious Devotion or Masochism ? A Psychoanalyst Looks at Thérèse », *Carmelite studies* (1990 - n° 5), pp. 140-156.

⁴⁰⁶ Ainsi écrivait-elle le lendemain : « Que j'ai soif du Ciel là où l'on aimera Jésus sans réserve !... Mais il faut souffrir et pleurer pour y arriver... eh bien ! je veux souffrir tout ce qu'il plaira à Jésus, le laisser faire ce qu'il voudra de sa petite balle » (*LT* 79, v° à sœur Marie du Sacré-Cœur, 8 janvier 1889).

⁴⁰⁷ M. BELLET, *Thérèse et l'illusion*, Paris, DDB, 1998, p. 37.

déconstruction de soi se poursuit. Sa perception de Dieu commence à se défaire des jouissances du cœur et de l'esprit⁴⁰⁸, à se dépourvoir de toute impression sensible reconfortante. Son être s'émonde de tout ce qui n'est pas Lui. Aussi bien, à nouveau proche de ses deux sœurs aînées, elle doit conjointement taire tout élan d'affection envers elles. Ou encore, elle peut écrire librement à son père son admiration et mieux conscientiser les trésors de richesses grâce à cet éloignement physique ; seulement, quand il se tait dans la maladie, elle ne peut que respecter ce silence. Thérèse a renoncé au monde, mais les sacrifices n'ont pas encore dit leur dernier mot. Enfin, si l'amour doit motiver primordialement son agir, la souffrance le file comme son ombre.

« *Oui, mais... !* », disait-elle volontiers, Thérèse tend à la simplicité – qui est « la marque des enfants de Dieu » (*Phil 2, 15*). Autrement dit, l'instruction divine s'annonce, en fait, sous les meilleures auspices : le silence de Dieu est précieux et Thérèse ne le sous-estime pas ; non plus qu'elle le craint. Il ne l'empêchera pas de continuer de s'inféoder⁴⁰⁹ à Lui et de maintenir serrée dans les mains la bannière de la confiance.

3.4. Troisième récapitulation de sa conception de la sainteté

Au terme de cette troisième section, établissons systématiquement les points de doctrine thérésienne sur la sainteté qui en ressortent. Du côté humain, le bilan semble plutôt mitigé. Jalousie, scepticisme et méfiance de certains lui ont ouvert les bras dès qu'elle a eu franchi le seuil du cloître⁴¹⁰. Par ailleurs, la douce personnalité de M. Martin se désagrège et se confond inexorablement avec la folie, en orientant considérablement les réflexions de Thérèse vers le mystère de la Passion et de la souffrance ; cependant que les tentations du monde batifolent autour des élans de Céline vers la vie religieuse. Enfin, alors que Thérèse est sur le point d'entrer au noviciat, Jésus met un terme aux consolations spirituelles, dont elle était jusqu'alors abreuvée. Nous ne partageons pas le commentaire du père Rideau qui dit de Thérèse :

« Mieux dirigée par des maîtres, elle eut appris que le "sentiment" peut être illusoire et dangereux en faisant confondre une visite de Dieu avec un simple frémissement émotif, [et] que le désir des "consolations" peut masquer une sorte de gourmandise : non pas vaines sans doute,

⁴⁰⁸ Ainsi qu'il en ira dans son « épreuve contre la foi », dont elle perdra la « jouissance » (cf. *Ms C, 7r°*) ; bien que s'ajoute, chez elle, une expérience originale. Cf. annexe n° 11 : « Thérèse et son "épreuve contre la foi" ».

⁴⁰⁹ Se ranger dans les vues de Dieu, sans la connotation d'aliénation, que lui a donnée l'histoire. C'est le rapport de suzerain à vassal : le suzerain protège le vassal, qui lui jure, en échange, une fidélité sans concession.

⁴¹⁰ « À ce moment-là, la moyenne d'âge des religieuses est exactement de 50 ans » (J.-F. SIX, *Thérèse de Lisieux au Carmel, op. cit.*, p. 126).

précieuses parfois, elles sont loin d'être un signe évident de la présence de Dieu [...] ; éphémères et incertaines, elles ne doivent pas être surestimées. Au reste, une certaine insensibilité, associée à une véritable joie de la bonne volonté et de l'amour généreux, est le lot habituel de beaucoup de chrétiens et même d'âmes consacrées. » (E. RIDEAU, *Thérèse de Lisieux...*, *op. cit.*, p. 210).

En effet, les traits nous semblent forcés. Ce n'est pas parce que Thérèse vivait dans les consolations qu'elle s'appuyait sur ses douces impressions et les recherchait. Autrement, elle n'eut pas tenu aussi rapidement d'aussi justes propos sur le non-sentir auprès de Céline, et sur sa fuite de l'illusion religieuse. La transition, entre les consolations et les désolations, est âpre, et Thérèse la vit comme telle.

Par ailleurs, l'argument de l'échec apparent est cependant réversible. Ainsi, Thérèse apprend que l'amour de Dieu doit être assumé au-delà de toutes les sécurités affectives et sensibles, au lieu de se laisser corroder par elles si elles disparaissent. Probablement, Thérèse avait une faiblesse du côté de sa relation à Jésus, et la purification de la désolation était nécessaire à sa progression dans l'intimité avec Lui ; purification qui s'opère exactement en parallèle avec celle de son grand amour filial pour son papa. Par la suite, Thérèse reviendra souvent sur le "non sentir" et l'absence de consolation, pour les rétablir dans leur vraie valeur ; par exemple en affirmant : les « désirs [de martyre] sont une consolation, que Jésus accorde parfois aux âmes faibles comme la mienne (et ces âmes sont nombreuses) mais lorsqu'il ne donne pas cette consolation c'est une grâce de privilège »⁴¹¹. En somme, Dieu exauce son vœu de « changer pour [elle] en *amertume*, toutes les consolations de la terre!..." »⁴¹² ; Il la prépare aussi à ce qu'elle enseignera plus tard aux petites âmes – dont elle fut le prototype –, et qui pourront ainsi l'imiter plus facilement, à travers ces épreuves affectives. En effet, explique G. Morel – et la précision peut aussi éclairer sous un autre angle l'expression « non senti » :

« [...] lorsque nous déclarons que la vie mystique est l'aboutissement normal de la vie religieuse, nous ne voulons nullement dire que tout homme puisse avoir une conscience *thétique* très vive de cette vie, ni *a fortiori* l'exprimer de manière aussi brillante qu'un Jean de la Croix. Nous appelons conscience thétique la conscience explicite qui fait refluer la vie jusque sur le psychisme et le corps naturels de l'individu. Elle est distincte de la conscience non thétique qui est essentiellement la certitude vécue de l'union à l'Absolu : celle-ci est évidemment l'essentiel. Lorsque pour prendre un exemple type, à la fin de sa vie, Thérèse de Lisieux est entrée dans un nouvel abîme de ténèbres où semblait s'effondrer sa conscience religieuse, qui pourrait cependant croire qu'alors sa mystique ait disparu ? Ce n'est donc pas d'après l'acuité de la conscience explicite, thétique, que l'on doit juger de la vie mystique d'un individu, et il est à craindre que certains ne jugent de la mystique d'après la catégorie conscience, comme si cette catégorie était la catégorie suprême de l'existence humaine. » (G. MOREL, « Le sens de l'existence selon saint Jean de la Croix », tome I, Paris, Aubier, 1960, p. 43, n. 78, cité dans C. DE MEESTER, *Dynamique...*, *op. cit.*, p. 311, note 45 ; c'est nous qui soulignons).

⁴¹¹ LT 197, 1v°, *op. cit.*

⁴¹² Ms A, 36v°.

Enfin, on voit Thérèse renforcer et élaguer son amour en arrivant, avec persévérance, à conjurer les « coups d'épingles » dont elle est victime. De fait, la grâce n'a pas encore eu raison de ses dernières réticences à renoncer à l'héroïsme humain. Thérèse a trouvé un *modus vivendi* pour ne pas capituler devant les embûches. C'est l'accueil franc et vaillant, bien que parfois « sans courage », de la souffrance. Celle-ci occupe une place considérable dans sa conception de la sainteté, en tant que l'instrument du Salut des âmes qui se perdent, et surtout, pour le moment, en tant que le procédé le plus efficace pour équarrir sa nature et la mettre en consonance avec la grâce. Cependant, l'inéluctable progression de troubles mentaux graves chez M. Martin⁴¹³ et la sécheresse spirituelle, qui prend les rênes de sa vie de foi, commencent à modifier sensiblement la nature de sa générosité conquérante et intrépide. Ces événements, apparemment funestes, préparent Thérèse à des heures fastes, en escamotant, malgré elle, toute hâte et toute initiative dans son ascension dans la perfection.

En définitive, nous ne pouvons dire avec le père De Meester, que Thérèse veuille « laisser aussi peu de brèches que possible dans les remparts [... au point que] la sainteté elle-même en vient à être définie comme une volonté de souffrir décidée et amoureuse [...] ». Même si nous pensons avec l'auteur que Thérèse « caresse toujours inconsciemment l'idée que la sainteté en définitive dépend bel et bien de sa souffrance, et par là d'elle-même [...] et qu'il faut] qu'elle la *conquière*, qu'elle la paie de son sang »⁴¹⁴. La première assertion durcit un peu l'attitude de Thérèse en la détachant des circonstances pénibles qui accompagnent l'année de son postulat ; Thérèse n'eut probablement pas tenu le même langage si des *roses* avaient accompagné ses premiers pas dans la vie religieuse. Par contre, il est indéniable que la volonté de Thérèse est encore très présente dans sa résolution de devenir sainte et parfaite. Sa détermination donne la prévalence à ses désirs sur ceux de Jésus sur elle ; la dégénérescence de M. Martin et la promiscuité quotidienne auront bientôt raison de sa nature vindicative ; non pas qu'il faille la mâter, mais l'assouplir pour la faire entrer dans les vues de la grâce ; c'est ce que nous allons voir dans le chapitre suivant.

⁴¹³ Ce triste fait va prolonger de trois mois la durée (de six mois en principe) du postulat de Thérèse.

⁴¹⁴ C. DE MEESTER, *Les mains vides...*, op. cit., pp. 60 et 62.

Chapitre second.

Du 10 janvier 1889 au 20 mars 1896

Cette nouvelle période s'ouvre avec la prise d'habit de Thérèse : le 10 janvier 1889.⁴¹⁵ À l'occasion de l'événement, Thérèse met sur papier des résolutions phares qui orienteront sa vie et donneront la première nourriture de son noviciat : « Demandez à Jésus que je devienne une grande sainte, je demanderai la même grâce pour ma chère petite compagne ! »⁴¹⁶ ; Thérèse ajoute pour la première fois « de la Sainte Face » à sa signature. Selon les canons en vigueur au Carmel, Thérèse peut prononcer ses vœux perpétuels après une année de noviciat, ce qui nous transporte au mois de janvier 1890. Mais les supérieurs préfèrent, vu le jeune âge de la candidate, surseoir de huit mois l'événement. La cérémonie publique de la prise de voile noir⁴¹⁷ est prévue pour le 24 septembre 1890, mais deux semaines plus tôt Thérèse s'engage déjà irrévocablement au Carmel puisqu' lieu sa profession, le 8 septembre, et dont elle résume les dispositions d'esprit dans sa seconde prière⁴¹⁸.

Ce chapitre deuxième regroupe sept années de Thérèse au Carmel de Lisieux : depuis les premiers mois de son noviciat jusqu'aux derniers mois du priorat de Mère Agnès, dont l'élection a fixé le seuil de la seconde section du présent chapitre. Passer en revue ce qu'elle a écrit, la voir comme elle s'est vue (après coup) en complétant ces sources par ses réflexions

⁴¹⁵ Soit presque neuf mois, jour pour jour, après son entrée au postulat, le 9 avril 1888 ; le temps d'une gestation avant l'enfantement.

⁴¹⁶ « Souvenir de ma chère Prise d'Habit », *LT 80* à sœur Marthe de Jésus, 10 janvier 1889.

⁴¹⁷ Une précision sera peut-être la bienvenue. « Il s'agissait là d'un rite complémentaire, propre au cérémonial carmélitain. L'Évêque bénit le voile à l'autel et l'impose à la jeune professe par la grille de communion. À l'issue de l'office, le père s'approche à son tour pour bénir sa fille. Avec une espérance d'enfant, Thérèse escomptait la présence de son "Roi". Une amélioration passagère récemment constatée dans son état autorisait, semblait-il, ce déplacement. En dernière heure, M. Guérin s'y opposa, craignant à juste titre d'infliger au vieillard un choc au-dessus de ses forces » (S.-J. PIAT, *Histoire d'une famille...*, *op. cit.*, p. 330).

⁴¹⁸ Dont voici le contenu : « O Jésus, mon divin époux ! que jamais je ne perde la seconde robe de mon Baptême, prends-moi avant que je fasse la plus légère faute volontaire. Que je ne cherche et ne trouve jamais que toi seul, que les créatures ne soient rien pour moi et que je ne sois rien pour elles mais toi Jésus soit tout ! Que les choses de la terre ne puissent jamais troubler mon âme que rien ne trouble ma paix, Jésus je ne te demande que la paix, et aussi l'amour, l'amour infini sans limite autre que toi, l'amour qui ne soit plus moi mais toi mon Jésus. Jésus que pour toi je meure martyr, le martyr du cœur ou du corps, ou plutôt tous les deux..... Donne-moi de remplir mes vœux dans toute leur perfection et fais-moi comprendre ce que doit être une épouse à toi. Fais que je ne sois jamais à charge de la communauté mais que personne ne s'occupe de moi, que je sois regardée foulée aux pieds oubliée comme un petit grain de sable à toi, Jésus. Que ta volonté soit faite en moi parfaitement, que j'arrive à la place que tu as été devant me préparer..... Jésus fais que je sauve beaucoup d'âmes, qu'aujourd'hui il n'y en ait pas une seule de damnée et que toutes les âmes du purgatoire soient sauvées.... Jésus pardonne-moi si je dis des choses qu'il ne faut pas dire, je ne veux que te réjouir et te consoler. » (*Pri 2, Billet de profession, op. cit.*).

personnelles, et enfin parachever cette analyse de nos propres considérations en discussion avec la littérature secondaire, c'est toujours la même ambition qui nous tient et nous motive, grâce à une lecture assidue qui a dû suppléer à l'absence de méthode dans ses écrits.

1. Première section : le noviciat (10 janvier 1889 - janvier 1893). « Demandez à Jésus que je devienne une grande sainte »

La supplique est hardie mais Thérèse n'en retrancha jamais rien⁴¹⁹. L'audace du vœu ne surprend pas. On sait que la jeune fille ne veut pas être une « sainte à moitié ». Aussi, l'adjectif "grand" accompagne fidèlement le substantif "sainte" dans ses écrits. Quant à l'identité du destinataire du billet (sœur Marthe de Jésus), elle n'étonne pas davantage : nous avons inféré plus haut que Thérèse souhaite dorénavant entretenir tout le monde de son désir de "grande sainteté". En sus, émerge un point décisif des convictions qu'elle affichera en ce domaine : tout le monde peut aspirer à être saint et espérer le devenir en sollicitant Jésus pour recevoir « la même grâce ». Rien n'empêche, *a priori*, de la part de Dieu, que nous n'en bénéficions pas. Car enfin, la formulation de son vœu connaît une notable modification : le point de départ de son désir de sainteté n'est plus elle-même mais Jésus, vers qui elle se tourne. Thérèse ne dit plus « Je veux être une sainte », mais elle *demande* à Jésus « de devenir une grande sainte ». Cependant, elle ne s'adresse pas encore directement à Lui mais passe par l'entremise d'une consœur, comme si elle avait conscience que la sainteté est un don de Dieu, oui, mais gratuit et que l'on ne réclame pas ; encore moins n'importe comment. L'extrait suivant va nous donner d'autres éclairages dans ce sens, sur la progression de Thérèse et les incidences sur sa conception de la sainteté.

1.1. « D'abondantes lumières sur la perfection religieuse »

Quand elle avait quatorze ans, du temps où la perfection lui était aisément praticable, Thérèse n'avait pas encore cerné totalement le sujet, ni du coup épuisé toutes ses ressources – tant il est vrai que la perfection est une matière insondable. Après avoir bénéficié « d'abondantes lumières sur la perfection religieuse » (1.1.), la voici aiguillée vers le vœu de pauvreté qu'elle redécouvre (1.1.1.), et de nouveaux efforts à fournir, en pratiquant les petites vertus (1.1.2.) et en mortifiant son amour-propre (1.1.3.) ; donnant ainsi un tour inattendu et

⁴¹⁹ Même si elle fut "remise au pas" par le père Blinot venu prêcher une retraite en mai 1890. Après qu'elle lui avait confié vouloir « devenir une sainte » et « aimer le Bon Dieu autant que sainte Thérèse », il lui rétorqua : « Quel orgueil ! Bornez-vous à corriger vos défauts, à ne plus offenser le Bon Dieu, à faire chaque jour de petits progrès, et modérez vos désirs téméraires » (voir J.-M. MARTIN, *Trajectoire de sanctification...*, op. cit., p. 82 et PA, p. 605).

définitif au sujet brûlant des mortifications. Soit une excellente base pour, d'une part, affronter « les trois années du martyre » qui pointent à l'horizon et qui seront concrétisées dans la maladie de M. Martin⁴²⁰ (1.2.), et pour, d'autre part, approfondir deux enseignements décisifs (1.3.). Voici l'extrait.

« Depuis ma prise d'habit, j'avais déjà reçu d'abondantes lumières sur la perfection religieuse, principalement au sujet du vœu de Pauvreté. Pendant mon postulat, j'étais contente d'avoir de gentilles choses à mon usage et de trouver sous la main tout ce qui m'était nécessaire. "Mon *Directeur*" [Jésus] souffrait cela patiemment, car Il n'aime pas à tout montrer aux âmes en même temps. Il donne ordinairement sa lumière petit à petit. [...] Je fus prise à cette époque d'un véritable amour pour les objets les plus laids et les moins commodes, ainsi ce fut avec joie que je me vis enlever la jolie *petite cruche* de notre cellule et donner à sa place une *grosse cruche tout ébréchée*... » (Ms A, 74r^o-74v^o).

1.1.1. À propos du « vœu de pauvreté »

Le fait creusa profondément les sillons que Thérèse suivra pour se perfectionner. Il lui faut encore se défausser d'une carte, qui n'est pas tant celle du confort matériel, que celle d'un amour prononcé des belles choses⁴²¹. Ses parents⁴²² étaient issus de la petite bourgeoisie montante⁴²³, et les photographies en disent assez sur l'assise matérielle de son oncle Isidore Guérin⁴²⁴. Accoutumée à la distinction et à se faire servir⁴²⁵, Thérèse concède sans artifice qu'il lui fallut un temps d'adaptation avant de songer seulement à renoncer aux « gentilles choses », et sans qu'il soit dit qu'elle y fût trop attachée. Non contente de délaisser ce qui est cossu, elle pousse ses ambitions de perfection jusqu'à refuser le « nécessaire ».

Or, la pauvreté est souvent de connivence avec la disgrâce. Il ne suffit pas de ne s'accorder aucun penchant pour les biens matériels, non plus que de n'avoir pour eux aucun goût. La jeune fille comprend qu'elle agira plus parfaitement en s'entourant d'objets dont

⁴²⁰ Pour un rapport complet entre la maladie de M. Martin et l'évolution de Thérèse, voir J. CLAPIER, « Sens et incidence de la maladie de Monsieur Louis Martin sur l'itinéraire de Thérèse de Lisieux », *Carmel CXXIII* (2004), pp. 53-60.

⁴²¹ Il n'y avait rien là que de très naturel selon sa sœur Céline : « avec son tempérament d'artiste, elle eût (*sic*) préféré les choses de bon goût et non détériorées » (CSG, *op. cit.*, p. 124). Et de fait, Thérèse emploie 56 fois le mot *beauté*, dont 28 usages sont consacrés à Jésus.

⁴²² Le père était horloger et la mère confectionnait des pièces de dentelle ; qui ne connaît le « point d'Alençon » !

⁴²³ Voir aussi S.-J. PIAT, *Histoire d'une famille...*, *op. cit.*, p. 126 : « À ce mot "bourgeois" [...] on se plaît à donner un sens péjoratif [...] Il sied donc de ne l'appliquer ici qu'à bon escient, pour désigner ces choses saines et solides qui comptèrent jadis parmi les éléments de la grandeur française : simplicité des mœurs, culte du travail, esprit d'économie, souci de boucler le budget, d'assurer l'avenir, de placer les enfants, aisance honorable, maison bien tenue, probité en affaires, sens de la mesure, discipline, organisation, méthode ».

⁴²⁴ Thérèse ne connut certes pas le château de la Musse, dans l'Eure, dont hérita la famille Guérin, après le décès d'un certain Monsieur David (cf. LT 60). Céline et Léonie s'y installeront dès le 7 juin 1895.

⁴²⁵ Elle était toujours coquettement parée et habillée « comme une petite reine » (Ms A, 17r^o. Cf. aussi Ms A, 8v^o et Ms A, 41v^o-42r^o) par Louise, la "demoiselle de compagnie", ou par Pauline (Ms A, 9r^o). Marie lui frisait les cheveux (Ms A, 17r^o et Ms A, 39v^o), tant et si bien que Thérèse était incapable de se coiffer seule à onze ans (Ms A, 34r^o).

personne ne veut – souvent parce qu'ils sont *laid*s –, et en recherchant carrément les occasions de manquer de tout. En somme, Thérèse a résolu de vivre à fond la parole de Dieu : laisser autrui prendre ce qui lui reste, et ne pas s'étonner d'essayer des rebuffades en "mendiant"⁴²⁶. Progressivement, se dessine la vertigineuse spirale du dépouillement, qui s'opère de tous les côtés, et dont elle sent la terrible exigence : au détachement sincère des objets succède, d'abord, l'indigence absolue.

1.1.2. « Je m'appliquais surtout à pratiquer les petites vertus »

Par ailleurs, Thérèse adopte une attitude résolument conquérante – dans l'humilité ! – en s'élançant hardiment sur le champ du combat spirituel, où le premier ennemi à traquer est son amour-propre. Si nous osons dire, il n'est pas inconnu au bataillon, et voici quelle était la stratégie de Thérèse :

« Je faisais aussi bien des efforts pour ne pas m'excuser, ce qui me semblait bien difficile surtout avec notre Maîtresse à laquelle je n'aurais voulu rien cacher ; voici ma première victoire, elle n'est pas grande mais elle m'a bien coûté. – Un petit vase placé derrière une fenêtre se trouva brisé, notre Maîtresse croyant que c'était moi qui l'avais laissé traîner, me le montra en disant de faire plus attention une autre fois. Sans rien dire je baisai la terre, ensuite je promis d'avoir plus d'ordre à l'avenir. – À cause de mon peu de vertu ces petites pratiques me coûtaient beaucoup et j'avais besoin de penser qu'au jugement dernier tout serait révélé, car je faisais cette remarque : lorsqu'on fait son devoir, ne s'excusant jamais, personne ne le sait, au contraire, les imperfections paraissent tout de suite... Je m'appliquais surtout à pratiquer les petites vertus⁴²⁷, n'ayant pas la facilité d'en pratiquer de grandes, ainsi j'aimais à plier les manteaux oubliés par les sœurs et à leur rendre tous les petits services que je pouvais. » (*Ms A*, 74v°).

Quelle leçon d'humilité. Thérèse ne s'en cache pas. Dans une autocritique acérée et rétrospective, elle avoue que la pensée de la récompense adoucissait l'ingratitude qui accueillait ses petits services rendus, et que c'est la perspective eschatologique de la divulgation de ses bonnes actions qui soutint sa motivation dans les premiers temps. Elle semble pourtant mal emmanchée, si nous osons dire. Thérèse pose des actes si modestes et dérisoires qu'ils passent inaperçus ; du coup, on ne peut l'en remercier. Pourtant, ce sont les seuls à sa portée.

⁴²⁶ « Il faut bien parfois demander les choses indispensables, mais en le faisant avec humilité on ne manque pas au commandement de Jésus, au contraire, on agit comme les pauvres qui tendent la main afin de recevoir ce qui leur est nécessaire, s'ils sont rebutés ils ne s'étonnent pas, personne ne leur doit rien » (*Ms C*, 16v°).

⁴²⁷ Cf. saint François de Sales, *Introduction à la vie dévote* : « "Hélas ! nous ne voulons que des vertus empanachées !" Mère Agnès, très influencée par la Visitation, comprenait sûrement l'allusion » (note 344 du *Ms A*, OC, p. 1268). Rappelons que Thérèse fut éduquée dans une école de Caen, tenue par les sœurs de la Visitation et que sa tante maternelle fut visitandine. Pour une étude de l'influence salésienne sur la pensée thérésienne, voir C. RACINE, « Notes relatives à l'éducation salésienne dans la famille de sainte Thérèse, influence de cette éducation sur la pensée thérésienne (1/2), VT 68, vol. 17 (octobre 1977), pp. 271-282 et (2/2), VT 69, vol. 18 (janvier 1978), pp. 12-23.

Il s'agit donc de calibrer ce qui se présente comme une nouvelle ironie du sort : souffrir d'accomplir de petites choses, qui sont pourtant les seules accessibles à son agir. D'une part, Thérèse vise la perfection, et comment mieux y tendre si ce n'est en posant des actes gratuits, parce qu'on ne peut tirer une quelconque fierté sans craindre le ridicule, tant ils sont insignifiants. D'autre part, Thérèse "en est réduite" à exécuter ces gestes exempts de toute prétention, dans un double sens : ses services n'ont ni la contrepartie de la louange, ni guère davantage celle du remerciement. En fait, Thérèse ne connaît jamais aucun remord de ne pouvoir en faire plus, ni de laisser libre cours à ses espérances en matière de récompenses de ses bonnes actions⁴²⁸ – au reste, il n'y a aucun mal à aspirer à des récompenses surnaturelles ; ne constituent-elles pas l'objet de l'espérance⁴²⁹ ? Bientôt même, elle thématise son incapacité en termes de petitesse. Pour l'heure, les « petites vertus » lui épargnent de se rengorger dans la suffisance et le triomphalisme. Par suite, elles lui permettent de vivre dans un esprit d'humilité, qui l'encourage à poursuivre ses efforts et à les multiplier⁴³⁰, puisqu'ils ne donnent pas l'illusion d'approcher du terme – la sainteté. Mais, en fin de compte, en creux, Dieu prépare lentement Thérèse à quitter le champ ascétique qui met l'accent uniquement sur la pratique des vertus acquises (qui sont nécessaires mais pas suffisantes), en la faisant « rejoindre la tradition des grands apôtres toujours conscients de leur propre impuissance »⁴³¹ et de la vanité de leurs progrès par rapport au potentiel de la grâce. En précisant qu'« il ne s'agit pas nécessairement d'une impuissance en soi mais d'une prise de conscience que nous

⁴²⁸ Comme dans *RP 3* – seconde partie du diptyque consacré à Jeanne d'Arc. La pièce déploie l'idée selon laquelle toute destinée humaine trouve son sens et son achèvement au Ciel. Un échange dans le dernier tiers de la scénette nous intéresse directement. Sainte Catherine explique à Jeanne : « "Les âmes des justes sont dans la main de Dieu et le tourment de la mort ne les touchera pas [...] Leur affliction a été légère et leur récompense sera grande, parce que le Seigneur les a tentés et trouvés dignes de Lui. Il les a éprouvés comme l'or dans la fournaise... Il les a reçus comme une hostie d'holocauste" » (*RP 3*, 19v°, *Jeanne d'Arc accomplissant sa mission*, 21 janvier 1895). Thérèse pouvait donc légitimement attendre, en sa qualité de « juste », un séjour céleste à la mesure de ce qu'elle aurait accompli sur la terre (cf. *RP 4*, 4v°, *Jésus à Béthanie*, pour le 29 juillet 1895). Voir aussi *LT 183*, r° à sœur Geneviève, 24 février 1896. Souvenons-nous enfin de ce qu'elle rapporte quand, petite, elle accomplissait de menues tâches ménagères (cf. *Ms A*, 44r°-44v°, *op. cit.*).

⁴²⁹ « C'est Kant qui voudrait qu'on fasse le devoir d'une manière totalement désintéressée, sans attendre de récompense. [...] Et alors ose-t-on encore parler de *récompense* ? Mais c'est dans l'Évangile ! Après les Béatitudes [...] La récompense de l'Amour, du désir de l'Aimé, c'est la rencontre avec l'Aimé. Est-il vil, ce désir ? Égoïste ? Pauvre morale kantienne, tendue, inhumaine ! À force de vouloir diviniser l'homme, elle en fait une espèce de machine, sans cette humilité qui convient à la créature [...] L'espérance comporte une imperfection par rapport à la charité. Celle-ci s'oublie elle-même, l'espérance mendie. Elle mendie cette Béatitude infinie qui est cachée dans le cœur de Dieu » (Ch. JOURNET, *Dieu à la rencontre de l'homme...*, *op. cit.*, p. 119).

⁴³⁰ Par exemple, elle écrit : « hélas ! je suis si imparfaite que mes pauvres prières n'ont pas sans doute beaucoup de prix, mais il est des mendiants qui à force d'importuner obtiennent ce qu'ils désirent ; je ferai comme eux et le bon Dieu ne pourra me renvoyer les mains vides... » (*LT 99*, 2r° à Mme Guérin, 18 novembre 1889).

⁴³¹ M. M. PHILIPON, *Sainte Thérèse de Lisieux...*, *op. cit.*, p. 66.

ne pouvons rien faire pour le bon Dieu »⁴³².

1.1.3. « L'amour de la mortification me fut aussi donné »

Conjointement à la pratique des « petites vertus », et c'est un nouveau paradoxe, la saisit l'amour de la mortification⁴³³, dont nous avons déjà dit que Thérèse la concentra sur son amour-propre avant d'entrer au Carmel. Nous allons voir comment son attrait se canalisa (1.1.3.1) et s'exécuta (1.1.3.2.).

« L'amour de la mortification me fut aussi donné, il fut d'autant plus grand que rien ne m'était permis pour le satisfaire... La seule petite mortification que je faisais dans le monde et qui consistait à ne pas m'appuyer le dos lorsque j'étais assise me fut défendue à cause de ma propension à me voûter. Hélas ! mon ardeur n'aurait sans doute pas été de longue durée si l'on m'avait accordé beaucoup de pénitences... Celles qu'on m'accordait sans que je les demande consistaient à mortifier mon amour-propre, ce qui me faisait beaucoup plus de bien que les pénitences corporelles. Le réfectoire qui fut mon emploi aussitôt après ma prise d'habit me fournit plus d'une occasion de mettre mon amour-propre à sa place, c'est-à-dire sous les pieds... »
(Ms A, 74v°-75r°).

1.1.3.1. Comment cet amour de la mortification se canalisa...

Ici encore on voit que les voies de Dieu sont sans commune mesure avec notre logique. Car ce n'est pas uniquement par obéissance que Thérèse souscrit aux Constitutions du Carmel en matière de mortifications⁴³⁴, ni, non plus, seulement en raison de son tempérament qu'elle s'y « laisse entraîner au début de sa vie religieuse »⁴³⁵ « avec une grande générosité », et en demandant, à plusieurs reprises, de les multiplier⁴³⁶. Elle s'y adonna par conviction, par inclination. Mais du moment qu'elle s'y emploie, les circonstances y mettent un frein : Thérèse ne peut satisfaire ses désirs parce que sa faible constitution la dispense des grandes « mortifications corporelles ». Par suite, ce n'est pas d'elle-même que Thérèse va y suppléer en saisissant habilement et sans rien laisser paraître toutes les occasions de souffrir

⁴³² Le père Marie-Eugène est cité par L. MENVIELLE, *Thérèse docteur racontée par le père Marie-Eugène*, op. cit., p. 355.

⁴³³ En tant qu' « action de mourir à soi-même, dans la perspective de la mort corporelle, en relation avec la mort et la résurrection du Christ » (Grégoire LE GRAND, *Moralium in Job* dans *Dialogue*, éd. W. Foerster, p. 322, http://www.lexilogos.com/francais_langue_dictionnaires.htm).

⁴³⁴ Voir aussi l'annexe n° 4 : « La finalité de l'ordre du Carmel ».

⁴³⁵ Ce qu'avance – sans nous – G. GAUCHER, *Histoire d'une vie...*, op. cit., p. 168.

⁴³⁶ Cf. CSG, op. cit., p. 144. Céline nous rapporte encore – après avoir confié à Thérèse qu'elle évitait de se faire trop mal – que celle-ci lui répondit : « "Ah ! pas moi ! Je trouve que ce n'est pas la peine de faire les choses à moitié. Je prends la discipline pour me faire du mal et je veux qu'elle me fasse le plus de mal possible." Elle m'avoua que, parfois, les larmes lui en venaient aux yeux, mais qu'elle s'efforçait de sourire, afin d'avoir sur son visage l'empreinte des sentiments de son cœur, joyeux de souffrir en union avec son Bien-Aimé, pour lui sauver des âmes » (*ibid.*). Cependant, Céline précise à la fin du paragraphe que Thérèse avait ajouté « que toutes les pénitences corporelles n'étaient rien, mises en balance avec la charité » (*ibid.*). Il semble qu'en 1897 Thérèse continuait à porter les instruments de pénitence, autrement elle n'aurait peut-être pas dit, au présent : « la récitation du chapelet me coûte plus que de mettre un instrument de pénitence » (Ms C, 25v°).

qui se présentent⁴³⁷ (sans plus les rechercher). C'est après avoir essuyé des refus⁴³⁸ que Thérèse se jette dans des mortifications épurées de toute connotation humaine⁴³⁹. Comme ce sont probablement ses premiers insuccès qui alimenteront ses réflexions de façon à restituer aux souffrances physiques leur juste fonction. Autrement dit, Thérèse a été confrontée à une « impossible tâche »⁴⁴⁰, s'étant laissée persuader que tout ce qui crucifie, sanctifie. N'oublions pas que nous sommes à une époque où « une crainte de Dieu et une Justice divine mal comprises étouffaient l'amour [certains religieux étaient tombés dans cette contrefaçon de la sainteté⁴⁴¹]. L'ascèse avait fini par éliminer une mystique également mal comprise et suspectée [par exemple, on lisait peu Jean de la Croix]. Il en résultait une ascèse moralisante et volontariste, portant aux mortifications spectaculaires, et multipliant les pratiques »⁴⁴². Nous n'allons pas jusqu'à dire que Thérèse, « la petite dernière, de loin la plus jeune de la communauté, conteste ouvertement une certaine tradition du Carmel, remet en cause la vocation des carmélites, met en question leur bonne conscience selon laquelle, à la faveur de leurs efforts de mortifications, elles se jugeraient parmi les "justes" à la manière du pharisien de la parabole et se placeraient au-dessus des pécheurs »⁴⁴³. En fait, Thérèse opère en douceur, selon sa propre évolution spirituelle, et à l'encontre un climat doloriste – en dépit de la personnalité de la fondatrice du Carmel de Lisieux⁴⁴⁴, Mère Geneviève, dont nous

⁴³⁷ En témoignèrent sœur Agnès de Jésus (*PO*, pp. 168-169), sœur Geneviève de Sainte Thérèse (*PO*, p. 295), et sœur Marie de la Trinité (*PO*, p. 463). Un exemple entre vingt. Thérèse lâche ce cri à l'infirmerie : « Oh ! que ma petite épaule est meurtrie, si vous saviez ! » Et alors qu'on lui propose de « mettre de la ouate », elle rétorque vivement : « Non, il ne faut pas m'ôter ma petite croix » (*CJ* 3.8.7).

⁴³⁸ Par exemple encore, son jeune âge lui épargne dans un premier temps de vivre à plein le jeûne drastique du carême.

⁴³⁹ Ainsi, « son grand moyen était le silence », nous dit le père Bro, qui donne une liste impressionnante et probablement exhaustive de toutes les mortifications récoltées par Thérèse depuis toute petite. Voir B. BRO, *Thérèse de Lisieux...*, op. cit., pp. 198-216. Dans les trois derniers mois de sa vie, Thérèse sera pétrie et même « broyée », comme saint Ignace d'Antioche, de grandes douleurs physiques (*CJ* 10.8.5 ; voir aussi *CJ* 20.9.2).

⁴⁴⁰ C. DE MEESTER, *Les mains vides...*, op. cit., p. 53 ; en raison aussi des "pressions psychologiques" de Mère Marie de Gonzague (pour qu'elle devienne une grande sainte), signale l'auteur carme (cf. *ibid.*).

⁴⁴¹ Un livre classique intitulé *Le trésor du Carmel* atteste la mentalité de l'époque – nous y revenons dans notre annexe 4.

⁴⁴² J.-M. MARTIN, *Trajectoire de sanctification...*, op. cit., p. 71. Ainsi, la suspicion à l'encontre des expériences mystiques entraîna une nette propension aux expériences ascétiques. Souvent, l'une est mise à mal au profit de l'autre : l'illumination recherchera les premières, tandis que la tendance volontariste ou le courant janséniste privilégieront les secondes. Thérèse se méfia des premières, qui peuvent nourrir l'*ego* du croyant d'illusions trompeuses sur son avancée dans la perfection, comme des secondes, qui peuvent le gonfler et lui faire oublier la prépondérance de la grâce.

⁴⁴³ J.-F. SIX, *Vie de Thérèse de Lisieux*, op. cit., p. 226.

⁴⁴⁴ Et d'une certaine « Mère Marie de Jésus, fondatrice et prieure du Carmel de Paray-le-Monial [...] : offerte elle aussi, son holocauste n'allait pas à la Justice divine mais à l'Amour infini de Dieu [...] » (E. RIDEAU, *Thérèse de Lisieux...*, op. cit., p. 184). En fait, il s'agit de la « justice anselmienne qu'a connue » Thérèse, qui « était présente au carmel où on s'encourageait à s'offrir avec le Christ comme victime à la Justice divine » (B.-M. SIMON, « Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et la théologie de la Rédemption », *VT* 126, vol. 32 (avril 1992), p. 348), et qui présentait le Christ comme le bouc émissaire, offert pour réparer le mal commis et pour payer le prix à notre place. Cf. aussi notre annexe n° 5 : « Thérèse et le jansénisme ».

reparlerons plus loin.

En fait, un nouvel horizon commence à se déplier devant Thérèse : celui d'une souffrance non provoquée, mais accueillie comme une grâce et une ascèse passive. Cette souffrance la détournera des macérations. Celles-ci, d'une part, peuvent donner l'illusion de maîtriser et dominer les appétits de son corps en en brisant les élans néfastes ; d'autre part, elles risquent de nous distraire de Dieu en devenant une fin en soi. La maîtrise de nos penchants mauvais doit être envisagée dans l'ensemble de notre progrès moral et spirituel. Afin que soit respecté l'esprit de la *madre*, pour qui l'amour doit l'emporter aussi sur « les exercices de mortifications qui n'en étaient que des moyens »⁴⁴⁵. Thérèse résumait le double danger susmentionné dans une formule brève, rigoureuse et tranchante, qui synthétisera l'âme de son ascèse : « il faut être modéré sur ce point [dans ces pratiques], car il s'y mêle souvent plus de nature qu'autre chose »⁴⁴⁶. Notre orgueil y trouve un aliment, en voulant impressionner les autres – et soi-même – au lieu de les édifier. Thérèse, en observatrice pénétrante – et pour être passée par là –, savait de quoi il retournait de cette surenchère sans fin, qui attise la tentation de frapper plus fort que les autres.

1.1.3.2. ... et comment il s'exécuta chez Thérèse

Ses positions afférentes à la question des mortifications furent assez rapidement assises. Il faudra, certes, encore quelques temps et quelques expériences avant que Thérèse, en automne 1896, condamne définitivement ce genre de pratique. D'une part, elle aura reçu la preuve « que ce n'était pas la volonté du bon Dieu sur elle ni sur [les petites âmes] qu'on se jette à de grandes mortifications [...] »⁴⁴⁷ ; d'autre part, elle aura acquis la conviction que celles et ceux qui y recourent ne sont pas plus saints⁴⁴⁸. Cependant, les mortifications portant

⁴⁴⁵ G. GAUCHER, *Histoire d'une âme...*, op. cit., p. 94.

⁴⁴⁶ CJ 3.8.5. Sœur Agnès rapporta les propos de Thérèse : « Les grandes pénitences ne sont pas pour moi ; le bon Dieu sait bien que je les désire, mais il n'en a jamais voulu la réalisation, autrement je n'aurais pas été malade pour si peu de chose [une petite croix de fer l'infecta assez sérieusement. Voir la note 95, OC, p. 1466]. Qu'est-ce que cela auprès des macérations des Saints ? D'ailleurs, j'y aurais trouvé trop de joie, et les satisfactions naturelles peuvent très bien se mêler à la pénitence la plus austère. Il faut s'en défier. Croyez-moi, ma mère, ne vous lancez jamais dans cette voie, ce n'est pas celle des toutes petites âmes comme les nôtres » (PO, pp. 168-169).

⁴⁴⁷ CJ 27.7.16.

⁴⁴⁸ « Non sono le migliori quanto a santità di vita » (L. E. BOLIS, « S. Teresa di Lisieux, un'"esistenza teologale" », art. cit, p. 70). Ainsi dit-elle : « Dans la vie du bienheureux Henri Suso, un passage m'a frappée relativement aux pénitences corporelles. Il en avait fait d'effroyables qui avaient ruiné sa santé, quand un ange lui apparut et lui dit de cesser en ajoutant : "Tu n'as encore combattu que comme simple soldat, à présent je vais t'armer chevalier." Et il fit comprendre au saint la supériorité du combat spirituel sur les mortifications de la chair. "Eh bien ! ma petite Mère, le bon Dieu n'a pas voulu de moi comme simple soldat, j'ai été tout de suite

sur sa volonté l'absorbent donc déjà. Exécutées (mortifications actives) ou éprouvées (mortifications passives) dans l'ombre, ces humiliations passent inaperçues ; pourtant, elles l'emportent sur la durée⁴⁴⁹. Aussi bien, les brimades, qui tombent tous azimuts sur Thérèse, l'exhortent à privilégier un agir moral enveloppé d'une discrétion bienfaisante. Non pas une chape de plomb qui la paralyse, mais une sorte de voile qui dissimule aux autres ce qu'elle accomplit dans le secret, au fil de gestes d'une invention continuelle, aimante et bientôt naturelle⁴⁵⁰. Ce n'est donc pas l'ascèse en soi qui est blâmable mais son excès, ses moyens de pression potentiels, et l'extension de sa vertu préliminaire et adjuvante à toute l'étendue de notre avancée dans la perfection.⁴⁵¹ « Toute vie chrétienne comporte donc une étape ascétique et réclame, d'ailleurs, jusqu'au bout le maintien d'un tel effort, récapitule le père Pinckaers. Mais l'ascèse reçoit ici une signification positive : elle est ordonnée au progrès des vertus, de la charité principalement. Elle est aussi au service de la liberté intérieure qui ne peut grandir sans elle ».⁴⁵²

armée chevalier et je suis partie en guerre contre moi-même dans le domaine spirituel, par l'abnégation, les petits sacrifices cachés : j'ai trouvé la paix et l'humilité dans ce combat obscur où la nature n'a aucune prise" » (CJ 3.8.5.).

⁴⁴⁹ Alors que la mortification corporelle est intermittente – nous pouvons la faire cesser ; nous ne parlons pas du bienheureux Henri Suzo ou des tout grands ascètes – la mortification spirituelle implique la rémanence. Dans le sens où, d'une part, les effets d'une humiliation subie persistent tant que la paix ne s'est pas installée en nous ; et dans le sens où, d'autre part, notre *ego* doit être "rabroué" continuellement : sainte Bernadette de Lourdes n'a-t-elle pas dit qu'il faut beaucoup d'humiliations pour un peu d'humilité ?

⁴⁵⁰ « Elle pratiquait, en effet, la parfaite abnégation, avec tant d'aisance qu'on aurait pu la croire naturelle chez elle. Et cependant, cette vertu était due à sa généreuse correspondance à la grâce du bon Dieu ». *Dixit* sœur Geneviève, *CSG, op. cit.*, p. 132.

⁴⁵¹ En définitive, l'ascétisme et la mystique forment « l'unique voie vers la sainteté : ils permettent cependant d'en baliser les étapes. Dans une première phase, appelée "ascétique", l'effort de l'homme apparaîtra prépondérant ; ce qui – soulignons-le – n'exclut pas la présence active de l'Esprit dès ce moment. Thérèse symbolise [nous le verrons] l'aspect ascétique par l'effort de l'enfant, qui ne cesse de "lever son petit pied" afin d'essayer de gravir la première marche de l'escalier de la sainteté. Dans une seconde étape, ou étape "mystique", l'influence habituelle de Dieu par les dons rendra l'âme toujours plus docile aux inspirations de l'Esprit, que ce soit dans la contemplation ou dans l'action. Le labeur ascétique n'en sera pas supprimé pour autant, mais il deviendra lui-même plus mystique, c'est-à-dire cherchant à s'ajuster le plus parfaitement possible aux motions divines. » (F.-R. WILHÉLEM, « Le renouveau mystique contemporain et la question des dons du Saint-Esprit dans la théologie du P. Marie-Eugène », in : *AAVV, Une figure du XX^e siècle. Le Père Marie-Eugène de l'Enfant-Jésus*, Venasque, Éd. du Carmel, 1995, p. 271).

⁴⁵² S. PINCKAERS, *La vie selon l'Esprit, op. cit.*, p. 41. Ainsi, pour l'auteur, il faut distinguer deux types d'ascèse. D'abord « l'ascèse passive [qui] consiste dans l'acceptation des privations et des épreuves qui surviennent indépendamment de notre volonté [...] plus dure parce que nous ne la choisissons pas, plus enrichissante parce qu'elle nous conforme mieux à la Passion du Seigneur. [...] La seconde espèce d'ascèse dépend de notre volonté [: c'est l'ascèse active qui] reçoit sa mesure des vertus qu'elle sert [...] [Par conséquent,] la nécessité d'une part d'ascèse subsiste dans toute vie chrétienne, comme la condition de son réalisme et de la participation de notre corps à l'œuvre de l'Esprit Saint en nous » (*ibid.*, pp. 240-242 ; nous soulignons). De fait, « Le saint, c'est précisément le chrétien qui a franchi par l'ascèse le point critique de l'existence eschatologique [dans le sens où le saint est entré dans l'ordre de la finalité de son existence : l'union à Dieu]. La grâce christoconformante a fait son œuvre en lui » (J.-P. TORRELL, *Inutile sainteté ?...*, *op. cit.*, p. 64).

1.2. « les trois années du martyre de Papa » : « Nous ne marchions plus dans les sentiers de la perfection, nous volions toutes les cinq »

Nous nous sommes longuement penché sur le sujet de la mortification en prévision des trois prochaines années qui vont plonger Thérèse dans la douleur et l'affliction, à la suite de l'inexorable décrépitude de monsieur Martin. Après avoir rappelé le contexte (1.2.1.), nous verrons en quoi Thérèse et ses sœurs volaient « dans les sentiers de la perfection » (1.2.2.). Ce que Thérèse enregistre soigneusement par écrit :

« Oui les trois années du martyre de Papa me paraissent les plus aimables, les plus fructueuses de toute notre vie, je ne les donnerais pas pour toutes les extases et les révélations des Saints, mon cœur déborde de reconnaissance en pensant à ce *trésor* inestimable qui doit causer une sainte jalousie aux Anges de la Céleste cour... [...] Nous ne marchions plus dans les sentiers de la perfection, nous volions toutes les cinq. [...] Lorsque Céline et Thérèse se parlaient, jamais un mot des choses de la terre ne se mêlait à leurs conversations qui déjà étaient toutes dans le Ciel. Comme autrefois dans le *belvédère*, elles rêvaient les choses de l'*éternité* et pour jouir bientôt de ce bonheur sans fin, elles choisissaient ici-bas pour unique partage "La souffrance et le mépris" [...] »
(Ms A, 73r^o-73v^o).

1.2.1. Le contexte : « l'amour que Jésus lui porte [à Céline], amour qui demande TOUT » (mars 1889)

Le déclin du papa, amorcé quelques semaines auparavant, approche de son paroxysme. L'événement est d'importance : il orientera la réflexion de Thérèse et lui donnera la note de sa conception de la sainteté caractéristique de cette époque, à travers une correspondance assidue avec Céline (dix-sept lettres sur quarante, entre janvier 1889 et septembre 1890). Le premier billet que Thérèse lui envoie ouvre son propre noviciat. Le décor est planté. À l'évidence, l'état de M. Martin empire rapidement, au point qu'il faut l'interner le 12 février 1889, après une crise particulièrement sévère. En sus, Céline se cabre et regimbe devant d'intolérables « réflexions humiliantes au sujet de la maladie de leur père »⁴⁵³. Le papa Martin est en effet directement éprouvé dans sa santé et dans sa réputation, tandis que les retombées se répercutent sur ses filles. Puis la situation paraît se geler. Au cours de ces mois, Thérèse tait son chagrin, s'évertuant à persuader Céline de l'inconsistance des « coups d'épingle », et la pressant de se soustraire à son indigne colère. Elle cherche aussi à lui prodiguer du réconfort

⁴⁵³ Note 5 de *LT 8I, OC*, p. 1305. M. Martin restera dans la maison de santé du « Bon Sauveur » (un asile) de Caen jusqu'au 10 mai 1892.

en lui rappelant (LT 83) ses convictions avancées huit mois plus tôt déjà (cf. LT 57⁴⁵⁴). Or, si Thérèse tient, quant au fond, le même langage afférent aux mêmes faits, nous avons repéré d'intéressantes modifications, tout en nuances, entre les deux lettres du 23 juillet 1888 et du 5 mars 1889.

« Quel **privilege** Jésus nous fait en **nous envoyant** une si grande douleur, ah ! l'éternité ne sera pas trop longue pour le remercier, **Il nous comble de ses faveurs comme il en comblait les plus grands saints**, pourquoi une si grande prédilection ? ... C'est un secret que Jésus nous révélera dans notre patrie le jour où "**Il essuiera toutes les larmes de nos yeux**"... [...] ce qu'elle [Céline] ignore peut-être c'est l'amour que Jésus lui porte, amour qui demande TOUT, il n'y a rien qui puisse lui être impossible, il ne veut pas mettre de borne à la SAINTETÉ de son Lys, sa borne à lui c'est qu'il n'y en ait pas !... Pourquoi y en aurait-il ? nous **sommes plus grandes** que l'univers entier, un jour nous aurons nous-mêmes une existence Divine... »
(LT 83, r^o-v^o à Céline, 5 mars 1889).

Ici encore « Jésus demande TOUT ». La « récompense » cède la place au « privilège », à la « faveur » et à la « prédilection », termes peut-être plus forts et davantage personnalisés (moins généraux, ils sont orientés vers une personne précisément) ; mais à nouveau, seuls les « plus grands saints » sont concernés. C'est toujours également la divinisation qui en est le terme, avec la précision que Jésus « ne veut pas mettre de borne à [leur] SAINTETÉ ». Par ailleurs, l'aphorisme « mon tour » devient : « "Il essuiera toutes les larmes de nos yeux" ». Car c'est « l'amour que Jésus [nous] porte » qui Le mobilise. Car enfin, d'une part surgit l'amour de Jésus, dont il n'est plus question des « ambitions pour nous » ; d'autre part, l'accent volontariste a totalement disparu : il n'est plus question de *s'élever* mais de persuader que rien n'est *impossible* à Jésus. Au final, la sainteté se conjugue avec la tribulation et la souffrance, mais dans une délicate articulation, qui doit encore être précisée, avec l'amour, le vrai moteur de l'agir. Revenons en détails sur ces différentes idées.

1.2.2. Développements : du printemps 1889 à l'été 1890

Sous l'angle de notre recherche, il semble que Thérèse mentionne la perfection comme un état à acquérir, en même temps que comme un moyen terme terrestre pour nous faire

⁴⁵⁴ Voici pour mémoire la lettre du 23 juillet 1888 (LT 57, *op. cit.*) : « **Jésus demande TOUT** à ses deux lis, il ne veut rien leur laisser que leur blanche robe, **TOUT** [...] La vie souvent est pesante, quelle amertume... mais quelle **douceur** ! oui, la vie coûte, il est pénible de commencer une journée de labeur, [...] **Il veut nous donner** une si belle **récompense**, ses ambitions pour nous sont si grandes. Mais comment dira-t-il : "**mon tour**" si le nôtre n'est venu, si nous ne lui avons rien donné ? Hélas ! il lui en coûte de nous abreuver de tristesses mais il sait que c'est l'unique moyen de nous préparer à "le connaître comme il se connaît et à devenir des Dieux nous-mêmes" Oh ! quelle destinée, que notre âme est grande. Élevons-nous au-dessus de ce qui passe, tenons-nous à distance de la terre, plus haut l'air est pur... [...] **Jésus te demande TOUT, TOUT, TOUT**, autant comme il peut **demande aux plus grands Saints** ». Nous mettons en caractères gras les termes et synonymes qui reviennent dans les deux lettres, que nous soumettons à une étude comparative.

atteindre la sainteté. La perfection constitue une configuration de sentiers escarpés et ardues menant à la sainteté, *via* la navrante décadence de M. Martin et la tourmente des sentiments de Céline. C'est en « acceptant si généreusement le sacrifice » que les quatre sœurs de sang pourront réaliser « de rapides progrès dans la perfection »⁴⁵⁵. Aussi bien, Thérèse accueille l'épreuve et invite Céline à en faire autant. On peut y voir enfin une allusion à *Hb 12, 7-10*, où il est dit que « C'est pour [notre] *correction* que [nous] souffrons. C'est en *fiels* que Dieu [nous] traite... afin de nous faire participer à sa sainteté ». Ainsi, conclut le père Keating, Thérèse « fit des progrès en démantelant le soi inauthentique (*false self*), non pas en expérimentant de grandes consolations spirituelles, mais par la pratique journalière du lâcher prise (*letting go*) de ses inclinations égoïstes, et même en les accueillant du fait qu'elles lui montrèrent les profondeurs de sa faiblesse (*weakness*) et de son impuissance (*feebleness*) »⁴⁵⁶. Car Thérèse souffre aussi de cette épreuve, *misérablement* et *faiblement*.

Les conséquences sont formulées dans le cadre d'un donnant-donnant⁴⁵⁷. Les épreuves sont la marque et le sceau de l'amour⁴⁵⁸ de Jésus pour elles : c'est en prévision de leur destinée de saintes que Dieu leur envoie la croix. Alors vraiment, s'écrit Thérèse ; « Quel bonheur d'être humiliée, [puisque] c'est la seule voie qui fait les saints !... Pouvons-nous douter maintenant de la volonté de Jésus sur nos âmes ? »⁴⁵⁹ Au lieu de subir les avaries comme une fatalité, leur face surnaturelle conduit à la démission de leurs petits intérêts pour entrer dans ceux de Dieu sur elles. Autrement dit, les circonstances ont une densité surnaturelle, une dimension théologale insoupçonnée et un goût d'éternité à redécouvrir (1.2.2.1.). En ces mois, c'est la souffrance (1.2.2.2.), reçue et vécue dans l'amour (1.2.2.3.), qui monopolise les rênes de la sanctification de Céline et de Thérèse. Avant que Thérèse prononce ses « saints vœux » (1.2.2.4.), le 8 septembre 1890.

⁴⁵⁵ LT 177, r° à Marie Guérin, 7 juillet (?) 1895. La lettre est plus tardive mais l'esprit y est encore.

⁴⁵⁶ Th. KEATING, *St. Thérèse of Lisieux. A transformation in Christ*, op. cit., p. 35.

⁴⁵⁷ Thérèse évoque la « récompense » (LT 57), le « mon tour » (LT 57 et LT 94), « la palme » (LT 81). Etc.

⁴⁵⁸ Cf. : « Il faut que notre Père chéri soit bien aimé de Jésus pour avoir ainsi à souffrir, mais ne trouves-tu pas que le malheur qui le frappe est tout à fait le complément de sa belle vie?... » (LT 82, v° à Céline, 28 février 1889). Ou encore : « [...] je me sens portée à remercier le bon Dieu, car si sa main nous a présenté un calice d'amertume, son cœur divin a su nous soutenir dans l'épreuve et il nous a donné la force nécessaire pour boire son calice jusqu'à la lie [...] Ce Père chéri a reçu la récompense de ses vertus, Dieu lui a envoyé une épreuve digne de lui » (LT 100, 1v°-2r° à Monsieur et Madame Guérin, 30 décembre 1889).

⁴⁵⁹ Et elle poursuit : « [...] plus nos souffrances sont grandes, plus notre gloire sera infinie... » (LT 82, v°, op. cit.). Cf. aussi LT 173, 2r°, op. cit. Peu après, elle écrira : « Sainte Thérèse [d'Avila] avait bien raison de dire à Notre Seigneur qui l'accablait de croix lorsqu'elle entreprenait pour lui de grands travaux : "Ah ! Seigneur, je ne suis pas surprise que vous ayez si peu d'amis, vous les traitez si mal !..." Elle [qui] disait une autre fois qu'aux âmes que le Bon Dieu aime d'un amour ordinaire il donne quelques épreuves, mais à celles qu'il aime d'un amour de prédilection il prodigue ses croix comme la marque la plus assurée de sa tendresse » (LT 178, r°-2r° à Mme Guérin, 20-21 juillet 1895).

1.2.2.1. Notre agir a une dimension théologique et un goût d'éternité

Thérèse filtre la part douloureuse de l'événement pour déceler son sens théologal, qui préconise une totale conversion de soi dans une réorientation de sa vie vers Dieu. À seize ans, Thérèse comprend que pour devenir saint, il ne faut lésiner sur rien. C'est-à-dire mettre au service de cet objectif toutes ses énergies⁴⁶⁰, intellectuelles et morales, afin de laisser Dieu disposer librement de toute sa personne et d'utiliser à plein sa capacité d'amour⁴⁶¹ ; sans aucune restriction ni réserve de soi. « Chacune de nos pensées, de nos actions, chacun de nos gestes, doivent avoir un retentissement éternel, commente le père De Couesnongle [...] Retentissement impossible si Dieu ne répond à notre appel et n'œuvre avec nous. »⁴⁶² Dans l'optique de Thérèse, c'est la tribulation qui est, pour le moment, le principal procédé divin de leur sanctification. Et si nous hésitons et reculons devant cette prospective, Thérèse rappelle que « Bientôt nous vivrons de la vie même de Jésus... [...] nous serons déifiés »⁴⁶³. Dans « cette vie qui n'aura plus de fin [...] Dieu sera l'âme de notre âme... mystère insondable... »⁴⁶⁴. D'ici-là, poursuit-elle, « marcher en paix en regardant le Ciel, l'UNIQUE but de nos travaux »⁴⁶⁵, nous y aidera. D'abord du fait que si on fait le bien, notre récompense⁴⁶⁶ sera grande, même sur la terre⁴⁶⁷. Ensuite, au lieu de « rêver le Ciel »⁴⁶⁸, son souvenir nous rappellera (et c'est l'un des messages essentiels des écrits de Thérèse au cours

⁴⁶⁰ « Lorsqu'elle veut quelque chose, la force de son désir est telle qu'il est porté à incandescence et toute son énergie est mobilisée pour atteindre son but. Thérèse est un être de désir » (Cl. BOUREILLE, *De Thérèse Martin à Thérèse de Lisieux...*, op. cit., p. 50).

⁴⁶¹ Quelques mois plus tôt, elle écrivait : « Puisque je ne puis trouver aucune créature qui me contente, je veux tout donner à Jésus, je ne veux pas donner à la créature seulement un atôme (*sic*) de mon amour » (LT 76, 1v°, op. cit.). Thérèse le redit à sa cousine : « Les créatures sont trop petites pour remplir le vide immense que Jésus a creusé en toi, ne leur donne pas de place dans ton âme... » (LT 93, v° à Marie Guérin, 14 juillet 1889).

⁴⁶² V. DE COUESNONGLE, « Vertus d'enfance et de maturité », art. cit., p. 277.

⁴⁶³ LT 85, r° à Céline, 12 mars 1889.

⁴⁶⁴ LT 94, op. cit. Plus tard, elle présentera les mêmes faits non plus du côté de l'homme, mais de celui de Dieu : « Dans la Sainte Patrie / Mes élus [c'est Jésus qui parle] seront glorieux / En leur communiquant ma vie / J'en ferai comme autant de dieux » (RP 2, 8r°, op. cit.).

⁴⁶⁵ LT 90, 2r° à Céline, 28 avril 1889.

⁴⁶⁶ Thérèse ne révisera pas cette conviction. En atteste la LT 156, 1r° à Mère Agnès de Jésus, 21 janvier 1894. Dans une autre lettre plus tardive encore, Thérèse résume sa conception du Ciel, avec les implications dont nous sommes en train de parler : « Cette pensée de la brièveté de la vie me donne du courage, elle m'aide à supporter les fatigues du chemin. Qu'importe (dit l'*Imitation*) un peu de travail sur la terre ; nous passons et n'avons point ici de demeure permanente ! Jésus est allé devant afin de nous préparer une place en la maison de son Père et puis Il viendra et Il nous prendra avec Lui afin que là où Il est nous y soyons aussi... Attendons, souffrons en paix, l'heure du repos approche, les légères tribulations de cette vie d'un moment produisent en nous un poids éternel de gloire [...] Il te trouve digne de souffrir pour son amour et c'est la plus grande preuve de tendresse qu'Il puisse te donner, car c'est la souffrance qui nous rend semblables à Lui [...] » (LT 173, 1v°-2r° à sœur Thérèse-Dosithée (Léonie), janvier 1895). Notons que Pauline l'encouragea à peu près dans les mêmes termes, alors que Thérèse entreprenait ses démarches à Rome, en 1886 (cf. par exemple NEC, CG, t. 1, 1877-1890, LC 66, de sœur Agnès de Jésus à Thérèse, 23 novembre 1887, p. 308, cité par F. OUELLETTE, *Je serai l'amour, trajets avec Thérèse de Lisieux*, op. cit., p. 104, note 18).

⁴⁶⁷ Ms C, 18r°. Voir aussi CSG, op. cit., p. 131.

⁴⁶⁸ Ms A, 14v°.

de la première moitié de l'année 1889), que « le temps, ce n'est qu'un mirage, un rêve... »⁴⁶⁹, et que « la vie sous son jour véritable... [n'est qu'] un instant entre deux éternités... »⁴⁷⁰. De fait, « tout passe »⁴⁷¹, et « passe si vite⁴⁷² que vraiment il vaut mieux avoir une très belle couronne et un peu de mal que d'en avoir une ordinaire sans mal »⁴⁷³. Les tribulations constituent « une mine d'or à exploiter »⁴⁷⁴, « un trésor » que nous ne devons pas « perdre »⁴⁷⁵, une constellation de « COURTS INSTANTS »⁴⁷⁶ à ne pas gaspiller, non plus que réduire à leur seule matérialité. « [...] les charmes du monde se sont évanouis pour nous, mais c'est une fumée... et la réalité nous reste, oui, la vie c'est un trésor... chaque instant c'est une éternité [...] »⁴⁷⁷ ; il prend sens dans une perspective eschatologique, en revêtant le rôle d'instrument provisoire mais incontournable pour notre haute destinée de sainteté.

Deux lettres nous serviront de base de lancement pour approfondir les deux harmoniques dominantes qui affleurent dans cette année. D'un côté, la lettre du mois d'avril 1889, qui contient l'avertissement selon lequel la sainteté « consiste à souffrir et à souffrir de tout » ; de l'autre côté, la lettre de fin juillet 1889, qui recèle cette conclusion qui a déjà l'autorité d'une sentence : « pour moi je ne connais pas d'autres moyens pour arriver à la perfection que "L'amour" ». L'amour et la souffrance s'entrelacent étroitement dans la sanctification de Thérèse, en cette année 1889.

1.2.2.2. La sainteté, « elle consiste à souffrir et à souffrir de tout. "La Sainteté ! il faut la conquérir à la pointe de l'épée, il faut souffrir... il faut agoniser !..." »

Le papa est saisi par des hallucinations qui l'amèneront bientôt à sa réclusion définitive dans une maison de santé. Thérèse n'ignore pas qu'on la juge tacitement responsable de les avoir déclenchées. Voici ce qu'elle écrit.

« [...] Et nous voudrions souffrir généreusement, grandement !... Céline ! Quelle illusion !...

⁴⁶⁹ LT 108, 1r° à Céline, 18 juillet 1890. Le temps « passe comme une ombre » (LT 161, v°, *op. cit.*).

⁴⁷⁰ LT 87, r° à Céline, 4 avril 1889. La vie « n'est qu'un jour » (LT 226, 2v° au Père Roulland, 9 mai 1897). Ce découpage du temps vaudrait la peine d'être analysé et approfondi. Par exemple, quand elle dit que « de moment en moment, on peut beaucoup supporter » (CJ 14.6) et que « c'est parce qu'on pense au passé et à l'avenir qu'on se décourage et qu'on désespère » (CJ 19.8.10).

⁴⁷¹ LT 81, *op. cit.* Cf. aussi LT 120, 1v° à Céline, 23 septembre 1890.

⁴⁷² En règle générale, le temps s'écoule trop rapidement pour Thérèse. Dans ses premières lettres, elle regrettait de n'avoir pas la possibilité de se relire ; au Carmel, c'est parce qu'elle remplit de nombreuses autres activités (cf. par exemple LT 62, 2r° ; LT 71 ; LT 75 ; LT 86 ; LT 92 ; etc., où elle fait allusion à son manque de temps).

⁴⁷³ LT 43 B, 2r°, *op. cit.*

⁴⁷⁴ LT 82, v°, *op. cit.*

⁴⁷⁵ LT 101, 2v° à Céline, 31 décembre 1889.

⁴⁷⁶ LT 94, *op. cit.*

⁴⁷⁷ LT 96, 1v° à Céline, 15 octobre 1889.

Nous voudrions ne jamais tomber⁴⁷⁸ ? ... Qu'importe, mon Jésus, si je tombe à chaque instant, je vois par là ma faiblesse et c'est pour moi un grand gain... Vous voyez par là ce que je puis faire et maintenant vous serez plus tenté de me porter en vos bras. Si vous ne le faites pas, c'est que cela vous plaît de me voir par terre... alors je ne vais pas m'inquiéter, mais toujours je tendrai vers vous des bras suppliants et pleins d'amour !... Je ne puis croire que vous m'abandonniez !... "Les Saints lorsqu'ils étaient aux pieds de Notre Seigneur, c'est alors qu'ils rencontraient leurs croix" !... Céline chérie, doux écho de mon âme !... Si tu connaissais ma misère !... oh ! si tu savais... La Sainteté ne consiste pas à dire de belles choses, elle ne consiste pas même à les penser, à les sentir !... elle consiste à souffrir et à souffrir de tout. "La Sainteté ! il faut la conquérir à la pointe de l'épée, il faut souffrir... il faut agoniser !..." Profitons de notre unique moment de souffrance !... ne voyons que chaque instant !... un instant c'est un trésor... » (LT 89, 1v°-2v°, 26 avril 1889, *op. cit.*).

Le contexte demeure douloureux : des insinuations malveillantes attristent son noviciat. Pourtant, Thérèse célèbre la souffrance vécue dans l'amour, dont l'intensité décuple le prix de celle-là. Elle avoue sans fioriture sa « douleur morale », à laquelle Thérèse n'oppose « ni raideur stoïcienne de volonté ni diversion indifférente. Elle se livre à la souffrance pour la traverser par un nouveau progrès spirituel. »⁴⁷⁹ Au lieu de se figer dans un hiératisme d'airain, Thérèse s'émeut de compassion et de commisération jusqu'aux entrailles ; jusqu'à l'impuissance et dans un sentiment comparable à celui de la déréliction du Christ en Croix, où la douleur est « sans vertu », subie dans un désert spirituel. Sa douleur morale lui vient aussi de la certitude de son impuissance, comme les impressions qui découlent de sa faiblesse lui font tendre des *bras suppliants et pleins d'amour* vers Jésus, dans l'espérance qu'Il la relève. La sainteté ne consiste pas à se tenir fièrement debout ; elle ne nous épargnera pas les chutes, ni que nous gémissions sous le poids du fardeau de l'épreuve envoyée. Seulement, la souffrance est appelée à devenir un terrain béni sur lequel l'amour puisse se déployer⁴⁸⁰ ; jusqu'à parvenir, comme chez Thérèse, à un tel point d'union [qui va plus loin que le trait d'union] qu'elle nous autorise à écrire, aussi : « ma seule arme est l'amour et la souffrance »⁴⁸¹.

⁴⁷⁸ Voir aussi A. EYMIEU, « Vers la sainteté en portant sa croix, à l'exemple de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, [Conférence au Congrès Thérésien de Lisieux le 30 juin 1932] », *Annales de Sainte Thérèse de Lisieux*, Lisieux, 1933.

⁴⁷⁹ A. COMBES, *Contemplation et Apostolat*, *op. cit.*, pp. 19-20. Par cette attitude, Thérèse garantit que la perfection ne veut pas d'une âme qui « secoue ces impressions déprimantes et s'affermisse dans un sentiment de grandeur et de générosité » (*ibid.*, p. 107), en se durcissant. Sa sensibilité morale, ainsi sobrement cultivée, pourra servir à l'apprentissage de l'humilité. Nous en reparlerons. Et puis, « il est bien consolant de penser que Jésus, le Dieu Fort, a connu nos faiblesses » (LT 213, 1v°, *op. cit.*).

⁴⁸⁰ Elle peut même devenir « le lieu d'un surcroît d'amour » (P. D'ORNELLAS, *Thérèse...*, *op. cit.*, p. 34).

⁴⁸¹ LT 193, v° au P. Roulland, 30 juillet 1896. N'est-ce pas aussi en ce sens que Thérèse pouvait reprendre à son compte cette citation de l'*Imitation* : « Quand vous trouverez la souffrance douce et que vous l'aimerez pour l'amour de Jésus-Christ, vous aurez trouvé le Paradis sur terre » (LT 221, 1v° au P. Roulland, 19 mars 1897). Thérèse mentionne généralement l'amour avant la souffrance. Mais il lui arriva d'inverser l'ordre, comme dans LT 258, 1v° à l'abbé Bellière, 18 juillet 1897 : « je le sens, nous devons aller au Ciel par la même voie, celle de la souffrance unie à l'amour ». Certainement parce que la souffrance était ressentie plus vivement par l'abbé et que Thérèse voulait le rejoindre jusque là. Elle aura aussi "plus de fil à retordre" avec lui, en ce qu'il résista longuement à la conception de la justice qu'elle lui enseignait ; probablement en raison de sa jeunesse houleuse.

Pour l'heure, amour et souffrance convergent déjà jusqu'à être miscibles. Ils se confondent tant et si bien que la souffrance est le critère suprême des faveurs divines, et l'expression privilégiée de l'amour de Thérèse pour Jésus. Contrairement au père De Meester, nous ne pensons pas que Thérèse ait été "omnubilée", ni même passablement occupée par le « souci d'être *impeccable* aux yeux de Dieu [...] ce souci d'une pureté irréprochable par rapport au péché [, même en ajoutant qu'il] se trouve en lutte avec un sentiment croissant que Dieu juge avec plus de douceur que l'homme »⁴⁸². Certes, la crainte d'offenser Dieu « empoisonnait » sa vie, nous confie Mère Agnès⁴⁸³. Cependant, Thérèse veut aussi signifier que la souffrance éprouve, étaye et affine l'amour humain, en le désencombrant de tout "attachement désordonné" – en l'occurrence leur amour pour M. Martin – et en l'orientant vers Dieu. La douleur ne fait pas que tremper la volonté – et certainement pas chez Thérèse, qui cherchait à vouloir ce que Dieu voulait pour elle –, elle brûle les scories de l'amour humain. « Si la souffrance est cette action de décapage et de burinage de tout notre être pour nous purifier, elle est aussi cette perception de l'absence de Dieu qui est vécue comme douloureuse par l'âme qui aime Dieu »⁴⁸⁴. C'est une autre manière d'appréhender et interpréter l'« amour non senti », soit un amour que l'on ne peut concrétiser selon nos penchants humains, c'est-à-dire aussi grandement qu'on le voudrait, quand la grâce nous laisse à nous-mêmes. Aussi bien, Thérèse subodore que « l'affection est encore plus grande, si cela est possible, quand on a tant souffert »⁴⁸⁵. Il s'agit alors d'un amour pur, désintéressé, détaché parce que sans attachement exclusif.

Reste à appréhender la souffrance par le biais de la question du Salut. C'est un dernier argument en faveur d'une sainteté passant inéluctablement par la souffrance⁴⁸⁶. Pour Thérèse, « la *souffrance seule* peut enfanter des âmes »⁴⁸⁷, dans l'amour. « Si un soupir peut sauver une âme, que ne peuvent faire des souffrances comme les nôtres »⁴⁸⁸, écrit-elle. En cette année de douleurs, Thérèse y revient souvent et y convoque ses interlocuteurs : « Il n'y a qu'une seule

Les dernières longues lettres de Thérèse seront pour lui et reviendront sur le sujet (cf. A.-M. LÉONARD, *Par la confiance et l'amour...*, op. cit., pp. 97-104).

⁴⁸² C. DE MEESTER, *Les mains vides...*, op. cit., pp. 64-65.

⁴⁸³ PO, p. 1513. Thérèse mit du temps à se guérir de la « terrible maladie » des scrupules. Avant que le père Prou n'y mette véritablement un terme – on le verra –, tant fut imprimée en elle une « fausse maturité (*falsa adulezza*) autour du thème du péché », dont était marqués « certains hommes d'Église de son temps » (A. M. SICARI, *La teologia di S. Teresa di Lisieux...*, op. cit., p. 231 ; voir aussi pp. 231-243). Nous y reviendrons dans le point suivant.

⁴⁸⁴ Dr R. MASSON, *Souffrance des hommes...*, op. cit., p. 62.

⁴⁸⁵ LT 66, 2v° à M. Martin, 15 novembre 1888.

⁴⁸⁶ Le sujet est profusément développé dans ses écrits. Pour plus de détails, nous renvoyons à l'annexe n° 9 intitulée « Thérèse et le salut des âmes, dans et par la souffrance rédemptrice ».

⁴⁸⁷ Ms A, 81r°.

⁴⁸⁸ LT 85, v° à Céline, 12 mars 1889.

chose à faire [...] c'est d'aimer, d'Aimer Jésus de toute la force de notre cœur et de lui sauver des âmes pour qu'il soit aimé... »⁴⁸⁹. Surtout celles des prêtres, qui sont les plus proches « amis de Jésus »⁴⁹⁰. Dans la préoccupation du sort des prêtres, on retrouve la griffe de Thérèse⁴⁹¹, qui s'en ouvre pour la première fois à Céline – son unique confidente sur le sujet – en juillet 1889⁴⁹² ; elle y reviendra abondamment jusqu'en 1890.

1.2.2.3. « [...] pour moi je ne connais pas d'autre moyen pour arriver à la perfection que "l'amour" »

Dès l'été 1890, un autre souci commencera d'éperonner Thérèse : « si la souffrance purifie et libère, si elle dilate les énergies de l'amour, l'amour, en retour, sauve la souffrance de son ambiguïté native. Il lui confère une visée et une vertu rédemptrices. C'est dans l'amour et uniquement par l'amour que la douleur ouvre l'homme à plus que lui-même »⁴⁹³ : à Dieu et aux âmes à sauver. Dans l'amour, la souffrance humaine, jointe à celle du Christ, est rédemptrice. Ici encore, les faits corroborent la vérité selon laquelle la théologie est, chez Thérèse, inséparable de ce qu'elle a vécu⁴⁹⁴. Une circonstance va en effet déclencher l'approfondissement d'une réflexion déjà ancienne, qu'elle va affûter : on ne peut parvenir à la perfection que par l'amour mis dans nos actions⁴⁹⁵.

Thérèse s'adresse à sa cousine, Marie Guérin, qui lui a donné quelques détails sur les scrupules qui l'assaillent, et dont elle a commencé à l'entretenir un peu auparavant⁴⁹⁶. Thérèse, qui n'ignore pas que Marie veut entrer au Carmel, a aussi connu le tourbillon des scrupules qui freine nos élans d'amour envers Dieu, mortifie notre foi en Lui et étiole notre

⁴⁸⁹ LT 96, 2v° à Céline, 15 octobre 1889.

⁴⁹⁰ Or, les « amis de Jésus » définissent tout particulièrement les saints (Cf. Ms C, 36r° et LT 261, 2r° à l'abbé Bellière, 26 juillet 1897). Cf. aussi LT 122, 1r°-1v° à Céline, 14 octobre 1890 (*op. cit.*) : « Céline chérie, c'est toujours la même chose que j'ai à te dire. Ah ! Prions pour les prêtres, chaque jour montre combien les amis de Jésus sont rares... Il me semble que c'est ce qui Lui doit être le plus sensible que l'ingratitude, surtout de voir les âmes qui lui sont consacrées donner à d'autres le cœur qui lui appartient d'une façon si absolue... ». Ce souci primordial lui vaudra le titre – par le père Philipon, dans son ouvrage cité dans notre travail – d'« ange du sacerdoce ».

⁴⁹¹ Son intérêt pour eux ne cessera jamais de l'absorber. Même plus tard : cf. par exemple PN 17, 10, *Vivre d'amour*, février 1895.

⁴⁹² M. Fernández a soulevé le joli « paradoxe » entre une relation étroitement enclose [du moins peut-être dans un premier temps] de Thérèse et de Céline, et l'action missionnaire et apostolique dont Thérèse entretiendra sa sœur dès le début (A. V. FERNÁNDEZ, « La aventura vital y familiar de Teresita... », *art. cit.*, p. 126).

⁴⁹³ J. CLAPIER, « Aimer jusqu'à mourir... », *op. cit.*, p. 466.

⁴⁹⁴ Décidément, « la méthode thérésienne n'est pas une théorie composée de magnifiques principes, mais une expérience vécue, et c'est cela qui lui donne sa grande valeur, et c'est pour cela que cette spiritualité intéresse nos contemporains » (R. MASSOL, *Vers la sainteté...*, *op. cit.*, p. 12).

⁴⁹⁵ Ce n'est pas que sa cousine Marie n'aurait pas compris le discours de Thérèse sur la souffrance, mais les circonstances sont différentes : Marie n'ose plus se rapprocher de Jésus, elle se sent indigne d'entrer dans une relation intime avec Lui.

⁴⁹⁶ Thérèse lui répondit dans deux lettres : LT 92 du 30 mai 1889 et LT 93 du 14 juillet 1889.

espérance en Sa miséricorde primordiale. Le mal est grand : il peut faire fléchir la meilleure volonté. Aussi bien, Thérèse n'hésite pas, encore et toujours, à s'investir personnellement dans les conseils prodigués à Marie ; elle n'a pas reculé devant l'aveu de ne pouvoir toujours, elle-même, « marcher avec ardeur dans le chemin de la vertu ». Mais aussi, elle la met en garde contre le scrupule, dont elle essaye de relativiser l'importance et les effets chez Marie (1.2.2.3.a)), en rappelant l'essentiel : Jésus est malade d'amour (1.2.2.3.b)).

« Marie [...] il faut perdre ton petit rien dans son infini tout [de Dieu] et ne plus penser qu'à ce tout uniquement aimable... Il ne faut pas désirer non plus de voir le fruit recueilli de tes efforts ; Jésus se plaît à garder pour lui seul ces petits riens qui le consolent... Tu te trompes, ma chérie, si tu crois que ta petite Thérèse marche toujours avec ardeur dans le chemin de la vertu, elle est faible et bien faible, tous les jours elle en fait une nouvelle expérience, mais Marie, Jésus se plaît à lui enseigner comme à saint Paul la science de se glorifier dans ses infirmités, c'est une grande grâce que celle-là et je prie Jésus de te l'enseigner, car là seulement se trouve la paix et le repos du cœur, quand on se voit si misérable on ne veut plus se considérer et on ne regarde que l'unique Bien-Aimé !... Ma chère petite Marie, pour moi je ne connais pas d'autre moyen pour arriver à la perfection que "L'amour"... [...] Jésus est malade et il faut remarquer que la maladie de l'amour ne se guérit que par l'amour !... Marie, donne bien tout ton cœur à Jésus, il en a soif, il en est affamé, ton cœur, voilà ce qu'il ambitionne [...] » (LT 109, v°tv° à Marie Guérin, 27-29 juillet 1890).

L'enseignement à Marie rejoint celui délivré à Céline, trois mois plus tôt, sur ce point : la reconnaissance et l'acceptation sereine de notre faiblesse nous préparent à tout remettre dans les bras (LT 89), dans l'infini tout (LT 109) de Dieu.

1.2.2.3.a) Scrupules ou clairvoyance ?

Le scrupule nous fait voir des péchés en nous, alors qu'ils n'existent pas. La clairvoyance, en revanche, nous éclaire sur notre indigence et notre indignité. Celle-ci ne manque pas d'à propos. Celui-la livre au doute, dans l'oubli de la clémence bienveillante de Dieu. La grande confiance en la miséricorde de Dieu, qui habitait Thérèse, n'atténua pas son sens du péché. Elle ne fut jamais dépourvue de ce « radar spirituel » qui nous fait « *chercher Dieu de toute son âme*, détecter et fuir tout ce qui pourrait nous en éloigner »⁴⁹⁷. Seulement, Thérèse ne demande pas d'examens de conscience inutilement prolongés, ou des retours sur soi prorogés. En effet, trop d'introspection donne prise au démon. Ce « tourment de l'âme »⁴⁹⁸ peut soit suggérer des pensées décourageantes⁴⁹⁹ ou paralysantes⁵⁰⁰, sous le couvert d'une soi-

⁴⁹⁷ R. MASSOL, *Vers la sainteté...*, op. cit., p. 190.

⁴⁹⁸ Voir aussi G.F. ZUANAZZI, art. « Pathologie spirituelle », in *Dictionnaire de la vie spirituelle*, Paris, Cerf, 2001, pp. 803-819.

⁴⁹⁹ En étalant ses petites misères et en s'attardant devant ce déplaisant spectacle.

⁵⁰⁰ La lucidité sur soi peut conduire à l'alanguissement, source d'amères déceptions et, à la longue, ferment d'un stérile mépris de nous-mêmes. Aussi faut-il se voir sous le regard aimant et miséricordieux de Dieu.

disant humilité qui, en fait, démobilise et sclérose notre bonne volonté⁵⁰¹ ; soit nous diriger, sous la bannière de la vanité, vers la recherche avide et présomptueuse du moindre indice de progrès, en nous dissimulant la vérité selon laquelle « nous sommes plus sensibles au fait d'avoir écorné l'image que nous nous faisons de nous-mêmes qu'au fait d'avoir manqué à Dieu et aux autres. »⁵⁰² Sans aucun doute, la vue de sa misère jette l'âme dans l'affliction. Mais nous devons dépasser cette première impression ; au risque de se mentir à soi-même pour ne pas regarder la vérité en face. Quand l'éclairage est sain et l'humilité véritable, l'âme est dilatée et plus apte à se détourner d'elle⁵⁰³, pour s'en remettre à Dieu afin qu'Il « se charge de tout »⁵⁰⁴ – sans regarder en arrière pour considérer avec satisfaction ou dépit le chemin parcouru. Ici, il s'agit de ne pas se préoccuper de sa progression ; bientôt, il sera question de renoncer carrément à vouloir réaliser des progrès.

1.2.2.3.b) « Jésus est malade et il faut remarquer que la maladie de l'amour ne se guérit que par l'amour ! »

Il faut agir par amour, c'est-à-dire fournir des *efforts* – *des petits riens* –, des actes de vertu pour Jésus uniquement⁵⁰⁵. Ni dans le vague espoir qu'Il nous le rendra (au Paradis⁵⁰⁶), ni dans le secret souhait que notre action ne passera pas inaperçue de notre entourage. Autrement dit, on ne pourra apprécier la perfection de nos actes et établir leur classification que sur la base de l'amour dont on les accompagnera. Si l'on savait combien Jésus « aime les âmes [... les ayant] faites pour [Lui]-même [...] La plus petite âme qui [L'] aime / Devient pour [Lui] le Paradis !... »⁵⁰⁷. C'est aussi en ce sens que les actes réalisés par amour peuvent « suppléer à une longue vie... Jésus ne regarde pas au temps puisqu'il n'y en a plus au Ciel, Il ne doit

⁵⁰¹ On se dit qu'on n'est pas à la hauteur, pas dignes de répondre à cette haute vocation à la sainteté.

⁵⁰² G. M. NISSIM, « La sainteté de Dieu dans nos fragilités humaines », *Vie spirituelle* 80 (2000), p. 673. Car « c'est nous accorder à nous-mêmes plus d'importance qu'il ne faut » (*ibid.*).

⁵⁰³ Cf. aussi : il « est facile de plaire à Jésus, de ravir son cœur, il n'y a qu'à l'aimer sans se regarder soi-même » (*LT 134*, v° à Céline, 26 avril 1892), et « sans trop examiner ses défauts... » (*LT 142*, 2r° à Céline, 6 juillet 1893, après avoir, là aussi, précisé : « Ta Thérèse ne se trouve pas dans les hauteurs en ce moment [...] »).

⁵⁰⁴ Son discours remonte à ses quatorze ans – au bas mot. (Cf. *LT 32*, 1v°-2r° à Mme Guérin, 14 novembre 1887). Voir aussi *LT 142*, 2v°, *op. cit.* Au reste, c'est la tonalité de son premier manuscrit, qui donne le ton de toute sa vie : « La fleur [Thérèse] qui va raconter son histoire se réjouit d'avoir à publier les prévenances tout à fait gratuites de Jésus, elle reconnaît que rien n'était capable en elle d'attirer ses regards divins et sa miséricorde seule a fait tout ce qu'il y a de bien en elle... » (*Ms A*, 3v°).

⁵⁰⁵ Thérèse met l'accent sur la gratuité de l'acte, même si sa répétition (la *piccola azione ripetuta*) sert aussi, il est vrai, au développement des vertus acquises (des *abilità*) (cf. L. J. GONZÁLEZ, *i limiti umani di una grande santa*, *op. cit.*, p. 87) et à éliminer les traces des mauvaises dispositions antérieures.

⁵⁰⁶ À ce propos, le père Balthasar émet une remarque intéressante : « de même que la jeunesse de Thérèse était une sorte de paradis familial, le paradis là-haut revêtira aussi les couleurs d'une fête de famille » (H. U. von BALTHASAR, *Histoire d'une mission*, *op. cit.*, p. 106). Comme si Thérèse projetait sur Dieu ses propres impressions.

⁵⁰⁷ *RP 2*, 6v°, *Les anges à la crèche de Jésus*, 25 décembre 1894. Être saint, c'est laisser Dieu prendre notre cœur, siège de nos sentiments et de notre volonté (voir aussi *LT 178*, r°-2r° à Mme Guérin, 20-21 juillet 1895).

regarder qu'à l'amour »⁵⁰⁸, dont le « moindre acte a une valeur sacrée [à ces yeux] parce qu'il devient une réponse d'amour »⁵⁰⁹ C'est l'amour qui « mesure la valeur de chaque action »⁵¹⁰. On ne finira jamais de sonder ce sujet. La sainteté n'est pas le produit de la multiplication de nos actes de vertu, ou la conséquence de notre capacité à surmonter avec succès les épreuves ou à maîtriser nos mauvais penchants. Elle est la faculté de s'ouvrir à la grâce, à l'Amour miséricordieux de Dieu ; même – et surtout – quand nous sommes à terre et que nous nous sentons *si misérables* après la chute.

1.2.2.4. Sa profession, le 8 septembre 1890

Thérèse va sur ses dix-huit ans. Elle prononce ses « saints vœux », le 8 septembre 1890⁵¹¹. Il était « alors d'usage que la novice à sa vêtue ou la professe au jour de ses vœux porte sur son cœur un [...] billet [de profession], où elle postule pour elle et pour ses amis les grâces qu'elle désire obtenir. Une tradition assure que toute prière faite au moment de la grande prostration, bras en croix, sur le tapis de bure, est exaucée »⁵¹². Pourquoi donc cette prière – la seconde que Thérèse a écrite –, qui est sensée récapituler les principaux objectifs lui tenant le plus à cœur, n'accorde-t-elle aucune allusion à la sainteté ? En fait, Thérèse la sous-entend dans les mentions de la « faute involontaire », qu'elle veut éviter dans la mesure du possible. Elle l'évoque encore dans son aspiration à être saisie par « l'amour, l'amour infini sans limite autre que [Jésus], l'amour qui ne soit plus [elle] mais [...] Jésus », et enfin dans son vœu du « martyr » du cœur et du corps, dans son souci du salut des âmes et dans son souhait de « consoler »⁵¹³ Jésus. Tout cela désigne la sainteté – c'est-à-dire la communion intime avec Jésus –, même si Thérèse ne la nomme pas *in texto*.

Nous ne pensons pas que dans la mention de la « faute involontaire » rejaillisse un perfectionnisme latent. En fait, sa conscience est d'une telle finesse que le moindre éloignement d'amour et la moindre lâcheté suscitent en elle une profonde et durable

⁵⁰⁸ LT 114, v° à soeur Agnès de Jésus, 3 septembre 1890.

⁵⁰⁹ B. BRO, *Thérèse de Lisieux...*, op. cit., p. 83.

⁵¹⁰ L. E. BOLIS, « S. Teresa di Lisieux, un'"esistenza teologale" », art. cit, p. 82.

⁵¹¹ Raconté en Ms A, 76v°.

⁵¹² Note introductive de la Pri 2, *ibid.*, OC, p. 1442. Voir le contenu du billet *supra*, à la note 420.

⁵¹³ Pour Thérèse, Dieu souffre et a besoin d'être consolé. L'affectivité divine est traitée brièvement dans l'annexe n° 8, intitulée « Thérèse et la kénose ». Disons déjà ici que « le sacrifice d'holocauste à l'Amour Miséricordieux n'a de sens qu'à partir du moment où on croit qu'il est possible de consoler l'Amour divin réellement blessé par "l'ingratitude des méchants" [...] » (B.-M. SIMON, « Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et la théologie de la Rédemption », VT 127 (juillet 1992), p. 411). Or, c'est bien ce qu'a écrit Thérèse, dans son acte d'Offrande : « je veux travailler pour votre seul Amour, dans l'unique but de vous faire plaisir, de consoler votre Cœur Sacré et de sauver des âmes qui vous aimeront éternellement » (Pri 6, *Offrande de moi-même comme Victime d'Holocauste à l'Amour Miséricordieux du Bon Dieu*, 9 juin 1895).

résonance morale et existentielle. Enfant déjà, cet aspect de son tempérament – qui sera par la suite amplifié et dénaturé par ses scrupules – ressortait. Toujours, elle voulait être « mignonne »⁵¹⁴ et se désolait de ne pas l'avoir été⁵¹⁵, s'accusant dès la plus petite bêtise⁵¹⁶, et se réjouissant de se confesser⁵¹⁷. Aussi bien, les deux seules mentions – dans la prière – de la perfection concernent ses « vœux » qu'elle veut « remplir » « dans toute leur perfection », ainsi que la volonté de Dieu qu'elle aimerait voir « faite en [elle] parfaitement » ; sa volonté est toujours bien affirmée dans le premier souhait énoncé, mais les empreintes de son autonomie s'amenuisent quand on lit le second désir de Thérèse. Quant à la souffrance, sa fidèle compagne de l'année qui s'écoule, elle n'est pas même évoquée. Vraiment donc, l'essentiel est ailleurs : dans les bras de Dieu, auxquels Thérèse a fait indirectement allusion, pour la première fois, le 26 avril 1889 ; expression qui ne reviendra pas avant... juillet 1893.

1.3. Deux rencontres décisives

Sa correspondance entre septembre 1890 et début février 1893⁵¹⁸ est peu considérable, et elle ne couvre que dix-neuf envois – dont la moitié s'adresse à Céline. Par suite, le principal de nos sources se concentre sur des commentaires que Thérèse apporte après coup, dans son premier manuscrit autobiographique, relativement à deux rencontres qui furent décisives. Celles-ci apparaissent même comme les lignes de crête de son cheminement au cours des prochains mois.

Il s'agit d'une part de sa confrontation avec Mère Geneviève, que nous avons déjà rencontrée plus haut, et dont Thérèse fut le témoin oculaire des faits et gestes. D'autre part, le père Alexis Prou, venu prêcher une retraite à la communauté, va participer à la libération du cœur de Thérèse encore vaguement gêné par la crainte ; il va, à notre sens, l'amener à toujours davantage accorder le primat à la mystique par rapport à l'ascèse. C'est lui qui, avec Mère Geneviève, va conforter Thérèse dans des intuitions qui l'habitaient déjà, et qui, renforcées, vont être transformées en certitudes dorénavant inébranlables, étant appuyées par des "autorités" dans le domaine. En effet, sœur Geneviève de sainte Thérèse (1.3.1.) montre à

⁵¹⁴ *Ms A*, 18v°.

⁵¹⁵ Cf. *Ms A*, 15r°, 16r°, 24r° et 44v°.

⁵¹⁶ *Ms A*, 5v° et 7r°.

⁵¹⁷ *Ms A*, 17r°.

⁵¹⁸ Inaugurée par une lettre (*LT 121*, 28 septembre 1890) à sœur Marie-Joseph de la Croix (bénédictine qui fut servante des Guérin ; nouvelle preuve – s'il était besoin – de l'exceptionnelle ferveur des Martin et des Guérin réunis ; elle s'achève sur des vœux (*LT 139*, 30 décembre 1892) à ses oncle et tante Guérin dont la fille Marie est devenue professe pendant l'été 1891.

Thérèse la vraie sainteté (1.3.1.1.). Celle à laquelle notre jeune novice aspirait, et qu'elle pratiquait du reste déjà (1.3.1.2.), à l'image de la Vierge Marie (1.3.1.3.). L'autre prémonition de Thérèse est nettement rendue par le père Alexis Prou, dans le cadre d'une confession (1.3.2.). Inopinément, il implante le projet de sainteté de Thérèse dans l'amour, en exhaussant sa confiance (1.3.2.1.), et en redimensionnant la portée des fautes commises ; eu égard à la bonté miséricordieuse de Dieu (1.3.2.2.).

1.3.1. La sainteté de Mère Geneviève de Sainte-Thérèse

Mère Geneviève est la fondatrice du Carmel de Lisieux⁵¹⁹. Elle marqua profondément la mémoire de Thérèse durant leurs trois années et demie de vie commune. Aussi bien, Thérèse avance, pour avoir côtoyé de près et observé de loin la doyenne :

« [...] je ne vous ai encore rien dit de mon bonheur d'avoir connu notre Sainte Mère Geneviève... C'est une grâce inappréciable que celle-là ; eh bien, le Bon Dieu qui m'en avait déjà tant accordé a voulu que je vive avec une Sainte, non point inimitable, mais une Sainte sanctifiée par des vertus cachées et ordinaires... [...] un dimanche [la religieuse en question recommanda à Thérèse :] "Servez Dieu avec paix et avec joie, rappelez-vous, mon enfant, que notre Dieu, c'est le Dieu de la paix." Le Dimanche suivant, je voulus savoir quelle révélation Mère Geneviève avait eue, elle m'assura n'en avoir reçu *aucune*, alors mon admiration fut encore plus grande, voyant à quel degré éminent Jésus vivait en elle et la faisait agir et parler. Ah ! cette sainteté-là me paraît la plus vraie, la plus sainte et c'est elle que je désire car il ne s'y rencontre aucune illusion... » (Ms A, 78r°).

Thérèse échappa largement au climat consécutif au décès de Mère Geneviève, qui confinait peut-être un peu à l'exaltation et à l'excès⁵²⁰. Car grâce à cette religieuse, Thérèse a subodoré une « incarnation de sa sainteté dans le quotidien », au sens d'une « vie théologique

⁵¹⁹ En 1838. Mère Geneviève est déjà fort avancée en âge lorsque Thérèse entre au Couvent, le 9 avril 1888. Thérèse raconte : « Comme toutes les postulantes je fus conduite au chœur aussitôt après mon entrée, il était sombre à cause du Saint Sacrement exposé et ce qui frappa d'abord mes regards fut les yeux de notre sainte Mère Geneviève [âgée de quatre-vingt-deux ans] qui se fixèrent sur moi, je restai un moment à genoux à ses pieds remerciant le bon Dieu de la grâce qu'Il m'accordait de connaître une sainte [...] (Ms A, 69r°-69v°). La note 376 du manuscrit A nous informe que l'on préleva également le cœur de la sainte décédée, « pour que les carmélites aient une relique à vénérer » (OC, p. 1270). Thérèse rêva d'ailleurs que la Mère lui « laissait » son cœur (cf. Ms A, 79r° ; une autre allusion de Thérèse à ce prélèvement se trouve en CJ 2.8.1). La mort de Mère Geneviève, le 5 décembre 1891, rappellera douloureusement à Thérèse celle de sa maman (voir ses impressions en Ms A, 12v°). Dans sa correspondance elle mentionne la supérieure cinq fois tout au plus, à Céline uniquement, et plutôt à titre "anecdotique". Voir LT 130, r° ; LT 134, v° ; LT 182 [Thérèse assure la présence de la sainte lors des fiançailles de sa sœur avec Jésus] ; en guise de « cadeau de noce » (LT 184), Thérèse lui donne la dernière larme de Mère Geneviève (lire Ms A, 78v°-79r°).

⁵²⁰ Au point qu'elle était déjà réputée sainte et que l'on s'attendit « à lui voir faire des miracles » après sa mort (Autres paroles de Thérèse à Mère Agnès de Jésus, août). Cependant, ce n'est pas parce qu'il était « assez courant dans les monastères ou les milieux pieux de l'époque » de recourir à ce genre de panégyrique – et nous verrons que la situation se répétera pour Thérèse, à l'approche de sa mort quand nous aborderons le rivage de sa dernière année de vie – qu'il faut pour autant, à la suite de J.-F. Six, « prendre ce terme [la sainteté de Mère Geneviève] dans un sens atténué » (J.-F. SIX, *Thérèse de Lisieux, op. cit.*, p. 334). Celle-ci avait tout de même fondé le carmel de Lisieux, et elle s'était offerte en victime à la Justice divine. Cf. *infra*.

[qui] se cache et s'exprime merveilleusement sous l'écorce banale de la vie quotidienne »⁵²¹. Non pas dans des expériences mystiques étonnantes, mais en tissant une vie apparemment « plus ordinaire », qui fondera « l'aspect commun de la sainteté de Thérèse et son "accessibilité" universelle »⁵²². En effet, il ne faut pas croire que « le mysticisme (*misticismo*) exige nécessairement ce bagage [*corredo*] de grâces dites "faveurs mystiques extraordinaires" », commente le père Zoffoli : c'est le "mystère-par-essence" qui fonde l'unique vrai et possible mysticisme », lequel « confère sa valeur à toutes les manifestations de la sainteté chrétienne ». Ainsi, Thérèse a eu « le mérite d'avoir centré le mysticisme chrétien dans son essence, en le distinguant de tous ses éléments accessoires qui, outre qu'ils compliquent la vie, soulèvent des problèmes, exposent à des dangers ». Au final, conclut l'auteur – auquel nous nous joignons –, il n'est « pas licite de les désirer [ces faveurs extraordinaires], de les provoquer et de les exhiber »⁵²³. En fait, Mère Geneviève fut sa première référence en la matière. Avec elle, Thérèse a découvert, d'une part, que « la vie quotidienne est le lieu idéal de la rencontre de l'homme avec Dieu, la matière première de notre sanctification [...] [:] le quotidien peut devenir merveilleux »⁵²⁴, et même tous « les atomes de l'existence »⁵²⁵ ; « la tâche la plus humble, la plus commune, offre matière à la plus haute perfection morale »⁵²⁶. D'autre part, elle a pu constater que « la sainteté n'est pas réservée à des êtres que la nature aurait favorisés de dons exceptionnels [...] ».⁵²⁷ Ce n'est pas cette sainteté qui est « la plus *sainte* », s'exprime Thérèse, avec humour, ou tellement abîmée dans cette prise de conscience fondamentale qu'elle ne relève pas le pléonasme. Elle fait ainsi voler en éclat un préjugé tenace de la sainteté. D'aucun aura été rassuré de voir Thérèse quitter une vie qui eut pu être « tissée de travaux ménagers ingrats, de monotones réceptions, dans un monde où l'on s'ennuie [...] et consistant en une succession] de tristes journées »⁵²⁸ ; Or, Thérèse a explicitement dit avoir préféré « la monotonie du sacrifice »⁵²⁹.

⁵²¹ J. LAFRANCE, « L'épanouissement de la vie divine en sainteté intégrale », *art. cit.*, pp. 54 et 56.

⁵²² E. RIDEAU, *Thérèse de Lisieux...*, *op. cit.*, p. 223.

⁵²³ E. ZOFFOLI, *Teresa di Lisieux...*, *op. cit.*, pp. 387-388.

⁵²⁴ R. MASSOL, *Vers la sainteté...*, *op. cit.*, pp. 12-13.

⁵²⁵ E. RIDEAU, *Thérèse de Lisieux...*, *op. cit.*, p. 274.

⁵²⁶ M. M. PHILIPON, *Sainte Thérèse de Lisieux...*, *op. cit.*, p. 133.

⁵²⁷ L. E. BOLIS, « S. Teresa di Lisieux, un'"esistenza teologale" », *art. cit.*, p. 66.

⁵²⁸ L. CHAIGNE, *Sainte Thérèse de Lisieux*, *op. cit.*, p. 94).

⁵²⁹ LT 106 à sœur Agnès, 19-20 mai 1890.

1.3.1.1. Dans sa sainteté, « il ne s'y rencontre aucune illusion »

Le 21 juin 1896, chaque sœur du Carmel de Lisieux se voit remettre un exemplaire de la circulaire nécrologique de la Mère fondatrice. C'est sœur Agnès⁵³⁰ qui rédigea le texte, en mettant en exergue, selon les canons de l'époque, les « faits merveilleux » de la vie de la fondatrice⁵³¹. Thérèse n'éclipsa pas ce document, et dans le passage autographe (son *Ms A*) que nous étudions, elle laisse échapper son admiration⁵³². Pourtant, si elle ne désavoue pas cet aspect extraordinaire, elle le congédie de sa conception de la sainteté⁵³³. Résolument, elle a pris le contre-pied de l'aura qui nimbait Mère Geneviève, en insistant sur un autre aspect de la disparue, et qui l'avait personnellement édifiée. De son point de vue, Mère Geneviève était sainte parce qu'elle laissa transparaître la vie de Jésus à travers elle. En elle, Thérèse a observé « que le Seigneur vit, agit et parle à travers [l'] âme, sans qu'elle en soit consciente, donc sans qu'elle reçoive, de cette instrumentalité de son âme, des "révélations" mystiques ou autres »⁵³⁴.

⁵³⁰ Cf. *LT 140*, r° à Mère Agnès de Jésus, 20 février 1893, *op. cit.*

⁵³¹ Note 5 de *RP 7*, *Le triomphe de l'humilité*, *op. cit.*, *OC*, p. 1433. Nous ne voulons pas dire que Mère Agnès eut abusé, « comme l'imagerie sulpicienne, du "badigeon bleu-ciel et rose bonbon" », selon l'expression de Christian Sorrel (Christ. SORREL, « La sainteté entre hagiographie et histoire », in : G. CHOLVY (dir.), *La sainteté*, *op. cit.*, p. 7), et dans lequel versèrent certaines premières biographies de Thérèse ! L'auteur nous informe que « le rejeu de la fracture ouverte au XVII^e siècle entre la littérature édifiante et l'hagiographie critique remonte en fait aux années 1860-1870, qui voient la science historique définir des méthodes rigoureuses, approuvées par Léon XIII dans le bref du 18 août 1883 invitant les historiens à "ne pas craindre de dire vrai". Le regard de chercheurs hostiles au catholicisme n'est sans doute pas étranger à la remise en question des érudits catholiques, mais il s'agit d'abord d'une querelle interne à la sphère ecclésiale, qui se cristallise... » (*ibid.*, p. 8).

⁵³² Elle ne passe pas sous silence une extase qui aurait transporté la Mère, et au cours de laquelle le Seigneur lui aurait dit : « Être l'épouse d'un Dieu... Quel titre ! Quel privilège ! » De fait, Thérèse en parle dans une récréation pieuse donnée le jour même de la distribution des circulaires (cf. *RP 7*, 1r°, *Le triomphe de l'humilité*, *op. cit.*). Et bien qu'elle avoue n'avoir rien éprouvé de spécial en veillant la « sainte mourante » ; le seul "sursaut" qu'elle eut ne fut pas "émotionnel" mais "surnaturel". « Le jour de son départ pour le Ciel, raconte Thérèse, je me suis sentie particulièrement touchée. [...] J'étais placée juste au pied du lit de la sainte mourante, je voyais parfaitement ses plus légers mouvements, il me semblait pendant les deux heures que j'ai passées ainsi que mon âme aurait dû se sentir remplie de ferveur, au contraire, une espèce d'insensibilité s'était emparée de moi, mais au moment même de la naissance au Ciel de notre Sainte Mère Geneviève, ma disposition intérieure a changé, en un clin d'œil je me suis sentie remplie d'une joie et d'une ferveur indicibles, c'était comme si Mère Geneviève m'avait donné une partie de la félicité dont elle jouissait car je suis bien persuadée qu'elle est allée droit au Ciel » (*Ms A*, 78v°-79r°).

⁵³³ Et ce n'est pas saint Thomas qui a rétréci la notion de sainteté en la « concentrant sur les exigences ascétiques et sur les "vertus héroïques" des saints reconnus par l'Église » (voir S. PINCKAERS, *La vie selon l'Esprit*, *op. cit.*, p. 214). La sainteté n'est pas présente dans « l'organigramme des vertus de la Somme » parce que saint Thomas, « l'identifiant substantiellement à la vertu de religion, [l'en] distingua par sa notion (cf. saint Thomas D'AQUIN, *Somme théologique*, II^a II^{ae}, Q. 81, a. 8) : la religion rend à Dieu le service qui lui est dû en tout ce qui concerne le culte divin, tandis que la sainteté le fait plus précisément en ordonnant les œuvres des autres vertus à Dieu. De ce fait, tout en étant une vertu spéciale, la sainteté exerce une action générale sur les vertus, et donc sur la vie morale et spirituelle » (*ibid.*, p. 213).

⁵³⁴ H. U. von BALTHASAR, *Histoire d'une mission*, *op. cit.*, p. 205.

Profondément attachée⁵³⁵ à l'octogénaire, Thérèse n'a pas tant relativisé qu'objectivé la sainteté de celle qui fut vénérée de son vivant, en en proposant une vision plus réaliste : « sans illusion » et sans être "réductionniste". Aux yeux du commun des mortels, les hautes faveurs sont souvent une sorte de baromètre de la sainteté. Or pour elle, « la sainteté ne consiste nullement dans les manifestations extraordinaires qui accompagnent l'invasion du surnaturel dans une âme »⁵³⁶. Bien plus, comme l'a constaté le père Marie-Eugène (et cette intuition fondamentale fut l'un de ses chevaux de bataille), « l'action des dons est prédominante chez elle depuis l'âge de trois ans où elle ne refuse plus rien au Bon Dieu »⁵³⁷. Cette action de Dieu par les dons y apparaît dégagée non seulement des phénomènes extraordinaires, mais aussi des réactions sensibles puissantes auxquelles assez généralement on la croit indissolublement liée. »⁵³⁸. Car, poursuit le père Marie-Eugène un peu plus tôt dans son maître ouvrage que nous citons,

« [...] on a tendance à identifier vie mystique et expérience mystique, action de Dieu par les dons et expérience de cette action, comme si elles étaient inséparables. Cette confusion est la source d'erreurs pratiques importantes. Il est évident en effet que l'action de Dieu par les dons est nettement distincte de l'expérience que nous pouvons en avoir, si bien que la première peut exister sans la seconde. [...] Les communications directes de Dieu ne sont [...] pas toujours accompagnées d'expérience [on a vu que Thérèse recevait des lumières quand elle en avait besoin, et sans éclats]. On ne saurait par suite affirmer qu'il n'y a pas de vie mystique sans expérience mystique »⁵³⁹.

Travers dans lequel nous semblent être tombés les thérésiens qui opèrent une distinction, qui n'est pas de Thérèse, entre ascétisme de petitesse et ascétisme de grandeur, ou entre petite et grande sainteté ; mais aussi madame Graef, qui hésite à placer Thérèse parmi les mystiques, en raison précisément du nombre restreint de ses "expériences mystiques"⁵⁴⁰.

Par suite, loin de vouloir estomper les "mérites" de Mère Geneviève ou amoindrir sa vie vertueuse, Thérèse rappelle son incroyable proximité avec ses consœurs. Foncièrement imitable, la mère fondatrice s'abîma dans le commun, peu envié auparavant par Thérèse – on se souvient de sa remarque émise en 1888, sur la *couronne ordinaire*.⁵⁴¹

⁵³⁵ Sinon, comment eut-elle eu la présence d'esprit de recueillir pour elle la dernière larme de la fondatrice, et sans que les autres consœurs présentes y eussent apparemment songé !

⁵³⁶ P. BLANCHARD, *Sainteté aujourd'hui...*, op. cit., p. 23.

⁵³⁷ Cf. notamment sœur Geneviève, PA, p. 31 et ses *Conseils et souvenirs*, op. cit. Nous ne nous prononçons pas sur la validité de l'affirmation de l'auteur. Redisons seulement que si les dons du Saint-Esprit découlent de la charité (saint Thomas D'AQUIN, *Somme théologique*, I^a II^{ae}, Q. 68, a. 4, sol. 3), et que Thérèse dit avoir senti la charité entrer dans son cœur en 1886, la lecture du père Marie-Eugène ne peut par pour autant être remise en question, puisque la vertu de charité est donnée au baptême, et que Thérèse fut baptisée dès le lendemain de sa naissance.

⁵³⁸ M.-E. DE L'ENFANT-JÉSUS, *Je veux voir Dieu...*, op. cit., p. 321.

⁵³⁹ *Ibid.*, p. 314.

⁵⁴⁰ H. C. GRAEF, *Histoire de la mystique*, Paris, Seuil, 1972.

⁵⁴¹ En LT 43 B, 2^{re}, mars 1888, op. cit. : « [...] vraiment il vaut mieux avoir une très belle couronne et un peu de mal que d'en avoir une ordinaire sans mal ».

Mais comment donc a vécu Mère Geneviève ? En s'adonnant à ...

1.3.1.2. Des « *vertus cachées et ordinaires* »

L'aspect caché d'une certaine pratique des vertus lui fut aubaine, dont Thérèse s'empara, pour rappeler que l'éclat ostentatoire ne conditionne ni l'efficacité, ni la perfection de notre agir. C'est dans ce trait essentiellement que se rassemblent les accointances entre ces vertus et les *riens*, qui composèrent sa préparation morale et spirituelle en vue d'entrer au Carmel. C'est là encore que réside la connivence entre les vertus de sœur Geneviève et les « petites vertus » qui occupèrent tout le noviciat de Thérèse, qui assurait ne pas avoir « la facilité d'en pratiquer de grandes »⁵⁴².

Néanmoins, pour *ordinaires* qu'elles soient, ces vertus font mieux que suggérer la perfection. Elles y encouragent, en mettant au premier plan leur "imitabilité", leur fond d'humilité et leur vérité. Modestement, parce qu'elles ne donnent aucun relief à notre agir. Assurément pourtant, du fait que ces vertus nous immergent, au fil d'une vie *obscure*⁵⁴³, et sous des dehors insignifiants, dans le secret de Dieu, qui sonde les reins et les cœurs, comme dit le psalmiste. Au soir de sa vie, Thérèse commentera son agir en ces termes : « Je suis partie en guerre contre moi-même dans le domaine spirituel, par l'abnégation, les petits sacrifices cachés ; j'ai trouvé la paix et l'humilité dans ce combat obscur où la nature n'a aucune prise ».⁵⁴⁴ En fin de compte, commente Jean Guitton, « les vertus que Thérèse conseille sont celles qui n'ont pas besoin de cloître pour s'exercer. Ce sont les vertus naturelles, informées par l'amour. Et Thérèse a été grande, non pas comme Jeanne d'Arc, en faisant naturellement des actes héroïques, mais en accomplissant héroïquement des actes naturels et simples »⁵⁴⁵, flambeaux lumineux qui balisent la voie d'une sainteté apparemment insignifiante.

1.3.1.3. L'exemple de la Vierge Marie

Érigée en modèle de la "sainteté ordinaire" par Thérèse, la Vierge Marie en a inauguré l'itinéraire, laissant *a quia* nos tergiversations pour savoir si, oui ou non, nous pouvions cheminer à sa suite. Thérèse a toujours eu la prescience que la Vierge Marie était imitable.

⁵⁴² Ms A, 74v°.

⁵⁴³ CJ 3.8.5, *op. cit.*

⁵⁴⁴ *Ibid.*

⁵⁴⁵ J. GUITTON, *L'Église et les Laïcs*, DDB, 1963, p. 144 (cité par C. DE MEESTER, *Dynamique...*, *op. cit.*, p. 39) ; l'auteur cité ne semble pas entrer dans la distinction entre le naturel et le surnaturel.

Elle en parle plus tard, mais ses raisonnements nous aideront, ici, à pénétrer dans les arcanes de la "sainteté des petits", que Thérèse est en train d'élaborer, et que nous allons étudier en parcourant deux aveux – de Thérèse – agrémentés d'humour et distants dans le temps de quarante huit heures.

1. « Pour qu'un sermon sur la Sainte Vierge me plaise et me fasse du bien, il faut que je voie sa vie réelle, pas sa vie supposée ; et je suis sûre que sa vie réelle devait être toute **simple**. On la montre inabordable, il faudrait la montrer imitable, faire ressortir ses vertus, dire qu'elle vivait de foi comme nous [...] elle est plus Mère que reine, et il ne faut pas dire à cause de ses prérogatives qu'elle éclipse la gloire de tous les saints, comme le soleil à son lever fait disparaître les étoiles. Mon Dieu ! que cela est étrange ! Une Mère qui fait disparaître la gloire de ses enfants ! Moi je pense tout le contraire, je crois qu'elle augmentera de beaucoup la splendeur des élus. C'est bien de parler de ses prérogatives, mais il ne faut pas dire que cela, et si, dans un sermon, **on est obligé** du commencement à la fin de s'exclamer et de faire **Ah ! ah ! on en a assez !** Qui sait si quelque âme n'irait pas même jusqu'à sentir alors un certain éloignement pour une créature tellement supérieure et ne se dirait pas : "Si c'est cela, autant aller briller comme on pourra dans un petit coin !" Ce que la Sainte Vierge a de plus que nous, c'est qu'elle ne pouvait pas pécher, qu'elle était exempte de la tache originelle, mais d'autre part, elle a eu bien moins de chance que nous, puisqu'elle n'a pas eu de Sainte Vierge à aimer [...] Enfin j'ai dit dans mon Cantique [en mai 1897] : "Pourquoi je t'aime, ô Marie" tout ce que je prêcherais sur elle. » (CJ. 21.8.3).

2. « Que les prêtres nous montrent donc des vertus praticables ! C'est bien de parler de ses prérogatives, mais il faut surtout qu'on puisse l'imiter. Elle aime mieux l'imitation que l'admiration, et sa vie a été si simple ! Quelque beau que soit un sermon sur la Sainte Vierge, si **l'on est obligé** tout le temps de faire : **Ah !...Ah !...on en a assez**. Que j'aime à lui chanter : L'étroit chemin du Ciel tu l'as rendu visible (Elle disait : facile). En pratiquant toujours les plus humbles vertus. » (CJ 23.8.9 ; cf. aussi DE/MS 23.8.9).

Il nous a semblé judicieux de citer les deux extraits dans leur intégralité, pour en mieux épinglez les points saillants et communs, tracés par nous en caractères gras. Thérèse y loue une sainteté *simple, imitable, sans prérogatives* et qu'égrènent des « vertus praticables »⁵⁴⁶. Comprenons : une sainteté réfractée non pas par de « sublimes vertus »⁵⁴⁷, mais par de petites actions nucléaires et invisibles, elles-mêmes miroirs d'« humbles vertus ». Cette sainteté embourbe toute forfanterie, si nous osons dire. Car, rappelle à juste titre le père Philipon, « nos qualités personnelles, que sont-elles sinon des richesses d'emprunt qu'en un instant Dieu peut nous retirer ! »⁵⁴⁸. Cette sainteté refuse également de soutirer des dons particuliers à Dieu, pour obtenir une preuve qu'Il vit effectivement en nous. Aussi bien, c'est

⁵⁴⁶ Nous songeons aussi aux dix vertus de Marie, qui resont de l'Évangile, et dont vivent les Annonciades (ordre marial fondé par sainte Jeanne de Valois, en France au XV^es). Ces vertus évangéliques et mariales sont : la charité, la foi, la compassion, l'humilité, la louange, l'obéissance, la patience, la pauvreté, la prudence et la pureté.

⁵⁴⁷ PN 11, 4, *Il est enfin passé le temps des larmes*, 18 décembre 1894. Nous songeons aussi au titre d'un ouvrage de J. ROUSSEL, *La vie sublime de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus*, Nîmes, 1990².

⁵⁴⁸ M. M. PHILIPON, *Sainte Thérèse de Lisieux...*, op. cit., p. 67.

Jésus *caché au fond de son pauvre petit cœur* qui accordait à Thérèse *la grâce d'agir en elle*.⁵⁴⁹

Dans sa dernière poésie, son *Cantique* en l'honneur de la Vierge Marie, Thérèse ressaisit synthétiquement les principales composantes de la sainteté illustrée par la Vierge Marie. En vingt-cinq strophes, qui sont comme la conclusion récapitulative de ses vingt-cinq ans de vie, Thérèse a affilé sa conception de la sainteté mariale. « Point de ravissements, de miracles, d'extases⁵⁵⁰ n'embellirent » son pèlerinage terrestre. Dès lors, les *petits* « peuvent sans trembler vers [elle] lever les yeux, [puisque] c'est par LA VOIE COMMUNE [...] qu'il [plût à la Mère du Sauveur] de marcher pour les guider aux Cieux »⁵⁵¹. Ce qui est *commun* n'est pas piètre et négligeable, mais partagé par le plus grand nombre et largement fréquenté. La Mère de Dieu a vécu de manière à nous « faire sentir [qu'il] n'est pas impossible de marcher sur [ses] pas [...], l'étroit chemin du Ciel, [Marie la] l'a rendu visible en pratiquant toujours les plus humbles vertus »⁵⁵². Thérèse place l'accent sur les vertus accessibles, non par volontarisme, mais pour contrebalancer les grâces surnaturelles mises en avant à son époque. Du coup, elle *tourne* « aussi complètement que possible le dos à la piété du XIX^e siècle »⁵⁵³, et aux représentations classiques bien sédimentées au fond de la conscience catholique d'alors ; quelle meilleur disposition souhaiter pour accueillir la pauvreté spirituelle⁵⁵⁴, qui fut demandée par Jésus dès l'aurore de sa mission publique ? ! C'est en effet d'abord à eux que Jésus s'adresse dans son discours sur la montagne, et c'est à eux – avec les « persécutés pour la justice » – que reviendra le Royaume des Cieux.⁵⁵⁵

En somme, « Marie est suprêmement imitable pour Thérèse parce qu'elle est petite », conclut le père Léthel⁵⁵⁶. De fait, le poème laisse transparaître le dessein, chez Thérèse, de ne pas placer la Vierge Marie sur un piédestal, qui la ferait prédominer sur les autres saints, en pervertissant au passage la nature mariale qui était tout humilité, et en en faisant un étendard vindicatif que Jésus eut brandi pour nous imposer le modèle à suivre. Au lieu de cela, Marie nous invite à nous « cacher à l'ombre de son manteau qui nous virginise »⁵⁵⁷, puisque, « lieu

⁵⁴⁹ Cf. *Ms A*, 76r^o.

⁵⁵⁰ Thérèse a eu deux extases, mais aucune vision ne l'a gratifiée, ainsi qu'elle le voulut (cf. *DE/Mère Agnès de Jésus*, 5.8.3 ; 11.8.5 et 11.9.7).

⁵⁵¹ *PN 54*, 17, *Pourquoi je t'aime, ô Marie*, mai 1897.

⁵⁵² *PN 54*, 6.

⁵⁵³ Selon l'expression de M. MORÉ, *La foudre de Dieu*, op. cit., p. 25.

⁵⁵⁴ L.-M. DE SAINT-JOSEPH, « La pauvreté spirituelle chez saint Thérèse de L'Enfant-Jésus », *Carmel III*, 1955, p. 181. Voir aussi J. GALLANZA, « "I will always be as poor as I am now". Thoughts on poverty from Sainte Thérèse de Lisieux », *Spirituality life* 49 (2003), pp. 8-18.

⁵⁵⁵ Cf. *Mt*, 5, 3 : « Heureux ceux qui ont une âme de pauvre, car le Royaume des Cieux est à eux ».

⁵⁵⁶ F.-M. LÉTHEL, *Connaître l'amour du Christ...*, op. cit., p. 503.

⁵⁵⁷ *LT 105*, 2r^o à Céline, 10 mai 1890.

de l'Incarnation, le sein de Marie est aussi le lieu de notre divinisation », poursuit le père carme ; puisque, explique-t-il, « [...] l'Esprit-Saint ne cesse de former les membres du Christ là même où il a formé la tête... »⁵⁵⁸.

Notons finalement l'absence de la perfection au nombre des qualités de la Vierge Marie⁵⁵⁹. Est-ce parce que la perfection connote trop, au goût de Thérèse, la supériorité sélective et même élitiste ? Est-ce parce que la recherche de la perfection risque de rebuter les candidats à la sainteté ? Est-ce parce que, au lieu d'être fin ultime, elle n'est qu'une composante, essentielle mais parmi d'autres, de la sainteté, une manière de mise en mouvement, une circonstance qui, sans être périphérique, n'est pas centrale à la sainteté ; ou bien est-ce une conséquence de la sainteté, et donc, aussi, un don de Dieu ? Restons en là pour l'instant, et disons seulement que la voie que nous propose Thérèse n'entraîne pas un désistement de l'héroïcité, mais son déplacement. Thérèse veut, doucement mais fermement, nous éconduire, en nous proposant autre chose que les repères traditionnels, pour avoir discerné la confusion souvent opérée entre la « sainteté et la réalisation de la perfection morale »⁵⁶⁰ ; une telle conception de la sainteté pourrait vouloir, en fin de compte, satisfaire une ambition personnelle.

1.3.2. L'entretien décisif avec le père Alexis Prou (octobre 1891)

Un autre personnage fera briller d'étincelants rubans de feu les convictions de Thérèse, tout en relevant un coin du voile de ce qu'elle vivait intérieurement. Il s'agit du Père Alexis Prou⁵⁶¹, qui prêcha une retraite au Carmel de Lisieux, du 7 au 15 octobre 1891. Voici ce que rapporte Thérèse de l'entretien qu'elle eut avec lui.

« J'avais alors de grandes épreuves intérieures de toutes sortes (jusqu'à me demander parfois s'il y avait un Ciel). Après avoir dit peu de mots, je fus comprise d'une façon merveilleuse et même *devinée*... mon âme était comme un livre dans lequel le Père lisait mieux que moi-même... Il me lança à pleines voiles sur les flots de la confiance et de l'amour qui m'attiraient si fort mais sur lesquels je n'osais avancer... Il me dit que *mes fautes ne faisaient pas de peine* au Bon Dieu, que

⁵⁵⁸ F.-M. LÉTHEL, *La christologie de sainte Thérèse...*, op. cit., p. 175. Cf. aussi PN 54, 5 : « le trésor de la mère appartient à l'enfant et je suis ton enfant, ô ma Mère chérie, tes vertus, ton amour, ne sont-ils pas à moi ? » Thérèse donna encore la charmante précision suivante à sœur Marie de la Trinité : « Au moment de communier, je me présente quelquefois mon âme sous la figure d'un petit bébé de trois ou quatre ans qui, à force de jouer, a ses cheveux et ses vêtements salis et en désordre. – Ces malheurs me sont arrivés en bataillant avec les âmes. – Mais bientôt la Vierge Marie s'empresse autour de moi. Elle a vite fait de me retirer *mon petit tablier tout sale*, de rattacher mes cheveux et de les orner d'un joli ruban ou simplement d'une petite fleur... et cela suffit pour me rendre gracieuse et me faire asseoir sans rougir au festin des anges » (CSM, op. cit., VT 73, p. 59).

⁵⁵⁹ Qui est aussi « l'exemple de l'âme qui cherche [Dieu] en la nuit de la foi » (PN 54, 15).

⁵⁶⁰ J. LAFRANCE, « L'épanouissement de la vie divine en sainteté intégrale », art. cit., p. 60.

⁵⁶¹ Dont nous avons trouvé un portrait précis dressé par le père Descouvemont (P. descouvemont, *Thérèse de Lisieux et son prochain...*, op. cit., pp. 22-25).

tenant sa place il me disait de *sa part* qu'Il était très content de moi ... Oh ! que je fus heureuse en écoutant ces consolantes paroles !... Jamais je n'avais entendu dire que les fautes pouvaient ne pas faire de peine au bon Dieu, cette assurance me combla de joie, elle me fit supporter patiemment l'exil de la vie... Je sentais bien au fond de mon cœur que c'était vrai car le Bon Dieu est plus tendre qu'une Mère, eh bien, vous, ma Mère chérie, n'êtes-vous pas toujours prête à me pardonner les petites indécidatesses que je vous fais involontairement ?... Que de fois n'en ai-je pas fait la douce expérience !... Nul reproche ne m'aurait autant touchée qu'une seule de vos caresses. Je suis d'une nature telle que la crainte me fait reculer ; avec l'*amour* non seulement j'avance mais je vole. » (Ms A, 80v°).

Dans les lignes qui retracent les impressions fortes découlant de son entrevue en confession, Thérèse révèle une intuition qu'elle portait déjà en creux, et qui trouvera très prochainement des développements considérables. Elle la résume dans la dernière phrase du paragraphe : « Je suis d'une nature telle que la crainte me fait reculer ; avec l'*amour* non seulement j'avance mais je vole ».

1.3.2.1. Les « flots de la confiance et de l'amour »

L'objet des convictions et des aspirations les plus véhémentes de Thérèse, le Ciel, est parfois ébranlé. Son laconisme sur le sujet ne rend que plus probant le poids de l'épreuve qui semble alors intermittente (cf. l'adverbe *parfois*). Quatre lettres, qui coïncident avec les quatre jours de la retraite qui ont précédé sa profession (du 28 août au 7 septembre 1890), et "tout a été dit". Qu'on en juge. Thérèse avoue être dans un « souterrain⁵⁶² où il ne fait ni froid ni chaud », « sous la terre »⁵⁶³ et dans la « nuit »⁵⁶⁴. Cependant, « dans les ténèbres », elle demeure dans la *paix*⁵⁶⁵ et la *consolation* de savoir que c'est Jésus qui lui a *choisi*⁵⁶⁶ cette voie. Elle est donc « heureuse de suivre son fiancé à cause de l'amour de Lui seul et non pas à cause de ses dons »⁵⁶⁷ et de ses « présents »⁵⁶⁸. Pour lointaine qu'elle fut dans le temps, la confiance de Thérèse trouva véritablement, nous paraît-il, une voie de concrétisation au cours de la retraite prêchée par le Père Prou. Par la suite, en effet, « elle se donna tout entière à la confiance en Dieu, [cherchant, nous assure Mère Agnès,] dans les Livres Saints l'approbation de sa hardiesse [et répétant] avec bonheur la parole sanjuaniste : "On obtient de Dieu autant

⁵⁶² Cf. aussi LT 115 r°-v° à sœur Agnès de Jésus, 4 septembre 1890.

⁵⁶³ LT 110, 1r° à sœur Agnès de Jésus, 30-31 août 1890.

⁵⁶⁴ LT 111, r° à sœur Marie du Sacré-Cœur, 30-31 août 1890.

⁵⁶⁵ LT 112, v° à sœur Agnès de Jésus, 1^{er} septembre 1890.

⁵⁶⁶ LT 110, *op.cit.*

⁵⁶⁷ LT 111, *op.cit.*

⁵⁶⁸ LT 115, *op.cit.* Thérèse abordera une dernière fois le sujet dans le manuscrit C, pour apparenter sa vie de foi à un *tunnel* sous lequel Thérèse avance [elle ne marche pas dans mais *sous* le tunnel. Lapsus ô combien révélateur de son trouble] et pour nous informer que cette épreuve a continué depuis, et qu'elle ne finira probablement pas « avant le jour marqué par le Seigneur » (Ms C, 6r°). À l'infirmerie, elle précisera que, sur la fin, c'était « le raisonnement des pires matérialistes qui s'imposait à [son] esprit » (*Autres paroles de Thérèse à Mère Agnès de Jésus, août*).

que l'on en espère"»⁵⁶⁹.

1.3.2.2. Les « fautes peuvent ne pas faire de peine au Bon Dieu »

Un autre souci, double, tenaillait la novice et eut pu enrayer cette confiance : commettre des fautes involontaires et causer de « la *peine* au Bon Dieu ». Autant de variations sur un même thème, vers lequel convergeaient toutes ses préoccupations : "le bon Dieu est-il content de moi ?"⁵⁷⁰. Or le père franciscain résout un dilemme, qui trahissait, peut-être aussi, « la permanence du fond scrupuleux chez Thérèse »⁵⁷¹, en une solution unique et imparable : « les fautes peuvent ne pas faire de peine au bon Dieu ». Voilà de quoi apaiser la jeune femme qui souhaitait vivement être dispensée « de la plus légère faute volontaire »⁵⁷². Dans le même temps, elle *sentait* pourtant déjà que « Jésus peut bien faire la grâce de ne plus l'offenser ou bien de ne faire que des fautes qui ne l'OFFENSENT pas mais ne font que d'humilier et de rendre l'amour plus fort »⁵⁷³. Vérité bien *mystérieuse*⁵⁷⁴, sur le point de définir exactement sa tendance dans les prochains mois, et qu'elle explicitera plus tard dans la parabole du « petit enfant » ; lequel est bien trop petit pour se faire beaucoup de mal et bien trop attendrissant pour qu'on lui en veuille après qu'il ait demandé pardon pour sa faute⁵⁷⁵. En définitive, commente Jean Clavier, Thérèse commence à s'engouffrer dans « l'ouverture théocentrique » suscitée par l'entrevue avec le Père, en vue d'un « *exode de soi* vers Dieu, avec Dieu, [et] dans la prise en compte réaliste et pleine d'espérance de sa pauvreté [...] »⁵⁷⁶. De fait, en cessant de se focaliser sur les manquements à ne pas commettre, nous serons plus attentifs à « faire plaisir » à Jésus ; nous nous détournons de nous-mêmes et continuons bravement à tendre vers Dieu, qui nous attend.

Reprenons à présent à livre fermé ce qui ressort de ces quatre dernières années.

⁵⁶⁹ Cf. le témoignage de Mère Agnès, *PO*, p. 155. Voir aussi *LT 103*, v° à sœur Agnès de Jésus, 4 (?) mai 1890 : Dieu « est libre, puisque je ne suis plus à moi, mais à lui... ». Et encore *LT 110*, 2r°, *op. cit.* : « je suis plus à Lui qu'à moi !... ».

⁵⁷⁰ Cette "inquiétude" – apparemment puérile – trouve sa justification dans son souhait d'agir – depuis l'enfance ! – « pour faire plaisir au bon Dieu », pour « son unique plaisir ». Cf. aussi *Ms A*, 44r° et 80r-80v° ; *Ms B*, 2v° ; *CJ 21* au 26 mai ; etc.

⁵⁷¹ J. CLAPIER, *Une voie de confiance et d'amour...*, *op. cit.*, p. 116.

⁵⁷² Souvenons-nous de son Billet de Profession (*Pri 2*, *op. cit.*) de l'année précédente. On comprend mieux aussi sa crainte, une fois connues ses épreuves intérieures.

⁵⁷³ *LT 114*, v° à sœur Agnès de Jésus, 3 septembre 1890. Le vœu réapparaît en *Pri 5*, 7v°, *Fleurs Mystiques*, 20 novembre 1894.

⁵⁷⁴ « Si vous saviez comme je vous en dirais long si j'avais des paroles pour exprimer ce que je pense ou plutôt que je ne pense pas, mais que je sens !... La vie est bien mystérieuse !... » (*ibid.*).

⁵⁷⁵ Cf. *LT 191*, 1v° à Léonie, 12 juillet 1896. Nous y reviendrons dans le dernier chapitre.

⁵⁷⁶ J. CLAPIER, « *Aimer jusqu'à mourir...*, *op. cit.*, p. 218.

1.4. Quatrième récapitulation de sa conception de la sainteté

Le 24 septembre 1890 a eu lieu la *velatio*⁵⁷⁷, cérémonie publique marquant la fin du noviciat. Thérèse a perdu ses dernières attaches avec le monde. L'arrachement est symbolique avec le port du voile noir, mais il fut cruellement concrétisé par le déclin de M. Martin, qui continue, malgré lui, à décaper et purifier le désir de sainteté de sa petite dernière. Les événements ont en effet pris un cours précipité⁵⁷⁸ et une page a été tournée : la communication avec lui a été rompue le 12 février 1889, après une grave crise d'hallucination. Ce contexte, loin d'entraver sa confiance, l'a conditionnée et abondamment nourrie. Dans l'abandon à l'amour de Dieu, nulle place ni pour une crainte présente, ni pour un regret stérile du passé⁵⁷⁹, ni pour une appréhension timorée de l'avenir⁵⁸⁰. Pourtant, le sentiment de dérélition de Thérèse a trouvé sa première expression (qui connaîtra son acmé dans les dix-huit derniers mois de vie) au cours de sa retraite de 1890. Ce sentiment d'abandon, nous explique le père Keating, qui revient à « participer à cette sorte d'absence ou d'éloignement (*alienation*) de Dieu [,] est l'identification avec Jésus la plus puissante et la plus mature que l'on puisse atteindre (*come to*) dans la vie chrétienne »⁵⁸¹, du fait que le Christ Jésus fut visité par ce sentiment au moment où Il était au plus bas de sa kénose, si nous osons dire. C'est en ce sens que nous interprétons cette autre affirmation profonde – et insolite en première approximation – du même auteur, selon laquelle « nous sommes identifiés au Christ moins par nos vertus que par nos péchés. C'est notre état de pécheur (*sinfulness*) et notre faiblesse (*weakness*⁵⁸²) que le Christ a pris sur lui-même ». Les assumer à notre tour dans la paix et la confiance en Sa Miséricorde, nous rapproche de Sa dérélition⁵⁸³. Cette douloureuse et décisive expérience a majoré lentement l'éclosion d'autres convictions déjà profondes mais encore timides chez Thérèse : celles de l'amour et de la confiance, que le père Prou a fouettées à la fin de l'année 1891, en la libérant définitivement de « sa crainte du péché, séquelle [possible – car nous n'avons pas étudié systématiquement la question] du

⁵⁷⁷ Cf. *Ms A*, 77r^o.

⁵⁷⁸ À l'entrée de M. Martin dans une maison de santé, en février 1889, s'est jointe la résiliation du bail des « Buissonnets », moins d'une année plus tard (le 25 décembre 1889).

⁵⁷⁹ « C'est parce qu'on pense au passé et à l'avenir qu'on se décourage et qu'on désespère » (*CJ 19.8.10* ; *op. cit.*).

⁵⁸⁰ De fait, « penser à ce qui peut nous arriver de douloureux dans l'avenir, [...] c'est manquer de confiance et c'est comme se mêler de créer » (*CJ 23.7.3*) – ambition que nous serions bien incapables de concrétiser.

⁵⁸¹ Th. KEATING, *St. Thérèse of Lisieux. A transformation in Christ*, *op. cit.*, p. 28.

⁵⁸² Que l'auteur cité distingue de la *feebleness*, *ibid.*, p.35.

⁵⁸³ *Ibid.*, p. 27.

moralisme de son enfance »⁵⁸⁴. N'est-ce pas grâce au père Prou que Thérèse pourra affirmer un jour à sœur Marie de la Trinité : « nous autres, nous ne sommes pas des saintes qui pleurons nos péchés, nous nous réjouissons de ce qu'ils servent à glorifier la miséricorde du bon Dieu »⁵⁸⁵. Nous y reviendrons.

En contrepoint, la souffrance⁵⁸⁶, qui avait été au cœur de ses réflexions autour de 1889, se trouve solidement subordonnée à l'amour, qui la dépasse en l'englobant et en lui donnant tout son sens ; pour la sublimer et prendre le pas sur elle. Dieu Seul peut "transvaluer" la souffrance par l'amour. Car nous pensons aussi que Thérèse « aime la souffrance qui lui permet de se rapprocher de Dieu »⁵⁸⁷. Aussi bien, d'une part, Thérèse insiste beaucoup sur le rôle co-rédempteur de la souffrance dans l'amour, tout particulièrement entre la seconde partie de l'année 1889 et les premiers mois de l'année suivante. D'autre part, la souffrance est, en tant qu'elle est purificatrice, indissociable de la perfection. Thérèse a voulu mortifier son être personnel, sa nature. Nous ne pouvons donc soutenir, contrairement à Monseigneur Combes, que « jamais Thérèse n'a cru qu'être une sainte était affaire d'énergie et de force »⁵⁸⁸. Tout en nourrissant une spiritualité de la souffrance qui prend son sens et s'ouvre sur l'Amour⁵⁸⁹ qui, formellement, sanctifie et sauve, c'est un fait que la souffrance assumée par amour est, pour elle, sanctifiante. Cette vérité gêne beaucoup de commentateurs, qui préfèrent s'attarder sur la valeur salvifique et sur la portée apostolique de la souffrance chez Thérèse. Pourtant, les choses vont mieux de soi si on écoute les trois dernières précisions suivantes.

D'abord, Thérèse a été, nous semble-t-il, influencée par une certaine conception dualiste de la relation nature-grâce, qui rejoint l'« antithèse esprit-matière ». Un spécialiste de la question nous expose la problématique et nous ouvre du coup un nouvel horizon pour comprendre Thérèse.

« L'idéal de sainteté n'est pas, d'abord et foncièrement, de faire croître le spirituel en opposition à la matière, si bien que la perfection absolue exigerait d'éliminer totalement la matière. C'est là une interprétation philosophique ou gnostique de l'antithèse, non une interprétation chrétienne. Dans le message chrétien, certaines réalités matérielles sont authentiquement "spirituelles", au sens de "dans l'esprit" : ainsi le Corps du Verbe Incarné, les corps glorieux des élus à la résurrection, le pain eucharistique qui a été transsubstantié, les réalités terrestres en tant qu'agencées selon les vœux de l'Esprit.

D'ailleurs, et dans la même ligne, l'antithèse esprit-chair de la pensée paulinienne est à

⁵⁸⁴ E. RIDEAU, *Thérèse de Lisieux...*, op. cit., p. 219.

⁵⁸⁵ CSM, op. cit., VT 77, p. 59.

⁵⁸⁶ Nous conseillons de lire en parallèle notre annexe n° 9, portant sur « Thérèse et le salut des âmes, dans et par la souffrance rédemptrice », qui explicite le rapport entre la souffrance et l'amour, afin d'éviter tout malentendu.

⁵⁸⁷ Dr. R. MASSON, *Souffrance des hommes...*, op. cit., p. 66.

⁵⁸⁸ A. COMBES, *Contemplation et Apostolat*, op. cit., p. 86.

⁵⁸⁹ Et là nous rejoignons absolument F. OUELLETTE, *Je serai l'amour, trajets avec Thérèse de Lisieux*, op. cit., pp. 242-243.

interpréter également avec justesse. Est "Charnel" pour saint Paul, ce qui est en contradiction avec l'Esprit et ses vœux sur nous. Sont charnelles, certes, les personnes qui n'observent pas la chasteté ou la continence. Mais sont "charnelles" aussi, celles qui ne tiennent pas compte de la révélation de l'Esprit dans leurs jugements (2 *Corinthiens* 1, 12), celles qui se disputent et sèment la discorde (1 *Corinthiens* 3, 3). Bref, certaines œuvres de l'*esprit humain* peuvent bel et bien être *charnelles* : ainsi, l'intelligence humaine qui se veut close et se ferme à toute Transcendance [...] » (G. THILS, « L'appel universel à la sainteté dans l'Église », *Communio* XV, 6 (novembre-décembre 1990), pp. 83-84).

Ensuite, c'est la seconde précision que nous voulons apporter, il nous paraît que Thérèse, jusqu'à l'époque où nous nous trouvons dans notre analyse, a d'abord pensé, un peu "naïvement" si nous osons dire sans lui manquer de respect, qu'il suffirait d'agir par amour – et que ce serait relativement aisé – pour dépasser la peine de la souffrance endurée. Certes, rappelle Isabelle Prêtre, « la souffrance possède un sens eschatologique. Ainsi, non seulement elle n'est pas vaine, non seulement elle n'est pas argument contre Dieu, mais elle est bienfait et grâce. »⁵⁹⁰ En conséquence, Thérèse a d'abord voulu directement souffrir pour se sanctifier, avant d'*accepter* « que sa souffrance devienne un champ de l'action surnaturelle [...] »⁵⁹¹. En effet, tout autant que la crainte du châtement, la complaisance marquée de soi et l'orgueil, la souffrance peut parfaitement s'entendre à gêner la sanctification de l'homme. La souffrance n'est pas le revers caché de la médaille de la sainteté, auquel cas nous serions en présence d'une idéologie doloriste⁵⁹², qui ne pourrait concevoir la sainteté autrement qu'au sein de l'épreuve, des sacrifices et des mortifications. Elle conduit à la sainteté, mais en passant inévitablement par l'amour. Pour cela, Thérèse doit modifier l'ordre des propositions en disant que c'est l'amour qui sanctifie, mais en faisant souffrir ; de manière à concevoir une sainteté articulée autour de la souffrance, mais coordonnée et chapeautée par l'Amour. Le binôme souffrance/amour forme un tremplin de choix vers la sainteté, et ils ne sont sanctificateurs qu'en tant qu'indissolublement liés ; avec la primauté de l'amour, par rapport à la souffrance. Progressivement, Thérèse obtempère à la préséance de l'amour, tout en ne pouvant le dissocier de la souffrance. Sans vouloir déformer ses propos et en gommer les nuances, nous pouvons dire que si la Croix est un mystère d'Amour, il demeure encore un peu

⁵⁹⁰ I. PRÊTRE, *Thérèse de Lisieux ou l'intelligence de l'amour*, Paris, Éd. François-Xavier de Guibert, 1997, p. 54.

⁵⁹¹ Or, « [...] "L'extrême grandeur du christianisme vient de ce qu'il ne cherche pas un remède surnaturel contre la souffrance, mais un usage surnaturel de la souffrance", précise de manière géniale Simone Weil dans *La pesanteur et la Grâce* » (F. OUELLETTE, *Je serai l'amour, trajets avec Thérèse de Lisieux*, op. cit., p. 246).

⁵⁹² Et même masochiste. Or, il y a des différences appréciables « entre le masochisme et l'authentique attitude "religieuse" ». Voir à ce sujet l'analyse de A. B. ULANOV, « Religious Devotion or Masochism ?... », art. cit., pp. 140-156. Mentionné dans S. DESTREMPES, *Thérèse de Lisieux...*, op. cit., pp. 327-332. Voir aussi D. VASSE, *La souffrance sans jouissance ...*, op. cit.

pour elle un mystère d'héroïsme jusqu'à la moitié de l'année 1890⁵⁹³. Ce n'est que dans six ans qu'elle dira que « c'est la confiance et rien que la confiance qui doit nous conduire à l'amour », et qu'il faut avoir une « espérance aveugle [...] en sa miséricorde »⁵⁹⁴. Comme ce n'est que vers la fin de sa vie que Thérèse pourra résumer son comportement en affirmant n'avoir « d'autre occupation que celle de cueillir [...] les fleurs de l'amour [d'abord] et du sacrifice [ensuite] et de les offrir au bon Dieu pour son plaisir »⁵⁹⁵. Loin de nous l'idée que la sainteté désirée par Thérèse était infatuée de soi. Elle ne l'a jamais été. Elle eut cependant pu l'être du fait de l'accent mis au départ sur un agir ascétique et une volonté – qui peut être plus ou moins orgueilleuse – de perfection. En fait, il faut encore que se vérifie, chez elle, cette vérité selon laquelle, nous rappelle Monseigneur Gaucher,

« L'ardeur de la jeunesse s'use en rencontrant les difficultés, et un jour plus ou moins proche des débuts, le constat est cruel : on croyait progresser en perfection et on en est toujours au même point. Pire, on a régressé.

Cette expérience capitale et nécessaire rejoint celle du Prophète Élie qui se retrouve découragé dans le désert : "C'en est assez maintenant, Seigneur ! Prend ma vie, car je ne suis pas meilleur que mes pères" (1 Rois 19, 4). » (G. GAUCHER, « Thérèse : La petite voie de sainteté aujourd'hui », *VT* 179 (juillet-septembre 2005), p. 19).

Et de fait, Thérèse commence aussi à s'affranchir de l'empêchement de son impuissance, en dépit de laquelle – et non pas encore grâce à elle –, la jeune lexovienne espère tendre vers la sainteté. En effet, les vexations subies à cause de la démence sénile de son père, et son sentiment de faiblesse à ne pouvoir surmonter grandement l'épreuve de sa sécheresse spirituelle, lui ont offert une rampe de lancement qu'elle ne pouvait "raisonnablement" attendre. Car, elle est désormais certaine de ne pas être séparée de Dieu par des fautes véritables, mais de souffrir d'imperfections qui l'empêchent de se confondre avec la représentation idéale d'elle-même. Et, au lieu d'une conception pathétique de sa faiblesse, elle choisit de se laisser dilater par l'apport prépondérant du père Prou, dans un élan renouvelé de tout son être vers l'amour ; avant que l'élection de sœur Agnès au gouvernement du Carmel ne la propulse, *de facto*, « dans les voies de l'amour »⁵⁹⁶.

Par suite, Thérèse pourra accueillir avec bienveillance son imperfection, pour se recentrer sur un agir motivé par l'amour uniquement. Moralité qu'elle a dénouée de ses réflexions sur les petits riens, dont elle parle pour la première fois en août 1890 et sur lesquels

⁵⁹³ « La nécessité de l'intervention de Jésus commence à apparaître plus clairement [chez Thérèse] [...] le "feu sacré" continue à lancer copieusement ses flammes : la conviction qu'elle finira bien par réussir [à devenir sainte] avec son amour est encore inentamée » (C. DE MEESTER, *Les mains vides...*, *op. cit.*, pp. 39-40 ; ce que le père carme dit de juillet 1890, vaut pour la fin de l'année 1891, mais en s'atténuant).

⁵⁹⁴ *LT* 197, *op. cit.*

⁵⁹⁵ *Ms C*, 10v°.

⁵⁹⁶ *Ms A*, 80v°.

Thérèse reviendra dès juillet 1893. Ces *petits riens* peuvent aider à prendre conscience que dans le moment présent s'offre la réalisation possible du meilleur de soi-même – dans la pure gratuité, c'est-à-dire aussi, précise Dom Lefèvre, « dans la fidélité aux humbles devoirs de tous les jours. [...] [Car] rien n'est plus sanctifiant que de se soumettre aux modestes exigences de la vie quotidienne »⁵⁹⁷. Précisons que ces *riens* sont absolument étrangers à un formalisme qui tue l'esprit, ou à un automatisme qui anémie la vie. Thérèse ne s'arrête pas à une foule de minuties mais prône la réalisation du plus haut amour, qui passe par les gestes les plus humbles, puisque rien n'est trop beau pour celui que l'on aime. Une acceptation sereine de sa précarité est le meilleur ressort pour nous faire agir par amour pur⁵⁹⁸ et simple, et le meilleur rempart contre l'orgueil. Or, la responsabilité de Mère Geneviève est prépondérante dans l'option de Thérèse pour un agir discret et inconnu des autres. Et, contre toute attente, c'est également la souffrance – la douleur devant la déchéance inexorable d'un être aimé et (M. Martin) – qui renforcera son goût – amer au début – de vivre quelque chose que les autres ne connaissent pas et ne peuvent comprendre. À l'instar de la douleur qui ne peut être comparée à nulle autre, ni non plus être partagée absolument dans la compassion, la sainteté de Thérèse ne sera pas évidente – au sens de visible – pour les autres.

De fait, et c'est le troisième et dernier point de nos réflexions, ses petites mortifications, aussi bien actives que passives, passeront inaperçues. La purification de sa nature se déroulera dans le secret de Dieu. Quant aux premières, ses sacrifices pour le salut des âmes seront ignorés de toutes et de tous. Ainsi, Thérèse, dont l'amour-propre fut surabondamment mortifié, a saisi que l'hypertrophie de la pénitence corporelle peut aisément conduire à l'exaltation de soi-même. Elle va donc l'exercer sans contrainte, en favorisant une ascèse⁵⁹⁹

⁵⁹⁷ Dom G. LEFÈVRE, « Pauvrement et humblement », *art. cit.*, p. 23.

⁵⁹⁸ Cf. CSG, *op. cit.*, p. 106 : « Vous me demandez souvent le moyen d'arriver au pur amour, c'est de vous oublier vous-même et de ne vous rechercher en rien ».

⁵⁹⁹ Nous agréons l'une des théories principales du père Pinckaers selon laquelle est légitime, « dans une certaine mesure, la distinction entre l'ascétique et la mystique, en faisant d'elles non plus des sciences séparées, mais en leur donnant pour tâche la description d'étapes distinctes dans le progrès vers la perfection et dans l'éducation aux vertus » (S. PINCKAERS, *La vie selon l'Esprit*, *op. cit.*, p. 40). Loin de s'abstenir de toute ascèse, Thérèse va exercer celle qui est spirituelle, en accomplissant à la perfection son devoir d'état. Autrement, elle ne se fut pas exclamée, au seuil de sa mort : « Oh ! qu'il y a peu de parfaites religieuses, qui ne font rien n'importe comment et à peu près, se disant : je ne suis pas tenue à cela, après tout... Il n'y a pas grand mal à parler ici, à me contenter en cela... Qu'elles sont rares celles qui font tout le mieux possible ! Et ce sont pourtant les plus heureuses [...] » (DE/Mère Agnès de Jésus, 5.8.5) Cependant, précise avec justesse J.-F. Six, « au moment où elle essaye de suivre la règle de la manière la plus précise, la plus méticuleuse possible, elle est dans une sorte de gratuité d'un au-delà de la règle par rapport aux règles du Carmel » (R. LAURENTIN et J.-F. SIX, *Verse et controverse...*, *op. cit.*, p. 35). Thérèse ne tombe pas dans le formalisme : elle respecte l'immolation de sa liberté d'action. En contrepoint, l'obéissance « n'est pas une fin en soi [...] mais] l'expression de [...] sa] disponibilité totale à la volonté de Dieu, [pour] être toujours prête pour Dieu » (R. MASSOL, *Vers la sainteté...*, *op. cit.*, p. 194). Le lecteur lira aussi avec profit E. RENAULT, *La Règle, la Liberté et l'Amour*, Paris, Cerf, 1998, et aussi,

que nous qualifierons de spirituelle. Sans éluder les occasions de se mortifier corporellement, et en demeurant à l'affût de la moindre occasion, elle ne les recherche plus directement. Comme le dit le père De Meester : à travers son témoignage et par l'entremise de Mère Geneviève, c'est « le rappel à l'essentiel dans la notion de sainteté, la relativité de ses manifestations extérieures et des moyens extraordinaires – en ce sens, il n'est pas exagéré de dire que Thérèse a puissamment contribué à "démystifier"⁶⁰⁰ le concept de la sainteté de son temps ; [c'est] le rappel de la vocation universelle⁶⁰¹ à la sainteté, même pour l'homme "petit"[...] »⁶⁰².

Nous avons là un aperçu de la ligne de conduite qui imprégnera ses dernières années de vie terrestre, et sur laquelle Thérèse apposera des termes précis. Elle veut entrer dans le monde divin. N'étant rien par elle-même, dirons-nous avec J. Maritain, elle « sera par Jésus », pour être *agie* « par l'Esprit de Dieu » et devenir fille « de Dieu parce qu'en [elle] la grâce a porté son fruit, parce qu'ayant renoncé pour Dieu à sa personnalité humaine [elle] a revêtu en quelque façon la personnalité de Dieu »⁶⁰³. C'est une lointaine réminiscence de ce qu'elle disait petite⁶⁰⁴ ; c'est un *leitmotiv* qui ne désemplira plus ses futurs écrits. En 1893, Thérèse

du même auteur, « Thérèse et les observances de la règle », in : D. POIROT (dir.), *Thérèse carmélite* (Actes du colloque de Lisieux, 18-22 septembre 1998), Paris, Cerf, 2004, pp. 135-152.

⁶⁰⁰ « La sainteté pour Thérèse n'est pas quelque chose d'extraordinaire, elle se vit dans le quotidien, dans les petites choses de la vie commune. [...] Thérèse démystifie la sainteté et la rend imitable. La perfection est ainsi démocratisée : tout homme y est appelé » [P.-D. LINK, « Grâce et volonté dans la sanctification... », *art. cit.*, VT 116 (octobre-décembre 1989), p. 218]. Le Père Balthasar signale aussi que certains auteurs avaient stylisé Thérèse « d'une manière expressionniste, presque apocalyptique », l'érigeant en « héroïne grandiose d'une tragédie antique », où « tout est fiévreusement accentué, marqué de surexcitation et, malgré le relief obtenu par là, faussé » (H. U. von BALTHASAR, *Histoire d'une mission*, *op. cit.*, p. 19, note 14). « C'est que cette deuxième moitié du XIX^e siècle recherche volontiers, dans son romantisme décadent, les phénomènes extraordinaires – le spiritisme naît à cette époque à Lyon » (J.-F. SIX, *Vie de Thérèse de Lisieux*, *op. cit.*, p. 180). Thérèse devait en avoir entendu parler, car elle évoque le souhait de « se faire magnétiser par Notre-Seigneur » (CSM, VT 77, *op. cit.*, p. 61).

⁶⁰¹ « Le chapitre V de la Constitution de Vatican II sur l'Église, consacré à l'appel universel à la sainteté, doit beaucoup à Thérèse, même si son nom n'y est pas prononcé et si les rédacteurs n'ont peut-être pas pensé à elle. Son influence est devenue anonyme, diffuse » (C. DE MEESTER, *Les mains vides...*, *op. cit.*, p. 10). Au reste, c'est tout le Concile qui « doit beaucoup à ses intuitions prophétiques » (G. GAUCHER, *Histoire d'une âme...*, *op. cit.*, pp. 230-231). Voir aussi E. MICHELIN, « "La vocation ultime de l'homme est unique, à savoir divine". Thérèse de l'Enfant-Jésus au cœur de Vatican II », in : AAvv, *Thérèse de l'Enfant-Jésus. Docteur de l'amour...*, *op. cit.*, pp. 73-110.

⁶⁰² C. DE MEESTER *Dynamique...*, *op. cit.*, p. 37.

⁶⁰³ J. MARITAIN, *Distinguer pour unir...*, *op. cit.*, p. 724. « À la fin "l'entendement d'une telle âme est entendement de Dieu, sa volonté est volonté de Dieu, sa mémoire, mémoire éternelle de Dieu, et ses délices, délices de Dieu. Et la substance de Dieu, parce qu'elle ne peut se changer en Lui substantiellement, cependant unie avec Lui, absorbée en Lui, est Dieu par participation" » (saint Jean DE LA CROIX, *Vive flamme*, str. 2, vers 6, Silv., IV, cit. *ibid.*, p. 710). Or, devenir Dieu par participation, c'est vivre de l'Amour, ainsi que nous le verrons.

⁶⁰⁴ Inspirée par Pauline, Thérèse écrivait qu'elle était un « grain de sable », désirant être « foulé au pied » par les créature et tomber dans l'oubli ; être la « petite balle de Jésus », dont Il pouvait faire ce qu'Il voulait ; devenir « l'atome de Jésus » ; etc.

s'approche d'un point de non-retour : il ne s'agira plus pour elle, indique le père De Meester, de « descendre-vers-le-bas aux yeux d'*autrui* [les événements – c'est-à-dire Dieu, à travers l'absence de consolations et la maladie de M. Martin – l'y ont déjà amenée], mais en premier lieu (et ce changement est important), [de] devenir consciemment plus pauvre à ses *propres* yeux : ne plus viser à rien qui vous rende plus grand devant vous-même »⁶⁰⁵. Pour autant, depuis la fin de 1892, Thérèse parle de l'épreuve, concernant son papa, au passé. C'est donc qu'elle en assume dorénavant l'aspérité ; surtout que M. Martin est revenu à Lisieux le 12 mai 1892 (tout projet de fugues était anéanti par son hémiplégie), et qu'ils se sont retrouvés au parloir le lendemain : il semble être en paix et attendre le Ciel. Thérèse est prête à vivre la pauvreté spirituelle, le fond de la sainteté qui est, selon les mots du père Léthel, « de se livrer à Dieu sans réserve, en comprenant la tendresse de son amour infini »⁶⁰⁶. Nous sommes d'accord avec Jean Clapier pour dire qu'en 1893 « Thérèse commence à être désarmée d'elle-même. Elle amorce un total chavirement en Dieu. Progressivement, elle se laisse engendrer à *l'abandon*. [...] Nous sommes à un moment charnière de la vie de Thérèse »⁶⁰⁷. Thérèse a dû affronter son « impuissance personnelle » et celle de Céline. Elle a expérimenté que, pour le dire avec le père Lafrance, « c'est toujours au contact de la dure réalité que notre désir de sainteté s'émousse et [que] le risque de baisser les bras en disant "c'est impossible !" nous guette tous »⁶⁰⁸. Il faut donc que ce désir de sainteté soit transformé en Jésus⁶⁰⁹.

⁶⁰⁵ C. DE MEESTER, *Les mains vides...*, op. cit., p. 68.

⁶⁰⁶ F.-M. LÉTHEL, « L'amour de Jésus », in : AA.VV., *Thérèse de l'Enfant-Jésus. Docteur de l'amour...*, op. cit., p. 127.

⁶⁰⁷ J. CLAPIER, *Une voie de confiance et d'amour...*, op. cit., p. 94.

⁶⁰⁸ J. LAFRANCE, *Ma vocation c'est l'amour...*, op. cit., pp. 52-53.

⁶⁰⁹ Cf. J. WOLSKI CONN, « Thérèse of Lisieux : Far From Spiritual Childhood », *Spiritus: A Journal of Christian Spirituality* 6.1 (2006), pp. 68-89; p. 16/26 sur <http://muse.jhu.edu/journals/spiritus/v006/6.1conn.html>.

2. Seconde section : 20 février 1893 - décembre 1894

Cette seconde section couvre les vingt-deux premiers mois du priorat de sœur Agnès de Jésus, élue le 20 février 1893, pour un mandat de trois ans. Thérèse vit l'événement de l'élection de sa sœur dans la joie ; soumise dans l'obéissance et obligée dans le respect à sa nouvelle Mère supérieure, Thérèse pourra se calquer sur celle qui fut son modèle de toujours. Il n'est que de lire ce qu'elle lui écrit le jour de l'élection, pour lui partager son bonheur et la consoler de ce que le vote fut pénible : « Ma Mère chérie, qu'il m'est doux de pouvoir vous donner ce nom !... Depuis longtemps déjà vous étiez ma Mère, mais c'était dans le secret du cœur que je donnais ce doux nom à celle qui était à la fois mon Ange gardien et ma sœur [...] »⁶¹⁰. Le bonheur de Thérèse transparaît dans sa vie, et cela se traduit par un changement notable, qui la révèle sous un jour nouveau et enrichi ; ce qui nous a semblé fournir un bon argument pour ouvrir cette nouvelle section. Plus prolifique dans ses écrits, nous la découvrons lyrique : sa première poésie est datée du 2 février 1893, mais les vingt-sept suivantes – pour un total de cinquante quatre poésies – escortent les années du priorat de Mère Agnès. Thérèse est aussi plus prolixe : ses lettres abondent. De surcroît, elle doit remplacer sœur Agnès dans la composition des saynètes récréatives, qui sont de tradition dans les Carmels depuis Thérèse d'Avila. Thérèse les marque d'un sceau affectif et expérimental⁶¹¹, tout en laissant libre cours à son sens inné du comique. Enfin, s'épanche sa nature mystique, qui s'exhale dans les prières (neuf prières sur les vingt et une sont rédigées durant ce triennat). Ces modes d'expressions nous donneront d'atteindre le mouvement de sa pensée, dans ses réactions vitales. Car, à travers le flot varié de son écriture – on lui aura même parfois reproché de "pindariser"⁶¹² –, c'est son expérience morale et spirituelle, dans son développement intime, que Thérèse retranscrit. Ainsi, l'apparence anodine de certains textes recèle, en fait, ses grâces reçues ; de même que ses épreuves et d'autres trésors de richesses se laissent découvrir.

⁶¹⁰ LT 140, r°, *op. cit.*

⁶¹¹ Thérèse évoque son expérience : ce qui la préoccupe sur le plan spirituel. Ou bien elle renvoie à des circonstances précises concernant les religieuses : très peu de compositions sont spontanées (PN 4, PN 8, PN 17, PN 43, PN 44, PN 46, PN 47, PN 50, PN 54, PS 8), et la plupart sont rédigées pour l'une ou l'autre.

⁶¹² Or, « ce que l'on condamnerait volontiers comme sentimentalité abusive peut très bien être l'expression maladroite mais sincère d'une vie très authentique du cœur. Bien des saints modernes, à commencer par sainte Thérèse de Lisieux, nous mettent en garde sur ce point. Non seulement ce qui est objet blâmable dans les tendances sentimentales subies dès sa naissance par cette sainte et qui détermine son esthétique "poétique" n'a pas gâté sa prière, mais a pu très bien la servir !... » (P. R. RÉGAMEY, *Portrait spirituel du chrétien*, coll. « Cogitatio fidei », Paris, Cerf, 1963, p. 234).

La trame des événements advenus au cours de ce nouveau priorat est plus ténue mais serrée. Le nom de M. Martin, qui bénéficiait jusque là d'une certaine aura au sein de la communauté, n'est plus que chuchoté, par suite de la honteuse et dégradante diminution de ses capacités mentales. Céline est restée dans le monde pour le soulager dans ses dernières semaines. Enfin, sa tante et son oncle Guérin ont toute l'attention tournée vers leur fille Jeanne, qui est sur le point de se marier. Toutefois, ce relatif isolement affectif n'empêche pas Thérèse de laisser tout son être et son agir converger vers l'amour, d'où ils tirent leur force. Grâce au père Prou, elle a pris acte « que sans l'*amour*, toutes les œuvres ne sont que néant, même les plus éclatantes... »⁶¹³. De même, ses pressentiments confluent résolument, grâce à Mère Geneviève, vers cette certitude que Jésus continue « d'agir en elle »⁶¹⁴, à travers des vertus petites, cachées, discrètes, secrètes et pratiquées sans fracas ; Thérèse va bientôt *reconnaître* « par EXPÉRIENCE que le bonheur ne consiste qu'à se cacher, à rester dans l'ignorance des choses créées »⁶¹⁵. Au total, cela produit cet aphorisme de coloration fortement thérésienne : « il suffit de mettre beaucoup d'amour dans les activités les plus ordinaires de la vie »⁶¹⁶. Sans compter qu'elle quitte la voie de la souffrance – qui fut la sienne cinq années durant⁶¹⁷ – pour entrer dans « celles de l'amour »⁶¹⁸. Enfin, contre les compulsions du perfectionniste, Thérèse indique déjà l'impact théologal des vertus, lesquelles sont, explique le père Pinckaers, des « démonstrations, ou plutôt des "monstrations" de l'action divine » ; les vertus ne sont pas là pour glorifier l'homme mais Dieu, pour « reproduire dans la vie du chrétien les "mystères" du Christ [...] »⁶¹⁹ et Lui rendre témoignage.

Voilà le tour d'horizon et brossés à grands traits l'état d'esprit et l'"humeur spirituelle" de Thérèse, que patronnera le priorat de sœur Agnès. Ils annoncent la physionomie de l'année qui s'ouvre, pour elle-même et pour Céline, que Thérèse continue d'encourager et d'orienter (2.1.), en lui suggérant un certain agir (2.2.) ; avant d'aboutir à cette vérité fondamentale, pilier de sa doctrine : c'est Dieu qui, en première et en dernière instance, fait tout et nous sanctifie en S'abaissant jusqu'à nous (2.3.). Enfin nous relèverons quelques lignes substantielles des nouveaux éléments apportés par la section, relativement à la sainteté (2.4.).

⁶¹³ Ms A, 81v°.

⁶¹⁴ Ms A, 76r°.

⁶¹⁵ Ms A, 81v°.

⁶¹⁶ P. DESCOUVEMONT, *Guide de lecture...*, op. cit., p. 43.

⁶¹⁷ Ms A, 69v°.

⁶¹⁸ Ms A, 80v°. Notons le pluriel des voies de l'amour, contre le singulier de la voie de la souffrance.

⁶¹⁹ S. PINCKAERS, *La vie selon l'Esprit*, op. cit., pp. 145 et 211.

2.1. Orientation de Céline vers la sainteté

Dans toute la correspondance de Thérèse, entre avril 1893 et décembre 1894, près de la moitié des missives visent Céline. Ces statistiques confirment les faits : le sort de Céline requiert toute l'attention de Thérèse ; particulièrement entre le 25 avril et le 20 octobre 1893 (sept lettres sur neuf sont à l'attention de Céline : *LT 141 ; 142 ; 143 ; 144 ; 145 ; 147 ; 149*) et entre le 26 avril – une année après, presque jour pour jour – et le 20 août 1894 (six lettres sur dix sont pour Céline : *LT 161 ; 162 ; 165 ; 167 ; 168 ; 169*). Consciente de l'appel à la vie religieuse et des désirs de Céline d'y répondre⁶²⁰, Thérèse comprend que le détonateur se fait attendre. "Délaissée" par Léonie⁶²¹, Céline est tiraillée – plus que partagée – entre des sentiments contraires qui se disputent son cœur. La sollicitude filiale – quasi maternelle – envers son père infirme et sur son déclin, l'invite à rester à demeure, alors qu'elle voudrait aussi suivre ses propres inclinations ; lesquelles ont déjà pris la silhouette du Carmel de Lisieux. Sans être écartelée entre deux "vocations", Céline se heurte aux réceptions mondaines qui se succèdent régulièrement chez les Guérin⁶²². Et chaque fois, probablement, le combat est à reprendre, le "oui" à "re-prononcer". Thérèse sent le danger, mais elle donne le change avec la faconde qu'on lui connaît : le ton est enjoué et énergique, et ses propos clairs, fouillés et directs. Thérèse manœuvre pourtant prudemment, en associant toujours aussi étroitement Céline à ses propres aspirations vers la perfection et la sainteté. L'analyse des communications épistolaires destinées à Céline nous sera d'un précieux secours pour découvrir la quintessence de sa pensée qu'elle peaufine, nuance et argumente, au fil des mois et dans un long dialogue intense ; grâce aux tergiversations de Céline, qui a besoin d'être enhardie – notamment après les derniers mécomptes⁶²³. Nous allons tenter de saisir succinctement cette évolution.

Parmi les plus saisissants des enseignements de Thérèse, on peut mettre en bonne place une injonction jusqu'alors inédite sous sa plume. Il s'agit de l'expression « "être petit" »

⁶²⁰ M. Martin décéda le 29 juillet 1894. Le signe efficace qu'il était « allé *tout droit* au Ciel » (*Ms A*, 82v°), sera, pour Thérèse, l'admission de Céline au Carmel de Lisieux, le 14 septembre 1894.

⁶²¹ Qui fait une nouvelle tentative dans la vie religieuse. Voir aussi A.-M. PELLETIER, « Léonie et les siens, ou la grâce de la dernière place », *VT 159*, vol. 3 (2000), pp. 139-164 ; et M. BAUDOUIN-CROIX, *Léonie Martin : une vie difficile*, Paris, Cerf (Épiphanie), 2001.

⁶²² L'année dernière, en 1892, un incident avait déjà dû faire réfléchir Céline. À l'occasion du mariage d'Henri Maudelonde – celui-là même qui l'avait demandée en mariage quelques mois auparavant –, un cavalier invite Céline à danser, mais il se trouve dans l'incapacité d'effectuer plus de trois pas de danse ; confus, il se retire. Céline apprendra par la suite que Thérèse avait prié dans ce sens.

⁶²³ Souvenons-nous des ragots et des calomnies dont elles furent l'objet au début de la maladie de M. Martin. Après le décès de celui-ci, certains cousins reprocheront à Céline d'avoir tu son projet de devenir religieuse ; à quoi Céline répondra que « jamais [elle] n'a paru pencher pour le mariage ! » (*LC 160*, 19/8/1894, cité dans la note 1 de *LT 169*, *OC*, p. 1324)

comme une goutte de rosée » (2.1.1.). Nous mentionnons ce symbole parce qu'il fournit le terreau à l'une des lignes de force majeures de sa spiritualité : celle du « petit enfant »⁶²⁴, que nous avons déjà évoquée à la fin du précédent chapitre. Un autre jalon pour comprendre sa conception de la sainteté est l'affirmation suivant laquelle la *perfection* consiste à « faire la volonté de Dieu » (2.1.2.), en essayant de plaire à Jésus (2.2.) : en Lui *faisant plaisir* (2.2.1.) et par la pratique d'actes "nucléaires" (2.2.2.). Lisons la première lettre que Thérèse écrit à Céline.

« Pour être à [Jésus] il faut être petit, petit comme une goutte de rosée !... Oh ! qu'il y a peu d'âmes qui aspirent à rester ainsi petites !... Mais, disent-elles, le fleuve et le ruisseau ne sont-ils pas plus utiles que la goutte de rosée, que fait-elle ? elle n'est bonne à rien sinon à rafraîchir pour quelques instants une fleur des champs qui est aujourd'hui et qui demain aura disparu... Sans doute ces personnes ont raison, la goutte de rosée n'est bonne qu'à cela mais elles ne connaissent pas la fleur champêtre qui a voulu habiter sur notre terre d'exil et y rester pendant la courte nuit de la vie. Si elles la connaissaient elles comprendraient le reproche que Jésus fit autrefois à Marthe... Notre bien-aimé n'a pas besoin de nos belles pensées, de nos œuvres éclatantes [...] Ce n'est donc pas l'esprit et les talents que Jésus est venu chercher ici-bas. Il ne s'est fait la fleur des champs qu'afin de nous montrer combien Il chérit la simplicité. Le Lys de la vallée n'aspire qu'après une petite goutte de rosée... [...] Jésus n'appelle pas toutes les âmes à être des gouttes de rosée, Il veut qu'il y ait des liqueurs précieuses que les créatures apprécient, qui les soulagent dans leurs besoins mais pour Lui Il se réserve une goutte de rosée, voilà toute son ambition... Quel privilège d'être appelée à une si haute mission !... Mais pour y répondre comme il faut rester simple... Jésus sait bien que sur la terre il est difficile de se conserver pur, aussi veut-il que ses gouttes de rosée s'ignorent elles-mêmes, Il se plaît à les contempler mais Lui seul les regarde, et pour elles, ne connaissant pas leur valeur elles s'estiment au dessous des autres créatures... Voilà ce que désire le Lys des vallons. La petite goutte de rosée, Céline, a compris... Voilà la fin pour laquelle Jésus l'a créée. »
(LT 141, 1v°- 2v° à Céline, 25 avril 1893).

2.1.1. « Pour être à Lui, il faut être petit, petit comme une goutte de rosée ! » (avril 1893)

Comme toujours, la démarche de Thérèse est dictée par les circonstances. Elle répond à la préoccupation lancinante de Céline, dont elle doit ménager la sensibilité et les craintes par un langage approprié : avec douceur, mais en toute probité de conscience. Thérèse partage à sa sœur un raisonnement que l'on pourrait reconstituer en deux temps, et qui va totalement à l'encontre de nos vues humaines, courtes et étroites. Tout d'abord, loin de désirer corriger l'impression de petitesse de Céline, Thérèse encourage ses sentiments. Elle en exagère même l'étendue⁶²⁵, en explicitant les fondements théologiques. Car, et c'est le second point, pourquoi dépriser la petitesse, alors qu'elle est une qualité que Dieu recherche et qu'elle ne diminue en rien la richesse et la densité de la vie spirituelle ! En d'autres termes, il ne faut ni

⁶²⁴ Cf. Ms C, 3r°. C'est seulement en 1895 (LT 178) – en y revenant surtout en 1896 (LT 182 et suiv.) –, que Thérèse invente sa formule définitive : « *rester enfant, rester petit enfant* ». Nous y arrivons.

⁶²⁵ Céline est loin d'être sans talent ni attrait.

chercher à épater et à paraître mieux, ni vouloir être mieux par soi-même et pour soi-même.

Après un bref examen lexicographique chronologique dans le corpus thérésien, nous constatons que la notion de petitesse véhicule des idées insoupçonnées et véritablement charnières dans la représentation thérésienne de la sainteté. Cette notion est même une synthèse des traits qui lui tiennent à cœur. Une première acceptation de la petitesse désigne la condition de l'union à Dieu. En tant que synonyme de la faiblesse et de l'humilité, la notion de petitesse se trouve résumée dans une tirade de Jeanne d'Arc, énoncée en ces termes : « Moi aussi, je veux rester toujours bien petite, bien humble, afin de ressembler à Jésus et de mériter qu'Il fasse en moi sa demeure »⁶²⁶. Ensuite, la petitesse agréait Thérèse parce qu'elle est le terrain favorable au développement des *plus humbles vertus*⁶²⁷, et à la possibilité de devenir *une grande sainte*⁶²⁸ et de *grandir en vertu*⁶²⁹. Elle est donc une des clés de voûte de l'*édifice* de notre sanctification. Cependant, sous ses multiples usages, elle ne connaît jamais l'illusion du quiétisme⁶³⁰. Rien ne sera jamais gagné pour Thérèse. Le combat de l'abandon demeurera sa respiration, ponctuée de l'exercice des vertus⁶³¹. Autrement dit, la reconnaissance de notre petitesse n'implique pas une abdication de notre responsabilité, mais le dessaisissement d'une « farouche autonomie »⁶³² et de tout sentiment de grandeur.

⁶²⁶ RP 1, 12v°, *La mission de Jeanne d'Arc*, op. cit. Thérèse endossa le rôle de Jeanne d'Arc, c'est dire le poids à attribuer à la "leçon" qu'elle donne.

⁶²⁷ PN 54,6, op. cit. Et au mépris des honneurs (PN 31,4, *Glose sur le divin*, 31 mai 1896).

⁶²⁸ LT 242, à sœur Marie de la Trinité, 6 juin 1897. Cf. aussi LT 201, 1r°, op. cit. : « [...] je suis heureuse de vous voir si complètement abandonné entre les mains de vos supérieurs, il me semble que c'est une preuve certaine qu'un jour mes désirs seront réalisés, c'est-à-dire que vous serez un grand Saint ».

⁶²⁹ Cf. PN 11, 3. Cela, indépendamment de l'« âge » et des « charges » (CJ 25.9.1), mais pas du temps. « Un jour, raconte sœur Marie de la Trinité, [Thérèse] me faisait promettre d'être une sainte ; elle me demandait si je faisais des progrès ; alors je lui répondis : "Je vous promets d'être sainte quand vous serez partie au Ciel ; à ce moment-là, je m'y mettrai de tout mon cœur." Oh ! n'attendez pas cela, me répondit-elle. Commencez dès maintenant. Le mois qui précéda mon entrée au Carmel est resté pour moi comme un doux souvenir. Au commencement, je me disais comme vous : "Je serai sainte quand serai au Carmel ; en attendant je ne vais pas me gêner..." Mais le bon Dieu m'a montré le prix du temps ; j'ai fait tout le contraire de ce que je pensais ; j'ai voulu me préparer à mon entrée en étant très fidèle ; et c'est un des plus beaux mois de ma vie. Croyez-moi, n'attendez jamais au lendemain pour commencer à devenir sainte » (DE/SME, 11.9., op. cit.).

⁶³⁰ Thérèse avait parfaitement saisi les deux écueils se faisant vis-à-vis comme Charybde et Scylla : le **volontarisme** et le **quiétisme**. J. Guitton les explique simplement : « La thèse "du petit nombre des élus", la "prédestination" janséniste, le "quiétisme" sont les branches issues du même tronc. Car, si le nombre de chances de mon salut est très petit, il faut à tout prix que je me rassure. Je le puis par la doctrine de la prédestination, qui, en me donnant l'idée que chacun est choisi par un décret divin qui ne tient pas compte des mérites, permet d'espérer que je figure parmi ces élus de prédestination. Et, si je suis dans la légion des réprouvés, eh bien ! le quiétisme m'offre le moyen d'avoir du repos, puisque je puis dire qu'au milieu de l'enfer, il me sera encore possible de donner à Dieu des marques d'"indifférence" et de "pur amour" » (J. GUITTON, *Le génie de Thérèse...*, op. cit. pp. 61-62 ; nous soulignons), puisque la perfection chrétienne consiste dans un état continu de quiétude et d'union avec Dieu, où l'âme devient indifférente aux œuvres et même à son Salut. Nous renvoyons aux annexes n° 5 et n° 6, portant respectivement sur le jansénisme et sur le quiétisme.

⁶³¹ « Brillez par toutes les vertus / Soyez une lumière ardente. / Ah ! que vos feux / Les guidant aux Cieux / Des pécheurs déchirent le voile ! » (RP 5, 1v°, *Le divin petit mendiant de Noël*, op. cit.). Voilà ce que recommandait Thérèse à ses consœurs.

⁶³² Expression de V. SION, *Réalisme spirituel...*, op. cit., p. 125.

2.1.1.1. « Ascétisme de petitesse » et « sens positif » de la petitesse

Il ne s'agit donc pas de se livrer à un « ascétisme de petitesse », par opposition à un « ascétisme de grandeur »⁶³³, qui nous maintiendrait dans une dynamique du "faire". Il faut se situer sur un autre plan : non plus "fonder" son être sur l'opinion changeante de l'entourage et sur ses propres appréciations, mais le recevoir de Dieu. La petitesse est constitutive de la condition humaine, rien ne sert de la nier. D'un point de vue théologal, elle doit même être mise en avant parce qu'elle peut être intégrée et assumée – et elle l'est de fait – par l'action de Dieu dans Son dessein sanctificateur. Outre que la petitesse exprime notre impuissance – c'en est le « sens négatif » –, elle évoque encore la « petitesse théologale », c'est-à-dire la « confiance filiale » – et c'en est le « sens positif ». Celle-ci, poursuit Jean Clapier que nous citons, va « ordonner théologiquement la petitesse dite négative, par la perception de l'agir miséricordieux de Dieu »⁶³⁴. Ce n'est donc pas à une « sainteté de grandeur » que Thérèse s'est opposée, mais à une sainteté qui conçoit son origine et son maintien dans de grands moyens humains ; soit une « parodie » de la sainteté, selon le mot de Monseigneur Combes, dans le sillage duquel nous nous plaçons. En effet, explique l'auteur,

« le grand mérite de Thérèse n'est pas du tout d'avoir distingué une sainteté de grandeur et une sainteté de petitesse, afin de construire, à côté d'une sainteté qui serait grande, une autre sainteté qui serait petite, mais bien d'avoir compris – et ce jugement, surtout dans son milieu, était d'une sagacité admirable – que, bien loin de constituer la sainteté, ou même de la favoriser, les prouesses d'un certain ascétisme corporel, violent, facilement pharisaïque, étaient plutôt de nature à l'empêcher et à développer l'amour-propre. »

(A. COMBES, *Introduction à la spiritualité de Thérèse...*, op. cit., p. 414, note 1)⁶³⁵.

Cette remarque s'étend à toute intention d'échafauder une sainteté sur la base des efforts humains, principalement. Il est vrai que Thérèse opère – et même assez rapidement dans son manuscrit A⁶³⁶, qu'elle savait destiné à un large lectorat – une distinction entre les grands saints, auxquels elle espérera jusqu'au bout se joindre, et les petits saints, parmi lesquels elle se rangeait spontanément. Mais en fait, il nous paraît que sa différenciation

⁶³³ Expression que nous retrouvons chez le père Piat (S.-J. PIAT, *Histoire d'une famille...*, op. cit., p. 347 et « Guide des humbles vers la sainteté », art. cit., p. 264), chez le Père Petitot, qui l'oppose à « l'ascétisme ancien ou ascétisme de grandeur » (L.-H. PETITOT, *Vie intégrale...*, op. cit., pp. 23-54), et chez le père Philippon (M. M. PHILIPON, *Sainte Thérèse de Lisieux...*, op. cit., p. 375), qui parle aussi « d'héroïsme de petitesse », ce nouveau genre de « sainteté en miniature », et reprend l'expression du pape Pie XI qui loua la « miniature de sainteté » (*ibid.*, pp. 151-152) de Thérèse.

⁶³⁴ J. CLAPIER, « Aimer jusqu'à mourir... », op. cit., pp. 368 et 371. En fait, c'est un double et indissociable mouvement pour surmonter l'aporie de l'impossible sainteté (*ibid.*, p. 376).

⁶³⁵ « En dernière analyse, [...] la formule paraît plus regrettable qu'acceptable », son moindre défaut étant « de suggérer l'idée d'une diminution dans la valeur de cet ascétisme, alors que, c'est appeler *petit* ce qui, étant purement spirituel, défie tous nos instruments de mesure » (*ibid.*, pp. 414-415). Voir aussi C. DE MEESTER, « Le dominicain Hyacinthe Petitot et sainte Thérèse de Lisieux », in : J. BAUDRY (dir.), *Thérèse et ses théologiens...*, op. cit., p. 74.

⁶³⁶ Cf. Ms A, 2v^o, cité *infra*.

découle davantage de l'angle d'approche de la sainteté : ou bien c'est Dieu, qui pourra faire d'elle « une grande sainte », ainsi qu'on le verra bientôt ; ou bien c'est elle-même, dont la faiblesse personnelle ne peut guère lui faire espérer rejoindre les grands saints ; et Thérèse savait de quoi elle parlait puisque jamais personne ne semble avoir scruté sa faiblesse comme elle.

2.1.1.2. La raison pour laquelle il ne faut pas envier les « liqueurs précieuses »

Nous nous situons en un lieu stratégique du raisonnement de Thérèse. Notre raison raffole des critères de performance, avec tout le jargon utilitariste de l'efficacité et le côté spectaculaire qui l'accompagne, et que n'ignorait pas Thérèse. Selon nos paramètres humains, les « gouttes de rosée », à l'instar des « petites fleurs des champs »⁶³⁷, ne frappent pas notre imaginaire. Pourtant, telle est la perfection que Dieu projette, destine et propose à certaines âmes ; et même à la plupart d'en nous. La petitesse n'est donc pas une imperfection, ni même une perfection à flanc de coteau⁶³⁸. C'est un idéal affranchi des prouesses et des sensations mystiques illusoire⁶³⁹ ; un idéal de moins en moins « abstrait », formé à notre mesure et que l'on tenterait « d'atteindre par [nos] propres forces » ; un idéal qui ressemble toujours plus, somme toute, « à une personne vivante »⁶⁴⁰ : le Christ Jésus. En fin de compte, la petitesse est l'autre nom de la pauvreté spirituelle, qui nous fait prendre conscience que nous ne sommes rien par nous-mêmes, mais que tout vient de Dieu ; pour autant, nous ne sommes pas dispensés d'avoir une vie intérieure riche, dans « une sorte d'instinct habituel très sûr qui n'est rien d'autre que "l'instinct du Saint-Esprit" »⁶⁴¹.

Par ailleurs, nous retrouvons aussi un peu la métaphore du dé à coudre, dont voici l'histoire. Thérèse devait avoir six ans, et c'est encore un signe de sa précocité intellectuelle et spirituelle ; décidément, Pauline ne pouvait rien laisser au hasard, tant elle avait affaire à forte partie avec sa petite sœur. Thérèse donc, s'étonnait « de ce que le Bon Dieu ne donne pas une gloire égale dans le Ciel à tous les élus [...] ». Sur ce, Pauline dispose côte à côte le « grand

⁶³⁷ Elles ont toujours récolté tous les suffrages de Thérèse (cf. *Ms A*, 11v° et *CJ* 8.9).

⁶³⁸ Nous pensons que le père Keating va trop loin lorsqu'il prétend que Dieu nous dit, depuis le sommet de l'escalier, « d'oublier nos fautes, d'oublier nos péchés » (Th. KEATING, *St. Thérèse of Lisieux. A transformation in Christ*, op. cit., p. 43). En fait, dans l'optique de Thérèse, il faut au contraire s'en souvenir : pour nous humilier, nous faire souvenir de la Miséricorde de Dieu et comme nous forcer de recourir à elle pour être restaurés.

⁶³⁹ De l'avis du père Balthasar, Thérèse recourait à des « formules antimystiques » (H. U. von BALTHASAR, *Histoire d'une mission*, op. cit., p. 269). En réalité, Thérèse s'en prenait plutôt à certains dévoiements de la mystique, que nous avons signalés plus haut.

⁶⁴⁰ Dom G. LEFÈVRE, « Pauvrement et humblement », art. cit., p. 32.

⁶⁴¹ F.-R. WILHÉLEM, « La question des dons du Saint-Esprit ... », art. cit., p. 274.

verre à Papa » et son « tout petit dé, puis de les remplir d'eau ». Thérèse convient que l'un et l'autre sont « aussi pleins » et qu'il est « impossible de mettre plus d'eau qu'ils n'en [pourraient] contenir ». Pauline en conclut « qu'au Ciel le Bon Dieu donnerait à ses élus autant de gloire qu'ils en pourraient contenir et qu'ainsi le dernier n'aurait rien à envier au premier »⁶⁴². Or, l'image du dé à coudre trouve sa réplique dans le « calice de la fleur des champs »⁶⁴³ : sauf que ce n'est plus le saint qu'il faut combler de « gloire », mais Dieu qui Se remplit et S'abreuve de notre *rosée*. La moralité en est cependant identique : Dieu « distribue ses dons de manière inégale sans doute, mais avec un amour toujours égal à Lui-même, avec un amour d'une plénitude infinie »⁶⁴⁴ ; pareillement, une goutte d'eau peut pleinement Le satisfaire dans Sa soif d'amour, autant qu'un ruisseau étincelant, puisque l'amour ne compte pas – « lorsqu'on aime, on ne calcule pas !... »⁶⁴⁵ – et qu'il est de la même intensité pour tous⁶⁴⁶.

Enfin, la petitesse n'est pas sans lien de parenté avec la légèreté. Être *petit, simple* et léger peut aussi se comprendre eu égard à notre inconsistance personnelle, dépourvus que nous sommes d'amour-propre et de tout volontarisme. Selon la double loi : centrifuge, d'une part, qui veut que l'on se détourne de soi en nous en distançant pour fixer Dieu ; et centripète, d'autre part, qui nécessite que l'on tende toujours plus vers Dieu tout en paraissant s'en éloigner, du fait que « plus on avance dans ce chemin [de la perfection] plus on se croit éloigné du terme »⁶⁴⁷.

⁶⁴² Lire *Ms A*, 19^{r°}-19^{v°}.

⁶⁴³ Cf. *LT 143*, 1^{v°} à Céline, 18 juillet 1893.

⁶⁴⁴ Selon saint Thomas d'AQUIN, *Somme théologique*, I^a, Q. 20, a. 3, et qui dit que la volonté de Dieu est identique à son essence, qui ne bouge pas. Donc, l'amour de Dieu, en tant qu'acte de volonté, n'est pas plus ou moins fort. En revanche, « le bien que Dieu veut n'est pas d'essence divine » ; par suite, il peut être plus ou moins grand chez les uns et les autres (*ibid.*, sol. 2). Voir aussi Ph. DE LA TRINITÉ, « De saint Thomas d'Aquin à sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus... », *art. cit.*, p. 379 et L.-M. YVER, « Le Père Philippe de la Trinité... », *art. cit.*, p. 201. Nous reparlons de cet article de la *Somme infra*

⁶⁴⁵ *PN 17*, 5, *Vivre d'amour*, *op. cit.* Thérèse a aussi apporté ces précisions à sœur Marie de la Trinité : « Rassurez-vous, Celui que vous avez pris pour époux a certainement toutes les perfections désirables ; mais, si j'ose le dire, il a en même temps une grande infirmité : *c'est d'être aveugle !* Et il est une science qu'il ne connaît pas : *c'est le calcul*. Ces deux grands défauts, qui seraient des lacunes fort regrettables dans un époux mortel, rendre le nôtre infiniment aimable. » (*CSM*, *op. cit.*, p. 62).

⁶⁴⁶ Voir *supra*.

⁶⁴⁷ *Ms C*, 74^{r°}. Le lecteur trouvera davantage de précisions chez C. DE MEESTER, *Les mains vides...*, *op. cit.*, pp. 117-118 et 131-132.

2.1.2. « Laissons-Le prendre et donner tout ce qu’Il voudra, la perfection consiste à faire sa volonté (Mt 12, 50), à être ce qu’il veut que nous soyons » (juillet 1893)

Thérèse continue de mettre les choses au point, tant l’enjeu est serré. Dans le seul mois de juillet, on dénombre trois longs billets⁶⁴⁸ délivrés à Céline. Ils forment ce que l’on a appelé par la suite une "trilogie de l’abandon"⁶⁴⁹ ; réalité dont nous trouvons la première recommandation dans la lettre du 6 juillet. C’est l’abandon qui va typer les échanges entre Céline et Thérèse, à la manière d’un parfum discret et suave, mais persistant.

La première relation amorce une progression indéniable par rapport à ce qui précède. Après avoir familiarisé Céline avec son insignifiance personnelle, Thérèse la réveille à la sainteté. Deux idées majeures et conjointes ressortent : une première tourne autour de l’élection, que nous confronterons à la thématique de la prédestination (2.1.2.1.) ; une seconde explique les « préférences » de Dieu pour certaines âmes (2.1.2.2.).

2.1.2.1. La question de l’élection

« Comment oser dire que tu as été oubliée, moins aimée que les autres ; moi je dis que tu as été CHOISIE par privilège, ta mission est d’autant plus belle que tout en restant l’ange visible de notre Père chéri, tu es en même temps l’épouse de Jésus. C’est vrai (pense peut-être ma Céline), mais enfin je fais moins que les autres pour le bon Dieu, j’ai bien plus de consolations et par conséquent moins de mérites." "Mes pensées ne sont pas vos pensées" (dit le Seigneur). Le mérite ne consiste pas à faire ni à donner beaucoup, mais plutôt à recevoir, à aimer beaucoup... Il est dit que c’est bien plus doux de donner que de recevoir, et c’est vrai, mais alors, quand Jésus veut prendre pour Lui la douceur de donner, ce ne serait pas gracieux de refuser. Laissons-Le prendre et donner tout ce qu’Il voudra, la perfection consiste à faire sa volonté⁶⁵⁰ [...] »
(LT 142, 1^{re} à Céline, *op. cit.*)⁶⁵¹.

Thérèse ignore presque le mot de prédestination. Une occurrence isolée confirme la règle⁶⁵². Pour elle, « si nous demandons au bon Dieu quelque chose qu’il ne comptait pas

⁶⁴⁸ Les 6, 18 et 23 juillet, avec celui du 2 août. Thérèse n’écrit à personne d’autre. « En juin, Léonie entre à la Visitation de Caen. Les Guérin emmènent alors Céline avec son père au Château de la Musse. La situation devient plus dure encore pour celle [Céline] qui ne pense qu’à la vie religieuse » (J.-M. MARTIN, *Trajectoire de sanctification...*, *op. cit.*, p. 99).

⁶⁴⁹ Dont l’étalon fut, pour Thérèse, sainte Cécile (cf. LT 149, 2^{re}, *op. cit.*).

⁶⁵⁰ Ces deux idées – recevoir de Dieu et faire Sa volonté – viennent du Père Pichon et seront à nouveau réunies sous sa plume dans LT 172, 1^{re}.

⁶⁵¹ Cf. aussi Ms A, 2^{vo} : « [...] Ainsi en est-il dans le monde des âmes qui est le jardin de Jésus. Il a voulu créer les grands saints qui peuvent être comparés aux Lys et aux roses mais il en a créé aussi de plus petits et ceux-ci doivent se contenter d’être des pâquerettes ou des violettes destinées à réjouir les regards du bon Dieu lorsqu’Il les abaisse à ses pieds, la perfection consiste à faire sa volonté, à être ce qu’Il veut que nous soyons... ».

⁶⁵² Thérèse y recourt en LT 166, *op. cit.* Quant à l’adjectif "prédestiné", elle ne le trace pas seulement une fois de sa plume, bien qu’elle l’ait lu sous celle de sa mère, précisément pour l’évoquer (cf. Ms A, 6^{vo}). Une étude plus développée de la prédestination déborderait notre étude. Nous renvoyons le lecteur à B. BRO, « Doit-on être

nous donner, Il est si puissant et si riche qu'il y va de son honneur de ne pas nous refuser, et il donne... »⁶⁵³. Cette affirmation s'oppose clairement à toute conception rigide et fermée de la prédestination. Toutefois, ce n'est pas tant par refus d'adhérer à cette doctrine – certes galvaudée par le jansénisme –, que pour lui plébisciter d'autres expressions : *privilèges*, *préférences*, *miséricorde*, ou encore *volonté* et *choix* de Dieu lui agréent bien plus pour deux raisons. D'une part, ces mots garantissent que l'autorité de Dieu est tout attentionnée, bienveillante, indissociable de Son Amour Miséricordieux⁶⁵⁴ et *infini*, et attentive à notre évolution personnelle⁶⁵⁵. Car, explique le Cardinal Journet, « ce régime dans lequel Dieu intervient en épousant les mouvements naturels du cœur, c'est ce que les théologiens appellent l'*état de nature* [...] parce que la *grâce* intervient "per modum instinctivum", elle a l'air d'être un instinct de la nature ».⁶⁵⁶ D'autre part, les vocables susmentionnés maintiennent le nimbe de mystères qui ceint les choix divins et « ... que sans doute nous comprendrons dans le Ciel [...] »⁶⁵⁷. C'est vrai, ajoute Thérèse « Jésus [...] est libre et personne n'a à lui demander pourquoi il donne ses grâces à une âme plutôt qu'à une autre »⁶⁵⁸. L'élection est un « secret »⁶⁵⁹ qu'il serait oiseux d'essayer de sonder. « Jésus a ses préférences – dit-elle encore –, il y a dans son jardin des fruits que le Soleil de son amour fait mûrir presque en un clin d'œil [...] question pleine de mystère »⁶⁶⁰, qu'il ne nous revient pas d'élucider. Thérèse ne veut pas éluder la problématique mais elle est fidèle à un autre point très important de son enseignement : Dieu a pour habitude de se cacher. Dissimulant les ressources infinies de son Amour sanctificateur, Sa stratégie consiste à nous faire désirer ce qu'Il veut nous donner⁶⁶¹. En contrepoint, Sa liberté n'est pas arbitraire et ne lèse personne. Elle respecte le bien de chacun, dans la communion des saints, de laquelle nous verrons que

dans l'angoisse en face de la prédestination ? », *Vie spirituelle* 479 (janvier 1962), pp. 40-57.

⁶⁵³ CSG, *op. cit.*, p. 48.

⁶⁵⁴ Nous verrons bientôt que la miséricorde est, dans l'optique de Thérèse, la « réalité suprême », la « "clef d'or" » et le « "principe suprême d'intelligibilité" » de Dieu (B. BRO, *Thérèse de Lisieux...*, *op. cit.*, p. 118). L'auteur reprend les deux dernières expressions au père François de Sainte-Marie. Saint Thomas déjà voyait dans la miséricorde un autre nom de la Justice de Dieu (*Somme théologique*, I^a, Q. 21, dont l'intitulé est : « La justice et la miséricorde en Dieu »).

⁶⁵⁵ Et donc apte à donner jour à « l'estime de soi » (*autostima*) (L. J. GONZÁLEZ, *i limiti umani di una grande santa*, *op. cit.*, p. 21).

⁶⁵⁶ Ch. JOURNET, *Dieu à la rencontre de l'homme...*, *op. cit.*, p. 21.

⁶⁵⁷ Ms A, 21r^o.

⁶⁵⁸ LT 57, 1v^o, *op. cit.* Cf. aussi Ms C, 2r^o : « S'il plaît [à Dieu] de me faire paraître meilleure que je suis, cela ne me regarde pas, Il est libre d'agir comme Il veut... » Enfin à l'infirmerie, tandis que l'on s'émerveillait de ce que le Bon Dieu l'avait *favorisée* et qu'on lui demandait ce qu'elle « pensait de cette prédilection », elle répond : « je pense que "l'Esprit de Dieu souffle où il veut" » (CJ 9.7.9).

⁶⁵⁹ « [...] que Jésus nous révélera dans notre patrie [...] » (LT 83, v^o, *op. cit.*) ; entendons "céleste".

⁶⁶⁰ LT 89, 1r^o, *op. cit.*

⁶⁶¹ Cf. Ms A, 71r^o ; Ms C, 31r^o ; LT 201r^o ; LT 253, 2v^o 2v^o ; CJ 13.7.15. Voir aussi (LT 220, 1r^o à l'abbé Bellière, 24 février 1897) : « [...] Jésus a mis en votre Cœur des aspirations qu'Il ne donne qu'aux âmes appelées à la plus haute sainteté ».

tout le monde s'enrichit, y trouvant son compte. Dès lors, l'Amour prévoyant de Dieu étant en amont de nos existences, « ce qui compte pour chacun c'est de réaliser la plénitude de sa sainteté personnelle, qu'elle soit petite ou grande »⁶⁶², sans se comparer aux autres. Conséquemment, affirme le père Massol, notre sanctification « n'est pas quelque chose de facultatif, mais d'obligatoire, parce que possible. Dieu nous a créés pour cela »⁶⁶³. La sainteté à laquelle Dieu nous destine est adaptée, si l'on peut dire, à ce que nous sommes ; nous ne pouvons donc y parer sous prétexte qu'elle serait trop exigeante pour nous. Plus tard, on dira que « tous les chrétiens sont appelés [...] à la perfection de la charité qui correspond à la mesure des dons qu'il a reçus du Seigneur ».⁶⁶⁴

Il n'empêche que Thérèse n'a pas échappé à certains raisonnements⁶⁶⁵. La question tourmente également Céline, avec son cortège de questions : ai-je « été oubliée, moins aimée que les autres »⁶⁶⁶ ? À quoi Thérèse répond : Dieu nous *choisit*⁶⁶⁷, personnellement et au risque, certes, de bouleverser le processus régulier et logique établi par la raison humaine. Ainsi peut-Il décider d'appeler, en peu de temps, à son intimité des âmes qui en étaient notoirement indignes. Tandis que d'autres sembleront cumuler indéfiniment les étapes dans leur ascension. Qu'importe, puisque nous sommes tous objet d'une élection, qui nous oriente vers une vocation singulière et à nulle autre pareille, dans le « monde des âmes qui est le jardin de Jésus »⁶⁶⁸. Dieu donne à chacun la grâce selon la pondération qu'Il a choisie, et qui est à même de combler l'homme. Le souvenir de l'allégorie du dé à coudre peut couper court

⁶⁶² L.-M. YVER, « Le Père Philippe de la Trinité... », *art. cit.*, p. 201.

⁶⁶³ R. MASSOL, *Vers la sainteté...*, *op. cit.*, p. 26. L'auteur nous remet en mémoire ce verset paulinien : « de toute éternité, Dieu nous a choisis pour être des Saints (1 Thess. 4, 3) » (*ibid.*, p. 20).

⁶⁶⁴ P. MOLINARI, *DS*, *art. cit.*, p. 981. Nous soulignons.

⁶⁶⁵ Nous l'avons vu à propos de l'anecdote du dé à coudre, et elle le redit au début du manuscrit A : « longtemps je me suis demandée pourquoi le bon Dieu avait des préférences, pourquoi toutes les âmes ne recevaient pas un égal degré de grâces, je m'étonnais en Le voyant prodiguer des faveurs extraordinaires aux Saints qui l'avaient offensé, comme Saint Paul, Saint Augustin et qu'Il forçait pour ainsi dire à recevoir ses grâces ou bien, en lisant la vie de Saints que Notre-Seigneur s'est plu à caresser du berceau à la tombe, sans laisser sur leur passage aucun obstacle qui les empêchât de s'élever vers Lui et prévenant ces âmes de telles faveurs qu'elles ne pouvaient ternir l'éclat immaculé de leur robe baptismale [...] » (*Ms A*, 2r^o-2v^o).

⁶⁶⁶ *LT 142*, *op. cit.* Pour une analyse du passage, voir F.-T. LAMOUREUX, « La "docte ignorance" de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face », in : D. CHARDONNENS, Ph. HUGO (dir.), *L'apport théologique de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, docteur de l'Église. Actes du colloque tenu à l'Université de Fribourg*, 26-28 novembre 1998, coll. « Recherches carmélitaines » 1, Toulouse, Éd. du Carmel, 2000, pp. 124-126.

⁶⁶⁷ Cf. *LT 220* ou *PN 40*, 6.

⁶⁶⁸ Voir *Ms A*, 2v^o ; et que chaque fleur, que nous représentons, pare à sa façon. L'image n'est pas innocente dans l'intelligence thérésienne des réalités divines, ainsi que nous l'explique sœur Marie des Anges : « dans la piété de la Servante de Dieu il est une chose qui me frappe d'autant plus que je ne l'avais jamais vue en notre Carmel, et que je n'en ai jamais entendu parler dans la vie des saints : c'est le rôle qu'elle donne aux fleurs. Toutes avaient pour elle un langage particulier, lui révélant l'amour infini de Dieu et ses perfections. Elle s'en servait aussi pour dire à Dieu son propre amour et les sentiments de son cœur. [Par exemple, elle] jetait des fleurs au Calvaire de notre préau... Jusqu'à la fin, dans sa dernière maladie, elle effeuillait, pour embaumer son crucifix, les roses qu'on lui apportait pour la réjouir... » (*PO*, p. 415).

aux revendications de notre amour-propre devant Dieu, dont l'avènement de la volonté sur nous, que constituent et précisent notre place et notre mission sur terre, fera notre sainteté. Telle est notre destinée commune ; et même s'il est plausible que Thérèse, estime le père Rideau, « ne pouvait guère échapper à l'idée qu'elle était prédestinée, [et] objet de grâces exceptionnelles »⁶⁶⁹ ; cependant, ce n'est pas primordial : Thérèse ne s'en prévaut pas et elle ne les ajoutera pas aux ingrédients de sa « petite voie ».

2.1.2.2. Les tendresses préférentielles de Dieu

Thérèse ne s'exprime pas autrement en priant Céline, dans l'extrait étudié, de cesser de se croire en reste de la générosité divine. Dans l'éclair d'une lucidité toute surnaturelle, Thérèse voit « [...] que l'amour de Notre Seigneur se révèle aussi bien dans l'âme la plus simple qui ne résiste en rien à sa grâce que dans l'âme la plus sublime [...] »⁶⁷⁰. Autrement dit, perfection et sainteté cessent de se télescoper, pour laisser sourdre une définition de la sainteté que l'on pouvait déjà deviner, comme une couleur de fond réapparaissant, avec le temps, à travers la couche supérieure, et à laquelle ni le lieu ni les circonstances ne peuvent porter ombrage. Très finement, Thérèse fait comprendre à Céline que sa situation actuelle est provisoire et ne justifie, ni n'excuse, toute négligence dans son comportement ; au risque de mettre en péril ses résolutions antérieures. Car Céline a déjà parlé de son souhait d'être carmélite. Or, signale le père Descouvemont, « jalouser autrui existe assez souvent chez les âmes éprises de perfection. Elles ont tellement le désir de progresser dans l'amour du Seigneur qu'elles enragent [ou se désolent, comme peut-être Céline] de se voir "dépassées" par d'autres. Alors elles se découragent et s'imaginent que Dieu ne prend plus aucun plaisir à les regarder [...] »⁶⁷¹. Il se peut aussi que, Thérèse essaye de faire sauter la carapace du jansénisme de sa sœur, qui craignait d'être exclue du petit nombre des élus. Car Céline se fourvoie en appréhendant sa situation sous l'angle du mérite. D'une part, son rôle – à Céline – n'est pas moindre, quand bien même sa position semble plus "confortable" selon l'appréciation immédiate et superficielle de son entourage. D'autre part, Thérèse fait éclater le carcan dans lequel on a tendance à confiner l'expression « épouse de Jésus », laquelle ne vise pas uniquement celles qui ont prononcé des vœux effectifs, mais également les « aspirantes »

⁶⁶⁹ E. RIDEAU, *Thérèse de Lisieux...*, op. cit., p. 286. En effet, « la famille, le père, le sourire de la Vierge et sa guérison subite, l'appel précoce au Carmel, le renversement des obstacles, les signes et les gentilleses de Dieu, et, dans l'épreuve ou les joies, tout toujours à point pour satisfaire ses désirs, tant d'autres grâces enfin » (*ibid.*).

⁶⁷⁰ Ms A, 2v°.

⁶⁷¹ L'auteur conclut : « nous connaissons tous de ces personnes qui ne peuvent faire l'éloge de quelqu'un sans le faire suivre aussitôt d'une critique malveillante [...] Neuf fois sur dix, c'est la jalousie qui est à l'origine de tels propos » (P. DESCOUVEMONT, *Thérèse de Lisieux et son prochain...*, op. cit., p. 34).

– et en fait, tous les baptisés. Thérèse se réfère à sa propre expérience avant d'entrer au Carmel ; expérience qui la vit se comporter dans le monde comme si elle était déjà postulante. Enfin, le jugement de l'entourage (du moins tel qu'on se l'imagine, souvent⁶⁷² !) est l'occasion d'une solide mise au point. Dans ses réflexions amères et dépitées, c'est à sa vanité que Céline, en fin de compte, fait chorus. On pourrait même se demander si un certain soulagement n'avait pas sa part – même largement inconsciente – dans ses raisonnements, pour en conclure que Dieu attendait moins d'elle et qu'elle devrait s'y résigner. Nous sommes parfois si peu clairvoyants sur nous-mêmes. Ainsi, invoquer une excuse dans l'impuissance procède, bien souvent, d'un certain orgueil subtil et d'une habitude d'abandon passif⁶⁷³. Mais avec son grand recul, Thérèse enraye les premiers mouvements de complaisance dans ces sombres craintes, en disant tout bonnement à Céline qu'elle a « *été CHOISIE* par privilège ». Le mot dressé en lettres capitales évince la plus petite échappatoire. Au lieu de tourner en rond pour savoir d'où lui vient le mérite et de quelle manière, Thérèse l'invite à se tourner vers Dieu, qui n'exige pas du tout que nous nous lancions dans un programme ambitieux et terrifiant de perfection, mais que nous nous en remettions à Sa volonté. Autrement dit, explique le père Sicari, « la perfection – qui traditionnellement consistait dans l'ascétique "faire la volonté de Dieu" – consiste selon [Thérèse] en un plus ontologique "être ce que [Dieu] veut que nous soyons" : et ceci met la perfection à la portée même du "bébé d'un jour" (quand même il n'est pas baptisé) et à la portée du "pauvre sage qui n'a jamais entendu prononcer le nom de Dieu" »⁶⁷⁴. On a la même idée chez le père Link, quand il dit que « la volonté "d'action" de Thérèse est devenue dans l'abandon une volonté "d'être", car si elle ne peut réaliser sa sanctification par ses actes, elle veut, dans l'abandon à la volonté de Dieu, devenir une sainte ».⁶⁷⁵

Après avoir cherché à conformer sa volonté à celle de Dieu – c'était l'idéal de Thérèse en mars 1888 (cf. *LT 43 B, op. cit.*) et c'est, depuis juillet de cette année 1893, son *bonheur* (cf. *LT 143, r°* que l'on va étudier), Thérèse se positionne dorénavant du point de vue de Dieu, pour y adhérer. Pourquoi se mettre martel en tête alors qu'il suffit de « plaire à Jésus ». Fidèle à notre méthode, demandons à Thérèse ce qu'elle entend par cette expression.

⁶⁷² Ce point lui tint constamment à cœur. Par exemple, elle imagine cette réponse de saint François de Borgia donnant la réplique au jeune Stanislas : « le monde se trompe, mon enfant, il ne faut faire aucun cas de son jugement. Si jamais ce menteur venait murmurer à vos oreilles de semblables flatteries, humiliez-vous et regardez ce que vous êtes aux yeux de Dieu » (*RP 8, 3r°, Saint Stanislas Kostka*, 8 février 1897).

⁶⁷³ Or, il s'agit pour Thérèse de laisser agir l'Esprit de Dieu, en l'accueillant d'abord, en coopérant ensuite à cette action, suivant l'assertion paulinienne : « Ceux qui sont agis par l'Esprit de Dieu, sont fils de Dieu » (*Rm 8, 14*).

⁶⁷⁴ A. M. SICARI, *La teologia di S. Teresa di Lisieux...*, *op. cit.*, p. 275.

⁶⁷⁵ P.-D. LINK, « Grâce et volonté dans la sanctification... », *art. cit.*, *VT 117*, p. 29.

2.2. Comment « Plaire à Jésus » ?

« [...] l'âme qui se livre entièrement à Lui est appelée par Jésus Lui-même "Sa Mère, Sa Sœur" et toute sa famille. Et ailleurs : "Si quelqu'un m'aime, Il gardera ma parole (c'est-à-dire il fera ma volonté) et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui et nous ferons en lui notre demeure." Oh Céline ! comme c'est facile de plaire à Jésus, de ravir son cœur, il n'y a qu'à l'aimer sans se regarder soi-même, sans trop examiner ses défauts... Ta Thérèse ne se trouve pas dans les hauteurs en ce moment mais Jésus lui apprend "à tirer profit de tout, du bien et du mal qu'elle trouve en soi". Ce qui la regarde c'est de s'abandonner, de se livrer sans rien réserver, pas même la jouissance de savoir combien la banque lui rapporte. [...] soyons toujours la goutte de rosée de Jésus, là est le bonheur, la perfection... Heureusement que c'est à toi que je parle car d'autres personnes ne sauraient comprendre mon langage et j'avoue qu'il n'est vrai que pour bien peu d'âmes, en effet les directeurs font avancer dans la perfection en faisant faire un grand nombre d'actes de vertu et ils ont raison, mais mon directeur qui est Jésus⁶⁷⁶ ne m'apprend pas à compter mes actes ; Il m'enseigne à faire tout par amour, à ne Lui rien refuser, à être contente quand Il me donne une occasion de Lui prouver que je l'aime, mais cela se fait dans la paix, dans l'abandon, c'est Jésus qui fait tout et moi je ne fais rien [...] puisque nous plaisons à notre Lys, restons avec bonheur sa goutte, son unique goutte de rosée ! » (LT 142, 1v° ; 2r°-2v°, *op. cit.*).

Dans ce second et dernier passage de la lettre – l'un des « joyaux de l'épistolaire thérésien »⁶⁷⁷ –, on lit que correspondre à la volonté de Dieu sur nous et plaire à Jésus, c'est tout un : la perfection de notre état. Énergie, discrétion dans l'agir et grands désirs, telles sont les dispositions intérieures que Thérèse exige de Céline, et que Dieu réclame à elles deux... Mais, attendu que Thérèse connaît cette loi de la psychologie religieuse selon laquelle l'élan initial ne persiste pas sans la grâce, elle propose d'y parer : d'une part en indiquant ses petites industries (cf. l'extrait suivant) ; d'autre part, en rappelant qu'il ne s'agit pas d'ériger sa propre identité morale en livrant une chasse acharnée aux tendances mauvaises présentes en nous⁶⁷⁸ et en comptant ses victoires personnelles, mais *d'aimer* Jésus « sans se regarder soi-même ». Non pas que Thérèse veuille se donner le change – et encore moins à sa sœur –, mais l'essentiel est là : « Tout est bien, lorsqu'on ne recherche que la volonté de Jésus » et à *suivre* « le mouvement de l'Esprit Saint »⁶⁷⁹, et qu'on l'*aime* ; sans *compter* et sans rien *se réserver*. Du moment que Céline peut continuer de s'appliquer à exploiter les moindres occasions de

⁶⁷⁶ Cf. aussi LT 43 ; LT 82 et LT 94 ; PN 13 et PN 17 ; et enfin Pri 6.

⁶⁷⁷ Nous reprenons cette jolie expression à sœur Hausman (N. HAUSMAN, *Thérèse de Lisieux, Docteur de l'Église...*, *op. cit.*, p. 87).

⁶⁷⁸ Aussi bien, nous rejoignons le Père De Meester lorsqu'il allègue que Thérèse se « résigne de fait [...] à une perfection qui, objectivement, ne serait plus susceptible de croissance ». Mais « quant au progrès vers le degré de perfection personnelle que Dieu a établi pour chacun de nous selon sa sage providence, Thérèse n'y renonce pas » (C. DE MEESTER, *Dynamique...*, *op. cit.*, p. 434). Thérèse n'est « pas toujours dans les hauteurs », mais elle s'abandonne et, par suite, elle entre dans une plus grande intimité avec Jésus en approfondissant sa confiance en Lui.

⁶⁷⁹ Voici tout le raisonnement de Thérèse : « Dans la vie des Saints, nous voyons qu'il s'en trouve beaucoup qui n'ont rien voulu laisser d'eux après leur mort, pas le moindre souvenir, le moindre écrit, il en est d'autres au contraire, comme notre Mère Ste Thérèse, qui ont enrichi l'Église de leurs sublimes révélations ne craignant pas de révéler les secrets du Roi, afin qu'il soit plus connu, plus aimé des âmes. Lequel de ces deux genres de saints plaît le mieux au Bon Dieu ? Il me semble, ma Mère, qu'ils lui sont également agréables, puisque tous ont suivi le mouvement de l'Esprit Saint [...] » (Ms C, 2r°-2v°).

« plaire à Jésus », sans les chiffrer et se préoccuper de leur retombées surnaturelles ; tout est pour Lui. À sa persévérance, à ses efforts laborieux d'aimer Dieu, Il répondra par Sa grâce et par Son amour. Et même, assure Thérèse :

« J'en ai fait l'expérience quand je ne sens rien⁶⁸⁰, que je suis INCAPABLE de prier, de pratiquer la vertu, c'est alors le moment de chercher de petites occasions, des riens qui font plaisir, plus de plaisir à Jésus que l'empire du monde ou même que le martyre souffert généreusement, par exemple, un sourire, une parole aimable alors que j'aurais envie de ne rien dire ou d'avoir l'air ennuyé [...] Ce n'est pas pour faire ma couronne⁶⁸¹, pour gagner des mérites, c'est afin de faire plaisir à Jésus... Quand je n'ai pas d'occasions je veux au moins Lui dire souvent que je l'aime, ce n'est pas difficile et cela entretient le feu, quand même il me semblerait qu'il serait éteint, ce feu d'amour, je voudrais y jeter quelque chose et Jésus saurait bien alors le rallumer. Céline, j'ai peur de n'avoir pas dit ce qu'il faut, peut-être vas-tu croire que je fais toujours ce que je dis, oh non ! je ne suis pas toujours fidèle, mais je ne me décourage jamais je m'abandonne dans les bras de Jésus. » (LT 143, 1v° à Céline, 18 juillet 1893).

2.2.1. « Ce n'est pas pour faire ma couronne, pour gagner des mérites, c'est afin de faire plaisir à Jésus »

Ici encore, éclate à plein sa conception de la sainteté aux nuances très personnelles. Il n'est pas question de multiplier à l'envi des actes de vertus. Car, disait-elle, « les enfants ne travaillent pas pour se faire une position ; s'ils sont sages, c'est pour contenter leurs parents ; ainsi, il ne faut pas travailler pour devenir des saintes, mais *pour faire plaisir au bon Dieu* »⁶⁸². Cependant, l'humilité serait fausse, qui ferait renoncer une âme à ses grands désirs de perfection, pour la vouer à la tiédeur ou à une honnête médiocrité⁶⁸³. Ainsi, les « riens qui font plaisir » à Jésus, ne correspondent pas forcément à de petites actions mais ils sont considérés comme tels ; aussi bien, un petit acte de charité est plus grand qu'un grand acte de justice, mais il peut être considéré comme moindre, en première approximation. Ces *riens* dont parle Thérèse constituent l'unique solution qui peut pallier simultanément à l'enflure de *l'ego*, ou à son découragement, dont le plus petit soupçon est déjà « de l'orgueil »⁶⁸⁴. Ceci

⁶⁸⁰ Ce qui était son état le plus courant, ainsi qu'elle le dira de manière détournée à l'infirmerie, pour expliquer son unique expérience mystique – après son offrande à l'Amour (cf. CJ 7.7.2).

⁶⁸¹ Pour l'expression confectionner ou mettre des perles à sa couronne, voir Ms A, 8r° ; Ms C, 13r° ; LT 43, 2r° ; LT 59, 2r° et LT 94. Elle devient une « couronne d'épines » en LT 120, 1v°, que les saint Innocents n'ont pas gagnée (LT 182, 1v°) eux-mêmes, bénéficiant de celles des autres (PN 44, À mes petits frères du Ciel, décembre 1896), et que les anges et Jésus tressent (PN 13, 17). Dans l'Acte d'Offrande (Pri 6, Offrande de moi-même..., op. cit.), Thérèse ne s'occupera plus de sa couronne mais l'attendra de Dieu Seul.

⁶⁸² CSG, op. cit., p. 46.

⁶⁸³ Cf. la mise en garde de Thérèse d'Avila : « Encore faut-il se faire une idée exacte de cette vertu [de l'humilité], car le démon porte sérieusement préjudice aux âmes d'oraison et les empêche de réaliser de grands progrès en leur suggérant une fausse conception de l'humilité leur représentant qu'il y a de l'orgueil à vouloir imiter les saints et à souhaiter le martyre » (M. M. PHILIPON, Sainte Thérèse de Lisieux..., op. cit., p. 69). Nous renvoyons aussi *supra*, aux réticences du père Blinot devant les grands désirs de sainteté de Thérèse.

⁶⁸⁴ Pri 20, 181v°, op. cit. Sans compter que « c'est vilain de passer son temps à se morfondre, au lieu de s'endormir sur le cœur de Jésus !... [...] le petit enfant va s'abandonner, il va croire que Jésus le porte, il va

dans un cordial rappel de notre condition d'entière dépendance à la grâce divine : « c'est Jésus qui fait tout et moi je ne fais rien ». C'est enfin un renfort bienvenu contre le risque de tomber dans la tiédeur et la nonchalance. Ou, pire, dans l'acédie⁶⁸⁵. En un mot, et Thérèse eut pu le dire, « Dieu veut que je profite de la situation où sa providence m'a placé[e]. *Ma tâche quotidienne est l'expression de sa volonté sur moi*. Vouloir en tout faire plaisir à Dieu, vouloir en tout accomplir la volonté divine [...] »⁶⁸⁶. Ceci dans une humilité authentique, telle que la détaille le père De Couesnongle :

« La magnanimité est à égale distance entre la pusillanimité et la présomption [...] entre l'infantilisme et la fausse maturité⁶⁸⁷ [...] avec la magnanimité, on compte sur soi, mais en dépendance de Dieu [dit saint Thomas] [...] L'humilité n'est pas la vertu de ceux qui doivent se limiter aux petites actions. [...] Harmonie de l'humilité et de la magnanimité : le vrai magnanime sait qu'il tient de Dieu sa force. L'humilité intervient pour le lui rappeler sans cesse [...] » (V. DE COUESNONGLE, « Vertus d'enfance et de maturité », *art. cit.*, pp. 292-293).

Pourtant, « notre tendance naturelle, est de fuir cette misère ou de l'excuser, cette fuite n'impliquant pas d'ailleurs le désir de nous en libérer, mais le refus obscur et farouche d'en prendre conscience et d'être affronté à un tel spectacle », nous rappelle le père Lafrance⁶⁸⁸, S'accepter soi-même et s'aimer comme Dieu nous aime, alors que l'on est un pécheur invétéré ou un piètre chrétien, ne va pas de soi. Mais Thérèse, pour le dire avec Victor Sion, a « transformé en réflexe de tous les instants ce mouvement volontaire d'adhésion à Dieu, et [...] donné une traduction concrète, propre à nous éviter les tâtonnements pénibles qui découragent bien souvent les plus généreux. »⁶⁸⁹ Bien plus. Thérèse ne voulut jamais perdre de temps⁶⁹⁰ à se regarder elle-même, quand on sait que « chaque instant c'est une éternité »⁶⁹¹, et que la plus petite épine peut sauver une âme⁶⁹². « Tout ce [qu'elle a] fait c'était pour faire

consentir à ne pas le voir et laisser bien loin la crainte stérile d'être infidèle (crainte qui ne convient pas à un enfant) » (LT 205 à sœur Marie de Saint-Joseph, décembre (?) 1896). Derrière un propos plaisant et badin, c'est toujours la même attitude qu'elle encourage et qui est la condition indispensable pour progresser dans la sainteté.

⁶⁸⁵ C'est-à-dire une tristesse accablante, le dégoût de l'action, du bien spirituel que l'on ne trouve plus agréable. C'est un vice capital car il peut en entraîner d'autres. La matière est grave : elle touche le précepte de sanctifier le sabbat. Cf. saint Thomas d'AQUIN, *Somme théologique*, II^a II^{ae}, Q. 35.

⁶⁸⁶ R. MASSOL, *Vers la sainteté...*, *op. cit.*, p. 240.

⁶⁸⁷ Le père Sicari recourt aussi à cette expression. Voir *supra*.

⁶⁸⁸ J. LAFRANCE, *Ma vocation c'est l'amour...*, *op. cit.*, p. 84.

⁶⁸⁹ V. SION, *Réalisme spirituel...*, *op. cit.*, p. 141. C'est la première fois que Thérèse s'« abandonne dans les bras de Jésus », et elle reviendra sur l'expression trois mois plus tard, en certifiant cette fois y être avec Céline : « nous sommes dans les bras de Jésus » (LT 149, 1v°, *op. cit.*). Donc, quand Thérèse dit textuellement avoir vraiment « pris place dans les bras de Jésus », et y être, depuis, « comme le veilleur observant l'ennemi de la plus haute tourelle d'un château fort » (*Ms C*, 23r°), rien ne s'oppose à ce que ce « depuis » remonte au 18 juillet 1893 (date de rédaction de la LT 143) ; même si elle est disposée à tendre des « bras suppliants et pleins d'amour » depuis le 26 avril 1889. Nous retrouverons l'image dans la seconde partie de son autobiographie. Nous nous réservons l'opportunité d'en reparler alors.

⁶⁹⁰ LT 94, *op. cit.*

⁶⁹¹ LT 96, 1v°, *op. cit.*

⁶⁹² LT 93, v°, *op. cit.*

plaisir au bon Dieu, pour lui sauver des âmes »⁶⁹³. Et sauver des âmes, c'est Le faire aimer⁶⁹⁴, Le *consoler*⁶⁹⁵, et donc L'aimer et Lui *faire plaisir*.

2.2.2. Le « chapelet de pratiques »

Cependant, trois semaines plus tard – dans la dernière lettre du triptyque de juillet –, Thérèse semble rectifier son message puisqu'elle reconnaît être « même obligée d'utiliser un chapelet de pratiques »⁶⁹⁶. Si elle se dit « prise dans des filets » contre son gré, elle précise malgré tout que cet exercice convient à son état d'âme⁶⁹⁷. Que comprendre ? Thérèse n'est-elle pas en train de se compromettre, allant radicalement à l'encontre de ses "grandes théories" ? Elle prétend ne pas thésauriser ses actes et postule qu'il est vain de les comptabiliser, alors qu'elle recourt à un moyen qui les autorise et même les exige ! De surcroît, cette dernière extrémité eut pu grandement la déprimer. Ce chapelet de pratique a beau arriver en bout de course du billet, à la manière d'un détail insignifiant sur lequel il ne vaut pas la peine de s'attarder, il est bel et bien mentionné. Thérèse aurait-elle "régressé" ? En fait, elle ne trahit pas du tout ses convictions. Elle présente même une nouvelle preuve de sa finesse psychologique, en voulant rassurer Céline sur ce point. Quand on en est réduit à ne plus savoir comment s'y prendre pour avancer dans la perfection – ou tout simplement pour être fidèle à notre amour pour Jésus –, il faut se résoudre à ne réaliser que des actes insignifiants, pour peu qu'ils soient mus par l'amour ; quitte à les enregistrer de mémoire sur un chapelet. Au bout du compte, le retour inopiné à cette ancienne mise en train lui est opportunité de la "réactualiser". Petites, Thérèse et Céline rivalisaient entre elles sur la quantité de leurs bonnes actions journalières ; activité propice à une sainte et saine émulation. À présent, seules devant leur Seigneur et leur conscience, cette ancienne habitude peut leur rendre un entrain perdu, raviver une ardeur éteinte, renforcer des motivations qui, peut-être, s'étiolaient ; et surtout, cette attitude peut *consoler* Jésus.

Par ailleurs, Céline et Thérèse ne dérouleront plus les grains mais les presseront avec amour. C'est la qualité – l'amour –, et non plus la quantité – des kyrielles d'actes de vertu –, qui les "rentabilisera", si nous pouvons dire. En somme, arithmétique mise à part, le chapelet

⁶⁹³ CJ 30.7.3.

⁶⁹⁴ Cf. LT 96 et LT 263.

⁶⁹⁵ Cf. Pri 6, *Offrande de moi-même...*, op. cit.

⁶⁹⁶ Nous avons évoqué ce chapelet au premier chapitre. En fait, Thérèse agit « par charité pour une compagne ». L'ayant recommandé à sœur Marthe de Jésus, Thérèse veut l'accompagner en s'y mettant aussi. Cf. également Pri 3.

⁶⁹⁷ LT 144, r^o tv à Céline, 23 juillet 1893.

l'a initiée à la petite voie : celle des petites actions ordinaires. Il restait à en modifier l'esprit : non plus « mettre des perles à sa couronne »⁶⁹⁸, mais « faire plaisir » à Jésus. Enfin, Thérèse ne pouvait mieux rejoindre sa sœur qu'en partageant, sans embarras, sa propre indigence. Averties de la vanité – le mérite vient de Dieu –, de la vacuité – Dieu n'a besoin de rien – et de la modicité – les créatures s'en gausseraient – de cette pratique, les conditions sont réunies pour rester humbles et absorbées par Dieu Seul. Mais un autre se fut, sans contredit, cru en phase de recul⁶⁹⁹. Au final, commente le père Sicari,

« Cette manie de "calculer"⁷⁰⁰ peut, à long terme, raidir [*irrigidire*] l'âme et la fixer trop sur elle-même et sur le "*culte des œuvres*", mais elle est très utile quand on commence sur le chemin de l'amour, pour sortir des vagues de spiritualisme et pour donner chair au désir d'aimer Dieu [...] tout en étant désormais personnellement incapable du moindre calcul et toute occupée dans le pur amour, Thérèse s'est astreinte à reprendre l'usage du "chapelet de pratiques" [...] Entre le danger de trop compter sur ses propres œuvres et celui de ne rien réaliser de digne sérieux pour "faire plaisir" à la personne aimée, c'est sans autre le dernier qu'il faut éviter [...] »
(A. M. SICARI, *La teologia di S. Teresa di Lisieux...*, op. cit., p. 39, note 14).

2.3. « Si le Seigneur ne bâtit Lui-même une maison, c'est en vain que travaillent ceux qui la bâtissent » (Ps 126, 1) (août 1893)

Dans les trois lettres qu'il nous reste à parcourir avant de clore l'année 1893, Thérèse se met en devoir d'expliquer à Céline à quel point Dieu semble, dans un premier temps, laisser l'âme livrée à elle-même, avant d'affirmer sa maîtrise, par la suggestion d'une activité de confiance et d'abandon.

Le rythme épistolaire demeure soutenu. Dans la première lettre (13 août), elle redit que c'est pour une mort lente, au fil de continuelles purifications de soi, que l'on entre dans l'intimité divine (2.3.1.)⁷⁰¹. Dans les deux autres – celle du 2 août (LT 145) et celle du 20 octobre (LT 149) –, elle précise que c'est Jésus qui "dirige les opérations" (2.3.2.). Lisons d'abord la première lettre que nous avons indiquée.

« "Si le Seigneur ne bâtit Lui-même une maison, c'est en vain que travaillent ceux qui la bâtissent." "Tous les plus beaux discours des plus grands saints seraient incapables de faire sortir un seul acte d'amour d'un cœur dont Jésus n'aurait pas la possession". [...] Jésus se sert de tous les moyens, les créatures sont toutes à son service et Il aime à les employer pendant la nuit de la vie afin de cacher sa présence adorable, mais Il ne se cache pas tellement qu'Il ne se laisse deviner. [...] Jésus se plaît à prodiguer ses dons à quelques-unes de ses créatures, mais bien souvent c'est pour

⁶⁹⁸ Voir déjà *supra*.

⁶⁹⁹ Et ce n'est certainement pas innocemment que Thérèse somme sa sœur Léonie de prier pour qu'elle « reste toujours petite, toute petite » (LT 154, 2v° à Léonie, 27 décembre 1893). Cette attitude ne devait pas toujours aller de soi chez Thérèse, et c'est humain.

⁷⁰⁰ En raison d'un « narcissisme spirituel », dit-il dans son autre ouvrage sur Thérèse (cf. A. M. SICARI, *Teresa di Gesù Bambino*, op. cit., p. 39).

⁷⁰¹ « Le fait même que les justes subissent des peines en ce monde prouve la justice et la miséricorde de Dieu ; car ils sont purifiés de leurs fautes légères par ces afflictions et libérés de l'attachement aux biens terrestres pour s'élever davantage jusqu'à Dieu » (saint Thomas, *Somme théologique*, I^a, Q. 20, a. 24, sol. 3).

s'attirer d'autres cœurs, et puis quand son but est atteint, il fait disparaître ces dons extérieurs, il dépouille complètement les âmes qui Lui sont les plus chères. En se voyant dans une aussi grande pauvreté ces pauvres petites âmes ont peur, il leur semble qu'elles ne sont bonnes à rien puisqu'elles reçoivent tout des autres et ne peuvent rien donner, mais il n'en est pas ainsi, l'essence de leur être travaille en secret, Jésus forme en elles le germe qui doit se développer là-haut dans les célestes jardins des Cieux. Il se plaît à leur montrer leur néant et sa puissance, Il se sert pour arriver à elles des instruments les plus vils afin de leur montrer que c'est bien Lui seul qui travaille. Il se hâte de perfectionner son œuvre pour le jour où, les ombres s'étant évanouies, Il ne se servira plus d'intermédiaires, mais d'un Face à Face éternel ! » (LT 147, 1v°-2v° à Céline, 13 août 1893).

2.3.1. Le juste mépris de soi pour l'amour de Jésus ; le vide de soi pour le tout de Dieu ; le vrai dépouillement en vue de notre sanctification

L'humilité, dont nous savons qu'elle est l'unique terreau de la grâce, est aussi le parfait contre-pied de l'orgueil, qui suggère "généreusement" de se disculper. L'humilité « consiste non pas à penser et à dire que [nous sommes remplis] de défauts, mais à être heureuse que les autres le pensent et même le disent »⁷⁰². Ici, en revanche, nous pouvons et devons mêler les autres au jugement de nous-mêmes. Thérèse remet les pendules à l'heure. Le vrai mépris de soi-même, ce n'est pas se honnir, mais s'aimer en Dieu, dans un amour surnaturel, qui révèle l'homme à sa vraie grandeur et l'y conduit, dans sa faiblesse même. Thérèse dit bien : « c'est si doux de se sentir faible et petit ! »⁷⁰³ Et quand on lui certifia « qu'elle était bien heureuse d'être choisie par le bon Dieu pour montrer aux âmes la voie de confiance [, Thérèse] répondit : "Qu'est-ce que cela me fait que ce soit moi ou une autre qui donne cette voie aux âmes ; pourvu qu'elle soit montrée, qu'importe l'instrument !" »⁷⁰⁴ Dans le même esprit, elle affirmera également : « C'est pour vous [ses consœurs] que le bon Dieu a mis en moi des charmes de vertu extérieure, ce n'est pas pour moi »⁷⁰⁵. En fait, la leçon porte toujours sur le même point : l'amour-propre freine l'investissement divin de notre cœur et enraye le processus de sanctification en faisant obstruction à l'action de Dieu. Il faut équarrir la moindre expression de notre amour égo-centré, aussi bien en se détachant des dons reçus qu'en ne regrettant pas leur absence chez nous, et leur présence chez d'autres. Cet arrachement à soi-même est douloureux, tant notre instinct de conservation est puissant. Nous nous sentons écorchés, dévêtus devant les autres, et dépossédés de nous-mêmes. Et rien n'est plus vrai. Mais l'effeuillement et l'élagage annoncent et promettent une "recréation" de notre être. C'est la taille qui précède une floraison plus luxuriante, que l'hiver ne laisse en rien

⁷⁰² CSG, *op. cit.*, p. 18.

⁷⁰³ CJ 5.7.1. Il faut donc, non pas *peut-être*, comme l'avance le père Keating, mais assurément « accepter l'humiliation de ne pas être aussi bien (*good*) que l'on aimerait tout en faisant du mieux que l'on peut [...] » (Th. KEATING, *St. Thérèse of Lisieux. A transformation in Christ*, *op. cit.*, p. 60).

⁷⁰⁴ CJ 21.7.5.

⁷⁰⁵ CSG, *op. cit.*, p. 159. En somme, Thérèse paraît être une « liqueur précieuse » pour les autres.

présager, ayant pour seul horizon celui du sacrifice, de l'abaissement, et de l'humiliation de sa pauvreté. C'est l'Amour de Dieu, en qui l'âme doit se transformer, qui est la mesure du dépouillement que doit subir notre être⁷⁰⁶. Car l'Amour de Dieu veut occuper tout notre être... Nous l'avons déjà vu, mais il est bon de le redire. Le fond de la sainteté est que nous soyons "pour Jésus", pour devenir "par Jésus", en Le laissant agir en nous. Le corollaire immédiat est la désappropriation de soi, un dénuement qui doit être absolu⁷⁰⁷. Telle est la spécificité de l'école carmélitaine, qui le vit sur le mode majeur. C'est de la physique : seul le vide peut être comblé. Ainsi, Thérèse ne craignait pas d'admettre qu'elle « serait rentrée dans le néant si Son divin regard ne lui avait donné la vie à chaque instant ».⁷⁰⁸ Comme c'est parfois soudainement que la grâce se dérobe⁷⁰⁹. Car « Le Bon Dieu qui connaît les récompenses qu'Il réserve à ses amis, aime souvent à leur faire gagner ses trésors par des sacrifices »⁷¹⁰, répète-t-elle à sa sœur Léonie au cours de ces mois. Par suite, Thérèse recommande l'attitude suivante, qu'elle résumera merveilleusement à la fin de sa vie, dans ces deux apartés :

1. « [...] je suis une *très petite âme* qui ne peut offrir au bon Dieu que de *très petites choses*, encore m'arrive-t-il souvent de laisser échapper de ces petits sacrifices qui donnent tant de paix à l'âme ; cela ne me décourage pas, je supporte d'avoir un peu moins de paix et je tâche d'être plus vigilante une autre fois. » (*Ms C, 31r°*).
2. « Quand j'ai commis une faute qui me rend triste, je sais bien que cette tristesse est la conséquence de mon infidélité. Mais, croyez-vous que j'en reste là ?! Oh ! non, pas si sotté ! Je m'empresse de dire au bon Dieu : "Mon Dieu, je sais que ce sentiment de tristesse, je l'ai mérité, mais laissez-moi vous l'offrir tout de même, comme une épreuve que vous m'envoyez par amour. Je regrette mon péché, mais je suis contente d'avoir cette souffrance à vous offrir." » (*CJ 3.7.2*).

L'humilité nous fait voir avec réalisme le peu dont nous sommes capables dans la vie spirituelle. Nous préparant à nous détacher encore du peu que nous avons et à ne plus y porter notre attention. Car si Dieu voit que nous sommes satisfaits de ce que nous sommes, que

⁷⁰⁶ Plus tard, elle écrira : « [...] si tu veux être une sainte cela te sera facile ! puisqu'au fond de ton cœur le monde n'est rien pour toi. Tu peux donc comme nous t'occuper de "l'unique chose nécessaire", c'est-à-dire que tout en te livrant avec dévouement aux œuvres extérieures ton but soit unique : Faire plaisir à Jésus, t'unir plus intimement à Lui » (*LT 257, r°-v°* à Léonie, 17 juillet 1897).

⁷⁰⁷ Seront logées à la même enseigne : les cinq sens – c'est la nuit des sens dont parle saint Jean de la Croix –, mais aussi le travail de la raison : dans l'usage des notions abstraites comme des attraites sensibles – c'est la nuit de l'esprit.

⁷⁰⁸ *Ms B, 5v°*.

⁷⁰⁹ Thérèse n'était pas sans l'ignorer, qui s'écria un soir à l'infirmerie : « Ah ! ce soir, je vous ai montré ma vertu, mes TRÉSORS de patience !... Et moi qui prêche si bien les autres !!! Je suis contente que vous ayez vu mon imperfection. [...] Je suis bien plus heureuse d'avoir été imparfaite que si soutenue par la grâce, j'avais été un modèle de douceur... » (*LT 230, r°-v°* à Mère Agnès de Jésus, 28 mai 1897). L'écart de sa nature lui a quand même coûté – en témoignage, à notre sens, le mot « trésors » élevé en lettres capitales.

⁷¹⁰ *LT 148, 2v°* à Léonie, 13 août 1893. Elle abondera encore dans ce sens en *LT 151, 2r°* à Léonie, 5 novembre 1893 et en *LT 163, 1v°* à sœur Thérèse-Dosithée (Léonie), 20 mai 1894. Nous en concluons que Thérèse s'adapte au vocabulaire de Léonie, la destinataire des trois lettres.

pourrait-Il nous apporter ? C'est à celui qui n'a pas et qui est dans le besoin que l'on donne plus spontanément.

2.3.2. Jésus « tout seul dispose les événements de notre vie d'exil » (octobre 1893)

Un dernier extrait, tiré du dernier envoi à Céline en cette année 1893, dégage quatre autres balises qui devraient nous orienter dans notre vie de chrétien, et que nous avons déjà rencontrées pour la plupart. Thérèse écrit :

« [Jésus] tout seul dispose les événements de notre vie d'exil, c'est Lui qui nous présente parfois le calice amer. Mais nous ne Le voyons pas, Il se cache, Il voile sa main Divine et nous ne pouvons apercevoir que les créatures [...] plus Jésus se cache et plus aussi elles sentent que Jésus est près d'elles ; dans sa délicatesse exquise Il marche en avant, écartant les pierres du chemin, éloignant les reptiles ; [...] Il fait retentir à nos oreilles des voix amies, ces voix nous avertissent de ne pas marcher avec trop de sécurité.[...] Tout ce qui arrivera, tous les événements de la vie, ne seront que des bruits lointains qui ne feront pas vibrer la petite lyre [Céline], Jésus seul a le droit d'y poser ses doigts divins, les créatures sont des degrés, des instruments, mais c'est la main de Jésus qui conduit tout. Il ne faut voir que Lui en tout⁷¹¹. [...] Un jour, là-haut dans la patrie, tu verras les fruits de tes travaux [...] » (LT 149, 1v°-2v°, *op. cit.*).

Le premier jalon conclut le raisonnement transparent de Thérèse, et nous pouvons reprendre les termes dont elle se servit deux mois et demi plus tôt, toujours à l'attention de Céline : « si Jésus avait voulu se montrer à toutes les âmes avec ses dons ineffables, sans doute il n'en est pas une seule qui l'aurait dédaigné, mais Il ne veut pas que nous l'aimions pour ses dons, c'est Lui-même qui doit être notre récompense »⁷¹². Conséquemment d'une part, nous n'avons « donc qu'à livrer notre âme, et l'abandonner à notre grand Dieu. Qu'importe alors qu'elle soit sans dons qui brillent à l'extérieur puisque, au-dedans, brille le Roi des Rois [Dieu] avec toute sa gloire ! »⁷¹³. D'autre part, « il faut semer le bien autour de soi, sans s'inquiéter s'il lève »⁷¹⁴. En effet, vouloir s'assurer du résultat, c'est ramener à soi notre agir : son origine, qui est en fait divine, et ses conséquences, qui sont en fait gracieuses⁷¹⁵. Notons enfin que Thérèse ne travaille plus en envisageant la perspective de la

⁷¹¹ Cf. aussi LT 201, 1v°, *op. cit.*

⁷¹² LT 145, 1v° à Céline, 2 août 1893, *op. cit.*

⁷¹³ LT 165, 2v° à Céline, 7 juillet 1894.

⁷¹⁴ CSG, *op. cit.*, p. 8.

⁷¹⁵ Et ce danger menace, rappelle le père Torrell, « [...] chaque fois que le *moral* prend le pas sur le *théologal*. Comprendons bien ! Il ne s'agit absolument pas de discréditer l'effort moral. Puisque la sainteté n'est pas seulement don, mais tâche, elle appelle, c'est évident, un effort pour l'accomplir. Le péril serait d'oublier que le don reste primordial, gratuit et souverain. Travers plus courant qu'on ne le penserait. Il existe une espèce de stoïcisme "chrétien" assez répandu qui consiste à envisager la poursuite de la sainteté comme la conquête d'une perfection achevée, en oubliant un peu que cette perfection est celle de l'amour – non celle d'un chef d'œuvre à admirer ! Dans la sainteté, la part de l'homme n'a jamais le caractère spectaculaire des entreprises des héros de

récompense, mais pour « faire plaisir » à Dieu, qui doit être Lui-même notre récompense. Il n'est même pas question de faire bonne impression sur les autres. L'âme ne doit regarder que son Seigneur ; par suite, elle pourra voir le travail qu'Il accomplit en elle ; ce qui n'est pas toujours visible de l'extérieur.

Le deuxième repère, que Thérèse mentionnait déjà dans la lettre du 13 août, est l'idée selon laquelle nous devons être les uns pour les autres des *degrés*⁷¹⁶, des *instruments*, nous menant mutuellement à Dieu. Dans cette optique, nous prenons une densité théologique, et sans qu'il y ait de clivage entre nous. Thérèse va ainsi à l'encontre d'une dynamique concurrentielle entre les saints ; lesquels se situeraient chacun à des échelons différents entre les hommes et Dieu, en une hiérarchie cloisonnée et immuable⁷¹⁷. Cet élément rejoint la leçon à tirer de sa première pièce de théâtre, dont la rédaction ouvre l'année 1894. Alors que les sœurs Parques de l'Antiquité romaine se contentaient de filer notre destinée, de l'enrouler et de la couper sans pitié, la conception chrétienne, que nous retrace Thérèse, présente la communauté des saints sur terre comme une vaste tapisserie (pour rester dans le sujet), dont la trame des événements⁷¹⁸ est serrée, aux fils de mille couleurs, et tressées de la main de Dieu, en vue de la *réalisation* de Son *dessein*. Car, poursuit le père Marie-Eugène, « [...] ce n'est point pour que nous nous agitions à notre gré dans le monde, ou que nous réalisions nos buts personnels que nous sommes entrés dans le monde. La sagesse divine nous y a placés pour que nous soyons les agents humains de son dessein divin et les ouvriers de la tâche précise qu'elle nous a fixée dans son plan »⁷¹⁹. Ainsi Dieu se sert de Thérèse, plus "avancée" dans son cheminement spirituel, pour conseiller, orienter et encourager Céline.

Le troisième principe doit aussi imprégner le cours de nos existences. Dieu n'a rien

l'antiquité » (J.-P. TORREL, *Inutile sainteté ?...*, op. cit., p. 176). Sinon, « on aboutit alors à une approche *esthétique* de la sainteté : les saints seraient manifestes dans l'étonnement auquel ils donnent lieu [...] Le risque est alors grand de s'en tenir à une piété qui ne serait que la traduction religieuse d'un goût peut-être malsain pour le merveilleux » (T. BEDOUELLE, « Le modèle des saints », in : I. FERNANDEZ (dir.), *La sainteté aujourd'hui*, Communio XXVII, 5-6 (septembre-décembre 2002-II), pp. 54-55).

⁷¹⁶ Expression venant initialement de la *Madre*.

⁷¹⁷ La voie de Thérèse est « nouvelle » si on la compare à une conception communément admise et explicitée ici par Max Scheler. Celui-ci ramène les saints au même rang que les héros et les génies, en tant qu'ils « sont comme les marches successives que l'homme, entraîné et attiré vers le haut par ces grands exemples à qui il a donné asile dans les profondeurs de son âme, gravit de manière à atteindre son but suprême [la « déification » ou « être parfait ». Et le philosophe allemand ajoute :] Il n'existe pour l'individu aucune voie directe à cette déification, comme l'a souvent cru une pseudo-mystique [...] Non, la seule voie qui existe est cette chaîne, cette pyramide de modèles personnels, qui sont comme les éléments superposés de cette pyramide et grâce à qui l'homme [...] parvient lentement et au milieu de difficultés très nombreuses à l'apogée de son épanouissement intérieur, à son "deviens ce que tu es" » (M. SCHELER, *Le saint, le génie, le héros*, Éd. Eglhoff, Fribourg, 1944, pp. 61-62).

⁷¹⁸ Les leçons de l'adversité ont été salutaires à Thérèse, alors qu'elles peuvent quelquefois gâter et durcir le caractère.

⁷¹⁹ M.-E. DE L'ENFANT-JÉSUS, *Je veux voir Dieu*, op. cit., p. 298.

d'un despote qui imposerait sa volonté, ni d'un tyran glorieux et jaloux de sa toute puissance. Thérèse en parle comme d'une présence discrète, mais fidèle et vigilante, qui prévient nos tâtonnements et nous attire à Elle. Elle le répétera à la fin de sa vie, dans une affirmation claire et frappée à la manière d'un slogan moral : « tout est grâce »⁷²⁰. Cette formule, devenue célèbre, veut dire que tout vient de Dieu ; depuis la genèse de l'acte jusqu'à sa réalisation. L'abaissement de Dieu se manifeste également par la mise en retrait totale de Sa personne : dans Son être⁷²¹ (Dieu se cache), mais aussi dans Son agir (Dieu cache Sa main) ; dans notre histoire et au fil des événements.

Enfin, Thérèse sait que « nous aimerions nous "voir" saints, constater nos progrès dans la voie de la perfection, et qu'il est difficile de rester "pauvres" ! »⁷²² Pourtant, c'est ce qu'elle nous demande, catégoriquement : nous devons consentir à ne voir les fruits de nos travaux qu'au Ciel. Impossible, d'ici-là, de parader devant soi et les autres. De cette façon, ajoute sœur Lamoureux, nous connaissons l'« état de "sainte indifférence" par rapport à tout le créé et par rapport aux autres, ainsi que l'expliquent saint Ignace dans ses *Exercices* et saint François de Sales dans le *Traité de l'Amour de Dieu* »⁷²³. Nous délaierons toute opinion sur nous-mêmes, venant aussi bien des autres que de nous ; ceci au profit de la vérité qui vient de Dieu.

2.3.3. L'abaissement divin et l'élévation de l'homme dans son humilité

L'année 1893 s'achève, et Thérèse entre dans une autre période faste de sa vie, dont sa première représentation, très patriotique, va donner le ton. La fresque en question⁷²⁴ retrace la mission de Jeanne d'Arc, tout en prolongeant et aiguisant ses réflexions sur l'humilité

⁷²⁰ CJ 5.6.4. Pour une étude approfondie de l'expression, voir J. G. DE L'ENFANT-JÉSUS, « "Tout est grâce" », *Carmel VXXXI* (1996), pp. 19-37.

⁷²¹ Thérèse y insistera : « O Toi ! qui d'un seul mot pouvais charmer le monde / Tu te plus à cacher ta sagesse profonde. / Tu parus ignorant » (PN 24, 7, *Rappelle-toi*, octobre 1895). Car Dieu se « cache pour éprouver [la] foi [de Thérèse] » (PN 32, 5, *Mon Ciel à moi*, 7 juin 1896). Mais aussi, Il « Se cache sous un humble pain » (PN 40, 2, *Les sacristines du Carmel*, novembre 1896), car, s'en explique ailleurs la sainte, « [...] voilà bien la dernière limite de ton amour ; après avoir rendu visible aux faibles créatures la Face adorable dont les séraphins ne peuvent soutenir l'éclat, tu veux la cacher sous un voile plus épais encore que celui de la nature humaine... Mais, Jésus, je vois rayonner dans l'hostie la splendeur de ton visage. » (RP 2, 5v°, *Les anges à la crèche*, op. cit.).

⁷²² V. DE LA VIERGE, « Ma folie à moi, c'est d'espérer. Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus », VT 6 (avril 1962), p. 10.

⁷²³ F.-T. LAMOUREUX, « La "Petite Voie" de Sainte Thérèse... », art. cit., p. 43. Pour d'autres rapprochements entre Thérèse et saint Ignace, voir E. RIDEAU, « Ignace de Loyola et Thérèse de Lisieux », art. cit.

⁷²⁴ RP 1, *La mission de Jeanne d'Arc*, op. cit.

humaine⁷²⁵, comme la condition *sine qua non* de notre déification. Celle-ci est ressaisie dans le sillage d'une méditation sur l'abaissement d'un Dieu⁷²⁶ qui vient chercher ce qui est petit et humble, afin d'y « faire sa demeure.... »⁷²⁷. Comme le note le père Moré, « "théôsis" de l'homme et "kénôsis" de Dieu dans nos âmes [sont] intimement liées ». ⁷²⁸ "En toute logique" donc, les grandes missions incombent aux humbles, c'est-à-dire à ceux dont les vertus sont *voilées*⁷²⁹. C'est le premier point que nous allons développer (2.3.3.1.). Le second concernera la dernière épreuve de Céline, avant qu'elle ne franchisse à son tour les murs du Carmel de Lisieux, le 14 septembre 1894 (2.3.3.2.) – trois mois après leur cousine Marie Guérin (le 16 juin 1894).

2.3.3.1. « Jeanne d'Arc accomplissant sa mission » (janvier 1894)

La démonstration délivrée y est simple. Elle recèle une autre leçon qui est comme une allégorie sur la sainteté et dont le sens nous paraît être celui-ci : l'orgueil fait dénigrer le défi de la sainteté, fût-ce en le relevant avec désinvolture et à la légère. Aussi bien, Thérèse insiste sur la jeunesse et l'indécision de son héroïne, en même temps que sur la grandeur et l'impact historique de sa mission. C'est la confrontation entre le néant de l'homme et sa sublime vocation qui suggère à Thérèse l'assurance que, si l'homme est faible par nature, l'acceptation de sa pauvreté lui donnera de recevoir encore davantage d'aide divine. Le revirement est achevé. La sainteté ne consiste pas en une ascension laborieuse et héroïque vers Dieu, mais en une descente en soi – tout aussi héroïque ! –, dans les « profondeurs de sa misère »⁷³⁰. Ce qui était encore tracé en pointillé les deux années précédentes, prend à présent la netteté et l'éclat d'un fil d'or. Notre tort, affirmait-elle, est de vouloir « *gravir* une montagne [alors que] le bon

⁷²⁵ Plus tard, elle y reviendra directement en *RP 7 (Le triomphe de l'humilité, op. cit., 21 juin 1896)* et en *PN 48 (Mes armes, 25 mars 1897)*, le champion de Dieu – le protagoniste principal de la pièce – a pour ennemi l'orgueil, dont il triomphe par l'humilité.

⁷²⁶ Thérèse insistera par la suite sur l'*immense amour* qui en est la source, et que le *Ms A, 2v°* exprimera dans cette formule lapidaire : « Le propre de l'amour étant de s'abaisser ». Le même changement de perspective sera formulé en *RP 4, 3v°*, *Jésus à Béthanie, op. cit.* Rappelons aussi que depuis le mois de juillet 1888, l'abaissement de Dieu et notre déification sont liés dans son esprit. Cf. *LT 57, 2r°-2v°*, *op. cit.* : Jésus « est là tout près, qui nous regarde, qui nous mendie cette tristesse [...] il lui en coûte de nous abreuver de tristesses mais il sait que c'est l'unique moyen de nous préparer à "le connaître comme il se connaît et à devenir des Dieux nous-mêmes" ».

⁷²⁷ *RP 1, 12v°*, *La mission de Jeanne d'Arc, op. cit.* Thérèse elle-même ne cherchera aucun moyen d'y obvier, puisqu'elle redira à l'infirmerie que « l'âge n'est rien aux yeux du bon Dieu, et [qu'elle s'] arrangerait bien à rester petite enfant, même en vivant très longtemps » (*CJ 27.5.5*), et « [...] même dans les charges les plus redoutables [...] » (*CJ 25.9.1*).

⁷²⁸ M. MORÉ, *La foudre de Dieu, op. cit.*, p. 51.

⁷²⁹ Cf. aussi *LT 156, 1v°* à Mère Agnès de Jésus, 21 janvier 1894.

⁷³⁰ J. LAFRANCE, *Ma vocation c'est l'amour..., op. cit.*, p. 13.

Dieu veut [nous] faire *descendre* au fond d'une vallée fertile où [nous] apprendrons le mépris de [nous]-mêmes »⁷³¹. Nous n'y revenons pas.

L'autre axe de l'hagiographie sur Jeanne d'Arc – et sur lequel nous reviendrons dans le troisième chapitre – est indissolublement lié à l'anthropologie thérésienne. Il s'agit de la communion des saints, qui veut que la communauté des hommes se prolonge au Ciel. De fait, les trois autres principaux protagonistes de l'action (l'Archange Michel, sainte Catherine et sainte Marguerite) rappellent allusivement que « Le Ciel est tout près de la terre, [que] / Le Seigneur connaît nos désirs [, que] / Les saints entendent notre prière [et qu'] Ils recueillent tous nos soupirs »⁷³². Thérèse ne nuance pas même d'un "peut-être" sa certitude, qui n'a rien à voir avec quelque forme de superstition populaire et crédule. C'est avec une foi sans faille (celle de Thérèse) que la bienheureuse Jeanne⁷³³ adressa, dans la récréation que nous étudions, ses requêtes auprès de ces envoyés de Dieu, dont elle avait discerné le parrainage.

2.3.3.2. « Il est heureux que tu sentes ta faiblesse ; c'est Lui qui imprime dans ton âme les sentiments de défiance d'elle-même » (avril 1894)

Les mois passent avant qu'un dernier événement décisif occasionne un nouvel approfondissement de la pensée de Thérèse. En effet, le décès de M. Martin, le 29 juillet 1894⁷³⁴ "libère" (si nous pouvons parler ainsi sans manquer de respect) Céline de son rôle de garde-malade. On reprocha en effet à Céline d'écourter son deuil dans le monde pour se précipiter au Carmel, six semaines après le décès de M. Martin⁷³⁵. Aussi les lettres de Thérèse se sont succédées à un rythme effréné [les 7 (LT 165) et 18 (LT 167) juillet ; les 5-10 (LT 168) et 19 (LT 169) août], et sans diminuer de longueur à nouveau. Dans ces conjonctures, Thérèse ne change pas son discours. Elle discerne même un nouveau matériau pour forger ses idées et les ramener en une ligne directrice déjà bien connue : une affirmation trop résolue de notre aptitude à la faculté de freiner l'action de Dieu en nous. Aussi bien Thérèse la rassure :

⁷³¹ CSG, *op. cit.*, p. 26. On a vu à quoi a abouti l'érection de la tour de Babel.

⁷³² RP 1, 9r^o-9v^o, *La mission de Jeanne d'Arc*, *op. cit.* Cf. aussi RP 1, 14r^o : « Soyez certain que Saint Louis, Charlemagne / Ne cessent pas de prier à genoux » ; que l'on retrouve quasiment mot pour mot dans la seconde récréation consacrée à Jeanne d'Arc (cf. RP 3, 4v^o, *op. cit.* : « Gentil Dauphin, pourquoi ne me croyez-vous pas ? je vous dis que Dieu a pitié de vous, de votre royaume, de votre peuple, car Saint Louis et Charlemagne sont à genoux devant Lui, faisant prière pour vous »). Au demeurant, Thérèse le crut toujours dans une foi inébranlable : « Si les saints me témoignent moins d'affection que mes petites sœurs, cela me paraîtra bien dur... et j'irai pleurer dans un petit coin ... » (CJ 21 - 28 mai. 8).

⁷³³ Le pape Pie X l'a canonisée le 18 avril 1909 – année de l'ouverture officielle de la cause de Thérèse. Ce qui n'eut pas manqué de lui faire plaisir : sa quatrième prière (PN 4, mai 1894) est un *Cantique pour obtenir la canonisation de la Vénérable Jeanne d'Arc*.

⁷³⁴ Aussitôt, Thérèse compose une prière tout spécialement à l'attention de son père, lui reconnaissant "officiellement" sa sainteté (cf. PN 8, *Prière de l'Enfant d'un Saint*, août 1894).

⁷³⁵ Voir note 1 de LT 169, OC, p. 1324.

« Il est heureux que tu sentes ta faiblesse ; c'est Lui qui imprime dans ton âme les sentiments de défiance d'elle-même. Céline chérie remercie Jésus. Il te comble de ses grâces de choix, si toujours tu restes fidèle à Lui faire plaisir dans les petites choses, Lui se trouvera OBLIGÉ de t'aider dans les GRANDES... Les apôtres sans Notre Seigneur travaillèrent toute la nuit et ne prirent pas de poisson, mais leur travail était agréable à Jésus, Il voulait leur prouver : que Lui seul peut nous donner quelque chose, Il voulait que les apôtres s'humilient... "Enfants, leur dit-Il, n'avez-vous rien à manger ? Seigneur, répondit saint Pierre, nous avons péché toute la nuit sans rien prendre". Peut-être que s'il eut pris quelques petits poissons Jésus n'aurait pas fait de miracle, mais il n'avait rien, aussi Jésus remplit bientôt son filet de manière à le faire presque rompre [...] » (LT 161, v° à Céline, 26 avril 1894).

*Jésus a fait les âmes pour Lui-même, Il a fait leurs désirs infinis, et la plus petite âme qui L'aime devient pour Lui le Paradis*⁷³⁶. Nous sommes tous logés à la même enseigne et marqués du même poinçon divin : l'âme est « créée à l'image de Dieu »⁷³⁷. Du coup, pour Thérèse, « [...] nous ne devons avoir qu'un même but : nous sanctifier dans la voie que le bon Dieu nous a tracée »⁷³⁸. Cependant, Dieu ne s'imposera pas à nous en proposant d'emblée Son aide. Nous sommes contraints, en un certain sens, à concerter avec nous-mêmes et à obtempérer devant l'insuccès intégral de nos efforts, comme devant la nécessité que Dieu nous transporte du vide de nous-mêmes à l'inhabitation de Lui. Cette prise de conscience est douloureuse à tous points de vue, explique Thérèse à Céline : « je pense que tu es dans l'ÉPREUVE, que c'est maintenant que s'opère le retranchement dont tu sens le besoin... (C'est maintenant que Jésus brise ta nature, qu'il te donne la croix et la tribulation) »⁷³⁹. Cette épreuve s'est déroulée dans l'humiliation, qui fut finalement l'objet foncier de toute cette section, dont nous allons reprendre les grandes lignes structurantes de la pensée de Thérèse entre 1893 et 1894.

⁷³⁶ RP 2, 6v, *Les anges à la crèche*, op. cit. Et à la même époque, Thérèse écrit à Céline : « Qu'il faut qu'une âme soit grande pour contenir un Dieu !... et pourtant l'âme d'un enfant d'un jour lui est un Paradis de délices » (LT 165, 2v°, op. cit.).

⁷³⁷ LT 182, 1r° et RP 6, 8v°.

⁷³⁸ LT 166, 1r°-2r° à Mme Pottier (Céline Maudelonde), 16 juillet 1894. Thérèse anticipe également l'exhortation apostolique de 1981 – *Familiaris consortio* – qui, dans son n° 11, certifie que le mariage et la virginité sont deux formes de vie qui permettent également de réaliser notre vocation à l'amour. La position de Thérèse va donc à l'encontre d'une vision cléricale autrefois largement dominante, qui estimait la virginité supérieure au mariage. Ainsi, entre dix exemples d'une littérature ancienne, voici cette remarque, de loin la plus douce que nous ayons lue : « Pour un peu [les propos flattant l'amour-propre de Thérèse] l'eussent engagée dans la voie qui mène aux vanités séculières, aux attentions des jeunes gens, à l'amour profane, au mariage, loin de la route lumineuse où Dieu l'appelle » (L. CHAIGNE, *Sainte Thérèse de Lisieux*, op. cit., p. 44).

⁷³⁹ Et de conclure : « Plus je vais, plus j'ai la certitude intime qu'un jour tu viendras ici [...] » (LT 167, 1v° à Céline, 18 juillet 1894). Thérèse ne se trompera pas.

2.4. Cinquième récapitulation de sa conception de la sainteté

Savamment, Thérèse continue de remettre en question des références communément admises, après qu'elle-même a dû réajuster sa réponse à sa vocation à la sainteté. On aura dit qu'elle « voit s'écrouler le rêve qu'elle avait fait à l'âge de neuf ans, [du fait que] son idéal de sainteté lui est inaccessible »⁷⁴⁰. Mais ce qui est dit ici donne l'apparence de l'échec ; nous aimerions le reformuler positivement.

D'une part, il apparaît nettement que ses préoccupations se sont déplacées ; Thérèse est définitivement loin de sa définition de la sainteté consistant à « *souffrir et souffrir de tout* », du 26 avril 1889. Plus que jamais, Thérèse conçoit la sainteté comme le résultat de l'entrelacement de deux fils rouges : d'une part, s'abaisser encore et toujours, et comme vider sa nature, de manière à, d'autre part, se faire réception de la grâce divine. Du coup, la jeune novice⁷⁴¹ appréhende la sainteté à la manière d'un recevoir et non plus d'un faire ; c'est un abandon de son imperfection à Dieu, et non plus une conquête de sa perfection. La prédominance ascétique⁷⁴² a continué de s'amenuiser, et depuis juillet 1893, Thérèse songe à « l'enfant comme modèle d'abandon à Dieu ». Elle n'envisage plus la sainteté « comme une entreprise de l'homme qui monte à la conquête de Dieu »⁷⁴³. Parallèlement, elle insiste sur la petitesse, qui en est l'envers exact, l'antagoniste⁷⁴⁴. En effet, ces derniers semestres ont vu une nette surenchère dans ses aspirations à la petitesse « *théoforme* »⁷⁴⁵, y pressentant la clé

⁷⁴⁰ P.-D. LINK, « Grâce et volonté dans la sanctification... », *art. cit.*, VT 116, p. 226.

⁷⁴¹ « Habituellement, après trois ans de profession, une carmélite quitte le noviciat. Le 8 septembre 1893, sœur Thérèse demande à y rester définitivement » (G. GAUCHER, *Histoire d'une âme...*, *op. cit.*, p. 137). « La simplicité, la docilité, la dépendance et l'assujettissement, voilà les principales vertus auxquelles les novices doivent sans cesse s'appliquer » (*ibid.* L'auteur cite le *papier d'exaction*, 1883, p. 26) ; soit des vertus *cachées*, des *petites vertus*.

⁷⁴² Certes, « l'échec de l'ascèse est, de soi, appel à la mystique » (A. COMBES, *Contemplation et Apostolat*, *op. cit.*, p. 111). De même, le père Rideau a observé « chez Thérèse le reflux progressif d'une conception ou mentalité, encore imparfaite, où il était trop question d'héroïsme – avec ses synonymes ou corrélatifs : records, performance, exploit, conquête, ambition de grandeur... – au profit d'une attitude moins crispée, plus étendue et où priment l'espérance et la confiance, l'écoute et l'abandon. [...] en faveur d'une *désappropriation*, d'une évacuation, d'un consentement à être entièrement "agi" par Dieu [...] : il ne s'agit plus de vouloir par soi-même, par soi seul [...]. Comme pour saint Paul, la pratique de la loi se révélant impossible, et l'idéal de sainteté sans proportion avec les forces de l'homme, la seule solution du problème existentiel humain est une déprise ou une dépossession qui laisse faire Dieu en soi. À l'encontre d'un juridisme, encore sensible dans l'ancienne "loi", imaginant la possibilité d'une équivalence entre la "prestation" réciproque de Dieu et de l'homme, l'homme chrétien reconnaît l'infinie *disproportion* entre le Don de Dieu [...] et celui de l'homme [...] » (E. RIDEAU, *Thérèse de Lisieux...*, *op. cit.*, p. 239 ; les mots sont mis en italique par l'auteur).

⁷⁴³ J. LAFRANCE, « L'épanouissement de la vie divine en sainteté intégrale », *art. cit.*, pp. 52-53.

⁷⁴⁴ Nous retrouvons la même réflexion chez D. ZUAZUA, « Un caminito muy recto, muy corto ; un caminito del todo nuevo (Ms C 2v) », in : E. J. GONZÁLEZ (coord.), *Teresa de Lisieux. Profeta de Dios, Doctora de la Iglesia. Actas del Congreso Internacional* (Salamanca, 30 de noviembre-4 de diciembre de 1998), Salamanca, Ediciones Universidad Pontificia Carmelitas Descalzos, 1999, p. 693.

⁷⁴⁵ Expression de J. CLAPIER, « Aimer jusqu'à mourir... », *op. cit.*, p. 254.

de la sainteté. À l'instar du père Rideau, il nous semble aussi que, maintenant, Thérèse éprouve réellement un « attrait délibéré de descendre au plus bas jusqu'à cette place infime », alors qu'auparavant elle se contentait « d'y être placée par les circonstances, et d'en faire un acte d'amour. C'est le sens qu'elle donne à une de ses images préférées – le "grain de sable oublié et foulé aux pieds" »⁷⁴⁶ –, et utilisée jusqu'à son entrée au noviciat. En contrepoint, nous avons noté que l'abandon apparaît fréquemment sous sa plume⁷⁴⁷. Thérèse apprend à « s'en remettre à un autre », et donc, précise le père Bro, à « changer de point d'appui, parce que alors on offre à Dieu la seule chose qu'il ne peut pas réaliser sans nous, l'offrande de notre liberté »⁷⁴⁸. Nous ne rejoignons donc pas ni Monseigneur Combes si Monsieur Destrempe. Pour le premier, le catalyseur de cette transformation dont nous venons de parler fut le cahier des textes bibliques de Céline, dont Thérèse prend connaissance à l'automne 1894⁷⁴⁹. Le second reprend cette position en disant que « jusque là, Thérèse reste encore marquée par une sanctification quelque peu volontariste, c'est-à-dire fondée sur ses propres efforts d'humilité, de détachement, dans l'espoir qu'ils lui feront accéder à l'union tant désirée avec Dieu ». Ainsi que nous l'avons montré, « ce combat qui, à l'approche de sa découverte de la petite voie, précède son "abdication" devant Dieu dans la conscience de l'impossibilité radicale de parvenir par elle-même à la sainteté » vient de *prendre* « une nouvelle forme »⁷⁵⁰. Nous penchons pour donner le rôle de cette transition à sa "trilogie de l'abandon", de 1893 ; "transition" qui, en fait, a commencé de s'opérer chez Thérèse avec le père Prou.

Cette section nous a encore donné de rappeler que nos vies composent le mystère de l'amour de Dieu pour nous. Ses dons sont variés mais la sainteté est une⁷⁵¹, et la distinction

⁷⁴⁶ E. RIDEAU, *Thérèse de Lisieux...*, op. cit., p. 272.

⁷⁴⁷ Voir notamment D. ZUAZUA, « Un caminito muy recto, muy corto... », art. cit., p. 696. « La correspondance de 1893 est celle des émergences nouvelles. Après l'apparition du thème de la *petitesse*, vient celui de l'*abandon* » (J. CLAPIER, *Une voie de confiance et d'amour...*, op. cit., p. 121).

⁷⁴⁸ B. BRO, *Thérèse de Lisieux...*, op. cit., p. 191. Liberté dont Thérèse avait commencé de se départir en 1884, le jour de sa confirmation.

⁷⁴⁹ Cf. A. COMBES, *Introduction à la spiritualité de Thérèse...*, op. cit., p. 483.

⁷⁵⁰ S. DESTREMPE, *Thérèse de Lisieux...*, op. cit., p. 161. Alors, selon l'auteur, « une évolution progressive se dessine d'un mode plus ascétique à un mode plus mystique, c'est-à-dire d'un agir où domine la volonté humaine, [...] pourtant si fascinée par le stoïcisme, à un agir où domine l'initiative divine » (*ibid.*, p. 236). Thérèse entre, du coup, dans un rapport « d'altérité-intériorité », pour reprendre une expression chère à l'auteur, dans le sens où elle vit de Dieu en se tournant vers les autres (*ibid.*, p. 361). N'est-ce pas ce que nous venons de voir ? Sans compter que le passage de la "phase ascétique" à la "phase mystique", ne consiste pas au renoncement de la première au profit de la seconde, mais en la mutation, ou mieux encore : au prolongement de la première dans la seconde.

⁷⁵¹ « Comme nul ne pourra parvenir à posséder pleinement la sainteté divine, il faut que l'un s'approprie un aspect et l'autre un autre. Plus encore : Dieu a fait chaque homme distinct des autres, parce que chacun a une mission concrète à réaliser dans le plan de Dieu » (I. IPARRAGUIRRE, « Nature de la sainteté et moyens pour l'obtenir », *Vatican II. La constitution dogmatique sur l'Église. L'Église de Vatican II*, coll. « Unam Sanctam » 51c, tome III (commentaires), Paris, Cerf, 1966, p. 1121).

des voies n'entame pas l'unité de la sainteté. Autrement dit, avec le père Torrell, la sainteté « connaît une grande diversité de réalisations, mais elle reste foncièrement identique sous ses différentes modalités [le mariage ou la virginité consacrée, ainsi qu'elle le signale à sa cousine, plusieurs décennies avant *Familiaris consortio*] ; car elle est d'abord cela : amour de Dieu répandu dans nos cœurs et sans cesse agissant en nous et par nous »⁷⁵² – nous insisterons encore sur ce point dans la section suivante. Par suite, c'est en vain que nous tenterions d'établir une hiérarchie entre les différentes voies à emprunter pour notre sanctification. La liberté⁷⁵³ de Dieu, dans Ses élections, ne peut inquiéter. Thérèse affirme que « notre Seigneur s'occupe aussi particulièrement de chaque âme que si elle n'avait pas de semblables »⁷⁵⁴. Tous les grands saints tenaient pour certaine⁷⁵⁵ cette vérité qui n'aura de cesse de provoquer la gratitude de Thérèse⁷⁵⁶ : Dieu dirige les opérations – voilées par les circonstances de la vie – de notre sanctification. Dès lors, au lieu d'affirmer : « puisque Dieu a décidé de donner à chaque âme un certain degré de sainteté et de gloire, il faut accepter cette inégalité »⁷⁵⁷, nous ménagerons les sensibilités humaines et nous respecterons l'intention bienveillante de Dieu en disant : « tous les chrétiens sont appelés à leur sanctification pleine et intégrale, c'est-à-dire à l'union la plus intime et la plus profonde possible avec Dieu, dans le Christ. [...] Étant sauf] ce principe de base de la théologie de la grâce et de l'élection »⁷⁵⁸. La première assertion nous situe de notre point de vue, tandis que la seconde nous place dans celles de Dieu. Ce qui importe pour elle, en 1893, c'est de faire la volonté de Dieu ; là est la sainteté.

Enfin, si ces deux années ont focalisé notre attention sur Céline, ses attermoissements ont donné à Thérèse de révéler les profondeurs insoupçonnées – pour une jeune fille de vingt et un ans, il ne faut pas l'oublier ! – de sa pédagogie⁷⁵⁹. En l'occurrence, elle a pu insister sur un

⁷⁵² J.-P. TORRELL, *Inutile sainteté ?...*, op. cit., p. 74. Le thème de « l'exercice multiforme de l'unique sainteté » est analysé dans la Constitution dogmatique *Lumen gentium*, n° 41.

⁷⁵³ Jésus est *libre*, écrivait Thérèse (LT 57, op. cit.).

⁷⁵⁴ Ms A, 3v°.

⁷⁵⁵ Saint Thomas d'Aquin, par exemple, ne s'est pas autrement prononcé sur la question : « Puisque la volonté de Dieu est la cause de toute chose, c'est donc que toute chose n'a d'être et de perfection que dans la mesure où elle est voulue par Dieu. » Étant entendu que « à tout existant Dieu veut [...] quelque bien [...], puisque aimer quelqu'un ce n'est rien d'autre que de lui vouloir du bien [...] » (saint Thomas D'AQUIN, *Somme théologique*, I^a, Q. 20, a. 2).

⁷⁵⁶ Citons par exemple : « Seigneur, tu m'as choisie dès ma plus tendre enfance / Et je puis m'appeler l'œuvre de ton amour... / Je voudrais, ô mon Dieu ! dans ma reconnaissance / Oh ! je voudrais pouvoir te payer de retour ! » (PN 53, str 1, *Un lys au milieu des épines, pour sœur Marie de la Trinité*, mai 1897). Selon l'expression de saint Jean de la Croix : « L'amour ne se paye que par l'amour » (saint Jean DE LA CROIX, CS, str. 9, v. 5).

⁷⁵⁷ P. DESCOUVEMONT, *Thérèse de Lisieux et son prochain...*, op. cit., p. 35.

⁷⁵⁸ P. MOLINARI, *DS*, art. cit., pp. 979-980.

⁷⁵⁹ Nous n'avons pas encore émis de remarque sur sa ponctuation ; or celle-ci entre pour une bonne part dans la façon d'enseigner de Thérèse. Il vaut la peine de noter, à la suite de sœur N. Hausman, que la « série aléatoire de points de suspension [dont le nombre varie et est parfois encore suivi d'un point d'exclamation] appartient au style rhétorique de Thérèse » (une rhétorique déictive [ce qui sert à désigner], le plus souvent) » (N.

point d'envergure. Thérèse a observé une des « lois de l'évolution spirituelle »⁷⁶⁰, qui veut que l'on n'a jamais fini de "faire mieux" et de découvrir de nouvelles opportunités d'avancer plus avant dans la perfection. Et c'est normal, nous rappelle Dom Lefèvre, attendu qu'« il ne s'agit pas de tendre vers une perfection qui serait un absolu : une perfection close et achevée en nous-même, possédée comme nôtre, mais une "perfection" qui est toute dans une humble ouverture à la gratuité de l'amour. »⁷⁶¹ Aussi bien, l'objectif de Thérèse est sans limites, et il semble prendre de nouvelles proportions à mesure qu'elle s'en approche, avec Céline à ses côtés.

N'empêche qu'elle a continué de croire que sa sainteté et celle de Céline étaient réservées à la portioncule⁷⁶². Nous avons d'abord pensé qu'elle ne réchappait pas complètement au « jansénisme diffus [...] ce semi-jansénisme, qui va de pair avec un demi-fidéisme [...] et qui] consistait, du point de vue doctrinal, à accepter comme le plus probable, le plus convenable, le plus sûr, la thèse du petit nombre des élus [...] »⁷⁶³. Puis, nous nous sommes dit que, peut-être, Thérèse cherchait à "allécher" Céline, afin de la convaincre une fois pour toute d'évacuer les dernières tentations contre la vie religieuse⁷⁶⁴. Finalement, nous disons que Thérèse avait bien conscience de concevoir la sainteté différemment des autres ; et cette prise de conscience ne cessera plus de filigraner ses réflexions. Témoin la récréation pieuse qui ouvre l'année suivante, et avec laquelle nous amorcerons la troisième section qui en tire sa matrice. La sainteté exige de profondes fondations ; or, c'est avec la "pelle" du dépouillement que l'on pourra efficacement creuser en nous et trouver le sol stable et solide de l'humilité. Reste à savoir comment s'érigera cette sainteté ; la section suivante nous apportera la réponse définitive de Thérèse.

HAUSMAN, *Thérèse de Lisieux, Docteur de l'Église...*, op. cit., p. 111, note 12). Par là, Thérèse veut attirer notre attention sur un point qu'elle estime fondamental.

⁷⁶⁰ P. BLANCHARD, « Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et le sens de l'histoire », VT 6 (avril 1962), p. 35.

⁷⁶¹ Dom G. LEFÈVRE, « Justice ou amour », VT 5 (janvier 1962), p. 16.

⁷⁶² Par exemple quand Thérèse lui écrit : « Céline, toi seule peux comprendre mon langage » (LT 134, v° à Céline, 26 avril 1892).

⁷⁶³ J. GUITTON, *Le génie de Thérèse...*, op. cit., p. 35. Voir annexe n° 5 : « Thérèse et le jansénisme ».

⁷⁶⁴ Il nous faudrait lire en parallèle les lettres de Thérèse et de Céline durant cette période pour espérer, peut-être, savoir si, oui ou non, Thérèse força un peu la main à Céline, qui pourrait bien avoir été séduite un moment par le monde qu'elle avait tâté au château de la Musse, comme l'avance le père Rideau (E. RIDEAU, *Thérèse de Lisieux...*, op. cit., p. 16).

3. Troisième section : de septembre 1894 à mars 1896

Nous pouvons dire avec Jean Clapier que « la *petite voie* est là. Elle affleure de toutes parts sous les pas de Thérèse. Elle déroule son espace d'inaliénable paix et d'irrésistible force. [...] Thérèse parcourt déjà la *petite voie* [...] Sans pouvoir encore en distinguer clairement les contours, elle y progresse avec aisance dès 1894. »⁷⁶⁵ En effet, la mort de M. Martin, qui a scellé le destin de Céline au Carmel, va également décider de celui de Thérèse. Sa découverte des textes scripturaires de Céline va confirmer et cacheter son abandon confiant et serein à la volonté de Dieu sur elle, en en parachevant non plus l'idéation mais la concrétisation. C'est cette découverte qui va donner le point départ et le ton de la présente section.

Au cours des vingt mois qui suivent, entre septembre 1894 et mars 1896, se côtoient des poésies⁷⁶⁶ et des récréations pieuses que nous croisons depuis 1894, ainsi que des prières – une spontanée et douze "sur commande" –, qui, si elles ont cours depuis février 1893, commencent vraiment d'affluer maintenant. Enfin, a mûri la genèse de son manuscrit autobiographique, dédié à sa Prieure, dont elle écrit les premiers mots en janvier 1895, et que nous avons déjà amplement parcouru pour illustrer nos propos jusqu'ici.

Il nous a paru que les réflexions thérésiennes, en cette dernière année du priorat de Mère Agnès, pouvaient s'articuler autour de trois points. Il s'agit d'abord de l'initiative divine toute puissante, dans notre sanctification, et de l'affirmation selon laquelle « la perfection consiste à faire sa volonté » ; idées que nous avons déjà rencontrées et rassemblées dans le premier alinéa (3.1.). C'est ensuite la réponse que nous devons donner, et qui se concrétisa, chez Thérèse, dans sa prière de consécration à l'Amour miséricordieux, le 9 juin 1895 (3.2.). C'est enfin la réaffirmation que c'est Jésus qui s'occupe de tout et « fait tout » (3.3.).

3.1. Sous l'égide de la Miséricorde divine (janvier 1895)

Thérèse est comblée au plus haut point par les délicatesses divines : Céline est enfin entrée au Carmel de Lisieux, le 14 septembre 1894. Que souhaiter d'autre, hormis d'avancer plus résolument dans une sainteté dont nous allons continuer de cerner les intuitions, reproduites dans le prologue de son premier manuscrit autobiographique.

⁷⁶⁵ J. CLAPIER, *Une voie de confiance et d'amour...*, op. cit., p. 136. C'est nous qui soulignons.

⁷⁶⁶ Qui ont fait l'objet d'une étude récente dans B. BONNEJEAN, *La poésie thérésienne*, Paris, Cerf, 2006.

Invitée⁷⁶⁷ à partager par écrit les richesses de sa vie intérieure, Thérèse débute son témoignage en dégageant délicatement l'autorité et l'ascendant certains de Dieu dans sa vie. Rien ne lui revient en propre. Ce qu'il y a d'*extraordinaire* et de *remarquable* (selon les épithètes thérésiennes) en elle est le résultat d'un choix divin, dont l'efficacité permanente se découvre à travers l'enchaînement merveilleux de grâces personnelles. Dieu, affirme Thérèse, « n'appelle pas ceux qui en sont dignes, mais ceux qu'il lui *plaît*, ou comme le dit Saint Paul : "Dieu a pitié de qui Il veut et Il fait miséricorde à qui Il veut faire miséricorde. "Ce n'est donc pas l'ouvrage de celui qui veut ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde." »⁷⁶⁸ Se situant d'emblée dans l'axe de la reconnaissance, Thérèse n'ignore pas les grâces reçues⁷⁶⁹. Elle en remercie l'Auteur à foison⁷⁷⁰ et avec humilité. Elle synthétise donc la doctrine de l'élection en la plaçant sous la miséricorde d'un Dieu qui veut se donner à qui veut bien Le recevoir. Dès le préambule de son manuscrit autobiographique, Thérèse manifeste ainsi son souhait que l'on appréhende la réalité humaine, à commencer par la sienne, avec les yeux de Dieu.

3.2. « Je désire accomplir parfaitement votre volonté [...] je désire être Sainte » (11⁷⁷¹ juin 1895)

Depuis cinq mois que Thérèse recense, au fil des pages du manuscrit autobiographique évoqué à l'instant, les miséricordes dont Dieu l'a comblée, ses sentiments de gratitude culminent en ce matin de la fête de la Sainte Trinité, où elle entend l'appel à s'offrir « comme victime d'Holocauste à l'Amour Miséricordieux du Bon Dieu » ; c'est le 11 juin 1895⁷⁷². Et

⁷⁶⁷ Nous renvoyons à la note 35 du travail.

⁷⁶⁸ Ms A, 2r°. Cf. aussi LT 224, 2r°, *op. cit.* Thérèse cite Rm 9, 15-16.

⁷⁶⁹ Par exemple : « Ne croyez pas que ce soit l'humilité qui m'empêche de reconnaître les dons du bon Dieu, je sais qu'Il a fait en moi de grandes choses » (LT 224, 2r°, *op. cit.*). Cf. aussi PN 53, Str. 1.

⁷⁷⁰ Tout au long de ses écrits, en fait. Cf. notamment, et pour ne pas lister tous les renvois : « Votre amour m'a prévenue dès mon enfance, il a grandi avec moi, [...] je ne puis concevoir une plus grande immensité d'amour que celle qu'il vous a plu de me prodiguer gratuitement sans aucun mérite de ma part » [...] (Ms C, 35r°).

⁷⁷¹ En fait, c'est l'inspiration qui date du 9 juin ; ce n'est que le surlendemain – le « mardi 11 juin » – qu'elle se consacra effectivement avec sœur Geneviève – c'est-à-dire Céline (cf. CSG, *op. cit.*, pp. 66-67).

⁷⁷² Thérèse rappelle le contexte : « Je pensais aux âmes qui s'offrent comme victimes à la Justice de Dieu afin de détourner et d'attirer sur elles les châtements réservés aux coupables » (Ms A, 84r°). Comme le firent Mère Agnès de Jésus de Langeac (dont la circulaire nécrologique fut lue au réfectoire en 1894), et sœur Marie de Jésus, carmélite de Luçon, dont la circulaire nécrologique [que l'on peut lire dans VT 115 (juillet 1989), pp. 184-189] était justement arrivée la veille au Carmel de Lisieux. Son agonie, le Vendredi Saint 1895, est terrible, au point qu'elle cria dans son angoisse : "Je porte les rigueurs de la Justice divine... la Justice divine !... la Justice divine !" Et encore : "Je n'ai pas assez de mérites, il faut en acquérir." Pour une étude plus poussée de la justice divine, voir J.-J. LONGHI, *Le Dieu juste et miséricordieux dans l'expérience et la doctrine de sainte Thérèse de Lisieux*, Paris, Institut Catholique, 2002. Sans oublier Mère Geneviève (voir E. ZOFFOLI, *Teresa di Lisieux...*, *op. cit.*, p. 358).

comme le note avec justesse le père Descouvemont, Thérèse « ose ne pas suivre l'exemple de Mère Geneviève, qu'elle considérerait pourtant comme une sainte »⁷⁷³ en s'offrant non pas à la Justice divine mais à l'Amour miséricordieux. « En un certain sens, la "petite voie" appelait encore une telle "offrande". Celle-ci – de l'avis du père De Meester –, est comme le cœur de la "petite voie", elle en est une expression en forme de prière »⁷⁷⁴. Nous disons même qu'elle en donne tout le sens : l'orientation et l'explication finale ; sans cette offrande, on ne pourrait parler de « petite voie » ; Thérèse ne se distinguerait pas de nous. Enfin, la décision de s'offrir à l'Amour de Dieu est le couronnement, le sacre même, de ces fastes derniers mois, qui ont vu entrer Marie Guérin et Céline au Carmel⁷⁷⁵.

Sans étudier l'ensemble du texte, dense et fouillé, que sa correspondance passe sous silence (tant, nous semble-t-il, c'est une affaire entre elle et Jésus), nous allons en extraire les mots forts qui animent sa conception de la sainteté. Dans ce « vestige le plus célèbre des billets sacrés de Thérèse »⁷⁷⁶ est définitivement assise et explicitement formulée la conviction que c'est Jésus qui la fera sainte (3.2.1.), dans la voie de l'amour (3.2.2.). Voici le texte.

« Je désire accomplir parfaitement votre volonté et arriver au degré de gloire que vous m'avez préparé dans votre royaume, en un mot, je désire être Sainte, mais je sens mon impuissance et je vous demande, ô mon Dieu ! d'être vous-même ma Sainteté. [...] Je vous offre encore tous les mérites des Saints (qui sont au Ciel et sur la terre) [...] et c'est avec confiance que je vous demande de venir prendre possession de mon âme. [...] Après l'exil de la terre, j'espère aller jouir de vous dans la Patrie, mais je ne veux pas amasser de mérites pour le Ciel, je veux travailler pour votre seul Amour, dans l'unique but de vous faire plaisir, de consoler votre Cœur Sacré et de sauver des âmes qui vous aimeront éternellement. Au soir de cette vie je paraîtrai devant vous les mains vides car je ne vous demande pas, Seigneur, de compter mes œuvres. Toutes nos justices ont des taches à vos yeux. Je veux donc me revêtir de votre propre Justice et recevoir de votre Amour la possession éternelle de Vous-même [...] » (Pri 6, 1r°-2r°, Offrande de moi-même..., op. cit.).

3.2.1. « [...] je désire être Sainte, mais je sens mon impuissance et je vous demande, ô mon Dieu ! d'être vous-même ma Sainteté »

Nous retrouvons sa définition de la sainteté consistant à accomplir parfaitement la

⁷⁷³ P. DESCouvEMONT, *Guide de lecture...*, op. cit., p. 111. Pourtant, celle-ci eut pu entrer dans la même démarche, car elle avait déjà mis en garde Mère Marie de Gonzague contre les excès de mortifications : « Prenez garde, ma Mère [...], car sans une grande prudence et un grand discernement, tout cela n'est que vanité et nourrit l'amour-propre. Apprenez à vos filles à rompre leur volonté, à pratiquer la charité, à remplir parfaitement toute la règle ; c'est là la vraie, la bonne pénitence qui est toujours agréable à Dieu » (ses propos sont rapportés dans P. H. PETITOT, *Sainte Thérèse de Lisieux...*, op. cit., p. 29 ; malheureusement, l'auteur ne précise pas ses sources) ; un programme bien thérésien, finalement].

⁷⁷⁴ C. DE MEESTER, *Les mains vides...*, op. cit., p. 99. L'auteur parle également d'une « déduction logique » (*ibid.*), mais l'expression nous semble plus discutable, dans le sens où elle peut véhiculer des idées de calcul et de fatalité, alors que nous sommes dans l'ordre de l'amour gratuit de la créature, dans la grâce.

⁷⁷⁵ Ses désirs désormais exaucés l'amèneront à écrire : « Maintenant le Bon Dieu continue de me diriger par la même voie, je n'ai qu'un désir, celui de faire sa volonté » (LT 176, 2r°-2v° à sœur Thérèse-Dosithée (Léonie), 28 avril 1895).

⁷⁷⁶ N. HAUSMAN, *Thérèse de Lisieux, Docteur de l'Église...*, op. cit., p. 40.

volonté de Dieu, ou mieux, de La laisser s'accomplir parfaitement en nous. L'année précédente, elle écrivait : « [...] souvent le bon Dieu ne veut que notre volonté, Il demande tout et si nous lui refusions la moindre chose il nous aime trop pour nous céder, mais dès que notre volonté se conforme à la sienne, qu'il voit que c'est lui seul que nous cherchons, alors il se conduit à notre égard comme il se conduisit autrefois pour Abraham... ». Attitude vers laquelle se polarise désormais toute son énergie ; par exemple quand elle écrira et répétera : « Rappelle-toi que ta volonté sainte⁷⁷⁷ / Est mon repos mon unique bonheur »⁷⁷⁸. Dès lors, s'interrogea le père Piat : « Qu'est-ce donc qui pourrait faire barrage à la marche ascendante dont [Dieu] est tout ensemble le moteur et le terme ? »⁷⁷⁹. Si nous synthétisons avec le père Blanchard, Thérèse sait que

« **La sainteté est d'abord l'œuvre de Dieu.** Dieu nous aime le premier (*1 Jn 4, 10*), Il nous prédestine, Il nous appelle, Il nous justifie, Il nous glorifie (*Rm 8, 30*). Ce n'est pas nous qui choisissons le Christ, c'est Lui (*Jn 4, 16*). Sans Lui, nous ne pouvons rien faire (*Jn 15, 5*). C'est nous qui devons correspondre à la mesure de grâce (*Ep 4, 7*) qui nous est attribuée, par pure libéralité de Dieu. Nous sommes, par la grâce de Dieu, ce que nous sommes (*1 Co 15, 10*). Cette **œuvre est également celle de l'homme** : pour s'accomplir, elle implique l'effort complémentaire de l'homme, qui a à connaître la volonté de Dieu sur lui, le chemin qu'il doit prendre (*Ps 142, 8*), les bonnes œuvres qui lui sont réservées (*Ep 2, 10*), afin qu'il les pratique, ce rôle qui lui est assigné dans le drame de l'histoire. Connaissant cette volonté, il lui reste à répondre, à se donner [...] »
(P. BLANCHARD, *Sainteté aujourd'hui...*, *op. cit.*, pp. 51-52 ; c'est l'auteur qui met en gras certains mots).

La tournure un peu elliptique de la phrase : « je sens mon impuissance et je vous demande, ô mon Dieu ! d'être vous-même ma Sainteté [...] je ne veux pas amasser de mérites pour le Ciel, je veux travailler pour votre seul Amour », n'a rien d'énigmatique. Elle peut être rapprochée d'une autre demande thérésienne contemporaine, qui énonce : « je veux sanctifier les battements de mon cœur, mes pensées et mes œuvres les plus élémentaires en les unissant à ses mérites infinis »⁷⁸⁰. Et dont nous rimons la conclusion avec un autre libellé de la même époque : « Je ne mérite rien, mais cependant je pense / Que vous me comblez de vos bienfaits nouveaux. »⁷⁸¹ Nous avons déjà touché un mot sur la catégorie sotériologique du mérite, qu'une étude prolongée éloignerait trop de notre sujet. Disons seulement que, pour

⁷⁷⁷ Cf. aussi *PN 45, str.3, Ma joie !* décembre 1896.

⁷⁷⁸ Cf. aussi *RP 6, 6r°*, janvier 1896, *op. cit.* (*PN 24, 32*, octobre 1895, *op. cit.*). Elle récita ces vers à l'infirmerie et répéta maintes fois l'association de sa sérénité personnelle avec la réalisation de la volonté de Dieu : voir *CJ 14.7.3* ; *CJ 10.6.* ; *CJ 10.7.13* ; *CJ 14.7.9* et *CJ 30.8.2*. Elle répétait encore tous les jours la prière spontanée qui prévoit cette supplique : « O mon Dieu ! je vous demande pour moi et pour ceux qui me sont chers la grâce d'accomplir parfaitement votre sainte volonté, d'accepter pour votre amour les joies et les peines de cette vie passagère afin que nous soyons un jour réunis dans les Cieux pendant toute l'éternité [...] » (*Pri 10, Offrande de la journée*, 1895).

⁷⁷⁹ S.-J. PIAT, « Guide des humbles vers la sainteté », *art. cit.*, p. 259.

⁷⁸⁰ *Pri 10, op. cit.*

⁷⁸¹ *RP 4, 4v°, Jésus à Béthanie, op. cit.*

Thérèse, la doctrine du mérite ne s'inscrit pas dans le cadre d'une réparation pure et simple⁷⁸², telle qu'on l'entend souvent. « Puisque le problème du péché n'est pas un problème de justice de châtement et de rédemption pénale, précisa Monseigneur Combes, mais un problème d'amour, la vraie question [...] n'est pas "O mon Dieu, votre justice va-t-elle rester inassouvie par l'endurcissement du pécheur" mais : "O mon Dieu, votre amour méprisé va-t-il rester en votre cœur ?" »⁷⁸³ Aussi bien, la plus fondamentale aspiration de Thérèse, qui résume et amène à leur acmé toutes les autres, c'est de laisser Dieu venir « prendre possession de son âme » et de L'aimer uniquement ; attendu que Jésus veut posséder complètement notre cœur, du moment qu'Il « veut que nous soyons de grands saints »⁷⁸⁴. Aussi bien, en contrepoint de son désir d'accomplir parfaitement la volonté de Jésus, il y a son souhait que « Dieu soit Lui-même sa Sainteté », pour suppléer à sa déficience et à son incapacité de devenir sainte et d'aimer Dieu. Le mouvement primordial de ses « désirs infinis⁷⁸⁵ » et la réalité du mérite, parce qu'ils sont sans commune mesure avec son potentiel humain, transplante toute initiative en Dieu, de qui vient tout bien. Les questions du mérite, des péchés et de la sainteté sont aspirées et assumées par celle de l'Amour, ainsi que l'expriment son expression des « mains vides »⁷⁸⁶, dont voici l'éclaircissement.

« La main gauche tient nos péchés et elle doit être *vide* pour le jour du jugement, car nous devons avoir la ferme confiance que tout nous est remis – fautes et peines dues à ces fautes. La main droite tient nos mérites, et elle doit être vide, elle aussi, à nos yeux, car ces mérites sont radicalement et avant tout des dons gratuits de la miséricorde divine à notre endroit et, en ce sens, ne sont pas "de nous". »

(cf. saint Thomas d'AQUIN, *Somme théologique*, I^a, Q. 21, a. 4, cité par Ph. DE LA TRINITÉ, « De saint Thomas d'Aquin à sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus », *art. cit.*, p. 392).⁷⁸⁷

Aussi bien, Thérèse *supplie* le Père « de ne [la] regarder qu'à travers la Face de Jésus et dans son Cœur brûlant d'Amour ». Car tel est l'objectif à atteindre : pouvoir recevoir

⁷⁸² Car la dimension de la réparation demeure, autrement Thérèse ne se fut pas faite carmélite. Nous ne pouvons, dès lors, rejoindre le père Six lorsqu'il avance que Thérèse « récuise, du fond d'elle-même la spiritualité en usage dans ce XIX^e siècle où l'on veut que les religieuses "réparent" les outrages que les pécheurs commettent envers Dieu. » (J.-F. SIX et H. N. LOOSE, *Thérèse de Lisieux*, *op. cit.*, p. 51).

⁷⁸³ A. COMBES, *Introduction à la spiritualité de Sainte Thérèse...*, *op. cit.*, p. 181.

⁷⁸⁴ LT 244, 1^{re} à l'abbé Bellière, 9 juin 1897. Deux ans, jour pour jour, après l'Offrande de Thérèse.

⁷⁸⁵ Thérèse les qualifie d'*infinis*, mais le Père jésuite Lemmonier les corrigea en « immenses », pour "rester dans les limites du raisonnable". Pourtant, elle avait déjà écrit plus jeune : « Ah ! Céline, nos désirs infinis ne sont donc ni des rêves ni des chimères puisque Jésus nous a lui-même fait ce commandement !... » (LT 107, 2^{re} à Céline, 19-20 mai 1890 ; cf. aussi RP 2, 6^{vo}, *Les anges à la crèche*, *op. cit.*). Pour des rapprochements entre Thérèse et sainte Catherine de Sienne relativement au prédicat *immenses*, voir M. GRISON, *Thérèse de Lisieux parmi ses frères les saints*, Paris, Éd. Saint-Paul, 1987, pp. 71-75.

⁷⁸⁶ Dans un peu plus d'une année, elle dira : « Rien ne me tient aux mains. Tout ce que j'ai tout ce que je gagne, c'est pour l'Eglise et les âmes... je serai toujours aussi pauvre » (CJ 12.7.3).

⁷⁸⁷ L'idée de saint Thomas est conçue comme suit : « L'œuvre de la justice divine présuppose toujours une œuvre de miséricorde et se fonde sur elle. Car rien n'est dû à la créature [...] cela n'a d'autre raison que la bonté divine [...], laquelle dépasse toute la proportion de la créature » (L.-M. YVER, « Le Père Philippe de la Trinité... », *art. cit.*, p. 195) ; du fait aussi que celle-ci reçoit plus que ce dont elle a besoin.

parfaitement, de Dieu, la grâce ; attendu que le saint est « un transformateur d'énergie divine qui reçoit toute sa charge d'en haut »⁷⁸⁸. Le saint reconnaît qu'il n'est rien par lui-même ; alors pourquoi s'attarder sur ce qu'il est.

3.2.2. « C'est l'amour seul qui m'attire »

En quelques lignes, Thérèse nous renseigne sur le contexte subséquent à cet heureux jour, qui témoigne l'état de plénitude où l'a conduite sa consécration à l'Amour Miséricordieux. C'est une sorte de recueil des idées fondamentales qui "tracent" la voie de l'amour et jalonnent sa marche. Nous n'avons pas encore approfondi toutes les raisons pour lesquelles Thérèse a voulu se focaliser uniquement sur l'Amour.

« Maintenant, je n'ai plus aucun désir, si ce n'est celui d'aimer Jésus à la folie... [...] c'est l'amour seul qui m'attire... [...] maintenant c'est l'abandon seul qui me guide, je n'ai point d'autre boussole !... Je ne puis plus rien demander avec ardeur excepté l'accomplissement parfait de la volonté du Bon Dieu sur mon âme sans que les créatures puissent y mettre obstacle. "[...] tout mon exercice est d'aimer !..." [...] "Depuis que j'en ai l'expérience, l'AMOUR est si puissant en œuvres qu'il sait tirer profit de tout, du bien et du mal qu'il trouve en moi"⁷⁸⁹, et transformer mon âme en SOI." O ma Mère chérie ! qu'elle est douce la voie de l'amour. Sans doute, on peut bien tomber, on peut commettre des infidélités, mais, l'amour sachant tirer profit de tout, a bien vite consumé tout ce qui peut déplaire à Jésus, ne laissant qu'une humble et profonde paix au fond du cœur"⁷⁹⁰ [...] Je comprends et je sais par expérience "Que le royaume de Dieu est au-dedans de nous". Jésus n'a point besoin de livres ni de docteurs pour instruire les âmes, Lui le Docteur des docteurs, il enseigne sans bruit de paroles ... Jamais je ne l'ai entendu parler, mais je sens qu'Il est en moi, à chaque instant, Il me guide, m'inspire ce que je dois dire ou faire. Je découvre juste au moment où j'en ai besoin des lumières que je n'avais pas encore vues [...] » (Ms A, 82v°-83v°).

Si la souffrance rebute la nature humaine, l'amour « donne des ailes »⁷⁹¹. Thérèse n'était pas différente de nous ; sans compter que ce n'est pas la souffrance, mais l'amour qui *exila* le Fils de Dieu *du Céleste Séjour*⁷⁹². La morale prônée par Thérèse n'est donc pas celle de la souffrance – non plus que celle de la loi ou du bonheur –, mais celle de l'amour, qui assume intégralement la souffrance, dont nous notons qu'elle ne parle plus. Si son amour pour Jésus ne se manifesta pas toujours dans les transports, elle comprit « si bien qu'il n'y a que l'amour qui puisse nous rendre agréables au Bon Dieu que cet amour fut le seul bien qu' [elle]

⁷⁸⁸ Nous glosions Monseigneur Combes, qui parle de l'apôtre (A. COMBES, *Contemplation et Apostolat*, op. cit., p. 307).

⁷⁸⁹ C'est presque mot pour mot le contenu d'une lettre dont nous avons déjà relevé les similitudes avec le manuscrit A : « Jésus lui apprend "à tirer profit de tout, du bien et du mal qu'elle trouve en soi". ... ce qui la regarde c'est de s'abandonner, de se livrer sans rien réserver, pas même la jouissance de savoir combien la banque lui rapporte » (LT 142, 1v°, op. cit.). Voir *supra*.

⁷⁹⁰ Qui est « un lieu que François de Sales appelle plutôt la *pointe de l'esprit* [...] » (F. OUELLETTE, *Autres trajets avec Thérèse de Lisieux*, op. cit., p. 92).

⁷⁹¹ PN 22,13, *À ma Mère chérie le bel ange de mon enfance*, 7 septembre 1895. Cf. aussi Ms A, 80v°, op. cit., et PN 10, 8.

⁷⁹² PN 1, 1, *La rosée Divine, ou Le Lait Virginal de Marie*, 2 février 1893.

ambitionna »⁷⁹³. Au point de partager le *sitio*⁷⁹⁴ inextinguible de Jésus sur la Croix.

En fait, la vitalité de son désir de mourir d'amour semble s'accroître dès février 1895, avec son poème *Vivre d'amour*, qui nous place en effet devant un nouveau paradoxe thérésien : vivre d'amour, c'est, en somme, mourir d'amour⁷⁹⁵. C'est aussi l'objectif principal de son « Acte d'offrande », explique-t-elle en *Ms A*, 84r° : « [...] vous suppliant de me consumer sans cesse, laissant déborder en mon âme les flots de tendresse infinie qui sont enfermés en vous et qu'ainsi je devienne Martyre de votre Amour, ... Que ce martyre après m'avoir préparée à paraître devant vous me fasse enfin mourir et que mon âme s'élance sans retard dans l'éternel embrassement de Votre Miséricordieux Amour »⁷⁹⁶. Thérèse voudrait en mourir martyre⁷⁹⁷. Elle souhaite en effet atténuer les affres de la maladie d'Amour de Jésus⁷⁹⁸, dont les ardeurs ont de quoi désarmer lorsqu'on L'entend nous avouer : « Oui, c'est votre cœur que j'envie⁷⁹⁹ / Jusqu'à lui je viens m'abaisser / Les Cieux et leur gloire infinie / Pour vous j'ai voulu délaissier. »⁸⁰⁰ Thérèse s'émerveillait déjà de ce fait sublime l'année précédente : « Vraiment, Il était fou notre Bien-Aimé de venir sur la terre chercher des pécheurs pour en faire ses amis⁸⁰¹, ses intimes⁸⁰², ses semblables, Lui qui était parfaitement heureux avec les deux adorables personnes de la Trinité !... »⁸⁰³ Aussi bien, voulut-elle être embrasée⁸⁰⁴ de l'Amour de Jésus – « les créatures sont trop petites pour remplir le vide immense que Jésus a creusé en nous »⁸⁰⁵ – et s'en consumer (3.2.2.1.), pour être transformée par Lui (3.2.2.2.), et s'enfoncer dans la voie de l'Amour (3.2.2.3.) ; selon ce que dit Thérèse de l'Amour (et que nous avons mis en caractère gras), qui sait « transformer [son] âme », qui « a

⁷⁹³ *LT 196, 1r°, op. cit.*

⁷⁹⁴ Au crépuscule de sa vie, elle certifia avoir « soif d'Amour » (*PN 31, 5* ; cf. aussi *PN 24, 25, op. cit.*). Elle fait référence à l'expérience du dimanche 17 juillet 1887 (racontée en *Ms A*, 45v°).

⁷⁹⁵ *Ms C*, 7v°.

⁷⁹⁶ *Pri 6, Offrande de moi-même..., op. cit.* Voir aussi *PN 33, 4* et *PN 35, 5*.

⁷⁹⁷ « Au début de sa vie religieuse l'idéal du martyre est une expression de son désir de "faire" quelque chose pour Dieu, de faire "beaucoup". Plus tard [maintenant en fait], il se transforme en un ardent désir d'être consumée par Dieu Lui-même [...] comme un feu dévorant » (C. DE MEESTER, « Dieu est plus grand que notre Cœur », *Carmel XVI*, (1973), *Actualité de Thérèse de Lisieux*, p. 324). Cette « impatience de mourir » sera cependant purifiée par son épreuve contre la foi (Voir E. RENAULT, *L'épreuve de la foi..., op. cit.*, p. 64. Cet ouvrage est devenu un classique offrant une approche rigoureuse de la question).

⁷⁹⁸ *LT 109, vtv°, op. cit.* Et aussi : « Jésus ne veut que votre amour, / Il se nourrit de l'âme pure / Voilà son Pain de chaque jour » (*RP 5, 2v°, Le divin petit mendiant, op. cit.*).

⁷⁹⁹ *Désire (ibid.) et réclame (RP 6, 6r°, La fuite en Egypte, op. cit.)*.

⁸⁰⁰ *RP 4, 3v°, Jésus à Béthanie, op. cit.* ; réplique de Jésus.

⁸⁰¹ Cf. aussi *RP 6, 8v°, La fuite en Egypte..., op. cit.* : si Dieu « a quitté le brillant palais des Cieux, ce n'est pas afin de conquérir un empire terrestre ; ce qu'Il désire, ce qu'Il vient chercher sur la terre, ce sont des amis, des frères, pour les emmener avec Lui dans son royaume Céleste ».

⁸⁰² Jésus vient « des Célestes prairies pour chercher les âmes qu'il considère comme ses sœurs » (*RP 2, 2r°, Les anges à la crèche, op. cit.*).

⁸⁰³ *LT 169, 2r°* à Céline, 19 août 1894. Thérèse donne souvent libre expression à sa stupéfaction bouleversée.

⁸⁰⁴ « De son Amour je veux être embrasée / Je veux Le voir, m'unir à Lui toujours / Voilà mon Ciel ... voilà ma destinée : / Vivre d'Amour !!! » (*PN 17, 15 Vivre d'amour, 5 février 1895*). Voir aussi *Pri 8* et *Pri 16*.

⁸⁰⁵ *LT 93, op. cit.*

bien vite consumé *tout* ce qui peut déplaire à Jésus », et qui lui fait *sentir* que Dieu « est en » elle. Elle n'est plus nommément évoquée, mais il s'agit bien de la sainteté.

3.2.2.1. « *L'Amour consumant ...* »

Depuis fin 1894 Thérèse veut être consumée de l'amour de Dieu⁸⁰⁶. Aussi bien répète-t-elle volontiers avec saint Jean de la Croix : « Il est donc de la plus haute importance que nos âmes s'exercent à l'Amour, afin que se consommant⁸⁰⁷ rapidement⁸⁰⁸ elles ne s'arrêtent guère ici-bas et arrivent promptement à voir Jésus, Face à Face »⁸⁰⁹. D'une part, ainsi que le constata jadis saint François de Sales, « "Quand le feu de l'amour est dans un cœur, tous les meubles volent par la fenêtre" ». Thérèse en déduit logiquement qu'il ne faut rien « laisser dans notre cœur que Jésus »⁸¹⁰. C'est plus que reléguer au second plan ce qui est accessoire : c'est le détruire et le remplacer par Dieu, définitivement. D'autre part, et ceci remonte à la plus ancienne spiritualité que l'on retrouve chez les maîtres carmes, se consumer d'amour, c'est se laisser « purifier par ce feu d'amour divin »⁸¹¹. Ce n'est rien autre que ce qu'elle vit depuis le jour de sa consécration : « il me semble que l'*Amour* me pénètre et m'environne, il me semble qu'à chaque instant cet *Amour Miséricordieux* me renouvelle, purifie mon âme et n'y laisse aucune trace de péché [...] le Feu de l'Amour est plus sanctifiant que celui du

⁸⁰⁶ Ce qu'elle redit lyriquement dans de nombreuses poésies : *PN 15, 4 ; PN 17, 14 ; PN 19, 6 ; PN 21, 3 ; PN 25, 2 ; PN 26, 9 ; PN 48, 4 et PN 29, 11* ; soit entre 1894 et avril 1896. Au reste, depuis C. De Meester (*Dynamique...*, *op. cit.*), les auteurs s'accordent pour la plupart à dire que la découverte de sa petite voie remonte à la fin de 1894. Probablement après que Thérèse a lu le « Carnet de Notes Bibliques » de Céline, qui n'arriva "que" le 14 septembre 1894. Pour le père Link, le poème, au titre évocateur (*Il est enfin passé le temps des larmes*), qu'elle écrit le 18 décembre 1894, pourrait bien prouver que Thérèse a trouvé « sa nouvelle orientation », puisqu'elle y mentionne la nécessité de « toujours rester petite / Pour mériter le regard de ses yeux » (*PN 11, 3*) (P.-D. LINK, « Grâce et volonté dans la sanctification... », *art. cit.*, *VT 116*, p. 228). Cependant, d'une part, Thérèse évoque déjà la petitesse à Céline dans sa lettre du 25 avril 1893 (elle y parle de la goutte de rosée), que nous avons étudiée ; d'autre part, le « temps des larmes » peut tout aussi bien concerner Céline, qui vient de réaliser son vœux de Thérèse d'entrer dans la vie religieuse.

⁸⁰⁷ Thérèse recourt aussi bien au terme « consommer » que « consumer », selon qu'elle réfère ou non au Cantique de Jean de la Croix, nous informe le père Six (J.-F. SIX, *Lumière...*, *op. cit.*, p. 99, note 1 – en réaction à une note de OC, qui sous-entendait le flou chez Thérèse).

⁸⁰⁸ Voir aussi *LT 182, 1v°* à sœur Geneviève, 23 février 1896.

⁸⁰⁹ *Pri 12, r°, Consécration à la Sainte Face*, 6 août 1896. Cette citation de saint Jean de la Croix (cf. aussi *CJ 27.7.5*) trouve son explication dans la description qu'il donne de la nuit obscure des sens : « Le feu matériel, appliqué au bois, commence tout d'abord par le dessécher ; il en expulse l'humidité et lui fait pleurer toute sa sève. Aussitôt, il commence par le rendre peu à peu noir, obscur, vilain ; il lui fait répandre même une mauvaise odeur ; il le dessèche insensiblement ; il en tire et manifeste tous les éléments grossiers et cachés qui sont opposés à l'action du feu. Finalement, quand il commence à l'enflammer à l'extérieur et à l'échauffer, il le transforme en lui-même et le rend aussi brillant que le feu. En cet état le bois n'a plus l'action ni les propriétés du bois ; il n'en conserve que la quantité et la pesanteur qui est plus grande que celle du feu » (*La nuit obscure*, II, 10, saint Jean de la Croix). Le père De Meester nous renvoie aussi au prologue de *Vive flamme* (C. DE MEESTER, *L'"Histoire d'une âme"...*, *op. cit.*, p. 303, note 129).

⁸¹⁰ *LT 89, 1v°, op. cit.* Cf. aussi *PN 27, 2^{ème} refrain*.

⁸¹¹ *LT 226, 1v°, op. cit.*

purgatoire »⁸¹². Car l'Amour de Dieu est également « transformant ». C'est la deuxième application de la consommation d'amour⁸¹³, et fruit de la précédente (notre purification par l'Amour de Jésus en nous).

3.2.2.2. « ... et transformant »

Saint Jean de la Croix explique comment l'amour de Dieu veut nous *transformer* en Lui-même⁸¹⁴, dans le dessein salutaire de « consumer *tout* ce qui peut [Lui] déplaire », en vue de « la pleine réalisation de [notre] sainteté »⁸¹⁵. Le recours réduit, chez Thérèse, du verbe transformer suffit quand même à nous renseigner sur deux points. D'abord, il nous indique la part décisive de Dieu dans notre perfectionnement⁸¹⁶ : « si loin que nous soyons [, affirme Thérèse, Dieu] nous transformera en flammes d'amour »⁸¹⁷ ; car, explique-t-elle, « pour que l'Amour soit pleinement satisfait, il faut qu'il s'abaisse, qu'il s'abaisse jusqu'au néant et qu'il transforme en *feu* ce néant »⁸¹⁸ – ce qu'Il peut « faire en un instant »⁸¹⁹. Ensuite, il nous informe de la précocité de ce vœu chez Thérèse ; vœu qui s'inscrit dans le sillage de « ses désirs auprès de Jésus »⁸²⁰, et plus spécifiquement de celui de son union⁸²¹ avec Lui, sur la terre⁸²². Au final, Thérèse ne s'est pas tant offerte en victime d'holocauste pour s'annihiler,

⁸¹² Ms A, 84v°. « Comment [Dieu] purifierait-Il dans les flammes du purgatoire des âmes consumées des feux de l'amour divin ? » (LT 226, 1v°, *op. cit.*). Pressentant l'imminence de sa mort, ses dernières forces tendent vers cette certitude : « *Je ne compte plus que sur l'amour, demandez au Bon Jésus que toutes les prières qui sont faites pour moi servent à augmenter le Feu qui doit me consumer* » (LT 242, à sœur Marie de la Trinité, 6 juin 1897). Lire aussi Ph. DE LA TRINITÉ, *La doctrine de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus sur le purgatoire*, Paris, Éd. du Parvis, 2007.

⁸¹³ Notons au passage que Thérèse est décédée des suites de la tuberculose que l'on appelait aussi phtisie, c'est-à-dire, étymologiquement, la consommation, la consommation.

⁸¹⁴ Cf. « Glose sur le divin », composée par saint Jean de la Croix et versifiée par Thérèse (PN 30, 30 avril 1896). Cf. aussi PN 25, 8 et PN 41, 2.

⁸¹⁵ F.-M. LÉTHEL, *La christologie de sainte Thérèse...*, *op. cit.*, p. 67. C'est le « mariage spirituel », qui, explique saint Jean de la Croix, consiste en « "la consommation de l'union spirituelle entre Dieu et l'âme, ceux-ci [étant] deux natures en un seul esprit et amour". L'âme possède alors les droits illimités de l'épouse, Dieu lui révèle tous ses secrets. Force terrible de cette âme entièrement soumise à la volonté de Dieu ! Elle participe en quelque manière à l'impassibilité des anges, les eaux de la douleur ne peuvent plus la désagréger, la contrition même de ses fautes, qui est parfaite, a cessé d'être affligeante, les démons n'osent plus l'attaquer, elle semble identifiée à la paix elle-même » (saint Jean de la Croix, *Cantique*, str. 22, cité par J. MARITAIN, *Distinguer pour unir...*, *op. cit.*, p. 727). Telle est l'union transformante.

⁸¹⁶ « Daigne aussi transformer mes œuvres imparfaites / À la voix de Marie, Seigneur, rends-les parfaites » (PN 24, 13, *Rappelle-toi, op. cit.*).

⁸¹⁷ LT 197, r°-v°, *op. cit.*

⁸¹⁸ Ms B, 3v°.

⁸¹⁹ LT 224, 2r°, *op. cit.*

⁸²⁰ Voir la poésie éponyme dont nous retenons la dernière strophe : « Mon Bien-Aimé, viens vivre en moi / [...] Daigne me transformer en Toi ! » (PN 25, 8, *Mes désirs auprès de Jésus*, automne 1895).

⁸²¹ Notons que le désir d'union peut revêtir deux formes : tantôt faire venir le Seigneur en nous, c'est le mouvement d'inspiration ; tantôt se perdre en Lui, c'est le mouvement d'expiration (P. DESCOUVEMONT, *Thérèse de Lisieux et son prochain...*, *op. cit.*, p. 112).

⁸²² Car nous ne pensons pas qu'il faille amoindrir l'envergure du message de ces vers : « Mon Ciel, il est caché dans la petite Hostie [...] / Tu viens, mon Bien-Aimé, me transformer en toi / Cette union d'amour, cette

que pour voir complètement anéanti tout ce qui, en elle, était encore susceptible de freiner la libre expansion de l'Amour en elle, afin d'être pure disponibilité sous les libres initiatives de l'Amour de Jésus et de vivre la « theopatheia. Délibérément, redisons-nous avec le père De Meester, elle remet l'œuvre de la sainteté entre les mains de Jésus »⁸²³. Le *sacrifice*⁸²⁴ de sa personne répond aussi au désir de ne rien perdre de cet Amour précieux, pas même sa *soif* – puisque, commente le père Léthel, c'est « au cœur qui se donne à lui sans réserve [que] Jésus donne infiniment soif de son amour. On ne peut boire qu'à la mesure de sa soif, de sorte que, pour recevoir en nos cœurs "ces flots d'infinies tendresses qui sont en lui", [...] il est indispensable d'en avoir infiniment soif, de sentir en soi-même des "désirs infinis" »⁸²⁵.

Pour finir, laissons l'un des premiers grands thérésiens – Monseigneur Combes – récapituler les effets du 11 juin 1895 :

« Ainsi, *vivre d'amour* devient en réalité non plus vivre de toute l'intensité d'une charité créée entièrement centrée sur son objet divin, mais vivre de cet amour même qui est Dieu. Le principe de l'activité thérésienne n'est plus la volonté de Thérèse : c'est le Saint-Esprit. Dans l'acte même où sa générosité a atteint sa limite en s'offrant sans réserve aux initiatives de l'Amour miséricordieux, elle a trouvé le secret de réaliser, par un dépassement inouï, toutes ses aspirations les plus irréalisables de sainteté, d'action surnaturelle, d'apostolat. Dieu lui-même devient sa sainteté, et elle vit "dans un acte de parfait amour" [...] Dans et par le Saint-Esprit, [Thérèse] aime enfin Jésus autant qu'il désire être aimé : infiniment. [...] »

C'est le jour où, substituant à l'héroïsme traditionnel le plus haut cette nouvelle forme d'héroïsme qui consiste à briser toutes les limites humaines [Thérèse] accorde pleine licence à l'action directe du Saint-Esprit [...] »

(A. COMBES, *Contemplation et Apostolat*, op. cit., pp. 196-197 ; nous soulignons).

3.2.2.3. « La voie de l'amour » (décembre 1895)

Telle est « la voie de l'amour »⁸²⁶, dont Thérèse a dit quelques mots dans son poème « Vivre d'amour », du 26 février 1895⁸²⁷, et qu'elle mentionne pour la première fois dans le

ineffable ivresse / Voilà mon Ciel à moi !... » (PN 32, 3, *Mon Ciel à moi !...*, op. cit.). En effet, nous retrouvons le même "pouvoir" de l'hostie dans cette réplique de Jeanne d'Arc, qui vient de recevoir la communion : « avec Jésus en mon cœur, je vais marcher sans crainte à la mort » (RP 3, 21r°, *Jeanne d'Arc accomplissant sa mission*, op. cit.). La note 9 de la Pri 6 nous conforte dans notre position. Alors que Thérèse écrit : « Restez en moi, comme au tabernacle, ne vous éloignez jamais de votre petite hostie », nous lisons le commentaire suivant, que nous partageons : « Bien que Mère Agnès de Jésus et sœur Marie de la Trinité aient vu dans cette formule une demande de miracle (maintien de la présence réelle en Thérèse sous la forme des saintes espèces), il nous semble que la perspective de Thérèse est autre. En fait, elle demande la prise de "possession" d'elle-même par Celui qui ne transforme le pain en son Corps que pour transformer le communiant en Lui-même » (OC, p. 1447). Saint Thomas peut enfin nous aider puisqu'il dit que le sacrement de l'Eucharistie a été « institué en vue de [...] produire une nutrition spirituelle par l'union au Christ et à ses membres de même que la nourriture s'unit à celui qui est nourri » (saint Thomas D'AQUIN, *Somme théologique*, III^a, Q. 79, a. 5).

⁸²³ C. DE MEESTER, *Les mains vides...*, op. cit., p. 155.

⁸²⁴ Dans l'Ancien Testament, et à l'occasion des sacrifices « d'holocauste », la victime offerte en sacrifice était brûlée entièrement (ὅλος καίεσθαι) en l'honneur de Dieu. Cf. Ex 29.

⁸²⁵ F.-M. LÉTHEL, *La christologie de Thérèse...*, op. cit., p. 71.

⁸²⁶ Et qu'elle écrit aussi avec un grand A, la troisième fois qu'elle en parle, en y associant Pauline (CJ 23.7.3).

⁸²⁷ Rédigé d'une traite, pendant son heure d'adoration au Saint-Sacrement exposé quarante heures d'affilées.

contexte annonciateur du 9 juin ; mais qui est la sienne depuis le 20 février 1893⁸²⁸. Cette voie, que Thérèse escorte aussi de « la confiance »⁸²⁹, nous « donnera des ailes et [nous] pourrons voler bien haut »⁸³⁰. Thérèse a découvert le secret d'une perfection rapide, dans l'intense exercice⁸³¹ de l'Amour, sur lequel se focalise désormais tout son agir. L'Amour est le tremplin de tous ses « élans du cœur »⁸³², qu'embrasse cette seule supplication à Dieu : « ne pas regarder ce que je suis, mais ce que je devrais et voudrais être, c'est-à-dire une religieuse tout embrasée de votre amour. »⁸³³ Ceci ne se peut que dans un climat d'amour. La crainte⁸³⁴, par exemple, ôte la marge nécessaire à toute adhésion libre, en supprimant tout essor de l'amour et en court-circuitant toute propension à la confiance, par laquelle Thérèse « sait toujours trouver le moyen d'être heureuse et de profiter de [ses] misères... »⁸³⁵. Gardons-nous bien, cependant, de voir, de la part de Thérèse, une dépréciation des actes parfaits. Nous forcerions sa pensée et oublierions le prix qu'elle donne aux actes de vertus, aussi modestes soient-ils. En réalité, Thérèse certifie que nos *misères*, c'est-à-dire les écarts réguliers, les lâchetés intempestives, les moindres aspirations au bien⁸³⁶ avortées, que l'on serait tenté de ranger parmi les échecs, ne seront pas délestés de l'amour pur⁸³⁷ et « sans mélange »⁸³⁸ que l'on y aura pu engager. Thérèse n'est pas tous les jours visitée par l'ardeur et la générosité de grands sentiments⁸³⁹. Cependant, à défaut de faire valoir une bonne action, où il peut se mêler

⁸²⁸ Le jour de la nomination de sœur Agnès au Priorat.

⁸²⁹ Voir *CJ 12.8.2*.

⁸³⁰ Cf. *RP 5, 4r°*, *Le divin petit enfant de Noël*, *op. cit.* La citation, en finale de sa cinquième récréation, n'entre dans aucune des 26 strophes (qui s'adressent personnellement, et au hasard, à chacune des carmélites) ; par suite, elle n'échut à personne en particulier, mais visa, pour le coup, toute la communauté religieuse.

⁸³¹ Cf. *LT 224, 2r°*, *op. cit.*

⁸³² C'est-à-dire ses prières (*Ms C, 25r°* et *CJ 18.4.3*). Elle promet à l'infirmerie que c'était la « seule attente [qui faisait] battre [son] cœur » (*CJ 13.7.17*).

⁸³³ *Pri 8, 1r°* « Prière pour l'abbé Bellière », 17-21 octobre 1895. Voir aussi *LT 220, 2r°*, *op. cit.*

⁸³⁴ Du moins la crainte « servile qui nous donne de craindre le châtement ». En revanche, « il est nécessaire que croisse la crainte filiale lorsque croît la charité qui en est la source. [...] Quant à la crainte servile, elle diminue » dans le même temps (voir saint Thomas d'AQUIN, *Somme théologique*, II^a II^{ae}, Q. 19, a. 10c, cité par Ph. de la TRINITÉ, « De saint Thomas d'Aquin à sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus... », *art. cit.*, p. 395). L'article 6 de la même question ajoute que « la crainte filiale fait craindre d'offenser le Père ou d'être séparé de lui » ; tandis que la crainte servile, « qui nous fait redouter la peine » a « pour cause l'amour de soi », et non l'amour de Dieu.

⁸³⁵ « ... sans doute cela ne déplaît pas à Jésus, car Il semble m'encourager dans ce chemin » (*Ms A, 79v°-80r°*), en conclut Thérèse.

⁸³⁶ Par exemple *RP 6, 9r°-9v°*, *La fuite en Egypte*, *op. cit.* : « [...] cette vie qui s'écoule avec la rapidité de l'éclair doit être suivie d'une éternité de bonheur pour ceux qui serviront Dieu fidèlement pendant leur exil passager. Alors ce Dieu de bonté et de miséricorde récompensera magnifiquement, non seulement les actions éclatantes accomplies pour Lui, mais encore les simples désirs de le servir et de l'aimer, car Il voit tout, son oeil pénètre le fond des cœurs, les plus secrètes pensées ne Lui sont pas cachées [...] ».

⁸³⁷ Cf. *Ms B, 4v°* : « "Le plus petit mouvement de *pur amour* lui est plus utile [à l'Église] que toutes les autres œuvres réunies ensemble" » (Thérèse cite saint Jean de la Croix). Voir aussi *Pri 12, r°* ; *LT 221, 1r°-1v°* et *LT 245, v°*.

⁸³⁸ Cf. *Ms A, 17v°* et *RP 6, 11v°* à propos du bonheur, et *Ms A, 30r°* à propos de la joie.

⁸³⁹ Dont on a déjà noté que Thérèse ne les recherchait absolument pas. « En effet, cultiver en soi le sentiment, s'y accrocher, c'est se retourner vers l'humain, dans une forme de complaisance, d'attendrissement envers la nature,

tant d'orgueil, Thérèse est parvenue à « transformer toutes ses actions, même les plus indifférentes, en actes d'amour » – nous rapporte une religieuse à son procès apostolique⁸⁴⁰. Seul l'Amour donne du sens et du fond à la vie en général⁸⁴¹, et à l'agir en particulier⁸⁴². Un acte d'amour nous rapproche plus de Dieu qu'un acte de vertu accompli avec grandeur d'âme⁸⁴³.

Au final, nous en revenons toujours aux mêmes axes fondateurs de l'intelligence thérésienne de la sainteté, dont le développement vivant et complexe permet la distinction, mais non la dissociation des diverses facettes. Comprenons : « faire la volonté de Dieu » se fonde sur l'abandon à Dieu qu'il nécessite, et qui se greffe lui-même sur la confiance en Sa Miséricorde, et sur l'humilité persévérante dans notre agir malhabile et imparfait. Telles sont les « voies de l'Amour », dont l'envahissement prédispose à accomplir la volonté aimante de Dieu, et nous accommode à un plus grand abandon encore. C'est un cercle vertueux, qui trouve son centre⁸⁴⁴ orbital en Dieu, que Thérèse voulait laisser vivre en elle ; jusqu'à l'ingérence si nous osons dire. « Car – concluons avec Victor Sion –, en se livrant à l'Amour, la nature meurt à elle-même mais pour renaître en Dieu. »⁸⁴⁵ Aussi Thérèse reconnaissait-elle hardiment ...

3.3. « C'est Jésus qui fait tout et moi je ne fais rien »⁸⁴⁶

L'aveu de son impuissance et le constat de l'impossibilité patente à répondre d'elle-même à l'appel à la sainteté – cependant qu'elle a un plein « empire sur »⁸⁴⁷ elle ! – ne

et par conséquent relâcher la tension nécessaire de l'abandon à Dieu » (F. OUELLETTE, *Autres trajets avec Thérèse de Lisieux*, op. cit., p. 95).

⁸⁴⁰ Un témoignage, retenu parmi tant d'autres, de sœur Marie de la Trinité, PA, p. 455.

⁸⁴¹ Cf. ces paroles prononcées par Jésus à sainte Gertrude : « "Crois-le donc, les plus précieuses reliques de moi sur la terre sont les paroles de mon amour, les paroles sorties de mon très doux Cœur" » (PN 24, *Jésus mon Bien-Aimé, rappelle-toi !*, op. cit.).

⁸⁴² C'est avec autant de force que Thérèse fait prononcer en conclusion de sa sixième récréation – avec tout l'impact concédé aux dernières phrases d'un discours – : « O monde ingrat ! déjà ton règne expire [...] / Ne vois-tu pas les portes éternelles / Qui pour les saints doivent s'ouvrir un jour ? [...] De leur amour recevront en échange, / L'éternité pour aimer dans les Cieux [...] Après l'exil, plus de Foi, d'Espérance / Rien que la joie, l'extase de l'Amour ! » (RP 6, 11v°, *La fuite en Egypte*, op. cit.).

⁸⁴³ Nous y reviendrons en parlant des œuvres, dans le chapitre suivant.

⁸⁴⁴ « Le saint est théonomique », selon l'expression du père Blanchard (P. BLANCHARD, *Sainteté aujourd'hui...*, op. cit., p. 108).

⁸⁴⁵ V. SION, *Réalisme spirituel...*, op. cit., p. 136.

⁸⁴⁶ LT 142, 2r°-2v°, op. cit. Il est intéressant de commenter ce « je ne fais rien » en alléguant que l'« insistance sur l'agir prédominant de Jésus renvoie ici à la "sola gratia" » (cf. S. DESTREMPES, *Thérèse de Lisieux*, op. cit., p. 247).

⁸⁴⁷ « Que j'étais heureuse à cet âge [...] la vertu avait pour moi des charmes et j'étais, il me semble, dans les mêmes dispositions où je me trouve maintenant ayant déjà un grand empire sur mes actions » (Ms A, 11r°-11v°).

contrarient pas son désir irrépessiblement espérant de devenir sainte. Aussi bien a-t-elle imploré Dieu « de venir prendre possession » de son âme⁸⁴⁸, étant donné que, « pour Dieu, communiquer son amour et, pour nous, aimer Dieu de cet amour reçu, c'est nous sanctifier »⁸⁴⁹. Redisons que le mouvement de fond qui, à notre sens, sous-tend l'entreprise de Thérèse, c'est d'aimer Jésus puisque Dieu vient en celui qui l'aime (*Jn 14, 23*). Ainsi, comme Victor Sion, nous pensons que

« au lieu de s'inquiéter de sa sainteté, de se tendre vers elle, Thérèse a tout jeté en Dieu. Elle s'en est remise à Lui, ne s'occupant qu'à tenir son cœur toujours ouvert pour le recevoir. Ce saut en l'Amour, cet effort absolu [et unique de « tenir fixé sur Jésus seul un regard de confiance »] et théologal, cette disposition du cœur a permis à Dieu de prendre Lui-même en charge l'activité de Thérèse et de dépasser son attente en "devenant Lui-même sa vertu et sa sainteté." [selon la formulation de l'Acte d'offrande] » (V. SION, *Réalisme spirituel...*, p. 72)⁸⁵⁰.

Il n'est absolument plus question de la moindre recherche de perfection personnelle. Laquelle, d'une part, ne doit pas être une fin en soi mais un signe de la vie du Christ en nous, non pas un bien à acquérir et dont nous pouvons nous prévaloir, mais une réalité qui vient de Lui Seul, et qui ne doit être visible que de Lui. Laquelle, d'autre part, est absolument vaine, certifie Thérèse qui parlait par expérience : « Au commencement de ma vie spirituelle, vers l'âge de 13 à 14 ans, je me demandais ce que plus tard j'aurais à gagner, car je croyais qu'il m'était impossible de mieux comprendre la perfection, j'ai reconnu bien vite que plus on avance dans ce chemin plus on se croit éloigné du terme, aussi maintenant je me résigne à me voir toujours imparfaite et j'y trouve ma joie... ».⁸⁵¹ Thérèse préfère accepter de perdre des batailles, dans l'accueil bienveillant de la fragilité de sa nature et la certitude confiante que la grâce reviendra la prévenir et la seconder à nouveau. Cette donnée est le nerf afférent de l'« agir par amour ». Écoutons le père De Meester :

« Dans la miséricorde divine, à l'aide même de son dénuement, Thérèse découvre le dynamisme de la sanctification, déclenché de son côté par la confiance en cette miséricorde. S'approcher de Dieu en petit ne signifie plus alors s'humilier, disparaître pour que lui soit seul l'Aimé. Cela reste, mais comme une base pour un essor ultérieur : après l'acceptation de son néant, Thérèse se confie en la miséricorde, sûre qu'elle la comblera de sa grâce. La petitesse, au lieu d'être principalement humilité, est devenue principalement *confiance*. Sous la lumière de la miséricorde et référée à Dieu par la confiance, l'impuissance n'est plus objet d'affliction mais devient en quelque sorte un gage de l'intervention divine⁸⁵² [...] »
(C. DE MEESTER, *Dynamique...*, *op. cit.*, pp. 264-265).

Le « maintenant » renvoie probablement aux alentours du printemps 1895.

⁸⁴⁸ *Pri 6, Offrande de moi-même...*, *op. cit.* Voir aussi *PN 20, 5, Mon Ciel ici-bas*, 12 août 1895. *RP 5, 2r°*, *Le divin petit mendiant de Noël*, *op. cit.* On a vu le sens à donner au sentiment d'impuissance.

⁸⁴⁹ C. DE MEESTER, *Dynamique...*, *op. cit.*, p. 295.

⁸⁵⁰ Voir aussi H. U. von BALTHASAR, *Histoire d'une mission*, *op. cit.*, p. 238.

⁸⁵¹ *Ms A, 74r°*.

⁸⁵² Nous retrouvons la même expression chez le père Descouvemont (P. DESCOUVEMONT, *Guide de lecture...*, *op. cit.*, p. 46).

En parallèle, Thérèse s'applique à vivre « le mieux possible », sans concevoir que la sainteté soit toute dans l'ascèse. « Par la pratique de toutes les vertus », assure Thérèse, nous devons faire *tout ce que nous pourrons*⁸⁵³, comme si le Salut dépendait de nous, tout en l'attendant et en l'espérant de Dieu Seul, qui fait tout. C'est, « autrement dit – avec Adrienne von Speyr – l'exigence de jeter toute notre vie ordinaire, avec ses brouilles, dans l'être spirituel de Dieu, de plonger notre misère de péché et notre foire aux imperfections dans la sainteté de Dieu. En somme, créer de l'espace pour Dieu au lieu de le faire pour notre propre moi. »⁸⁵⁴ Les deux témoignages suivants – respectivement de sœur Geneviève et de sœur Marie de la Trinité – synthétisent admirablement l'enseignement thérésien sur la juste et délicate conjugaison entre, d'une part, l'action de Dieu dans la grâce et, d'autre part, l'action de l'homme dans l'effort.

« Il faut faire tout ce qui est en soi, donner sans compter, se renoncer constamment, en un mot, prouver son amour par toutes les bonnes œuvres en son pouvoir. Mais à la vérité, comme tout cela est peu de chose... Il est nécessaire, quand nous aurons fait tout ce que nous croyons devoir faire, de nous avouer des "serviteurs inutiles", espérant toutefois que le bon Dieu nous donnera, par grâce, tout ce que nous désirons. C'est là ce qu'espèrent les petites âmes qui "courent" dans la voie d'enfance⁸⁵⁵ : Je dis "courent et non pas se reposent." » (CSG, *op. cit.*, p. 50).

« Consentez à être ce petit enfant ; par la pratique de toutes les vertus, levez toujours votre petit pied pour gravir l'escalier de la sainteté, et ne vous imaginez pas que vous pourrez monter même la première marche ! non ; mais le bon Dieu ne demande de vous que la bonne volonté. Du haut de cet escalier, il vous regarde avec amour. Bientôt, vaincu par vos efforts inutiles, il descendra lui-même, et, vous prenant dans ses bras, vous emportera pour toujours dans son royaume. [...] Mais si vous cessez de lever votre petit pied, il vous laissera longtemps sur la terre [c'est-à-dire en bas de l'escalier]. » (CSM, *op. cit.*, VT 73, p. 64 ; voir aussi PA, p. 488).

Par conséquent, « agissons comme si tout dépendait de nous et espérons comme si tout dépendait de Dieu »⁸⁵⁶. Et c'est bien ce qu'il se passe, dégage le père Menvielle : « Dieu fait

⁸⁵³ Cf. LT 241 à sœur Marthe de Jésus, juin 1897 (?) : « C'est une grande épreuve de voir tout en noir, mais cela ne dépend pas de vous complètement, faites ce que vous pourrez, détachez votre cœur des soucis de la terre et surtout des créatures, puis soyez sûre que Jésus fera le reste, il ne pourra permettre que vous tombiez dans le borbier redouté... ».

⁸⁵⁴ A. von SPEYR, « La sainteté au quotidien », in : I. FERNANDEZ (dir.), *La sainteté aujourd'hui*, *op. cit.*, p. 41.

⁸⁵⁵ Notons à ce propos que la spiritualité thérésienne est colorée de l'esprit d'enfance, dont l'idée première vient du Cardinal BÉRULLE, et se décanta chez Charles de CONDREN et ses disciples (dont le plus connu est Jean-Jacques OLIER – voir l'annexe n° 1 : « l'étrange maladie de Thérèse »). Mais attention à ne pas privilégier cet aspect au détriment des autres. Car, nous rappelle le père Léthel, et c'est l'une de ses intuitions favorites, « on a trop parlé unilatéralement de Thérèse comme d'une enfant, absolutisant de la sorte le thème de l'enfance spirituelle, alors qu'il ne s'agit là que d'une dimension de sa spiritualité. » De fait, « la carmélite compare souvent son cœur à un instrument de musique à corde : une lyre, dont l'amour de Jésus fait vibrer les cordes. Comme un violon, cette lyre a quatre cordes, qui sont précisément celles de l'amour sponsal et de l'amour maternel, de l'amour filial [dont on parle ici] et de l'amour fraternel. [...] Il est important de noter cet ordre des quatre cordes dans la théologie de Thérèse, insistant également sur le fait qu'avec Thérèse nous avons une femme pleinement mûre et adulte, c'est-à-dire épouse et mère » (F.-M. LÉTHEL, « "aimer Jésus et le faire aimer", le christocentrisme dynamique de sainte Thérèse de Lisieux », in *Carmel* (1997-4), p. 44).

⁸⁵⁶ R. MASSOL, *Vers la sainteté...*, *op. cit.*, p. 56. Qui n'est pas s'en rappeler une sentence ignacienne : « Me confier grandement à Dieu, mais faire tout comme si le bon succès dépendait tout entier de moi et pas de Dieu.

tout dans l'âme sainte et lui fait tout réaliser en même temps »⁸⁵⁷. Dans le même ordre d'idée, mais en la prolongeant, « l'Évangile des ouvriers de la dernière heure, payés autant que ceux qui avaient porté le poids du jour, la ravissait : "Voyez-vous, disait-elle, si nous mettons notre confiance dans le bon Dieu, faisant tous nos petits efforts et espérant tout de sa miséricorde, nous recevrons autant que les grands saints. »⁸⁵⁸ En réponse à sœur Agnès qui se désolait en disant : « Hélas ! je n'aurai rien à donner au bon Dieu, à ma mort, j'ai les mains vides ! Cela m'attriste beaucoup », Thérèse répondit : « mais c'est justement ce qui fait ma joie, car n'ayant rien, je recevrai tout du bon Dieu »⁸⁵⁹

Cette parabole permit donc à Thérèse de tirer cette conclusion : il n'y a absolument pas incompatibilité entre l'énergie (3.3.1.) et la pauvreté en esprit (3.3.2.), entre notre bonne volonté et notre incapacité à faire quoi que ce soit par nous-mêmes ; entre la nécessité de nos efforts et leur insuffisance.

Par ailleurs, mettre tout mon soin à ce que je fais, mais comme si je ne faisais rien, et Dieu seul faisait tout ». La sentence traditionnelle est la suivante : « Sic Deo fide quasi rerum successus omnis a Te, nihil a DEO penderet ; ita tamen iis operam omnem amove quasi TU nihil, DEUS omnia solus sit factururus » (H. RAHNER, *Archivum Societatis Jesu* 27 (1958), *sine loco*, sans éditeur, pp. 137-142. Nous remercions le père G. Chantraine de nous avoir donné la référence exacte de la citation ignacienne).

⁸⁵⁷ L. MENVIELLE, *Thérèse docteur racontée par le père Marie-Eugène*, *op. cit.*, p. 368.

⁸⁵⁸ CSG, *op. cit.*, p. 167.

⁸⁵⁹ CJ 23.6.2. « C'est pourquoi sa "petite voie" est en dernière instance une voie d'espérance » (C. DE MEESTER, *Les mains vides...*, *op. cit.*, p. 134, à la suite de M. M. PHILIPON, *Sainte Thérèse de Lisieux...*, *op. cit.*, p. 113, où il dit que « l'abandon thérésien [...] est "formellement" l'acte suprême de la vertu d'espérance, et trouve son couronnement dans l'amour »). Bien que Thérèse parlât plus volontiers de la confiance, qui « présente un caractère plus prononcé de familiarité et une plus grande certitude d'être exaucé », que de l'espérance (*ibid.*, pp. 136-137 ; et, à sa suite, S. PEACKAL, « An Attempt at theologizing the Doctrine of the Little Thérèse... », *art. cit.*, pp. 154-155). En fin de compte, « la confiance est la perfection de la vertu théologale d'espérance. C'est une vertu essentiellement propre à l'imitation de l'enfant qui spontanément se confie en ses parents » (F.-T. LAMOUREUX, « La "Petite Voie" de Sainte Thérèse... », *art. cit.*, p. 36).

3.3.1. « Ce n'est toujours pas l'énergie qui lui manque pour devenir sainte et c'est la vertu la plus nécessaire, avec l'énergie on peut facilement arriver au sommet de la perfection »

L'amour de Thérèse pour Jésus, si brûlant fut-il, ne constitua pas une assurance sécuritaire. Il fut un don reçu dans la foi, et non une possession ; un don à recevoir encore, au lieu d'un acquis définitif. C'est la raison pour laquelle Thérèse affirmait de sa cousine :

« [...] Ah ! qu'elle a de vertu votre petite Marie⁸⁶⁰ ... L'empire qu'elle a sur elle-même est étonnant, ce n'est toujours pas l'énergie qui lui manque pour devenir une sainte et c'est la vertu la plus nécessaire, avec l'énergie on peut facilement arriver au sommet de la perfection. »
(LT 178, 2r° à Mme Guérin, 20-21 juillet 1895).⁸⁶¹

Thérèse utilise ici le mot vertu dans son sens premier : étymologiquement, le mot latin *virtus* désigne la force virile⁸⁶². Nous en aurons bien besoin avant de « nous réjouir de toutes les choses dont le Ciel sera le prix ... »⁸⁶³, par le truchement de toutes nos activités⁸⁶⁴, et dans le but de « servir Dieu fidèlement »⁸⁶⁵. De fait, rappelle sœur Lamoureux, « l'abandon n'est pas un état passif fait d'inertie et d'oisiveté. Au contraire, étant l'extrême de l'amour [plus précisément "ce doux fruit de l'amour"⁸⁶⁶], l'abandon participe à sa brûlante activité »⁸⁶⁷, et il doit donc être pétri de bonne volonté. Celle-ci est capitale et demeure vitale jusqu'à la fin de notre parcours. Il ne faut donc surtout pas la laisser s'émousser, selon l'enseignement de Jésus à sainte Gertrude, que rappela Thérèse à sœur Geneviève :

« En toutes choses et par-dessus tout, aie *bonne volonté*, cette seule disposition donnera à ton âme l'éclat et le mérite spécial de toutes les vertus. Quiconque à bonne volonté, désir sincère de procurer ma gloire, de me rendre grâces, de compatir à mes souffrances, de m'aimer et de me servir autant que toutes les créatures ensemble, celui-là recevra indubitablement des récompenses dignes de ma libéralité et son désir lui sera quelquefois plus profitable que ne le sont à d'autres leurs bonnes œuvres » (CSG, *op. cit.*, p. 21).⁸⁶⁸

⁸⁶⁰ Il est question de Marie Guérin (sœur Marie de l'Eucharistie), et dont Thérèse dira encore : « mais surtout ce qui réjouit mon cœur bien plus que tous les talents et les qualités extérieures de notre cher Ange, ce sont ses dispositions à la vertu » (LT 180 à Mme La Néele, 14-15 et 17 octobre 1895).

⁸⁶¹ Cf. aussi LT 247, 1v° à l'abbé Bellière, 21 juin 1897 : « Vous ne pourrez être un saint à demi, il vous faudra l'être tout à fait ou pas du tout. J'ai senti que vous deviez avoir une âme énergique et c'est pour cela que je fus heureuse de devenir votre sœur ».

⁸⁶² C'est aussi en ce sens que nous interprétons la citation de sainte Thérèse d'Avila : « Je veux que vous ne soyez femmes en rien mais qu'en tout vous égaliez des hommes forts » (Thérèse D'AVILA, *Chemin de la perfection*, chap. VIII, cité dans LT 201, 2r°, *op. cit.*).

⁸⁶³ LT 192, 2r° à Mme Guérin, 16 juillet 1896.

⁸⁶⁴ Cf. RP 4, 3v°, *Jésus à Béthanie*, *op. cit.* : « Le travail est bien nécessaire / Et je viens le sanctifier / Mais d'une fervente prière / Il faut toujours l'accompagner. ».

⁸⁶⁵ Cf. LT 138, 1v°.

⁸⁶⁶ PN 3, 10, *Sainte Cécile*, 28 avril 1894.

⁸⁶⁷ F.-T. LAMOUREUX, « La "Petite Voie" de Sainte Thérèse... », *art. cit.*, p. 42.

⁸⁶⁸ Ce qui est dit, ici, du désir, correspond à ce que nous dirons de l'importance de la bonne intention dans l'exécution des actions (cf. la troisième partie du travail).

Notons aussi que Thérèse embrasse la sainteté et la perfection. *Avec l'énergie*, Marie Guérin peut espérer « devenir sainte » et « arriver facilement au sommet de la perfection ». L'unique autre fois où Thérèse associa la perfection et la sainteté, ce fut dans une question posée à Céline, six années plus tôt : « Céline, penses-tu que Sainte Thérèse [d'Avila] ait reçu plus de grâces que toi ?... pour moi je ne te dirai pas de viser à sa sainteté séraphique, mais bien d'être parfaite comme ton Père céleste est parfait !... »⁸⁶⁹. La sainteté apparaît comme une donnée personnelle. Celle de la *Madre*, en l'occurrence, lui donna de bénéficier de nombreuses extases (d'où le qualificatif « séraphique »). Or, la sainteté de la Carmélite espagnole est admirable mais inimitable, puisque les extases sont des dons de Dieu, qui distribue Ses grâces *gratis datae* de révélations, visions, lévitations et autres à qui Il veut. La sainteté de la *Madre* n'est pas la nôtre, du moment que Dieu ne nous y destine pas ; il serait vain, dès lors, de convoiter cette sainteté.

Bientôt, Thérèse entérinera cette interprétation en rappelant à l'Abbé Bellière – son petit frère spirituel⁸⁷⁰ – qu'il y a plusieurs demeures⁸⁷¹ dans la maison du Père. De sorte que chacun sera rétribué généreusement, mais diversement, en fonction de la sainteté qui aura été la sienne et qui aura davantage réfracté telle facette de la perfection divine. Pour le dire avec Monseigneur Combes :

« Chaque âme suit, à sa façon, l'itinéraire propre qui lui est tracé. Et c'est ou bien la magnifique floraison des œuvres de sainteté, ou bien la monotonie d'un long parcours qui ne paraît pas sortir de la médiocrité, ou bien les ravages intérieurs des épreuves les plus crucifiantes. En tous cas, c'est une ascèse toute mystique, car elle n'est jamais de pure initiative humaine ; c'est donc une ascèse efficace, car elle n'est que le fruit de cette disposition du cœur qui place et maintient l'enfant de Dieu entre les bras de son Père. »

(A. COMBES, *Introduction à la spiritualité de Thérèse...*, op. cit., p. 493. C'est nous qui soulignons).

La sainteté consiste donc en la perfection de l'état que Dieu veut pour nous. « Celui qui est la Vertu, la Sainteté Même, développe Thérèse, c'est Lui seul qui se contentant de [nos] faibles efforts [nous] élèvera jusqu'à Lui et, [nous] couvrant de ses mérites infinis, [nous] fera [Saints] »⁸⁷². Ascèse et mystique ne s'excluent pas l'une l'autre, si on les comprend bien. La première dans le sens d'une purification de la nature ; la seconde dans le sens d'une vie théologale épanouie, dans une libre dépendance et dans une sereine soumission

⁸⁶⁹ LT 107, 2r°-2v° à Céline, 19-20 mai 1890.

⁸⁷⁰ Qui entrera chez les pères blancs, à Alger. Voir P. AHERN, *Maurice and Thérèse. The Story of a love*, New York, Doubleday, 1998. Voir aussi S. CHOUANARD, « La correspondance de Thérèse de Lisieux avec ses "frères" prêtres », *Vs Cs* 77 (2005), pp. 107-124.

⁸⁷¹ « Je suis bien heureuse qu'il y ait plusieurs demeures dans le royaume de Dieu, car s'il n'y avait que celle dont la description et le chemin me semblent incompréhensibles, je ne pourrais y entrer » (LT 226, 2r°, op. cit.).

⁸⁷² *Ms A*, 32r°. Le père De Meester a établi de nombreux rapprochements pour « démontrer la parenté de pensée et même de formulation qui existe entre le folio 32 et l'Acte [d'Offrande d'elle-même] » (voir C. DE MEESTER, *Dynamique...*, op. cit., pp. 305-306).

aux motions du Saint-Esprit. Thérèse « refuse absolument de dissocier cet effort personnel du travail de Dieu en notre âme, puisque c'est Dieu lui-même qui suscite cet effort. Elle refuse absolument de dissocier ascèse et mystique, comme si l'un pouvait aller sans l'autre, comme si notre effort pouvait mériter la grâce, comme si la grâce pouvait nous dispenser de l'effort »⁸⁷³.

Il ne faut pas davantage confondre la sainteté avec une mystique extraordinaire que Dieu n'accorde qu'à quelques uns, ou une ascèse *extraordinaire*⁸⁷⁴, à propos de laquelle Thérèse dit, en donnant son avis sur les mortifications : « Oui, si toutes les âmes appelées à la perfection avaient dû, pour entrer au Ciel, pratiquer ces macérations, [Dieu] nous l'aurait dit et nous nous les serions imposées de grand cœur. Mais il nous annonce qu'il y a *plusieurs demeures dans sa maison*. S'il y a celle des grandes âmes, celle des Pères du désert et des martyrs de la pénitence, il doit y avoir aussi celle des *petits enfants* »⁸⁷⁵. Toutes deux – mystique et ascèse extraordinaires – risquent de nous faire présumer ou bien de notre importance (en pensant que les visions, par exemple, constituent des grâces de privilèges⁸⁷⁶), ou bien de nos forces⁸⁷⁷. L'un et l'autre cas ouvriront une brèche à l'ennemi, car l'orgueil « se glisse partout »⁸⁷⁸. De fait, commente Monseigneur Gaucher, si « un héros nous donne l'illusion de dépasser l'humanité, le saint ne la dépasse pas, il l'assume, il s'efforce de la réaliser le mieux possible [...] d'approcher le plus près possible de son modèle Jésus-Christ,

⁸⁷³ M. DROUZY, *La double vocation de Sainte Thérèse de Lisieux*, Paris, Office général du Livre, 1959, p. 79, cité par P.-D. LINK, « Grâce et volonté dans la sanctification... », *op. cit.*, VT 116, p. 225.

⁸⁷⁴ Qui se distingue de celle qui est héroïque. Nous renvoyons à la différenciation établie par le père Menvielle entre « ascèse *extraordinaire* et ascèse *héroïque*. La première est brillante, admirable, habituellement non imitable. La seconde est cachée parce qu'elle se réalise simplement, dans les moindres détails de la vie quotidienne ». « Le saint a donc une vie héroïquement vertueuse parce qu'il s'appuie à tout instant sur l'action divine en lui » (L. MENVIELLE, *Thérèse docteur racontée par le père Marie-Eugène*, *op. cit.*, pp. 326 et 378).

⁸⁷⁵ CSG, *op. cit.*, p. 42. Et elle ajoutait que « la sienne ne serait pas celle de ces grands saints mais des petits saints qui aiment beaucoup leur famille » (*ibid.*, p. 135).

⁸⁷⁶ Du coup, « les interventions directes de Dieu ont été reléguées systématiquement dans les régions les plus élevées de la vie spirituelle ; on les a présentées comme des cas extraordinaires et habituellement suspects, au point que la plus modeste de ces interventions, telle une oraison, a suffi soit à effrayer, soit, ce qui est encore plus dangereux, à provoquer l'admiration naïve et secrètement orgueilleuse, et chez l'âme de bonne volonté qui en était favorisée, et chez celui qui était chargé de l'éclairer et de la conduire » (M.-E. DE L'ENFANT JÉSUS, « Docteur de la vie mystique », in : AAvv, *Thérèse de l'Enfant-Jésus. Docteur de l'amour...*, *op. cit.*, p. 355).

⁸⁷⁷ Or il est avéré que la fuite peut être un pis-aller astucieux. Thérèse l'a expérimenté : « Ma Mère bien-aimée, je vous l'ai dit, mon *dernier moyen* de ne pas être vaincue dans les combats, c'est la désertion... Je comprends maintenant qu'il aurait été bien plus parfait de céder à cette sœur [...] Cependant,] je me dis que certainement si je commençais à me justifier je n'allais pas pouvoir garder la paix de mon âme, je sentais aussi que je n'avais pas assez de vertu pour me laisser accuser sans rien dire, ma dernière planche de salut était donc la fuite. [...] Ce n'était pas là de la bravoure, n'est-ce pas, Mère chérie, mais je crois cependant qu'il vaut mieux ne pas s'exposer au combat lorsque la défaite est certaine ? » (*Ms C, 14v°-15r°*, *op. cit.*). Ici encore, la vertu désigne la force. Pour le père Keating, il s'agit « juste d'un mouvement stratégique de rassemblement (*re-gather*) de ses forces et de retour à la tâche (*job*) du déni de soi (*self-denial*) jusqu'à ce que nous soyons en de meilleures dispositions. » (Th. KEATING, *St. Thérèse of Lisieux. A transformation in Christ*, *op. cit.* p. 34).

⁸⁷⁸ RP 7, 4v°, *Le triomphe de l'humilité*, *op. cit.*

c'est-à-dire de Celui qui a été parfaitement homme [...] »⁸⁷⁹. Ou pour le dire encore avec le père Blanchard, « le Héros est l'homme de la volonté, le Saint est l'homme de la grâce. Le Héros est pénétré de sa force, le Saint persuadé de sa faiblesse. Le Héros travaille à sa gloire, aux triomphes de causes temporelles, le Saint a en vue la gloire de Dieu. Le Héros a le sens de l'homme, le Saint a le sens de Dieu »⁸⁸⁰. Enfin, le père Marie-Eugène a très justement observé ceci :

« Nous confondons si facilement la sainteté avec l'héroïsme : nous voulons être des héros, c'est-à-dire assurer le triomphe des forces physiques ou des forces intellectuelles, en tout état de cause des forces humaines et naturelles. Dans le combat, le héros, c'est celui qui arrive à vaincre ; le saint, c'est celui qui laisse triompher Dieu en lui : voilà la différence. Nous sommes saints lorsque le Bon Dieu fait tout en nous... » (M.-E. DE L'ENFANT-JÉSUS, *Ton amour a grandi avec moi. Un génie spirituel. Thérèse de Lisieux*, Venasque, Éd. du Carmel, 1987..., *op. cit.*, p. 69).

3.3.2. La pauvreté en esprit et le don de la sainteté

Depuis quelques temps, l'image de l'« ascenseur »⁸⁸¹ est présente en arrière-fond. Peut-être pas même à l'état d'ébauche, mais en tant que forme qui deviendra bientôt contenu⁸⁸². Chez Thérèse, nous ne surprenons plus la moindre ambition de voler d'elle-même vers Dieu. Car, commente Adrienne von Speyr, « si alors nous ne cherchions qu'à agir selon un tel calcul et que nous pensions ainsi, par l'addition d'un certain nombre ou même d'un grand nombre d'actes de vertus, petits ou même minuscules, travailler lentement à imiter la perfection divine et à satisfaire petit à petit aux exigences du Fils, nous n'aurions en fait abouti certainement qu'à une chose : tuer en notre vie l'Absolu ».⁸⁸³ Dans une confiance *audacieuse et téméraire*⁸⁸⁴, Thérèse est allée jusqu'au bout de la logique du dénuement, en refusant de « s'attribuer à soi-même »⁸⁸⁵ ses dons et ses vertus. C'est la pauvreté spirituelle sans fausse note, qui ne quitte pas des yeux l'avertissement du Christ : « sans moi vous ne

⁸⁷⁹ G. GAUCHER, « Thérèse : La petite voie de sainteté aujourd'hui », *art. cit.*, p. 25.

⁸⁸⁰ P. BLANCHARD, *Sainteté aujourd'hui...*, *op. cit.*, p. 53. C'est dans cette optique que nous comprenons que « ce qui rend la sainteté aimable, c'est qu'elle est humaine [...] » (Cl. FLIPO, « Vie spirituelle et sainteté », *VT* 179 (juillet-septembre 2005), p. 8), c'est-à-dire abordable et envisageable par tous, mais également fragile et humble au lieu d'être volontariste et accapareuse de mérites.

⁸⁸¹ *Ms C*, 2 v^o-3r^o.

⁸⁸² Selon la distinction entre le contenu d'une expérience, qui reste à venir, et son expression symbolique, à laquelle nous avons affaire ici (cf. C. DE MEESTER, *Les mains vides...*, *op. cit.*, p. 80).

⁸⁸³ A. von SPEYR, « La sainteté au quotidien », *art. cit.*, pp. 43-44.

⁸⁸⁴ Thérèse rappelle une histoire fantastique qu'elles avaient lue dans leur enfance – elle et Céline –, et qui illustre merveilleusement cette confiance surprenante. « Un roi, parti à la chasse, poursuivait un lapin blanc que ses chiens allaient bientôt atteindre, quand le petit lapin, se sentant perdu, rebroussa chemin rapidement et sauta dans les bras du chasseur. Celui-ci, touché de tant de confiance, ne voulut plus se séparer du lapin blanc, ne permettant à personne d'y toucher, se réservant lui-même le soin de le nourrir. "Ainsi, le bon Dieu fera-t-il avec nous, me dit-elle, si, poursuivis par la justice, figurée par les chiens, nous cherchons refuge dans les bras mêmes de notre Juge..." » (*CSG*, *op. cit.*, p. 52).

⁸⁸⁵ *CJ* 6.8.8. Thérèse « sent si bien que tout vient de Lui » (*CJ* 4.8.4).

pouvez rien faire »⁸⁸⁶. Et quand bien même vient de s'écouler l'une des années les plus riches spirituellement (cf. le manuscrit A, dont la rédaction s'achève le 20 janvier 1896, et son Acte d'Offrande en juin 1895), et exaltants au niveau humain (Marie Guérin et Céline sont entrées au Carmel lexovien vers la fin de l'été 1895, et l'Abbé Bellière est son premier frère spirituel depuis le 15 octobre 1895).

En effet, explique le père Massol, « la pratique de la pauvreté est avant tout une question d'esprit... La *pauvreté évangélique* n'est pas absence ou manque de biens, elle est **détachement**... On peut avoir très peu et être avare, avoir beaucoup et être pauvre en esprit. **La vertu est avant tout chose d'âme.** »⁸⁸⁷ Par ailleurs, surenchérit le père De Meester, « le pauvre d'esprit ne cherche pas anxieusement du regard le résultat, il ne compte pas sur le succès, il ne se demande pas avec inquiétude s'il a déjà fait beaucoup de progrès [...] »⁸⁸⁸. Ainsi, après avoir éprouvé ce que le père belge appelle « un profond sentiment d'inachèvement »⁸⁸⁹, Thérèse est entrée dans une nouvelle démarche : celle d'un abandon existentiel permanent et confiant. Et voici comment elle raisonnait, nous rapporte sœur Geneviève :

« On aime autant qu'on le peut, on le montre par des actes, mais lorsqu'on est impuissant et qu'on n'y arrive pas, on se confie à l'infiniment Miséricordieux. La doctrine thérésienne de la pauvreté spirituelle est construite à partir de l'expérience de quelqu'un qui, aussi longtemps qu'il s'appuie sur ses propres forces, n'arrive pas jusqu'au bout dans l'effort vers la sainteté. Car, soutenait encore Thérèse, quelle est l'âme qui ne désire pas posséder la vertu ! C'est la voie commune ! Mais que peu nombreuses sont celles qui acceptent de tomber, d'être faibles, qui sont contentes de se voir par terre et que les autres les y surprennent ! » (CSG, *op. cit.*, p. 22. Nous soulignons).

Aussi bien, Thérèse a accepté de descendre dans les profondeurs de sa fragilité, pour y déposer son rêve de sainteté. S'enfoncer dans l'humilité afin de reconnaître, avec bonne foi, et d'accueillir, avec bon cœur, la réalité de son néant, mais aussi afin de s'attacher « à la fidélité dans les "petites choses", champ de prédilection de l'homme pauvre, simple et ... réaliste. [...] Et ce faisant, [délivrant] la sainteté d'un grave préjugé qui l'entourait »⁸⁹⁰, et que nous avons déjà largement éventé. C'est la condition pour que Jésus descende à Son tour, en S'abaissant jusqu'à nous, pour Se reposer en notre cœur, et nous élever jusqu'à Lui. Oui, paradoxalement, l'accueil de sa petitesse et de sa faiblesse, l'humilité et la pauvreté spirituelle

⁸⁸⁶ Jn 15, 5.

⁸⁸⁷ R. MASSOL, *Vers la sainteté...*, *op. cit.*, p. 183. C'est l'auteur qui souligne.

⁸⁸⁸ C. DE MEESTER, *Les mains vides...*, *op. cit.*, p. 149.

⁸⁸⁹ C. DE MEESTER, *Dynamique...*, *op. cit.*, p. 381 ; sentiments auxquels aboutissent « l'expérience constante de sa faiblesse et de fautes, minimes il est vrai, mais réelles pour Thérèse, et l'infinitude de son idéal d'amour » (*ibid.*, p. 433). Voir aussi *Les mains vides...*, *op. cit.*, pp. 118-122.

⁸⁹⁰ C. DE MEESTER, « Dieu est plus grand que notre Cœur », *Carmel XVI* (1973), *Actualité de Thérèse de Lisieux*, p. 330.

élèvent et sanctifient l'homme⁸⁹¹. Notre abaissement ouvre à l'action de Dieu car plus on est humble, plus volontiers on agrée Ses grâces. Plus on se vide de soi, plus on peut se remplir de Dieu⁸⁹². Plus on se voit fragile et imparfait, plus on voudra bien s'appuyer sur le Seigneur. « De cette manière, précise Jean Clapier, la petitesse négative, caractérisée par notre faiblesse et notre imperfection, est prise dans un champ infiniment plus vaste [...] »⁸⁹³ : celui de la confiance⁸⁹⁴, dans le cadre de notre sanctification. Ainsi que le note avec justesse le père Hennaux,

« [...] il ne s'agit pas pour elle [Thérèse] de "transformer sa finitude en infinité", mais de laisser l'Infini "infiniter sa finitude". [...] Il ne s'agit pas d'abord pour la petite Carmélite de concilier le rien et le Tout ou d'égaliser le rien au Tout. Il s'agit de se laisser prendre par le mouvement du Tout qui se fait rien, le mouvement du Verbe Incarné et Crucifié. Le tout et le rien sont d'emblée liés, car le "propre de l'Amour est de s'abaisser." » (J.-M. HENNAUX, *Le mystère de la vie consacrée, Passion et enfance de Dieu*, coll. « Vie consacrée » 1, Namur, diff. Brepols, 1992. Le chapitre 7, « Pour une théologie de la vie contemplative », pp. 119-120. Nous soulignons).

En définitive, Thérèse était pénétrée de cette vérité selon laquelle une âme est d'autant plus dépendante de la grâce qu'elle aspire à une plus haute perfection. En fait, observe finement le père Rideau, « Thérèse conserve donc, mais purifié dans le détachement des actes mêmes, tout ce qu'elle semblait abandonner : l'héroïsme, l'ambition de grandeur et de sainteté, l'amour de la souffrance, le besoin de répondre à la soif d'amour et de consolation de Jésus... »⁸⁹⁵. En ne ressentant rien de "sensationnel" en elle, Jésus agissait à travers elle ; en ne recherchant rien, elle reçoit des lumières de Dieu ; en ne s'attribuant rien, elle vivra vertueusement. Ce qu'elle résume en commentant son ancien attrait pour Jeanne d'Arc :

« Je pensai que j'étais née pour la gloire, et cherchant le moyen d'y parvenir, le Bon Dieu [...] me fit comprendre aussi que ma gloire à moi ne paraîtrait pas aux yeux mortels, qu'elle consisterait à devenir une grande Sainte !!!... Ce désir pourrait sembler téméraire si l'on considère combien j'étais faible et imparfaite et combien je le suis encore après sept années passées en religion, cependant je sens toujours la même confiance audacieuse de devenir une grande Sainte, car je ne compte pas sur mes mérites n'en ayant aucun, mais j'espère en Celui qui est la Vertu, la Sainteté Même, c'est Lui seul qui se contentant de mes faibles efforts m'élèvera jusqu'à Lui et, me couvrant de ses mérites infinis, me fera Sainte » (*Ms A*, 32r°).

⁸⁹¹ « C'est l'humilité de Marie / Qui attira le Divin Roi / [...] L'Enfant Jésus dans les langes / Plutôt que [...] l'ardeur de ses anges / A préféré l'humilité » (*RP 1*, 12r°-12v°, *op. cit.*). Thérèse concluait déjà pour elle-même : « parce que j'étais petite et faible il s'abaissait vers moi » (*Ms A*, 49r°).

⁸⁹² En sachant que « dans les opérations surnaturelles, il y a deux activités conjointes mais non juxtaposées, celle de la nature ne commence pas de son côté ce que la grâce achèverait du sien, dès le principe elle agit comme élevée [...] Précisément parce que notre essence même et nos pouvoirs naturels d'action eux-mêmes sont docilité et potentialité à l'égard de Dieu [...] » (J. MARITAIN, *Distinguer pour unir...*, *op. cit.*, p. 508). Il est bon de le redire : la grâce est coopérante et prévenante, dans le sens où elle nous donne le *faire* et, auparavant, le *vouloir* (cf. *Phil 2*, 13).

⁸⁹³ J. CLAPIER, *Une voie de confiance et d'amour...*, *op. cit.*, pp. 152-153.

⁸⁹⁴ Cf. aussi C. DE MEESTER, *Les mains vides...*, *op. cit.*, p. 160-162.

⁸⁹⁵ E. RIDEAU, *Thérèse de Lisieux...*, *op. cit.*, p. 240.

Dès lors qu'elle veut recevoir sa sainteté de Dieu – qui est « la Sainteté Même » –, Thérèse peut espérer devenir une « grande sainte ».

3.4. Sixième récapitulation de sa conception de la sainteté

L'avant-dernier tronçon de la vie de Thérèse se conclut avec les « noces de Céline », le 24 février 1896⁸⁹⁶. De fil en aiguille, Thérèse s'est ingéniée, avec succès, à replacer les diverses pièces de la mosaïque de la sainteté.

D'abord, Thérèse renonce à comptabiliser ses actes de vertus, afin de multiplier à l'infini des actes d'amour. En effet, rapporte sœur Geneviève :

« Elle me disait souvent qu'elle ne voulait pas être "marchande des quatre saisons", parce qu'à ce métier-là, on ne gagne pas gros, mais sou par sou. "Il y a pourtant des âmes qui gagnent leur vie à cette petite échelle, il y en a qui demandent à être payées à mesure. Mais moi, disait-elle, je joue à la banque de l'amour... Je joue gros jeu. Si j'y perds, je le verrai bien. Je ne m'occupe pas des coups de bourse, c'est Jésus qui les fait pour moi, je ne sais si je suis riche ou pauvre, plus tard, je le verrai. » (CSG, *op. cit.*, p. 71 ; nous soulignons).

Cette déclaration recouvre plusieurs certitudes déjà rencontrées chez Thérèse. D'abord, « c'est Jésus qui fait tout », elle s'abandonne à Lui. Ensuite, elle ne se soucie pas du résultat de son travail ; elle le verra au Ciel. Par ailleurs, elle ne s'inquiète pas davantage d'avoir les mains vides, c'est Jésus qui les remplira. Enfin, l'image de l'échelle ne correspond pas à son idéal de sainteté : la sienne, c'est celle de l'ascenseur, que l'on va bientôt étudier. Au final, Thérèse préfère se laisser saisir par Dieu, dans la « force transformante et ascensionnelle de son propre amour »⁸⁹⁷. Pour preuve, à partir de février 1895, Thérèse accompagnera parfois sa signature des expressions « la toute petite Thérèse », « ta *toute petite* sœur », ou encore « votre *toute petite* fille »⁸⁹⁸. Ce sentiment de sa petitesse poussé à l'extrême, l'amena même à présenter à Jésus, dans sa prière de consécration à l'Amour miséricordieux, « tous les mérites des Saints [qui sont au Ciel et sur la terre], leurs actes

⁸⁹⁶ Que Thérèse raconte en *LT 181*, avec une plume poétique et généreuse en images célestes. Un mois plus tard – le 21 mars – Mère Marie de Gonzague est réélue au priorat, après sept tours de scrutin...

⁸⁹⁷ J. CLAPIER, « *Aimer jusqu'à mourir...*, *op. cit.*, p. 268. C'est aussi en ce sens que nous pouvons interpréter cette assertion, un peu sibylline de prime abord, du père Bro : « Un autre trait de sa sainteté [de Thérèse] est d'arriver à faire sans effort ce qui demande beaucoup d'efforts. Il est difficile de faire effort. C'est encore plus difficile de faire effort sans effort » (B. BRO, *Thérèse de Lisieux...*, *op. cit.*, p. 175) ; de laisser sans cesse agir le Christ en nous. On retrouve la même expression chez M. DROUZY, *La double vocation de Sainte Thérèse...*, *op. cit.*, p. 65, cité par P.-D. LINK, « Grâce et volonté dans la sanctification... », *art. cit.*, VT 117, p. 27). Voir aussi *supra*.

⁸⁹⁸ Nous temporisons donc l'affirmation de Dominique Perrier selon laquelle « Thérèse ne signe plus ses lettres par son nom de religieuse mais par "la toute petite Thérèse" » (D. PERRIER, *Une petite fille qui voulait être sainte*, *op. cit.*, p. 39). Cf. *LT 174* ; *LT 175* ; *LT 176* ; *LT 178* ; *LT 179* ; *LT 186* ; etc.

d'Amour et ceux des Saints Anges »⁸⁹⁹. Vraiment, c'est un amour qui s'abandonne à Jésus, auquel Thérèse demande de régler sa marche et d'inspirer ses gestes. Elle ne veut plus aimer autant qu'elle le peut, mais laisser l'Amour de Dieu l'envahir. Par sa consécration à l'Amour miséricordieux, Thérèse se place sous la loi de l'Amour. Ce souci fut l'axe de ses pensées et l'objet premier de sa consécration : vivre dans une « intime communion d'amour [au point que sa] vie devienne comme une pure transparence de la vie de Jésus. [...] C'est le maximum de l'imitation de Jésus, jusqu'à l'identification avec lui [...] c'est une sainteté qui montre Jésus à l'Église », admet le père Léthel⁹⁰⁰.

Ainsi s'est achevée le dégagement de la dominante ascétique, par le truchement de l'expérience de sa précarité d'abord, et dans la compréhension de la priorité de l'amour de Dieu à présent. « Sans exclure la nécessité de l'effort vertueux comme première exigence de la vie chrétienne (exigence ascétique) [...] toute perfection venant de Dieu, redit le père Wilhélem, une deuxième exigence (exigence mystique) est encore plus nécessaire [...] »⁹⁰¹ : celle de vivre sous les motions de l'Esprit. Aussi bien, les intuitions de Thérèse ne sont plus nourries par le désir de la souffrance qui purifie sa nature, la saisie de l'inanité de ses efforts dans sa conquête de la sainteté, ou l'assimilation de sa misère en se comparant aux autres saints, mais par la découverte de la Miséricorde infiniment aimante de Dieu. Dieu aime ce qu'elle accomplit pour Lui, et Il veut à son tour accomplir de grandes choses en elle : c'est-à-dire la faire sainte, depuis qu'elle Le lui a expressément demandé le 11 juin 1895, dans la prière centrale de sa vie, sa prière de consécration à l'Amour Miséricordieux de Dieu. L'acceptation de sa petitesse lui a été infiniment propice. Son souvenir permanent, pour peu qu'il soit serein et apaisé, lui a rappelé sa fragilité⁹⁰² et sa misère, certes, mais il l'a surtout invitée à s'en remettre à Dieu uniquement. Il n'est donc pas question de faire table rase de son passé de pécheur, pour, soi-disant, redémarrer sur de nouvelles bases. Thérèse nous montre que « les saints chrétiens sont tous des pécheurs pardonnés et non des personnages impeccables illustrant un idéal humaniste qui peut être fort éloigné de la perspective évangélique. Le bon larron, premier entré au Paradis, en est un exemple éminent »⁹⁰³.

⁸⁹⁹ *Pri 6, Offrande de moi-même...*, *op. cit.*

⁹⁰⁰ F.-M. LÉTHEL, *Connaître l'amour du Christ...*, *op. cit.*, p. 488. Car « la lumière resplendissante du visage du Christ s'irradie sur la face de ses serviteurs entrés en communion avec Lui » (P. D'ORNELLAS, *Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus...*, *op. cit.*, p. 24).

⁹⁰¹ F.-R. WILHÉLEM, « La question des dons du Saint-Esprit ... », *art. cit.*, pp. 268-269.

⁹⁰² Elle écrira aussi : « le souvenir de mes fautes m'humilie, me porte à ne jamais m'appuyer sur ma force qui n'est que faiblesse, mais plus encore ce souvenir me parle de miséricorde et d'amour » (LT 247, 2^{re}, *op. cit.*).

⁹⁰³ G. GAUCHER, « Thérèse : La petite voie de sainteté aujourd'hui », *art. cit.*, p. 25. La voie de Thérèse est celle du bon larron, avons-nous lu aussi sous la plume du père Bro.

Disons encore que la sainteté thérésienne est « tout simplement la vie quotidienne divinisée par l'amour », résume le père Philipon⁹⁰⁴, mais pas, contrairement à ce qu'avance le père Keating, « tout simplement les circonstances de la vie de tous les jours et ce que nous faisons avec elles »⁹⁰⁵. Thérèse reconnaît – elle l'admet et en éprouve de la gratitude – que l'Amour la meut de l'intérieur. Cet Amour Miséricordieux et prévenant brûle en elle tout ce qui n'est pas digne de Dieu, la transforme en Lui, en la consumant de l'intérieur et en rayonnant à travers elle, afin de faire d'elle un « relais diffusif »⁹⁰⁶ de Son Amour. Sa consécration à l'Amour Miséricordieux a encore assuré la synthèse, c'est-à-dire résolu la tension entre le "vouloir" devenir sainte (la thèse) et le "pouvoir" devenir sainte (l'antithèse)⁹⁰⁷. L'humilité, la pauvreté spirituelle, la simplicité et le dénuement intégral sont les dispositions intérieures indispensables de notre union à Dieu, qui garantira la perfection de notre état. Ce sont les termes incandescents qui habitaient la sainte lexovienne, et c'est ainsi qu'elle put dénouer les nœuds gordiens du jansénisme et du (semi-)pélagianisme, dont les erreurs menaceront toujours. Reconnue d'abord comme l'expression de la finitude humaine entamée par le péché et bien que restaurée par la grâce, la *petitesse* a accédé à un autre statut existentiel : la kénose⁹⁰⁸ qu'implique l'inhabitation divine. Comme l'a très justement noté le père Balthasar, « l'homme naturel veut monter, ou du moins se tenir debout »⁹⁰⁹. Mais le petit enfant en est incapable, et ses parents le savent. L'adolescent et l'adulte aussi en sont incapables, mais ils veulent se débrouiller tous seuls. Aussi bien, la *petitesse*, « symbolisée par la figure de l'enfant, [...] deviendra principalement "espérance pleine de confiance", comme celle de l'enfant vis-à-vis de son père [...] »⁹¹⁰. *Petitesse* et pauvreté en esprit, dont jamais Thérèse ne s'indignera d'en consentir l'aveu, garantit cette légèreté spirituelle qui, avec l'énergie et la bonne volonté, assure notre rapprochement de Dieu. Son programme de sainteté peut paraître pour le moins absolument radical, et au pis inhumain. Et c'est bien ce dont il s'agit. Thérèse désira ne plus être, puisque le néant signifie le non-être ; par humilité et dans un souci de vérité, mais plus encore parce qu'elle craignait de s'éloigner de Jésus et de Sa sainteté. Intention que réfléchissent ces deux vers : « Daigne m'unir à toi, Vigne Sainte et sacrée / Et mon faible rameau te donnera son fruit / Et je pourrai t'offrir une grappe dorée

⁹⁰⁴ M. M. PHILIPON, *Sainte Thérèse de Lisieux...*, op. cit., p. 307. « Le bienfait suprême de la spiritualité thérésienne est d'avoir ramené la sainteté à son invariable essence : le triomphe de l'amour » (*ibid.*, p. 309).

⁹⁰⁵ Th. KEATING, *St. Thérèse of Lisieux. A transformation in Christ*, op. cit., p. 12.

⁹⁰⁶ Selon la jolie expression de F. OUELLETTE, *Autres trajets avec Thérèse de Lisieux*, op. cit., p. 106.

⁹⁰⁷ Voir D. ZUAZUA, « Un caminito muy recto, muy corto... », art. cit., pp. 693-695.

⁹⁰⁸ Du grec « ἐκενόσεν ἑαυτόν » : « il s'est anéanti, vidé » pour désigner l'« appauvrissement volontaire du Christ dans l'incarnation, en Phil 2, 7 » (L. BOUYER, *Dictionnaire théologique*, Paris, Desclée, 1963).

⁹⁰⁹ H. U. von BALTHASAR, *Histoire d'une mission*, op. cit., p. 218.

⁹¹⁰ C. DE MEESTER, *Les mains vides...*, op. cit., p. 38.

[...] »⁹¹¹ ; « Jésus, Vigne sainte et sacrée, / Tu le sais, ô mon Divin Roi / Je suis une grappe dorée / Qui doit disparaître pour toi »⁹¹². Alors seulement Thérèse pourra pleinement recevoir l'être de Dieu, pour mener une existence théologale. Thérèse n'a pas cédé à la méprise quiétiste de réduire la petitesse à l'absence d'effort⁹¹³ et d'œuvres. Au contraire, elle l'a révélée dans toute sa richesse, à travers notamment l'image du grain de sable⁹¹⁴.

Telle sera la note capitale de son âme, livrée sur papier dans les derniers mois de vie de sa vie ; tel est le ton de ses dernières paroles, qui resteront gravées dans les mémoires de son entourage ; c'est la quintessence, enfin, de son message, que nous allons développer selon un découpage qui devrait nous en assurer une analyse progressive et ciblée. Nous avons divisé ce troisième et dernier chapitre en trois sections, ainsi que nous avons procédé pour les deux précédents. Après avoir analysé les implications de l'union à Jésus dans la sainteté (1.), nous étudierons la fonction des œuvres en lien avec la charité (2.), et l'envergure réelle de la communion des saints, que nous approcherons par plusieurs biais (3.). Thérèse, qui vient de conclure sa première autobiographie, est également sur le point d'entrer dans la dernière étape de son évolution. Son enseignement sur la charité en sera le signe distinctif⁹¹⁵ et la source jaillissante de sa "petite voie" – dont le manuscrit B constitue « la charte »⁹¹⁶. Ces dernières réflexions déboucheront sur une récapitulation du chapitre, avant d'entamer la conclusion générale du travail.

⁹¹¹ PN 5, 8 *Mon chant d'aujourd'hui*, mai 1894.

⁹¹² PN 25, 7, *Mes désirs auprès de Jésus*, automne 1895.

⁹¹³ Cf. M.-E. DE L'ENFANT-JÉSUS, *Ton amour a grandi avec moi*, op. cit., p. 120.

⁹¹⁴ Image, dont « la spiritualité [...] correspond merveilleusement à la sphère où se meuvent ses pensées. [...] D'abord, Thérèse] est presque réduite en poussière sous la pression de la souffrance. En outre, dans sa prière, elle est dans la sécheresse et l'aridité. [...] Ensuite,] depuis longtemps, elle aime les petites actions, les actions inaperçues. [Enfin,] Son idéal est l'amour, mais le chemin qui y conduit, on peut le décrire comme un effort pour s'effacer elle-même en tout, le résumer dans la devise : "Disparaître pour aimer" » (C. DE MEESTER, *Les mains vides...*, op. cit., p. 35).

⁹¹⁵ Voir P. DESCOUVEMONT, *Thérèse de Lisieux et son prochain...*, op. cit., pp. 105-167.

⁹¹⁶ C. DE MEESTER, *Les mains vides...*, op. cit., p. 106.

Chapitre troisième. Du 21 mars 1896 au 30 septembre 1897

L'élection de Mère Marie de Gonzague au priorat, le 21 mars 1896, plonge Thérèse dans les dix-huit derniers mois de sa vie. Lesquels débutent dans une densité spirituelle encore exceptionnelle, qu'elle consigne dans son second manuscrit : le manuscrit B (M)⁹¹⁷. À côté de cette euphorie spirituelle, se poursuivent les ravages, encore latents, de la tuberculose, dont apparaîtront les premiers symptômes mortels dans la nuit du jeudi 2 au vendredi 3 avril 1896⁹¹⁸ ; de même que s'épaissit la nuit de son âme. Thérèse n'en a presque rien dit, mais les ténèbres, qui étaient jusque là intermittentes, la submergent trois jours plus tard : le dimanche de Pâques, le 5 avril 1896. Dès ce jour, elle se voit ôtée la « jouissance de la foi »⁹¹⁹, avant d'être harcelée par des tentations contre sa foi. La sobriété de son témoignage ne le rendra pas moins bouleversant. C'est le langage martial qui exprime son amour combatif⁹²⁰ dans ses prières⁹²¹, qu'animent des souffrances morales, spirituelles et physiques. Ses poésies⁹²² accusent également la brutalité et la gravité de la phase aiguë du mal physique et de l'épreuve

⁹¹⁷ C'est la *LT 196*, 13 septembre 1896 à sœur Marie du Sacré-Cœur. « Les premières pages synthétisent et éclairent les suivantes » parce qu'elles ont été rédigées « tout à la fin » (C. DE MEESTER, *Les mains vides...*, op. cit., p. 106). La suite du texte correspond à la *LT 197* du 17 septembre 1896 (*ibid.*, p. 107). En effet, « les pages adressées à Jésus (M 2r-5v), sont datées du "8 septembre 1896" [...] La première partie, en revanche, les pages adressées à Marie (M 1r-v) [...] est manifestement écrite après réception de la lettre de Marie du 13 septembre 1896, et sans doute le "soir" (M 1r) de ce jour », du fait que Thérèse, « après avoir reçu la lettre de Marie datée du 13 septembre, [...] prend une troisième feuille, la plie autour des pages déjà écrites et remplit le premier folio recto-verso jusqu'à rencontrer (en serrant même son écriture à la fin) les pages déjà écrites précédemment, celles adressées à Jésus (C. DE MEESTER, *L'histoire d'une âme*, op. cit., pp. 310-311). Signalons enfin une étude récente du document : Cl. LANGLOIS, *Le poème de septembre. Lecture du Manuscrit B de Thérèse de Lisieux*, Paris, Cerf, 2002.

⁹¹⁸ Car les signes précurseurs – toux, enrouements persistants – se sont manifestés dès 1894, l'année où Thérèse commença à jeûner. Elle a eu sa première hémoptysie (crachat de sang) dans la nuit du Jeudi Saint au Vendredi Saint. À ce sujet, M. Bellet remarque avec acuité « cette inversion de Pâques et du vendredi saint, où le vendredi de la Passion est pour elle jour de joie, le dimanche de la Résurrection entrée dans la nuit » (M. BELLET, *Thérèse et l'illusion...*, op. cit., p. 99). Voir aussi F. OUELLETTE, *Je serai l'amour, trajets avec Thérèse de Lisieux*, op. cit., p. 320. Pour J.-F. Six, les « derniers dix-huit mois de la vie de Thérèse de Lisieux sont, littéralement, une nuit de Pâques » (J.-F. SIX, *Vie de Thérèse de Lisieux*, op. cit., p. 262).

⁹¹⁹ *Pri 17, Seigneur, Dieu des armées. Prière inspirée par une image représentant la vénérable Jeanne d'Arc*, hiver 1896-1897. « Sachant que l'état d'âme habituel de Thérèse était l'aridité, sa jouissance de la foi devait sans doute venir des "preuves" qu'elle recevait de l'efficacité de ses prières. Elle avait, de fait, bénéficié jusque-là d'une expérience vraiment exceptionnelle de réalisation de tous ses saints désirs » (E. RENAULT, *L'épreuve de la foi...*, op. cit., p. 63). On l'a constaté.

⁹²⁰ Thérèse doit « supporter patiemment l'absence de son Chevalier, le laissant combattre seul afin que lui seul ait l'honneur de la victoire ; [elle] se contentera de manier le glaive de l'Amour » (*LT 183, r°*, op. cit.).

⁹²¹ En témoigne par exemple *Pri 17, Seigneur, Dieu des armées*, op. cit., et son invocation à saint Sébastien (*Pri 18, r°-v°*, *Ô saints innocents... Ô saint Sébastien*, fin 1896-début 1897), composée pour sœur Geneviève.

⁹²² Thérèse y incarne ses pensées dans des symboles. Pour exemples les plus criants : *PN 36*, str. 2, *Jésus seul*, 15 août 1896, ou encore *PN 48*, début 1897 (?), qui porte le titre éloquent de *Mes armes*, que nous entendons comme un appel à l'aide. Enfin, le *PN 50* de mai 1897 est dédié à *Jeanne d'Arc*, la sainte de son enfance vers laquelle revient Thérèse, comme pour s'identifier à elle au seuil de sa propre passion.

spirituelle qu'elle traverse. Quant aux récréations pieuses, hormis « Saint Stanislas Kostka », toutes connotent une lutte⁹²³ plus ou moins forte, quand ce n'est pas de la pugnacité⁹²⁴. Au reste, si l'amour est ordinairement rendu dans un climat de paix – aussi bien pacifique que paisible –, la « voie de l'amour » n'est pas le chemin qu'empruntent les tièdes ou les indécis, mais les courageux, les entreprenants et ceux qui sont éprouvés par la vie.

Par ailleurs, son dernier hiver voit, en contrepoint de l'éclipse progressive du « lumineux flambeau de la foi », se lever une autre lumière : « le flambeau » de la charité⁹²⁵. Au mois de septembre 1896, elle achève le manuscrit B, qui trouve son sommet dans la découverte de sa vocation au cœur de l'Église. Par son témoignage, nous découvrons que la sainteté est authentique pour peu qu'elle soit inspirée, transfigurée et finalisée par l'amour pour Dieu, mais aussi par la charité envers le prochain. L'Amour-Charité est bel et bien dorénavant la composante essentielle de son enseignement sur la sainteté. Dans le cadre d'un élargissement de son attrait missionnaire, l'agir de Thérèse dérive de l'amour de Dieu⁹²⁶ et porte sur l'amour fraternel – lequel "tiendra la vedette" de son troisième manuscrit autographe⁹²⁷ – le second manuscrit autobiographique (C ou G)⁹²⁸ ; comme en prévision de sa mort d'amour.

Enfin, nous assistons à un désir renforcé de ressemblance et d'identification au Christ, surtout avec "l'affaire Léo Taxil"⁹²⁹ et les complications de sa tuberculose pulmonaire et intestinale, finalement diagnostiquée à un stade déjà bien avancé et désormais sans appel. Cette identification christique s'opère dans un climat de dépouillement extrême, qui apparaît plus que jamais comme « le milieu de vie de Thérèse »⁹³⁰.

Une dernière remarque d'ordre pratique. D'autres textes nous découvriront le tracé de

⁹²³ Nous avons déjà rencontré toutes ces pièces : celles consacrées à Jeanne d'Arc, mais aussi *La fuite en Egypte* (RP 6, *op. cit.*) et le *Triomphe de l'humilité* (RP 7, *op. cit.*).

⁹²⁴ Nous renvoyons le lecteur aux 6^{ème} et 7^{ème} récréations, qui mettent en scène des héros aux répliques vindicatives.

⁹²⁵ Ms C, 12r^o.

⁹²⁶ « [...] oui, c'est par amour pour le bon Dieu, puisque tout ce que je fais, les mouvements, les regards, tout, depuis mon offrande, c'est par amour. » (CJ 8.8.2).

⁹²⁷ Voir aussi Cl. LANGLOIS, *Lettres à ma Mère bien-aimée. Juin 1897. Lecture du Manuscrit C de Thérèse de Lisieux*, Paris, Cerf, 2007.

⁹²⁸ Voir *supra*.

⁹²⁹ Une certaine Diana Vaughan fait parler d'elle depuis quelques années. Ayant été affiliée à la secte du Palladium, elle en est sortie et s'est convertie au catholicisme. Elle a écrit des témoignages, et la communauté, qui a suivi de près les événements, a demandé à Thérèse de lui écrire une poésie, en guise d'encouragement ; ce dont elle fut bien incapable, l'inspiration lui ayant providentiellement manqué. Voir aussi *infra*, les notes 1116 et 1167, qui expliquent l'issue de l'histoire. Pour plus d'informations, nous renvoyons encore le lecteur au dernier ouvrage sur le sujet : *Fictions du diable : Démonologie et littérature de saint Augustin à Léo Taxil*, par F. LAVOCAT, P. KAPITANIAK, M. CLOSSON, et Collectif, Genève, Droz, 2007.

⁹³⁰ Selon l'expression du père De Meester (C. DE MEESTER, *Dynamique...*, *op. cit.*, p. 322).

sa pensée, le rythme de son existence et la lumière de ses formules précises et fermes. Outre les deux manuscrits mentionnés, nous allons faire appel aux dernières paroles de Thérèse, saisies à l'infirmierie⁹³¹ et retranscrites par des témoins oculaires et auriculaires. La confrontation en synopse de ces derniers entretiens sera saisissante et nous donnera de mieux suivre le compte à rebours de sa vie.

⁹³¹ Transférée le 8 juillet 1897, elle y décède le 30 septembre 1897. « Sa passion [...] va durer exactement cent quatre-vingt jours » (G. GAUCHER, *La passion de Thérèse de Lisieux...*, *op. cit.*, p. 46). C'est si long que Thérèse ne saura plus, à la fin, si elle est ou non à l'agonie (cf. *CJ* 30.9 : « Ma Mère ! N'est-ce pas encore l'agonie ?... Ne vais-je pas mourir ? »).

1. Première section : Si on savait « combien elle est puissante / Cette âme unie à son Divin Sauveur »⁹³²

Ce sont des pensées bien familières à Thérèse qui nous donnent la porte d'entrée de ces derniers mois : Dieu la fera sainte pour peu qu'elle reste petite, pauvre et humble, et qu'elle s'offre incessamment à Son Amour⁹³³.

Nous avons déjà enregistré que son union à Dieu, en la personne de Jésus, remonte à son enfance, et que Thérèse lui apposa des mots le jour de sa première communion⁹³⁴. Composante régulière de ses écrits⁹³⁵, le thème de l'union à Dieu occupe une place de choix dans son avant-dernière récréation intitulée « Le triomphe de l'humilité ». Thérèse y délivre, entres autres messages, celui selon lequel si nous nous unissons à Dieu, nous serons « aussi terribles que Lui »⁹³⁶. En fulminant, le personnage de Lucifer admet que la « parfaite Adonaïte entraîne à sa suite un grand nombre d'âmes » qui eussent pu être siennes autrement⁹³⁷. Notre union à Dieu nous donne en effet de participer à Son pouvoir d'attraction. Chandelier lumineux ou modeste lumignon au parfum néanmoins perceptible⁹³⁸, « lorsqu'une âme s'est laissée captiver [par Jésus, affirme Thérèse] [...], elle ne saurait courir seule, toutes les âmes qu'elle aime sont entraînées à sa suite ; cela se fait sans contrainte, sans effort, c'est

⁹³² RP 6, 11v°, *La fuite en Egypte*, op. cit. Union dont elle dit encore : « Je ne parlerai pas du moment même de l'union, parce que les paroles ne peuvent exprimer ce mystère incompréhensible qui ne doit nous être révélé qu'au Ciel... Je sais seulement qu'à ce moment la Trinité descendra dans l'âme de ma Céline chérie, et la possédera tout entière, lui donnant une splendeur et une innocence supérieure à celle du Baptême [...] » (LT 182, 2v° à sœur Geneviève, 23 février 1896, à l'occasion de la profession de sa grande sœur).

⁹³³ Cf. V. SION, *Réalisme spirituel...*, op. cit., p. 69.

⁹³⁴ « Jésus restait seul, Il était le maître, le Roi. Thérèse ne lui avait-elle pas demandé de lui ôter sa *liberté*, car sa *liberté* lui faisait peur, elle se sentait si faible, si fragile que pour jamais elle voulait s'unir à la Force Divine !... » (Ms A, 35r°, op. cit.).

⁹³⁵ Voir notamment LT 65, 1v°-2v°, op. cit., ou Ms A, 38r°, dont la note 151 (OC, p. 1256) renvoie à saint Jean de la Croix : « L'âme qui donne son affection à la créature [...] ne pourra donc en aucune façon s'unir à l'être infini de Dieu » (saint Jean DE LA CROIX, *Montée du Carmel*, I, 4, 4). Thérèse recommandera aussi de ne pas laisser son cœur « se remplir » des créatures, « trop petites pour remplir le vide immense que Jésus [y] a creusé [...] » (cf. LT 193, op. cit.) ; car comme on peut être pauvre en esprit et riches des dons de Dieu, on peut être marié et complètement tourné vers Dieu.

⁹³⁶ Ce que confirme le protagoniste saint Michel (RP 7, 3v°-4v°). Cette idée est aussi empruntée à saint Jean de la Croix : « Une âme unie à Dieu est terrible au démon comme Dieu Lui-même » (Maximes, n° 99). L'assertion était déjà retranscrite avec la même force dans un poème rédigé quelques mois auparavant : « L'Épouse du Roi est terrible comme une armée rangée en bataille, elle est semblable à un chœur de musique dans un camp d'armée » (citation du *Cantique des Cantiques*, en introduction de PN 48, *Mes armes*, op. cit., 25 mars 1897).

⁹³⁷ RP 7, 3v°, *Le triomphe de l'humilité*, op. cit. « Je ne réussis pas à damner les âmes possédées par Adonaï », en convient encore Baal-Zeboub (*ibid.*). Aussi Thérèse prie-t-elle Dieu, dans l'Acte d'Offrande, de « venir prendre possession de [son] âme » (Pri 6, 1v°, op. cit. ; nous ne pensons pas que l'expression renvoie à son désir de communier plus souvent qu'elle ne le pouvait, contrairement à ce que prétend la note 8 de Pri 6, OC, p. 1447).

⁹³⁸ Nous nous référons à ce texte : « Qu'importe que nos vases soient brisés puisque Jésus est consolé et que malgré lui le monde est obligé de sentir les parfums qui s'en exhalent et qui servent à purifier l'air empoisonné qu'il ne cesse de respirer » (LT 169, 2r°, op. cit.).

une conséquence naturelle de son attraction vers [Dieu] »⁹³⁹. Car, « c'est trop peu au saint de s'avancer seul vers son Dieu. Ce serait se "rétrécir" et se contenter de son seul profit. Il veut encore conduire vers la maison du Père, tous ceux qu'il lui a donnés [...] »⁹⁴⁰. Par ailleurs, « s'unir plus intimement à Lui », c'est Le laisser « imprimer en [nous sa] Divine Ressemblance », de manière à ce qu'Il ne puisse plus regarder notre âme sans Se contempler Lui-même⁹⁴¹. Par suite, être saint, c'est vivre l'inhabitation divine, qui cautérise la moindre blessure de péché, pulvérise la plus insignifiante trace d'opposition à Dieu, et anéantit le plus infime retour sur soi. Nous devons demeurer dans la pauvreté en esprit (1.1.), explique Thérèse dans une nouvelle synthèse et en nous replongeant dans son intuition centrale : « ne rien sentir », être « sans désirs » (1.1.1.) et « sans vertus » (1.1.2.) n'empêche absolument pas notre sanctification (1.1.3.). En effet, écrit-elle,

« [...] ce qui lui plaît [au bon Dieu] c'est de me voir aimer ma petitesse et ma pauvreté, c'est l'espérance aveugle que j'ai en sa miséricorde [...] comprenez que pour aimer Jésus, être sa victime d'amour, plus on est faible, sans désirs, ni vertus, plus on est propre aux opérations de cet Amour consumant et transformant... Le seul désir d'être victime suffit, mais il faut consentir à rester pauvre et sans force et voilà le difficile car "Le véritable pauvre d'esprit, où le trouver ? il faut le chercher bien loin" a dit le psalmiste... Il ne dit pas qu'il faut le chercher parmi les grandes âmes, mais "bien loin", c'est-à-dire dans la bassesse, dans le néant... Ah ! restons donc bien loin de tout ce qui brille, aimons notre petitesse, aimons à ne rien sentir, alors nous serons pauvres d'esprit et Jésus viendra nous chercher, si loin que nous soyons il nous transformera en flammes d'amour... Oh ! que je voudrais pouvoir vous faire comprendre ce que je sens !... C'est la confiance et rien que la confiance qui doit nous conduire à l'Amour... La crainte ne conduit-elle pas à la Justice ? » C'est-à-dire « la *Justice sévère* telle qu'on la représente aux pécheurs mais pas de cette *justice* que Jésus aura pour ceux qui l'aiment. » (note ajoutée par Thérèse)
(LT 197, r^o-v^o à sœur Marie du Sacré-Cœur, 17 septembre 1896).

⁹³⁹ Ms C, 33v^o-34r^o. Thérèse a compris que « non seulement Dieu agit *pour nous*, mais [que] son action nous met à l'œuvre, [que] son agir tend à nous rendre actifs ; il agit *en nous* afin d'agir *par nous* » (L. de SAINT-CHAMAS, *Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Dieu à l'œuvre*, op. cit., p. 400). En ce qui concerne la « loi de l'attraction spirituelle », voir. A. COMBES, *Sainte Thérèse de Lisieux et sa mission...*, op. cit., pp. 87-110. C'est, dans l'ordre spirituel, l'application de la loi d'attraction universelle découverte par le physicien anglais Newton, au XVIII^e siècle et selon laquelle « tous les astres du ciel s'attirent en raison directe de leur masse [plus la masse est grande, plus l'attraction est forte] et en raison inverse du carré de leurs distances [plus l'astre est éloigné d'un autre, moins il l'attire] » (P. DESCOUVEMONT, *Guide de lecture...*, op. cit., p. 217). Autrement dit, plus un astre [une âme] a une masse importante et plus il est proche d'un autre astre [Dieu], plus sa force d'attraction sera grande ; nous remercions Gérard Lemaire de nous avoir apporté des précisions. Notons enfin que la préoccupation apostolique du verset du *Cantique des cantiques* est typiquement thérésienne (pour une étude plus approfondie du verset, voir G. GAUCHER, « "Attire-moi, nous courrons..." : la prière missionnaire de Thérèse », VT 165 (2002), pp. 55-73). Saint Jean de la Croix, dans son *Cantique spirituel*, interprète dans le sens où le bien vient de Dieu, uniquement de Dieu, qui attire, tandis que la "course" est commune à la créature et à Dieu : « nous courrons » (cf. A. COMBES, *L'amour de Jésus...*, op. cit., p. 149).

⁹⁴⁰ J.-P. TORRELL, *Inutile sainteté ?...*, op. cit., p. 152.

⁹⁴¹ Inspiré du CS de saint Jean de la Croix, nous indique la note 2 de Pr 16, OC, p. 1454.

1.1. Sous la perpétuelle égide de la pauvreté en esprit : « ne rien sentir » (1897)

Le pauvre en esprit ne sent rien de son union à Jésus, ni de son Amour pour Lui, dans un sentir perceptible par les sens s'entend⁹⁴². Le pauvre en esprit ne perçoit aucune sensation, aucun des effets de la grâce en lui ; ce que recherchaient les adeptes d'une fausse mystique. Thérèse a eu cette intuition géniale que notre sanctification ne se fait pas à coup d'éclat, mais discrètement. Au lieu de s'attarder à des impressions toujours fugaces mais agréables, ou, au contraire, de s'inquiéter de la sécheresse de sa vie spirituelle, du peu d'ardeur de ses prières, du peu d'allant dans sa charité, de l'aridité de ses oraisons, du silence de Dieu, de l'absence de merveilleux et de réconfort spirituel dans sa vie, de ses défauts et de ses faiblesses. Bref, au lieu de rechercher les fruits de l'Amour en soi, Thérèse nous invite à tourner les yeux vers Dieu. C'est en cela aussi que consiste son réalisme, qui ne se réduit pas à un atavisme normand, mais s'étend à sa soif de vérité sur l'homme et à son refus de s'illusionner.

1.1.1. Être « sans désirs... »

Le pauvre en esprit ne veut pas davantage éprouver de désirs et en jouir. Thérèse a eu une certaine intelligence du désir, et on peut dire, avec le père Bro, « qu'elle était Docteur du désir [...]. Mais Thérèse sait que le désir peut se gâter. [...] Il ne s'agit pas pour elle de ne plus désirer, mais d'entrer dans les purifications du désir que celui qu'elle aime veut pour elle. »⁹⁴³ Quand elle avoue que le désir de sainteté est « une consolation, que Jésus accorde parfois aux âmes faibles comme la [sienne] (et ces âmes sont nombreuses) »⁹⁴⁴, ce n'est pas pour en conclure que ce désir n'est pas indispensable, surtout quand on sait que son emploi ne

⁹⁴² Cela n'empêcha pas Thérèse de connaître « intuitivement par la connaturalité des effets de l'Esprit en elle [...] par affinité, par le fait de ne faire qu'un avec Lui (*by a being-at-one-with*) [...] interpersonnellement [...] » (K. RUSSEL, « Is Therese of Lisieux really a modern saint ? », http://findarticles.com/p/articles/mi_qa3885/is_200110/ai_n8980154/). Ainsi, J. Wu (« The Science of Love. A Study on the teaching of Thérèse of Lisieux », Dublin, 1941, p. 31) parle de « *feeling* », pour démontrer combien l'âme de Thérèse est « comme une pellicule extrêmement sensible, qui enregistre même les moindres mouvements de la grâce » (cité dans C. DE MEESTER, *Dynamique...*, *op. cit.*, p. 445). D'autres fois, Thérèse dit qu'elle *sent* pour exprimer une intuition du cœur, une « intuition spirituelle », « au-delà des concepts des mots », ou pour évoquer son expérience, par opposition à ce qu'elle croit, qui renvoie plutôt à son imagination (cf. S. PINCKAERS, « L'humilité chez Thérèse de Lisieux : clé herméneutique de la théologie », in : D. CHARDONNENS, Ph. HUGO (dir.), *L'apport théologique de sainte Thérèse ...*, *op. cit.*, p. 114).

⁹⁴³ B. BRO, *Le murmure et l'ouragan...*, *op. cit.*, p. 122.

⁹⁴⁴ LT 197, 1^{re}, *op. cit.*

fit qu'augmenter chez elle avec le temps⁹⁴⁵. Rien à voir non plus avec les sentiments de faiblesse, qui peuvent générer des tourments sur la question de notre salut⁹⁴⁶. « Être sans désirs » rend propice le véritable abandon confiant à Dieu, dont on espère obtenir les impulsions nécessaires. Les *désirs* de sainteté et de perfection sont présents en l'intéressé qui vit dans la pauvreté spirituelle, seulement il n'en profite pas, ou bien il refuse de se les approprier s'il les ressent vivement en lui, et il ne s'en vante ni ne s'y attarde. Dans un langage sanjuanien, la "volonté désirante" de Thérèse a subi des purifications successives. D'abord, elle désira souffrir pour Jésus, avant d'accepter les souffrances comme des dons de Dieu et d'en faire alors sa joie. Elle désira aussi le Ciel pour aimer Dieu sans réserve, avant de perdre l'objet de son espérance et de ne plus pouvoir en apprécier l'attente, à partir de Pâque 1896. Elle désira encore mourir, dans l'impatience de retrouver l'Aimé, avant de s'en remettre à Sa volonté et de cesser de relever les dates anniversaires quand elle sera à l'infirmerie. Pareillement enfin pour son désir d'entrer au couvent. Au final, ses désirs furent multiples, avant de se ramener à « celui d'aimer Jésus à la folie »⁹⁴⁷ et d'« accomplir parfaitement sa volonté »⁹⁴⁸. Jusqu'à la fin, Thérèse fut animée du double désir de sainteté et de perfection, mais il évolua. Sans jamais obturer le désintéressement de son amour, son désir de sainteté se mua en certitude que la sainteté vient de Dieu ; comme son désir de perfection s'acclimata avec son imperfection native, et irrémédiable sans la grâce.

1.1.2. « ...ni vertus »

Quant aux vertus, Thérèse ne conteste pas davantage leur importance, puisqu'elles nous rendent plus facile l'exercice des autres vertus (en raison de leur connexité) et notre rapprochement de Dieu. Si les actes de vertus composent un appoint bien dérisoire comparativement à la grâce de Dieu, ils sont néanmoins bien nécessaires, et même indispensables : ils donnent corps à la grâce, et à nos élans vers Dieu ; ils permettent le réajustement entre notre nature et les dons de Dieu. Par suite, ce n'est pas littéralement⁹⁴⁹ que

⁹⁴⁵ L. de SAINT-CHAMAS, *Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Dieu à l'œuvre*, op. cit., p. 181. L'auteur analyse le thème et en recense l'usage chez Thérèse dans les pages 170-234 de l'ouvrage cité.

⁹⁴⁶ C'est en ce sens que nous entendons cette recommandation de Thérèse, en *LT* 249, r° à sœur Marie de la Trinité (Fragments), mi-juillet (?) 1897 : « Je ne veux pas que vous soyez triste. Vous savez quelle perfection je rêve pour votre âme, (...) j'ai pitié de votre faiblesse [...] » (cf. aussi *PA*, p. 491).

⁹⁴⁷ *Ms A*, 82v°.

⁹⁴⁸ Cf. *Pri* 6, *Offrande de moi-même...*, op. cit.

⁹⁴⁹ Même pour avancer que Thérèse était ainsi « une vraie pauvre » (cf. L.-M. DE SAINT-JOSEPH, « La pauvreté spirituelle chez saint Thérèse de L'Enfant-Jésus » ; *Carmel*, 1955, p. 187 ; V. SION, *Réalisme*

nous comprenons l'expression « sans désirs ni vertus », mais dans le sens où il faut « évacuer tout esprit de propriété, tout sentiment de possession »⁹⁵⁰, d'une part, et toute sensation de jouissance et de perception⁹⁵¹ sensible, d'autre part. Par conséquent, Thérèse ne veut pas seulement « dire : "sans désirs" sentis ni "vertus" brillantes. »⁹⁵² Elle veut rester humble par rapport à ses désirs et aux vertus qu'elle pratique. Il nous paraît que le père Balthasar exprime avec justesse et profondeur ce qui se passa chez elle :

« Thérèse n'aime pas sa propre faiblesse pour elle-même. Elle aime plutôt cet état qui lui permet de rencontrer plus réellement, plus ouvertement, l'amour de Dieu. La faiblesse, non seulement la faiblesse physique, mais aussi la faiblesse morale, lui donne pour la grâce une sensibilité déterminée qu'elle n'aurait pas sans ses fautes. La vision chrétienne qu'a Thérèse du temps comme d'une rencontre sans cesse nouvelle et actuelle avec l'éternité requiert cette sensibilisation extrême de l'âme afin qu'elle soit à tout instant exposée à toute la force de l'amour de Dieu. Mais, dans ce monde déchu, cela n'est possible que par une humiliation sans cesse nouvelle. Sans elle, l'âme se mettrait bientôt au repos [...] »
(H. U. von BALTHASAR, *Histoire d'une mission*, op. cit., p. 222. Nous soulignons).

Par suite, et dans le même ordre d'idées, nous pensons également que ses scrupules ont cédé la place à une conscience extrêmement délicate. Comme le dit joliment Victor Sion, « minute par minute », Thérèse a eu « la délicatesse d'un amour [pour Jésus] qui ne laisse rien passer sans [le Lui] offrir ».⁹⁵³ Femme d'exception, Thérèse n'a, en effet, pas moins une conscience affûtée et permanente de sa *fragilité* – je reprends son vocabulaire –, de sa *misère*, de son *néant*, de sa *petitesse*, de son *impuissance*, de ses *faiblesses*, de ses *manquements*, de ses *fautes*, de ses *sottises*, de ses *infirmités*, et de ses *imperfections*. Cependant, elle n'épilogue pas sur ces lâchetés intempestives. Du reste, Thérèse précise elle-même que, parfois, « malgré tous [leurs] efforts, le bon Dieu laisse des faiblesses à certaines âmes, parce que cela leur serait très préjudiciable d'avoir de la vertu sentie, c'est-à-dire qu'elles croient en posséder et que les autres leur en reconnaissent »⁹⁵⁴. Dieu, commente le père Sion, « pouvait même créer des âmes si parfaites qu'elles n'auraient eu aucune des faiblesses de notre nature. Mais non, il met ses délices dans de pauvres petites créatures faibles et misérables... Sans doute que cela lui plaît mieux ! »⁹⁵⁵ Au final, l'expression ne peut être interprétée dans un sens littéral que si l'on sait que Thérèse voulait afficher une franche opposition contre l'idée habituelle de son milieu, et selon laquelle il fallait grandir dans la vertu et acquérir des mérites, en vue d'une

spirituel..., op. cit., p. 121, note 2 ; S.-J. PIAT, *À la découverte de la voie d'enfance*, Paris, 1964, pp. 241-242 ; S. DESTREMPES, *Thérèse de Lisieux...*, op. cit., p. 197.

⁹⁵⁰ F.-R. WILHÉLEM, « "Plus on est faible, sans désirs, ni vertus..." », art. cit., p. 122.

⁹⁵¹ C. DE MEESTER, *Dynamique...*, op. cit., p. 254.

⁹⁵² C. DE MEESTER, *L'"Histoire d'une âme"...*, op. cit., p. 344.

⁹⁵³ V. SION, *Réalisme spirituel...*, op. cit., p. 64.

⁹⁵⁴ CSG, op. cit., p. 150. Nous soulignons.

⁹⁵⁵ *Ibid.*, p. 29. Puisque « plus nous sommes faibles, plus nous avons besoin de son amour » (V. SION, *Réalisme spirituel...*, op. cit., p. 123), et c'est seulement dans ces conditions que l'on tendra les bras vers Dieu !

sainteté que seuls les tout grands pouvaient atteindre. Thérèse, rappelons-nous, fut éduquée dans la pratique de la vertu, et elle s'y employa de tout son cœur. À présent, sa faiblesse reconnue, et le dépouillement le plus total étant son pain quotidien, elle raisonne différemment. Il faut être « sans vertu » et ne s'appuyer que sur Dieu. Par là, Thérèse se dresse contre « le moralisme volontariste qui fait essentiellement dépendre la sainteté des actes personnels et bien souvent violents, plus ou moins indépendants de l'action divine, ce que [son] époque appelait couramment "vertu". »⁹⁵⁶

La pauvreté d'esprit est donc le "co-efficent" indispensable de la sainteté thérésienne, laquelle nécessite le dépouillement intégral de la plus négligeable assurance en son auto-justification, jusqu'à se désister du désir de voir les fruits d'éventuelles victoires ; jusqu'à renoncer même au succès. C'est en ce sens que nous comprenons cette apostrophe de Thérèse à sœur Geneviève : « Ce qui vous est nécessaire maintenant, ce n'est pas de pratiquer des vertus héroïques, mais d'acquérir l'humilité. Pour cela, il faudra que vos victoires soient toujours mêlées de quelques défauts, de sorte que vous n'y puissiez penser avec plaisir... »⁹⁵⁷. De fait, nota Thérèse « "la voie de l'homme n'est pas en son pouvoir" mais nous nous surprenons tout de même à désirer ce qui brille »⁹⁵⁸. La sainteté qu'elle promeut est donc diamétralement opposée à celle qui veut *éblouir*⁹⁵⁹, impressionner, être inabordable, *incompréhensible*⁹⁶⁰, inimitable⁹⁶¹ et *extraordinaire*⁹⁶², pour reprendre les épithètes qu'elle proscrit. D'une part, cette conviction s'enracine, notamment, dans sa piété : « Ces paroles d'Isaïe : "Qui a cru à votre parole... Il est sans éclat, sans beauté... etc. ont fait tout le fond de ma dévotion à la Sainte Face, ou, pour mieux dire, le fond de toute ma piété. Moi aussi, dira-t-elle deux mois avant de mourir, je désirais être sans beauté, seule à fouler le vin dans le pressoir, inconnue de toute créature..." »⁹⁶³. D'autre part, Thérèse a « divinisé l'ordinaire de la vie », aimait répéter le Père Piat⁹⁶⁴. Elle a voulu nous rejoindre dans notre vie de tous les jours

⁹⁵⁶ L. MENVIELLE, *Thérèse docteur racontée par le père Marie-Eugène*, op. cit., p. 346.

⁹⁵⁷ CSG, op. cit., p. 22.

⁹⁵⁸ LT 243, 1v° à sœur Geneviève, 7 juin 1897.

⁹⁵⁹ Mère Agnès témoigne : « Je lui rapportais ce qui m'avait été dit sur les honneurs rendus au Tzar de Russie en France. "Ah ! ça ne m'éblouit pas tout ça ! Parlez-moi du bon Dieu, de l'exemple des Saints, de tout ce qui est vérité..." » (CJ 3.9.1), rétorqua Thérèse.

⁹⁶⁰ LT 226, 2r°, op. cit.

⁹⁶¹ Par exemple elle dira à la fin de sa vie : « cela ne ressemblerait pas à ma petite voie... mourir d'amour après la Communion, c'est trop beau pour moi ; les petites âmes ne pourraient imiter cela » (CJ 15.7.1). Et Thérèse aurait précisé à sœur Marie de la Trinité : « Dans ma petite voie, il n'y a que des choses très ordinaires ; il faut que tout ce que je fais les petites âmes puissent le faire » (CSM, op. cit., VT 73, p. 64).

⁹⁶² « Il y en aura pour tous les goûts, excepté pour les voies extraordinaires » (CJ 9.8.2).

⁹⁶³ CJ 5.8.9.

⁹⁶⁴ Cité par P. DESCOUVEMONT, « Le Père Stéphane Piat. Un franciscain... », art. cit., p. 174. Nous retrouvons la même expression chez M. M. PHILIPON, *Sainte Thérèse de Lisieux...*, op. cit., p. 133.

et être à nos côtés dans la trame de notre quotidien⁹⁶⁵, en précisant que celui-ci se vit, pour la plupart d'entre nous, dans la sécheresse et le commun. Un autre extrait épistolaire de Thérèse, encourage cette interprétation :

« Parfois lorsque je lis certaines traités spirituels où la perfection est montrée à travers mille entraves, environnée d'une foule d'illusions, mon pauvre petit esprit se fatigue bien vite, je ferme le savant livre qui me casse la tête et me dessèche le cœur et je prends l'Écriture Sainte. Alors tout me semble lumineux une seule parole découvre à mon âme des horizons infinis, la perfection me semble facile, je vois qu'il suffit de reconnaître son néant et de s'abandonner comme un enfant dans les bras du Bon Dieu. [...], je me réjouis d'être petite puisque les enfants seuls et ceux qui leur ressemblent seront admis au banquet céleste. Je suis bien heureuse qu'il y ait plusieurs demeures dans le royaume de Dieu, car s'il n'y avait que celle dont la description et le chemin me semblent incompréhensibles, je ne pourrais y entrer. » (LT 226, 2r°, *op. cit.*).

Avec Thérèse, explique le père Blanchard, « le temps n'est plus où la sainteté était un thème réservé aux moines dans leurs cellules et aux théoriciens de la théologie mystique dans l'élaboration de leurs savants traités de spiritualité, constructions qui nous effraient par leurs dimensions, par leurs complications et par leurs abstractions »⁹⁶⁶. Aussi bien, elle pouvait assurer : « Pour moi je trouve la perfection bien facile à pratiquer, parce que j'ai compris qu'il n'y a qu'à prendre Jésus par le Cœur »⁹⁶⁷.

1.1.3. Sainteté et vérité sur l'homme

Thérèse voulait « voir les choses sous leur vrai jour »⁹⁶⁸. Aussi bien sa conception de la sainteté se conçoit également dans le sillage de cette citation : « Qu'est-ce que la vérité ? Faites que je voie les choses telles qu'elles sont, que rien ne me jette de poudre aux yeux »⁹⁶⁹. Thérèse ne conteste pas la sainteté de ceux qui n'hésitèrent pas à mettre en péril leur santé, et elle-même, au début, n'y regarda pas toujours de très près la sienne. Cependant, et elle le répète un mois plus tard, au jour anniversaire de sa consécration à l'Amour Miséricordieux, elle *sait* « [...] qu'il y a des saints qui passèrent leur vie à pratiquer d'étonnantes mortifications pour expier leurs péchés ; mais que voulez-vous – Thérèse s'adresse à nouveau à l'abbé Bellière –, "Il y a plusieurs demeures dans la maison du Père Céleste", Jésus l'a dit et c'est pour cela que je suis la voie qu'Il me trace. Je tâche de ne plus m'occuper de moi-même

⁹⁶⁵ L. SANKALÉ, *Thérèse, dis-nous ton secret*, Paris, Le Sarment/Fayard, 1998, p. 13.

⁹⁶⁶ P. BLANCHARD, *Sainteté aujourd'hui...*, *op. cit.*, p. 21.

⁹⁶⁷ LT 191, 1r°-1v° à Léonie, 12 juillet 1896, *op. cit.*

⁹⁶⁸ Cf. CJ 9.5.1. Ainsi, tout en se défiant des illusions (*Ms A*, 78r°), elle était consciente des lumières qu'elle recevait et ne les remettait pas en cause (Cf. *Ms A*, 32r°).

⁹⁶⁹ CJ 21.7.4.

en rien, et ce que Jésus daigne opérer en mon âme je le lui abandonne, car je n'ai pas choisi une vie austère pour expier mes fautes, mais celles des autres »⁹⁷⁰.

Thérèse a ainsi rétabli le lien indéfectible entre la vérité et l'humilité, « Puisque cette vertu [d'humilité] n'est autre que la vérité »⁹⁷¹. Ce n'est pas casuellement qu'elle a scellé son existence par cette couple de mot⁹⁷², dont sa sainteté était pétrie. La sainteté qu'elle préconise diffère en effet de celle qui ponctuait les hagiographies édictées par « l'image d'une sainteté pieuse et moralisante dont la caractéristique centrale [était] "l'héroïcité des vertus", réservée à quelques personnalités de haute volonté "mises sur les autels" »⁹⁷³, et qui ne forme pas l'arrière-fond uniquement de la spiritualité de son époque. Ces hagiographies ne tarissent pas en récits fabuleux et anecdotes stupéfiantes, à la manière de chroniques de prodiges mises aux enchères. Du coup, note avec justesse le père Marie-Eugène, « cette spiritualité ne connaissait pas non plus une vaste extension, car les gens qui avaient la force de la vivre étaient relativement rares »⁹⁷⁴. Or, si la sainteté n'exclut pas l'aspect prodigieux, elle ne les exige pas non plus, pour les raisons que nous avons déjà soulevées.

La sainteté de Thérèse ne prétend pas pour autant gommer les imperfections humaines. Thérèse « transforme ses limites en opportunités d'aimer Jésus tout au long de la journée » ; la seule manière de « *tirer avantage de ses propres misères* »⁹⁷⁵. Sans les désirer, elle s'en sert comme autant de points d'insertion à l'humilité, des points d'ancrage à la petitesse, des points d'appuis à l'action de la grâce, et de nouveaux points de départs après la chute. Impossible non plus de croire un instant que la sainteté présentée par Thérèse est inférieure aux autres susmentionnées. Elle ne nie pas l'aspect de la lutte et des efforts à réaliser pour tendre vers la perfection. Elle y insiste même parfois, nous l'avons noté récemment encore. L'essentiel de son enseignement est pourtant ailleurs⁹⁷⁶ : dans une conscience de notre intériorité qui influe sur l'extérieur. Sa sainteté est la *disposition* d'une volonté qui, après avoir accepté

⁹⁷⁰ LT 247, 2v°, *op. cit.* C'est la vocation même de l'ordre du Carmel.

⁹⁷¹ RP 8, 2r°, *Saint Stanislas Kotska, op. cit.*

⁹⁷² Le jour de sa mort, Thérèse dit : « Oui, il me semble que je n'ai jamais cherché que la vérité ; oui, j'ai compris l'humilité du cœur » (CJ 30.9).

⁹⁷³ G. M. NISSIM, « La sainteté de Dieu dans nos fragilités humaines », *art. cit.*, p. 667.

⁹⁷⁴ M.-E. DE L'ENFANT JÉSUS, *Ton amour a grandi avec moi...*, *op. cit.*, p. 54.

⁹⁷⁵ L. J. GONZÁLEZ, *i limiti umani di una grande santa, op. cit.*, p. 67. Dommage que l'auteur ait délibérément laissé de côté la dimension surnaturelle – pourtant largement dominante dans l'entreprise de Thérèse –, dans son dessein de montrer comment Thérèse avait réussi « à insérer son humanité dans un processus authentique et constant de croissance et de maturation » (*ibid.*, p. 115), mais une *maturation* qui est envisagée du point de vue humain uniquement.

⁹⁷⁶ La question n'est pas de savoir si Thérèse aurait, oui ou non, abondé dans le sens de Monseigneur Brugues, qui écrit que « la perfection n'est pas autre chose que la face proprement morale de l'unique vocation des baptisés à la sainteté » (J.-L. BRUGUÈS, *Si tu veux être parfait*, Paris, Cerf, 1995, p. 139). Car cette affirmation nous paraît maintenir une dichotomie regrettable entre l'aspect moral (ou ascétique), et mystique, d'une seule et même réalité : Dieu est notre sainteté.

humblement son impuissance radicale pour s'assurer le Salut, tend les bras vers les initiatives divines. Aussi bien, quand on lui disait qu'elle avait « dû *beaucoup lutter pour arriver à être parfaite* », elle répondait : « Oh ! ce n'est pas cela !... », en ajoutant⁹⁷⁷ que la sainteté « n'est pas dans telle ou telle pratique, [mais qu'] elle consiste en une disposition du cœur qui nous rend humbles et petits entre les bras de Dieu, conscients de notre faiblesse, et confiants jusqu'à l'audace en sa bonté de Père. »⁹⁷⁸ Au lieu de la défection, c'est l'accueil d'une prise en charge surnaturelle. Or, à compter du moment où l'homme renonce aux expédients humains, dès l'instant qu'il « conçoit toute réalité comme une grâce et se résout à se laisser agir par Dieu, il entre dans l'ordre mystique »⁹⁷⁹ et se laisse sanctifier. Le père Philipon l'avait observé :

« La tendance mystique, d'un élan décisif, se fixe dans l'amour, foyer de toute vie. De plus en plus transformées en Dieu par l'amour, les âmes ne sont attentives qu'à vivre de lui. Ici, l'amour est tout. [...] Selon ces perspectives, l'amour devient le centre d'une âme. Rien dans sa vie intérieure ou dans son activité au-dehors n'échappe à cette impulsion motrice et universelle de l'amour. La vie spirituelle n'est pas une recherche de sa propre perfection, mais le désir d'une totale transformation en Dieu "à la louange de sa gloire" [Eph 1, 14]. L'âme, magnifiquement fidèle et se dépassant elle-même, visé moins à la pratique détaillée de chaque vertu qu'à se laisser "consommer dans l'unité" avec Dieu par l'amour. Toute son occupation, "tout son office est d'aimer" [Sainte Thérèse d'Avila] »
(M. M. PHILIPON, *Sainte Thérèse de Lisieux...*, op. cit., pp. 86-87. Nous soulignons)⁹⁸⁰.

Aussi bien, Thérèse songeait à cette allégorie, selon laquelle nous devons tendre les bras vers Dieu, pour Le convaincre également de nous soulever jusqu'à Lui. Quand Céline lui demanda :

« *Croyez-vous que je puisse espérer être près de vous au Ciel ? cela me semble impossible, c'est comme si l'on faisait concourir un petit manchot pour attraper ce qui se trouve en haut d'un mât de cocagne.* – [Thérèse reprend :] Oui mais !, s'il se trouve là un géant qui prend le petit manchot sur son bras, l'élève bien haut et lui donne l'objet désiré ? ... C'est comme cela que le bon Dieu fera avec vous, mais il ne faut pas vous en occuper, il faut dire au bon Dieu : "Je sais que je ne serai jamais digne de ce que j'espère, mais je vous tends la main comme une petite mendiante et je suis sûre que vous m'exaucerez pleinement, car vous êtes si bon !" » (*CSG*, op. cit., p. 188).

⁹⁷⁷ Ce sont les *Novissima Verba* qui apportent cette précision. L'authenticité du texte est controversée. Pourtant, cet ajout ne devrait pas poser problème, si l'on interprète cette *disposition* comme « l'adhésion à la volonté de Dieu, d'autant plus intime et ferme que la conviction de son propre rien est plus profonde et nourrie par les "petits" » (E. ZOFFOLI, *Teresa di Lisieux...*, op. cit., p. 218), et non pas comme un mouvement d'intention uniquement.

⁹⁷⁸ *CJ* 3.8.2.

⁹⁷⁹ A. COMBES, *Introduction à la spiritualité de Thérèse...*, op. cit., p. 493.

⁹⁸⁰ En revanche, nous pensons que c'est mal poser le problème en disant que « seule l'ascèse conduit à la mystique [et que] la formation du caractère doit passer avant toute préoccupation de grâces d'oraison » (*ibid.*, p. 86). Cette position s'origine dans la fracture opérée entre l'ascétisme et la mystique, et que plusieurs théologiens de renom ont tenté de résorber. Thérèse a vécu ce qu'ont expérimenté les plus grands saints – le frère Suzo, par exemple, a passé vingt années de sa vie dans les plus cruelles mortifications ! –, mais elle a plus rapidement réajusté le tir : après être entrée dans la phase mystique dès ses trois ans (Thérèse ne refusa rien au bon Dieu dès cet âge), le versant ascétique reprit le dessus après la mort de sa maman. Et tout en déplorant les excès de l'ascèse, elle n'en a pas moins voulu comprimer les mauvaises tendances de sa nature dans un premier temps. Tout dépend de l'esprit que l'on y met et qui nous motive, on l'a vu ; la mystique ne supprime pas l'ascèse, et vice-versa.

Or, là est la difficulté : dans l'accueil et le maintien de cette inclination spirituelle qui réunit trois éléments familiers et contigus chez Thérèse. Ces trois facteurs composent la synthèse exprimée dans ce que nous avons appelé le tiercé gagnant (1.2.) de la sainteté thérésienne, avant d'aboutir à l'analogie de l'ascenseur (1.3.) ; suivra l'inventaire des éléments principaux de la section, relativement à sa conception de la sainteté (1.4.).

1.2. Le "tiercé gagnant" de la petitesse

Un mois après avoir été transférée à l'infirmerie, Thérèse accède à la demande de Mère Agnès de lui expliquer « ce qu'elle entendait par "rester petit enfant devant le bon Dieu" ». Du coup, elle élucide l'apparent dilemme de la sainteté, qui implique, concrètement, de « reconnaître son néant » (1.2.1.), de « ne point s'attribuer à soi-même les vertus qu'on pratique » (1.2.2.) et de « ne point se décourager de ses fautes » (1.2.3.) ; ce qui revient à s'abandonner comme un petit enfant (1.2.4.). Écoutons-la : « ce texte capital nous fournit les traits essentiels de l'humilité thérésienne »⁹⁸¹ et une véritable synthèse récapitulative de sa conception de la sainteté.

« 1) C'est reconnaître son néant, attendre tout du bon Dieu, comme un petit enfant attend tout de son père ; c'est ne s'inquiéter de rien, ne point gagner de fortune. Même chez les pauvres, on donne à l'enfant ce qui lui est nécessaire, mais aussitôt qu'il grandit son père ne veut plus le nourrir et lui dit : Travaille maintenant, tu peux te suffire à toi-même. C'est pour ne pas entendre cela que je n'ai pas voulu grandir, me sentant incapable de gagner ma vie, la vie éternelle du Ciel. Je suis donc restée toujours petite, n'ayant d'autre occupation que celle de cueillir des fleurs, les fleurs de l'amour et du sacrifice, et de les offrir au bon Dieu pour son plaisir. Être petit, 2) c'est encore ne point s'attribuer à soi-même les vertus qu'on pratique, se croyant capable de quelque chose, mais reconnaître que le bon Dieu pose ce trésor dans la main de son petit enfant pour qu'il s'en serve quand il en a besoin ; mais c'est toujours le trésor du bon Dieu. Enfin, c'est de 3) ne point se décourager de ses fautes car les enfants tombent souvent, mais ils sont trop petits pour se faire beaucoup de mal » (CJ 6.8.8).

Reprenons chacun de ces trois points dans le détail.

1.2.1. Être petit, « C'est reconnaître son néant ... »

La petitesse est une notion dynamique et non pas statique. Être petit, c'est le devenir chaque jour davantage. C'est retourner à son néant originel et tendre, ainsi, vers une « grande » sainteté⁹⁸², et « ne s'inquiéter de rien » ; ce qu'elle recommandait régulièrement à

⁹⁸¹ M. M. PHILIPON, *Sainte Thérèse de Lisieux, op. cit.*, p. 63.

⁹⁸² Cf. LT 242, r° à sœur Marie de la Trinité, 6 juin 1897.

ses consœurs.⁹⁸³ Et c'est tout bénéfique pour nous : « On éprouve une si grande paix d'être absolument pauvre, de ne compter que sur le bon Dieu »⁹⁸⁴. Par exemple, se voyant attribuer la direction spirituelle des novices, Thérèse saisit que « *de près* [...] on sent que faire du bien c'est chose aussi impossible sans le secours du bon Dieu que de faire briller le soleil dans la nuit [...] »⁹⁸⁵. Nous relevons l'impression de facilité qui ressort d'abord d'agir bien. Thérèse appose ces deux mots en italique – « *de près* » –, comme pour souligner ce qui était caché en creux de son raisonnement. Notre *ego* est tellement présent que nous ne conscientisons pas que c'est le Christ qui agit en nous lorsque nous accomplissons le bien. Sans compter que la vertu est précisément une manière de "seconde nature" en nous. Par suite, Dieu accorda à Thérèse des *lumières* sur son « petit néant »⁹⁸⁶, pour lui montrer « ce que nous sommes aux yeux du Bon Dieu »⁹⁸⁷. Sous le coup de l'épreuve de la foi⁹⁸⁸ et de l'affaiblissement général résultant de l'évolution implacable de la tuberculose, la conscientisation de son « petit néant » se fera plus aiguë. Surtout que, constate Fernand Ouellette, « c'est la pertinence, la valeur, la signification de son activité quotidienne »⁹⁸⁹ qui, en fin de compte, semble remise en cause.

C'est en raison de notre faible nature que l'on ne peut « s'appuyer sur ses propres forces mais sur la force de Celui qui sur la Croix a vaincu les puissances de l'enfer [...] »⁹⁹⁰. Il n'est pas davantage question d'« acquérir des mérites » pour soi. Ainsi, à l'infirmerie, Thérèse lâchera : « Je souffre beaucoup, mais est-ce que je souffre bien ? Voilà ! ... Mon mérite va être perdu peut-être, puisque je vous l'ai dit et que vous l'écrivez ? [À quoi on lui demande :] *Vous voulez donc acquérir des mérites ?* [Et elle de répondre :] Oui, mais pas pour moi ; pour les pauvres pécheurs, pour les besoins de toute l'Église, enfin pour jeter des fleurs à tout le monde, justes et pécheurs »⁹⁹¹. Thérèse croit en la gratuité de son Salut, et en la co-

⁹⁸³ Cf. par exemple RP5, 3v°, *Le divin petit mendiant de Noël*, op. cit.

⁹⁸⁴ CJ 6.8.4.

⁹⁸⁵ Ms C, 22r°-22v°.

⁹⁸⁶ CJ 13.8.1. Autour de cette date, Thérèse précise encore que « [...] le Bon Dieu a bien fait de ne pas nous donner cette puissance sur la terre, peut-être n'aurions-nous point voulu la quitter, et puis cela fait tant de bien de reconnaître que Lui seul est parfait, que Lui seul doit nous suffire lorsqu'Il Lui plaît d'ôter la branche [Thérèse] qui soutenait le petit oiseau [sœur Marie de Saint Joseph] ! [...] » (LT 250, r°-v° à sœur Marie de Saint Joseph, juillet (?) 1897).

⁹⁸⁷ Ms C, 2r°.

⁹⁸⁸ Car, contrairement à ce que prétend le père Six (J.-F. SIX, *Lumière...*, op. cit., p. 42, note 1), Thérèse utilise bel et bien cette expression. Cf. PN 32, 1, *Mon Ciel à moi*, 7 juin 1896, et c'est sœur Agnès qui parle d'« épreuve contre la foi » (CJ 3.7.4). À ce propos, monsieur Ouellette nous offre une analyse de cette épreuve, en dialogue avec d'autres mystiques (Jean Tauler, Simone Weil, Jean de la Croix, Julienne de Norwich, Thomas à Kempis, Angèle de Foligno, Marie de l'Incarnation, Jean-Joseph Surin, Catherine de Sienne, Édith Stein, Jean Ruysbroeck et Thérèse d'Avila), dans F. OUELLETTE, *Je serai l'amour, trajets avec Thérèse de Lisieux*, op. cit., pp. 309-384.

⁹⁸⁹ *Ibid.*, p. 320.

⁹⁹⁰ Thérèse emprunte des pensées à Théophane Vénard (LT 245, v° à Mère Agnès de Jésus, sœur Marie du Sacré-Cœur et sœur Geneviève, 1 juin (?) 1897).

⁹⁹¹ CJ 8.8.1. Cf. aussi LT 189, r° au Père Adolphe Roulland, 23 juin 1896 : « Je me sens bien indigne d'être

rédemption en ce qui concerne les autres ; elle veut donc acquérir des mérites parce que « le poids de nos mérites supplée pour d'autres âmes qui se présenteront devant Dieu les mains vides »⁹⁹², et non pas pour s'appuyer dessus. Il n'y a aucun flottement dans l'usage du mérite chez Thérèse ; le terme est bien trop traditionnel et fondamental pour être purement et simplement supprimé de sa théologie – et même de la théologie en général.

Précisons enfin qu'il ne s'agit pas tant de se fondre dans un néant métaphysique⁹⁹³, que de laisser transparaître les œuvres de Dieu à travers soi. C'est-à-dire être « la vivante image / Le pur Miroir de Jésus »⁹⁹⁴, et en réfracter l'être et l'agir. Thérèse l'explique à sœur Marie de la Trinité : « Oui, je veux qu'il s'empare de mes facultés, de telle sorte que je ne fasse plus des actions humaines et personnelles, mais des actions divines, inspirées et dirigées par l'Esprit d'amour. »⁹⁹⁵ Thérèse demande à Jésus de ne plus être par elle-même mais par Lui uniquement : « Laisse en moi la Divine empreinte / De tes Traits remplis de douceurs / Et bientôt, je deviendrai sainte / Vers toi j'attirerai les cœurs »⁹⁹⁶. Thérèse aspire à la totale désappropriation de son identité propre en vue de son assumption par Dieu ; parce que Dieu Lui-même s'est abaissé jusqu'à nous, et que Son Fils unique S'est anéanti pour que nous ayons la Vie éternelle. Aussi bien, « nous sommes appelés, nous les "existants du néant", à un "exister" divin »⁹⁹⁷.

1.2.2. « ... ne point s'attribuer à soi-même les vertus qu'on pratique ... »

Conséquente avec elle-même, Thérèse convenait sans fausse modestie cet état de fait : « Je n'ai pas d'œuvres ! il ne pourra donc pas me rendre "selon mes œuvres"... Eh bien ! il me

associée spécialement à l'un des Missionnaires de notre Adorable Jésus, mais puisque l'obéissance me confie cette douce tâche je suis assurée que mon Céleste Époux suppléera à mes faibles mérites (sur lesquels je ne m'appuie aucunement) [...] ». On peut appliquer à Thérèse ce « terme théologique de satisfaction vicarie (du latin *vicarius*, lieutenant, celui qui tient la place d'un autre) » (Ph. DE LA TRINITÉ, *La Rédemption par le Sang*, *op. cit.*, p. 10, note 5).

⁹⁹² Cf. *LT 218*, 1^{er} au frère Siméon, 27 janvier 1897.

⁹⁹³ De l'avis du père Marcil, « il faut prendre ce mot thérésien de "néant" [surtout dans le Ms B] dans un langage plus mystique qu'ontologique, signifiant l'incapacité humaine radicale [...]. En effet, face à la densité ontologique de la Vie divine, le mystique ne peut parler que de "néant" en ce qui concerne ce qui n'est pas Dieu » (I. MARCIL, « Thérèse de Lisieux et l'Esprit-Saint », *Teresianum LI* (2000-II), p. 401).

⁹⁹⁴ *RP 5*, 2^v-3^r, *Le divin petit mendiant de Noël*, *op. cit.* Aspiration que l'on retrouve dans le titre d'une prière courte mais ardente : « Fais que je te Ressemble, Jésus ! » (*Pri 11*, 1896 (?) *Fais que je t R.*).

⁹⁹⁵ *CSM*, *op. cit.*, *VT 73*, p. 61 ; *PO*, p. 456 et *PA*, p. 474.

⁹⁹⁶ *PN 11*, 5, *Mon ciel...*, *op. cit.*

⁹⁹⁷ M. MORÉ, *La foudre de Dieu*, *op. cit.*, p. 52. Thérèse voulait ne plus être que par Dieu, et cela dès l'instant qu'elle Lui remit sa volonté et sa liberté (cf. *Ms A*, 35^r). Pour un approfondissement des questions de la liberté et de la volonté, qui nous mènerait trop loin, voir I. PRÊTRE, *Thérèse de Lisieux ou l'intelligence de l'amour*, *op. cit.*, pp. 92-107.

rendra "selon ses œuvres à Lui" »⁹⁹⁸. Indiscutablement, ce constat a de quoi dérouter le besoin (légitime ?) de vouloir, si l'on nous permet l'expression, "assurer ses arrières" ; besoin que l'incertitude de l'avenir accentue inconsiderablement et que vérifie le doute de l'instant présent. Toutes attitudes que combattit Thérèse, qui pourra témoigner avec la même sérénité : « Non, je ne me crois pas une grande sainte ! Je me crois une toute petite sainte ; mais je pense que le bon Dieu s'est plu à mettre en moi des choses qui font du bien à moi et aux autres »⁹⁹⁹. Et, quatre jours plus tard, elle pointe à nouveau la méprise tenace : "Non, je ne suis pas une sainte ; je n'ai jamais fait les actions des saints"¹⁰⁰⁰. Je suis une toute petite âme que le bon Dieu a comblée de grâces, voilà ce que je suis" »¹⁰⁰¹. Telle est sa définition de la sainteté, à laquelle Thérèse prépare ses consœurs, sans éclats ni provocations. Dans ce même dessein, elle affirmait régulièrement n'être pas telle qu'on la croyait. Par exemple en répliquant : « Je n'ai pas encore eu une minute de patience. Ce n'est pas ma patience à moi !... On se trompe toujours ! »¹⁰⁰² Pareillement quand, le surlendemain, « *on disait que les âmes arrivées comme elle à l'amour parfait voyaient leur beauté, et qu'elle était du nombre* [, elle se récria :] « Quelle beauté ?... Je ne vois pas du tout ma beauté, je ne vois que les grâces que j'ai reçues du bon Dieu. Vous vous méprenez toujours, vous ne savez donc pas que je ne suis qu'un tout petit noyau, une petite amande... »¹⁰⁰³. Toujours, « Thérèse se rebiffe lorsqu'on laisse entendre que son état vertueux procède d'un mouvement qui viendrait principalement d'elle. Son état vertueux, sa patience, vient d'abord de l'action permanente de Dieu en elle (l'influence divine par les dons est un réel principe opératif) »¹⁰⁰⁴. En fait, elle renonce à la paternité de ses œuvres, au lieu de se les accaparer. Elle refuse de s'attribuer à elle-même la grâce que Dieu lui avait donnée de pouvoir exercer telle vertu, selon sa conviction que « tout

⁹⁹⁸ CJ 15.5.1. Voilà résumée sa théologie du mérite : « la récompense octroyée par Dieu dans la Nouvelle Alliance relève de sa grâce, est un élément au sein de sa miséricorde insondable. Dieu est si miséricordieux qu'il récompense *même* la vertu » (H. von BALTHASAR, *Histoire d'une mission*, op. cit., p. 207). Quand on sait que « ce qui est bon et vertueux en l'homme, c'est un don de la grâce, un don constitué par la Justice divine » (*ibid.*, p. 204)... Nous renvoyons aussi à Ph. DE LA TRINITÉ, *La Rédemption par le Sang*, op. cit., pp. 95-114, au chapitre V, qui traite du rachat et du sacrifice, et à notre annexe n° 10, intitulée « Thérèse et le mérite ».

⁹⁹⁹ CJ 4.8.2.

¹⁰⁰⁰ Cf. aussi Ms C, 31r°.

¹⁰⁰¹ CJ 9.8.4. Mais il est aussi possible que Thérèse ait voulu satisfaire à ces remarques, à force de s'entendre vanter ces qualités, ainsi que pourrait l'insinuer l'affirmation suivante : « On m'a tant répété que j'ai du courage, et c'est si peu vrai, que je me suis dit : mais, enfin, il ne faut pas faire mentir tout le monde ! Et je me suis mise, avec l'aide de la grâce, à acquérir ce courage. J'ai fait comme un guerrier qui s'entendait féliciter de sa bravoure, tout en sachant très bien qu'il n'est qu'un lâche, finirait par avoir honte des compliments et voudrait les mériter » (CJ 21-26.5.6). Thérèse aura voulu répondre, non pas aux attentes de ses consœurs – auquel cas elle aurait montré son intérêt pour ce que les gens pouvaient dire d'elle, ce que l'on ne pouvait lui reprocher –, mais à l'invitation à faire et à être mieux ; ce qui n'est pas du tout condamnable.

¹⁰⁰² CJ 8.8.4.

¹⁰⁰³ CJ 10.8.2.

¹⁰⁰⁴ L. MENVIELLE, *Thérèse docteur racontée par le père Marie-Eugène*, op. cit., p. 375.

est grâce »¹⁰⁰⁵. Par suite, elle s'offre aussi une parade pour s'éloigner du risque sérieux de commettre la moindre *infidélité*, c'est-à-dire d'avoir la plus fugitive pensée d'orgueil. Ce qui lui inspira cette tirade pour le moins saisissante : après sa mort, « c'est le bon Dieu tout seul qu'il faudrait faire valoir, car il n'y a rien à faire valoir dans [mon] petit néant¹⁰⁰⁶ ». Au lieu d'une fausse modestie, il y faut déceler une profonde sagesse dans ses propos, que ratifie son image « des mains vides », et que nous paraît accompagner cette autre requête de Thérèse auprès de Jésus. « Je vous demande encore que l'huile des louanges si douce à la nature n'amollisse pas ma tête, c'est-à-dire mon esprit, en me faisant croire que je possède des vertus qu'à peine j'ai pratiquées plusieurs fois »¹⁰⁰⁷. En un mot, Thérèse se défiait de la plus insignifiante allusion qui eut pu la tromper sur ses capacités et lui sortir de la mémoire l'inanité de ses actes, par eux-mêmes. Nous cesserons d'entendre le père du mensonge et de l'orgueil, uniquement si nous bouchons nos oreilles avec l'émeri de l'humilité – si nous osons dire. Comme l'humilité est une composante essentielle de la vérité, l'orgueil est à rapprocher du mensonge. L'orgueilleux se ment à lui-même en prétendant être le maître de ses actes, l'auteur de ses qualités et l'origine de ses vertus.¹⁰⁰⁸ Peut-être est-ce pour cette raison que, le 4 août, elle affirme *croire* être « une toute petite sainte », mais qu'elle semble se rétracter en niant, quatre jours après, être « une sainte », mais être "seulement" « une toute petite sainte ». Elle reconnaît être une sainte, mais elle refuse qu'on la dise sainte parce que la parfaite pauvreté en esprit est le point de fuite de son enseignement. Thérèse n'a jamais nié avoir été privilégiée dans le don des grâces. Alors qu'on lui disait : « *Quand on pense que nous soignons une petite sainte !* » elle rétorque : « Eh bien, tant mieux ! mais je voudrais que le bon Dieu le dise »¹⁰⁰⁹. Thérèse ne se vanta jamais, mais elle témoigna gravement des heureuses conséquences de la petitesse confiante et aimante, qui peut se souvenir de Celui qui

¹⁰⁰⁵ *CJ* 5.6, *op. cit.*

¹⁰⁰⁶ *CJ* 8.8.1.

¹⁰⁰⁷ Quoique formulée pour Céline (Cf. *LT* 259, v° à sœur Geneviève, 22 juillet 1897).

¹⁰⁰⁸ Lesquelles ne sont, pourrait-on dire à la suite de monsieur Ouellette, que « l'ensemble de nos actes libres qui répondent à la grâce » (F. OUELLETTE, *Autres trajets avec Thérèse de Lisieux*, *op. cit.*, p. 134).

¹⁰⁰⁹ *CJ* 3.8.2. Et il faut croire qu'elle en reçut la confirmation puisque, raconte sa sœur Marie, des années après, « Vers le mois d'août 1897, six semaines environ avant sa mort, j'étais auprès de son lit avec Mère Agnès de Jésus et sœur Geneviève. Tout à coup, sans qu'aucune conversation ait amené cette parole, elle nous regarda avec un air céleste et nous dit très distinctement : "Vous savez bien que vous soignez une petite sainte" » (*DP/MS*, août). Nous ne pensons pas qu'il s'agissait d'une de ses « plaisanteries sur l'avenir », comme le pense le théologien Martin (J.-M. MARTIN, *Trajectoire de sanctification...*, *op. cit.*, p. 165-166), et qu'elle eut voulu « atténuer l'effet de cette déclaration [en ajoutant à l'adresse des religieuses présentes] : "Vous aussi, vous l'êtes" » (E. RIDEAU, *Thérèse de Lisieux...*, *op. cit.*, p. 287). À notre sens, elle parlait sérieusement, sans toutefois se prendre au sérieux. De même qu'elle disait volontiers des autres – en le croyant sincèrement – qu'ils étaient des saints, on le verra. Enfin, c'est pour cela aussi que Thérèse pouvait défendre l'intendante de la maison, en certifiant : « peut-être à sa place serais-je encore moins bonne qu'elle et peut-être aussi serait-elle déjà une grande sainte si elle avait reçu la moitié des grâces dont le bon Dieu m'a comblée » (*LT* 147, 1v°, *op. cit.*).

est à l'origine de toutes grâces. Elle se sait sainte, mais par la grâce de Dieu uniquement ; s'attarder à cette pensée risque de flatter la vanité – dommage dont nous éloignent les sentiments de défiance de soi. Aussi disait-elle encore, en ces jours,

« Oh ! Si j'étais infidèle, si je commettais seulement la moindre infidélité je sens que je le paierais par des troubles épouvantables, et je ne pourrais plus accepter la mort. Aussi je ne cesse de dire au bon Dieu : "O mon Dieu, je vous en prie, préservez-moi du malheur d'être infidèle¹⁰¹⁰." De quelle infidélité voulez-vous parler ? [Lui demanda-t-on] D'une pensée d'orgueil entretenue volontairement. Si je me disais par exemple : J'ai acquis telle vertu, je suis certaine de pouvoir la pratiquer. Car alors ce serait s'appuyer sur ses propres forces, et quand on en est là, on risque de tomber dans l'abîme. Mais j'aurai le droit sans offenser le bon Dieu de faire de petites sottises¹⁰¹¹ jusqu'à ma mort, si je suis humble, si je reste toute petite. Voyez les petits enfants : ils ne cessent de casser, de déchirer, de tomber, tout en aimant beaucoup, beaucoup leurs parents. Quand je tombe ainsi, cela me fait voir encore plus mon néant et je me dis : Qu'est-ce que je ferais, qu'est-ce que je deviendrais, si je m'appuyais sur mes propres forces ?!... Je comprends très bien que saint Pierre soit tombé. Ce pauvre saint Pierre, il s'appuyait sur lui-même au lieu de s'appuyer uniquement sur la force du bon Dieu. J'en conclus que, si je disais : "O mon Dieu, je vous aime trop, vous le savez bien, pour m'arrêter à une seule pensée contre la foi¹⁰¹²" ; mes tentations deviendraient plus violentes et j'y succomberais certainement. Je suis bien sûre que si saint Pierre avait dit humblement à Jésus : "Accordez-moi je vous en prie, la force de vous suivre jusqu'à la mort", il l'aurait eue aussitôt. » (CJ 7.8.4).

1.2.3. « ... Enfin c'est de ne point se décourager de ses fautes »

Nos efforts personnels sont concomitamment épaulés par la grâce de Dieu. Car, étant donné que « les enseignements de Jésus sont contraires aux sentiments de la nature, sans le secours de sa grâce il serait impossible non seulement de les mettre en pratique mais encore de les comprendre. »¹⁰¹³ Certes, nos mécomptes passés doivent inviter à la circonspection dans l'avenir, au lieu du scepticisme (manque de confiance) et de l'incrédulité (manque de foi). Mais Thérèse nous invite d'abord et surtout à être confiants en la miséricorde de Dieu, après le repentir sincère. C'est ce qu'elle explique à sa sœur Léonie :

« Regarde un petit enfant, qui vient de fâcher sa mère en se mettant en colère ou bien en lui

¹⁰¹⁰ Il nous paraît qu'elle connut « ce même phénomène qui inspirait à Thérèse d'Avila et à d'autres saints des affirmations impressionnantes sur leur peccabilité. Thérèse n'échappera pas à cette loi de la sainteté » (C. DE MEESTER, *Dynamique...*, op. cit., p. 386). « Leurs auto-accusations ne doivent donc pas être évaluées comme le signe d'un sens tendu et malsain de leur peccabilité, mais comme l'expression d'une conscience, purifiée par la proximité de Dieu ». Le père De Meester cite M. SCHMAUS, « Katholische Dogmatik », III, 2, Munich, 1956⁵, p. 120 (*ibid.*, note 13).

¹⁰¹¹ Voir aussi *Ms B*, 5r° : « O Jésus ! que ton petit oiseau est heureux d'être *faible et petit*, que deviendrait-il s'il était grand ?... Jamais il n'aurait l'audace de paraître en ta présence, de *sommeiller* devant toi... », au cours de ses « oraisons » et « actions de grâce » (*Ms A*, 75v°). De même, elle confessa avoir « eu tant de mal toute [sa] vie à dire [son] chapelet ! » (CJ 20.8.16 ; cf. aussi *Ms C*, 25v°). Cela ne l'empêchait pas de prendre « la résolution d'être tout le reste de la journée en action de grâces » (*Ms A*, 80r°). À ce propos, Monseigneur Combes eut ce joli mot : l'oraison de Thérèse était « "la rencontre de deux sommeils : celui de Jésus et celui de Thérèse" » (cité in : J. LAFRANCE, *Ma vocation c'est l'amour...*, op. cit., p. 31).

¹⁰¹² Quelques jours plus tard, elle divulgue parcimonieusement son épreuve, sans rien cacher de sa féroce intensité : « ... Ah ! je ne feins pas, c'est bien vrai que je n'y vois goutte. Mais enfin, il faut que je chante bien fort dans mon cœur : "Après la mort la vie est immortelle", ou bien sans ça, ça tournerait mal... » (CJ 15.8.7).

¹⁰¹³ *Ms C*, 18r°-18v°.

désobéissant ; s'il se cache dans un coin avec un air boudeur et qu'il crie dans la crainte d'être puni, sa maman ne lui pardonnera certainement pas sa faute, mais s'il vient lui tendre ses petits bras en souriant et disant : "Embrasse-moi, je ne recommencerai plus." Est-ce que sa mère pourra ne pas le presser contre son cœur avec tendresse et oublier ses malices enfantines ? Cependant elle sait bien que son cher petit recommencera à la prochaine occasion, mais cela ne fait rien, s'il la prend encore par le cœur jamais il ne sera puni... » (LT 191, 1v°-2v°, *op. cit.*).

Comme le disait déjà saint Paul, « il ne s'agit ni d'effort ni de record, mais de Dieu qui s'attendrit » (Rm 9, 16). Et à la question des disciples : « Mais alors qui peut être sauvé ? », la réponse de Jésus est tombée comme un couperet : « À l'homme, c'est impossible » (Mt 19, 26). Thérèse a expérimenté cette situation, et cette prise de conscience exige du courage, c'est-à-dire la force d'âme, l'énergie et la bonne volonté, mais aussi de la persévérance. Courage et persévérance sont deux autres clés synchrones de la sainteté enseignée et vécue par Thérèse. Elle le reconnaissait sans ambages : « sainte Thérèse [d'Avila] n'aurait pas voulu me reconnaître pour son enfant si le Seigneur ne m'avait revêtue de sa force divine, s'il ne m'avait lui-même armée pour la guerre. »¹⁰¹⁴ Par la suite, Thérèse a persévéré. Elle ne s'est jamais découragée de ses fautes¹⁰¹⁵, ni *affligée* ou *désolée*¹⁰¹⁶ de faillir encore. « Quand on accepte l'ennui d'avoir été méchante, le bon Dieu revient tout de suite »¹⁰¹⁷ ! En conséquence, elle exhorta à « ne pas nous arrêter aux fatigues de la lutte »¹⁰¹⁸, mais à nous jeter aussitôt plein de repentir dans les « bras de Jésus » - ainsi que le firent saint Augustin et sainte Marie-Madeleine¹⁰¹⁹ -, pour obtenir bien vite le pardon qui restaure, purifie et sanctifie. La distance entre le pécheur et Dieu, source de toute sainteté, ne peut, en effet, être comblée que par le pardon de Dieu, l'Amour qui s'abaisse et nous prend en pitié, dans sa miséricorde. Et Thérèse de préciser : « Oui, certainement plus vite encore que je viens de le faire, [Dieu] oubliera toutes nos iniquités pour ne plus jamais s'en souvenir... Il fera même davantage : il nous

¹⁰¹⁴ *Ibid.* Thérèse a retracé la genèse de cette force d'âme : « J'ai pensé aujourd'hui à ma vie passée, à l'acte de courage que j'avais fait autrefois à Noël [1886] et la louange adressée à Judith m'est revenue à la mémoire : "Vous avez agi avec un courage viril et votre cœur s'est fortifié." Bien des âmes disent : Mais je n'ai pas la force d'accomplir tel sacrifice. Qu'elles fassent donc ce que j'ai fait : un grand effort. Le bon Dieu ne refuse jamais cette première grâce qui donne le courage d'agir ; après cela le cœur se fortifie et l'on va de victoire en victoire » (CJ 8.8.3). On peut encore lire l'expression « courage viril » en RP 3, 11r°, *Jeanne d'Arc accomplissant sa mission, op. cit.* et en LT 201, 2r°, *op. cit.*, où elle cite Thérèse d'Avila.

¹⁰¹⁵ Cf. aussi : « Heureusement je ne suis pas facile à décourager » (Ms C, 17v°). Ou encore : « Mère bien-aimée, vous voyez que je suis une *très petite âme* qui ne peut offrir au bon Dieu que de *très petites choses*, encore m'arrive-t-il souvent de laisser échapper de ces petits sacrifices qui donnent tant de paix à l'âme ; cela ne me décourage pas, je supporte d'avoir un peu moins de paix et je tâche d'être plus vigilante une autre fois » (Ms C, 31r°). Et enfin : « Céline, [...] peut-être vas-tu croire que je fais toujours ce que je dis, oh non ! je ne suis pas toujours fidèle, mais je ne me décourage jamais, je m'abandonne dans les bras de Jésus » (LT 143, 1v°, *op. cit.*).

¹⁰¹⁶ Ms B, 5r°.

¹⁰¹⁷ CJ 2.9.6.

¹⁰¹⁸ CJ 6.4.2.

¹⁰¹⁹ « [...] ces âmes auxquelles "Beaucoup de péchés ont été remis parce qu'elles ont beaucoup aimé". [...] Le souvenir de mes fautes m'humilie, précisa-t-elle aussi, me porte à ne jamais m'appuyer sur ma force qui n'est que faiblesse, mais plus encore ce souvenir me parle de miséricorde et d'amour [...] » (LT 247, 2r°-2v°, *op. cit.*).

aimera plus encore qu'avant notre faute !... »¹⁰²⁰ Ce qu'elle répète à l'envi à son petit frère qu'elle savait avoir une propension aux scrupules : « Pour ceux qui l'aiment et qui viennent après chaque indélicatesse Lui demander pardon en se jetant dans ses bras, Jésus tressaille de joie [...] que la bonté, l'amour miséricordieux de Jésus sont peu connus !... Il est vrai que pour jouir de ces trésors, il faut s'humilier, reconnaître son néant, et voilà ce que beaucoup d'âmes ne veulent pas faire [...] »¹⁰²¹.

Pour ces raisons, Thérèse aimait la parabole de l'enfant prodigue¹⁰²² : « Oui je le sens, quand même j'aurais sur la conscience tous les péchés qui se peuvent commettre, j'irais le cœur brisé de repentir me jeter dans les bras de Jésus, car je sais combien Il chérit l'enfant prodigue qui revient à Lui. Ce n'est pas parce que le bon Dieu, dans sa *prévenante* miséricorde a préservé mon âme du péché mortel que je m'élève à Lui par la confiance et l'amour »¹⁰²³. Car, il ne suffit pas de dire :

« "Faites effort, fuyez les occasions, priez." Sainte Thérèse goûterait tout cela ; [mais] elle ajouterait : "Reconnaissez humblement votre faiblesse, mais ne vous en effrayez pas, ne vous en découragez pas, restez paisible. Regardez, contemplez l'infinie pitié de Dieu, pardonnante, purifiante, sanctifiante, et dites-lui obstinément, sans vous lasser, quelles que soient vos rechutes, que vous la croyez infiniment désireuse et capable de triompher de votre faiblesse, que vous ne comptez que sur elle, que vous y comptez sans réserve. N'en doutez pas, Dieu vous donnera la grâce de L'aimer, d'un amour qui vous fera fuir les occasions, qui vous rendra fort contre la tentation. Espérance ! Espérance ! »

(G. DESBUQUOIS, « Le message de sainte Thérèse. La sainteté, un devoir pour tous et à la portée de tous par l'espérance et l'amour », *VT 134* (avril-mai-juin 1994), p. 92. Nous soulignons).

Sans compter, assure-t-elle, que les petits seront jugés avec une « extrême douceur : "à la fin, le Seigneur se lèvera pour sauver tous les doux et les humbles de la terre". Il ne dit pas "juger", mais "sauver" ». En d'autres termes, qui sont ceux du père Zoffoli :

« [...] il est nécessaire [*doveroso*] et indispensable, le "moment négatif" du processus vécu par le pécheur qui, repentant, reconnaît son propre rien et la folie de la propre *aberration* [*aberrazione*] de Dieu ; mais ce moment est déterminé par le "moment positif" de l'amour qui l'induit à se tourner vers Lui et à réaffirmer la Bonté qui est le Principe absolu de tous les biens infinis possibles. Tant que l'homme n'adhère pas à Dieu, il ne peut se détacher de lui-même : l'expiation douloureuse par laquelle il meurt à lui-même, lui est rendue possible uniquement par l'adhésion d'amour par laquelle il revient en Lui » (E. ZOFFOLI, *Teresa di Lisieux...*, *op. cit.*, p. 361).

¹⁰²⁰ *CSM*, *op. cit.*, *VT 73*, p. 64.

¹⁰²¹ *LT 261*, 2^{re} à l'Abbé Bellière, 26 juillet 1897.

¹⁰²² Voir aussi l'étude de R. TREMBLAY, « Variation thérésienne sur le thème de "l'Enfant prodigue" », *Studia moralis* 37 (1999), pp. 413-429.

¹⁰²³ *Ms C*, 36^v-37^r. Enfin, Thérèse fut touchée par l'histoire de Paésie (cf. *CSG*, *op. cit.*, p. 53) : « la pécheresse convertie qui est morte d'amour [...], car c'est un exemple si frappant de ce que je voudrais dire, mais ces choses ne peuvent s'exprimer. » Sœur Agnès a complété dans les *Novissima Verba* : « Il est rapporté dans la vie des Pères du désert, que l'un d'eux convertit une pécheresse publique, dont les désordres scandalisaient une contrée entière. Cette pécheresse, touchée de la grâce, suivait le Saint dans le désert pour y accomplir une rigoureuse pénitence, quand, la première nuit du voyage, avant même d'être rendue au lieu de sa retraite, ses liens mortels furent brisés, par l'impétuosité de son repentir plein d'amour, et le solitaire vit au même instant son âme portée par les anges dans le sein de Dieu » (*CJ 11.7.6*).

Thérèse n'a jamais prétendu que c'était facile : « Si tu veux supporter en paix l'épreuve de ne pas te plaire à toi-même, dit-elle à Céline, tu me donneras un doux asile, il est vrai que tu souffriras puisque tu seras à la porte de chez toi, mais ne crains pas, plus tu seras pauvre, plus Jésus t'aimera, Il ira loin, bien loin pour te chercher, si parfois tu t'égares un peu. Il aime mieux te voir heurter dans la nuit les pierres du chemin que marcher en plein jour sur une route émaillée de fleurs qui pourraient retarder ta marche »¹⁰²⁴.

En fin de compte, c'est l'abandon qui canalise ces attitudes, concevables et exigibles uniquement dans un contexte d'amour¹⁰²⁵ et de confiance. L'abandon, c'est-à-dire, reprécise le père Balthasar, « un acte de l'homme, qui consiste à accepter ce qui peut et doit lui être fait, cet acte suprême qui débouche dans l'action unique de Dieu. Il est le renoncement à toute subsistance en soi pour ne dépendre que de Dieu. [...] Abandon par conséquent de toute assurance et de toute garantie, parce que celle-ci est tout assumée par Dieu »¹⁰²⁶. Car Dieu « est *Juste*, c'est-à-dire qu'Il tient compte de nos faiblesses, qu'Il connaît parfaitement la fragilité de notre nature. De quoi donc [aurions-nous] peur ? »¹⁰²⁷, s'interrogeait-elle.

1.2.4. L'abandon du petit enfant et le juste usage de sa volonté

Car, comment mieux prouver son amour pour quelqu'un si ce n'est en lui accordant une confiance inconditionnelle et absolue. En effet, « l'abandon est le fruit délicieux de l'Amour »¹⁰²⁸, résume-t-elle un mois avant d'entrer à l'infirmerie. Cependant, un abandon total de sa volonté et de ses intérêts égocentrés n'est envisageable qu'avec un cœur « qui ne craint pas, qui s'endort et s'oublie / Sur le Cœur de son Dieu, comme un petit enfant »¹⁰²⁹. Certes, elle admet avoir « été longtemps avant de [s]'établir à ce degré d'abandon » ; mais un jour, « le bon Dieu [l'] y a mise, il [l'] a prise dans ses bras et [l'] a posée là »¹⁰³⁰. Depuis elle n'en a plus bougé. Thérèse, peut-on encore dire avec sœur Hausman, a débuté sa symbolique « par des figures enfantines, fragiles, en tout cas mineures, auxquelles [elle] imprime encore, à mesure qu'elle-même se fortifie, un mouvement de dégradé, jusqu'à l'extrême du

¹⁰²⁴ *LT 211, 2r°, op. cit.*

¹⁰²⁵ Devant le désarroi presque palpable de l'abbé Bellière (sa lettre *éplorée* est retranscrite dans la note 1 de *LT 258, OC*, p. 1348), Thérèse glisse pour la première fois l'amour aux côtés de l'abandon : *LT 258, 1v°, op. cit.*

¹⁰²⁶ H. U. von BALTHASAR, *Histoire d'une mission, op. cit.*, pp. 255 et 256. Nous soulignons.

¹⁰²⁷ *Ms A, 83v°.*

¹⁰²⁸ C'est l'en-tête d'une poésie éponyme (*PN 52, 31 mai 1897*), la pénultième de son répertoire.

¹⁰²⁹ *PN 3, 31-32, Sainte Cécile, op. cit.*

¹⁰³⁰ *CJ 7.7.3.*

néant »¹⁰³¹. L'image de la main peut suggérer comment elle a progressé. C'est peut-être un brin exagéré, mais l'idée y est vraiment.

« Tout d'abord la main cherchait à saisir, les doigts crispés, la paume tournée vers le bas, dans une attitude captative, pour s'emparer des choses [« trésors », « épingles » et autres]. Plus tard s'opère graduellement la conversion, le retournement. La paume se trouve tournée vers le haut. Les doigts qui cherchaient à saisir se détendent. La main, maintenant, est ouverte, oblatrice, prête à offrir et, en retour, à recevoir beaucoup. Pour cela il a fallu le déroulement de presque toute une vie. Cela ne se fit donc pas en un tournemain ! » (C. DE MEESTER, *Les mains vides...*, op. cit., p. 152).

Toute une vie c'est beaucoup dire ; il lui aura fallu exactement une couple de décades à partir du décès de sa maman.

Thérèse nous apprend donc à nous resituer. Nous ne créons pas notre agir moral, nous y collaborons. Elle n'a jamais transigé sur ce point. Pour laisser à Dieu la plus grande marge de manœuvre possible en nous, il nous faut Lui concéder notre volonté¹⁰³², mais aussi notre liberté¹⁰³³, dont nous savons qu'elle a « tant de puissance, qu'elle peut faire échec aux initiatives de sa miséricordieuse charité »¹⁰³⁴. Comprendons donc bien l'exercice de notre liberté. Thérèse n'eut certainement pas repoussé par quelque cordiale plaisanterie toute tentative d'ingérence dans les replis de son être intime ; le fait est qu'elle obéissait à toutes ses consœurs autant que si c'était Jésus qui lui avait parlé et « sans que jamais parût l'ombre d'une recherche de sa volonté propre, sacrifiée en toutes rencontres. »¹⁰³⁵. En réalité, elle se délesta de sa volonté en souscrivant ainsi à cette parole de Mme Swetchine, qu'elle cite : « "La résignation est encore distincte de la volonté du bon Dieu ; il y a la même différence qu'entre l'union et l'unité. Dans l'union, on est encore deux, dans l'unité, on n'est plus qu'un." »¹⁰³⁶.

Il ne s'agit donc pas davantage d'obéir contre son gré¹⁰³⁷, mais « de soumettre en tout [sa] volonté »¹⁰³⁸. C'est la perfection de l'obéissance, dont le père Massol nous rappelle que

¹⁰³¹ N. HAUSMAN, *Frédéric Nietzsche, Thérèse de Lisieux, deux poétiques de la modernité, le feu de l'amour est plus sanctifiant que celui du purgatoire*, Paris, Beauchesne, 1984, p. 139.

¹⁰³² Cf. *Ms A*, 10v°, op. cit. : « [...] Je ne veux pas être une sainte à moitié [...] je ne crains qu'une chose c'est de garder ma volonté, prenez-la, car "Je choisis tout" ce que vous voulez !..." ».

¹⁰³³ Cf. *Ms A*, 35r°, op. cit.

¹⁰³⁴ A. COMBES, *Introduction à la spiritualité de sainte Thérèse...*, op. cit., p. 182.

¹⁰³⁵ CSG, op. cit., p. 118. Nous renvoyons le lecteur aux commentaires édifiants de Thérèse relativement à l'obéissance, et que nous rapporte sœur Geneviève dans les pages 117-122 de l'ouvrage cité.

¹⁰³⁶ CJ 23.7.5.

¹⁰³⁷ Thérèse consacre à cette attitude une longue tirade du personnage de Lucifer, qui rétorque à l'archange Michel : « Tu vas me répliquer : et l'obéissance, la pratiques-tu ?... Ah, Mikael, je suis aussi malin que toi.... Non, je n'obéis pas de plein gré, mais je me soumetts aux ordres de Dieu contre ma volonté ; les vierges peuvent obéir aussi tout en gardant au fond du cœur leur propre volonté, elles peuvent obéir et désirer de commander. Alors que font-elles de plus que moi ? L'orgueil je sais le glisser partout et si tu ne veux pas me croire, regarde combien il est plus lourd que les vertus de tes vierges... [...] Au bout de sa fourche, Lucifer présente des balances ; sur l'un des plateaux sont placés trois petits rouleaux blancs sur lesquels sont écrits : "Pauvreté,

c'est une « *vertu difficile* qui va jusqu'à la racine de l'être et qui demande le sacrifice de ce qu'il y a de plus intime en nous [... :] **le don volontaire de notre liberté**, de notre volonté propre, qui nous fait adopter facilement et exécuter fidèlement les ordres de Dieu ou de ses représentants. »¹⁰³⁹ Au point de devenir *content* « de tout ce que le bon Dieu fait [...] ne désirant que sa volonté¹⁰⁴⁰. Car, explique Thérèse, « en dehors de cette aimable volonté nous ne ferions rien, ni pour Jésus, ni pour les âmes »¹⁰⁴¹. En revanche, poursuit-elle, « ce qui me console c'est de penser qu' [aux] côtés [de Jésus] je puis servir à quelque chose ; en effet le zéro par lui-même n'a pas de valeur, mais placé près de l'unité il devient puissant, pourvu toutefois qu'il se mette du bon côté, après et non pas avant !... »¹⁰⁴². Thérèse se déprend de son autonomie mais non de sa vigueur¹⁰⁴³. Mais cela ne se peut sans la grâce¹⁰⁴⁴. Aussi bien, regardant de si bas un but si élevé, Thérèse a appelé l'ascenseur. Et quand il est arrivé, elle a grimpé dedans, destination : la sainteté. L'ascenseur est la notion conclusive de deux

Chasteté, Obéissance" ; sur l'autre, qui l'emporte sur le premier, on voit trois grands rouleaux noirs sur lesquels sont écrits en lettres de feu : "Orgueil, Indépendance, Propre volonté" » (*RP 7, 4v°-5r°, Le triomphe de l'humilité, op. cit.*).

¹⁰³⁸ « L'ange orgueilleux au sein de la lumière / S'est écrié : "Je n'obéirai pas !" / Moi je m'écrie dans la nuit de la terre / "Je veux toujours obéir ici-bas" [...] L'Obéissance est ma forte Cuirasse / Et le Bouclier de mon cœur / Dieu des Armées, je ne veux d'autres gloires / Que de soumettre en tout ma volonté [...] » (*PN 48,4, Mes armes, op. cit.*). Certes, écrit Thérèse, « Notre Seigneur ne nous demande jamais de sacrifices au-dessus de nos forces ! Parfois, il est vrai, ce divin Sauveur nous fait sentir toute l'amertume du calice qu'il présente à notre âme. Lorsqu'il demande le sacrifice de tout ce qui est le plus cher en ce monde, il est impossible à moins d'une grâce toute particulière de ne pas s'écrier comme Lui au jardin de l'agonie : "Mon Père, que ce calice s'éloigne de moi... cependant que votre volonté soit faite et non la mienne." – Il est bien consolant de penser que Jésus, le Dieu Fort, a connu nos faiblesses, qu'il a tremblé à la vue du calice amer, ce calice qu'autrefois il avait si ardemment désiré de boire » (*LT 213, r°, 1v° à l'abbé Bellière, 26 décembre 1896*).

¹⁰³⁹ R. MASSOL, *Vers la sainteté...*, *op. cit.*, p. 190 ; c'est l'auteur qui souligne, en précisant que cette obéissance doit être « filiale » et « inspirée par l'amour », et non pas « servile » (*ibid.*, p. 191) ; c'est le même raisonnement que l'on a tenu pour la crainte, dont nous avons parlé plus haut.

¹⁰⁴⁰ *CJ 10.6*. Voir aussi *CJ 5.9.7* et *CJ 5.9.2*.

¹⁰⁴¹ *LT 201, 1r°, op. cit.*

¹⁰⁴² *LT 226, 2v°, op. cit.*

¹⁰⁴³ « Le généreux effort du début, dans l'aspiration à la sainteté, n'est certes pas abandonné, mais il perd son auto-détermination. Il grandit en engagement, mais diminue en inquiétude et en prétention. On ne se l'attribue plus, on l'attribue à Dieu. On le "reçoit" et on ne le "produit" pas. Ce changement de mentalité au cours du processus de croissance vers la sainteté est une question d'années, et ordinairement de longues années. Seule l'expérience d'une impuissance totale dans la souffrance peut nous éduquer à cette nouvelle attitude. La plupart des chercheurs de Dieu renoncent à traverser cette nuit de pauvreté et reviennent sur leurs pas. On qualifie de fiction de jeunesse ce rêve de don total à Dieu, on oublie que la nuit se changera en aurore. La confrontation avec l'impuissance semble un saut dans l'abîme et on n'ose croire que c'est dans les bras sauveurs de Dieu qu'on aboutira. [...] N'est-ce pas sur les ruines de nos rêves de sainteté que Dieu édifie les siens ? Nos propres schémas de vie s'écroulent et Dieu prend le gouvernail en mains » (C. DE MEESTER, « Dieu est plus grand que notre Cœur », *art. cit.*, pp. 325-326).

¹⁰⁴⁴ « C'est la grâce qui accomplit son œuvre en nous. Et il ne faut pas comprendre notre collaboration avec la grâce comme si chacun avait sa part bien à lui dans l'œuvre réalisée : Dieu faisant sa part du travail, pourvu que nous soyons fidèles à accomplir la nôtre. Encore moins comme si c'était à nous de faire le travail, la grâce étant simplement là comme une force de surcroît venant nous soutenir quelque peu pour suppléer à notre faiblesse. Non. C'est l'œuvre de Dieu qui s'accomplit en nous. C'est une œuvre divine que Dieu seul peut réaliser puisqu'il s'agit de nous donner part à sa vie et de la faire épanouir en notre âme » (Dom J. LEFÈVRE, « Pauvrement et humblement », *art. cit.*, p. 28).

prémises que nous connaissons bien, la solution de deux états de fait, la résolution de deux réalités jusque là inconciliables : le fervent désir de devenir saint et l'impossibilité totale de le devenir par soi-même.

1.3. L'ascenseur

Le mot apparaît pour la première fois le 23 mai 1897, dans le préambule d'une lettre (LT 229) adressée à sœur Agnès de Jésus que Thérèse console : « [...] je serai tout près de ma Mère chérie, de l'Ange que Jésus a envoyé devant moi pour me préparer le chemin, la voie qui conduit au ciel, l'ascenseur qui devait m'élever sans fatigue vers les régions infinies de l'amour... »¹⁰⁴⁵ Le lendemain, ou peut-être la veille, on retrouve le symbole chez sœur Agnès, qui veut souligner que sa petite sœur était « [...] chérie particulièrement du bon Dieu, [qui ne l']avait pas fait monter comme les autres le rude escalier de la perfection, mais mise dans un ascenseur pour [être] plus vite rendue à Lui. »¹⁰⁴⁶ À travers cette expression, sa sœur Pauline¹⁰⁴⁷ semble faire allusion à la brièveté de la vie de sa petite sœur. Il n'empêche qu'elle a "fait mouche" chez Thérèse, qui y revient et la développe une dizaine de jours plus tard. Elle l'adresse cette fois à Mère Marie de Gonzague, dans le troisième manuscrit autographe (C)¹⁰⁴⁸ – l'un des plus grands textes thérésiens sur la sainteté.

Après avoir rappelé qu'elle a « toujours désiré d'être une sainte » (1.3.1.), Thérèse parle d'une « petite voie », qui n'est pas une manière d'expédient, mais une révolution intégrale (1.3.2.). Voici l'extrait, dont nous avons fractionné l'étude en deux points, que nous venons de mentionner.

« Vous le savez, ma Mère, j'ai toujours désiré d'être une sainte, mais hélas ! j'ai toujours constaté, lorsque je me suis comparée aux saints qu'il y a entre eux et moi la même différence qui existe entre une montagne dont le sommet se perd dans les cieux et le grain de sable obscur foulé sous les pieds des passants ; au lieu de me décourager, je me suis dit : le Bon Dieu ne saurait inspirer des désirs irréalisables¹⁰⁴⁹, je puis donc malgré ma petitesse aspirer à la sainteté ; me grandir, c'est

¹⁰⁴⁵ LT 229, r^o à Mère Agnès de Jésus, 23 mai 1897. Il semble que Thérèse veuille rassurer sa sœur, car sa faiblesse physique est telle que la communauté l'a définitivement déchargée de toute activité, depuis le 18 mai 1897 (cf. D. PERRIER, *Une petite fille qui voulait être sainte*, op. cit., p. 47).

¹⁰⁴⁶ CJ 21-26 mai.

¹⁰⁴⁷ Selon le père De Meester, Thérèse aurait emprunté l'image à Mère Agnès, au cours d'« échanges oraux » précédents la rédaction de la LT 229 (C. DE MEESTER, *Dynamique...*, op. cit., pp. 90-92). Il est très plausible que l'usage soit récent, et il est déjà souvent arrivé que Thérèse reprenne des expressions, parfois très originales, à Pauline, sans en signaler l'origine ; car on verra bientôt la position de Thérèse à propos des « biens de l'esprit », lesquels ne sont la propriété de personne en particulier (voir la section suivante du travail).

¹⁰⁴⁸ Inauguré le 3 juin 1897, le jour anniversaire de la naissance de Léonie – clin d'œil affectueux et providentiel à la « pauvre Léonie ».

¹⁰⁴⁹ Cf. aussi Ms B, 4v^o : « Comment une âme aussi imparfaite que la mienne peut-elle aspirer à posséder la plénitude de l'Amour ?... O Jésus ! mon *premier, mon seul Ami*, toi que j'*aime* UNIQUEMENT, dis-moi quel est ce mystère ? Pourquoi ne réserves-tu pas ces immenses aspirations aux grandes âmes, aux Aigles [les "grands"]

impossible, je dois me supporter telle que je suis avec toutes mes imperfections, mais je veux chercher le moyen d'aller au Ciel par une petite voie bien droite, bien courte¹⁰⁵⁰, une petite voie toute nouvelle. Nous sommes dans un siècle d'inventions, maintenant ce n'est plus la peine de gravir les marches d'un escalier, chez les riches un ascenseur le remplace avantageusement. Moi je voudrais aussi trouver un ascenseur pour m'élever jusqu'à Jésus, car je suis trop petite pour monter le rude escalier de la perfection. Alors j'ai recherché dans les livres saints l'indication de l'ascenseur objet de mon désir et j'ai lu ces mots sortis de la bouche de La Sagesse Éternelle : Si quelqu'un est tout petit qu'il vienne à moi. Alors je suis venue devinant que j'avais trouvé ce que je cherchais et voulant savoir, ô mon Dieu ! ce que vous feriez au tout petit qui répondrait à votre appel j'ai continué mes recherches et voici ce que j'ai trouvé : Comme une mère caresse son enfant, ainsi je vous consolerai, je vous porterai sur mon sein et je vous balancerai sur mes genoux ! Ah ! jamais paroles plus tendres, plus mélodieuses, ne sont venues réjouir mon âme, l'ascenseur qui doit m'élever jusqu'au Ciel, ce sont vos bras, ô Jésus ! Pour cela je n'ai pas besoin de grandir, au contraire il faut que je reste petite, que je le devienne de plus en plus » (*Ms C, 2v°-3r°*).

1.3.1. « J'ai toujours désiré d'être une sainte » : genèse d'un désir permanent

Nous avons vu que ses quatorze ans furent subjugués par l'aspect héroïque de certaines saintes françaises, dont l'attrait contribua pour une majeure part à sa vocation à devenir « une grande sainte »¹⁰⁵¹. La spiritualité de Thérèse, dans sa jeunesse, fut encore alimentée par la « fidélité aux petites choses » que lui enseignait Marie¹⁰⁵² ; alors que, conjointement, ses premières lettres associaient son désir de sainteté à la perfection (*LT 45, 1v°*, 27 mars 1888) et à la gloire de M. Martin (*LT 52, 1v°*, mai 1888). Sept années plus tard, l'aspiration resurgit moins sous le ton de la revendication personnelle que sous celui d'une conséquence de l'action divine : « je désire être sainte, mais je sens mon impuissance et je vous demande, ô mon Dieu ! d'être vous-même ma sainteté » (le 11 juin 1895)¹⁰⁵³. Elle exprime le mouvement fondamental de sa voie : un désir irrépessible de devenir sainte, le constat de l'incapacité à le devenir par elle-même, et enfin un rebondissement dans l'espérance confiante et humble en Dieu. Mouvement que nous retrouvons exactement dans l'extrait que nous étudions. En réalité, comme l'a noté Monseigneur Combes, la réponse de Thérèse, à son désir de sainteté est à « six temps successifs dont il faut bien se garder de modifier l'ordre ou la nature », et que nous pourrions résumer ainsi. 1° « Une attitude fondamentale et générale de volonté » de

saints] qui planent dans les hauteurs ?... ».

¹⁰⁵⁰ En somme c'est une voie rapide. Nous n'en déduisons pas qu'elle partagea personnellement – du moins quelques temps – le désarroi de certains de ses personnages de récréations, à qui elle fait dire, par exemple : « [...] je vous supplie de m'enseigner maintenant comment je pourrai devenir un saint et réparer le temps perdu » ?! (*RP 8, 4r°, Saint Stanislas Kostka, op. cit.*) Pour Thérèse, l'urgence ne doit pas biaiser la confiance. Il faudrait cependant étudier systématiquement, chez elle, la question du temps, dont nous savons qu'elle a tellement de prix qu'elle ne voulait rien remettre au lendemain ; cf. la prière adressée à sa cousine Marie Guérin (*DE/SME, 11.9., op. cit.*).

¹⁰⁵¹ *Ms A, 32r°*.

¹⁰⁵² *Ms A, 33r°*.

¹⁰⁵³ *Pri 6, 1r°, Offrande de moi-même..., op. cit.*

ne jamais se décourager. 2° Ensuite, « le rappel du principe » selon lequel Dieu n'inspire pas de « désirs irréalisables » ; 3° « une expérience déjà longue de l'impossibilité de se grandir ». 4° Puis vient la conclusion de la « vanité même de ses efforts » et « l'appel, inclus en ce désir même [de sainteté], au secours d'une force extérieure qui assure une ascension passive [et encore, pas tant, du fait, déjà, que Thérèse veut devenir toujours plus petite], sans délai et sans échec ». 5° Enfin intervient la compulsion de l'Écriture Sainte, et 6° la leçon centrale de la nécessité « de rester petit ».¹⁰⁵⁴

Par ailleurs, refait ici surface une expression disparue depuis sa profession, et privilégiée dès mars 1888 : celle du « petit grain de sable ». Cette image voulait insister sur son impuissance ; aujourd'hui, elle exalte avec bonheur le contraste entre deux certitudes qui sont, depuis 1894, les deux grands ressorts de sa pensée et de sa vie. D'une part, Dieu seul peut réaliser sa sainteté, si nous nous abandonnons à Lui et acceptons d'être petits, pour devenir légers¹⁰⁵⁵ et dociles. D'autre part, Thérèse est devant un état de fait patent, qui l'incite à écrire à la fin de l'année 1896 : « [...] il y a bientôt neuf ans que je suis dans la maison du Seigneur. Je devrais donc être déjà avancée dans les voies de la perfection, mais je suis encore au bas de l'échelle ; cela ne me décourage pas [...] »¹⁰⁵⁶. Respectant et acceptant les différences natives qui existent entre les âmes¹⁰⁵⁷, Thérèse envisage – sereinement ! – sa sainteté dans le cadre d'une imperfection flagrante, d'une impuissance constante, et d'une insuffisance avérée. Ce n'était pas au goût du jour, ni de son temps. C'est révolutionnaire, et elle en a bien conscience, elle qui avance la possibilité d'une « petite voie toute nouvelle » et, de surcroît, « bien courte »¹⁰⁵⁸ ; cela devient presque surréaliste !

En fait, redisons-le avec le père Six, « Thérèse rompt avec l'idéal ascétique, très développé dans les Carmels du XIX^e siècle, de cette échelle de mérites et de purifications qui conduisent à la perfection, échelle réservée aux grandes âmes ; elle se dit "trop petite pour le rude escalier de la perfection" [...] c'est bien là l'humour de Thérèse : l'ascenseur est un moyen utilisé "chez les riches". Thérèse retourne les choses : dans la vie spirituelle, ce sont les pauvres, les petits qui utilisent l'ascenseur ; les riches, les âmes hautes prendront

¹⁰⁵⁴ A. COMBES, *Introduction à la spiritualité de sainte Thérèse...*, pp. 292-296.

¹⁰⁵⁵ Non pas pour connoter notre instabilité, mais pour rappeler la vanité de nos actes réalisés sans la grâce.

¹⁰⁵⁶ *LT 202, 2r°*, à Mme Guérin, 16 novembre 1896.

¹⁰⁵⁷ *Ms B, 5v°*. Certaines âmes sont des *aigles* et elle-même est « le petit oiseau ». Voir aussi la note 63 du *Ms B (OC, p. 1279)*, qui donne des précisions sur l'usage du mot dans la spiritualité.

¹⁰⁵⁸ Le père Sicari avance même que cette voie est « tellement brève et immédiate que, si l'on nous passe l'expression, *elle n'existe pas non plus* », dans le sens où « la Miséricorde de Dieu *ne laisse plus aucune distance possible* : aucun espace à parcourir, aucune durée (*tempo*) à attendre, aucun chemin à faire, *si ce n'est le simple, le plus humble, le béatifiant "se laisser saisir/arracher [afferrare]"*. "*Ici et maintenant*" » par Dieu (A. M. SICARI, *La teologia di S. Teresa di Lisieux...*, op. cit., p. 446; c'est l'auteur qui souligne).

l'escalier »¹⁰⁵⁹ de la perfection. De fait, un mois plus tard, Thérèse oppose le « rude escalier de la perfection » associé au « rude escalier de la crainte » et que prennent les âmes imbues d'elles-mêmes et autosuffisantes, à l'ascenseur, qui est la *voie* « de l'amour »¹⁰⁶⁰ que peuvent emprunter les petites âmes. L'antithèse souligne le divorce absolu entre sa propre idée de la sainteté et les conceptions qui, avec leur arsenal de surenchères, s'ingénient à montrer la sainteté sous son jour le plus austère et le plus ardu : celui de devenir parfait à partir de soi-même, quand ce n'est par soi-même. En réaction, Thérèse discerne, dans les bras divins, son élan initial (sa motivation et son détonateur, dans la saisie de son âme par Dieu) et tout son mouvement (son énergie et son endurance, dans son maintien dans les bras de Dieu). Car il nous paraît que la solution de la sainteté, symbolisée par la métaphore de l'ascenseur, devait probablement déjà exister auparavant chez Thérèse, dans sa "réalité spirituelle". Le père Marie-Eugène fait remonter la genèse de l'image au début de 1896, étant donné que Thérèse ne parle pas de cette « grâce » dans le Ms A, achevé en janvier 1896 ; en précisant que cette intuition a « dû briller d'une façon très simple en l'âme [de Thérèse,] suivant le mode habituel, sans qu'elle pût discerner comment elle lui était venue »¹⁰⁶¹. Nous pensons, pour notre part, que l'image est en germe depuis au moins l'été 1893, car l'ascenseur, « comme véhicule de l'ascension spirituelle, se réfère sans doute aux sensations cénesthésiques [en tant que l'« impression globale produite par les sensations diffuses venant de l'intérieur du corps »] du bébé soulevé dans les bras [...] »¹⁰⁶². Or, Thérèse mentionne pour la première les bras en juillet 1893, ainsi que nous l'avons vu, pour y revenir dès septembre 1896 (*LT 196* et *Ms B*), et régulièrement en 1897. Souvenons-nous enfin qu'elle a évoqué, quelques années auparavant, les bras divins qui devront la *porter* et dans lesquels la moniale voulait *s'abandonner*¹⁰⁶³. Autant de marques de pauvreté spirituelle que agrège progressivement à sa doctrine. Et au reste, ce n'est pas pour rien qu'elle contempla davantage les mystères de l'Enfance et de la Passion du Christ, observe le père Hennaux, puisque c'est « là que Jésus est le plus passif, le plus abandonné, et donc le plus aimant et [paradoxalement] le plus actif. [...] Mais cette finitude est surmontée à partir de la Source agissante ».¹⁰⁶⁴ Car nous pensons trouver, ici, le motif pour lequel Thérèse n'a pas mentionné la perfection parmi les qualités et vertus de la Vierge Marie¹⁰⁶⁵ ? En effet, perfectionnement personnel, quand il n'est pas pris

¹⁰⁵⁹ J.-F. SIX, *Vie de Thérèse de Lisieux*, op. cit., p. 308.

¹⁰⁶⁰ *LT 258*, 2^r° à l'abbé Bellière, juillet 1897, op. cit.

¹⁰⁶¹ M.-E. DE L'ENFANT-JÉSUS, « Docteur de la vie mystique », art. cit., p. 345, note 100.

¹⁰⁶² J. MAÎTRE, *L'Orpheline de la Bérésina...*, op. cit., p. 134.

¹⁰⁶³ Voir respectivement *LT 89* du 26 avril 1889 et *LT 122* du 14 octobre 1890.

¹⁰⁶⁴ J.-M. HENNAUX, « Pour une théologie de la vie contemplative », art. cit., p. 120.

¹⁰⁶⁵ Cf. première section de la seconde partie du travail.

pour lui-même et considéré en soi uniquement, constitue une voie d'accès à Dieu et à la sainteté, que Thérèse refusa d'emprunter, préférant démêler le dilemme de la sainteté en la recevant de Dieu.

L'ascenseur apporte la solution à la sainteté pour peu qu'on ne le programme pas à un autre étage, ou que l'on n'en sorte pas avant d'être parvenu au terme fixé ! C'est-à-dire que l'on se conforme à la condition de la double promesse : celle de Proverbe 9, 4, qui exige que l'on soit « TOUT PETIT » pour venir à Dieu ; et celle d'Isaïe 66, 12-13, qui certifie que Dieu nous prendra alors sur ses genoux. Thérèse résumera sa démarche, textes bibliques à l'appui, auprès de sœur Marie du Sacré-Cœur :

« Jésus se plaît à me montrer l'unique chemin qui conduit à cette fournaise Divine, ce chemin c'est l'abandon du petit enfant qui s'endort sans crainte dans les bras de son Père... "Si quelqu'un est tout petit, qu'il vienne à moi" (*Pr 9,4*) a dit l'Esprit Saint par la bouche de Salomon, et ce même Esprit d'Amour a dit encore que "La miséricorde est accordée aux petits" (*Sg 6,7*). En son nom le prophète Isaïe nous révèle qu'au dernier jour "Le Seigneur conduira son troupeau dans les pâturages, qu'il rassemblera les petits agneaux et les pressera sur son sein" (*Is 40,11*) et comme si toutes ces promesses ne suffisaient pas, le même prophète dont le regard inspiré plongeait déjà dans les profondeurs éternelles s'écrie au nom du Seigneur: Comme une mère caresse son enfant, ainsi je vous consolerais, je vous porterai sur mon sein et je vous caresserai sur mes genoux." (*Is 66,12-13*) » (*LT 196, v^o, op. cit.*).

« C'est justement dans le zéro et l'impuissance réduite à rien que s'accomplit le miracle de la totalisation par la grâce », résume le père Balthasar¹⁰⁶⁶. Mais là est tapie la pierre d'achoppement pour la plupart d'entre nous, nous l'avons dit. Qui d'entre nous, s'interroge Thérèse une année avant de mourir, qui *consentira* « à rester pauvre et sans force [...], dans la bassesse, dans le néant [...] loin de tout ce qui brille », qui voudra reconnaître et *aimer* sa *petitesse* et « ne rien sentir »¹⁰⁶⁷ ; qui acceptera que ses « victoires soient toujours mêlées de quelques défauts », de manière à ne pouvoir y « penser avec plaisir... » ; « quelle est l'âme qui ne désire pas posséder la vertu ! C'est la voie commune ! Mais que peu nombreuses sont celles qui acceptent de tomber, d'être faibles, qui sont contentes de se voir par terre et que les autres les y surprennent ! »¹⁰⁶⁸.

1.3.2. « La vraie découverte de Thérèse »¹⁰⁶⁹

Par ce titre, le père Sicari condense sa réflexion sur la découverte *tardive* de la « petite voie », « après des années et des années de recherches et de malaise » chez Thérèse. Le père

¹⁰⁶⁶ H. U. von BALTHASAR, *Histoire d'une mission*, op. cit., p. 158.

¹⁰⁶⁷ *LT 197, r^o-v^o* à sœur Marie du Sacré-Cœur, 17 septembre 1896, op. cit.

¹⁰⁶⁸ *CSG*, op. cit., p. 22, op. cit..

¹⁰⁶⁹ A. M. SICARI, *La teologia di S. Teresa di Lisieux...*, op. cit., pp. 436 et suiv. Voir aussi les pages 433 à 435.

carme affirme que Thérèse ne s'est pas *découragée* ou *désillusionnée* en évoquant la sainteté, « mais seulement en regardant des "modèles de saints" qui ont toujours été mis devant ses yeux : des modèles décourageants par leur "hauteur" ». Ce n'est donc pas qu'elle ait dû reconnaître, à contrecœur, qu'elle n'était qu'un *grain de sable* par rapport à eux. Son raisonnement se fonde sur une objection adressée au raisonnement du père De Meester, dont il conteste l'idée selon laquelle Thérèse aurait connu deux phases dans sa vie : vouloir être une grande sainte, puis accepter de devenir une petite sainte. Or, avance-t-il, « il n'est pas possible d'affirmer qu'elle a pensé, même pour un instant, pouvoir *se faire Sainte par elle-même*. »¹⁰⁷⁰ Thérèse a, dès le début, déplacé son idéal de sainteté. Au lieu d'admettre avec *désappointement* qu'il lui faudrait être portée dans les bras de Dieu pour être emmenée au pinacle de la sainteté, elle a choisi « dès l'enfance » un « "type de sainteté" glorieux », mais « totalement confié à l'action de Dieu »¹⁰⁷¹. Toujours d'après lui, « que Thérèse ait passé des années aux prises avec son projet de sainteté et d'"élévation" [*innalzamento*] – même au prix de la souffrance – ne correspond pas au climat dans lequel Dieu l'a tenue et toujours immergée. »¹⁰⁷². En conséquence, sa découverte « *ne consiste pas* dans le passage d'une phase d'autosalut [*autosalvezza*] à une phase d'abandon à la grâce », car elle fut, depuis le début, « convaincue que dans l'amour on ne se soulève pas, mais que l'on est toujours porté ». ¹⁰⁷³

En fait, nous le rejoindrions s'il nuancait son propos. Nous ne pensons pas non plus – comme au reste le carme belge, – que Thérèse ait *déplacé* son idéal. Elle ne l'a jamais modifié, nous l'avons dit et répété. Ce n'est certes pas la sainteté en tant que telle qui lui aura posé problème, mais le genre de sainteté qui lui était proposé, et dont on soulignait l'exceptionnelle vigueur morale et ascétique. Nous ne concevons pas davantage qu'elle ait voulu "se sauver elle-même" – elle n'a jamais été semi pélagienne – sans l'aide de Dieu, à un moment quelconque de sa vie. Aussi bien, lorsque nous parlons d'évolution chez Thérèse, nous voulons indiquer l'épanouissement d'intuitions, dont certaines étaient présentes en germe depuis longtemps déjà, mais qui attendaient des circonstances déterminées pour se développer. Nous rejoignons absolument le père Rideau quand il apporte cette précision :

« si des jalons sûrs peuvent être marqués au cours des étapes de Thérèse, leur repérage doit être assez discret pour tenir compte du fil continu d'une évolution et d'une maturation : on risquerait autrement de dévaluer quelque peu des périodes antécédentes [ce que nous espérons n'avoir pas fait !], y compris celles de l'adolescence, dont on peut assurer qu'elles furent aussi vécues dans une perspective de foi à la primauté de la grâce : les seuils sont ainsi moins des ruptures ou des craquements d'édifice que des reprises des transformations et des prises de conscience ; et Thérèse s'est toujours posé le même problème. » (E. RIDEAU, *Thérèse de Lisieux...*, *op. cit.*, pp. 241-242).

¹⁰⁷⁰ *Ibid.*, p. 436.

¹⁰⁷¹ *Ibid.*, p. 437.

¹⁰⁷² *Ibid.*, p. 438.

¹⁰⁷³ *Ibid.*, p. 440.

Souscrire à cet éclaircissement du père jésuite n'est pas incompatible avec la conviction que dans les faits, Thérèse nous a rejoints dans cette phase qui veut que, « [...] au début de la vie spirituelle, à cause précisément de l'expérience que nous faisons de nos propres forces, à cause de l'orgueil qui nous pousse à les étaler, nous visions inconsciemment à l'héroïsme, même sur ce plan spirituel. C'est d'ailleurs presque inévitable [...] »¹⁰⁷⁴. Par suite, les deux phases en question correspondent aux deux moments, avant et après la remise de son projet de sainteté dans les mains de Dieu, le 11 juin 1895. Or, la certitude de Thérèse selon laquelle on ne s'élève pas, mais que l'on s'« abandonne dans les bras de Jésus » remonte au 18 juillet 1893. De même, c'est aux alentours de juillet 1894 qu'elle érigea sa petitesse et sa faiblesse au rang des trésors divins. Enfin, sa conviction suivant laquelle on doit se laisser porter dans l'Amour, ne fut réellement "codifiée" que dans les derniers mois de l'année 1894, et le centre polarisateur de toutes ses pensées aux alentours de sa consécration à l'Amour Miséricordieux, en juin 1895.

Pour conclure, nous disons que « la découverte de l'ascenseur n'est rien d'autre que la reconnaissance [ou plutôt la confirmation de cette *reconnaissance*, du chef de Thérèse] du primat absolu de [...] l'opération prévenante et permanente de Dieu faisant lui-même la sainteté de ses saints. C'est dans cette perspective [...] que l'on peut saisir à la fois le sens profond de la révolution thérésienne et son originalité »¹⁰⁷⁵, dont Thérèse nota elle-même la fulgurance de l'intuition, à un moment donné de sa vie : « alors j'ai cherché », dit-elle. En définitive, s'il ne faut pas s'en tenir absolument au découpage temporel de la vie des saints, leur étude donne cependant de manifester leur progression, si elle a eu lieu.¹⁰⁷⁶ Une étude chronologique peut s'attacher au découpage du temps sans s'y réduire.

1.4. Septième récapitulation de sa conception de la sainteté

Passons en revue les nouveaux aspects de son message pour cette période, soit les images du petit enfant et de l'ascenseur.

À propos de la première. Au-delà de sa force poétique et psychologique, la

¹⁰⁷⁴ « [...] sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus elle-même avait commencé à vouloir imiter Jeanne d'Arc » (M.-E. DE L'ENFANT JÉSUS, *Ton amour a grandi avec moi...*, op. cit., p. 70).

¹⁰⁷⁵ A. COMBES, *Contemplation et Apostolat*, op. cit., p. 130.

¹⁰⁷⁶ Nous avons déjà eu l'occasion de l'affirmer en d'autres termes : « il y a des textes des premières années qui semblent quasiment l'annoncer [l'image de l'ascenseur], et des textes des dernières années qui semblent pour un instant retourner en arrière [...] » (A. M. SICARI, *La teologia di S. Teresa di Lisieux...*, op. cit., p. 445). Nous le redirons dans la conclusion de ce chapitre.

prédilection de Thérèse pour le petit enfant recèle une profonde signification. Son choix se porte sur lui parce que l'on effleure à peine ses actions, bonnes ou mauvaises, pour majorer l'importance de son attitude d'abandon confiant et persévérant. Ses rechutes, bien prévisibles, n'entament pas sa confiance, et ses regards éperdus et repentants vers son père ou sa mère lui tiennent déjà lieu de pénitence et de contrition. Une fois relevé, il retombera. Probablement il s'en doute, inconsciemment, comme nous le présageons sans y penser cependant. Mais si notre regard plein d'espérance croise Celui, infiniment aimant de Dieu, Celui-ci ne s'empressera-t-il pas de nous relever/pardonnez si nous tendons les bras, plein de repentir, vers Lui ! Par contre, s'Il veut laisser « par terre sa petite balle », nous n'allons pas nous « inquiéter, mais toujours » tendre vers Lui « des bras suppliants et pleins d'amour !... », en répétant après Thérèse : « Je ne puis croire que vous m'abandonniez »¹⁰⁷⁷. Il nous faut continuer à réaliser de « petites choses », des « petits riens ». Lesquels, nous signale avec bon sens sœur Marie de la Trinité, « ne nuisent pas à la santé [physique, aux contraires de certaines mortifications, ou morale, en renflouant notre amour de soi], ils ne nous font pas remarquer [il n'y a rien d'extraordinaire qui pourrait attirer le regard des autres sur nous ou nous enorgueillir], et ils entretiennent notre âme dans un état surnaturel de ferveur [l'Esprit-saint pourra souffler sur ces brandons] »¹⁰⁷⁸. C'est la pauvreté spirituelle, qui consiste en un absolu détachement des dons reçus et à recevoir, tout en ne s'appuyant que sur eux ; soit « le rejet de toute perfection propre, pour faire place à la perfection de Dieu en l'homme »¹⁰⁷⁹.

À propos de la seconde image. « Ce qui nous regarde, c'est de nous unir au bon Dieu », affirma un jour Thérèse à sœur Geneviève¹⁰⁸⁰. Cette intuition fondamentale constitue le tréfonds de l'allégorie des bras que nous devons tendre vers Jésus, afin que Lui-même tende les Siens pour nous porter. Allégorie que Thérèse thématiza aussi dans la métaphore de l'ascenseur. Pour Monseigneur Combes, en effet, « l'ascenseur thérésien [ce sont] les bras de Jésus. C'est l'amour prévenant du bon Dieu, plus tendre qu'une mère, qui se penche sur les petits afin de les saisir en leur petitesse même [...] pour les soulever au-dessus de toute grandeur humaine [...] jusque sur les genoux, sur le sein du Seigneur »¹⁰⁸¹. Pareillement pour

¹⁰⁷⁷ *LT 89, 2r°*. Voir aussi *Ms A, 64v°* et *Ms A, 67v°*.

¹⁰⁷⁸ *PA*, p. 482.

¹⁰⁷⁹ H. U. von BALTHASAR, *Histoire d'une mission...*, *op. cit.*, p. 223. En effet – dit l'auteur –, « Thérèse a débarrassé son âme de toute perfection et œuvre propres pour faire place à l'amour de Dieu en elle. » Mais il ajoute, et là nous inclinons à penser le contraire, que Thérèse « n'a pas, par exemple, évacué les "vertus morales" [nous dirions plutôt acquises] pour avoir plus de place pour les "vertus infuses". » Même s'il précise aussitôt : « Ce n'est pas pour une vertu qu'elle crée une place vide, c'est pour Dieu » (*ibid.*, p. 213). Ce rapport entre les vertus acquises et infuses nous paraît intéressant à creuser, mais ce ne fut pas l'objet de notre étude.

¹⁰⁸⁰ *CSG, op. cit.*, p. 74.

¹⁰⁸¹ A. COMBES, *L'amour de Jésus...*, *op. cit.*, p. 105.

le père Massol, qui pense que l'ascenseur « n'est rien d'autre que l'amour [de Dieu] qui détruit toute distance »¹⁰⁸². Pour le père Link, c'est « l'œuvre de la grâce, [et] celle-ci élève l'homme jusqu'à Dieu »¹⁰⁸³. Pour le père Marie-Eugène enfin, l'ascenseur « représente les dons du Saint-Esprit »¹⁰⁸⁴. Au final, l'ascenseur est une « "métaphore vive", c'est-à-dire non une simple comparaison mais un instrument opératoire qui agit ce qu'il décrit »¹⁰⁸⁵. C'est Dieu, qui est Amour, source de grâces et de tous les dons, et qui nous appelle à une intimité absolue avec Lui, à nous unir étroitement à Lui pour "théologaliser", spiritualiser notre vie ; avec notre bonne volonté, de l'énergie et de constants efforts. Écoutons le père Menvielle se prononcer à ce sujet, en commentant le père Marie-Eugène.

« Selon l'antinomie¹⁰⁸⁶ caractéristique de la petite voie, l'activité (des vertus théologales) n'est rendue permanente et parfaite que par une passivité au sens de réceptivité habituelle (de l'âme par les dons du Saint-Esprit). Ces deux termes d'activité et de passivité sont utilisés en même temps, mais pour désigner des aspects distincts de la même réalité, ce que Thérèse appelle l'ascenseur. Ainsi peut-on tenir compte à la fois de l'enfance spirituelle et du courage viril qui l'accompagne, sans opposer ni exclure l'une ou l'autre de ces réalités concomitantes. Et même, seule la réceptivité la plus parfaite permet l'activité la plus haute. Plus Thérèse est enfant, réceptive, plus son courage est grand car il lui est donné » (L. MENVIELLE, *Thérèse docteur racontée par le père Marie-Eugène*, op. cit., pp. 398-399. Nous soulignons)¹⁰⁸⁷.

En outre, le père Sicari nous a donné l'opportunité de revenir sur trois points importants, et de les expliciter. D'abord, Thérèse n'a jamais cherché à devenir sainte à tout prix et malgré sa faiblesse. Son désir de sainteté était le contrepoint logique et aimant du don réitéré de son cœur à Jésus, dans sa prime enfance¹⁰⁸⁸. « Contrairement à d'autres mystiques qui s'exercent à la perfection pour atteindre l'amour, sœur Thérèse de l'Enfant Jésus prenait pour voie de la perfection l'amour même », nous explique sœur Geneviève¹⁰⁸⁹. Ensuite,

¹⁰⁸² R. MASSOL, *Vers la sainteté...*, op. cit., p. 64.

¹⁰⁸³ P.-D. LINK, « Grâce et volonté dans la sanctification... », art. cit., VT 114, p. 93 ; voir aussi VT 117, p. 31

¹⁰⁸⁴ M.-E DE L'ENFANT-JÉSUS, *Je veux voir Dieu*, op. cit., p. 91. Pour une étude des sept dons chez Thérèse, voir M. M. PHILIPON, *Sainte Thérèse de Lisieux...*, op. cit., pp. 191-260 (qui a marqué le père Marie-Eugène). Voir aussi L. MENVIELLE, *Thérèse docteur racontée par le père Marie-Eugène*, op. cit., p. 385. Et enfin L. LIAGRE, *Retraite avec Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus*, Lisieux, Éd. des Annales de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, 1940.

¹⁰⁸⁵ Cl. BOUREILLE, *De Thérèse Martin à Thérèse de Lisieux...*, op. cit., p. 122. L'auteur emprunte l'expression à Paul Ricœur.

¹⁰⁸⁶ L'auteur parle également d'« antinomies de l'escalier et de l'ascenseur », au pluriel (L. MENVIELLE, *Thérèse docteur racontée par le père Marie-Eugène*, op. cit., p. 397).

¹⁰⁸⁷ Dans un premier temps, le père Menvielle oppose l'ascenseur à l'escalier (ce dernier « rappelle la nécessité de l'effort ascétique de la bonne volonté »), dans son commentaire de la neuvième conférence du père Marie-Eugène à N.D.V. (cité dans *ibid.*, p. 385). Ensuite, s'appuyant sur le père Marie-Eugène (quatrième conférence à N.D.V.), il reconnaît que « l'effort est convaincu de son impuissance, mais [que], dans sa persévérance, il continue parce que cet acte de volonté est nécessaire. Le contraire prouverait qu'on est découragé » (*ibid.*). Dans ce sens, on peut dire, sans tomber dans la contradiction, que « ces images [de l'escalier et de l'ascenseur] décrivent deux actions qui se déroulent au même moment » (*ibid.*, p. 389). Même si l'une l'emporte sur l'autre, selon l'endroit où l'on pose l'accent : l'effort personnel ou la grâce.

¹⁰⁸⁸ Cf. Ms A, 13v° : « Dès le matin vous veniez auprès de moi, me demandant si j'avais donné mon cœur au bon Dieu » ; et Ms 15v° : « J'aimais beaucoup le Bon Dieu et je lui donnais bien souvent mon cœur en me servant de la petite formule que maman m'avait apprise ».

¹⁰⁸⁹ CSG, op. cit., p. 57.

Thérèse a très rapidement certifié, et ce fut l'acmé de sa définition de la petitesse, qu'il faut « ne point s'attribuer à soi-même les vertus qu'on pratique, se croyant capable de quelque chose, mais reconnaître que le bon Dieu pose ce trésor dans la main de son petit enfant pour qu'il s'en serve quand il en a besoin ; mais c'est toujours le trésor du bon Dieu. »¹⁰⁹⁰ Vivre la petitesse, c'est, en fait, évoluer dans la pauvreté en esprit, que ne rend pas la tension vers Dieu *via* l'escalier. Cette métaphore de l'escalier, ou de l'échelle, désigne l'ascension vertigineuse de l'homme vers Dieu, mais aussi – quand ce n'est pas principalement – vers sa perfection personnelle. L'image est bien ancienne et largement répandue, de tout temps, dans la mystique. Les égyptiens, Confucius, Denys l'Aréopagite, Jean Climaque, Guigue le Chartreux, Jean de la Croix¹⁰⁹¹ – dans la *Montée du Carmel* – et Thérèse d'Avila (cf. les « sept demeures » exposées dans les *Châteaux intérieurs*) y recoururent. Cette représentation de l'ascension de l'âme – la *scala mystica* – vers Dieu fut peut-être parfois également influencée par un certain esprit dualiste (chair-esprit ; âmes d'élite et les autres)¹⁰⁹², quand elle ne pas réduite à des phénomènes paranormaux. Chez Thérèse, en revanche, il y a une "démocratisation" – expression souvent rencontrée chez les commentateurs thérésiens – de la sainteté, mais aussi et surtout un *lâcher prise*, un « laisser-s'accomplir de Dieu dans l'âme », selon les expressions de Mme von Speyr¹⁰⁹³. Enfin, comme nous le disions à l'instant, la progression de la "conceptualisation" de Thérèse ne se fit pas tant par étape successives (par *periodizzazioni*, écrivait le père Sicari), que par mouvements de circonvolutions. Certaines intuitions étaient présentes en germe depuis longtemps chez elle, mais elles attendaient le *chairos*, le moment gracieux opportun, pour émerger dans une image ou une représentation qui respecterait parfaitement toutes les nuances et la richesse de son idée.

Par ailleurs, nous avons relevé l'une des *originalités* de l'enseignement de Thérèse, et qu'avait déjà repéré le père Wilhélem : celle d'avoir « placé [...] cette force de l'ascenseur, cette force de Dieu [...] déjà au début de la vie spirituelle. [Thérèse] ne compte que sur l'amour pour monter, [...], elle ne *compte*] que sur l'ascenseur, même pour gravir les premiers degrés de la vie spirituelle... Elle prend l'ascenseur au rez-de-chaussée ! »¹⁰⁹⁴ Car il y deux

¹⁰⁹⁰ CJ 6.8.8, *op. cit.*

¹⁰⁹¹ Pour plus de détails, voir J.-F. SIX, *Vie de Thérèse de Lisieux, op. cit.*, p. 307. Thérèse aurait incontestablement applaudi ces modifications.

¹⁰⁹² Et « marquée, dans l'histoire de la spiritualité, par un certain platonisme [...], et par] "l'attrait de l'âme vers le monde supérieur" [...] Chez beaucoup d'auteurs spirituels, ce thème implique d'abord une certaine aristocratie spirituelle [...] pour s'extraire du charnel et du terrestre [...] » (*ibid.*, pp. 307-308). Thérèse « brise ainsi les "classes" qui avaient été établies en spiritualité – poursuit l'auteur dans un autre ouvrage – ; plus d'aristocrates et de sous-prolétaires, plus de racisme spirituel : un seul peuple, le peuple des aimés de Dieu » (J.-F. SIX, H. N. LOOSE, *Thérèse de Lisieux, op. cit.*, p. 63).

¹⁰⁹³ A. von SPEYR, « La sainteté au quotidien », *art. cit.*, p. 46).

¹⁰⁹⁴ F.-R. WILHÉLEM, « La question des dons du Saint-Esprit... », *art. cit.*, p. 269.

façons de prendre l'escalier : soit en escomptant bien le gravir avec ses propres efforts jusqu'à la dernière marche, soit en espérant de tout son cœur que l'ascenseur, que l'on a appelé avec conviction, arrivera bientôt. Et l'image de l'ascenseur sera complète, ou plutôt elle rendra compte de toute la dimension active et libre de l'âme, si nous apportons les deux dernières précisions suivantes. D'une part, l'âme peut à tout moment souhaiter sortir de l'ascenseur, en ne supportant plus de vivre dans la petitesse et dans l'accueil permanent d'une incapacité radicale et insurmontable à réaliser quoi que ce soit sans la grâce. D'autre part, l'ascenseur peut ne pas venir tout de suite. Dans lequel cas, il faudra s'évertuer à poser sans cesse son petit pied sur la première marche¹⁰⁹⁵, mettre toute sa bonne volonté à escalader le mât de cocagne¹⁰⁹⁶, en attendant que Dieu descende et nous y fasse monter Lui-même. Ces images participent d'un même mouvement d'abandon confiant, persévérant et industrieux¹⁰⁹⁷, dans l'espérance que Dieu "veuille bien" intervenir. On peut encore établir, à la suite du père Laurentin¹⁰⁹⁸, la relation entre l'image de l'ascenseur et celle du petit oiseau qui restera toujours par terre à contempler le soleil (Dieu), à moins que « les Aigles [ses] frères [ne lui obtiennent] la faveur de voler vers le Soleil de l'Amour avec *les propres ailes de l'Aigle Divin....* »¹⁰⁹⁹ ; après que ces *Aigles* – les saints – auront intercédé pour elle.¹¹⁰⁰ Sœur Hausman en conclut que Thérèse s'exprime toujours « dans une symbolique d'aimantation spatiale qui se donne les moyens de la rencontre [...]. La courbe des symboles s'est donc faite ascensionnelle et leur constellation a organisé le haut et le bas, le proche et le lointain, en un processus dialogal. »¹¹⁰¹.

Disons pour terminer que l'ascenseur rend parfaitement l'idée d'une progression dont on n'a pas conscience, mais à laquelle on s'abandonne sereinement. On perçoit les mouvements de l'ascension, mais on ignore les étages que l'on franchit et dépasse, et jusqu'où l'on grimpera. Cette allégorie respecte donc le principal souci de Thérèse : ne pas se préoccuper du résultat de son agir et de l'état d'avancement (qui pourra provoquer la satisfaction ou le découragement) de sa progression vers Dieu¹¹⁰², ni pour soi, ni par rapport aux autres, mais s'y abandonner dans la confiance et l'Amour, au jour le jour, minutes après

¹⁰⁹⁵ Cf. CSM, *op. cit.*, VT 73, p. 64.

¹⁰⁹⁶ Cf. CSG, *op. cit.*, p., 188.

¹⁰⁹⁷ Ce qualificatif a l'avantage d'évoquer la constance et l'habileté dans l'effort fourni.

¹⁰⁹⁸ R. LAURENTIN et J.-F. SIX, *Verse et controverse...*, *op. cit.*, p. 162.

¹⁰⁹⁹ Ms B, 5v°, *op. cit.*

¹¹⁰⁰ Comme aussi la parabole de la petite nacelle, utilisée en 1888, ou celle du point d'appui et du levier, de juin 1895, et sur laquelle nous allons revenir dans un instant.

¹¹⁰¹ N. HAUSMAN, *Thérèse de Lisieux, Docteur de l'Église...*, *op. cit.*, p. 244.

¹¹⁰² « Thérèse ne monte pas vers Dieu avec des sentiments, mais s'avance, depuis 1890 ["officiellement"], dans la sécheresse, à travers le souterrain [...] » (F. OUELLETTE, *Autres trajets avec Thérèse de Lisieux*, *op. cit.*, p. 81).

minutes ; en demeurant humblement ouverts à la grâce et détournés de soi. Toutefois, cette image a aussi ses limites ; elle évoque moins, notamment, l'agir à travers la pratique de la charité, que nous allons étudier dans la section suivante.

2. Seconde section : les œuvres

Thérèse y a insisté. Il n'est pas question de résilier toute action et d'annihiler en soi tout essor vers l'agir, pour sombrer dans l'attentisme (attendre que Dieu me prenne en pitié et s'occupe de tout Lui-même), le défaitisme (au reste, la faiblesse humaine voue toute action à l'échec), le désespoir (à quoi bon, finalement, tenter quelque chose) ou enfin l'absurde, avec son lot d'anarchies (autant faire ce que l'on veut). Dieu s'offre pour être « *Lui-même* et *Lui seul* » notre « point d'appui ». Il assure l'origine du mouvement de notre élévation, son maintien, et sa stabilité. Thérèse est claire sur ce point :

« Mère bien-aimée, voici ma prière, je demande à Jésus de m'attirer dans les flammes de son amour, de m'unir si étroitement à Lui, qu'Il vive et agisse en moi. [...] Ce qu'Archimède n'a pu obtenir parce que sa demande ne s'adressait point à Dieu et qu'elle n'était faite qu'au point de vue matériel, les Saints l'ont obtenu dans toute sa plénitude. Le Tout-Puissant leur a donné pour point d'appui : *Lui-même* et *Lui seul*. Pour levier : l'oraison, qui embrase d'un feu d'amour, et c'est ainsi qu'ils ont soulevé le monde, c'est ainsi que les Saints encore militants le soulèvent et que jusqu'à la fin du monde les Saints à venir le soulèveront aussi. » (*Ms C, 36r^o-36v^o*).

Une année auparavant, Thérèse exhortait à préférer l'Amour aux « grandes actions » :

« Si toutes les âmes faibles et imparfaites sentaient ce que sent la plus petite de toutes les âmes, l'âme de votre petite Thérèse, pas une seule ne désespérerait d'arriver au sommet de la montagne de l'amour, puisque Jésus ne demande pas de grandes actions, mais seulement l'abandon et la reconnaissance... "Immolez à Dieu des sacrifices de louanges et d'actions de grâces." Voilà donc tout ce que Jésus réclame de nous, il n'a point besoin de nos œuvres, mais seulement de notre amour [...] » (*Ms B, 1v^o// LT 196, 1r^o, op. cit.*).

Car, précise-t-elle, « sans l'*amour*, toutes les œuvres ne sont que néant, même les plus éclatantes [...] »¹¹⁰³. La tonalité est plus que jamais vibrante à présent que les offensives de la tuberculose achèvent de terrasser Thérèse. L'amour resitue en vérité l'importance des œuvres. Dans un juste équilibre (2.1.) – comme l'illustrent deux anecdotes touchant aux « belles pensées » et aux « biens de l'esprit » en général –, et avec une prédilection prononcée pour l'exercice de la charité envers le prochain (2.2.), par, avec et en notre imperfection (2.3.). Enfin nous concluons la section (2.4.).

¹¹⁰³ *Ms A, 81v^o*. On pourrait aussi rapprocher cette affirmation d'une autre assertion paulinienne – déjà citée mais qui nous paraît synthétiser parfaitement la pensée de Thérèse – et allurée comme un apophtegme : « Il ne s'agit ni d'effort ni de record, mais de Dieu qui s'attendrit » (*Rm 9, 16*).

2.1. La dialectique entre les œuvres et l'amour

Nous éviterons les interprétations erronées ou incomplètes de ce conseil – Dieu a *besoin* « seulement de notre amour » – si nous le conjoignons à cette autre précision : les œuvres auxquelles Thérèse nous recommande de renoncer, ce sont les « grandes actions ». Sa sainteté ne nous dispense pas d'agir mais de chercher à éblouir à travers cet agir, « de faire quelque chose de *grand* même sous prétexte de zèle » ; car alors, « le Bon Jésus nous laisse seuls »¹¹⁰⁴, nous prévient Thérèse. C'est le revers de l'amour-propre, la rançon du "self-made-holy-man" – si nous pouvons dire –, le dénouement logique de l'attitude prométhéenne, dans laquelle le pélagien, le semi pélagien et le pharisien puisent leurs désirs de sainteté. Ceux-ci veulent œuvrer seuls à leur sainteté : « ce qui les caractérise, c'est une recherche des œuvres dans laquelle on se suffit à soi-même »¹¹⁰⁵. Face à ces dérives, Thérèse oppose et affirme un amour qui aboutit à un agir¹¹⁰⁶ en tant que son expression privilégiée. Un agir qui concrétise, rend tangible et manifeste la vie de l'Amour qui s'épanouit en nous. Il est en effet avéré, affirme Thérèse, qu'« une âme embrasée d'amour ne peut rester inactive »¹¹⁰⁷, et que « [...] lorsque la charité a jeté de profondes racines dans l'âme elle se montre à l'extérieur ».¹¹⁰⁸ L'amour se décharge, comme malgré lui, tout naturellement et par la force des choses – si nous pouvons dire – dans les actes ; à la manière de cendres chaudes tirant leur substance d'un corps qui se consume¹¹⁰⁹. Pour le dire avec le père Marie-Eugène : l'amour est « "diffusivum sui", essentiellement dynamique et dynamogène¹¹¹⁰ ». À l'intérieur du rayon que notre amour

¹¹⁰⁴ LT 243, v° à sœur Geneviève, 7 juin 1897, *op. cit.*

¹¹⁰⁵ C. DE MEESTER, *Les mains vides...*, *op. cit.*, p. 153. Pélage est né en Grande-Bretagne au V^e siècle. Un point de sa doctrine qui nous intéresse spécialement ici fut sa conviction que nous pouvons parvenir de nos propres forces à la sainteté, la grâce étant superfétatoire. « La même tentation renaîtra à travers les siècles, sous des formes diverses et plus ou moins atténuées. On peut difficilement nier qu'une forme de semi-pélagianisme constitue aujourd'hui la *sensibilité commune* d'une grande partie des chrétiens occidentaux » (J.-L. BRUGUÈS, *Précis de théologie morale générale*, tome 2 « Anthropologie morale », volume 2, Paris, *Parole et Silence*, 2003, p. 148). Dans cette optique, l'effort humain est la cause unique ou majeure de la récompense céleste ; aussi doit-on comptabiliser les bonnes œuvres et les multiplier.

¹¹⁰⁶ Du coup, c'est aussi un contrepoison du protestantisme, qui promeut la *sola fidei* : la foi sans les œuvres, en dénaturant la « justification par la foi seule » (Cf. L. BOUYER, *Figures mystiques...*, *op. cit.*, p. 138 et S. DESTREMPES, dans son étude comparative de Thérèse et de Bonheoffer), encouragée au demeurant par Thérèse, mais dans les conditions que nous sommes en train de voir.

¹¹⁰⁷ Ms C, 36r°. Thérèse cite Thérèse d'Avila.

¹¹⁰⁸ Ms C, 18r°.

¹¹⁰⁹ Thérèse a favorisé « l'élimination de l'éthique des œuvres en faveur d'une éthique du pur amour (qui est comme tel beaucoup plus efficace que toute la justice des œuvres) » (H. U. von BALTHASAR, *Histoire d'une mission*, *op. cit.*, p. 202) ; en précisant avec Monseigneur von Schönborn que « nous devons agir car Dieu agit en nous ! » (cité par L. DE SAINT-CHAMAS, « Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et une théologie de la mission », in : D. CHARDONNENS, Ph. HUGO (dir.), *L'apport théologique de sainte Thérèse...*, *op. cit.*, p. 266).

¹¹¹⁰ M.-E. DE L'ENFANT-JÉSUS, *Je veux voir Dieu*, *op. cit.*, p. 301 (l'expression revient souvent sous sa plume). Le père dit aussi que c'est « le souffle de la sagesse d'amour, de la Miséricorde infinie qui a besoin de se

est effectivement capable d'atteindre, il doit se traduire en actes. Telle est la clé explicative du rôle des œuvres. Décisives pour exercer notre amour et l'alimenter, les œuvres sont vaines si elles nourrissent notre *ego* et dorent le blason de notre image : « la vertu brille naturellement, aussitôt qu'elle n'est plus là, [on] le voit », assurait Thérèse¹¹¹¹. Jouer au vertueux, c'est se condamner à ne jamais négliger son image, à la manière du pharisien qui, ayant « une tâche impossible à porter, [... se rend inmanquablement compte qu'] il n'a pas la force intérieure qui lui permettrait de l'accomplir. Cette tâche le renvoie à ses propres forces pour se tenir fidèle devant le Dieu Très-Saint »¹¹¹². Pour agrémenter notre propos sur la menace du pharisaïsme, écoutons un exemple donné par Thérèse, où elle met en rapport les « belles pensées » originales et profondes (2.1.1.) avec les œuvres (2.1.2.) :

« Je ne méprise pas les pensées profondes qui nourrissent l'âme et l'unissent à Dieu, mais il y a longtemps que j'ai compris qu'il ne faut pas s'appuyer sur elles et faire consister la perfection à recevoir beaucoup de lumières. Les plus belles pensées ne sont rien sans les œuvres, il est vrai que les autres peuvent en retirer beaucoup de profit si elles s'humilient et témoignent au bon Dieu leur reconnaissance de ce qu'il leur permet de partager le festin d'une âme qu'il Lui plaît d'enrichir de ses grâces, mais si cette âme se complaît dans ses belles pensées et fait la prière du pharisien, elle devient semblable à une personne mourant de faim devant une table bien garnie pendant que tous ses invités y puisent une abondante nourriture et parfois jettent un regard d'envie sur le personnage possesseur de tant de biens. Ah ! comme il n'y a rien que le Bon Dieu tout seul qui connaisse le fond des cœurs... que les créatures ont de courtes pensées !... Lorsqu'elles voient une âme plus éclairée que les autres, aussitôt elles en concluent que Jésus les aime moins que cette âme et [qu'elles] ne peuvent être appelées à la même perfection. » (Ms C, 19v^o-20r^o).

2.1.1. Les « belles pensées » et les « biens de l'esprit » en général

Ne nous méprenons pas. Thérèse vante ici les œuvres, pour accentuer l'insuffisance de la réflexion théologique, dès l'instant où elle se replie sur elle-même. Elle est louable quand elle peut servir les intérêts de Dieu, en tant qu'instrument de catéchèse pour convertir et éclairer notre entourage. Autrement dit, « *la valeur essentielle d'un homme ne vient pas de la quantité de talents que le Seigneur lui a confiés, mais de la façon dont il les fait fructifier, [...]* *c'est pour l'utilité du Corps mystique tout entier que le Seigneur accorde des charismes à tel*

répandre, qui nous a créés pour se donner à nous et nous emporter dans le mouvement puissant et les richesses ardentes de sa vie débordante » (*ibid.*, p. 318). En fait, l'expression est reprise à saint Thomas D'AQUIN, *Somme théologique*, III^a, Q. 1, a. 1 (cf. B.-M. SIMON, « Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et la théologie de la Rédemption », VT 126, art. cit., p. 341).

¹¹¹¹ CJ 26.7.3. Ce n'est donc pas la peine de "se mettre en frais" pour la faire reluire : si la vertu n'est pas, on le verra bien assez tôt. Est-ce une manière plus profonde d'exprimer ce lieu commun : « Chassez le naturel et il revient au galop » ?

¹¹¹² C. DE MEESTER, *Les mains vides...*, op. cit., p. 153. Le père carme poursuit : cette tâche « le conduit à une attitude légaliste, qui est contrainte, par des prestations de la volonté et par une fidélité irréprochable, à se donner à soi-même une auréole de justice, mais qui n'est que glorification de soi-même » (*ibid.*).

ou tel de ses membres »¹¹¹³. Nous sommes les administrateurs de biens reçus en partage par Dieu. Cependant, si nous en possédons moins, à l'instar du petit enfant, ou si nous nous comportons comme si nous n'avions pas, nous ravirons davantage le cœur de Dieu. En revanche, les ratiocinations nuisent à l'intéressé, en le paralysant devant tout le possible gracieux – cette « table bien garnie ». Il ne profite même pas de ses lumières, tout occupé qu'il est à "parader" et à "épater la galerie". Thérèse avait compris ceci :

« [...] les élans de l'intelligence et du cœur, les pensées profondes, tout cela forme une richesse à laquelle on s'attache [bien trop souvent] comme à un bien propre auquel personne n'a le droit de toucher... Par exemple si en licence on dit à une sœur quelque lumière reçue pendant l'oraison et que, peu de temps après, cette sœur parlant avec une autre lui dise comme l'ayant pensée d'elle-même la chose qu'on lui avait confiée, il semble qu'elle prend ce qui n'est pas à elle. Ou bien en récréation on dit tout bas à sa compagne une parole pleine d'esprit et d'à-propos ; si elle la répète tout haut sans faire connaître la source d'où elle vient, cela paraît encore un vol à la propriétaire qui ne réclame pas, mais aurait bien envie de le faire et saisira la première occasion pour faire savoir finement qu'on s'est emparé de ses pensées. Ma Mère, je ne pourrais si bien vous expliquer ces tristes sentiments de nature, si je ne les avais sentis dans mon cœur et j'aimerais à me bercer de la douce illusion qu'ils n'ont visité que le mien si vous ne m'aviez ordonné d'écouter les tentations de vos chères petites novices. J'ai beaucoup appris en remplissant la mission que vous m'avez confiée, surtout je me suis trouvée forcée de pratiquer ce que j'enseignais aux autres ; ainsi maintenant je puis le dire, Jésus m'a fait la grâce de n'être pas plus attachée aux biens de l'esprit et du cœur qu'à ceux de la terre. S'il m'arrive de penser et de dire une chose qui plaise à mes sœurs, je trouve tout naturel qu'elles s'en emparent comme d'un bien à elles¹¹¹⁴. Cette pensée appartient à l'Esprit Saint et non à moi [...] » (*Ms C, 19r°-19v°*).

Un verdict identique sera rendu aux visions extraordinaires¹¹¹⁵ et aux « transports »¹¹¹⁶, lorsqu'elles occasionnent un retour sur soi. Pour Thérèse, c'est ailleurs qu'il faut déceler les signes de la sainteté. Tout au plus, ces éléments fournissent un cadre, ou bien ils constituent un certain type de sainteté, une voie de perfection qui n'était pas la sienne. Sa sainteté voulait être celle des « petits oiseaux », ne pouvant se démarquer avec des exploits et des « folies »¹¹¹⁷ ; celle des « pauvres petits enfants », ne s'affirmant pas à coup d'« actions éclatantes »¹¹¹⁸ et volant « avec » les ailes mêmes de Dieu¹¹¹⁹ ; celle des humbles de cœur et

¹¹¹³ P. DESCOUVEMONT, *Thérèse de Lisieux et son prochain...*, op. cit., pp. 30-31. C'est l'auteur qui souligne.

¹¹¹⁴ À propos de la réversibilité des biens spirituels, Thérèse citait encore le mystique rhénan Jean Tauler : « "Si j'aime le bien qui est en mon prochain plus qu'il ne l'aime lui-même, ce bien est à moi plus qu'à lui. Si j'aime en saint Paul toutes les faveurs que Dieu lui a accordées, tout cela m'appartient au même titre qu'à lui. Par cette communion, je puis être riche de tout le bien qui est au Ciel et sur la terre, dans les anges, les saints et en tous ceux qui aiment Dieu" » (*CSG, op. cit.*, p. 63). Enfin, elle reprenait saint Jean DE LA CROIX, *Prière de l'âme embrasée de l'amour divin* : « Tout est à nous, tout est pour nous » (*CSG, op. cit.*, p. 162). Car « ce qui nous vient par certains saints est beaucoup plus pour nous que pour leur gloire propre. Dieu les exalte pour nous » (*ibid.*). Et Thérèse concluait : « Rien ne nous assure que les saints canonisés soient les plus grands. Dieu les a mis en relief pour sa gloire et notre édification, plus que pour eux-mêmes » (*ibid.*, pp. 162-163).

¹¹¹⁵ On a vu que Thérèse souhaitait en être dispensée : cf. notamment *CJ 4.6*.

¹¹¹⁶ « Ce qui lui était arrivé après son offrande à l'Amour », rappelle Mère Agnès de Jésus (*CJ 7.7.2, op. cit.*).

¹¹¹⁷ Cf. *Ms B, 5v°* : « pour toi, je le sais, les Saints ont fait aussi des folies, ils ont fait de grandes choses puisqu'ils étaient des aigles... Jésus, je suis trop petite pour faire de grandes choses... ». Dieu sait – sans jeu de mots – si elle le voulait pourtant.

¹¹¹⁸ *LT 195, r°*, à sœur Marie de Saint-Joseph (fragments), 8-17 septembre (?) 1896.

¹¹¹⁹ *Ms B, 3v°*, op. cit.

des pauvres en esprit, recevant et accueillant tout de Dieu¹¹²⁰. Dans cette perspective, les actions ne sont pas tant des procédés habiles pour tendre vers Dieu et la perfection, que des expressions et manifestations de notre amour de Lui, de manière à ce que « la foi rejaillisse en actes d'amour »¹¹²¹. En somme, Thérèse reste fidèle à l'enseignement de la *Madre*, selon lequel l'« Amour se prouve par les œuvres », qui lui servent de comburant¹¹²². La logique n'est plus numérique mais celle-ci : « l'amour n'agit pas en produisant, mais en provoquant une attirance [...] »¹¹²³. Aimer, c'est aimer l'autre ; en l'occurrence Dieu, que l'on invite à venir en nous. Aussi bien, Thérèse put prendre à partie sœur Marie de la Trinité en ces termes : « Est-il plus difficile à Jésus de [nous] prendre au bas plutôt qu'à la moitié de l'escalier ? », après avoir gravi par nous-mêmes quelques marches. Et de conclure : « Il y a encore un avantage pour vous [et pour nous] à ne pas pouvoir monter, c'est de rester toute votre vie dans l'humilité, tandis que si vos efforts étaient couronnés de succès, vous ne feriez pas pitié à Jésus, il vous laisserait monter toute seule et il y aurait tout à craindre que vous ne tombiez dans la complaisance en vous-même ».¹¹²⁴ Quelles *œuvres* devons-nous dès lors accomplir ?

2.1.2. Les œuvres que prône Thérèse

Après avoir parcouru les écrits de Thérèse, nous avons pu élaborer une petite charte des œuvres qu'elle avait en haute considération : « jeter des fleurs »¹¹²⁵ (2.1.2.1.), c'est-à-dire entreprendre de petites actions "motorisées", si l'on peut dire, par les petites « vertus

¹¹²⁰ « Je [Jésus] veux qu'elle [Céline] cache les dons qu'elle a reçus de moi, me laissant les lui donner et reprendre comme Il me plaira, ne s'attachant à aucun, oubliant même tout ce qui peut la grandir à ses yeux comme à ceux des créatures. [...] » (LT 183, r°, *op. cit.*).

¹¹²¹ S. DESTREMPES, *Thérèse de Lisieux...*, *op. cit.*, p. 187. Cela « en laissant l'Autre transformer en dialogue d'amour ce qui peut sembler à première vue de banales activités humaines » (*ibid.*, p. 192. L'auteur cite M. ZUNDEL, *Avec Dieu dans le quotidien. Retraite à des religieuses*, Saint-Maurice, Éd. Saint-Augustin, 1991, p. 139). Par suite, note encore l'auteur, Thérèse « parvient à surmonter le double écueil de "la foi sans les œuvres", propre à une certaine lecture, déformante, de la tradition protestante dans le catholicisme, et celui de "la foi dans les œuvres", propre au courant janséniste et peut-être aussi une caricature de la position catholique par ses adversaires ». L'auteur signale qu'il retrouve « malheureusement » encore « ces préjugés dans une note, bien qu'en cherchant à les nuancer ». Il s'agit de la note 101, OC, p. 1287 (*ibid.*, p. 182 ; voir aussi la note 14). Tant il est vrai que l'équilibre est difficile à trouver et à maintenir. En revanche, nous pensons que l'auteur va un peu loin – à force de vouloir rapprocher la pensée luthérienne de celle de Thérèse ? – en déplorant que le père De Meester parle des œuvres pour « désigner le faire de la réponse humaine d'amour », et quand bien même « il essaye d'atténuer la confusion possible en parlant "d'œuvres de la confiance" » (*ibid.*, p. 265).

¹¹²² Du latin *combere* qui veut dire brûler. Les œuvres forment le corps qui, en se combinant avec un autre (l'amour), opère la combustion de ce dernier : l'amour, qui est le combustible qui doit brûler en nous et nous consumer.

¹¹²³ B. BRO, *Le murmure et l'ouragan...*, *op. cit.*, p. 124.

¹¹²⁴ CSM, *op. cit.*, VT 77, p. 63.

¹¹²⁵ C'est l'intitulé de sa 34^{ème} poésie, du 28 juin 1896.

enfantines » (2.1.2.2.), et mobilisées par de grands désirs (2.1.2.3.). Loin d'être supplétif, cet agir est le plénipotentiaire¹¹²⁶ de notre amour, qu'il fera grandir, se fortifier et s'épanouir.

2.1.2.1. « Jeter des fleurs »

La voie de la sainteté thérésienne est pavée d'humilité¹¹²⁷ et émaillée de *fleurs*. Ces fleurs ne rendent pas seulement compte de son âme de poète ou de son attrait pour la botanique. La polysémie du mot « fleur » est riche chez Thérèse. Elle définit des réalités existentielles, comme les âmes ; elle-même était une petite *saxifrage*, une fleur *champêtre*, une *fleurette*¹¹²⁸. Quant aux enfants morts dans la fleur de l'âge, ils composent le cortège des « fleurs printanières¹¹²⁹ ». L'une ou l'autre fois, les *fleurs* indiquent aussi les joies ressenties¹¹³⁰ dans la liesse et dans leur suavité, ou « les plaisirs purs de la vie »¹¹³¹.

Ici, Thérèse opère une autre conversion sémantique. Les fleurs désignent les actions qu'elle privilégia¹¹³². D'abord les *pratiques*, qui l'ont soutenues dans la préparation à sa première communion ; tandis que les « actes d'amour formaient les *boutons* de fleurs »¹¹³³. Par après, elle étrenne ce terme dans le passage étudié, pour assimiler les fleurs à « toutes les plus petites choses » exécutées « par amour ». En soi, explique-t-elle en prolongement de l'extrait en question (*Ms C, 19r°-19v°* cité à la page 218), ces actes sont « sans aucune valeur » ; ce sont des *riens*. Mais dès qu'ils auront été recueillis par l'Église Triomphante¹¹³⁴ et qu'ils auront bénéficié d'un « attouchement divin »¹¹³⁵, ces « petit sacrifice », *regard*, et

¹¹²⁶ L'agent qui a plein pouvoir pour accomplir la mission de l'Amour.

¹¹²⁷ Cf. par exemple, *Ms C, 4r°* : « [...] O ma Mère! je suis *trop petite* pour avoir de la vanité [...] afin de vous faire croire que j'ai beaucoup d'humilité, j'aime mieux convenir tout simplement que le Tout Puissant a fait de grandes choses en l'âme de l'enfant de sa divine Mère, et la plus grande c'est de lui avoir montré sa *petitesse*, son impuissance ».

¹¹²⁸ L'origine de cette association est-elle à trouver dans une image que lui donna sa sœur Pauline et qui s'intitulait « La *petite fleur* du Divin Prisonnier » (*Ms A, 31v°*) ? Cf. annexe 12. Le thème de la fleur est développé en ce sens dans *LT 141, op. cit.* Par ailleurs, Thérèse reçut une fleur blanche de son papa, quand elle lui parla pour la première fois de sa vocation (cf. *CJ 7.6.2*). Elle s'y identifia et y vit un présage de sa mort prochaine lorsque la tige se brisa (*Ms A, 50v°*). Cette identification est confirmée à la fin de son premier manuscrit (*Ms A, 84v°*), quand elle se demande « comment s'achèvera [...] cette "histoire d'une petite fleur blanche" ? »

¹¹²⁹ Qualificatif qu'elle s'applique à elle-même dans le *Ms A*. Ici, l'expression renvoie à *RP 2, 1r°, Les anges à la crèche de Jésus, op. cit.*, dans une réplique de l'ange de l'Enfant Jésus.

¹¹³⁰ Cf. par exemple *Ms A, 12r°*.

¹¹³¹ Comme en *LT 149, 1v°, op. cit.*

¹¹³² Il n'est pas impossible que cette association remonte aux processions du Saint-Sacrement, devant lequel Thérèse aimait, petite, à « semer des fleurs sous les pas du Bon Dieu » (voir *Ms A, 17r°*).

¹¹³³ *Ms A, 33r°*.

¹¹³⁴ *Ms B, 4v°*.

¹¹³⁵ « Ah ! que la vocation du petit Enfant est belle ! Ce n'est pas une mission qu'il doit évangéliser, mais toutes les missions. Comment cela ?... c'est en aimant, en dormant, en JETANT des FLEURS à Jésus lorsqu'il sommeille. Alors Jésus prendra ces fleurs et leur communiquant une valeur inestimable, il les jettera à son tour ; il les fera voler sur tous les rivages et sauvera les âmes, avec les fleurs, avec l'amour du petit enfant qui ne verra

parole, deviennent co-rédempteurs. Ils sont lancés sur les âmes du purgatoire et sur celles de ceux qui pérégrinent encore sur la terre ; « jusqu'aux frontières les plus lointaines de l'Église souffrante et militante. »¹¹³⁶.

« [Thérèse, le *petit enfant*] ne sait plus qu'une chose, t'aimer, ô Jésus... Les œuvres éclatantes lui sont interdites, il ne peut prêcher l'Évangile, verser son sang... mais qu'importe, ses frères travaillent à sa place, et lui, *petit enfant*, il se tient tout près du *trône* du Roi et de la Reine, il aime pour ses frères qui combattent... Mais comment témoignera-t-il son Amour, puisque l'Amour se prouve par les œuvres ? Eh bien, le petit enfant jettera des fleurs, il embaumera de ses *parfums* le trône royal, il chantera de sa voix argentine le cantique de l'Amour... Oui mon Bien-Aimé, voilà comment se consumera ma vie... Je n'ai d'autre moyen de te prouver mon amour, que de jeter des fleurs, c'est-à-dire de ne laisser échapper aucun petit sacrifice, aucun regard, aucune parole, de profiter de toutes les plus petites choses et de les faire par amour [...] » (*Ms B, 4r^o-4v^o*).

Parmi ces fleurs « de l'amour et du sacrifice »¹¹³⁷ figurent les actes qui *consolent* Jésus et sont « pour lui seul »¹¹³⁸ ; comme aussi nos joies, nos peines et nos petits sacrifices¹¹³⁹, qui embaument Sa Face¹¹⁴⁰. Au final, l'agir que patronne Thérèse est celui du petit enfant. Non pas l'enfant qui recourt à ses charmes conquérants et enjôleurs pour imposer ses désirs et ses caprices, mais celui dont Thérèse va bientôt dresser le portrait¹¹⁴¹, et dont la conduite dérive des vertus enfantines¹¹⁴² ; la seule initiative morale qu'elle avalise¹¹⁴³, puisque tout vient de Dieu et que « c'est Lui qui fait tout ».

rien mais qui sourira toujours même à travers ses larmes ! » (*LT 194* à sœur Marie de Saint-Joseph, 8-17 septembre 1896). On notera aussi ici les trois allusions suivantes, que nous connaissons bien maintenant : celle "suggestive" de sa nuit de la foi (« lorsqu'il sommeille »), celle "légère" de ses propres manquements (« en dormant » ; notamment au cours de ses oraisons), et celle du "non sentir" du bienfait de ses actes (« petit enfant qui ne verra rien mais qui sourira toujours »).

¹¹³⁶ J.-M. HENNAUX, « Pour une théologie de la vie contemplative », *art. cit.*, p. 117.

¹¹³⁷ *CJ 6.8.8*.

¹¹³⁸ *LT 156*, r^o à Mère Agnès de Jésus, 21 janvier 1894.

¹¹³⁹ Cf. aussi *DP/Mère Agnès de Jésus*, juillet.

¹¹⁴⁰ *LT 102* à Céline, 27 avril 1890. Cf. aussi *PN 17, 12, Vivre d'amour*, 5 février 1895.

¹¹⁴¹ Il s'agit du « premier moyen de la méthode analogique [qui] est la *via remotionis*, la voie d'exclusion. L'enfance naturelle, les mères ne le savent que trop, présente, à côté de qualités précieuses, maints défauts fatals [...] : l'amour-propre, la jalousie, l'impatience, la colère, le caprice, l'entêtement. Et chez les meilleurs [enfants ...] nous constaterons encore nécessairement l'inconscience, l'ignorance, l'irréflexion, le manque de contrôle et de maîtrise de soi-même, imperfections inhérentes à l'enfance naturelle. Or, de tels défauts ne peuvent évidemment pas être acceptés dans la conception de l'enfance spirituelle » [et même si parfois Jésus en endossait les traits. Cf. *Ms A*, 85v ; *RP 5, 12, Le divin petit mendiant de Noël*, *op. cit.* ; *Pri 14, Je suis le Jésus de Thérèse*, été 1896 ; *CJ 13.6.1* ; etc.]. Dans un second temps, il faut donc « élever les qualités à leur plus haute valeur, à leur excellence ; c'est la seconde règle de la méthode analogique, *via excellentiae* [qui répond à la question suivante :] Quelles sont les qualités de l'enfance ? » (P. H. PETITOT, *Vie intégrale...*, *op. cit.*, pp. 167-168).

¹¹⁴² « Ces vertus *enfantines* qu'elle désirait, précise sœur Geneviève, avaient fait avant elle l'admiration de l'austère saint Jérôme qui n'est pas taxé pour cela de puérilité » (*CSG*, *op. cit.*, p. 41).

¹¹⁴³ Au lieu de dire que, chez Thérèse, « l'ascétisme est sans cesse rappelé [du fait] qu'elle enseigne l'exercice incessant des vertus infinitésimales [...] » (J. GUITTON, *Le génie de Thérèse...*, *op. cit.*, p. 76), attendu que l'ascétisme n'est plus, à compter de la découverte de sa *petite voie*, l'enjeu premier de l'agir thérésien.

2.1.2.2. Les sept « vertus enfantines »

L'expression « vertus enfantines » figure deux fois dans ses écrits. À Noël 1894, une poésie de dix-huit strophes conjugue l'enfance et la toute puissance divines¹¹⁴⁴. Thérèse y énumère trois de ces vertus enfantines, qui parent la petitesse de Jésus enfant : la *douceur*, la *pureté* et la *simplicité*. Approfondissons-les avec le regard de Thérèse.

La pureté d'abord. Elle lui a toujours été précieuse. Associée à sa virginité¹¹⁴⁵, elle l'était aussi à toutes formes de détachement terrestre et humain¹¹⁴⁶, et à la candeur audacieuse¹¹⁴⁷. Cette vertu trouve son modèle en Marie¹¹⁴⁸. Quant à la simplicité, elle découle de notre proximité avec Dieu : « plus on s'approche du Bon Dieu, plus on se simplifie »¹¹⁴⁹, on l'a vu. En sorte que cette vertu qualifia tout spécialement aussi la vie de la Vierge Marie¹¹⁵⁰, tout comme la goutte de rosée¹¹⁵¹. Pour ce qui est de la douceur enfin, c'est l'un des attributs favoris de Thérèse pour évoquer son papa¹¹⁵², mais aussi Jésus¹¹⁵³ dans Sa miséricorde¹¹⁵⁴. La douceur cause en nous la paix, la sérénité¹¹⁵⁵ et même une joie profonde.¹¹⁵⁶ L'autre mention des vertus enfantines a pour cadre une courte prière écrite une année et demie plus tard, et qui loue l'enfance. Avec la concision qui caractérise ses « élans du cœur »¹¹⁵⁷, Thérèse implore Jésus enfant d'imprimer en elle Ses « vertus enfantines »¹¹⁵⁸,

¹¹⁴⁴ Voici le couplet en question : « Je veux que sur ton front rayonne / La douceur et la pureté / Mais la vertu que je te donne / Surtout, c'est la Simplicité (PN 13, 11, str. 5 et 6, *La reine du Ciel à son enfant*, 25 décembre 1894).

¹¹⁴⁵ Cf. Ms A, 57r°, *op. cit.* Voir aussi deux lettres à Céline : LT 105, 2v° (*op. cit.*) et LT 161 (*op. cit.*).

¹¹⁴⁶ Une remarque de Thérèse à propos de la forte amitié qui l'unissait à sa sœur Céline : « Notre amour mutuel était remarqué par les prêtres du pèlerinage [à Rome, en novembre 1886] : un soir, étant en société si nombreuse que les sièges manquaient, Céline me prit sur ses genoux et nous nous regardions si gentiment qu'un prêtre s'écria : "Comme elles s'aiment, ah ! jamais ces deux sœurs ne pourront se séparer !" Oui, nous nous aimions mais notre affection était si pure et si forte que la pensée de la séparation ne nous troublait pas » (Ms A, 62r°). Cf. aussi Ms A, 70v°, où elle parle de son affection pour Mère Marie de Gonzague.

¹¹⁴⁷ À propos de sa "collection" de reliques au cours de son voyage en Italie, Thérèse reconnaît : « J'étais vraiment par trop audacieuse !... Heureusement le bon Dieu qui voit le fond des cœurs sait que mon intention était pure et que pour rien au monde je n'aurais voulu lui déplaire, j'agissais avec Lui comme un enfant qui se croit tout permis et regarde les trésors de son père comme les siens » (Ms A, 66v°).

¹¹⁴⁸ « Ah ! quelle grâce d'être vierge, d'être l'épouse de Jésus, il faut que ce soit bien beau, bien sublime puisque la plus pure, la plus intelligente de toutes les créatures a préféré de rester vierge plutôt que de devenir Mère d'un Dieu... » (LT 130, 1v° à Céline, le 23 juillet 1891). Voir aussi LT 226, *op. cit.*

¹¹⁴⁹ Ms A, 70v°, *op. cit.*

¹¹⁵⁰ Cf. par exemple : CJ 20.7.14 ; CJ 21.7.3 et CJ 23.7.6.

¹¹⁵¹ « Une goutte de rosée, qu'y a-t-il de plus simple et de plus pur ? » Thérèse se le demande par deux fois en LT 141, r°, *op. cit.*

¹¹⁵² Cf. Ms A, 60r° et Ms A, 65r°.

¹¹⁵³ Cf. Ms A, 36r° ; Ms A, 36v° et Ms B, 2r°.

¹¹⁵⁴ Voir par exemple : Ms A, 3v° ; LT 226, 1v°. Et surtout CJ 25.9 : « [...] les petits [...] seront jugés avec une extrême douceur ».

¹¹⁵⁵ Cf. Ms A, 38v° ; Ms C, 16r° ; LT 51, 2r° ; LT 74, 1r° ; etc.

¹¹⁵⁶ Voir notamment CJ 21.8.3.

¹¹⁵⁷ Ainsi définit-elle la prière, on l'a vu (Ms C, 25r°, *op. cit.*).

¹¹⁵⁸ Voir Pr 14 À l'enfant Jésus, été 1896 (?).

c'est-à-dire des vertus qui appartiennent en propre à l'Enfant Jésus. La conséquence en est double. D'une part, Thérèse prisait les vertus *enfantines* parce qu'elles furent l'apanage essentiel du petit Jésus (et de son message une fois adulte : « soyez comme des enfants »), dont Thérèse voulut qu'Il forma la première partie de son nom de religion¹¹⁵⁹ ; d'autre part, Thérèse les recherchait parce qu'elles condensent le principal de l'agir du petit enfant, dont elle voulait imiter absolument le comportement et l'attitude.

Par ailleurs, Thérèse évoque aussi les « vertus de l'enfance » dans deux poésies. La première¹¹⁶⁰ ne nous dit rien de plus sur l'identité de ces vertus. La seconde, en revanche, en identifie trois autres. S'adressant à ses petits frères morts en bas âge, Thérèse les supplie de lui « obtenir les vertus de l'enfance. / Votre candeur, / Votre abandon parfait, votre aimable innocence [...] ». ¹¹⁶¹ Le contexte privé souligne l'enchantement de Thérèse pour ce type de vertus, qui ont valu à ses petits frères et sœurs de franchir rapidement le parcours de la sainteté, dans un « abandon parfait » et sans avoir rien fait ; nous y revenons de suite. Nous avons déjà longuement parlé de l'abandon parfait à la Providence, mais nous pouvons encore dire ceci de l'innocence et de la candeur. Thérèse ne voulait, sous aucun prétexte, *ternir*¹¹⁶² la robe de la première. En effet, l'innocence, analogue à la pureté¹¹⁶³ et que le *lys* symbolise¹¹⁶⁴, s'oppose à la vanité¹¹⁶⁵ et à toute forme de culpabilité¹¹⁶⁶. Quant à la candeur, Thérèse n'en dit rien, si ce n'est qu'elle ne la rapproche pas tant de la naïveté que de la plus immédiate réceptivité des enseignements divins¹¹⁶⁷.

Enfin, Thérèse apparente ces vertus à l'humilité, à l'occasion de deux prières ayant un contexte marial. La première relève l'aspect caché qui est typique de l'humilité : « À moi, dans l'ombre et le mystère / De pratiquer d'humbles vertus. » ¹¹⁶⁸ Ce visage de la discrétion rejoint celui dont nous avons déjà parlé à plusieurs reprises, notamment à propos de la sainteté ordinaire, et dont la citation suivante rétablit la parenté. Mère Agnès rappelle le contexte : « *On avait parlé ensemble intimement du peu de cas que l'on fait souvent de la vertu cachée.* [À quoi Thérèse répond :] "Cela m'a frappée dans la Vie de N. P. St Jean de la Croix dont on

¹¹⁵⁹ Son nom complet est Thérèse de l'Enfant Jésus de la Sainte Face, depuis le 10 janvier 1889.

¹¹⁶⁰ PN 24, 9, *op. cit.*

¹¹⁶¹ PN 44, 9, *À mes petits frères du Ciel, op. cit.* Car s'« ils espèrent en s'approchant d'elle participer aux mérites de ses souffrances, en retour ils font refléter sur elle l'éclat immaculé de l'innocence et de tous les dons que le Seigneur leur a prodigués gratuitement » (LT 185, v° à sœur Geneviève, 24 février – 17 mars 1896).

¹¹⁶² Cf. Ms A, 21v°, et Pri 5, 8r°, *op. cit.*

¹¹⁶³ RP 4, 4r°, *op. cit.*

¹¹⁶⁴ RP 5, 2r°, *op. cit.*

¹¹⁶⁵ Cf. Ms A, 21v°, *op. cit.* et RP 6, 8v°, *La fuite en Égypte, op. cit.*

¹¹⁶⁶ Cf. LT 221, 2r°, *op. cit.*

¹¹⁶⁷ Cf. Ms A, 52v°-53r°, que nous analysons en détail dans l'annexe 2 intitulée « Le rôle capital de la catéchèse, selon Thérèse ».

¹¹⁶⁸ PN 35, 3, *À Notre Dame des Victoires, Reine des Vierges, des Apôtres et des Martyrs*, 16 juillet 1896.

disait : "Le frère Jean de la Croix ! mais c'est un religieux moins qu'ordinaire !" »¹¹⁶⁹ La seconde prière – la dernière, en fait, de son large éventail – resitue en un vers l'humilité de ces vertus dans le voisinage de l'enfance et de la petitesse : « Tu me le fais sentir, ce n'est pas impossible / De marcher sur tes pas, ô Reine des élus, / L'étroit chemin du Ciel, tu l'as rendu visible / En pratiquant toujours les plus humbles vertus. / Auprès de toi, Marie, j'aime à rester petite [...] »¹¹⁷⁰. Cette citation confirme son refus du merveilleux au profit de la vérité, et son rejet du sensationnel dans sa vie en faveur de l'exercice de ce que l'on pourrait appeler les sept "vertus capitales" : la douceur, la pureté, l'innocence, la simplicité, la candeur, l'abandon parfait et l'humilité. Cela dans un dégagement total du paraître et de tout phénomène faussement mystique. Réciproquement, si l'on reste petit, on grandira bien vite en vertu¹¹⁷¹, sous la parfaite emprise de Dieu, dont Thérèse a déjà dit qu'Il lui *donnait*, à travers des « humiliations bien pénibles », « tous les moyens de rester bien petite »¹¹⁷². C'est bien ce qu'elle avance dans cette tirade, trois mois et demi avant de mourir : « Oui, il suffit de s'humilier, de supporter avec douceur ses imperfections. Voilà la vraie sainteté ! »¹¹⁷³.

En revanche, nos désirs pourront surpasser, et de loin, ce que nous accomplirions quotidiennement de nous-mêmes¹¹⁷⁴ !

2.1.2.3. Les « désirs plus grands que l'univers » de Thérèse

Car le refus de tout ce qui eut pu être digne d'envie n'exclut pas de hautes et pures aspirations intérieures. On connaît le fameux passage où Thérèse liste et détaille une vertigineuse énumération de vocations qu'elle aimerait accomplir pour Dieu. Mais qu'y a-t-il en creux ? Lisons-la avant de tenter de répondre à la question.

« Je voudrais mourir dépouillée comme Saint Barthélemy... Comme Saint Jean, je voudrais être plongée dans l'huile bouillante, je voudrais subir tous les supplices infligés aux martyrs... Avec Sainte Agnès et Sainte Cécile, je voudrais présenter mon cou au glaive et comme Jeanne d'Arc, ma sœur chérie, je voudrais sur le bûcher murmurer ton nom, ô Jésus... En songeant aux tourments qui seront le partage des chrétiens au temps de l'Antéchrist, je sens mon cœur tressaillir et je voudrais que ces tourments me soient réservés... Jésus, Jésus, si je voulais écrire tous mes désirs, il me faudrait emprunter *ton livre de vie*, là sont rapportées les actions de tous les Saints et ces actions, je voudrais les avoir accomplies pour toi... O mon Jésus ! à toutes mes folies que vas-tu répondre ?... Y a-t-il une âme plus *petite*, plus impuissante que la mienne !... Cependant à cause même de ma

¹¹⁶⁹ *Autres paroles de Thérèse à Mère Agnès de Jésus*, 2.8.3.

¹¹⁷⁰ *PN 54, 6, Pourquoi je t'aime, ô Marie, op. cit.* Thérèse répétera cette strophe à l'infirmerie (*CJ 23.8.9*). Seules les « enfantines vertus » donnent de rester petit (cf. *PN 13, 5, La Reine du Ciel à son enfant bien-aimé*, 25 décembre 1894).

¹¹⁷¹ *PN 11,3, Pour la prise d'habit de Marie-Agnès de la Sainte Face*, 18 décembre 1894.

¹¹⁷² *CJ 18.4.1., op. cit.*

¹¹⁷³ *LT 243, 1v°, op. cit.* Deux mois plus tôt – le 19 avril – a éclaté la supercherie (qui dure depuis douze ans, presque jour pour jour) de Léo Taxil ; un certain Gabriel Jogand a avoué sa mystification.

¹¹⁷⁴ Cf. aussi *LT 141*.

faiblesse, tu t'es plu, Seigneur, à combler mes *petits désirs enfantins*¹¹⁷⁵, et tu veux aujourd'hui, combler d'autres *désirs* plus *grands* que l'univers... » (*Ms B, 3r°*).

La prédilection de Thérèse pour les martyrs et les témoignages les plus extrêmes et poignants est devenue proverbiale. L'impossibilité de les réaliser concourut incontestablement à la garder humble, petite et réaliste. Il lui fut donné de renoncer à concrétiser par elle-même ses vœux de martyre, tout en voyant sa magnanimité préservée : dans son désir de devenir une sainte¹¹⁷⁶ et ... une martyre. Car Thérèse a trouvé une alternative qui put contenter tout le monde, c'est-à-dire : le Bon Dieu¹¹⁷⁷ d'abord, en L'aimant jusqu'au bout, elle-même ensuite, à travers la pratique de petites actions et sans trahir ses désirs, et ceux, enfin, qui se lamentent de ce rapport inversement proportionnel entre leurs désirs et leurs actions. Thérèse le regrettait bien aussi quelquefois, par exemple quand elle apostrophe une religieuse en ces termes : « [...] demandez à Jésus que moi aussi je l'aime et que je le fasse aimer ; je voudrais l'aimer non d'un amour ordinaire mais comme les Saints qui faisaient pour Lui des folies. Hélas ! que je suis loin de leur ressembler ! ... »¹¹⁷⁸. Il n'en demeure pas moins que, pour elle, les désirs sont loin d'être inférieurs aux actions, ou leurs subalternes. Dieu *oublie* nos « infidélités, seuls [nos] désirs de perfection sont présents pour réjouir son cœur »¹¹⁷⁹, écrit-elle. Pour autant, d'une part, il ne faut pas « en conclure que la seule constatation sincère des fautes constitue la sainteté [...] elle ne la constitue pas du tout si elle n'est pas accompagnée du regret, de la confiance en Dieu et... d'un nouvel effort »¹¹⁸⁰. D'autre part, l'enseignement

¹¹⁷⁵ Nous savons qu'ils ont été exaucés : « Maintenant, je n'ai plus aucun désir, si ce n'est celui d'*aimer* Jésus à la folie... Mes désirs enfantins sont envolés [...] » (*Ms A, 82v°*, *op. cit.* ; Céline est entrée dans la vie religieuse, selon le souhait et l'intuition de Thérèse). Apportons ici deux remarques. D'abord, le prédicat *enfantin* ne dénote pas tant une certaine puérilité chez elle, qu'un léger reproche à son vœu impatient de voir ses désirs se réaliser. Ce n'est donc nullement leur véhémence qu'elle condamne. Ensuite, nous ne sommes pas ici devant une hyperbole : les « *folies* » formaient véritablement la façon dont Thérèse voulait aimer Dieu – nous l'avons déjà plusieurs fois relevé –, et avant que la solution se présente à elle d'être « le Cœur de l'Église » (*Ms B, 3v°*), à travers « la Vocation de l'Amour » (*Ms B, 1r°*).

¹¹⁷⁶ Voir J.-L. BRUGUÈS, « Thérèse et la vie théologique », in : D. CHARDONNENS, Ph. HUGO (dir.), *L'apport théologique de sainte Thérèse...*, *op. cit.*, p. 199.

¹¹⁷⁷ Nous faisons allusion à son rêve du 10 mai 1896, qui tourna autour d'une entrevue entre elle et la vénérable Mère Anne de Jésus (1545-1621 : elle introduisit la réforme thérésienne en France, en 1604). Alors que Thérèse l'interrogeait pour savoir « "[...] si le Bon Dieu ne [lui] demandait pas quelque chose de plus que [ses] pauvres petites actions et [ses] désirs" [la « sainte » lui répondit :] "Le Bon Dieu ne demande rien autre chose de vous. Il est content, très content !..." » (*Ms B, 2r°-2v°*). Signalons que c'est à cette époque qu'eut lieu la formidable mystification montée par Léo Taxil – alias Diana Vaughan –, qui ne sera démasqué que le 19 avril de l'année suivante.

¹¹⁷⁸ Cf. *LT 225*, r° à sœur Anne du Sacré-Cœur, 2 mai 1897.

¹¹⁷⁹ *LT 261*, 1v° à l'Abbé Bellière, 26 juillet 1897.

¹¹⁸⁰ A. DE SUTTER, « Les dernières découvertes de sainte Thérèse à propos de l'amour du prochain », *Ephemerides Carmeliticae XXIII* (1972-I), p. 178. En cela, Thérèse échappa à la « menace », pointée du doigt par Karl Rahner, d'une « "mystique de la faiblesse", où l'acceptation trop facile du péché et de l'imperfection s'appuie sur une confiance pas assez pure » (K. RAHNER, « Gefahren im heutigen Katholizismus », Einsiedlen, sans éditeur, 1950, pp. 31-48, cité par C. DE MEESTER, *Dynamique...*, *op. cit.*, p. 457) ; un dévoiement du quiétisme (voir l'annexe n° 6 : « Thérèse et le quiétisme »). Une dernière remarque sur l'importance extrême du

thérésien n'équivaut pas davantage à dire que c'est l'intention seule qui compte, et tant pis si le reste ne suit pas. En fait, Thérèse rejoint cette mise en garde pleine de commisération de Jésus selon laquelle « l'esprit est prompt mais la chair est faible », et que nous devons nous tenir pour dit. Toutefois, notre premier mouvement sera apprécié de Dieu, pour peu que nous ayons demandé sa grâce ; laquelle, on l'a vu, nous laissera peut-être malgré tout à nous-mêmes.

Concluons nos réflexions sur les œuvres. Si quelquefois Thérèse donne l'impression de les sous-estimer, nous savons maintenant qu'il faut regarder de plus près le contexte dans lequel s'exprime sa pensée, et distinguer son interlocuteur et les catégories d'œuvres qu'elle envisage. Elle-même s'efforça toujours de témoigner sa tendresse de « mille manières »¹¹⁸¹ à ses parents, et par « milles marques d'amour »¹¹⁸² à Jésus. En fait, elle se voulut le chantre de l'action humble et cachée, en estimant et en soutenant le labeur des plus grands apôtres du Christ. Même par l'entremise d'actions qui, nous en convenons avec le père De Meester, ne sont « pas toujours synonymes d'"exécution intégrale" », mais ont « signifié souvent – et c'est bien spécifique de la "petite voie" – l'effort seul, l'essai ; porteur réel d'amour, témoin de faiblesse, appel à la miséricorde »¹¹⁸³. En effet, et nous n'aurions pu mieux le dire que Victor Sion, « il n'est pas nécessaire que l'effort aboutisse au succès. Car pour n'avoir pas atteint son but de surface – telle vertu à pratiquer, tel sacrifice à bien faire – il n'en a pas moins atteint son but profond et essentiel. L'échec humblement accepté, s'il provoque un regard sur l'Amour, met en mouvement cet Amour miséricordieux, sans cesse penché sur la faiblesse »¹¹⁸⁴

2.2. « La charité est la voie excellente qui conduit sûrement à Dieu »

Dans la suite du second manuscrit, qui raconte en quoi consiste sa « petite voie », Thérèse met en avant un procédé qui correspond à la « voie excellente » puisqu'il met en jeu

désir : on parle du baptême du désir, qui veut que l'on peut être sauvé sans avoir été baptisé, si l'on suppose le désir dans le chef de celui qui est décédé anabaptisé ; ce n'est pas uniquement le fait que Dieu n'est pas lié aux sacrements visibles.

¹¹⁸¹ Ms A, 4v^o.

¹¹⁸² Ms A, 47v^o.

¹¹⁸³ C. DE MEESTER, *Dynamique...*, op. cit., p. 467.

¹¹⁸⁴ V. SION, *Réalisme spirituel...*, op. cit., p. 131.

la charité¹¹⁸⁵ ; soit, pour elle, le mode de réalisation de l'Amour auprès du prochain. Elle avait noté qu'en aimant Dieu, « le cœur s'agrandit [et] peut donner incomparablement plus de tendresse à ceux qui lui sont chers que s'il s'était concentré dans un amour égoïste et infructueux »¹¹⁸⁶. Sur le tard, Thérèse a également "théorisé" ses intuitions sur l'attitude à adopter envers les âmes qui nous côtoient journallement. Elle en déroula même un programme et une orientation, que l'on retrouve en divers endroits de ses trois manuscrits. C'est néanmoins le troisième qui tourne principalement autour de la charité. Il nous entretient de nouvelles lumières en ce qui concerne le regard qu'il nous faut poser sur le prochain (2.2.1.), c'est-à-dire ce qui se passe en théorie (2.2.2.), en pratique – soit la manière dont elle procédait personnellement (2.2.3.) –, et malgré son imperfection (2.3.).

2.2.1. « La charité parfaite consiste à... »

Pour elle, il importe d'abord de reconsidérer nos rapports avec le prochain, en *traversant* « l'écorce de la répulsion [première, qu'il peut susciter,] pour lui trouver une attirance »¹¹⁸⁷. Voici comment :

« Mère bien-aimée, en méditant ces paroles de Jésus, j'ai compris combien mon amour pour mes sœurs était imparfait, j'ai vu que je ne les aimais pas comme le Bon Dieu les aime. Ah ! je comprends maintenant que la charité parfaite consiste à supporter les défauts des autres, à ne point s'étonner de leurs faiblesses, à s'édifier des plus petits actes de vertus qu'on leur voit pratiquer, mais surtout j'ai compris que la charité ne doit point rester enfermée dans le fond du cœur : Personne, a dit Jésus, n'allume un flambeau pour le mettre sous le boisseau, mais on le met sur le chandelier, afin qu'il éclaire *tous* ceux qui sont dans la maison. Il me semble que ce flambeau représente la charité qui doit éclairer, réjouir, non seulement ceux qui me sont les plus chers, mais *tous* ceux qui sont dans la maison, sans excepter personne. » (*Ms C, 12r°*).

Deux points de commentaire – au moins – peuvent être ici apportés. D'une part, nous y trouvons trois couples (le verbe et son complément d'objet direct) de mots clés. D'abord, la

¹¹⁸⁵ « [...] "Recherchez avec ardeur les *dons* les *plus parfaits*, mais je vais encore vous montrer une voie plus excellente." Et l'Apôtre [saint Paul] explique comment tous les *dons* les *plus parfaits* ne sont rien sans l'Amour... Que la Charité est la voie excellente qui conduit sûrement à Dieu » (*Ms B, 3v°*). Nous n'entrons pas dans la distinction opérée par le père Balthasar entre la « "grande" ascèse ou ascèse de la perfection et la "petite" ascèse de la charité » (H. U. von BALTHASAR, *Histoire d'une mission, op. cit.*, p. 205). Laquelle nous semble rejoindre le raisonnement du père Petitot, lorsqu'il contrebalance « l'ascétisme de petitesse » et « l'ascétisme de grandeur », dont nous avons parlé plus haut, et Jean Guittou cité *supra*, qui associe *l'ascétisme* à « *l'exercice incessant des vertus infinitésimales* ».

¹¹⁸⁶ *Ms C, 22r°*. « La carmélite rejoint ici les autres grands Docteurs, qui à la suite de saint Augustin ont développé ce grand thème de la "capacité de Dieu" dans le cœur humain comme capacité d'Amour » (F.-M. LÉTHEL, *La christologie de sainte Thérèse...*, *op. cit.*, p. 90).

¹¹⁸⁷ D. PERRIER, *Une petite fille qui voulait être sainte, op. cit.*, p. 40.

charité implique une connexion entre supporter les défauts d'autrui¹¹⁸⁸, et ne pas « s'étonner de leurs faiblesses ». Ce binôme vient peut-être en tête du fait que manquements et défaillances sautent généralement aux yeux, comme les traits saillants de la nature humaine. Personne, en effet, ne peut « se soustraire à cette loi commune de la faiblesse humaine. Tous les saints ont eu leurs minutes de fragilité »¹¹⁸⁹. « Les plus saintes ne seront parfaites qu'au Ciel »¹¹⁹⁰, tant « [...] il est vrai que nulle vie humaine n'est exempte de fautes, seule la Vierge Immaculée se présente absolument pure devant la Majesté-Divine [...] »¹¹⁹¹, affirme Thérèse. Ensuite, et seulement après, il est question de s'édifier des actes de vertus. Sont-ils mentionnés dans un second temps parce qu'ils sont moins évidents, plus rares et inattendus dans l'homme ? Ce n'est pas improbable. Enfin, et c'est ce qui, en revanche, apparaît comme certain, l'initiative de la charité vient de nous, qui devons modifier notre regard sur la personne, sans que nous ayons à exiger de celle-ci qu'elle adopte un comportement meilleur. C'est nous qui devons nous laisser édifier par autrui et non pas le contraire. Est-ce parce que, dans la logique thérésienne, vouloir *édifier* les autres, c'est prendre le risque de « ruiner le bel édifice de sa perfection »¹¹⁹² en alimentant la vanité de l'intéressé¹¹⁹³ ? C'est plausible. En tout cas, le respect de ces trois attitudes débouchera sur une approche bienveillante envers notre prochain.

D'autre part, Thérèse apporte une précision tout en finesse psychologique sur l'identité du prochain. La nature humaine fait que nous sommes, invariablement, davantage attirés vers ceux qui sont agréables au regard à tous points de vue, que vers ceux qui nous rebutent. C'est ce qu'approfondit Thérèse, quelques lignes plus bas dans son manuscrit :

« J'ai remarqué (et c'est tout naturel) que les sœurs les plus saintes sont les plus aimées, on recherche leur conversation, on leur rend des services sans qu'elles les demandent, enfin ces âmes capables de supporter des manques d'égards, de délicatesses, se voient entourées de l'affection de toutes. [...] Les âmes imparfaites au contraire, ne sont point recherchées, sans doute on se tient à leur égard dans les bornes de la politesse religieuse, mais craignant peut-être de leur dire quelques paroles peu aimables, on évite leur compagnie. — En disant les âmes imparfaites, je ne veux pas seulement parler des imperfections spirituelles, puisque les plus saintes ne seront parfaites qu'au Ciel, je veux parler du manque de jugement, d'éducation, de la susceptibilité de certains caractères,

¹¹⁸⁸ Cf. aussi *DE/SME*, 7.11. : « Je vous conseille, quand vous aurez des combats contre la Charité, de lire ce chapitre de l'Imitation : "Qu'il faut supporter les défauts d'autrui". Vous verrez que vos combats tomberont ; il m'a toujours fait beaucoup de bien ; il est très bon et très vrai ».

¹¹⁸⁹ M. M. PHILIPON, *Sainte Thérèse de Lisieux...*, op. cit., p. 74. L'auteur renvoie à saint Thomas D'AQUIN, *Somme théologique*, III^a, Q. 79, a. 4, ad 2, qui dit que les péchés véniels ne s'opposent pas à la charité quant à son habitus, mais quant à la ferveur de ses actes. « Même les saints ne passent pas la vie présente sans commettre de péchés véniels ».

¹¹⁹⁰ *Ms C*, 28r^o.

¹¹⁹¹ *LT* 226, 1v^o, op. cit..

¹¹⁹² *RP* 8, 1r^o, *Saint Stanislas Kostka*, op.cit.

¹¹⁹³ Par exemple, c'est littéralement à la dernière minute que sœur Agnès de Jésus confia à sa petite sœur, après « quelques paroles de compassion et d'affection », combien elle avait été « *édifiée pendant sa maladie* » (*CJ* 30.9.2).

toutes choses qui ne rendent pas la vie très agréable. Je sais bien que ces infirmités morales sont chroniques, il n'y a pas d'espoir de guérison [...] » (*Ms C*, 27v^o-28r^o).

2.2.2. ...Laisser Jésus aimer à travers nous

Thérèse se range parmi ces « âmes imparfaites » à la fin de sa réflexion, au lieu de le préciser d'emblée. Ce qui eut pu paraître une formule de rhétorique ou de bienséance, au lieu d'une authentique humilité ; or celle-ci est vérité dans le sens où elle nous fait voir tels que nous sommes¹¹⁹⁴.

De plus, elle raccorde ses constations à une remarquable intuition, qui développe le contenu de l'agir de charité et mettra tout le monde sur le même pied : c'est Dieu le point d'origine de tout acte de charité et la source animatrice de notre amour pour les autres. Pour Thérèse, il ne fait aucun doute que c'est Jésus qui aime à travers elle. Par exemple, elle affirme que pour aimer Jésus comme elle se sait aimée de Lui, il lui faudra *emprunter* Son propre amour¹¹⁹⁵. En cela, Thérèse ne déroge nullement à une longue tradition mystique, relativement à « l'âme unie et transformée en Dieu ». Tradition formulée entre autres par son maître carme, en ces termes : « aime Dieu non par elle [l'âme], mais par Dieu même : ce qui est un privilège admirable, parce qu'elle aime ainsi par l'Esprit Saint, comme le Père et le Fils s'aiment, selon que le Fils lui-même le dit en saint Jean : *Afin que l'amour dont Tu m'as aimé soit en eux, et moi aussi en eux* »¹¹⁹⁶. C'est donc Dieu qui S'aime à travers nous, en nous donnant de L'aimer. Et « Thérèse comprend que dans une âme humaine en acte de charité, c'est Dieu qui aime Dieu¹¹⁹⁷. [...] Pour Thérèse, ce n'est plus seulement son cœur qui fait acte d'aimer, c'est Dieu qui aime Dieu en elle, ou, si l'on veut, l'opération de Dieu et la sienne ne

¹¹⁹⁴ Voir aussi *CSG*, *op. cit.*, p. 19 : « Il me semble, avouait-elle simplement, que l'humilité c'est la vérité. Je ne sais pas si je suis humble, mais je sens que je vois la vérité en toutes choses ».

¹¹⁹⁵ Cf. *Ms C*, 35r^o : « L'amour attire l'amour, aussi, mon Jésus, le mien s'élance vers vous, il voudrait combler l'abîme qui l'attire, mais hélas ! ce n'est pas même une goutte de rosée perdue dans l'océan !... Pour vous aimer comme vous m'aimez, il me faut emprunter votre propre amour, alors seulement je trouve le repos [...] ».

¹¹⁹⁶ *Vive flamme*, str. 3, vers 5-6 – Cf. str. 4, vers 4-6, *ibid.* ; cité par J. MARITAIN, *Distinguer pour unir...*, *op. cit.*, p. 753. L'objectif de l'union de l'âme à Dieu étant l'Amour, puisque devenir Dieu par participation, c'est devenir amour. « [L'âme] parfaite est tout entière amour » (*Cant.*, seconde rédaction, str. 27 (18) ; cité par J. MARITAIN, *ibid.*, p. 711). Ce que Thérèse certifie dans son fameux cri du cœur : « O Jésus, mon Amour... ma vocation, enfin je l'ai trouvée, ma vocation, c'est l'Amour ! » (*Ms B*, 3v^o).

¹¹⁹⁷ Ce n'est pas nous qui l'aimons et le consolons, mais Lui qui nous donne de L'aimer et de Le consoler, librement et grâce à Son Amour. Du coup, « la notion de satisfaction est à son tour "retournée" : [...] la satisfaction de l'amour divin découle d'abord d'une action de Dieu, non d'une action de l'homme » (P. DE MOURA, « Approche de la notion de la justice divine chez sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus », *VT 121* (février-mars 1991), p. 21).

font qu'une »¹¹⁹⁸. Si nous L'aimons, Dieu nous donne d'aimer les autres et, par suite, c'est Lui qui les aime à travers nous :

« [...] Seigneur, je sais que vous ne commandez rien d'impossible, vous connaissez mieux que moi ma faiblesse, mon imperfection, vous savez bien que jamais je ne pourrais aimer mes sœurs comme vous les aimez, si vous-même, ô mon Jésus, ne les aimiez encore en moi. C'est parce que vous voulez m'accorder cette grâce que vous avez fait un commandement nouveau. – Oh ! que je l'aime puisqu'il me donne l'assurance que votre volonté est d'aimer en moi tous ceux que vous me commandez d'aimer !... Oui je le sens lorsque je suis charitable, c'est Jésus seul qui agit en moi ; plus je suis unie à Lui, plus aussi j'aime toutes mes sœurs. Lorsque je veux augmenter en moi cet amour, lorsque surtout le démon essaie de me mettre devant les yeux de l'âme les défauts de telle ou telle sœur qui m'est moins sympathique, je m'empresse de rechercher ses vertus, ses bons désirs, je me dis que si je l'ai vue tomber une fois elle peut bien avoir remporté un grand nombre de victoires qu'elle cache par humilité, et que même ce qui me paraît une faute peut très bien être à cause de l'intention un acte de vertu. » (Ms C, 12v^o-13r^o).

Comme le dit le père Massol, « L'amour fraternel ne l'emporte pas sur l'amour de Dieu, mais il est [...] le sceau de la Charité, il l'authentifie... [...] L'amour de Dieu se mesure à la profondeur de l'amour du prochain... »¹¹⁹⁹ Et la quintessence du commandement nouveau consiste à donner libre cours à l'agir aimant de Jésus en nous, en Lui demeurant uni et en supprimant en nous toute trace de notre pauvre nature, dont un premier effet est le regard sceptique et inquisiteur que nous portons spontanément sur les autres, au lieu d'adopter celui, unificateur et unifiant, du Christ.

2.2.3. Le commandement nouveau chez Thérèse : la pratique

D'une manière imagée, Thérèse nous enjoint à faire converger nos regards sur ce qui est, pour elle, l'essentiel : être charitable. En attendant de pouvoir nous exécuter sur une vaste échelle, voici quelques règles de l'agir à mettre en pratique, extraites du texte susmentionné ; comme toujours, l'affirmation de principes théoriques accompagne l'injonction d'attitudes concrètes.

Une première variante de la charité consiste à *excuser*¹²⁰⁰ les faiblesses d'autrui, à travers un silence non pas complice, mais "prêteur de bonnes intentions". Comprendons cette attitude au terme d'un raisonnement qui ne se contente pas de ne pas préjuger le mal chez l'autre, mais y présage le meilleur – sans l'inventer de toutes pièces et en idéalisant. Thérèse traduisait le comportement des autres en se disant que ce qui *paraît être* une *faute* peut très

¹¹⁹⁸ B. BRO, *Le murmure et l'ouragan...*, op. cit., pp. 131-132.

¹¹⁹⁹ R. MASSOL, *Vers la sainteté...*, op. cit., pp. 77 et 88. C'est l'auteur qui souligne.

¹²⁰⁰ « Excusant toujours vos sœurs [...] C'est l'ardente charité / L'aimable simplicité / Qu'Il réclame pour ses Langes » (RP 5, 3v^o, *Le divin petit mendiant de Noël*, op. cit.). Notons le voisinage de la charité et de la simplicité, dont nous avons déjà vu qu'elle était un critère de sainteté et un indice de notre proximité de Dieu.

bien dissimuler un « acte de vertu », si l'on regarde l'*intention* de l'acte. La charité n'équivaut pas à s'aveugler sur la nature humaine en l'enjolivant, mais à se persuader que Dieu peut aussi recouvrir du voile de l'*humilité* et du secret quelques unes de leurs « victoires » sur l'adversaire. Enfin, il est question de *s'empresser* « de rechercher ses vertus » ; le mot est fort, tant la menace de médisance est à prendre au sérieux.

2.2.3.1. L'intention bonne de l'acte

Nous avons évoqué à l'instant l'intention de l'acte. Soyons prudent dans notre propos.

Thérèse savait la part décisive du volontaire, et nous en avons déjà touché un mot à propos de l'importance du désir chez elle. Sans analyser la relation entre l'intention et la nature de l'acte, elle accordait à l'intention une influence déterminante dans le jugement de Dieu sur nos actions, selon sa définition de la justice de Dieu : Il est « [...] infiniment Juste et c'est cette justice qui effraye tant d'âmes qui fait le sujet de ma joie et de ma confiance. Être juste, ce n'est pas seulement exercer la sévérité pour punir les coupables, c'est encore reconnaître les intentions droites et récompenser la vertu »¹²⁰¹. Pour Thérèse, l'intention a une part tellement capitale dans notre agir, que Dieu « regarde plus à l'intention qu'à la grandeur de l'action »¹²⁰². Elle précise ailleurs que la *bonne volonté*, contre laquelle Satan « ne peut rien »¹²⁰³, donne du « courage »¹²⁰⁴ et peut, sans s'y substituer¹²⁰⁵, faire passer au second plan nos « œuvres imparfaites »¹²⁰⁶ ; comme, elle peut, sans en lénifier le jugement, *contenter*¹²⁰⁷ Dieu. Enfin, nous venons de voir que Dieu ne garde pas en mémoire nos *infidélités*, mais nos

¹²⁰¹ LT 226, 1v°, *op. cit.* Ou encore, sœur Geneviève lui avoue : « *Je suis dans une disposition d'esprit où il me semble que je ne pense plus.* » Thérèse lui répond : « ça ne fait rien, le bon Dieu connaît vos intentions, tant que vous serez humble tant que vous serez heureuse » (DE/G 7.5.).

¹²⁰² Ms C, 28v°.

¹²⁰³ Selon une "révélation" du père Surin, dont elle avait lu « les fondements de la vie spirituelle » (cf. Ms A, 73v°).

¹²⁰⁴ PN 11, 5, *op. cit.* Thérèse explique aussi comment elle eut l'occasion d'être charitable auprès d'une religieuse qui n'aimait pas que n'importe qui la conduise au réfectoire, tout impotente qu'elle était. Et de conclure : « Enfin je me mis à l'œuvre et j'avais tant de bonne volonté que je réussis parfaitement » (Ms C, 28v°-29r°).

¹²⁰⁵ Nous pouvons lire dans ses écrits cet aveu extraordinaire : « toute seule (j'ai honte de l'avouer) la récitation du chapelet me coûte plus que de mettre un instrument de pénitence... Je sens que je le dis si mal, j'ai beau m'efforcer de méditer les mystères du rosaire, je n'arrive pas à fixer mon esprit... Longtemps je me suis désolée de ce manque de dévotion qui m'étonnait, car *j'aime tant la Sainte Vierge* qu'il devrait m'être facile de faire en son honneur des prières qui lui sont agréables. Maintenant je me désole moins, je pense que la Reine des Cieux étant *ma Mère*, elle doit voir ma bonne volonté et qu'elle s'en contente » (Ms C, 25v°).

¹²⁰⁶ Par exemple quand elle dit au père Roulland, récemment devenu son petit frère spirituel : « Considérant les vertus des saintes carmélites qui m'entourent, il me semblait que notre Mère aurait mieux servi vos intérêts spirituels en vous choisissant une sœur autre que moi, seule la pensée que Jésus n'aurait pas égard à mes œuvres imparfaites mais à ma bonne volonté, me fit accepter l'honneur de partager vos travaux apostoliques » (LT 201, 1v°, *op. cit.*). On retrouve la préséance de la bonne volonté sur les imperfections.

¹²⁰⁷ LT 152, 1v° à Mme Guérin, 17 novembre 1893.

« désirs de perfection »¹²⁰⁸, ce qui faisait s'exclamer Thérèse : « "Gloire à Dieu dans le Ciel et Paix sur la terre aux âmes de bonne volonté" »¹²⁰⁹.

Par ailleurs, Thérèse rappelle que le domaine de la fin est intérieur à l'homme et relève de son intimité la plus profonde. En conséquence, mieux vaut ne pas soupeser l'intention de l'autre, sous peine de se tromper dans nos estimations et de mal la jauger. « C'est ainsi que nous nous trompons souvent sur la terre, prenant pour imperfection dans nos [frères et] sœurs ce qui est mérite devant [Dieu] ! », nous avertit Thérèse¹²¹⁰. Au reste, elle ne manquait pas de s'appliquer à elle-même ce raisonnement : « puisqu'on prend mes petits actes de vertu pour des imperfections, on peut tout aussi bien se tromper en prenant pour vertu ce qui n'est qu'imperfection »¹²¹¹. Les vues humaines sont courtes et sujettes à l'erreur, et Thérèse en fit souvent les frais¹²¹². Aussi bien put-elle *dire fréquemment* à Céline « qu'on doit toujours juger les autres avec charité car, très souvent, ce qui paraît négligence à nos yeux est héroïsme aux yeux de Dieu. [...] Notre jugement doit donc être, en toute occasion, favorable au prochain. On doit toujours penser le bien, toujours excuser. Et si aucun motif ne semble valable, il y aurait encore la ressource de se dire : "Telle personne a tort apparemment, mais elle ne s'en rend pas compte et si je jouis d'un meilleur jugement, raison de plus pour avoir pitié d'elle et pour m'humilier d'être sévère à son égard" »¹²¹³.

Nonobstant les apparences parfois trompeuses de certains comportements, Thérèse ne relativisa jamais pour autant le retentissement réel de la faute matérielle ; pas plus qu'elle

¹²⁰⁸ Cf. *LT 261, 1v°*, *op. cit.*

¹²⁰⁹ *LT 149, 2r°*, *op. cit.* Voir aussi *PN 24, Jésus, rappelle-toi, op. cit.*

¹²¹⁰ *CJ 6.4.3.*

¹²¹¹ *Ms C, 13v°*. Cf. aussi toutes les fois où Thérèse reprend ses consœurs en leur affirmant, notamment, qu'il ne s'agit pas de sa patience à elle. Ce n'est donc pas uniquement par anticipation des "jasements" après sa mort qu'elle imagina, comme par manière de pronostic « ce que chacune des sœurs dirait d' [elle], si elle était interrogée. Telle dirait : "C'est une bonne petite âme, elle peut devenir une Sainte" – Une autre : "Elle est bien douce, bien pieuse, mais ceci... mais cela..." – D'autres auraient encore des pensées différentes plusieurs me trouveraient bien imparfaite, ce qui est vrai... » (*CJ du 21 au 26 mai*).

¹²¹² Quand son oncle la croyait peu intelligente (cf. *Ms A, 37v°-38r°* : « [...] chez mon Oncle où je passais pour une petite ignorante, bonne et douce, ayant un jugement droit, mais incapable et maladroite... Je ne suis pas surprise de cette opinion que mon Oncle et ma Tante avaient et ont sans doute encore de moi, je ne parlais presque pas étant très timide, lorsque j'écrivais, mon *écriture* de *chat* et mon orthographe qui n'est rien moins que naturelle n'étaient pas faites pour *séduire*... Dans les petits travaux de couture, broderies et autres, je réussissais bien, il est vrai, au gré de mes maîtresses, mais la façon *gauche* et maladroite dont je *tenais* mon *ouvrage* justifiait l'opinion peu avantageuse qu'on avait de moi. Je regarde cela comme une grâce, le Bon Dieu voulant mon cœur pour Lui seul, exauçait déjà ma prière "Changeant en amertume les consolations de la terre) ». Ou encore lorsqu'il sera question de rédiger sa circulaire nécrologique, plusieurs religieuses se demanderont ce qu'elles pourraient bien y dire, tant Thérèse paraissait ordinaire. Au point que l'intéressée affirmera : « Quand nous sommes incomprises et jugées défavorablement, à quoi bon se défendre, s'expliquer ? Laissons cela tomber, ne disons rien, c'est si doux de ne rien dire, de se laisser juger n'importe comment ! » (*CJ 6.4.*).

¹²¹³ *CSG, op. cit.*, p. 107.

n'invoqua la clémence divine à tout bout de champ. Thérèse n'a jamais parlé de "tolérance" – encore moins licencieuse – du chef de Dieu, mais de *miséricorde*. Ces deux qualités ne recouvrent pas la même réalité. Thérèse était exigeante pour elle-même, puisqu'elle priait le Seigneur d'être totalement préservée de toute faute, même de « la plus légère faute volontaire »¹²¹⁴. En effet, chaque omission, même involontaire, d'adhésion totale à l'invitation de Jésus, L'offense. En tant que manquements à notre amour envers Lui, nous devons les éviter autant que faire se peut, et, en cas d'échec, les remplacer rapidement et sans s'atermoyer par des appels à la Miséricorde divine ; par notre repentir et la ferme résolution ne plus recommencer. C'est la souvenance de la clémence infinie de Dieu qui nous relèvera prestement ; contre la crainte d'un châtiment qui peut inciter à se cacher pour dissimuler la faute, en supprimant du coup l'intimité avec Dieu. Cela appartient au message de Thérèse d'insister sur l'importance et les retombées de nos actes libres.

2.2.3.2. *Le miracle de la charité*

À proprement parler, la charité opère des miracles, car, Thérèse l'avait compris, « l'âme se révolte si elle n'est pas affermie sur la charité. Elle trouve mille raisons pour refuser ce qu'on lui demande [...] »¹²¹⁵. Donc, « l'effort est second ; en amont, se tient cette divine douceur qui aime le prochain d'un amour sans cause ni motif autre que ceci : l'amour est la vérité. »¹²¹⁶ Et à force de l'exercer¹²¹⁷, Thérèse en est venue, depuis les alentours du début de l'année 1897, à ne plus avoir à lutter pour conserver la vertu de charité en elle. Écoutons-la s'exprimer dessus, trois mois avant sa mort.

« C'est vrai, depuis quelques mois je n'ai plus à combattre pour pratiquer cette belle vertu, je ne veux pas dire par là qu'il ne m'arrive jamais de faire des fautes, ah ! je suis trop imparfaite pour cela, mais je n'ai pas beaucoup de mal à me relever lorsque je suis tombée... Il se trouve dans la communauté une sœur qui a le talent de me déplaire en toutes choses [...] aussi ne voulant pas céder à l'antipathie naturelle que j'éprouvais, je me suis dit que la charité ne devait pas consister dans les sentiments, mais dans les œuvres [...] Comme elle ignorait absolument ce que je sentais pour elle, jamais elle n'a soupçonné les motifs de ma conduite et demeure persuadée que son caractère m'est agréable. Un jour à la récréation elle me dit à peu près ces paroles d'un air très content : "Voudriez-vous me dire, ma Sr Th. de l'Enf. Jésus, ce qui vous attire tant vers moi, à chaque fois que vous me regardez, je vous vois sourire ?" Ah ! ce qui m'attirait, c'était Jésus caché au fond de son âme... Jésus qui rend doux ce qu'il y a de plus amer [...] » (*Ms C, 13v°*).

On le voit, l'affabilité de Thérèse a trompé jusqu'à ses sœurs. Elle était, bien sûr,

¹²¹⁴ *Pri 2, op. cit.*

¹²¹⁵ *Ms C, 15v°-16r°.*

¹²¹⁶ M. BELLET, *Thérèse et l'illusion...*, *op. cit.*, p. 79.

¹²¹⁷ « C'est comme d'un pianiste qui adore la musique qu'il joue et qui pourtant doit s'astreindre, tous les matins, à de rudes exercices jusqu'à en grimacer de douleur » (*ibid.*). Pour des exemples drôles et édifiants, voir *Ms C, 30r°-31r°*.

sincèrement aimable – on ne peut la « soupçonner d’hypocrisie »¹²¹⁸. À travers ce que l’on peut appeler un "amour de volonté", elle est parvenue à surmonter l’antipathie et à transfigurer ce sentiment au profit d’un agir venant de Dieu. Telles sont les incroyables potentialités de la charité qui, une fois que nous la laissons se répandre au lieu de l’endiguer avec nos intérêts mesquins, aboutit à des « *folies* » inimaginables et inconcevables par nous-mêmes ; à la manière dont Dieu aime, en somme. Remarquons par ailleurs que le combat doit être livré sur un autre champ que celui sur lequel on s’avance d’ordinaire. La charité ne s’arrête pas à nos faiblesses naturelles, elle ne cesse pas avec elles. La charité s’appuie sur notre capacité à nous relever, coûte que coûte, après une faute. Comprendons bien : notre résistance ne se mesure pas à coup de victoires sur nos manquements, mais à la patiente ténacité qui, à défaut de nous faire gagner du terrain sur nos faiblesses, nous en garantira la possession – avec la grâce de Dieu, dans la charité. Enfin, et c’est la pointe de sa conception de la charité et de la sainteté, Thérèse nous présente ce cas de figure pour démontrer que Dieu peut nous sanctifier lors même que nous demeurons imparfaits et faillibles. Dieu constitue notre activité, et nous, nous conservons notre personnalité.

2.3. Notre imperfection mise à la question

Nous devons prendre au sérieux Thérèse, lorsqu’elle parle de son imperfection. Celle-ci, au reste, entre dans la définition de la nature humaine : « nulle vie humaine n’est exempte de fautes », « les plus saintes ne seront parfaites qu’au Ciel », vient-elle de nous rappeler, faisant écho au psalmiste qui certifie que « le juste tombe sept fois par jour »¹²¹⁹ (2.3.1). Thérèse en développe la vérité, formée à partir de son expérience et de celle d’autrui, en redisant que notre imperfection et la pleine sainteté ne sont pas en mauvais termes (2.3.2.) ; en partie grâce aux bienfaits de la correction fraternelle (2.3.3.).

2.3.1. « Le juste tombe sept fois par jour » (Ps 24, 16)

Le faîte de la vie chrétienne n’est donc pas dans la pratique effective d’une perfection

¹²¹⁸ Soupçon contre lequel nous met en garde le père Link (P.-D. LINK, « Thérèse de Lisieux, Grâce et volonté dans la sanctification... », *art. cit.*, VT 115, p. 145).

¹²¹⁹ Cf. LT 226, 1^{vo}, *op. cit.* ; Ms C, 28^{ro} et Ps 24, 16.

sans faiblesse ou sans faute, mais dans la quête¹²²⁰ incessante et courageuse de la perfection, dans la libre circulation de l'Amour de Dieu en nous¹²²¹. Nous ne devons pas oublier la conclusion qu'elle a tirée de son « geste prophétique »¹²²², lorsqu'elle raconte l'histoire pittoresque de la corbeille, une quinzaine d'années plus tôt :

« Pour devenir une sainte il faut beaucoup souffrir, parce que nous devons rechercher toujours le plus parfait et nous oublier nous-mêmes, ... il y a bien [des] degrés dans la perfection et chaque âme est libre de répondre aux avances de Notre Seigneur, ... en un mot de choisir entre les sacrifices qu'Il demande. Alors, comme aux jours de ma petite enfance, je me suis écriée : "Mon Dieu, je choisis tout. Je ne veux pas être une sainte à moitié, cela ne me fait pas peur de souffrir pour vous, je ne crains qu'une chose c'est de garder ma volonté, prenez-la, car "je choisis tout" ce que vous voulez !..." » (Ms A, 9v°-10v°).

Il n'est pas question de grimper haut dans la perfection, en concédant toujours moins à sa nature¹²²³ blessée. Au début, son combat portait essentiellement sur sa nature. Par exemple, elle écrivait que « pour arriver au Ciel... il faut souffrir et pleurer [...] »¹²²⁴. Par la suite, elle comprendra que c'est la grâce qui élève sa nature, et que le combat se déroule ailleurs, à savoir : dans l'exercice de notre liberté, dont l'engagement, dans la remise de notre volonté à Dieu, déterminera la portée de l'agir divin en nous fournissant la réponse à l'appel à la sainteté – dans l'union à Dieu. La sainteté ne consiste pas dans l'héroïcité de l'ascèse mais elle est principalement l'héroïcité dans l'amour et, secondairement, – et non pas accessoirement ! – dans les vertus.

Thérèse s'est appliquée à persuader ses interlocuteurs que Dieu n'adopte pas un visage plus "sévère" avec les pécheurs impénitents¹²²⁵. Ce n'est pas la justice divine qui est ambivalente, mais le pécheur qui confère à celle-ci une double acception, selon qu'il écarte ou qu'il accueille le Salut miséricordieux de Dieu. C'est l'attitude – positive ou négative – de

¹²²⁰ En tant qu'aspiration et but ; il ne s'agit plus d'une conquête.

¹²²¹ Sur ce point, il nous semble que Monseigneur Combes est allé trop loin en vitupérant l'ouvrage de M. Van der Meersch, lorsqu'il argue que le romancier a eu tort de vouloir nous « débarrasser de la méprise invétérée qui consiste à confondre *sainteté* et *perfection morale* » (A. COMBES, *Contemplation et Apostolat*, op. cit., p. 286). Nous n'allons cependant pas jusqu'à prétendre, à la suite du romancier, que « ce sont deux choses radicalement différentes », et qu'il nous faut « renoncer à [notre] désir de sainteté » et « abandonner l'espoir d'être guéris de [nos] péchés », comme le réfute avec raison l'auteur (*ibid.* et suiv.).

¹²²² A. M. SICARI, *La teologia di S. Teresa di Lisieux...*, op. cit., p. 42.

¹²²³ Voici les références où Thérèse parle d'agir « par nature » : Ms C, 13r° ; Ms C, 23r° ; CJ 16.7.2 ; CJ 20.8.3.

¹²²⁴ LT 79, v°, op. cit.

¹²²⁵ Cf. LT 258, 2r-2v°, op. cit. : « Je suppose qu'un père ait deux enfants espiègles et désobéissants, et que venant pour les punir il en voie un qui tremble et s'éloigne de lui avec terreur, ayant pourtant au fond du cœur le sentiment qu'il mérite d'être puni ; et que son frère, au contraire, se jette dans les bras du Père en disant qu'il regrette de lui avoir fait de la peine, qu'il l'aime et que, pour le prouver, il sera sage désormais, puis si cet enfant demande à son Père de le punir par un baiser, je ne crois pas que le cœur de l'heureux père puisse résister à la confiance filiale de son enfant dont il connaît la sincérité et l'amour. Il n'ignore pas cependant que plus d'une fois son fils retombera dans les mêmes fautes mais il est disposé à lui pardonner toujours, si toujours son fils le prend par le cœur... ». C'est l'attitude de l'enfant qui se jette dans les bras de sa mère, plein de repentir après sa faute (cf. LT 191, 1v°-2v°, op. cit.).

l'homme qui induit cette double connotation à la justice divine¹²²⁶. Nous obtenons le pardon par la seule miséricorde de Dieu. Laquelle a raison du "châtiment" que l'on mérite en fait de justice *stricto sensu*, tout en nous resituant automatiquement dans la perspective d'une incessante *confiance filiale* en l'Amour miséricordieux. Les *âmes-labyrinthes* – selon l'expression du père Philipon – se morfondent sur leurs fautes et aboutissent à des impasses, donnant prise à l'abattement et, finalement, nourrissant le ver rongeur d'une ambition déçue et souvent masquée. Thérèse, en revanche, nous suggère de proroger ses actes de foi : « Quelle douce joie de penser que le Bon Dieu est *Juste*, c'est-à-dire qu'Il tient compte de nos faiblesses, qu'Il connaît parfaitement la fragilité de notre nature. De quoi donc aurais-je peur ? »¹²²⁷ ; « Je ne suis qu'une enfant, impuissante et faible, cependant c'est ma faiblesse même qui me donne l'audace de m'offrir en Victime à ton Amour, ô Jésus ! »¹²²⁸ ; « [...] maintenant je ne m'étonne plus de rien, je ne me fais pas de peine en voyant que je suis la *faiblesse* même, au contraire c'est en elle que je me glorifie et je m'attends chaque jour à découvrir en moi de nouvelles imperfections. Me souvenant que la Charité couvre la multitude des péchés »¹²²⁹.

2.3.2. Imperfection humaine et sainteté divine

Sans jamais dissimuler son imperfection¹²³⁰, et en démentant toute démarche qui eut voulu l'auréoler, Thérèse ne remet pas en cause la possibilité de la pleine atteinte de la sainteté, pas plus qu'elle ne renonça à « l'éthique de perfection »¹²³¹. Elle refusait qu'on la nimbe de qualités qu'elle assurait ne pas posséder, préférant « toujours trouver le moyen d'être heureuse et de profiter de [ses] misères [...] »¹²³². Depuis 1888, elle atteste que « c'est sa faiblesse qui fait toute sa confiance »¹²³³. Ou bien encore, elle rappelle que la Vierge Marie,

¹²²⁶ « Ce n'est pas Dieu qui "châtie" le pécheur des "rigueurs de sa justice", mais l'homme pécheur qui, outre la peine immanente à ses actes déviants, subit "les hallucinations d'un cœur crispé" par son sentiment de culpabilité consécutif à la faute », précise D. BARTHÉLEMY, « Dieu et son image », p. 49 ; cité par M.-D. MOLINIÉ, *Je choisis tout...*, op. cit., p. 119. Voir aussi J.-J. LONGHI, *Le Dieu juste et miséricordieux...*, op. cit.

¹²²⁷ Ms A, 83v°.

¹²²⁸ Ms B, 3v°.

¹²²⁹ Ms C, 15r°-15v°. C'est « la principale indulgence plénière, et celle que tout le monde peut gagner sans les conditions habituelles », précisa-t-elle à sœur Marie de la Trinité (CSM, op. cit., VT 77, p. 61).

¹²³⁰ Voir par exemple LT 224, 2r°, op. cit. Car réellement, Thérèse n'était pas exempte de certains manquements, quoi que minimes pour nous, on l'a déjà dit. Pour une "recension" de « ses combats » et « petites défaites », voir C. DE MEESTER, *Dynamique...*, op. cit., pp. 397-398.

¹²³¹ Formule du père De Meester (C. DE MEESTER, *Les mains vides...*, op. cit., p. 156).

¹²³² Ms A, 80r°, dont la note 382 (OC, p. 1270) nous dit qu'il s'agit d'une « citation implicite » de saint Jean de la Croix, dans *Glose sur le divin et Poésies*.

¹²³³ LT 55, v°, op. cit.

au besoin, s'arrangera bien pour la réconcilier totalement avec son Fils, en ôtant les dernières « traces de [sa] faiblesse humaine »¹²³⁴. Pour mieux dire, d'une part, sa conception de la sainteté ne coïncide pas avec une perfection morale, mais elle correspond à une perfection théologale. Il ne s'agit pas d'agir parfaitement, mais de laisser parfaitement le Christ vivre en nous. D'autre part, nous n'avalisons donc pas cette réflexion de Monseigneur Combes, qui écrivait de Thérèse : « sachant aussi qu'il lui est impossible, quoi qu'elle fasse, de les éliminer [ses imperfections], Thérèse constate à la fois qu'il lui est permis d'espérer atteindre la sainteté et impossible de modifier son être spirituel de façon à devenir réellement une sainte »¹²³⁵. En effet, le cœur de son message consiste précisément en cet enjeu : devenir *réellement* et "tout à fait" saint non pas malgré notre nature imparfaite, mais à travers et avec elle, parce que grâce, et uniquement grâce à Dieu. Ces deux vérités sont énoncées dans cette affirmation de Thérèse : « j'espère qu'Il ne regardera pas ma faiblesse ou plutôt qu'Il se servira de cette faiblesse même pour faire son oeuvre, car Le Dieu Fort aime à montrer sa puissance en se servant du rien »¹²³⁶.

Dans une certaine mesure, « après la découverte de la petite voie, Thérèse a vécu le "*simul justus et peccator*" de Luther »¹²³⁷, dans le sens où « le juste tombe sept fois par jour », ainsi que venons-nous de le rappeler. Autrement dit encore, le saint est un pécheur pardonné. C'est pour le moins pénible : « on voudrait, avec l'aide de Dieu, bien sûr, en collaborant avec la grâce, édifier la construction bien ordonnée d'une belle vie vertueuse, réglée, harmonieuse, sans heurts, sans à-coups, sans défaillances. [Or,] Il s'agit de quelque chose de beaucoup plus

¹²³⁴ « J'espère autant de la justice du Bon Dieu que de sa miséricorde. C'est parce qu'il est juste qu'il est compatissant et rempli de douceur, lent à punir et abondant en miséricorde. Car il connaît notre fragilité, Il se souvient que nous ne sommes que poussière. "Comme un Père a de la tendresse pour ses enfants ainsi le Seigneur a compassion de nous" [...] Il est vrai que nulle vie humaine n'est exempte de fautes, seule la Vierge Immaculée se présente absolument pure devant la Majesté-Divine. [...] S'il reste dans leur âme au moment de paraître devant Dieu quelque trace de la faiblesse humaine, la Sainte Vierge leur obtient la grâce de faire un acte d'amour parfait et puis leur donne la palme et la couronne qu'ils ont si bien méritées. » (LT 226, 1v°, *op. cit.*).

¹²³⁵ A. COMBES, *Introduction à la spiritualité de sainte Thérèse* ..., *op. cit.*, p. 293.

¹²³⁶ LT 220, 1r°, *op. cit.*

¹²³⁷ Voir E. RENAULT, *L'épreuve de la foi*..., *op. cit.*, p. 75. Voir aussi H. U. von BALTHASAR, *Histoire d'une mission*, *op. cit.* et S. DESTREMPES, *Thérèse de Lisieux*..., *op. cit.*, p. 390. Dommage que ce dernier ait, à notre avis, tendance à confondre la justification, qui est une notion étrangère à Thérèse, avec la sanctification. Cette confusion revient régulièrement sous sa plume, dans sa conclusion (*ibid.*, notamment les pp. 390 ; 393 ; 394 et 401). Et bien que l'auteur québécois prenne soin de préciser que l'une et l'autre réalités sont « deux aspects distincts mais non séparables », en renvoyant au § 27 du document intitulé : *Doctrine de la justification. Déclaration conjointe de l'Église catholique romaine et de la Fédération luthérienne mondiale*, Paris/Tours/Genève, Cerf/Bayard/Centurion/Fleurus/Mame/Labor & Fides, 1999. Document dont l'auteur reprend l'analyse (*ibid.*, p. 401) à H. OTT, « Conjointe mais non commune ? La déclaration luthéro-romaine sur la justification par la foi seule », *Foi & Vie* (février 2001 – n° 1), pp. 87-93. Précisons cependant que l'expérience du « *simul justus et peccator* » ne découle pas d'une « justification forensique » – justification qui ne serait qu'extérieure à l'homme –, à laquelle croyait Luther. Pour Thérèse, la grâce nous restaure parfaitement, même si nous demeurons pécheurs.

profond [...] »¹²³⁸, nous explique Dom Lefèvre. Repousser cette attitude d'humilité revient à rejeter la Miséricorde de Dieu.¹²³⁹

Après avoir d'abord prié Jésus d'achever de *briser*¹²⁴⁰ sa *nature*, ayant été éduquée dans une spiritualité qui enseignait cette dichotomie entre la nature et le spirituel, le corps et l'esprit, Thérèse a expérimenté que quand on arrive à ne plus dissimuler ses *infirmités*¹²⁴¹, sous l'aiguillon de l'orgueil, alors « quelle paix inonde l'âme [qui] s'élève au-dessus des sentiments de la nature... »¹²⁴².

Par suite, c'est véritablement que Thérèse éprouvait une joie très vive, non seulement lorsqu'on la trouvait imparfaite¹²⁴³, mais surtout de s'y sentir elle-même. Cela surpassait tous les compliments qui l'ennuyaient¹²⁴⁴ ; et même si elle était ennuyée encore, quelquefois, de se laisser "piéger" par des défaillances. En témoignent deux remarques qu'elle fit à la fin de sa vie : « Je ne me mets pas toujours non plus au dessus des riens de la terre ; par exemple, je serai taquinée d'une sottise que j'aurai dite ou faite. Alors je rentre en moi-même et je me dis : Hélas ! j'en suis donc encore au même point comme autrefois ! Mais je me dis cela avec une grande douceur et sans tristesse. C'est si doux de se sentir faible et petit ! »¹²⁴⁵. Et encore : « *on avait cru lui faire plaisir en lui apportant un objet et c'est le contraire qui arriva. Elle manifesta du mécontentement, devinant qu'on avait privé quelqu'un de l'objet en question, mais se repentit bientôt et demanda pardon avec larmes.* « Oh ! je vous demande bien pardon, j'ai agi par nature, priez pour moi ! » *Et un peu plus tard* : « Oh ! que je suis heureuse de me voir imparfaite et d'avoir tant besoin de la miséricorde du bon Dieu » au moment de la mort ! »¹²⁴⁶.

Ce regard clairvoyant sur soi-même est mortifiant¹²⁴⁷, et « cela rend tant de service

¹²³⁸ Dom G. LEFÈVRE, « Pauvrement et humblement », *art. cit.*, p. 31.

¹²³⁹ « Ce refus de l'idée de miséricorde n'est pas neuf. Dès le temps du Christ, ce fut tellement explosif que tous la rejetèrent [...] cette idée d'être amené par la foi à recevoir, à accepter un salut au nom même de sa misère et de sa pauvreté était insupportable » (B. BRO, *La gloire et le mendiant*, *op. cit.*, p. 115. Ce thème est particulièrement cher à l'auteur). Les temps ont-ils tellement changé ? Pourtant, si je ne me sens pas misérable, comment Dieu pourra-t-Il me prendre en pitié ? Si je n'ai pas soif de Lui, comment pourra-t-Il me désaltérer ? Si je n'espère en Lui, que pourrait-Il me promettre ?

¹²⁴⁰ *LT 165* à Céline, 18 juillet 1894.

¹²⁴¹ Cf. *LT 109* à Marie Guérin, 27-29 juillet 1890 ou *Ms C*, 28r°.

¹²⁴² *Ms C*, 16v°.

¹²⁴³ « *On vous a trouvée imparfaite en telle occasion...* Avec satisfaction [Thérèse répond] : "Oh ! bien, tant mieux" » (*CJ 22.8.3*).

¹²⁴⁴ Cf. *CJ 2.8.6*.

¹²⁴⁵ *CJ 5.7.1*.

¹²⁴⁶ *CJ 26.7.3*. Voir aussi l'exemple en *LT 230*, r°-v°.

¹²⁴⁷ Nous renvoyons à cette exhortation déjà rencontrée et adressée à Céline : « Si tu veux supporter en paix l'épreuve de ne pas te plaire à toi-même, tu me donneras un doux asile, il est vrai que tu souffriras puisque tu seras à la porte de chez toi, mais ne crains pas, plus tu seras pauvre, plus Jésus t'aimera [...] » (*LT 211*, 2r°, *op. cit.*).

d'avoir quelqu'un qui vous dise lorsqu'on a fait quelque chose de travers »¹²⁴⁸.

2.3.3. La "correction fraternelle" : une forme d'exercice de la charité

La correction fraternelle est un "devoir" dans les communautés religieuses : « Ayons, recommandait-elle, toujours "le glaive de l'esprit" à la bouche [...] combattons toujours même sans espoir de gagner la bataille. Qu'importe le succès¹²⁴⁹ ? [...] il faut faire son devoir jusqu'au bout »¹²⁵⁰. Cependant, deux écueils sont à éviter. D'un côté celui des jugements hâtifs ou irrévocables, dont Thérèse fut quelquefois victime – ce qui, de son propre aveu, la « rendit indulgente pour les faiblesses des autres »¹²⁵¹. De l'autre côté, il ne faut pas se rendre coupable d'une tolérance qui nous rendrait complice, par une approbation tacite, d'un manquement flagrant dont nous avons été témoin ou qui nous a été rapporté. Il faut reprendre le fautif, sans s'inquiéter de l'issue du dialogue¹²⁵², ni intervenir dans les « combats contre » lui¹²⁵³ en son absence, ni enfin agir par « mauvaise humeur » ou par un « intérêt personnel ».¹²⁵⁴ Car c'est en n'agissant pas par nature, c'est-à-dire en voulant se faire du bien et se *satisfaire*, que cela nous coûtera vraiment¹²⁵⁵. Alors vraiment, nous agissons avec bienveillance¹²⁵⁶, sans calcul et sans verser dans le règlement de compte. En fait, Thérèse

¹²⁴⁸ RP 8, 4v°, *Saint Stanislas Kostka, op. cit.*

¹²⁴⁹ Selon saint Thomas, c'est un péché véniel que de s'en soucier (cf. Thomas D'AQUIN, *Somme théologique*, II^a II^{ae}, Q. 33, a. 2, sol. 3).

¹²⁵⁰ CJ 6.4.2. Thérèse savait d'expérience qu'un *mot* pouvait « détruire le bel édifice » construit dans les larmes (*Ms C*, 24r°-24v°). Enfin, ce n'est pas par résignation que Thérèse accueillait les « piqûres d'épingle » dont nous parlions au début de son noviciat. Tout d'abord, « cela ne diminue en rien la responsabilité de celui qui est à l'origine de notre blessure. [...] Ces manques d'attention sont bel et bien des fautes par omission et elles peuvent être graves ». Ensuite, « à l'école de l'Écriture, Thérèse a appris à reconnaître la volonté permissive de Dieu à travers la mauvaise volonté des hommes ». Enfin, « la patience avec laquelle Thérèse accepte piqûres d'épingles ou humiliations ne l'empêchait pas de faire preuve de fermeté quand il le fallait » (P. DESCOUVEMONT, *Thérèse de Lisieux et son prochain...*, *op. cit.*, pp. 64-69).

¹²⁵¹ *Ms C*, 13r°.

¹²⁵² Après, « il ne faut pas que la bonté dégénère en faiblesse. Quand on a grondé avec justice il faut en rester là, sans se laisser attendrir au point de se tourmenter d'avoir fait de la peine, de voir souffrir et pleurer. Courir après l'affligée pour la consoler, c'est lui faire plus de mal que de bien. La laisser à elle-même, c'est la forcer de recourir au bon Dieu pour voir ses torts et s'humilier [...] » (CJ 18.4.4).

¹²⁵³ CJ 18.4.1. Saint Thomas précise que cet « acte de charité tendant à l'amendement d'un frère, sous la forme d'une admonition » (Thomas D'AQUIN, *Somme théologique*, II^a II^{ae}, Q. 33, a. 1) tombe sous le précepte du moment qu'il est nécessaire (*ibid.*, a. 2), mais que les *inférieurs* doivent respecter « certaines convenances » à l'encontre des *supérieurs* (*ibid.*, a. 4).

¹²⁵⁴ Voir à ce sujet P. DESCOUVEMONT, *Thérèse de Lisieux et son prochain...*, *op. cit.*, pp. 193-206.

¹²⁵⁵ Nous songeons aussi à ce qu'elle dit à sœur Marie de la Trinité : « En agissant ainsi [en pratiquant un « complet détachement de vous-même »], vous sortirez de la récréation avec une grande paix intérieure et revêtue d'une force nouvelle pour pratiquer la vertu ; parce que vous n'aurez pas cherché à vous satisfaire, mais à faire plaisir aux autres. Si l'on savait ce que l'on gagne à se renoncer en toutes choses !... » (CSM, *op. cit.*, VT 73, p. 66).

¹²⁵⁶ Nous avons déduit le raisonnement de l'analyse de cet aveu : « ce qui me coûte par-dessus tout, c'est d'observer les fautes, les plus légères imperfections et de leur livrer une guerre à mort. J'allais dire :

nous recommande rien moins que de vivre les uns avec les autres dans un « amour miséricordieux »¹²⁵⁷.

2.4. Huitième récapitulation de sa conception de la sainteté

Certes, la voie de la perfection, qui tend à la sainteté par la fidélité aux vérités les plus infimes, n'est pas nouvelle¹²⁵⁸ ; un saint François de Sales, pour ne citer que lui, avait déjà indiqué qu'elle conduit à la sainteté. Thérèse se montre originale dans son choix de se complaire dans les plus petites vertus, qui œuvrent dans l'humilité du quotidien, et de s'appuyer sur elles pour embrasser toutes les dimensions de l'Église. Mais aussi et surtout, Thérèse a redonné sens à l'agir, sans que nous puissions pour autant nous en glorifier devant Dieu¹²⁵⁹. « Ce n'est pas la valeur ni même la sainteté apparente des actions qui compte, précise-t-elle à Céline, mais seulement l'amour, plein d'espérance, qu'on y met ; et nul ne saurait dire qu'il ne peut donner ces petites choses au bon Dieu, car elles sont à la portée de tous »¹²⁶⁰ ; même si l'on a été ou que l'on demeure un grand pécheur pénitent. Dieu peut nous sanctifier lors même que nous demeurons imparfaits et faillibles. Dieu constitue notre activité, et nous, nous conservons notre personnalité, qui sera perfectionnée par la grâce. Le message de Thérèse est donc utile à tous les chrétiens de bonne volonté et aux « petites âmes » –, du fait que ses conseils sont transposables partout, puisqu'ils sont implantés dans le commun des

malheureusement pour moi, (mais non, ce serait de la lâcheté) [...] Autrefois lorsque je voyais une sœur qui faisait quelque chose qui me déplaisait et me paraissait irrégulier, je me disais : Ah ! si je pouvais lui dire ce que je pense, lui montrer qu'elle a tort, que cela me ferait de bien ! Depuis que j'ai pratiqué un peu le métier [en tant que maîtresse des novices, qui a, tout de même, un statut différent de celui de la "simple religieuse"], je vous assure, ma Mère, que j'ai tout à fait changé de sentiment. Lorsqu'il m'arrive de voir une sœur faire une action qui me paraît imparfaite, je pousse un soupir de soulagement et je me dis : Quel bonheur ! ce n'est pas une novice, je ne suis pas obligée de la reprendre. Et puis bien vite je tâche d'excuser la sœur et de lui prêter de bonnes intentions qu'elle a sans doute » (*Ms C, 23r° ; 27v°*). Précisons que Thérèse s'exprime alors qu'elle fut officiellement maîtresse des novices sous le priorat de Mère Agnès (entre février 1893 et mars 1896), et que son service d'auxiliaire au noviciat devint officiel sous celui de Mère Marie de Gonzague, dès mars 1896.

¹²⁵⁷ C'est l'intitulé du chapitre 3 de P. DESCOUVEMONT, *Thérèse de Lisieux et son prochain...*, op. cit., pp. 209-225.

¹²⁵⁸ Cf. aussi P. H. PETITOT, *Vie intégrale...*, op. cit., p. 35) : « Sans doute, la voie de la perfection, qui tend à la sainteté par la fidélité aux plus minimes devoirs [selon que « qui fidelis est in minimo et in majori fidelis est »] n'était pas méconnue [du temps de Thérèse], et l'on savait qu'elle conduisait à la plus surnaturelle grandeur ». En revanche, nous ne le suivons plus lorsqu'il ajoute à la ligne suivante que Thérèse a eu le « mérite » et le « génie propre » « d'avoir mieux discerné qu'on ne l'avait jamais fait, cette sainteté de petitesse trop dédaignée et qui rejoint la sainteté de grandeur » (*ibid.*). Cette division de la sainteté ne nous semble pas correspondre aux convictions de Thérèse : elle n'aspirait pas à une sainteté moindre, on l'a dit et répété, mais à la sainteté des petits, qui ne souffre aucune comparaison.

¹²⁵⁹ Cf. aussi H. U. von BALTHASAR, *Histoire d'une mission*, op. cit., p. 201, dont nous retrouvons presque mot pour mot la citation chez R. MASSOL, *Vers la sainteté...*, op. cit., p. 64.

¹²⁶⁰ CSG, op. cit., p. 65.

fidèles¹²⁶¹. Ses conseils se nourrissent de l'ordinaire et de la sécheresse spirituelle, comme quand elle recommande de « se mettre à l'oeuvre, sans joie, sans courage, sans force, [de manière à] travailler par Amour »¹²⁶² ; au lieu d'essayer d'acquérir des vertus, qui nous donneront d'agir avec joie, promptitude et aisance. Ses avis côtoient encore le sentiment de sa faiblesse « et même le crime », observe Marcel Moré, qui est l'un des rares commentateurs thérésiens, avec le père Six, à avoir mentionné l'accès de la voie thérésienne non seulement aux petits, mais aussi aux « malheureux », aux pécheurs convertis, et même aux plus grands criminels ; pour peu, bien sûr, que ces derniers aient fait amende honorable¹²⁶³. Car tout de même, cet assassin est "entré" dans la vie de Thérèse peu après un moment charnière chez elle (la « grâce de Noël ») ; dans des circonstances toutes particulières qui peuvent aiguïser très singulièrement la mémoire, et même contribuer à formater le message que l'on voudrait délivrer. Thérèse nous suggère des actes qui ont seulement besoin de l'amour, dont il faut se laisser envahir, au lieu de préférer cumuler les actes de vertus. Par là, Thérèse veut nous amarrer à la certitude confiante que ce ne sont pas nos chutes, ni nos crimes, qui nous éloignent de Dieu, mais l'état d'esprit qui peut en résulter : la fière révolte de l'*ego* et son impénitence, au lieu de son humble repentir. Thérèse a rappelé cela à sœur Marie de la Trinité : « Si le plus grand pécheur de la terre, se repentant de ses offenses au moment de la mort, expire dans un acte d'amour ; aussitôt sans calculer, d'une part, les nombreuses grâces dont ce malheureux a abusé, de l'autre, tous ses crimes, il (Dieu) ne voit plus, il ne compte plus que sa dernière prière, et le reçoit sans tarder dans les bras de sa miséricorde »¹²⁶⁴. Au total, Thérèse veut nous rendre la consolation que ni une ancienne vie de péchés – dont Dieu est le premier affecté –, ni une actuelle vie terne et sans relief ne pourront obturer la conversion et la décision nouvelle de prendre la voie de sainteté. Car il est bon de répéter, avec Victor Sion :

« Si [certaines personnes] pratiquent toutes les vertus, et mieux que les autres, c'est par un pur don de Dieu, il faut même dire, en un sens, par un prêt gratuit de l'Amour. Elles ne doivent pas y accorder une attention qui les distrairait de Dieu, et elles ne peuvent s'en glorifier. Les vertus sont un surcroît que l'Amour donne à ceux qui ne regardent que Lui et ne vivent que pour Lui. C'est en demeurant tout à l'Amour qu'elles pratiquent la vertu, comme sans le faire exprès. La recherche de la perfection, le souci des vertus à acquérir est si souvent un subtil obstacle, une décevante impasse. » (V. SION, *Réalisme spirituel...*, *op. cit.*, p. 132).

¹²⁶¹ Cf. aussi V. SION, *Réalisme spirituel...*, *op. cit.*, p. 164.

¹²⁶² *LT* 82, v°, *op. cit.*

¹²⁶³ M. MORÉ, *La foudre de Dieu*, *op. cit.*, p. 56. L'auteur a remarqué l'insistance de Thérèse, lorsqu'elle dit à Mère Agnès : « Dites bien, ma Mère, que, si j'avais commis tous les crimes possibles j'aurais toujours la même confiance [...] » (*CJ* 11.7.6) (cf. *ibid.*, p. 52). Quant au père Six, il a noté que « c'est la seule fois, avec l'épisode de Pranzini où, dans ses écrits ou ses paroles, elle emploie le mot "crime" » (J.-F. SIX, H. N. LOOSE, *Thérèse de Lisieux*, *op. cit.*, p. 25).

¹²⁶⁴ *CSM*, *op. cit.*, p. 62.

Dans le même temps, Thérèse a dépassé le *solifidéisme*. La foi seule ne suffit pas. Les actes sont indispensables pour donner corps à la charité, qui est un talent que nous devons faire fructifier. Autrement ce capital restera improductif, et on aura vite fait de le grignoter jusqu'à le réduire à rien. Thérèse le savait, qui en a averti Céline en ces termes :

« "Se replier sur soi-même, cela stérilise l'âme ! Il faut se hâter de courir aux œuvres de charité." "Parfois, précisait-elle, on est si mal chez soi, dans son intérieur, qu'il faut promptement en sortir. Le bon Dieu ne nous oblige pas à rester en notre compagnie, au contraire, Il permet souvent qu'elle nous soit désagréable afin que nous la quittions. Je ne vois pas d'autres moyens, en ce cas, que de sortir de chez soi et d'aller rendre visite à Jésus et à Marie en courant aux œuvres de charité." » (CSG, *op. cit.*, p. 99).

Le juste tombe, mais il se relève, pénitent et déjà pardonné. L'enfant désobéit, mais il a trop besoin de l'amour de ses parents pour ne pas revenir vers eux. Cependant, souvent, on ne supporte plus sa faiblesse, sa sécheresse, son imperfection et l'absence de progrès. C'est alors le moment de se détourner de soi, et même de sortir de soi ; comme l'amour est *extasis*. Dans les actes de charité, il devrait y avoir l'équivalence des oraisons jaculatoires. Puisque, en effet, nous révélons par les actes l'essence intime de Dieu, en laissant le Christ vivre et s'exprimer en nous. Concrètement, note le père Bro, Thérèse avait perçu, « en communauté, que les antipathies sont souvent provoquées par le fait qu'on se laisse obnubiler par les défauts les plus voyants de son entourage, au lieu de déceler ses qualités. »¹²⁶⁵. Aussi bien, quand elle ressentait des impressions "mâtinées" – si l'on nous permet l'expression –, Thérèse adoptait aussitôt une réaction positive. Au lieu de se contenter de résister à l'aversion, elle tâchait de mettre au grand jour les qualités enfouies en l'intéressée. « La charité théologale avait jeté de telles racines dans son âme qu'elle y suscitait des actes d'amour motivés par les qualités des personnes que Dieu avait mises sur son chemin – fussent-elles antipathiques », en conclut le père Descouvemont¹²⁶⁶. La charité, ce n'est pas un sentiment ou une émotion : c'est un agir discret et souvent incompris, qui nous pousse à faire du bien à ceux qui recherchent ses bienfaits¹²⁶⁷. Et comme c'est en elle que se noue la perfection¹²⁶⁸, la pointe de la perfection c'est l'Amour, dont le perfectionnement – dans son envahissement progressif de notre cœur – aboutit à la sainteté ; laquelle est exigence d'intimité intensive, progressive et

¹²⁶⁵ B. BRO, *Thérèse de Lisieux...*, *op. cit.*, p. 65.

¹²⁶⁶ P. DESCOUVEMONT, *Thérèse de Lisieux et son prochain...*, *op. cit.*, p. 172. Et « aimer quelqu'un d'une charité théologale, c'est aimer "Dieu en lui" et "lui en Dieu" (*ibid.*, p. 206).

¹²⁶⁷ Cf. aussi Th. KEATING, *St. Thérèse of Lisieux. A transformation in Christ*, *op. cit.*, p. 53 : « l'énorme potentiel de l'amour humble, caché, mais persévérant [...] consiste non pas en des sentiments mais en un amour qui se montre à ceux qui en ont besoin ».

¹²⁶⁸ Ga 3, 24.

exclusive – tout en étant souvent non sentie – avec Dieu, et en communion avec les autres¹²⁶⁹.

Enfin, disons que voir avec les yeux de l'amour, c'est considérer avec les yeux de Dieu, dans la vérité et indépendamment des apparences ou de nos impressions personnelles et changeantes. Il est donc réducteur, à notre sens, d'évoquer chez Thérèse, à la suite du père González, une quelconque capacité à trouver ce qui est *bon* et « constructif dans les autres ou dans les diverses circonstances ». Ou encore de vouloir déceler chez elle une faculté à « choisir son propre mode de se représenter les choses ou les personnes » et « ses réponses émotionnelles » ; soit une capacité « surprenante à transformer (*reincorniciare* : c'est-à-dire *cambiare il significato*) ce qui est négatif », et à « voir toujours le bon côté des choses »¹²⁷⁰. Thérèse ne voulait pas tant pacifier et modifier ses sentiments contradictoires et trouver la "paix intérieure", que laisser l'Amour de Dieu agir en elle et par elle. L'analyse qu'en donne l'auteur nous paraît trop psychologique et donc humaine. Cette *capacité*, qui existait de fait chez Thérèse, ne découlait pas d'elle-même mais du don de la charité.

¹²⁶⁹ « Il n'y a qu'un amour, l'amour de Dieu et l'amour de nos frères et c'est dans la perfection de cette charité que réside la sainteté » (P. BLANCHARD, *Sainteté aujourd'hui...*, op. cit., p. 63).

¹²⁷⁰ L. J. GONZÁLEZ, *i limiti umani di una grande santa*, op. cit., pp. 37 ; 42 ; 58 ; 65 ; 67 ; etc.

3. Troisième section : la communion des saints

Nous ne pouvons achever notre étude sans dire un mot de la communion des saints¹²⁷¹, toujours latente dans la représentation thérésienne de la sainteté, et plus souvent évoquée à partir de 1896.

Cette troisième rubrique est composée de quelques informations que nous avons glanées, soit dans ses propos généraux et incidents sur ce thème, soit dans des réflexions plus précises et incisives. Puisque ce sujet n'est pas directement l'objet de notre travail, nous ne l'épuiserons pas. Nous l'abordons uniquement en raison de ses nombreux embranchements, déjà mentionnés, avec la notion de sainteté. Tout d'abord du fait que nous formons un réseau interactif (3.1.), dont les actes peuvent être salutaires¹²⁷² à d'autres (3.1.1.), *via* ce que nous avons appelé la "libre circulation des biens" (3.1.2.) et la bonne influence que nous devons exercer les uns sur les autres (3.1.3.). Ensuite, en tant que certains saints ont, si nous pouvons dire, estampillé Thérèse (3.2.), par leurs qualités (3.2.1.) ou par leur enseignement (3.2.2.). Sans faire une entorse à notre méthode, qui se veut respectueuse de la chronologie des écrits thérésiens, nous avons regroupé, en une sorte de chronique, diverses pensées de Thérèse sur la *Communio sanctis*, mais disséminées dans son *Corpus*.

3.1. Nous formons un réseau interactif

Jésus, certifie Thérèse, « se sert de tous les moyens, les créatures sont toutes à son service et Il aime à les employer pendant la nuit de la vie afin de cacher sa présence adorable, mais Il ne se cache pas tellement qu'Il ne se laisse deviner.¹²⁷³ En effet, s'interroge encore Thérèse, « depuis quand le Seigneur n'a-t-Il *plus* le *droit* de se servir d'une de ses créatures pour dispenser aux âmes qu'Il aime la nourriture qui leur est nécessaire ? »¹²⁷⁴. Nous sommes « des degrés, des instruments¹²⁷⁵, et c'est la main de Jésus qui conduit tout.

¹²⁷¹ Pour une étude récente du sujet, voir P.-D. LINK, « Communion des saints chez Thérèse de Lisieux », *Vie spirituelle* 772 (septembre 2007), pp. 401-419.

¹²⁷² Les actes sont salutaires lorsqu'ils orientent les autres vers le Salut, car on ne peut mériter pour les autres, et lorsqu'ils nous orientent nous-mêmes vers le Salut, avec la grâce prévenante – opérante – alors que l'on n'a pas été baptisés ; on parle alors de mérite *de congruo*. Les actes sont méritoires lorsqu'ils nous méritent le Salut, avec la grâce subséquente – coopérante –, et alors que nous avons été baptisés : il s'agit du mérite *de condigno*. Cf. saint Thomas D'AQUIN, *Somme théologique*, I^a, Q. 113-115.

¹²⁷³ *LT* 147, 1v^o-2r^o, *op. cit.*

¹²⁷⁴ *Ms C*, 20r^o.

¹²⁷⁵ Cf. aussi *LT* 190, 1v^o à Mère Marie de Gonzague, 29 juin 1896.

[Conséquemment], il ne faut voir que Lui en tout... »¹²⁷⁶ ; « pour faire son œuvre dans les âmes »¹²⁷⁷, Dieu « se cache » et « voile sa main divine » derrière les *événements* et les *créatures*, qui prennent ainsi une densité théologique et même théologale¹²⁷⁸. Thérèse, du fait de sa charge (officieuse puis officielle) des novices, se considérait comme un « petit pinceau que Jésus avait choisi pour peindre son image [à Lui] dans les âmes [à elle] confiées »¹²⁷⁹. Dans cette tâche, la relation de Dieu et de l'âme est corrélative. En raison de notre faiblesse, nous ne pouvons rien faire sans Dieu, et en raison de Son Amour, Il ne veut rien faire sans nous¹²⁸⁰. « Il se servira de cette faiblesse même [la nôtre] pour faire son œuvre – commente Thérèse – car Le Dieu Fort aime à montrer sa puissance en se servant du rien. »¹²⁸¹. Dieu n'a pas besoin de nos actes parce qu'ils ne peuvent lui procurer aucun avantage. Cependant, Il les réquisitionne pour assister d'autres âmes : car par notre amour, nous pouvons œuvrer pour sa gloire¹²⁸². C'est le paradoxe du Mystère : « Toute la valeur [de nos actes] vient en définitive de Jésus, mais il se sert des mains des hommes, vecteurs de la grâce. Le Christ et les hommes forment ensemble l'"unique médiateur", le *Christus totus* »¹²⁸³.

3.1.1. La valeur rédemptrice des actes d'amour

Le réseau des âmes, dont nous faisons partie, nous imbrique étroitement les uns les autres. Nous ne pouvons nous en désolidariser sans faire preuve de misanthropie et renoncer à une partie de notre être ; sans amenuiser aussi la portée de notre agir, en le réduisant à nous-mêmes. Or, si nous savons que nos actes font de nous ce que nous sommes et qu'ils *nous suivent*, ils nous dépassent encore dans le sens où ils revêtent une dimension surnaturellement salvifique – salutaires ou méritoires – ; dès lors qu'ils sont passés entre les mains de Dieu et

¹²⁷⁶ *LT 149, 1v°-2r°, op. cit.*

¹²⁷⁷ *Ms C, 20r°, op. cit.*

¹²⁷⁸ Précisons que le théologique renvoie à l'étude des questions religieuses ; tandis que le théologal a directement Dieu pour objet.

¹²⁷⁹ Thérèse développe cette idée dans *Ms C, 20 v°*.

¹²⁸⁰ Saint Irénée disait : « [...] le réceptacle de l'opération de Dieu et de toute sa sagesse et de toute sa puissance, c'est l'homme ». En note, nous trouvons ce commentaire du père A. ROUSSEAU que Thérèse aurait certainement cautionné : « Dieu aussi a mystérieusement besoin de l'homme, voire de l'homme pécheur : faute de celui-ci, la puissance, la sagesse et la bonté de Dieu ne pourraient, si l'on ose ainsi parler, aller jusqu'au bout d'elles-mêmes, se manifester avec tout l'éclat dont elles sont susceptibles, car il leur manquerait un "réceptacle" totalement adéquat. On voit la hardiesse de cette théologie... » (Irénée de Lyon, *Contre les hérésies*, coll. « Sources Chrétiennes » n° 210, Livre III, tome I, *Introduction, notes justificatives, tables*, Paris, Cerf, 1974, p. 389 et p. 350).

¹²⁸¹ *LT 220, 1v°-2v°, op. cit.*

¹²⁸² Cf. saint Thomas D'AQUIN, *Somme théologique*, I^a, Q. 114, qui étudie le mérite.

¹²⁸³ C. DE MEESTER, « Thérèse de Lisieux et son désir de "faire du bien" après sa mort », *Theresianum XLIX* (1998-I), p. 10.

qu'ils ont été apposés par amour, on l'a vu, et en état de grâce¹²⁸⁴.

Ce souci, bien ancien, fut particulièrement prégnant dans la pensée de Thérèse lorsqu'elle rédigea son second manuscrit¹²⁸⁵. Le temps lui est compté. Souvenons-nous que le salut des âmes constitue la matrice de sa vocation carmélitaine. Thérèse s'est mise en tête du cortège, d'« une légion de petites âmes », qu'elle escomptait bien "étouffer", pour contrebalancer les « légions puissantes » de Lucifer¹²⁸⁶. Dans la sainteté qu'elle patronne, rien ne se perd. La moindre petite action accomplie par amour, « par nos petites vertus, notre charité pratiquée dans l'ombre, nous convertissons *au loin* les âmes... nous aidons les missionnaires... et même, au dernier jour, on dira peut-être que nous avons bâti des demeures *matérielles* à Jésus et préparé ses voies... », affirmait Thérèse à sœur Geneviève¹²⁸⁷.

3.1.2. La libre circulation des biens

Thérèse va à contre-courant de la mentalité de son époque, « où tant de chrétiens comptabilisaient avec soin leurs actes de vertus, espérant capitaliser une récompense céleste digne de leurs mérites »¹²⁸⁸. Elle travailla uniquement en vue du Salut des autres. « À mesure qu' [elle gagne] quelque trésor spirituel, et sentant qu'au même instant des âmes sont en danger de se perdre et de tomber en enfer, [elle] leur donne tout ce qu' [elle] possède »¹²⁸⁹. Au lieu de thésauriser pour elle, elle *amasse* pour les autres. Tant et si bien qu'au soir de sa vie, elle murmura en toute franchise : « je n'ai pas encore trouvé le moment pour me dire : "Maintenant je vais travailler pour moi" »¹²⁹⁰. Au reste, il était pour elle évident que ses *parents* du Ciel œuvraient pour son salut (3.1.2.1.), que ses « "petits" frères du Ciel » plaideraient pour elle (3.1.2.2.), et que son ange gardien interviendrait en sa faveur (3.1.2.3.).

¹²⁸⁴ Autrement, on parle de *démérite*, pour signifier la solidarité de tous les hommes dans le péché.

¹²⁸⁵ Cf. *Ms B*, 4v°, *op. cit.* et *LT 194*, *op. cit.*

¹²⁸⁶ Cf. *RP 7*, 4v°, *Le triomphe de l'humilité*, *op. cit.*

¹²⁸⁷ *CSG*, *op. cit.*, p. 96.

¹²⁸⁸ G. GAUCHER, *La passion de Thérèse de Lisieux...*, *op. cit.*, p. 139.

¹²⁸⁹ *CJ 14.7.2*.

¹²⁹⁰ Toute la citation est tirée de *CJ 14.7.2*. Deux jours plus tôt, Thérèse avait déjà affirmé : « Rien ne me tient aux mains. Tout ce que j'ai tout ce que je gagne, c'est pour l'Eglise et les âmes. Que je vive jusqu'à 80 ans, je serai toujours aussi pauvre. » (*CJ 12.7.3*) Voir aussi *LT 247*, 2v°, *op. cit.* : « je n'ai pas choisi une vie austère pour expier mes fautes, mais celles des autres ». En fin de compte, « Thérèse n'éliminait absolument pas la notion de mérite dans sa vision du monde. Si elle ne misait que sur la miséricorde de Dieu pour aller elle-même au Ciel, elle savait que Dieu comptait sur elle et sur ses sacrifices pour la conversion des pécheurs. Elle disait même qu'Il les lui "mendiait" » (P. DESCOUVEMONT, *Guide de lecture...*, *op. cit.*, p. 217).

3.1.2.1. *Thérèse et les saints du Ciel*

Thérèse soutient que « tous les Saints sont nos parents » ; à *fortiori* « ceux qui auront suivi la voie d'enfance spirituelle [et, donc,] garderont toujours les charmes de l'enfance »¹²⁹¹. Nous pouvons en appeler à leur protection et leur soutien, assurés de recevoir d'eux « des trésors de grâces »¹²⁹². Bien plus, sa « folie consistera à supplier les Aigles [ses] frères, de [lui] obtenir la faveur de voler vers le Soleil de l'Amour avec les propres ailes de l'Aigle Divin »¹²⁹³. Cette attitude n'a rien d'éhonté¹²⁹⁴, mais elle témoigne d'une confiance en Dieu qui s'étendait jusqu'à ses saints, avec lesquels Thérèse demeura en constante pensée, dans une attitude toujours affectueuse¹²⁹⁵, et sans jamais désarmer devant leur silence¹²⁹⁶. Elle cohabitait¹²⁹⁷, si nous pouvons dire, avec ses « "petits" parents là haut »¹²⁹⁸, sa « famille chérie ! »¹²⁹⁹, présumant qu'ils participent à nos joies terrestres¹³⁰⁰.

¹²⁹¹ *CJ 13.7.12*. « Avec les vierges, nous serons comme les vierges ; avec les docteurs comme les docteurs avec les martyrs comme les martyrs, parce que tous les Saints sont nos parents ; mais ceux qui auront suivi la voie d'enfance spirituelle garderont toujours les charmes de l'enfance » (*ibid.*).

¹²⁹² *LT 202*, 2^v° à Mme Guérin, 16 novembre 1896. Après s'être présentée devant eux en leur disant : « "Je suis la plus petite des créatures, je connais ma misère et ma faiblesse, mais je sais aussi combien les cœurs nobles et généreux aiment à faire du bien, je vous supplie donc, ô Bienheureux habitants du Ciel [...] de m'adopter pour enfant, à vous seuls sera la gloire que vous me ferez acquérir [...] » (*Ms B*, 4^r°).

¹²⁹³ *Ms B*, 5^r°-5^v°, *op. cit.*

¹²⁹⁴ C'est même on ne peut plus théologique : « "Tout est consommé" sur la Croix pour l'acquisition de la rédemption [et] tout ne "sera soumis" qu'à la fin (I Cor. 5, 27), quand s'achèvera la dispensation de la rédemption. Ainsi en est-il, à l'image du Christ, pour la Vierge et les saints : après un temps de médiation où, unis au Christ ils peuvent acquérir pour nous des grâces, vient un temps de médiation où, unis au Christ, ils peuvent nous les dispenser. Tout est consommé pour eux à la mort, dans l'ordre de l'acquisition des grâces ; mais tout continue pour eux jusqu'à la fin du monde dans l'ordre de la distribution des grâces » (Ch. JOURNET, « L'Église telle que la pense et la vit sainte Thérèse de Lisieux », *Carmel* (1957-I), p. 24). Il appert donc que Thérèse n'avait pas tort de croire qu'elle continuerait à faire du bien après sa mort (cf. *CJ 17.7*) !

¹²⁹⁵ Par exemple on rapporte que le jour de sa mort, « Vers 5 heures, Mère Marie de Gonzague fit tomber ses reliques du B. Théophane Vénard et de la Mère Anne de Jésus qui étaient épinglées sur son rideau, à droite. On les releva et [Thérèse] leur fit une petite caresse (*DE/SME*, 30.9).

¹²⁹⁶ À l'infirmerie, elle constata : « Jusqu'aux saints qui m'abandonnent. Je demandais à Saint Antoine, pendant Matines, de me faire retrouver notre mouchoir que j'avais perdu. Croyez-vous qu'il m'a exaucé ? Il s'en est bien guetté [la note 4 précise que c'est une expression normande pour dire « bien gardé »]. Mais ça ne fut rien, je lui ai dit que je l'aimais bien tout de même » (*CJ 3.7.6*). Voir aussi *CJ 25.8.7*.

¹²⁹⁷ Nous ne pouvons nous imaginer son désarroi lorsque le ciel lui parut fermé (*CJ 8.8.1*). « Je me demande, disait-elle, comment le bon Dieu peut se retenir si longtemps de me prendre... Et puis, on dirait qu'il veut me faire "accroître" qu'il n'y a pas de Ciel !... Et tous les saints que j'aime tant, où sont-ils donc "nichés" ? ... Ah ! Je ne feins pas, c'est bien vrai que je n'y vois goutte » (*CJ 15.8.7*).

¹²⁹⁸ *CJ 13.7.10*.

¹²⁹⁹ *PN 18*, 55, *Le cantique de Céline*, avril 1895.

¹³⁰⁰ Nous songeons au très long passage où Thérèse imagine « comment les choses se passeront au Ciel », le jour des noces de Céline, dans *LT 182*, *r*°-2^v°, *op. cit.*

3.1.2.2. Ses « *petits frères du Ciel* » et son désir de faire du bien sur la terre, une fois au Ciel

En fait, ce sont ses petits frères et sœurs¹³⁰¹ morts en bas âge qui lui épargnèrent l'angoisse des « mains vides », après l'avoir affranchie du tourment des scrupules, onze ans auparavant¹³⁰². Ils n'ont rien eu le temps d'accomplir sur la terre pour mériter leur salut ; ils figurent néanmoins parmi les saints Innocents¹³⁰³ auprès desquels Thérèse « réclamait une place »¹³⁰⁴. Plus généralement, explique Thérèse, la « longue carrière ici-bas » de certaines âmes, peut en compléter d'autres, du fait qu'au lieu d'emmagasiner pour soi les *mérites*, elle les *présentent* « au Seigneur », afin qu'Il les donne à d'autres¹³⁰⁵ – selon le principe de la réversibilité des mérites. Par suite, Thérèse accepta de ne recevoir aucune « *provision* » de Dieu, qui la *nourrissait* « à chaque instant d'une nourriture toute nouvelle »¹³⁰⁶. « Qu'est-ce que ces provisions ? s'interroge le père Marie-Eugène. Ce sont les vertus, quelque chose qui nous permet de poser un acte parce que nous en avons la force, l'habitude. Quand nous savons faire ceci ou cela, c'est une habitude, une vertu [...] »¹³⁰⁷. Et comme elle *fait* « tous [ses] efforts pour être un tout petit enfant, [elle n'a] pas de préparatifs à faire. Jésus devra Lui-même payer tous les frais du voyage et le prix d'entrée au Ciel... »¹³⁰⁸ de la petite Thérèse.

C'est dans une scène de tous les jours, qu'elle trouva de quoi illustrer à merveille son idée. Une religieuse voulait allumer des cierges. N'ayant pas d'allumette, elle se rapprocha d'une mèche à « demi éteinte et carbonisée », qui alluma pourtant son cierge, lequel alluma tous les autres. Thérèse en tira la conclusion suivante :

« Il en est de même pour la Communion des Saints. Souvent, sans le savoir, les grâces et les lumières que nous recevons sont dues à une âme cachée, parce que le bon Dieu veut que les Saints se communiquent les uns aux autres la grâce par la prière [...] Combien de fois ai-je pensé que je pouvais devoir toutes les grâces que j'ai reçues aux prières d'une âme qui m'aurait demandée au bon Dieu et que je ne connaîtrai qu'au Ciel. [...] Au Ciel on ne rencontrera pas de regards

¹³⁰¹ Dans la fratrie de neuf enfants, deux garçons sont morts dans leur première année (Joseph en 1867 et Joseph en 1868). En 1870, Hélène et une première Thérèse sont également décédées en bas âge.

¹³⁰² Cf. *Ms A*, 44r°.

¹³⁰³ Comme l'explique J. Huscenot, « ces bébés retrouvent l'innocence originelle, non pas par la circoncision (marque dans la chair) [c'était l'avis de Thomas d'Aquin, note l'auteur], mais par l'application des mérites anticipés de la Passion à venir. Ils sont morts pour le Christ puisque, à travers eux, c'est à Jésus qu'Hérode en veut. On les placera donc en tête des élus évoqués par l'Apocalypse (14, 1-4) : "portant au front le nom de l'Agneau et rachetés comme premiers-nés" » (J. HUSCENOT, *La sainteté avant 30 ans c'est possible !*, Paris, Éd. du Chalet, 1991, p. 8).

¹³⁰⁴ *PN 44*, 9 ; 11, *À mes petits frères du Ciel...*, op. cit. De fait, « L'Église reconnaît comme martyrs [le « rêve » de Thérèse] les saints innocents : il y a donc bien un témoignage du *Logos* incarné qui ne passe pas par la parole, mais dont le seul langage est le cri du sang » (Y. DE ANDIA, « Le martyre de la vérité », in : I. FERNANDEZ (dir.), *La sainteté aujourd'hui*, op.cit., p. 15).

¹³⁰⁵ *RP 8*, 6v°, *Saint Stanislas Kostka*, op. cit.

¹³⁰⁶ *Ms A*, 76r°.

¹³⁰⁷ M.-E. DE L'ENFANT-JÉSUS cité par L. MENVIELLE, *Thérèse docteur racontée par le père Marie-Eugène*, op. cit., p. 374.

¹³⁰⁸ *LT 191*, 2v°, op. cit.

indifférents, parce que tous les élus reconnaîtront qu'ils se doivent entre eux les grâces qui leur ont mérité la couronne. » (CJ 15.7.5).

En définitive, Thérèse « croyait que les Bienheureux ont une grande compassion de nos misères, [du fait qu'] ils se souviennent qu'étant comme nous fragiles et mortels, ils ont commis les mêmes fautes, soutenu les mêmes combats [...] c'est pour cela qu'ils ne cessent de nous protéger¹³⁰⁹ et de prier pour nous. »¹³¹⁰. Et quand elle se saura *aimée* d'eux¹³¹¹, sa reconnaissance ne connaîtra plus de bornes. Nous pensons que cette certitude va déclencher sa résolution – qui connaîtra l'apogée de sa force en juillet 1897 – de « ne pas rester inactive¹³¹² au Ciel, [mais de] travailler à son tour¹³¹³ pour l'Église, les âmes et ses proches¹³¹⁴. Thérèse en avait le *désir*¹³¹⁵ et elle l'espérait fermement¹³¹⁶. Elle y croyait¹³¹⁷ et le *sentait*¹³¹⁸. C'est donc à nous qu'il revient d'alimenter ses allées et venues entre la terre et « ce beau Ciel composé des Anges et des Saints »¹³¹⁹ – parmi lesquels, notre ange gardien, dont nous bénéficions de la garde dès notre naissance.

¹³⁰⁹ Il lui sembla toujours « que les âmes bienheureuses recevaient une grande gloire des prières qui étaient faites à leur intention et dont elles pouvaient disposer pour d'autres âmes souffrantes » (LT 226, 2r°, *op. cit.*).

¹³¹⁰ LT 263, r°-v° à l'Abbé Bellière, 10 août 1897.

¹³¹¹ Cf. son rêve sur Anne de Jésus : « Après m'avoir encore caressée avec plus d'amour que ne l'a jamais fait pour son enfant la plus tendre des mères, je la vis s'éloigner... je croyais, je sentais qu'il y a un ciel et que ce Ciel est peuplé d'âmes qui me chérissent, qui me regardent comme leur enfant... [...] Aussi lorsque j'ai compris à quel point elle m'aimait, combien je lui étais peu indifférente, mon cœur s'est fondu d'amour et de reconnaissance, non seulement pour la Sainte qui m'avait visitée, mais encore pour tous les Bienheureux habitants du Ciel » (Ms B, 2r°). Elle reparla du songe à l'infirmerie (CJ 26.5.).

¹³¹² Ms C, 36r ; transcription d'une pensée de Thérèse d'Avila. Au demeurant, ce n'est qu'à ce prix qu'elle acceptait de mourir aussi jeune (Ms C, 8v°). Voir aussi LT 220, 2r°, *op. cit.* : « j'avoue que si dans le Ciel je ne pouvais plus travailler pour sa gloire, j'aimerais mieux l'exil que la patrie ».

¹³¹³ C'est la lecture du Père Arminjon qui la convainc qu'elle pourrait continuer à sauver des âmes, une fois au Ciel.

¹³¹⁴ Par exemple, elle assurait : « Quand je serai au Ciel, je dirai tant de belles choses de ma petite Mère à tous les saints, qu'ils auront envie de la prendre. Je serai toujours avec ma petite Mère ; je demanderai aux saints de venir avec moi dans les vilaines caves pour la protéger, et s'ils ne veulent pas, j'irai toute seule » (CJ 27.6.).

¹³¹⁵ « [...] le bon Dieu ne me donnerait pas ce désir de faire du bien sur la terre après ma mort, s'il ne voulait pas le réaliser ; il me donnerait plutôt le *désir* de me reposer en lui » (CJ 18.7.1). Ce qui ne l'empêcha pas d'adresser une neuvaine à Saint François-Xavier, le saint patron des missions (G. GAUCHER, *La passion de Thérèse de Lisieux...*, *op. cit.*, p. 64), en demandant que ce vœu soit exaucé.

¹³¹⁶ Cf. RP 8, 6r°, *Saint Stanislas Kostka*, *op. cit.* : « [...] si je ne puis travailler dans le paradis pour la gloire de Jésus, je préfère rester dans l'exil et combattre encore pour lui ». Et Thérèse donne cette réponse de la Vierge Marie à Stanislas : « les bienheureux peuvent encore travailler au salut des âmes » (*ibid.*).

¹³¹⁷ « Je le demande au bon Dieu et je suis certaine qu'il m'exaucera. Les anges ne sont-ils pas continuellement occupés de nous sans jamais cesser de voir la Face divine, de se perdre dans l'Océan sans rivage de l'Amour ? Pourquoi Jésus ne me permettrait-Il pas de les imiter ? » (LT 254 au P. Roulland, 14 juillet 1897).

¹³¹⁸ « Je *sens* que je vais entrer dans le repos... Mais je sens surtout que ma mission va commencer, ma mission de faire aimer le bon Dieu comme je l'aime, de donner ma petite voie aux âmes. Si le bon Dieu exauce mes désirs, mon Ciel se passera sur la terre jusqu'à la fin du monde. Oui, je veux passer mon Ciel à faire du bien sur la terre. Ce n'est pas impossible, puisqu'au sein même de la vision béatifique, les Anges veillent sur nous. Je ne puis pas me faire une fête de jouir, je ne peux pas me reposer tant qu'il y aura des âmes à sauver... Mais lorsque l'Ange aura dit : "Le temps n'est plus !" alors je me reposerai, je pourrai jouir, parce que le nombre des élus sera complet et que tous seront entrés dans la joie et dans le repos. Mon cœur tressaille à cette pensée... » (CJ 17.7).

¹³¹⁹ LT 234, r° à sœur Marie de l'Eucharistie, 2 juin 1897.

3.1.2.3. *Son ange gardien*

Thérèse l'évoque assez souvent pour que nous le mentionnions. On peut sans peine le visualiser, dans un premier temps, derrière la figure paternelle, avant de le laisser adopter les traits de Pauline, que Thérèse n'hésita pas à comparer à son ange gardien¹³²⁰. Régulièrement mis en scène dans ses récréations pieuses, Thérèse lui dédie un poème en janvier 1897¹³²¹, comme en guise de testament à l'adresse de celui qui fut le compagnon fidèle de sa vie.

Le rôle de notre ange gardien peut se résumer en un mot : il est irremplaçable. Plus précisément, et si nous respectons la chronologie de ses écrits, Thérèse nous rappelle que nous pouvons compter sur lui, pour nous *éclairer* et « dire ce qu'on doit faire »¹³²². Il « nous couvre de ses ailes » constamment, et il « dirige nos pas »¹³²³. En permanence à nos côtés, il nous « garde toujours », et quand même nous ne nous soucions pas de l'invoquer et ne le « voyons pas », il nous met à l'abri des « occasions de péché »¹³²⁴. Ce « serviteur de Jésus » veut nous « inspirer les bonnes pensées et les actions vertueuses »¹³²⁵. Enfin, il ne demande qu'à intercéder pour nous auprès du Ciel¹³²⁶, pour y importer nos suppliques, et en exporter les encouragements de tous les saints.

3.2. *Les saints qui l'influencèrent à la fin de sa vie*

Avant de clore cette dernière section de notre travail, nous aimerions dire un dernier mot sur l'identité des saints qui furent déterminants dans la manière de vivre et de concevoir la sainteté chez Thérèse. Au lieu de les énumérer tous, nous avons effectué quelques "sondages" parmi eux : ils seront révélateurs et impressionnants dans leur convergence.

¹³²⁰ Cf. *LT 140, r°*, *op. cit.* et *LT 156, 1v°*, *op. cit.* Au reste, ne sommes-nous pas appelés à nous comporter de la sorte vis-à-vis de nos frères et sœurs ?! (Cf. l'injonction de saint François de Borgia : « Je veux que vous soyez l'ange de frère Stanislas, le novice que m'envoie le Père Canisius », dans *RP 8, 1v°* et *4v°*, *Saint Stanislas Kostka, op. cit.*). Thérèse promet d'agir de même, une fois qu'elle sera au ciel : « Votre Ange gardien vous fait-il peur ?... Il vous file cependant, tout le temps ; eh ! bien, je vous filerai de même, et de près encore ! Je ne vous laisserai rien passer... » (*DE/SME, 18.7.4*).

¹³²¹ *PN 46, 4, À mon ange gardien*, janvier 1897.

¹³²² Cf. *RP 1, 5r°-5v°*, *La mission de Jeanne d'Arc, op. cit.*

¹³²³ Cf. *PN 5, 11, Mon chant d'aujourd'hui, op. cit.*

¹³²⁴ Voir *LT 161, r°*, *op. cit.* À côté du « secours intérieur » de la raison naturelle, il y a le « secours extérieur » : la garde des anges (saint Thomas D'AQUIN, *Somme théologique*, I^a, Q. 113, a. 4, ad. 3), qui peuvent empêcher que l'on commette certains actes, mais qui peuvent aussi nous abandonner et nous laisser succomber à la tentation, afin que nous goûtions l'épreuve.

¹³²⁵ Tiré de *RP 6, 10v°*, *La fuite en Égypte, op. cit.*

¹³²⁶ Voir *RP 8, 5v°*, *Saint Stanislas Kostka, op. cit.* : « Reine des Cieux, écoutez ma prière / De Stanislas je suis l'ange gardien / Ce doux enfant voudrait, loin de la terre / Suivre bientôt Jésus, l'Agneau Divin ». Et aussi *PN 46, 4, op. cit.* : « O Bel Ange de la Patrie / Donne-moi tes saintes ardeurs / Je n'ai rien que mes sacrifices / Et mon austère pauvreté / Avec tes célestes délices / Offre-les à la Trinité ».

Nous savons le vif intérêt qu'occasionnaient, chez Thérèse, les saints, qu'elle qualifiait d'*ordinaires*. Nous connaissons aussi son amour de prédilection pour ceux qui moururent jeunes et martyrs. Nous avons déjà côtoyé Cécile et Jeanne d'Arc au cours de notre investigation, et fait l'une ou l'autre allusion à Agnès – la sainte patronne de Pauline. La gent masculine ne fut pas en reste puisque, outre Tarcisius qu'elle a croisé fugacement, elle révérait Théophane Vénard et Stanislas Kostka, tout en estimant Louis de Gonzague. Ce sont ces derniers qui la *touchèrent*¹³²⁷ au plus haut point vers la fin de sa vie. Ils sont morts martyrs et dans la fleur de l'âge. Thérèse fut également émue par leur alacrité et leur apparence plutôt "commune" (3.2.1.). Quant aux Saints Innocents et à Marie Madeleine, que Thérèse évoque tout aussi fréquemment, elle leur devra d'asseoir et d'illustrer plusieurs des convictions théologiques qu'elle nourrissait (3.2.2.).

3.2.1. Les qualités prisées chez Théophane Vénard, Stanislas Kostka et Louis de Gonzague

En dehors des nombreux points communs entre leurs biographies et celle de Thérèse, ou la proximité de sentiment entre elle et eux¹³²⁸, leur jeunesse l'interpellait¹³²⁹. Par ailleurs, c'est en écoutant, au réfectoire, la lecture de la vie de Louis de Gonzague qu'elle entendit cette affirmation aux retombées décisives pour elle : « il n'aurait pu apprendre davantage ni être plus saint, même s'il avait atteint l'âge de Noé »¹³³⁰. Quant à Stanislas, qui forme, avec Louis de Gonzague et Jean Berchmans, le trio le plus célèbre des jeunes jésuites canonisés, il meurt aussi en son printemps, à dix-huit ans. Dans la dernière récréation pieuse éponyme¹³³¹, qu'elle rédige tandis qu'elle compose concomitamment son ultime poésie sur Théophane

¹³²⁷ « J'ai lu [aux alentours de novembre 1896], entre autres, celle [la vie] de Théophane Vénard qui m'a intéressée et touchée plus que je ne saurais dire ; sous cette impression, j'ai composé quelques couplets qui me sont tout à fait personnels » (*LT 221, 2r^o-2v^o* au P. Roulland, 19 mars 1897).

¹³²⁸ Louis de Gonzague (1568-1591) a perdu deux frères et son père. Stanislas, qui lui fut presque contemporain, endura une longue maladie avant d'être guéri par la Vierge Marie (pour d'autres détails de sa vie, voir M. GRISON, *Thérèse de Lisieux parmi ses frères les saints...*, *op. cit.*, p. 18). Quant à Théophane (1829-1861), il perdit deux frères et sa mère, à treize ans. Il avait sans conteste la préférence de Thérèse, qui avait reçu son *portrait* de lui (*CJ 20.8.13*) – lequel ornait « le rideau du lit » (*CJ 30.7.11*) –, ainsi qu'une *relique* qui la fit « pleurer de joie » (*CJ 6.11.2*). Il est mentionné dix-sept fois dans le *Carnet jaune*.

¹³²⁹ Le bienheureux Théophane lui était presque contemporain, et il mourut décapité à l'âge de trente et un ans. Quant à Louis de Gonzague, il mourut à vingt-trois ans.

¹³³⁰ *CJ 27.5.7*.

¹³³¹ À l'occasion des noces d'or de sœur Saint-Stanislas, le 8 février 1897.

Vénard¹³³², Thérèse peut redire « que la Sainteté ne se distingue pas aux cheveux blancs ou blancs », ni à *l'habit* (« partout on peut devenir saint »¹³³³), ni au « *nom* »¹³³⁴. Dieu obvie à la brièveté de la vie humaine ; à laquelle nul n'échappe, puisque nous ne serons jamais prêts pour le face à Face¹³³⁵. La mort précoce est loin d'être un empêchement dirimant à la sainteté, en restreignant les possibilités de Salut. Thérèse avance les raisons suivantes. Tout d'abord, « la prudence du juste lui tient lieu de cheveux blancs ». Ce n'est pas l'âge qui conditionne le degré de maturité de la personne, mais bien la prudence qui, en tant que la gardienne et la régulatrice des vertus morales, nous permet de juger et d'agir de manière approfondie et appropriée. Ensuite, c'est Dieu qui peut vouloir ramener rapidement certaines âmes à Lui, de peur que leur « esprit ne fût corrompu par la malice du monde et que les apparences trompeuses » ne séduisent leur âme. Lesquelles eussent pu être assez « agréables à Dieu », pour qu'Il se soit « hâté de les tirer du milieu de l'iniquité. »¹³³⁶. Autrement dit, Dieu préside nos destinées dont nous n'avons pas à nous soucier des impondérables. Un départ brutal pouvant même agréger l'assurance que « la grâce et la miséricorde de Dieu sont pour ses Saints et que ses regards favorables sont sur ses élus. »¹³³⁷. Enfin, cette mort sonnera l'heure pour les autres de se remettre en question. « De quoi nous a servi notre orgueil ?... Qu'avons-nous tiré de nos richesses ?... Toutes ces choses sont passées [...] Ainsi nous ne sommes pas plutôt nés que nous avons cessé d'être, [or,] nous n'avons montré en nous aucune trace de vertu »¹³³⁸.

Par ailleurs, deux entre eux consommèrent leur martyre, qui fut le *rêve*¹³³⁹ de Thérèse, dès l'instant qu'elle eut traversé l'enceinte des décombres entourant le Colisée, et embrassé son sol que les premiers chrétiens avaient foulé¹³⁴⁰. Théophane, prêtre des Missions

¹³³² Cf. *PN 47 À Théophane Vénard, op. cit.* Pour d'autres parallèles entre lui et Thérèse, voir M. GRISON, *Thérèse de Lisieux parmi ses frères les saints...*, *op. cit.*, chapitre X, « Théophane Vénard, "frère" de Thérèse de Lisieux », pp. 137-149.

¹³³³ *RP 8, 3v°, Saint Stanislas Kostka, op. cit.*

¹³³⁴ Car il ne faut faire « aucun cas de ce qui brille aux yeux des hommes », « la vraie grandeur est dans la vertu et non dans la noblesse de l'origine » (*RP 8, 1r°, ibid.*). Ces réflexions remontent à son voyage à Rome, fin 1886 (cf. *Ms A, 55v°-56r°, op. cit.*)

¹³³⁵ Cf. *LT 224, 2r°, op. cit.* : « je tâche de faire que ma vie soit un acte d'amour et je ne m'inquiète plus d'être une petite âme, au contraire je m'en réjouis. Voilà pourquoi j'ose espérer que "mon exil sera court" mais ce n'est pas parce que je suis prête ; je sens que je ne le serai jamais si le Seigneur ne daigne me transformer Lui-Même ; Il peut le faire en un instant [...] ».

¹³³⁶ *RP 3, 20r°, Jeanne d'Arc accomplissant sa mission, op. cit.*

¹³³⁷ *Ibid.*

¹³³⁸ Ici s'achève l'échange entre Jeanne d'Arc et sainte Catherine (*RP 3, 20r°, ibid.*) dont nous venons de rappeler les grandes lignes.

¹³³⁹ « Le martyre, voilà le rêve de ma jeunesse » (*Ms B, 3r°*).

¹³⁴⁰ Cf. *Ms A, 61r°* : « Mon cœur battait bien fort lorsque mes lèvres s'approchèrent de la poussière empourprée du sang des premiers chrétiens, je demandai la grâce d'être aussi martyr pour Jésus et je sentis au fond du cœur que ma prière était exaucée ! »

étrangères de Paris, fut martyrisé dans le Tonkin (au nord du Vietnam, à Hanoï), où Thérèse espérait se rendre¹³⁴¹ ; quant à saint Louis, il contracta la peste en soignant les pestiférés de Rome.

Enfin, ils achevèrent de conquérir Thérèse en étant *gais*¹³⁴² et *ordinaires*¹³⁴³. Aussi bien, chez le jeune polonais, il n'y a rien au cours de ses neuf mois de noviciat chez les Jésuites de Rome qui ne valut la peine d'être noté, hormis le « calme de son âme » et son idéal d'« accomplir de très petites choses avec un très grand amour »¹³⁴⁴. Dans la relation récréative de ce jeune jésuite, Thérèse nous remet en mémoire que l'« aimable simplicité » et la « vertu d'humilité » peuvent, seuls, éviter de « ruiner le bel édifice de [la] perfection »¹³⁴⁵. Quant à Théophane, que Thérèse opposa sur certains points à Louis de Gonzague¹³⁴⁶, il incarna aussi une « sanctification de l'instant présent par l'union divine habituelle au sein même des actions les plus ordinaires »¹³⁴⁷. Tels sont les traits que Thérèse retint de ces trois saints, et sur lesquels il lui plut d'insister dans les derniers mois de sa vie.

3.2.2. L'enseignement des saints Innocents et de Marie Madeleine

Les saints Innocents¹³⁴⁸ constituèrent un autre modèle essentiel pour la jeune Normande, en raison des « charmes indéfinissables de l'enfance »¹³⁴⁹ qu'ils revêtent selon

¹³⁴¹ Cf. *LT 221*, 2v°, *op. cit.* ; *CJ 15.5.6* et *CJ 27.5.10*. À la même époque, elle précise l'austérité qu'elle y recherche (*Ms C*, 9r°) ; avec une allusion à la « plage infidèle » quelques mois plus tôt (*PN 47*, 6, À *Théophane Vénard*, *op. cit.*) et à « d'autres rivages », une année avant (*Ms A*, 84v°).

¹³⁴² « [...] je voudrais bien avoir son portrait ; c'est une âme qui me plaît. Saint Louis de Gonzague était sérieux, même en récréation, mais Théophane Vénard, il était gai toujours » (*CJ 27.5.10*).

¹³⁴³ Nous avons déjà vu combien elle était sensible à cette épithète, en parlant de la mère fondatrice du Carmel de Lisieux. Thérèse a nourri de semblables pensées en imaginant « tout ce qui s'est passé dans la Sainte Famille » (*CJ 20.8.14*).

¹³⁴⁴ Tiré de J. HUSCENOT, *La sainteté avant 30 ans...*, *op. cit.*, pp. 36-39.

¹³⁴⁵ Ce que Thérèse fait dire au Maître de l'ordre, François de Borgia, en ajoutant : « Je n'ai jamais rencontré une si aimable simplicité [...] la simplicité du petit frère Stanislas m'a plus instruit que plusieurs traités que j'ai longuement médités et qui parlaient tous de l'humilité. Puisque cette vertu n'est autre que la vérité je trouve que notre simple novice en possède la plénitude [...] » (*RP 8*, 2r°, *saint Stanislas Kostka*, *op. cit.*). Thérèse d'Avila disait aussi que « l'humilité consiste à marcher selon la vérité » (Thérèse D'AVILA, *Château intérieur*, VI, 10 ; cité par Monseigneur P. D'ORNELLAS, *Thérèse de l'Enfant-Jésus*, *op. cit.*, p. 66).

¹³⁴⁶ Par exemple, elle croyait sa « vie [...] extraordinaire et la sienne [celle de Théophane] tout ordinaire. » Ou encore, « Théophane Vénard aimait beaucoup sa famille », et Thérèse ne « comprenait pas les saints qui n'aiment pas leur famille... » (*CJ du 21 au 26 mai*, 1).

¹³⁴⁷ J. HUSCENOT, *La sainteté à 30 ans...*, *op. cit.*, p. 89 ; voir aussi les pages 85 et 87. Le père Descouvemont parle également d'une « mystique de l'instant présent » (P. DESCOUVEMONT, *Guide de lecture...*, *op. cit.*, p. 297).

¹³⁴⁸ Une de ses prières leur est indirectement adressée (*PN 44*, À *mes petits frères du Ciel*, *op. cit.*) ; et ils entrent en scène dans *RP 6*, 5r° et 9r°, *La fuite en Égypte*, *op. cit.*

¹³⁴⁹ Cf. aussi *PN 44*, 9 ; 11, *op. cit.* : « C'est vous que Le Seigneur me donna pour modèle / Saints Innocents / Je veux être ici-bas votre image fidèle / Petits Enfants ». Et de préciser : « Les saints Innocents ne seront pas de petits enfants au Ciel ; ils auront seulement les charmes indéfinissables de l'enfance. On se les représente

elle. Elle souhaitait avoir leur *palme* et leur *couronne*¹³⁵⁰ : plus précisément, Thérèse voulait « leur ressembler et ne pas *gagner* de couronne »¹³⁵¹, pour la recevoir directement des mains de Dieu ; comme le gage le plus beau et le plus convainquant de Son amour pour elle. Comme eux, Thérèse n'a rien voulu faire pour mériter et obtenir la récompense, afin de nous persuader Dieu nous aime assez et, osons-nous dire, pour nous-mêmes – et non pas pour nos mérites – pour nous en fournir une. Thérèse se sentait proche de cette « moisson de fleurs »¹³⁵² en raison « de tous les dons que le Seigneur leur a prodigués gratuitement »¹³⁵³, mais aussi parce qu'ils ont conservé leur *innocence*¹³⁵⁴, que Thérèse fut toujours soucieuse de sauvegarder dans sa pureté virginale et originelle (après le baptême bien sûr).

Dans une telle disposition d'esprit, il n'est pas étonnant qu'elle ait aussi affectionné sainte Marie-Madeleine, en qui elle trouva le modèle d'une « étonnante ou plutôt [d'une] amoureuse audace »¹³⁵⁵, pour espérer le pardon de Dieu, se consacrer à Sa Miséricorde, et vouloir tout recevoir de Lui, à partir de juin 1895. Sans que Thérèse lui fasse expressément dire des vérités particulières relativement à la sainteté, l'héroïne de sa quatrième récréation pieuse lui fournit le cadre pour partager à ses consœurs son assurance que Dieu offre gratuitement, et à qui veut bien L'accueillir, Son *intimité* avec Lui. Dans la figure de Marie-Madeleine, Thérèse vit l'ode à l'amour prévoyant de Dieu. D'une part, par le truchement du désir de tendre avec une énergie nouvelle vers la consommation de son être par Dieu, de sorte que sa « vie ne soit qu'un acte d'amour »¹³⁵⁶. D'autre part, en s'asseyant très humblement et dans une contrition parfaite à la table des pécheurs, et en faisant très sérieusement cause commune avec eux – sans cependant s'identifier à leur état¹³⁵⁷. Thérèse est à la fois en parfaite union avec Jésus (aspect de l'intensivité de son union) et en communion avec les pécheurs (aspect l'extensivité de cette union avec Jésus). Enfin, Thérèse y puisa une formule imagée encore inédite, pour exprimer son essor dans la sainteté et le "déclat" qui s'est opéré en elle – le 9 juin 1895 : « (Comme Madeleine se baissant toujours auprès du tombeau vide

"enfants", parce que nous avons besoin d'images pour comprendre les choses spirituelles. ... Oui, j'espère me joindre à eux ! » (*CJ du 21 au 26 mai*, 9).

¹³⁵⁰ *Pri* 18, fin 1896-début 1897.

¹³⁵¹ *LT* 182, 1v°, *op. cit.*

¹³⁵² *RP* 2, 2r°, *Les anges à la crèche*, *op. cit.*

¹³⁵³ *LT* 185, v°, *op. cit.*

¹³⁵⁴ Cf. *RP* 6, 8v°-9r°, *La fuite en Égypte*, *op. cit.* : « Si Jésus a laissé moissonner dans leur innocence les heureux enfants de son âge, c'est afin de les mettre en sûreté et d'en former sa cour d'honneur. La vie la plus longue n'est qu'un rêve pendant lequel, bien souvent, hélas ! les hommes, se laissant égarer par l'attachement aux vanités de la terre, oublient qu'ils ont une âme créée à l'image de Dieu [...]. » On retrouve le deuxième argument avancé pour "justifier" et expliquer la brièveté de la vie de certains hommes et femmes.

¹³⁵⁵ *Ms C*, 36v°. Voir aussi *LT* 247, 1v°-2r°, *op. cit.*

¹³⁵⁶ *Pri* 5, 5r°, *Fleurs mystiques*, *op. cit.*. Voir aussi *LT* 224, 2r°, *op. cit.*

¹³⁵⁷ Voir E. RENAULT, *L'épreuve de la foi...*, *op. cit.*, pp. 74 et suiv.

finir par trouver) ce qu'elle cherchait, ainsi, m'abaissant jusque dans les profondeurs de mon néant je m'élevai si haut que je pus atteindre mon but. »¹³⁵⁸ Nous adhérons au très beau commentaire du père Marcil, selon lequel

« Le lien que Thérèse fait entre son néant et le récit d'apparition du Ressuscité contient une riche signification christologique. En effet, le tombeau du Christ représente sa descente dans notre "néant", sommet de sa kénose, et donc simultanément le paroxysme de sa glorification par l'Esprit. Dans ce "tombeau" christologique de la kénose, "lieu" unique de la résurrection, Thérèse attend le feu béatifiant : l'Esprit du Ressuscité qui transforme l'univers en commençant par le cœur des croyants. » (I. MARCIL, « Thérèse de Lisieux et l'Esprit-Saint », *art. cit.*, p. 402).

3.3. Thérèse confesse ce qu'elle pense de sa sainteté, quelques semaines avant de mourir

C'est maintenant que nous pouvons nous mettre au clair sur la raison pour laquelle la sainteté lui *semblait facile*¹³⁵⁹. Thérèse le fait elle-même, avec toute la franchise qui l'animait, en certifiant à ses sœurs : « Non, je ne me crois pas une grande sainte ! Je me crois une toute petite sainte ; mais je pense que le bon Dieu s'est plu à mettre en moi des choses qui font du bien à moi et aux autres »¹³⁶⁰. Le même jour, le 4 août 1897, elle développe son idée : « [...] le bon Dieu m'a chargée de grâces pour moi et pour bien d'autres... [...]. Le bon Dieu me montre la vérité ; je sens si bien que tout vient de Lui. »¹³⁶¹ Cinq jours plus tard, alors qu'« on lui disait qu'elle était une sainte », elle répète ce qu'elle a déjà dit, en précisant : « Non, je ne suis pas une sainte ; je n'ai jamais fait les actions des saints. Je suis une toute petite âme que le bon Dieu a comblée de grâces, voilà ce que je suis. [...] »¹³⁶² Cette question devait décidément préoccuper ses consœurs¹³⁶³, puisque le lendemain, elles lui affirment « *que les âmes arrivées comme elle à l'amour parfait voyaient leur beauté, et qu'elle [Thérèse] était du*

¹³⁵⁸ Ms B, 3 v°. Thérèse cite saint Jean de la Croix.

¹³⁵⁹ Cf. LT 191, 1r° et LT 226, 2r°, *op. cit.*, à propos de la perfection ; LT 142, 1v°, à propos « de plaire à Jésus, de ravir son cœur » ; et CJ 23.8.9, à propos « de l'étroit chemin du Ciel ».

¹³⁶⁰ CJ 4.8.2.

¹³⁶¹ *Ibid.*

¹³⁶² CJ 9.8.4.

¹³⁶³ Et surtout sœur Agnès, qui, ce n'est pas improbable mais seulement hypothétique, « avait vraiment à cœur de présenter Thérèse comme modèle de vertu » (J.-F. SIX, *Vie de Thérèse de Lisieux, op. cit.*, p. 239). Ce qui explique les modifications des écrits thérésiens opérés par celle-ci. Nous temporisons néanmoins l'affirmation du père Six, selon laquelle on a souvent dit, à tort, qu'elle connaissait « le mieux sa sœur » (J.-F. SIX, *Lumière...*, *op. cit.*, p. 81). Si l'auteur a eu le mérite et l'audace de contrer une position massive en faveur de la proximité spirituelle de sœur Agnès avec Thérèse, celle-ci a pourtant explicitement dit que Pauline connaissait « tous les replis de [sa] petite âme, [elle] seule » (CJ 16.7.4). Ce qui ne l'empêcha pas de voir en Céline son « autre [soi]-même » (LT 90), et de lui partager, à elle seule, son souci du salut des prêtres. De même, c'est à Marie, fait remarquer Claude Boureille, « que nous devons les deux manuscrits A et B de Thérèse » (Cl. BOUREILLE, *De Thérèse Martin à Thérèse de Lisieux...*, *op. cit.*, p. 60). Mais il faudrait peser davantage ces affirmations, et ce n'est pas le lieu ici.

nombre. [De quoi interloquer Thérèse, qui rétorque] : Quelle beauté¹³⁶⁴ ?... Je ne vois pas du tout ma beauté, je ne vois que les grâces que j'ai reçues du bon Dieu. Vous vous méprenez toujours, vous ne savez donc pas que je ne suis qu'un tout petit noyau, une petite amande... »¹³⁶⁵ Par suite, nous n'abondons pas dans le sens du père Balthasar qui se demande si cette déclaration est « authentique »¹³⁶⁶. Nous ne partageons pas davantage l'avis de J.-F. Six, selon lequel Thérèse parle avec « humour, voyant comment on l'entourait et qu'on commençait à parler de sainteté, elle a dû se dire : "Rira bien qui rira le dernier ; on verra bien que ma sainteté, ce n'est pas ces reliques [rognures d'ongle, etc.] »¹³⁶⁷. Selon nous, Thérèse était on ne peut plus sérieuse, puisqu'elle ajoute à chaque fois que si elle est sainte, c'est grâce à Dieu. Se serait-elle, au reste, moquée de ses sœurs, en leur proposant de conserver ses bouts d'ongles ? Cela ne lui ressemble pas. Du coup, il « faut bien reconnaître – avec le père Léthel – que cette claire conscience de sa propre innocence [de sa sainteté] est quelque chose de très rare, pour ne pas dire unique, chez les saints »¹³⁶⁸.

Bienheureuse méprise pourtant, et qui s'étend sur plus de la moitié du mois d'août 1897. Dans son insistance, elle nous apporte cette précision explicative, fondamentale et décisive : le saint est une « gangue » que Dieu veut remplir de Ses dons¹³⁶⁹ et de Ses vertus, pour nous attirer plus sûrement à Lui et pour en attirer d'autres qui voudraient l'imiter¹³⁷⁰. Nous sommes de « petites *lettres* », sur lesquelles Dieu veut écrire le projet de sainteté qu'Il nourrit pour nous. Le saint, c'est par la grâce de Dieu qu'il est ce qu'il est, rappelle saint

¹³⁶⁴ Dix jours plus tard, elle redira, tandis qu'on lui affirme qu'elle est bien patiente : « Je n'ai pas encore eu une minute de patience. Ce n'est pas ma patience à moi !... On se trompe toujours ! » (CJ 18.8.4).

¹³⁶⁵ CJ 10.8.2.

¹³⁶⁶ H. U. von BALTHASAR, *Histoire d'une mission*, op. cit., p. 82. Question qu'il se pose en raison d'une autre version des textes, mais nous en reparlerons plus amplement en annexe (n° 7 : « Le père Balthasar, un malentendu [...] »).

¹³⁶⁷ R. LAURENTIN et J.-F. SIX, *Verse et controverse...*, op. cit., pp. 108-109.

¹³⁶⁸ F.-M. LÉTHEL, *Connaître l'amour du Christ...*, op. cit., p. 514.

¹³⁶⁹ « Au sommet de la sainteté, l'Esprit Saint est devenu le maître de l'âme. Grâce à la plénitude d'amour qui l'unit à son Dieu, sensible aux moindres influences qui lui viennent par les dons du Saint-Esprit, elle est parfaitement souple, docile, disponible à la motion divine qui lui fait poser des actes divins dont la règle n'est plus celle de la raison livrée à sa seule lumière, mais celle de Dieu » (L. MENVIELLE, *Thérèse docteur racontée par le père Marie-Eugène*, op. cit., p. 369). Pour une étude poussée de la relation entre les vertus acquises, infuses et les dons (il s'opère un glissement des premières aux derniers, mais pour le père Marie-Eugène, ce glissement n'a pas véritablement eu lieu puisque selon lui, on l'a vu, Thérèse vit sous la motion des dons du Saint-Esprit depuis l'âge de trois ans) chez Thérèse, en dialogue avec le père Marie-Eugène, Thérèse d'Avila et saint Thomas d'Aquin, voir L. MENVIELLE, *ibid.*, pp. 346-381.

¹³⁷⁰ Il nous semble que Thérèse aurait approuvé la distinction opérée par le père Balthasar entre deux groupes de saints, et qu'il définit en ces termes : « il existe la vocation à la sainteté "ordinaire", que le chrétien doit normalement réaliser au sein de l'Église et de la communauté, et il existe la vocation à une sainteté spéciale, différenciée, dans laquelle Dieu, pour le plus grand bien de l'Église et de la communauté, met en relief un individu comme modèle spécial de sainteté » (H. U. von BALTHASAR, *Histoire d'une mission...*, op. cit., pp. 9-10). Cette seconde sainteté est aussi qualifiée, par l'auteur, de « représentative » (*ibid.*, p. 11) et de « divine » (en ce qu'elle nous est imposée en quelques sortes par Dieu ; *ibid.*, p. 15). Elle est moins « imitable » (*ibid.*, p. 12) que la première, qui est dite aussi « ecclésiale » (parce que proposée par toute l'Église, au Seigneur ; *ibid.*, p. 15). Thérèse entrerait dans la seconde catégorie des saints.

Paul¹³⁷¹. « C'est Dieu seul qui fait ses saints »¹³⁷², résume le père Marie-Eugène. L'œuvre à réaliser dans nos âmes est si haute que Dieu doit s'y appliquer Lui-même, et les diriger directement par Ses lumières et Ses motions. Le saint est « la jonction, l'intime connexion d'une radicale absence de prétention [à être quoi que ce soit par soi-même] et d'un désir sans limite »¹³⁷³ d'être par Dieu. Autrement dit enfin, mais avec le père Blanchard cette fois, le saint est « une création perpétuelle de la miséricorde divine »¹³⁷⁴, qui ne se soucie pas de ce qu'il est. Dans ses derniers jours, Thérèse vivra intensément et constamment cette vérité, en plein mois d'août :

« On lui avait apporté une gerbe d'épis, elle en détacha le plus beau et me dit : "Ma Mère, cet épi est l'image de mon âme : le bon Dieu m'a chargée de grâces pour moi et pour bien d'autres..." Puis craignant d'avoir eu une pensée d'orgueil. "Oh ! que je voudrais être humiliée et maltraitée pour voir si j'ai vraiment l'humilité du cœur !... Pourtant, quand j'étais humiliée autrefois, j'étais bien heureuse... Oui, il me semble que je suis humble"¹³⁷⁵... Le bon Dieu me montre la vérité ; *je sens si bien que tout vient de Lui*" (CJ 4.8.3). Quelques jours après : "Je me sentais, comme le publicain, une grande pécheresse. Je trouvais le bon Dieu si miséricordieux ! [...] je me sens si misérable ! Ma confiance n'est pas diminuée, au contraire, et le mot "misérable" n'est pas juste, car je suis riche de tous les trésors divins ; mais c'est justement pour cela que je m'humilie davantage. Quand je pense à toutes les grâces que le bon Dieu m'a faites je me retiens pour ne pas verser continuellement des larmes de reconnaissance. ... Je crois que les larmes que j'ai versées ce matin étaient des larmes de contrition parfaite. Ah ! comme il est bien impossible de se donner soi-même de tels sentiments ! C'est le Saint-Esprit qui les donne, lui "qui souffle où il veut". » (CJ 12.8.3)¹³⁷⁶.

3.4. Neuvième récapitulation de sa conception de la sainteté

Pour conclure cette dernière section, présentons les linéaments constitutifs de la sainteté thérésienne qui ont jailli au cours de ces derniers mois.

Thérèse nous a familiarisé avec la sainteté, en la rendant plus proche de nous. Son intérêt pour un certain type de saints le prouve. De fait, « en la montrant réalisable par tous les chrétiens, sainte Thérèse universalise la haute sainteté »¹³⁷⁷, signale le père Marie-Eugène, anticipant ainsi le concile Vatican II, et plus précisément sa Constitution dogmatique *Lumen gentium*¹³⁷⁸. Thérèse est le témoin, à la suite de la Vierge Marie ou d'un saint François de

¹³⁷¹ I Cor 14,10.

¹³⁷² M.-E. DE L'ENFANT-JÉSUS, *Je veux voir Dieu*, op. cit., p. 290.

¹³⁷³ Ce que soutient Maurice Bellet relativement à « l'esprit d'enfance » (M. BELLET, *Thérèse et l'illusion...*, op. cit., p. 52).

¹³⁷⁴ Nous nous permettons d'étendre ce joli mot du père Blanchard sur Thérèse, à la sainteté en général (cf. P. BLANCHARD, « Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et le sens de l'histoire », art. cit., p. 36).

¹³⁷⁵ De fait, elle vit de l'Amour et elle a voulu être l'Amour (cf. *Ms B*, 3v^o). Or, le propre de l'Amour est de s'abaisser (cf. *Ms A*, 2v^o).

¹³⁷⁶ Sœur Marie du Sacré-Cœur annote ce fait trois jours après (cf. *DE/MS C* 15.8.).

¹³⁷⁷ M.-E. DE L'ENFANT JÉSUS, « Docteur de la vie mystique », art. cit., p. 360.

¹³⁷⁸ Notons encore « la présence de sa doctrine dans le récent *Catéchisme de l'Église catholique* (n° 127, 826, 956, 1011, 2011, 2558) » (JEAN-PAUL II, *Divini amoris scientia*, op. cit., n° 10, p. 26), ainsi que son avance sur l'encyclique *Mystici Corporis* de Pie XII, à propos de « la doctrine du Corps Mystique » (Cardinal P.

Sales par exemple, d'une sainteté pouvant fleurir dans la vie la plus quelconque. Cette sainteté n'est pas, redisons-le, inférieure à une autre ; elle ne doit donc pas être déprisée. Et pourtant, cette façon de considérer la sainteté sort de nos catégories. Thérèse en avait parfaitement conscience, qui s'écria : « quel étonnement pour la Cour Céleste d'entendre proclamer avec ceux des missionnaires et des martyrs le nom de pauvres petits enfants qui n'auront jamais fait d'actions éclatantes... »¹³⁷⁹.

Dans le sillage de cette conception de la sainteté, il est logique que Thérèse ait *senti* « comment les biens des uns peuvent devenir les biens des autres. "Comme une mère est fière de ses enfants, ainsi le serons-nous les uns des autres sans la moindre jalousie". »¹³⁸⁰ Puisque, affirmait-elle encore, « le poids de nos mérites supplée pour d'autres âmes qui se présenteront devant Dieu les mains vides »¹³⁸¹. « "Tout est pour nous." Ce principe, on l'a vu, rappelle le père Descouvemont, nous empêchait de jalouser nos frères à cause de leurs talents naturels ou de leurs découvertes surnaturelles, puisque Dieu les leur communique aussi pour notre utilité. " Tout est à nous". Ce principe, ajoute l'auteur, nous permet maintenant de surmonter la jalousie que nous éprouvons devant leur sainteté. Toutes les richesses du Corps mystique sont à nous, si nous avons assez de charité pour nous en réjouir et les offrir à Dieu »¹³⁸².

Ses dernières paroles, « Mon Dieu..., je vous aime ! », ont scellé une existence de vingt-quatre années et demies, avant d'entrer, suivant son désir, dans une phase nouvelle de présence apostolique en faveur des âmes, pour continuer à « faire du bien sur la terre »¹³⁸³. « Pour Thérèse, comme pour Jésus, conclut le père Hennaux, mourir n'est pas "quitter définitivement ce monde, partir dans un autre monde". C'est, au contraire, venir pour de bon dans le monde, accomplir sa présence au monde, être envoyé vraiment dans le monde : "Je ne vous laisserai pas orphelins, je reviendrai vers vous" »¹³⁸⁴.

POUPARD, « Sainte Thérèse, docteur de l'Église », *Studia*, coll. « Culture et foi » (1998), vol. 1, Città del Vaticano, Pontificium Consilium de cultura, p. 10). L'encyclique pose les trois conditions suivantes (qui correspondent aux trois grands domaines dans lesquels s'exerce le ministère de l'Église) pour être chrétien : 1) il faut croire (magistère), 2) être baptisé (sacerdoce) et 3) être en communion d'obéissance avec la hiérarchie (gouvernement pastoral).

¹³⁷⁹ *LT 195, r°, op. cit.*

¹³⁸⁰ *CJ 11.7.4.*

¹³⁸¹ Cf. *LT 218, 1v°, op. cit.*

¹³⁸² P. DESCOUVEMONT, *Thérèse de Lisieux et son prochain...*, *op. cit.*, p. 37.

¹³⁸³ Voir aussi G. GAUCHER, *La passion de Thérèse de Lisieux...*, *op. cit.*, pp. 167-191. Et même, à mesure que diminue son espérance de vie, augmente sa certitude de pouvoir contribuer, au ciel, à étendre le règne du Christ, puisque nous y sommes affranchis de l'espace et du temps.

¹³⁸⁴ *Jn 14, 18*, cité par J.-M. HENNAUX, « Pour une théologie de la vie contemplative », *art. cit.*, p. 111.

Conclusion générale

Dans un propos de récapitulation, nous aimerions ressaisir les principales lignes de force de la pensée thérésienne en matière de sainteté, afin d'en illustrer systématiquement la physionomie, et, pourquoi pas, d'en faire émerger un plan d'existence pour chacun de nous : un chemin conduisant à la sainteté. Notre propos tentera d'égrapper les idées essentielles de notre enquête, en demeurant fidèle à l'ordre de l'entrée sur scène des divers éléments abordés. Car nous savons maintenant combien il est périlleux d'en étudier un sans effleurer les autres, tant ils sont étroitement liés entre eux ; et ainsi en va-t-il toujours en spiritualité.

Au cours de cette étude, nous avons voulu faire connaître la réponse à la question suivante : qu'est-ce que Dieu a voulu nous dire, par Thérèse, à propos de la sainteté ? Pour ce faire, nous avons recueilli tous les indices susceptibles de mettre en lumière ce processus de sanctification, tel que Thérèse le décrit de manière éparse, et tel que l'illumina une constellation de symboles – ses outils de prédilection pour s'exprimer. Or, nous avons relevé « une évolution dans la conception de la sainteté chez Thérèse, plus qu'une évolution, un approfondissement », y compris de plusieurs notions théologiques.¹³⁸⁵ Nous avons suivi, pas à pas, le chemin de maturation de Thérèse, et essayé de mettre en lumière les lignes majeures, à travers ce qu'elle en dévoila, dans les mots et dans les événements qui apportèrent des éclairages nouveaux. Toutefois, nous n'avons pas étudié ces derniers systématiquement, comme le père Martin, mais en nous aidant des talents historiographes de Monseigneur Gaucher et des pères Molinié et Sicari, entre autres. Nous nous sommes aussi appuyé sur la manière dont Thérèse mettait en pratique ce qu'elle avait perçu. Car, rappelle le père De Meester, nous ne pouvons « méconnaître la loi fondamentale de la croissance. Thérèse n'est pas née sainte, elle l'est devenue au terme d'un processus douloureux »¹³⁸⁶. C'est sa vie de tous les jours et des intuitions personnelles sans cesse enrichies qui ont donné naissance à sa doctrine universelle. Mais il est temps de retracer ce parcours thérésien de la sainteté et d'en cristalliser les enseignements.

¹³⁸⁵ P.-D. LINK, « Thérèse de Lisieux, Grâce et volonté dans la sanctification... », *art. cit.*, VT 116, p. 220.

¹³⁸⁶ C. DE MEESTER, *Les mains vides...*, *op. cit.*, p. 66.

Tout d'abord, il est apparu – dans **la première section du premier chapitre** – que sa personnalité et l'éducation que lui dispensa sa famille¹³⁸⁷ ont constitué un humus privilégié de l'épanouissement de sa vocation baptismale¹³⁸⁸.

Sa personnalité d'abord. Son précoce, permanent et vivace désir de perfection fut, dès le départ, une véritable force mobilisatrice de son perfectionnement et de sa tension vers le bien. Il fut aussi une clé de compréhension incontournable de ses premiers rapports avec la souffrance¹³⁸⁹, *l'amour-propre*, les *créatures* et le *Ciel*. Ce désir peut expliquer son sens marqué et exalté, au début, du sacrifice, comme sa conception un peu spartiate de la nature humaine ne prend sens qu'en tant que la conséquence d'une remise de soi inconditionnelle et précoce chez Thérèse. De même, son besoin d'aimer et d'être aimée¹³⁹⁰ – besoin renforcé par les circonstances ardues de la vie et réorienté par la grâce¹³⁹¹ – lui a ouvert les portes de la voie de l'amour et de la joie¹³⁹², même « non sentie », et au sein de la souffrance. **Sa famille et son éducation** ensuite. Ses parents et ses sœurs l'ont entourée d'un dévouement continu et attentif, l'encourageant puissamment à se consacrer à Dieu. Sans vouloir à tout prix « faire naître la sainteté [de Thérèse] d'un milieu familial »¹³⁹³ – ce fut peut-être la tendance du père Piat –, le foyer fut, sinon la condition, du moins un excellent prélude à la sainteté de Thérèse, tant les Martin retrempaient leur vie commune aux sources divines. Ce qui n'empêcha pas Thérèse de prendre du recul vis-à-vis de certaines de leurs visions – quelque peu "jansénisantes", contexte historique oblige – et pratiques – en ce qui concerne l'usage du chapelet de pratiques, notamment. Sans défigurer son milieu natal – à l'instar, certaines fois, du père Six et de J. Maître –, nous avons tâché de tenir compte du sage principe énoncé par le père Bro, selon lequel « il est aussi faux de vouloir réduire Thérèse à sa famille, que de

¹³⁸⁷ On a vu que Thérèse ne comprenait pas les saints qui n'aimaient pas leur famille (cf. *CJ 21-26 mai, op. cit.*).

¹³⁸⁸ Ainsi que le releva, le premier, le père Philipon : « Thérèse de Lisieux est la sainte de la vocation baptismale et de la grâce d'adoption "commune" à tous les chrétiens » (M. M. PHILIPON, *Sainte Thérèse de Lisieux...*, *op. cit.*, p. 20).

¹³⁸⁹ Cette harmonique est omniprésente : les mots *épreuves*, *souffrances*, et *souffrir* reviennent respectivement 220, 214 et 189 fois dans ses écrits ou paroles.

¹³⁹⁰ « Et l'attente qu'on réponde à ce besoin. C'est vraiment un seuil premier et décisif de l'existence humaine [...] » (B. BRO, *Le murmure et l'ouragan...*, *op. cit.*, p. 133) ; et non pas une faiblesse particulière chez Thérèse.

¹³⁹¹ Notre propos se démarque de l'étude du père Link, qui aborde la sanctification de Thérèse spécifiquement et systématiquement dans ses rapports avec sa volonté et la grâce.

¹³⁹² N'a-t-elle pas dit un jour à sœur Marie de la Trinité : « Je m'exerce à souffrir joyeusement » (PA, p. 484) !

¹³⁹³ Ce que reprocha le père Six à certains, en ayant conscience de « toucher là un interdit », et avant que d'autres se joignent à lui. Pour l'essentiel (si nous pouvons résumer une ligne d'orientation), sa « réaction par rapport aux études sur Thérèse [fut] toujours de dire : Thérèse a été canonisée, ne canonisons ni sa famille ni son milieu ! Ne donnons pas comme modèle, comme règle de vie cette vie de la famille Martin et de ce petit monde qui n'a rien à voir avec la canonisation ! » (R. LAURENTIN et J.-F. SIX, *Verse et controverse...*, *op. cit.*, pp. 24 ; 31-32 ; 76-77 ; etc.). Il nous paraît que cette affirmation ne se vérifie pas chez Thérèse, qui exalte la ferveur chrétienne qui régnait dans la maisonnée. À trop y insister, l'auteur donne même, du coup, raison à l'argument selon lequel Dieu choisit ce qui est vil et méprisable, petit, faible et pauvre. Au final, que Thérèse ait vécu dans un milieu triste et peu ouvert, peu importe – et cela reste à voir –, puisqu'elle est reconnue sainte et docteur de l'Église.

vouloir évacuer sa famille. [Du fait que l'] on ne peut pas évacuer l'historicité du Christianisme »¹³⁹⁴. Car nous pensons¹³⁹⁵ que le contexte familial a protégé et forgé la soif de perfection et de grandeur dans le chef de Thérèse ; avant de *sentir*, vers 1881, que sa « gloire [à elle] ne paraîtrait pas aux yeux mortels, [mais] qu'elle consisterait à devenir une grande Sainte !!!... » (*Ms A*, 32r°), et de recevoir la « certitude d'un appel divin », pendant les grandes vacances estivales de 1882.

Le premier jalon de l'épanouissement de ces premières découvertes fut posé lors de sa grâce de Noël. Laquelle ne fut pas une étape parmi d'autres de son évolution, mais une révolution à proprement parler, qui lui fit retrouver la maîtrise d'elle-même, acquise à trois ans déjà, mais qu'une succession d'événements pénibles, pour son affectivité, avait abolie. Ce jour de grâce – le 24 décembre 1886 – nous a immergé¹³⁹⁶ dans **la seconde section**. Grâce à Dieu, Thérèse a quitté les « langes et [les] imperfections de l'enfance ». Elle fut *transformée* (*LT 201*, 2r°, *op. cit.*) et elle franchit les murs de son *ego* blessé : « pour jamais elle [voulut] s'unir à la Force Divine » (*Ms A*, 35r°) ; « elle [sentit] en un mot la *charité* entrer dans [son] cœur » (*Ms A*, 45v°). Corrélativement, sa pratique des vertus s'en est trouvée grandement facilitée, en même temps qu'elle découvre les « secrets de la perfection ». Son désir de devenir religieuse ne pouvait, dans de telles conditions favorables, que se renforcer. Ce qui advint de fait, au travers de ses multiples démarches pour entrer au Carmel avant l'âge requis, et malgré l'avis contraire de plus d'un récalcitrant. Persuadée que la Providence divine se sert des contingences douloureuses de l'existence pour nous introduire aux profondeurs de la sainteté, Thérèse intellige, en 1887, que le principe majeur agissant au sein de toutes les circonstances de notre vie est théologal, et que Dieu agréé la sincère et courageuse constance¹³⁹⁷ envers Lui. Ainsi, devant tant d'embûches humaines et matérielles, Thérèse s'est familiarisée avec « la pratique de ces riens », qui ont nourri son attente d'entrer au Couvent de la rue de Livarot, et entretenu sa volonté d'« être une sainte » et de *devenir parfaite* (*LT 45*, 1v°-2r°).

¹³⁹⁴ B. BRO, *La gloire et le mendiant*, *op. cit.*, p. 220.

¹³⁹⁵ C'est, entre autres, chez les pères Rideau, Philipon, Molinié et Zoffoli que nous avons trouvé un sain équilibre entre les différentes positions. Le père Lafrance, le docteur Gayral et J. Clapier, nous ont également fourni un apport précieux.

¹³⁹⁶ Avec l'aide des pères Combes, Marie-Eugène, Molinié, Massol et Léthel notamment.

¹³⁹⁷ Si la grâce de Dieu est prévenante, elle ne poursuit son œuvre et ne s'épanouit en toute sa fécondité qu'à l'unisson de notre bon vouloir. Pour que la grâce s'unisse parfaitement avec les âmes, Dieu exige de chacune son consentement personnel d'abord, dans l'accueil de la grâce, et sa collaboration active ensuite, dans la discrétion et l'énergie. Une coopération personnelle – avec la grâce coopérante – se concrétise dans les actes de générosité, comme l'a illustré Thérèse. Il est bon de le répéter.

Dieu sait si Thérèse a connu la lutte¹³⁹⁸ ! Le début de ses écrits en porte les traces, décidée qu'elle était à ne rien concéder à sa nature, mais aussi sans cesse confrontée à de nouvelles épreuves, qui nous ont introduit dans **la troisième section**. Jeune professe, Thérèse « s'appuie sur sa volonté propre pour accomplir la volonté de Dieu, elle veut conquérir la sainteté à la force des poignets », pensons-nous avec le père Link¹³⁹⁹. Pourtant, la rapide découverte – le mois suivant, déjà, son entrée au Carmel – et sa constance de la faiblesse de son être, le crucifiement précoce puis permanent de l'amour-propre, et le départ impromptu et définitif de ses consolations spirituelles (quelques mois plus tard), vont en décider autrement. Progressivement, à force de persévérance courageuse et d'humble endurance, dans un amour non senti de Jésus, la volonté de sainteté de Thérèse va bientôt cesser d'être absorbée par une volonté tenace « appuyée sur les variantes de ses projections particulières et sur l'illusoire sécurité de ses vertus éventuelles, [...] [pour devenir] un élan foncièrement réceptif et docile aux motions divines, à la grâce »¹⁴⁰⁰, nous résume Jean Clapier. Et de fait, Thérèse recommande trop régulièrement par la suite de ne pas s'appuyer sur ses vertus pour que nous pensions qu'elle a, au moins un peu, compté dessus au début de sa vie religieuse. Si nous écoutons le commentaire du père De Meester, très attentif aux étapes de l'évolution de Thérèse, celle-ci va, peu à peu, se trouver

« [...] placée au pied du mur dans une confrontation inexorable avec l'impuissance. C'est surtout la vision plus aiguë des exigences infinies de l'amour même qui lui fait reconnaître qu'elle ne peut plus se suffire à elle-même en face de l'idéal. [...] Cette prise de conscience est très importante. Elle intensifie beaucoup le sentiment d'insuffisance [...] qui est] d'abord pour Thérèse un pincement de cœur, [...] avant de devenir] un chemin vers l'abandon, [et] finalement la certitude que ce n'est pas elle, mais Dieu qui lui donnera l'amour parfait [et donc la fera sainte]. La sainteté alors n'est plus une performance, mais une grâce reçue. L'homme, devant le Dieu d'amour, devient plus passif, plus réceptif. [...] C'est son intervention à lui [Dieu] qui sera alors la dernière et inévitable solution. Ce sera l'abandon définitif au primat de l'amour de Dieu. »
(C. DE MEESTER, *Les mains vides...*, op. cit., pp. 57-59).

Les dernières phrases de la citation se rapportent à 1895 ; d'ici là, il ne suffit pas d'admettre que nous sommes ontologiquement limités et moralement défailants. Nous devons avoir des « sentiments encore plus bas de [soi]-même »¹⁴⁰¹. Sœur Geneviève rapporte que Thérèse « s'était enthousiasmée pour le beau, le sublime, le parfait et avait éprouvé ce certain sentiment d'exil, cette tristesse que l'on ressent quand on se croit inférieur ou moins privilégié que d'autres, dont on entend la louange ». Mais elle l'a *supporté* et s'est même « appliquée à

¹³⁹⁸ Thérèse ne donna pas immédiatement une « réponse libre [et active] à la grâce sous la forme d'un agir marquant les moindres gestes et les transformant en "chants d'amour" pour Dieu » (S. DESTREMPES, *Thérèse de Lisieux...*, op. cit., p. 356).

¹³⁹⁹ P.-D. LINK, « Thérèse de Lisieux, Grâce et volonté dans la sanctification... », art. cit., VT 115, p. 151.

¹⁴⁰⁰ J. CLAPIER, « Aimer jusqu'à mourir..., op. cit., p. 369. Notre auteur parle d' « impulsion opiniâtre et captative », qui nous semble un peu fort.

¹⁴⁰¹ CJ 12.7.4.

aimer [son] infériorité... alors elle [lui] est devenue douce comme le reste »¹⁴⁰². Loin d'invalider le désir de sainteté et sa quête, à terme ou dès sa gestation, une reconnaissance saine et sans amertume de ses déféctuosités est la première condition nécessaire à la divinisation. Les suivantes étant que l'on agrée et que l'on stimule ce dénuement. Comment ? En s'évidant de soi¹⁴⁰³, pour obturer la première ébauche d'inflexion sur soi¹⁴⁰⁴. Aussi, dès 1889, Thérèse commence à mettre l'accent sur la pratique des « petites vertus », en les chargeant d'un sens nouveau : elles forment la base ferme de la sanctification.

Et ces fondations, façonnées dans une souffrance purificatrice et un dépouillement crucifiant, ne seront bientôt plus visibles, lorsque prendra corps notre sainteté, dans toute sa vigueur. Ce qui nous amena à **la première section du second chapitre**. La grâce de Noël a fouetté et élargi ses élans, qui ont pris une tournure définitivement apostolique, dès juillet 1887. Mais c'est surtout la longue déchéance du papa Martin (entre 1889 et 1893, et les émois de Céline (entre 1893 et 1894), qui vont amener Thérèse à concevoir la sainteté dans ce que Monseigneur Combes appelle son « essence mystique », une « sainteté pure, c'est-à-dire en quelque sorte réduite à son essence, et c'est pourquoi sa vie n'est qu'une tension de sainteté »¹⁴⁰⁵. En effet, au cours de son noviciat, Thérèse corrige la marche de la sainteté, pour en inférer qu'elle est une disposition du cœur nous faisant adhérer à l'initiative divine. Jusqu'alors, la qualité de son abandon était encore en voie de germination et limitée. À présent, Thérèse commence à y entrer vraiment et plus sereinement. Subséquemment, elle cesse de dénigrer la couronne ordinaire¹⁴⁰⁶, avant d'orienter carrément ses préférences vers les saints *ordinaires*. Mieux. Thérèse délaisse, à mesure de son enfoncement dans l'épreuve de la maladie de son papa, l'aspect "accidentel" et, si nous osons dire, "redondant" de la sainteté et de la mystique, pour aller en son cœur : la pauvreté spirituelle. Car en parallèle, Thérèse a perçu que le refus de sa nature portait les traces de l'orgueil, et dès le moment où elle en accepta les imperfections, elle se fit réceptive à la grâce¹⁴⁰⁷. Du coup, l'essence de la

¹⁴⁰² CSG, *op. cit.*, p. 165.

¹⁴⁰³ Jusqu'à la « kénose de la foi » pour Thérèse. Cette expression de Jean-Paul II *caractérise* l'épreuve de la foi de Marie (*Redemptoris Mater*, n° 18), et « signifie, non certes l'effondrement et la perte de la foi, mais la foi qui tient héroïquement dans la plus grande épreuve » (F.-M. LÉTHEL, *Théologie de l'amour de Jésus...*, *op. cit.*, p. 177, et S. Peackal à sa suite, « An Attempt at theologizing the Doctrine of the Little Thérèse... », *art. cit.*, p. 151).

¹⁴⁰⁴ Les pères Philipon, Massol, Lefèvre, De Couesnongle et Léthel, mais aussi MM. Moré et Ouellette y ont beaucoup insisté.

¹⁴⁰⁵ A. COMBES, *Introduction à la spiritualité de Thérèse...*, *op. cit.*, p. 500.

¹⁴⁰⁶ Souvenons-nous qu'elle écrivit, en mars 1888 : « Je ne désire qu'une chose quand je serai au Carmel, c'est de toujours souffrir pour Jésus. La vie passe si vite que vraiment il vaut mieux avoir une très belle couronne et un peu de mal que d'en avoir une ordinaire sans mal. » (*LT 43 B, 2^{re}*, *op. cit.*).

¹⁴⁰⁷ Tout ce qui vient d'être dit est merveilleusement résumé par Monseigneur Combes : « L'homme thérésien consent à penser qu'il ne peut ni être ni se faire plus grand que soi-même. Il sait même qu'il naît inférieur aux

sainteté thérésienne réside dans la beauté intérieure et non dans la souffrance, ou dans la gloire extérieure, les œuvres ostentatoires, les lumières ou les expériences particulières et rares. La seule terminologie de Thérèse¹⁴⁰⁸ suffit à nous persuader en ce sens. Plus que l'absence du remarquable, il y eut progressivement, chez la carmélite, un amour authentique de la pauvreté et de l'absence d'apparat; dans les objets, dans les actes, et dans les manifestations divines. L'influence bénéfique de Mère Geneviève de Sainte-Thérèse (entre 1888 et 1891) renforcera cet attrait, en l'amenant à exprimer son amour dans la fidélité, la générosité et la modestie. Ces actions, nous recommandait le Cardinal Journet, nous devons *savoir* « mieux les hiérarchiser, ne nous laissant pas étouffer et submerger par elles, mais les dominant ; en les survolant, peut-on dire, on les fera mieux et sans usure »¹⁴⁰⁹. Thérèse fut encore absolue dans les petites vertus, pour avoir rapidement saisi leurs répercussions morales positives : elles procurent à notre âme l'avantage de ne pas se relâcher. Enfin, elle saisit le danger des mortifications¹⁴¹⁰, auxquelles on recourt parfois pour des motifs insidieux. Il est vrai que « la souffrance a été longtemps le lieu privilégié de la réceptivité de Thérèse à la grâce, pour le renoncement à soi et l'ouverture totale à Dieu »¹⁴¹¹, en raison des circonstances – le cumul du priorat de Mère Marie de Gonzague et de la désintégration mentale du papa Martin. Cela ne sera plus à partir de février 1893. Avec l'élection de sa sœur Pauline au Priorat du couvent, et magistralement dans l'avant-dernière étape de son aventure spirituelle, dès 1895. Thérèse aura, en effet, ciselé sa compréhension de la sainteté comme un amour tellement puissant qu'il assumera la souffrance, jusqu'à la sublimer. Les pères Combes, Bro, et Massol, ainsi que MM. Masson, Destrempe, Ouellette et Clapier notamment, nous ont fait percevoir les nuances d'une souffrance qu'il ne faut pas non plus ignorer. « Jésus, source de grâce, est principe de la croix, nous rappelle le père Blanchard. Il y a une connexion indéclinable de la grâce et de la croix, de l'amour et de la souffrance. Ces réalités s'attirent

exigences de perfection inscrites dans les desseins de Dieu plus encore qu'en sa propre nature régénérée. Mais il sait, d'une science non moins certaine, que la force du Tout-Puissant est mise à son service, afin de le diviniser. Dès lors, sa misère, sa tristesse ne le troublent ni ne l'accablent. Non, certes, parce qu'il s'y complairait comme sur "la base de sa spiritualité", mais parce que ces dispositions humiliantes et transitoires ne cessent de l'orienter vers la "base" infinie d'où lui viennent son être et toutes choses, y compris l'infinité même de ses désirs et de ses espérances : Dieu » (A. COMBES, *Contemplation et Apostolat*, op. cit., p. 115).

¹⁴⁰⁸ Ainsi que ses dernières paroles prononcées à l'infirmerie et les avertissant de ne pas « s'étonner » si elle ne leur apparaissait pas après sa mort, et si elles (ses consœurs) ne voyaient « rien d'extraordinaire, puisque c'était [sa] "petite voie" de ne rien désirer voir » (CJ 4.6.1) ni montrer.

¹⁴⁰⁹ Ch. JOURNET, *Dieu à la rencontre de l'homme...*, op. cit., p. 181.

¹⁴¹⁰ Les pères Philippon, Marie-Eugène (et F.-R. Wilhélem à sa suite), Rideau, De Meester, Lafrance, Bro, Nissim, Zoffoli et Massol, MM. Ouellette et Clapier, ainsi que Mme von Speyr, nous ont aidé à affiner nos positions sur le sujet, en apportant chacun un éclairage particulier.

¹⁴¹¹ S. DESTREMPE, *Thérèse de Lisieux...*, op. cit., p. 235. Ce qui pour l'auteur, « est typique de la phase ascétique » (*ibid.*, p. 322), nous l'avons vu.

l'une l'autre [...] »¹⁴¹², du fait que la sainteté signifie l'union intime au Christ crucifié, l'identification progressive à sa vie et à sa mort – dans une épuration radicale de soi et une assomption douloureuse de notre faiblesse –, et enfin la participation active à la rédemption des âmes, qui était tout de même la raison de vivre de Thérèse. Car, « si la sainteté est le propre de Dieu et si en même temps nous avons été créés à l'image et à la ressemblance de Dieu, déclare le père Nissim, il doit bien y avoir en chaque être humain une prédisposition à la sainteté, prédisposition qui n'est pas ruinée par notre condition pécheresse »¹⁴¹³ ! Le père Prou, en 1891, ne joua pas le moindre rôle dans cette prise de conscience chez Thérèse.¹⁴¹⁴

Loin d'être avilissement, nos manquements doivent être réinsérés dans une perspective eschatologique. Ils sont invitations à admettre nos limites (notre *néant*), à nous en remettre à la mansuétude divine, et à nous accorder avec la perfection, qui correspond à la réalisation de la volonté de Dieu sur nous. Tout cela dans un abandon total ; selon la grande leçon définitive de 1893, et ce fut l'objet principal de **la seconde section**. C'est après avoir traversé les humiliations et s'être pleinement dessaisie d'elle-même, au gré de l'épreuve de la maladie dégénérante de son père, que Thérèse est effectivement et irrévocablement entrée dans l'abandon. Sa relecture faite en 1895 l'a prouvé. De fait, le vœu de l'amour n'est pas seulement que Dieu soit là comme une source, capable de nous aider à répondre. Il n'a de cesse qu'il n'ait atteint son but ultime : ne plus faire qu'un avec Lui. Or, « plus l'un des partenaires est faible, démuné, pauvre et fragile, plus il appelle l'autre à venir dans sa vie, à tout envahir », soutient avec justesse le père Bro¹⁴¹⁵. Quant à elle, il lui revient de s'abandonner à la volonté de Dieu. Nous pouvons en effet lui appliquer cette définition de la sainteté qu'en donne le père Iparraguirre : « Dans un certain sens, l'accomplissement de la volonté divine est la synthèse et le résumé de tous les moyens de sainteté. Le chrétien doit prier, se renoncer, pratiquer les vertus seulement parce que le Père veut qu'il réalise ces œuvres et qu'il mette ces moyens à contribution. La volonté de Dieu sera la norme [...] »¹⁴¹⁶. C'est ce que Thérèse expliqua à sœur Geneviève :

« Dans les commencements de ma vie religieuse, je luttais, j'éprouvais beaucoup de défaites, peu de victoires et le découragement était là, tout près. [...] Je me disais : "Non, jamais je n'aurai la force d'aller jusqu'au bout, j'aime mieux avoir moins en Paradis, je ne puis plus avancer. [...] Alors, je pensai que ce n'était pas pour moi qu'il fallait que je travaille, mais pour faire plaisir au bon Dieu et *lui sauver des âmes*... gagner le Paradis, oui, mais pour les pécheurs, et puisqu'une

¹⁴¹² P. BLANCHARD, *Sainteté aujourd'hui...*, op. cit., p. 97.

¹⁴¹³ G. M. NISSIM, « La sainteté de Dieu dans nos fragilités humaines », art. cit, p. 668.

¹⁴¹⁴ Alors que les pères Borde, Simon, Rideau, De Meester, Blanchard, Nissim et Bro notamment, en parallèle avec MM. Moré et Clapier, se chargeaient de notre propre compréhension.

¹⁴¹⁵ B. BRO, *Thérèse de Lisieux...*, op. cit., p. 115.

¹⁴¹⁶ I. IPARRAGUIRRE, « Nature de la sainteté et moyens pour l'obtenir », art. cit., p. 1130.

mère enfante dans la douleur, il fallait que je souffre beaucoup afin d'enfanter beaucoup d'âmes. » (CGS, *op. cit.*, p. 153).

Par suite, nous devons cesser de recourir à des comparaisons, qui se ramèneront toujours à nous. Soit en nous inquiétant de notre progression morale et spirituelle, soit en pensant que d'autres sont plus avancés que nous (d'où le découragement et/ou la jalousie), ou moins parfaits (d'où la vanité et/ou le mépris orgueilleux envers les autres). Dès 1894, Thérèse enseigne qu'il ne s'agit pas de grimper, mais de descendre en soi, pour se voir tels que nous sommes devant Dieu. C'est-à-dire des pécheurs aimés et sans cesse pardonnés, dans une pauvreté spirituelle qui ne souffre aucune comparaison ; ni dans le temps, ni avec autrui.

Après s'être déprise d'elle-même, Thérèse s'est offerte à Dieu, dans toute sa faiblesse. Le sommet de ce don de soi étant précisément son *Acte d'offrande à l'Amour Miséricordieux*, en juin 1895 ; offrande qui fut aussi le cœur de **la troisième section**. La sainteté de Thérèse est un alliage inattendu entre la force divine qui veut s'emparer de nous et la vacuité humaine qui veut s'en abreuver. À l'école de Thérèse, il n'y a place ni pour la suffisance présomptueuse en des vertus sans la grâce, ni pour le découragement ou le désespoir. Thérèse est la vivante démonstration que la sainteté ne se calibre pas à l'aune des capacités humaines (en travaillant sur soi, en s'y "évertuant"), qui ambitionneraient l'auto-élévation. Elle est humilité foncière et incessante attente de la grâce, dans la monotonie des petites industries, l'espérance de notre *bonne volonté*¹⁴¹⁷ et l'offrande de notre autonomie. Celle-ci trouve son expression de prédilection dans un audacieux abandon à l'Amour miséricordieux et sauveur de Dieu. Un abandon confiant¹⁴¹⁸ qui est embrassement de la volonté de Dieu et ouverture à Sa grâce, laquelle ne veut pas établir un "surnaturel" au-dessus de la nature, mais pénétrer la nature, dans tous ses instants. La grâce ne s'ajoute pas de manière extrinsèque à la nature, malgré elle, mais agit en son cœur, à travers elle. Thérèse fut le héraut d'une sainteté, qui reconnaît, accepte et recherche l'exclusivité de la grâce. Celle-ci insuffle vie à nos plus hautes aspirations de perfection et de sainteté, elle fournit le mouvement de propulsion et de stabilité à nos élans pour les atteindre, elle donne corps et amour à nos actes, vigueur et sincérité à notre bonne volonté et à notre énergie persévérantes et magnanimes. Thérèse ne fut pas une sainte héroïque, « la sainte de l'épanouissement des virtualités humaines, mais de la

¹⁴¹⁷ Cette « petite chienne qui nous sauve de tous périls » (CGS, *op. cit.*, p. 22) : de l'acédie, du désespoir. Mais aussi de l'orgueil, puisque nos efforts apparemment stériles et inutiles épuiseront, à la longue, nos prétentions à l'autonomie.

¹⁴¹⁸ Beaucoup étudié par les pères De Meester, Victor de la Vierge, Marie-Eugène de l'Enfant-Jésus et Jean Clapier.

surabondance des miséricordes divines », écrivait aussi Monseigneur Combes¹⁴¹⁹. Un glissement de l'abandon de sa volonté s'est opéré jusqu'à la remise d'elle-même à l'Amour consumant, purifiant et transformant de Dieu ; dont Thérèse comprit que l'envahissement conditionnait sa perfection et sa sainteté, lorsqu'elle Le supplie : « je vous demande, ô mon Dieu ! d'être vous-même ma Sainteté. » Après être partie à « la recherche de conformité de la volonté humaine avec celle de Dieu »¹⁴²⁰, Thérèse a vécu la sainteté comme une réponse de vie¹⁴²¹ à l'Amour de Dieu, comme la forme la plus efficace du témoignage de son amour pour Lui. En frayant le chemin de *l'énergie* et de la *bonne volonté*, son projet de sainteté, sans céder du terrain, s'est fondu à l'aimable volonté sanctificatrice de Dieu uniquement, pour devenir un « *Désir* suscité, aimanté, dilaté à l'infini par le Désir de Dieu »¹⁴²². « Thérèse montre – et c'est un de ses plus grands apports dans l'histoire de la sainteté – qu'il est possible d'essayer de faire sans effort ce qui demande beaucoup d'efforts : se prêter à l'action divine »¹⁴²³. Le but en fut la perfection de l'Amour ; cette « commune caractéristique de tous les saints »¹⁴²⁴, inséparable de la participation à l'Amour sauveur du Christ pour tous les hommes, dans le don de sa vie à la limite de ses forces. Ainsi, l'un des plus grands enseignements de Thérèse, selon le père Petitot, « c'est d'avoir illustré cette vérité capitale que *la sainteté consiste essentiellement dans l'union à Dieu et dans l'amour avec lequel nous accomplissons les actions communes* »¹⁴²⁵. En fait, et nous insistons, la sainteté de Thérèse est surhumaine et inouïe¹⁴²⁶ parce qu'elle est divine et théologale. Ce n'est pas à partir de

¹⁴¹⁹ A. COMBES, *Contemplation et Apostolat*, op. cit., p. 131. De fait, « pour nos contemporains qui s'inspirent de la philosophie de Nietzsche (Volonté de puissance) ou qui restent fixés au principe de Kant (autonomie de la volonté), la sainteté ne peut être que l'épanouissement de la personnalité, et la perfection spirituelle, une forme privilégiée de la réalisation de soi et par soi. Erreur fondamentale, car c'est Dieu qui nous a aimés le premier (*1 Jn 4, 10*). La conviction qui s'enracine dans l'âme de Thérèse, c'est que Dieu a toujours la première initiative ». (P. BLANCHARD, « Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et le sens de l'histoire », art. cit., p. 35)

¹⁴²⁰ C. DE MEESTER, *Dynamique...*, op. cit., p. 483.

¹⁴²¹ Que chacun de nous est appelé à donner : « la vocation universelle à la sainteté dans l'Église se vit dans les différents états de vie, [elle s'exprime toutefois] dans l'appel à aimer Dieu comme le Christ jusqu'à la mort. [...] Tous les chemins de sainteté passent par l'amour. Or,] l'homme pécheur, par lui-même, ne peut pas aimer Dieu. [Heureusement,] ce qui n'aboutit pas dans le monde, par la faute de l'homme, aboutit dans l'Église, par la puissance de Dieu. [Non pas que Dieu suppléerait] à l'homme au sens où il ferait ce que l'homme est incapable de faire, sans plus. Non. Il rend l'homme capable de faire ce que l'homme de toute éternité et en toute création est appelé à opérer : aimer Dieu » (A. CHAPPELLE, *Bienheureux de Dieu, la sainteté des consacrés*, coll. « Vie consacrée » n° 10, Namur, diff. Brepols, 1995, pp. 13-14).

¹⁴²² J. DE LA SAINTE FACE, « L'enfance de sainte Thérèse de Lisieux... », art. cit., p. 99.

¹⁴²³ B. BRO, *Le murmure et l'ouragan...*, op. cit., p. 141.

¹⁴²⁴ F.-M. LÉTHEL, *La christologie de sainte Thérèse...*, op. cit., p. 23.

¹⁴²⁵ P. H. PETITOT, *Vie intégrale...*, op. cit., p. 97. « Sainteté est un mot qui a sa vérité en Dieu [elle n'excepte donc personne a priori, et il s'ensuit qu'elle] ne vit dans le croyant que sous la forme d'une exigence » (A. von SPEYR, « La sainteté au quotidien », art. cit., p. 42).

¹⁴²⁶ Thérèse ne déroge pas à ce qu'elle enseigne, et on ne peut dire qu'elle soit l'exception qui confirme la règle. Nous ne rejoignons donc pas le début de l'affirmation selon laquelle : « Autre chose est la grâce propre de cette âme élue entre toutes pour ouvrir la voie à une innombrable famille spirituelle, autre chose l'enseignement qu'elle est habilitée à distribuer à chacun des membres de cette immense famille. [...] Même si, en revanche, il

l'homme mais de Dieu qu'il faut appréhender la sainteté. « La merveille, s'exclame Henry Bremond, ce n'est pas que, d'aventure, [les saints] paraissent tout simplement et misérablement semblables aux autres hommes, mais bien plutôt qu'étant pétris des mêmes faiblesses que nous, ils puissent monter à des vertus qui nous dépassent. » Au lieu d'avancer que la sainteté de Thérèse est plus "humaine"¹⁴²⁷ et imitable – même si, sans doute, nous y tendons plus volontiers –, nous préférons soutenir que sa sainteté n'en fut pas moins remarquable du fait que Thérèse, selon l'expression du père De Meester, était *christifiée*. Elle était viscéralement unie à Dieu¹⁴²⁸. « Les saints aussi ont leur vie ordinaire comme Dieu l'a eue sur la terre. Mais s'ils sont des saints véritables, c'est parce que cette vie ordinaire est devenue l'expression de ce qui est le plus extraordinaire, de la vie du Père, de sa volonté en eux et à travers eux. Les saints brûlent du feu de la vie éternelle »¹⁴²⁹.

Conséquemment, au lieu de « l'empire sur soi », c'est la vie du petit enfant qui forma son idéal et nous fit entrer dans la **première section de la troisième et dernière partie** de notre travail. En effet, le petit enfant, dont Thérèse a parlé pour la première fois en 1895, peut *s'arranger*¹⁴³⁰, « tirer profit de tout »¹⁴³¹, *ruser* par amour¹⁴³², et commettre de « petites sottises »¹⁴³³, pour peu qu'il demande chaque fois pardon. Il n'est pas question d'être "incurable" ou "nul". Sa griffe est autre : elle se résume dans une attitude entièrement tournée vers le Père maternel¹⁴³⁴, dont il attend de continuelles absolutions – dans un Amour purifiant –, et un perpétuel soutien efficace – dans un Amour transformant. En un mot, dans un Amour intarissable, "exaltateur"¹⁴³⁵ et constructeur. Thérèse ne visait pas une sainteté moindre, on l'a

est vrai que Thérèse] a su discerner, dans son expérience personnelle, l'étape où tous, un jour ou l'autre, à tel ou tel niveau, mais tous enfin doivent passer, ainsi que les principes qui l'éclairent de haut et jusqu'au fond, et c'est cette étape, ce sont ces principes qu'elle met en avant... » (A. COMBES, *Introduction à la spiritualité de Thérèse...*, op. cit., p. 474).

¹⁴²⁷ H. BREMOND, *La Provence mystique au XVII^e siècle*. Antoine Yvan et Madeleine Martin, Paris, 1908, p. 23, cité par Ch. SORREL, « La sainteté entre hagiographie et histoire », art. cit., pp. 9-10.

¹⁴²⁸ Ce qui nous fait penser à ces belles et profondes paroles du Cardinal Journet : « l'effet de l'amour est une union qu'on appelle affective : une correspondance profonde, une inviscération de l'aimé dans l'aimant (jusqu'à la plénitude de la possession) ». Ch. JOURNET, *Entretien sur la charité*, Saint-Maur, sans éditeur, 1999, p. 91.

¹⁴²⁹ A. von SPEYR, « La sainteté au quotidien », art. cit., p. 46 ; nous soulignons. Ainsi, « l'héroïsme de la vertu suppose la constance et l'assiduité dans les actes » également. (Benoît XV, « Décret sur l'héroïcité des vertus pour la Béatification et la Canonisation de la Vénérable Servante de Dieu, Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus », VT 92 (octobre 1983), p. 272).

¹⁴³⁰ Ms C, 3v^o.

¹⁴³¹ Ms A, 83r^o.

¹⁴³² Ms C, 1v^o.

¹⁴³³ CJ 7.8.4.

¹⁴³⁴ On songera au tableau de l'enfant prodigue, où Rembrandt a peint une main féminine et une main masculine au père, qui enlace le cadet.

¹⁴³⁵ « Un père et une mère sont toujours près de leur tout petit enfant, toujours proches, toujours disponibles, mais ils ne sont jamais *aussi naturellement, aussi promptement, aussi immédiatement proches* qu'au moment où l'enfant *tombe* : le mouvement par lequel ils s'inclinent et le soulèvent ne dépend pas de la *chute de l'enfant*, il

dit et répété¹⁴³⁶, mais la sainteté des petits, qui ne souffre aucune comparaison. Elle n'a jamais prétendu aspirer à une petite sainteté sous le prétexte qu'elle lui était plus accessible ; c'est Dieu qui devait être sa sainteté. Telle n'était certes pas la manière dont la sainteté était alors habituellement proposée. À ce titre, notamment, sa voie était nouvelle. Son concept de sainteté fut précurseur « par la manière de réduire les divers moyens de perfection à l'unité d'un principe suprême qui est l'amour de Dieu [...] », nous résume Sœur Lamoureux¹⁴³⁷. « La charité en effet, étant le lien de la perfection et la plénitude de la loi (cf. *Col 3, 14* ; *Rom 13, 10*), régit tous les moyens de sanctification, leur donne leur âme et les conduit à leur fin [...] », a précisé le Magistère de l'Église¹⁴³⁸. Or, Thérèse le reconnaissait sans embages : « Sur la terre, on ne sait pas... Souvent, à mesure que les âmes montent, elles perdent l'estime de ceux qui les entourent. De même qu'un ballon s'élevant dans les airs semble de plus en plus petit, ainsi la sainteté la plus sublime est parfois méprisée. »¹⁴³⁹. Par ailleurs, sa voie est nouvelle dans le sens où elle est véritablement plus courte. Elle n'implique ni initiation, ni itinéraire qui auraient exigé des passages charnières indispensables pour espérer progresser. Thérèse a préféré l'ascenseur divin à l'escalier humain. Plusieurs des métaphores utilisées par Thérèse sont interchangeables. Cependant, l'image de l'ascenseur a le bonheur de rendre d'unique façon le retrait de sa personne, alors que dans le même temps, Thérèse n'a jamais été aussi active que dans les derniers mois de sa vie. Ce n'était pas du pélagianisme, mais un abandon dans un Amour pur. Un abandon qui lui ôta toute conscience de son élévation, du fait qu'elle s'enfonçait toujours davantage dans l'humilité. Un abandon qui lui épargna même la

dépend de leur *nature* [de père et de mère] *qui se réveille entièrement [che tutta si risveglia]* » à ce moment (A. M. SICARI, *La teologia di S. Teresa di Lisieux...*, op. cit., p. 445).

¹⁴³⁶ Pour Mme Faber, la réaction de Ida Friederike Coudenhove Göres (dans *The hidden face ; a study of St. Thérèse of Lisieux*, New York, Panthéon, 1959 (1901), traduction de Richard et Clara Winston), qui s'indignait de la « canonisation de cette médiocrité » (cf. « Un plaidoyer pour la petite voie » – annexe de la conférence de E. M. FABER, « Chemin de kénose : la réponse de sainte Thérèse à l'héroïsme de ses contemporains d'après le Père Eric Przywara, s.j. », in : J. BAUDRY (dir.), *Thérèse et ses théologiens. Actes du colloque de Toulouse*, op. cit., p. 109) est un encouragement à ne pas « calculer leurs mérites [des saints] et leur rémunération et à introduire des idéaux humains de perfection dans la définition de la sainteté » (*ibid.*). Or, il nous semble qu'elle se laisse influencer par cette distinction entre la petite et la grande sainteté.

¹⁴³⁷ F.-T. LAMOUREUX, « La "Petite Voie" de Sainte Thérèse... », *art. cit.*, p. 52. Au lieu des « divers moyens de perfection [qui] se rapportent à la pratique des vertus [que l'on peut] pratiquer [...] d'après les motifs des objets formels de chacune [...] » (*ibid.*).

¹⁴³⁸ Constitution Dogmatique *LG 42*. Notons encore ceci qui aurait certainement fait plaisir à Thérèse : « La constitution *Lumen gentium* ne déprécie en aucune manière les conseils évangéliques, mais elle refuse d'identifier "sainteté" et "état de perfection". Elle rejette l'erreur qui réserverait à un groupe déterminé de fidèles l'authentique et véritable "sainteté" » (G. THILS, « L'appel universel à la sainteté dans l'Église », *art. cit.*, p. 78). L'auteur ajoute ces deux précisions anecdotiques pour illustrer l'intention, des pères conciliaires, de "démocratiser" la sainteté. D'abord, en ne disant plus « que ceux qui vivent dans le célibat peuvent aimer "plus facilement et d'un cœur sans partage" », mais « "plus facilement d'un cœur sans partage" ». La conjonction de coordination "et" a disparu. Ensuite, en rendant mieux le terme grec original du « passage de *I Corinthiens 7, 31* : "... que ceux qui usent de ce monde soient comme s'ils n'en usaient pas" » en le remplaçant par l'expression « "user à fond, jusqu'à l'épuisement" » ; l'apôtre demande donc que le cœur "ne s'y absorbe point" » (*ibid.*, p. 81).

¹⁴³⁹ CSG, op. cit., p. 162.

consolation de sentir qu'elle s'allégeait, parce qu'elle portait sur elle le péché des hommes. Un abandon qui ne risquait pas de lui faire croire avoir atteint les sommets de la mystique, attendu qu'elle ne vivait plus par elle-même mais par Jésus, le Possesseur de son âme, dans la nuit de sa foi. Ce n'était pas davantage de l'inactivité, mais la jonction du petit zéro, que nous sommes, derrière l'infini de Dieu ; la permanence de l'humilité devant notre petitesse, devant la grandeur de Dieu et devant l'éclat d'autres âmes ; la persévérance dans le long terme et la monotonie ; la confiance dans la nuit ou la tiédeur ; l'Amour enfin dans des « actes microscopiques », selon sa jolie expression¹⁴⁴⁰.

Dieu n'est pas l'agent exclusif mais l'artisan principal de notre sanctification. C'est le sublime paradoxe de la sainteté thérésienne, qui est une réalité humaine intimée à tous, lors même que c'est Dieu qui la constitue – nous sommes dans **la seconde section**. La perfection ne doit pas se réduire à un repos prématuré en Dieu, autrement, l'enseignement thérésien confinerait aux avatars du quiétisme et de l'illuminisme¹⁴⁴¹. Dans le même temps, Thérèse est le vivant rappel que la sanctification ne doit pas prendre l'allure d'une conquête sous peine de tomber dans le prométhéisme. À trop exalter l'effort humain, on oublie qu'il n'aboutit à rien sans la grâce. « La sainteté est l'apanage de Dieu. Elle est son essence même et, comme telle, se situe hors de la portée de l'homme, radicalement au-delà de ses efforts et de ses prétentions. Pour lui [le saint], elle est avant tout un don de Dieu »¹⁴⁴². Trois tendances qui réapparaissent perpétuellement, tant l'équilibre est difficile à établir et à maintenir, entre l'agir de Dieu et la collaboration de l'homme. Cet équilibre, Thérèse l'a trouvé dans le "mouvement" de l'abandon¹⁴⁴³, que soulignent particulièrement les écrits de la fin de sa vie. Cette attitude donne « toute sa valeur au concret, aux soucis quotidiens, au sérieux de ce que nous avons à faire sur terre, à la patience du temps, aux "petits riens", mais encore une fois sans les brusquer, avec douceur, sans crispation, sans violence », explique le père Bro.¹⁴⁴⁴

Dieu se charge de tout, tandis que notre concours se ramasse essentiellement dans la confiance en Sa Miséricorde et dans la charité active. Cela dans le cadre d'une morale qui exhause les vertus enfantines et supporte patiemment les *imperfections*, les *infirmités*, les *misères*, les *fautes*, les *sottises*, notre *fragilité*, notre *faiblesse*, notre *petitesse*, notre *impuissance*¹⁴⁴⁵, lesquelles justifient, si nous osons dire, le rôle de la Miséricorde divine. Car,

¹⁴⁴⁰ CSG, *op. cit.*, p. 128.

¹⁴⁴¹ Nous renvoyons à l'annexe 6 sur le quiétisme.

¹⁴⁴² J. HUSCENOT, *La sainteté avant 30 ans c'est possible !...*, *op. cit.*, p. 5.

¹⁴⁴³ Cf. V. SION, *Réalisme spirituel...*, *op. cit.*, p. 137.

¹⁴⁴⁴ B. BRO, *Thérèse de Lisieux...*, *op. cit.*, p. 42.

¹⁴⁴⁵ Les pères Balthasar, Victor de la Vierge, Massol, Bro, Blanchard et Descouvemont, sans oublier MM. Moré et Clapier, y ont beaucoup insisté.

en dépit de leur contrariété apparente, abaissement et exaltation de l'homme ne sont pas inconciliables. Pas plus qu'ils n'enlisent dans un écartèlement existentiel qui déboucherait sur l'absurde. L'humble aveu de petitesse n'empêche pas l'élévation de l'homme : elle l'incline à rejeter la grandeur apparente, l'invitant concurremment à une grandeur intérieure, qui l'accordera avec celle de Dieu. Ce qui explique la cohabitation – non contradictoire –, dans le cœur de Thérèse, des plus hautes aspirations à la sainteté, avec le rappel permanent de sa faiblesse. Celle-ci, loin de confiner à des étroitesse de vues, encourage au contraire à laisser Dieu combler nos limites. Toutes ces considérations, Thérèse les a retrouvées chez les saints qu'elle aimait, dans leur enseignement et dans leur agir – c'était **la troisième et dernière section**.

Au bout du compte, il nous est apparu que Thérèse s'en est prise, sans provocation, aux dévoiements spirituels¹⁴⁴⁶, dénoncés régulièrement au cours de notre étude. Elle a rappelé ces deux vérités élémentaires, incontournables et raccourcies. D'une part, « le saint ce n'est pas l'homme, c'est Dieu »¹⁴⁴⁷. D'autre part, « on doit s'approcher de Dieu à partir d'en haut, c'est-à-dire à partir de lui-même. Si on essaye par en bas, en alignant des actes individuels de vertu et en jetant sur eux un regard rétrospectif comme si on était arrivé à quelque chose, on ferait la même chose qu'un enfant qui monte sur une chaise pour attraper le soleil »¹⁴⁴⁸. Le saint est celui qui répond à la promesse de Dieu à notre baptême, mais adressée à tout homme, sans acception de personne, d'entrer dans la communion avec le Dieu Un et Trine, qui viendra établir Sa demeure en nous, c'est-à-dire vivre par nous, avec nous et à travers nous, dans Son Amour.

¹⁴⁴⁶ Thérèse présente un modèle de sainteté qui attire notre attention sur ce que le père Petitot appelle des « qualités négatives », des « caractères négatifs », qui « nous révèlent comment cette âme inspirée a réagi sur son temps et renouvelé la vie spirituelle. Les caractères négatifs principaux de la spiritualité de Sœur Thérèse sont au nombre de quatre : 1° Absence d'ascèse violente, de mortifications exceptionnelles ou surrogatoires ; 2° absence de méthode discursive ou rigoureuse dans la méditation et l'oraison ; 3° absence de phénomènes mystiques extraordinaires, visions, extases ; 4° absence d'œuvres extérieures multiples. [...] ce qui rend] son modèle ou son programme [...] très actuel ou nouveau » (L.-H. PETITOT, *Vie intégrale...*, *op. cit.*, pp. 14-15).

¹⁴⁴⁷ J.-P. TORRELL, *Inutile sainteté ?...*, *op. cit.*, p. 15.

¹⁴⁴⁸ A. von SPEYR, « La sainteté au quotidien », *art. cit.*, pp. 47-48.

Annexes

1) L'« étrange maladie » de Thérèse

La maladie de Thérèse, que nous avons touchée de nombreuses fois, nous intéresse dans la mesure où elle touche la question de la compatibilité entre la sainteté et le déséquilibre psychique¹⁴⁴⁹. Nous n'outrepassons pas le clair avertissement émis au début de notre travail, dans lequel nous précisons ne pas vouloir entrer dans des considérations psychologiques ou psychanalytiques¹⁴⁵⁰. Cependant, sans être absolument fermé à cette méthode – ainsi qu'en témoigne notre intérêt pour les conditions de vie du milieu éducatif, familial et conventuel dans lequel a évolué Thérèse –, nous partons du présupposé selon lequel Dieu n'est absolument pas "emprunté" – si nous osons dire – pour sanctifier une âme blessée par une éventuelle pathologie de l'âme. Pour autant, nous concédons qu'il est vain de vouloir rendre accessibles les profondeurs où se trouve La vérité.

Sans prolonger notre questionnement, disons que vers le 25 mars 1883, une « maladie étrange » frappe Thérèse. Sur le coup, toute la famille et elle-même l'ont attribuée non pas au départ de Pauline pour le Carmel, mais au chagrin qu'éprouva et ne put surmonter Thérèse en apprenant la nouvelle plus tôt que prévu et sans qu'elle y ait été préparée¹⁴⁵¹. Avec le recul¹⁴⁵², Thérèse met ce mal sur le compte du démon, mécontent de toutes ces nouvelles recrues à venir au Carmel (parmi les filles Martin) ; et, peut-être aussi, subodorant la mission dont Thérèse allait être investie. En tout cas, c'est un mal, qu'accompagnèrent par

¹⁴⁴⁹ Lire aussi F. LE GAL, *La folie saine et sauve*, Paris, Cerf, 2003, pp. 482-494.

¹⁴⁵⁰ Nous nous laissons entraîner par l'écrivain Ouellette et pensons aussi que la psychanalyse est « une approche parmi d'autres de l'expérience difficile du vivre » et non pas la « lecture dernière du mystère de l'être humain », qui *risquerait* « de nous réduire à nos limites [...] » (F. OUELLETTE, *Autres trajets avec Thérèse de Lisieux*, *op. cit.*, p. 145, note 44. Nous soulignons).

¹⁴⁵¹ Nous ne partageons pas la suggestion avancée par Monseigneur Combes, au détour d'une analyse, et dans une hypothèse avalisée depuis par le père Six (voir notamment J.-F. SIX, *La véritable enfance de Thérèse de Lisieux...*, *op. cit.*, pp. 190-194), d'imputer, même partiellement, la responsabilité de sa "névrose" à « [...] une éducation spirituelle si austère et si rapide [qu'elle n'a pu] aller sans quelques bouleversements psychologiques et organiques. [En effet, poursuit l'auteur,] inlassablement aspirée au-dessus d'elle-même, sans cesse dépouillée des joies les plus normales et les plus saines, Thérèse d'ordinaire [aura] éprouvé plus immédiatement la faiblesse de sa liberté que le secours de la force divine qui, pourtant toujours efficace, assure toujours le succès » (A. COMBES, *L'amour de Jésus*, *op. cit.*, p. 47). Auquel cas, nous pensons que Thérèse l'aurait reconnu, comme elle n'hésita pas à dire que « le Bon Dieu permettait qu'à son insu, [Mère Marie de Gonzague] fût TRÈS SÉVÈRE » (*Ms A*, 70v^o) vis-à-vis d'elle.

¹⁴⁵² Nous rejoignons le docteur Gayral, qui a constaté que *l'unanimité* fut « complète sur la cause de la maladie [...] le recours à l'explication préternaturelle n'est venu qu'après [...] en voyant la Science de l'époque incapable d'expliquer clairement ce qu'ils apercevaient intuitivement [...] » (L.-F. GAYRAL, « Une maladie nerveuse dans l'enfance de Sainte Thérèse de Lisieux », *art. cit.*, p. 87).

intermittence de violents scrupules et que guérit le « *ravissant sourire de la Ste Vierge* », le 13 mai 1883 (*Ms A*, 30r^o). Que s'est-il passé ?

Récemment, d'aucun a écrit qu'« il est classique aujourd'hui de savoir que l'âge de la primo-infection tuberculeuse se situe entre six et quatorze ans et qu'elle correspond en général au début de la scolarisation, âge du contact ».¹⁴⁵³ Dans le cas de Thérèse, « environ six mois après la contamination hypothétique, la maladie prend une forme franchement encéphalitique [laquelle] peut revêtir plusieurs formes en rendant le diagnostic souvent difficile »¹⁴⁵⁴. « L'absence de références séméiologiques¹⁴⁵⁵ sérieuses explique sans nul doute la multiplicité des recherches et des hypothèses psychopathologiques [...] », conclut le docteur Masson¹⁴⁵⁶. D'autres, bien avant, ont invoqué, au lieu de l'encéphalite tuberculeuse, la « névrose pithiatique infantile »¹⁴⁵⁷. Cependant – et nous nous joignons à la plupart des commentateurs thérésiens –, outre ces raisons physiques et matérielles, rien ne laisse croire que le démon ait été étranger à la maladie qui accabla Thérèse durant de nombreux mois. D'une part, c'est l'avis de la principale intéressée : « je suis persuadée maintenant [en 1895] qu'elle était l'œuvre du démon »¹⁴⁵⁸. D'autre part, certains phénomènes qui l'ont frappée sont assez typiques des cas de possessions : comme de paraître « en délire », tomber « évanouie », avoir « de grandes frayeurs » et être prise d'« une lutte forcée et inexplicable »¹⁴⁵⁹. Dans la même ligne, notons la position du Père Rouquette, selon laquelle il est très vraisemblable qu'il s'agisse d'« une épreuve mystique, retentissement dans le corps de l'intrusion de Dieu dans l'âme [;] telle que la décrit Thérèse, cette "maladie" ressemble étrangement à des crises analogues que connurent Surin pendant une grande partie de sa vie et M. Olier pendant quelques mois ».¹⁴⁶⁰

Au bout du compte, nous disons qu'une « intervention préternaturelle diabolique », selon l'expression du docteur Gayral¹⁴⁶¹, a très bien pu se greffer sur un phénomène naturel, que le diable aura savamment su exploiter. Mais Dieu aura pris le relais, puisque « ce qui aurait pu l'enfermer dans une névrose a été la matrice aboutissant à une nouvelle forme de

¹⁴⁵³ Dr. R. MASSON, *Souffrance des hommes*, *op. cit.*, p. 29.

¹⁴⁵⁴ *Ibid.*, p. 31.

¹⁴⁵⁵ C'est-à-dire relatif à la symptomatologie, du mot grec « το σημειον », qui signifie le « signe ».

¹⁴⁵⁶ Dr. R. MASSON, *Souffrance des hommes*, *op. cit.*, p. 132.

¹⁴⁵⁷ Dr. L.-F. GAYRAL, « Une maladie nerveuse dans l'enfance de Sainte Thérèse de Lisieux », *art. cit.*, p. 85.

¹⁴⁵⁸ *Ms A*, 28v^o.

¹⁴⁵⁹ *Ms A*, 28v^o-29v. Voir aussi, par exemple, le témoignage de sa sœur Léonie au procès de béatification (*PO*, p. 475).

¹⁴⁶⁰ Cité par le père H. U. von BALTHASAR, *Histoire d'une mission...*, *op. cit.*, p. 72, note 2.

¹⁴⁶¹ Dr. L.-F. GAYRAL, « Une maladie nerveuse dans l'enfance de Sainte Thérèse de Lisieux », *art. cit.*, p. 83.

naissance »¹⁴⁶² : la grâce de Noël.

2) Le rôle capital de la catéchèse, selon Thérèse

Nous glissons également en annexe une rubrique initialement prévue au point (2.2.2) du premier chapitre, relativement aux réflexions de Thérèse sur la nécessité d'une éducation religieuse appropriée. Notre étude n'a pas l'ambition d'épuiser toute la portée théologique de l'éducation chez Thérèse. Nous avons seulement essayé d'y déceler les lignes prégnantes de la genèse et du développement de son désir de sainteté, et de les tracer fermement. Ainsi, dans son anamnèse, Thérèse a rétrospectivement compris que son parcours fut largement tributaire de l'enseignement religieux reçu, puisqu'il conditionna aussi, de façon majeure, son choix d'entrer en religion¹⁴⁶³.

Thérèse aborde cette idée maîtresse, en rapportant sa propre expérience, et en énonçant les bienfaits de catéchiser les petits enfants. L'extrait prélevé est un peu long mais nous voyons à loisir saillir deux grands points, qui sont comme deux escales dans son témoignage. D'une part, (2.1.) Dieu cultive Lui-même les âmes, (2.2.) avec l'irremplaçable apport surnaturel du baptême. (2.3.) Mais, d'autre part, nous pouvons et nous devons seconder l'action divine.

2.1. Dieu cultive Lui-même les âmes

La jeune adolescente put fortuitement catéchiser des enfants dont on ne sait rien, sinon qu'ils devaient vivre dans le voisinage de la famille Martin. La fibre pédagogique de la petite

¹⁴⁶² Cl. BOUREILLE, *De Thérèse Martin à Thérèse de Lisieux...*, op. cit., p. 10. Nous devons également noter que, pour l'auteur, Thérèse aurait, en réalité, eu « une crise d'hystérie (ce qui ne signifie pas une structure hystérique) » (cf. *ibid.*, pp. 30 et suiv.). S'il ne nous revient pas de prendre position, son verdict l'a tout de même amené à deux conclusions que nous ne partageons pas et qui touchent aux deux miracles opérés chez Thérèse : le sourire de la statue de la Vierge (le 13 mai 1883) et la grâce de Noël (le 25 décembre 1886). En ce qui concerne la première, l'auteur affirme : « C'est au fond de l'âme que Thérèse a vu le sourire et même si la statue a pu jouer le rôle "d'objet transitionnel" [l'auteur, de son propre aveu, reprend la terminologie de Winnicott], Thérèse sait bien que ce n'est pas la statue qui a souri : les questions qui l'assaillent la placent dans un réseau de significations qui ne correspond pas à ce qu'elle a vécu et elle aura du mal à s'en remettre. » (*ibid.*, p. 33). L'auteur refuse également la portée surnaturelle de Noël 1886, dont il attribue le changement, chez Thérèse, à une « grande expérience [qui] va accélérer [sa] maturation [...] » (*ibid.*, p. 35).

¹⁴⁶³ Lequel fut décrété « dès l'éveil de [sa] raison » (*Ms A*, 54v°).

normande réagit rapidement. Devant la disponibilité confiante, la réceptivité ingénue et l'innocente crédulité de ces petites à instruire, Thérèse prend à cœur de les informer théologiquement et surnaturellement des réalités d'en haut ; lesquelles l'aident à vivre, personnellement, le temps présent. Lisons-la.

« Avant de quitter le monde, le Bon Dieu me donna la consolation de contempler de près des *âmes d'enfants* ... avec quelle candeur elles croyaient tout ce que je leur disais. Il faut que le Saint Baptême dépose dans les âmes un germe bien profond des vertus théologiques puisque dès l'enfance elles se montrent déjà et que l'espérance de biens futurs suffit pour faire accepter des sacrifices. [...] je leur parlais des récompenses éternelles que le petit Jésus donnerait dans le Ciel aux petits enfants sages ; l'aînée, dont la raison commençait à se développer, me regardait avec des yeux brillants de joie, me faisait mille questions charmantes [...]. En voyant de près ces âmes innocentes, j'ai compris quel malheur c'était de ne pas bien les former dès leur éveil, alors qu'elles ressemblent à une cire molle sur laquelle on peut déposer l'empreinte des vertus mais aussi celle du mal... j'ai compris ce qu'a dit Jésus en l'Evangile : "Qu'il vaudrait mieux être jeté à la mer que de scandaliser un seul de ces petits enfants." Ah ! que d'âmes arriveraient à la sainteté, si elles étaient bien dirigées !... » (Ms A, 52v^o-53r^o).

Thérèse rappelle ici la priorité de la grâce, qui façonne dans et dès le baptême la capacité d'accueillir l'évangile et de pratiquer la vertu. Pour peu que s'y adjoignent de bons exemples et une instruction qui n'exclut pas l'esprit de *sacrifice*. Car Thérèse souligne l'influence bel et bien décisive d'une bonne éducation. Son importance est telle qu'elle doit démarrer dès le début de l'édification de la personnalité, et même avant que la raison « commence à se développer ». Dans le cas raconté par la religieuse, la cadette eut pour elle une plus grande *candeur*, qui ne fut pas tant sottise crédulité dont on pourrait abuser, que parfait accueil des enseignements¹⁴⁶⁴ ; aussi divers soient-ils¹⁴⁶⁵. Il nous incombe donc le devoir de diriger leur indétermination première et docile vers Dieu. Mieux. Attendu que nous sommes, « depuis notre baptême, "*réellement saints*" [...] nous n'avons pas seulement à nous *diriger vers la sainteté*, mais encore à agir *à partir d'elle* »¹⁴⁶⁶, pour la conserver et la porter à son achèvement.¹⁴⁶⁷ Il s'ensuit que nous avons le devoir d'orienter ces jeunes âmes vers Dieu, qui a déposé, dans leur cœur, son souvenir indélébile et son estampille profonde.

¹⁴⁶⁴ C'est une qualité qui plaît particulièrement à Dieu. Cf. par exemple : « Ne crains rien, Jésus ne te trompera pas, si tu savais comme ta docilité, ta candeur d'enfant le ravit ! » (LT 168 à Céline, 5-10 août 1894). Nous en avons parlé dans la section portant notamment sur les « vertus enfantines ».

¹⁴⁶⁵ De fait, explique saint Thomas, « si les baptisés gardent de la difficulté pour le bien et de l'inclination au mal, ce n'est pas que l'habitus des vertus fassent défaut, mais c'est à cause de la convoitise que le baptême ne supprime pas. Cependant, elle est diminuée par le baptême, en sorte qu'elle ne règne plus en maîtresse ; de même cette difficulté et cette inclination sont diminuées elles aussi, pour que l'homme ne soit pas écrasé par elles » (saint Thomas D'AQUIN, *Somme théologique*, III^a, Q. 69, a. 4, sol. 3).

¹⁴⁶⁶ J.-P. TORREL, *Inutile sainteté ?...*, op. cit., p. 44. Le père dominicain cite la Constitution dogmatique *Lumen gentium*, n° 40, du Concile Vatican II.

¹⁴⁶⁷ Cf. *Lumen gentium*, n° 40.

2.2. Le baptême et ses conséquences anthropologiques et morales

Thérèse nous partage ensuite quelques intuitions sur les trois vertus théologales, implantées par Dieu lors de notre baptême. Ce sacrement d'initiation remplit une fonction unique et indispensable dans notre formation morale et au fil de notre acheminement vers Dieu. Loin d'être superflu, loin s'en faut, il opère une création merveilleuse dans notre âme, lui permettant de poser des actes divins d'enfants de Dieu. Thérèse soutient que le baptême, à travers l'infusion de ces trois vertus, est à même de « répandre dans [l'] âme une sainte blancheur », du fait que, à travers lui, « le vrai Dieu [l'] habite par Lui-même¹⁴⁶⁸ », et que « l'Esprit-Saint [devient] la vie de [notre] cœur »¹⁴⁶⁹. Le baptême, en effaçant le péché originel, nous régénère pour la vie spirituelle et inaugure l'inhabitation divine dans la créature, par la grâce sanctifiante¹⁴⁷⁰. Ce premier don est si précieux que Thérèse fut infiniment soulagée d'apprendre de son confesseur (le père Almire Pichon) qu'elle n'avait jamais commis de péché mortel. Autrement dit, elle n'avait pas *terni* la « robe de son baptême »¹⁴⁷¹, préservant « la rosée du Baptême » par laquelle Dieu « dépose dans [nos] cœurs un germe d'immortalité », pour reprendre ses expressions¹⁴⁷². Par là, Thérèse prouve qu'elle prenait très au sérieux la portée surnaturelle du péché mortel, dont la perpétration d'un seul nous ôte la charité¹⁴⁷³.

¹⁴⁶⁸ Car le baptême nous incorpore au Christ, qui est la *gratia capitis*. Cf. saint Thomas D'AQUIN, *Somme théologique*, III^a, Q. 69, a. 1).

¹⁴⁶⁹ PN 3, 60, *Sainte Cécile*, avril 1894. Thérèse sait la véritable « transformation ontologique qu'opère le baptême, même si on doit insister sur la démarche de l'homme qui accueille dans la foi cette initiative d'amour » (J. LAFRANCE, « L'épanouissement de la vie divine en sainteté intégrale », *art. cit.*, p. 54).

¹⁴⁷⁰ De fait, « il faut qu'il y ait une sorte de sigillation de la nature divine sur la nature humaine, une empreinte qui la rende connaturelle à sa destinée si merveilleuse, si induite, si gratuite [...] » : la « grâce sanctifiante » (Ch. JOURNET, *Dieu à la rencontre de l'homme...*, *op. cit.*, pp. 27 et 45). Voir aussi D. CHARDONNENS, « L'Église, communion des saints. L'apport de Thérèse de Lisieux à l'ecclésiologie », in : D. CHARDONNENS, Ph. HUGO (dir.), *L'apport théologique de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus...*, *op. cit.*, p. 214).

¹⁴⁷¹ Ms A, 70^r. On retrouvera chez elle le même souci relativement à son second baptême dans LT 114 à sœur Agnès de Jésus, 3 septembre 1890, *op. cit.* : « Dites-lui aussi [à Jésus] de me prendre le jour de ma profession si je dois encore l'offenser après, car je voudrais emporter au ciel la robe blanche de mon second baptême sans aucune souillure ». Le "jour J", Thérèse supplie directement Jésus : « que jamais je ne perde la seconde robe de mon Baptême, prends-moi avant que je fasse la plus légère faute volontaire » (*Pri 2, Billet de Profession*, 8 septembre 1890). La note 2 de la prière (OC, p. 1442) en question nous informe qu'« une longue tradition spirituelle voit dans la profession religieuse un "second baptême", qui rend à l'âme sa « robe d'innocence ». Cf. aussi *Pri 5, 8^r*, *Fleurs mystiques*, 20 novembre 1894. Ce sacrement confère même une « splendeur et une innocence supérieure à celle du Baptême », explique plus tard Thérèse à Céline, lorsque celle-ci sera à la veille de prononcer, à son tour, ses vœux définitifs au Carmel de Lisieux (cf. LT 182, 2^v à sœur Geneviève, 23 février 1896).

¹⁴⁷² RP 2, 6^v, *Les anges à la crèche de Jésus*, *op. cit.*

¹⁴⁷³ Un seul péché mortel cause la perte de la charité. Or, la charité informe notre foi. Du coup, celle-ci perd son statut de vertu (saint Thomas, *Somme théologique* II^a II^{ae} Q. 4, a. 5). Pareillement pour la vertu théologale de l'espérance (voir *ibid.*, II^a II^{ae} Q. 17, a. 8). Autrement dit, la foi et l'espérance restent après le péché mortel, mais elles sont mortes, informes puisque la charité a été anéantie. Les habitus demeurent, mais les vertus sont imparfaites.

Ce respect admiratif et empreint de considération envers le sacrement du baptême offre une explication partielle de son souhait (typiquement thérésien, parce que permanent et très ancien) de toujours ressembler aux saints innocents, dont la robe baptismale n'a pas eu le temps de se *ternir*¹⁴⁷⁴. Cependant, le baptême n'est pas tout. L'éducation, on l'a vu, est loin d'être superfétatoire. Elle est à même de modeler vers le bien la malléabilité des jeunes âmes. Elle peut aussi apaiser leur perplexité et répondre à leur expectative.

2.3. « Jésus veut être aidé dans sa divine culture des âmes »

Car, nous rappelle le père Labourdette, la sainteté est à la fois « un don que tout chrétien reçoit au baptême » et que, « si c'est nécessaire, le sacrement de pénitence restitue », et « une vocation toujours exigeante, qu'aucun progrès ne peut entièrement satisfaire »¹⁴⁷⁵. Si Dieu *féconde* notre âme en y implantant les semences des trois vertus théologales et des quatre vertus cardinales infuses – dont Thérèse ne parle pas –, celles-ci ne germeront que sous la condition d'être arrosées et entretenues, impartialement¹⁴⁷⁶, par un *jardinier* compétent, et au début de la formation morale – c'est-à-dire avant l'acquisition de l'autonomie.

Nous sommes ici renvoyés à notre capacité d'éduquer à la vie chrétienne. À en croire la finale de la métaphore, longuement commentée par Thérèse en guise de prélude au troisième manuscrit autographe, cette aptitude est même un devoir. Le « monde des âmes »

¹⁴⁷⁴ Ms A, 70r°, *op. cit.* Nous avons vu que « l'âme » de ces « enfants d'un jour » est pour Dieu « un Paradis de délices » (LT 165, 2v° à Céline, 7 juillet 1894). Ce qui ne l'empêcha pas de se préoccuper et d'espérer pour ceux qui meurent "anabaptisés". Cf CJ 13.7.1 : « Et puis je pense à tout le bien que je voudrais faire après ma mort ; faire baptiser les petits enfants, aider les prêtres, les missionnaires, toute l'Église... ».

¹⁴⁷⁵ M. LABOURDETTE, « La sainteté, vocation de tous les membres de l'Église », *art. cit.*, p. 1109. Don et vocation qui correspondent, selon la terminologie du père Iparraguirre, à la « sainteté ontologique et formelle, fondée sur le baptême », et à la « sainteté éthique ou perfection chrétienne », exprimant « le sens dynamique et vital de la grâce, puisque son développement porte au progrès de la perfection chrétienne », à travers « la façon concrète avec laquelle chaque chrétien vit la grâce de Dieu au long de son existence, c'est-à-dire la manière différente avec laquelle il se conforme et s'incorpore au Christ » (I. IPARRAGUIRRE, « Nature de la sainteté et moyens pour l'obtenir », *art. cit.*, pp. 1124-1125 ; nous soulignons). Ce que reconnaissait également Thérèse, qui « raconta [à Mère Agnès] ce que Notre Père lui avait dit avant la cérémonie : "Vous allez être comme un petit enfant qui vient de recevoir le baptême." Puis, il ne m'a parlé que d'amour. Oh ! que j'étais touchée ! Elle nous montrait ses mains avec respect après l'Extrême Onction » (CJ 31.7.17).

¹⁴⁷⁶ Nous renvoyons à la manière dont Thérèse agissait en tant que maîtresse des novices. « J'ai vu d'abord que toutes les âmes ont à peu près les mêmes combats, mais qu'elles sont si différentes d'un autre côté [...]. Aussi est-il impossible d'agir avec toutes de la même manière... On sent qu'il faut absolument oublier ses goûts, ses conceptions personnelles et guider les âmes par le chemin que Jésus leur a tracé, sans essayer de les faire marcher par sa propre voie » (CSG, *op. cit.*, p. 7). Nous retrouvons également la seconde partie de la réflexion, en Ms C, 22v°-23r° : « . En fin de compte, l'"ascendant" de Thérèse sur les autres religieuses « venait surtout de sa vertu, de son désir d'attirer les âmes au bon Dieu, et des moyens qu'elle employait : l'abnégation totale et la prière » (CSG, *op. cit.*, p. 13). Et non pas de son influence personnelle et insinueuse.

forme le « jardin de Jésus »¹⁴⁷⁷, et voici comment Thérèse se figure leur évolution.

« Je le sais, le Bon Dieu n'a besoin de personne pour faire son œuvre, mais de même qu'Il permet à un habile jardinier d'élever des plantes rares et délicates et qu'Il lui donne pour cela la science nécessaire, se réservant pour Lui-même le soin de féconder, ainsi Jésus veut être aidé dans sa Divine culture des âmes. » (*Ms A*, 53r°).

Nous venons de lire un avertissement. Dieu réserve la vigilance diligente de ces « plantes rares et délicates » aux « jardiniers habiles » ; c'est-à-dire à ceux qui ont reçu un "mandat" et la formation adéquate. Dans notre concours, il n'est rien qui ne nous vienne de Dieu. Cette science est en quelque sorte une spécialisation supranaturelle¹⁴⁷⁸, à laquelle nous n'accédons ni de plain-pied, ni intempestivement. « C'est ainsi qu'il faut savoir reconnaître dès l'enfance ce que le Bon Dieu demande aux âmes et seconder l'action de sa grâce, sans jamais la devancer ni la ralentir » – précise Thérèse¹⁴⁷⁹. Autrement dit, il n'appartient pas à tout le monde de catéchiser, ni dans n'importe quelles conditions. « Comme les petits oiseaux apprennent à *chanter* en écoutant leurs parents, de même les enfants apprennent la science des vertus, le *chant* sublime de l'Amour Divin, auprès des âmes chargées de les former à la vie » – ajoute-t-elle¹⁴⁸⁰. Sur la trame de l'apprentissage moral, se tissent les *vertus* et l' *Amour Divin*, dont les petits enfants s'imprègnent comme des éponges. Pourtant, cela ne suffit toujours pas. D'autres influences subies pourront être plus fortes si Dieu n'intervient pas directement personnellement.

« Il est si facile de s'égarer dans les sentiers fleuris du monde... sans doute, pour une âme un peu élevée, la douceur qu'il offre est mêlée d'amertume et le vide *immense* des *désirs* ne saurait être rempli par des louanges d'un instant... mais si mon cœur n'avait pas été élevé vers Dieu dès son éveil, si le monde m'avait souri dès mon entrée dans la vie, que serais-je devenue ?... O ma Mère chérie, avec quelle reconnaissance je chante les miséricordes du Seigneur !... Ne m'a- [t] -il pas, suivant ces paroles de Sagesse "Retirée du monde avant que mon esprit fût corrompu par sa malice et que ses apparences trompeuses n'aient séduit mon âme ?..." » (*Ms A*, 40r°).

Il faut être fermement prévenu contre le mal et bénéficier d'une pédagogie responsable et savante. Mais encore, est ici établi, et pleinement consenti, le rapport indéfectible entre les « miséricordes du Seigneur » envers elle et les soins – surabondants, dont elle bénéficia. D'où son attendrissement, qu'elle exprime dans des mots, qui laissent sourdre une reconnaissance toujours plus profonde. Thérèse se le tiendra pour dit, et ses talents de formatrice des âmes seront confirmé et reconnus au Carmel, dans sa charge de maîtresse des novices, dont nous

¹⁴⁷⁷ *Ms A*, 2v°.

¹⁴⁷⁸ Dans le sens qu'elle ne vient pas de notre nature et porte sur le naturel.

¹⁴⁷⁹ *Ms A*, 53r°.

¹⁴⁸⁰ *Ibid.* Ceci peut aussi expliquer l'insistance avec laquelle le Magistère de l'Église catholique rappelle aux parents leur droit d'éduquer eux-mêmes leurs enfants.

comprenons mieux à présent son zèle du début. Finalement, dans le retour aux sources des grâces reçues, ou dans l'étude de leur développement, on en revient toujours au Même : Dieu.

3) L'expression « le jouet de Jésus »

« Sous le titre : "Le jouet de Jésus", nous informe Monseigneur Combes, huit strophes de quatre vers constituent une petite poésie anonyme, imprimée sans aucune indication d'auteur, d'imprimeur, de date ou d'origine, sur un feuillet qui se trouve encore dans le *Manuel du chrétien* de Thérèse (D. C. L.). En voici les deux premières strophes :

*Tu souffres, Jésus, mon divin petit Frère,
Et pour sécher tes pleurs, tu n'as point de jouet.
Je viens m'offrir à toi, tu voudras bien, j'espère,
T'amuser de ce pauvre jouet.
Je voudrais dans tes mains, d'une balle flexible
Posséder la souplesse au gré de ton désir.
Jette-moi, brise-moi, je veux être insensible
À tout, sauf à ton bon plaisir »
(A. COMBES, *Contemplation et Apostolat*, op. cit., p. 81).*

Il est remarquable que Thérèse ait pu retirer du poème de Dom Léonard ce qui convenait à sa spiritualité, en n'insistant jamais sur les éléments trop "inconvenants", comme le fait d'être « insensible à tout », ou sur la soi-disant propension de Jésus aux caprices et au sadisme. Ainsi également, nous pouvons mieux saisir la révolution thérésienne opérée en matière de Justice divine, et des rapports entre Dieu et la créature, dans le cadre de l'ordre du Carmel.

4) La finalité de l'ordre du Carmel

Procurée en 1879 par le Carmel de Tours, la deuxième édition de l'ouvrage fondamental intitulé « Trésor du Carmel » contient une partie centrale dont le titre est particulièrement suggestif : *Précis de l'esprit du Carmel*, qui donne une définition tout à fait caractéristique de la raison d'être de l'Ordre carmélitain et de la vocation de la Carmélite.

La fin de l'Ordre du Carmel est d'honorer l'Incarnation et les anéantisements du Sauveur, de s'unir étroitement au Verbe fait chair, et de glorifier Dieu par l'imitation de sa vie cachée,

souffrante et immolée. C'est encore de prier pour les pécheurs, *de s'offrir pour eux à la justice divine*, et de suppléer par les rigueurs d'une vie austère et crucifiée, à la pénitence qu'ils ne font pas ; en sorte qu'une Carmélite est chargée de continuer et de compléter en quelque sorte l'œuvre de la médiation de Jésus-Christ ; c'est une âme qui doit sans cesse crier vers le Seigneur pour obtenir grâce ; un interprète donné aux besoins de ses frères pour en solliciter le soulagement, une hostie, enfin, que l'amour consume pour la réparation des outrages faits à la divine majesté, et pour attirer sur les pécheurs des regards de clémence et des grâces de conversion. »

(Tiré du *Trésor du Carmel*, pp. 245-246 ; cité in : A. COMBES, *Contemplation et Apostolat*, op. cit., p. 164 ; c'est l'auteur qui souligne).

Or, précise Monseigneur Gaucher,

« [...] trois siècles [...] [après Thérèse d'Avila] certains carmels avaient plus ou moins dérivé vers des pratiques ascétiques¹⁴⁸¹ envahissantes [...]. Le carmel de Lisieux n'avait pas échappé à ces glissements que l'ambiance générale du christianisme français, marqué de jansénisme, avait favorisés. [...] En sorte que] l'esprit de pénitence et de mortification [...] risquait de l'emporter sur le dynamisme de l'amour ; la crainte d'un Dieu justicier effrayant plus d'une carmélite. »
(G. GAUCHER, *Histoire d'une âme...*, op. cit., pp. 94-95 et 168).

L'extrait cité nous offre une très bonne transition pour passer au point suivant.

5) Thérèse et le jansénisme

Une étude comparative approfondie entre les thèmes catholiques galvaudés par le jansénisme et les prises de distance de Thérèse nous eut par trop éloigné de notre sujet.

Brièvement, nous pouvons cependant dire, après l'académicien Jean Guitton, qu'

« [...] il y avait dans la piété une atmosphère qui pouvait se traduire par des propositions de ce genre : Dieu nous aime, mais il y a toujours plus de chances pour que nous lui déplaissions que pour que nous lui plaisions¹⁴⁸². La vie chrétienne est impossible à un homme du monde. La prédication doit réveiller le tourment. Il n'y a de religion parfaite que chez les religieux. Les femmes mariées sont moins assurées de leur salut que les moniales. Le mariage est toléré, mais il nuit à la vie profonde de l'âme et il nous rend encore captifs de la chair.¹⁴⁸³ La terre qui est notre lieu est un pur exil ; le temps est une monnaie avec lequel on peut acheter l'éternité, mais qui n'a pas de valeur en elle-même. La souffrance est le nécessaire pain quotidien¹⁴⁸⁴ [...] » (J. GUITTON, *Le génie de Thérèse...*, op. cit., pp. 35-37)

¹⁴⁸¹ Nous renvoyons aussi à F. DE SAINTE MARIE, « La pénitence au Carmel, de Thérèse d'Avila à Thérèse de l'Enfant-Jésus », in *Ascèse de l'homme contemporain*, Études carmélitaines/Cahiers de la vie spirituelle, Paris, Cerf, 1951, pp. 93-117.

¹⁴⁸² Redisons avec le père Molinié que « la spiritualité du XIX^e siècle, faisant suite à une tradition remontant au moins au XII^e siècle et à l'influence du jansénisme, avait un sens aigu de la transcendance de Dieu et des exigences implacables de la justice : aux yeux du Curé d'Ars, les saints eux-mêmes n'étaient pas facilement dispensés du Purgatoire. » (M.-D. MOLINIÉ, *Je choisis tout...*, op. cit., p. 65).

¹⁴⁸³ Ce que pensèrent les parents de Thérèse au cours des dix premiers mois qui suivirent leurs noces.

¹⁴⁸⁴ La mentalité de l'époque était « sans conteste caractérisée par un souci d'expiation réparatrice. "Au désir d'imiter Jésus-Christ [venait] s'ajouter un fort courant mystique de réparation qui ne sut pas toujours éviter de tomber dans un dolorisme contempteur du siècle : il faut "réparer" pour les pécheurs, les blasphémateurs, les impies. Il faut "aider" les âmes du Purgatoire..." » (G. CHOLVY et Y.-M. HILAIRE, *Histoire religieuse de la*

On l'a vu, ces trois dernières considérations ne furent pas absolument étrangères à Thérèse, mais elle va en déplacer l'accent. Il ne s'agit plus, pour elle, de s'attarder à la terre qui est *exil*, mais de *regarder* « le Ciel, l'UNIQUE but de nos travaux »¹⁴⁸⁵. De même, au lieu de compter un par un ses actes de vertus, Thérèse encourage à multiplier à l'envi les actes de charité, tout en *compre*nant « le prix du temps » qui nous est « offert »¹⁴⁸⁶. Enfin, elle refuse de se focaliser sur la souffrance, parce que l'Amour à donner à Jésus l'emporte sur toutes les considérations. Par suite, nous ne disons pas que Thérèse ait abominé la réalité de la réparation (elle-même voulut être co-réparatrice de tous les manquements faits contre Dieu), liée à la faute et au péché, dont elle eut un sens très aigu, on l'a vu. Cependant, au lieu de se concentrer sur la souffrance, qu'elle accepta sans contrainte, elle remonta à la source : l'Amour qui exige notre translucidité et veut laisser l'agir de Dieu nous mouvoir.

Enfin, à la décharge des parents Martin et de Thérèse, il faut noter cette juste observation du père Descouvemont, selon laquelle

« [...] nous considérons aujourd'hui la naissance de Jésus comme un événement joyeux, tandis que la Sainte Face du Sauveur défigurée par la couronne d'épines semble résumer toute sa Passion douloureuse. Cette dichotomie n'existait pas dans l'esprit des chrétiens au siècle dernier. Lorsqu'ils regardaient l'Enfant Jésus dans sa crèche, ils contemplaient en Lui la future Victime du calvaire. Les images du siècle dernier, en effet, représentent souvent Jésus rêvant dès son berceau à sa Passion¹⁴⁸⁷ [...] »
(P. DESCOUVEMONT, « Les petites images de sainte Thérèse de Lisieux », in : G. CHOLVY (dir.), *La sainteté...*, op. cit., p. 177).

6) Thérèse et le quiétisme

Avec le temps, s'est décantée une autre séquelle des dérives jansénistes : « [...] au XVII^e siècle, la condamnation du quiétisme [... *avait*] entraîné une forte réaction antimystique ; réaction renforcée d'ailleurs par le rigorisme janséniste et le climat rationaliste du "grand siècle" [...]. On met alors en garde contre tout ce qui n'est pas directement sous le contrôle de la raison et l'on se méfie de l'oraison passive qui risque de déboucher sur l'illusion »¹⁴⁸⁸. Cela explique pourquoi de nombreuses œuvres de saint Jean de la Croix

France contemporaine, t. I (1800-1880), Toubuse Privat, 1985, p. 155 ; cité par J. CLAPIER, « *Aimer jusqu'à mourir...*, op. cit. p. 59).

¹⁴⁸⁵ *LT 90, 2r^o*, op. cit.

¹⁴⁸⁶ *Ms A, 68v^o*.

¹⁴⁸⁷ C'est ainsi que procéda Thérèse, dans sa deuxième récréation pieuse intitulée « Les anges à la crèche », op. cit.

¹⁴⁸⁸ F.-R. WILHÉLEM, « La question des dons du Saint-Esprit ... », art. cit., p. 262.

étaient mises à l'index dans les couvents – Thérèse n'eut accès qu'à quelques écrits – ; pareillement pour la Bible. Au final, cette situation a abouti à « ce que le père Louis Cognet a appelé *Le Crépuscule des mystiques*, cette éclipse de la mystique qui fut la conséquence, à la fin du XVII^e siècle, des crises janséniste et quiétiste. » Toute vie spirituelle était soupçonnée de quiétisme, et on la réservait, selon le préjugé janséniste, à quelques âmes privilégiées. Or Thérèse eut la mission, entre autres, de réhabiliter « la vie mystique comme épanouissement de la vie baptismale » (contre le jansénisme), et de lui rendre son "aspect ordinaire" (contre le quiétisme). [...] La vie mystique [est] offerte par la grâce à tous les baptisés »¹⁴⁸⁹.

Pour mémoire, rappelons que ce sont « les Alumbrados [littéralement les *illuminés* auxquels eut affaire saint Ignace de Loyola] d'Espagne [qui] semblent avoir enseigné une doctrine quiétiste ». Mais, poursuit une spécialiste de l'histoire de la mystique,

« [...] on réserve habituellement le nom à une école d'auteurs spirituels du XVII^e siècle, en particulier, l'espagnol Miguel de Molinos et, en France, le cercle des disciples de Mme Guyon et de Fénelon. En fait, dans la seconde moitié du XVII^e siècle, le quiétisme fut presque une mode [...] Les quiétistes [...] enseignaient que chacun devait supprimer toutes pensées, toutes considérations de n'importe quelle sorte, toute représentation même du Christ ; que, en outre [et ceci nous intéresse plus directement], il ne devait pas y avoir d'effort conscient en vue de la vertu. [...] On ne s'étonne pas qu'un tel enseignement, écartant tout effort moral pénible et recommandant une "mystique sans larmes" ait été largement suivi, ni non plus qu'il ait été condamné par l'Église, car il conduisait obligatoirement aux conséquences les plus désastreuses. [...]

Les vues de Molinos influencèrent fortement la fameuse Mme Guyon et son directeur barnabite, le Père La Combe. Jeanne-Marie Bouvières de la Mothe (1648-1717) [...] La Combe fut arrêté pour diffusion des enseignements de Molinos. Il passa le reste de sa vie en diverses prisons [...] Mme Guyon elle-même fut internée à la Visitation de Paris [...] Libérée, elle reprit son enseignement mystique dans un cercle très aristocratique dont le membre le plus important fut François Fénelon (1651-1715), archevêque de Cambrai à partir de 1695.

Fénelon, fils du Marquis de Salignac, [...] fut nommé précepteur du duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV. Une brillante carrière lui semblait assurée. Mais l'année précédente il avait rencontré Mme Guyon et cette rencontre marqua un tournant dans sa vie. [...] Mme de Maintenon, l'épouse du roi, introduisit [en 1689] Fénelon et Mme Guyon dans la maison religieuse de Saint-Cyr, qu'elle patronnait. Leur enseignement conduisit rapidement aux mêmes désordres que celui de Molinos à Rome, et Mme de Maintenon se retourna contre ses protégés. [...] Fénelon demanda un examen officiel de sa doctrine et de ses œuvres. [...] Les trente-quatre articles d'Issy [un des examinateurs], signés par Bossuet et Fénelon, [...] condamnaient l'enseignement quiétiste de Mme Guyon [...] qui] était certainement une personne déséquilibrée [...] » (H. C. GRAEF, *Histoire de la mystique*, op. cit., pp. 260-265)¹⁴⁹⁰.

Thérèse a entretenu sœur Geneviève et sœur Marie de la Trinité de la dérive quiétiste à éviter, et dont elle condamnait la mentalité. À la première, Thérèse a dit :

¹⁴⁸⁹ B. BRO, *Le murmure et l'ouragan...*, op. cit., pp. 72-73. Pour d'autres approfondissements, nous renvoyons encore à F. OUELLETTE, *Autres trajets avec Thérèse de Lisieux*, op. cit., pp. 29-32, qui en a bien délimité toutes les retombées en mystique ; à F.-T. LAMOUREUX, « L'antijansénisme di Teresa di Lisieux », in *Rivista di Scienze dell'educazione XXIV* (1996-2), pp. 257-265 ; et plus récemment à B. COTTRET, M. COTTRET et M.-J. MICHEL (dir.), *Jansénisme et puritanisme*, actes du colloque du 15 septembre 2001, tenu au Musée national des Granges de Port-Royal-des-Champs, préface de J. DELUMEAU, Paris, Nolin, 2002.

¹⁴⁹⁰ Pour un rapprochement entre Thérèse et Fénelon, voir I. PRÊTRE, *Thérèse de Lisieux ou l'intelligence de l'amour*, op. cit., pp. 65-68.

« IL FAUT FAIRE TOUT CE QUI EST EN SOI, donner sans compter, se renoncer constamment, en un mot, prouver son amour par toutes les bonnes œuvres en son pouvoir. Mais à la vérité, comme tout cela est peu de chose... Il est nécessaire, quand nous aurons fait tout ce que nous croyons devoir faire, de nous avouer des "serviteurs inutiles", espérant toutefois que le bon Dieu nous donnera, par grâce, tout ce que nous désirons. C'est là ce qu'espèrent les petites âmes qui "courent" dans la voie d'enfance : Je dis "courent et non pas se reposent." »
(CSG, *op. cit.*, p. 50 ; c'est sœur Geneviève qui souligne en mettant en lettres capitales).

La seconde a été prévenue en ces termes :

« Elle me parla alors d'une certaine Madame Guyon qui s'était égarée dans une voie d'erreur, et elle ajouta : "Qu'on ne croie pas que suivre notre "petite voie", c'est suivre une voie de repos, toute de douceur et de consolations. Ah ! c'est tout le contraire ! S'offrir en victime à l'amour, c'est s'offrir à la souffrance, car l'amour ne vit que de sacrifice, et quand on s'est totalement livré à l'amour, il faut s'attendre à être sacrifié sans aucune réserve. » (P0, p. 456)¹⁴⁹¹.

Thérèse cerna parfaitement les mauvaises interprétations susceptibles de frapper sa méthode. Ainsi, « comme si la rumeur du quiétisme et de ses dangers était restée agissante autour d'elle à la fin du XIX^e siècle, ou que des sédiments pouvaient encore remonter à la surface »¹⁴⁹², elle a été claire sur le sujet. Il n'est pas question de *se reposer* dans les bras de Dieu, mais de *courir*¹⁴⁹³, de *voler*¹⁴⁹⁴ dans la voie de l'Amour. C'est le délicat équilibre à établir entre, d'une part, l'activisme pélagien ou semi pélagien (acquérir coûte que coûte les vertus par ses propres efforts, sans l'aide de la grâce prévenante et/coopérante), ou janséniste (au prix des plus formidables mortifications), à tendance doloriste (et même des plus cruelles), et d'autre part, l'absence totale de contribution de l'homme dans sa sanctification, d'après le postulat selon lequel rien ne sert de se donner du mal, puisque Dieu pardonne tout, toujours et inéluctablement. C'est encore la fragile union de l'ascétisme et de la mystique, qui donne le primat à la grâce, sans renier le premier, ni l'effort humain. Cet état de fait justifie également la forte défiance de Thérèse, aussi bien vis-à-vis de l'illusion et de l'aspect merveilleux du surnaturel, que vis-à-vis des mortifications spectaculaires et extrêmes, pouvant être centrées sur elles-mêmes. C'est également la raison pour laquelle Thérèse préféra la sainteté de Mère Geneviève. Celle-ci vécut une sainteté sans illusion et qui s'ignorait elle-même ; comme elle mit aussi en garde contre les macérations exacerbées et devenues une fin en soi.

¹⁴⁹¹ Cf. aussi : « [...] notre "petite voie" mal comprise pourrait être prise pour du quiétisme ou de l'illuminisme. [...] Je me rappelle qu'elle me cita Madame Guyon comme hérétique. "Ne croyez pas – me dit-elle – que suivre la voie de l'amour, c'est suivre une voie de repos, toute de douceur et de consolations. Ah ! c'est tout le contraire. S'offrir en victime à l'amour, c'est se livrer sans réserve au bon plaisir divin, c'est s'attendre à partager avec Jésus ses humiliations et son calice d'amertume" » (PA, p. 480).

¹⁴⁹² F. OUELLETTE, *Autres trajets avec Thérèse de Lisieux*, *op. cit.*, p. 30.

¹⁴⁹³ CSG, *op. cit.*, p. 50.

¹⁴⁹⁴ RP 5, 4r^o, *Le divin petit enfant de Noël*, *op. cit.* ; Ms A, 80v^o et Ms B, 5r^o-5v^o.

7) Le père Balthasar : un malentendu que l'on retrouve sur certains points chez M. Van der Meersch

Selon le père Balthasar, si Thérèse « sait qu'elle est sainte » (*Histoire d'une mission...*, p. 272), elle doit alors « jouer à la sainte » (*ibid.*, p. 74). Par exemple, après sa guérison, le 13 mai 1883, il lui faut « prouver par sa vie, par son existence, que l'apparition [cf. le sourire de la statue de la Vierge qui était au pied de son lit de malade] était authentique », elle doit se comporter comme « la sainte de plâtre que son entourage fait d'elle » (p. 76), « dans la solitude de la sainteté » (p. 79)¹⁴⁹⁵. En fait, l'auteur tire ses déductions des *Novissima Verba* – l'ancienne version de *l'histoire d'une âme* –, qui fait dire au père Pichon que Thérèse n'avait jamais commis de péché. Or, le texte, authentifié depuis, précise qu'il s'agit du péché mortel. Le père Balthasar n'est jamais revenu sur ses positions, mais nous savons de source sûre¹⁴⁹⁶ qu'il avait l'intention de prendre connaissance des documents authentiques. Malheureusement, il n'a pu réhabiliter ses positions, qui engendrèrent des déviations (cf. son énumération « des ombres »¹⁴⁹⁷ chez Thérèse), dérivant d'une méprise malencontreuse.

On retrouve un égarement analogue dans la position¹⁴⁹⁸ du romancier M. Van der Meersch, développée dans son ouvrage *La Petite sainte Thérèse* (Paris, Albin Michel, 1947¹⁴⁹⁹). L'auteur y évoque une Thérèse « accablée sous le poids d'une sainteté trop lourde » (*ibid.* p. 39) et par trop volontaire. Avant d'aboutir à ces deux conclusions invraisemblables : d'une part, Dieu ne demande pas la perfection, mais « simplement l'effort vers la perfection » (*ibid.*, p. 184), et d'autre part, « la sainteté n'est que cela, un effort ! La sainteté est à la portée du plus vil, du plus déchu » (*ibid.*). Or, nous avons objecté, à l'écoute de la première assertion, que la sainteté de Thérèse était toute ancrée dans la grâce, et mobilisée dans la lutte

¹⁴⁹⁵ Ou encore, lorsqu'il dit que puisque Thérèse « doit se mouvoir à l'intérieur de la sainteté, il ne lui reste plus que la voie allant de la "grands sainteté" à la "petite sainteté" (p. 82). Car, du fait qu'elle avait une « vocation à la sainteté sans le péché » – eu égard aux autres vocations « à la sainteté à partir du péché », et qui sont celles du commun des mortels (p. 274) –, Thérèse était véritablement frappée par la *fatalité*, « en ce que sa mission carmélitaine » impliquait une « solidarité suprême [et] indistincte avec les pécheurs, alors que sa sainteté réfléchie [conscientisée, lui interdisait] une telle solidarité » (p. 273). Du coup, elle devait, « dans sa sainteté, se contenter du fils aîné », et renoncer à être le fils prodigue (*ibid.*).

¹⁴⁹⁶ À la suite d'un entretien oral avec le père G. Chantraine (sj), qui fut un ami proche du père Balthasar.

¹⁴⁹⁷ Reprises et analysées par K. HELLER, « Expérience de foi d'après Thérèse de Lisieux. Une relecture de l'interprétation de Balthasar », *Theresianum* (2002-I), pp. 124 et suiv. L'expression revient en fait au père Rideau (E. RIDEAU, *La nature et la grâce*, op. cit.).

¹⁴⁹⁸ Combattue par Monseigneur A. COMBES, *Contemplation et apostolat*, op. cit. et dans A. COMBES, A. NOCHÉ, *La Petite Sainte Thérèse de Maxence van der MEERSCH devant la critique et devant les textes*, Paris, Saint-Paul, 1950 ; et réétudiée par la nièce de l'écrivain : T. BONTE, *Van der Meersch au plus près*, Arras, Artois Presses Université, 2002. Il nous semble que ce complexe de Thérèse résonne encore chez M. Bellet notamment, lorsqu'il affirme que Thérèse « se sait supérieure, du grand format » (M. BELLET, *Thérèse et l'illusion*, op. cit., p. 49).

¹⁴⁹⁹ Il s'est largement inspiré d'un mémoire rédigé par sœur Agnès et contresigné par sœur Geneviève, sœur Marie du Sacré-Cœur, sœur Marie des Anges, sœur Thérèse de Saint Augustin et sœur Marie de la Trinité (cf. *PA*, pp. 142-148).

contre le moindre soupçon de pélagianisme¹⁵⁰⁰. Quant à la seconde allégation, nous avons bien insisté sur l'incompatibilité formelle entre sa conception de la sainteté et le maintien du péché en nous. Sans compter que Thérèse nous demande d'accueillir avec bienveillance notre *faiblesse* et notre *petitesse*, mais certainement d'accorder le même sort aux péchés et à nos manquements, dont il nous faut, au contraire, nous délester impérativement ; à travers le repentir et la pénitence, qui nous obtiendrons le pardon de Dieu qui restaure et nous rétablit dans son intimité avec Lui. Thérèse se disait une « petite sainte » non pas pour mettre en avant ses manquements, mais son incapacité à faire le bien par elle-même. Autrement dit encore, la *petitesse* est, chez Thérèse, synonyme d'humilité ; mais certainement pas de condition pécheresse, qu'il s'agirait de laisser telle quelle, sans espoir, ni nécessité de guérison.

8) Thérèse et la Kénose

Il nous semble que Thérèse n'est pas étrangère au courant kénotique. Pour elle, Dieu aime tellement l'homme qu'Il veut *s'abaisser* vers lui et lui *mendier* son amour¹⁵⁰¹. Une autre ligne de convergence thérésienne émerge de son attention prononcée sur « la *sensibilité* de Dieu, son affectivité, son aptitude *réactive* face à notre comportement moral et spirituel »¹⁵⁰². « Dieu est pour Thérèse le premier à souffrir. Et il souffre beaucoup », renchérit Isabelle Prêtre¹⁵⁰³. Pour Thérèse, le Fils de Dieu, dans sa gloire, continue d'être touché par nos manquements d'amour et de souffrir de nos *ingratitude*s. Nous songeons notamment - car les allusions sont nombreuses chez elle – à la citation suivante : « Ensemble consolons Jésus de toutes les ingratitude des âmes, et par notre amour faisons-lui oublier ses douleurs » (LT 119 à sœur Marthe de Jésus, 23 septembre 1890).

Bien entendu, explique le père Sesboué, nous ne devons pas comprendre les souffrances de Dieu, ni même ses joies, « à l'état de passion tel que l'homme peut l'expérimenter. S'il est vrai que l'être de Dieu n'est soumis à aucun changement au sens d'un

¹⁵⁰⁰ Ici encore Thérèse remonte à la source : la grâce, qui perfectionne la nature ; la perfection découle donc de la grâce (et n'en est que la conséquence), que nous devons demander de recevoir, au lieu de tendre vers la perfection par nos propres moyens

¹⁵⁰¹ Par exemple, quand elle dit : « le propre de l'amour étant de s'abaisser » (Ms C, 2v°) ; « car ce même Dieu qui déclare n'avoir pas besoin de nous dire s'il a faim, n'a pas craint de *mendier* un peu d'eau à la Samaritaine. Il avait soif... Mais en disant : "donne moi à boire", c'était *l'amour* de sa pauvre créature que le Créateur de l'univers réclamait. Il avait soif d'amour » (Ms B, 1v°).

¹⁵⁰² J. CLAPIER, « *Aimer jusqu'à mourir...*, op. cit., p. 411.

¹⁵⁰³ I. PRÊTRE, *Thérèse de Lisieux ou l'intelligence de l'amour*, op. cit., p. 45.

progrès ou d'une dégradation, la révélation chrétienne nous montre que Dieu est au-delà de l'opposition simple entre l'immutabilité et ce type de changement. Sa liberté absolue et gracieuse lui permet d'assumer en vérité, tout en restant lui-même, une relation d'unité toute nouvelle avec l'homme : sa liberté vit donc une certaine forme de changement »¹⁵⁰⁴, qui n'a rien à voir avec « le sentiment nestorien¹⁵⁰⁵ de la "vulnérabilité de Dieu" ou les approximations récentes sur la faiblesse de Dieu », précise le père Bro¹⁵⁰⁶. À la vue de nos actes, commente Jean Clapier, Dieu n'est pas « affecté d'un ébranlement émotif qui provoquerait un changement en lui-même ». Il s'agit d'une « analogie (*analogia entis*), cette forme de langage qui permet de parler de Dieu sans faire violence à son mystère »¹⁵⁰⁷. Plus précisément, il nous faut parler – à la suite du père SIMON – d'une « compassion affective », « à travers une *union amicale* ». Elle se distingue de celle, « *passionnelle*, résultant d'un lien réel, d'une dépendance avec le mal d'autrui entraînant une incidence ontologique sur soi »¹⁵⁰⁸. De plus, cette « miséricorde considérée comme "sentiment passionnel" est totalement inapte à être attribuée à Dieu puisqu'elle dit union réelle et souffrance *ontologique*, incompatible avec la transcendance et la plénitude de la béatitude divine ». En revanche, la miséricorde en tant qu'elle est une « "compassion amicale" est formellement attribuable à Dieu en raison de cet Amour infini qui aime l'homme comme un ami aime son ami », conclut l'auteur¹⁵⁰⁹. C'est dire aussi que notre amour ou nos refus L'atteignent infiniment, et que nous ne pouvons réparer l'offense qu'en *offrant* « un amour plus beau et plus profond que celui qui a été brisé »¹⁵¹⁰. C'est dans cette ligne que nous pouvons comprendre le fondement ontologico-théologique de l'acte d'offrande de Thérèse. En tant que réponse d'Amour à l'Amour de Jésus pour elle, c'est une voie de réparation des blessures d'amour que nous ne cessons de Lui infliger, c'est le don de sa personne pour essayer de Le consoler de toutes nos offenses incessantes, c'est vouloir Lui rendre, autant que faire se peut, Amour pour Amour, en lieux et

¹⁵⁰⁴ B. SESBOUÉ, *Jésus-Christ dans la tradition de l'Église*, coll. « Jésus et Jésus-Christ » 17, Paris, Desclée, 1982, p. 128 ; cité par I. MARCIL, « La kénose du Christ chez Thérèse... », *art. cit.*, p. 513.

¹⁵⁰⁵ Nestorius fut condamné par le Concile d'Éphèse en 431 parce qu'il affirmait que les deux natures du Christ possédaient leur individualité propre.

¹⁵⁰⁶ B. BRO, *La gloire et le mendiant*, *op. cit.*, p. 162. Et l'auteur de conclure : « Si la mendicité de Dieu [qui « réclame notre amour », selon les affirmations réitérées de Thérèse] exprime l'essentiel du christianisme, c'est au nom de l'amour et de ce qui est l'essence même de l'amour à l'état parfait : le besoin de réciprocité » (*ibid.*).

¹⁵⁰⁷ J. CLAPIER, « *Aimer jusqu'à mourir...* », *op. cit.*, pp. 416-417. Voir aussi son chapitre 8, aux pp. 389 et suiv.

¹⁵⁰⁸ B.-M. SIMON, « Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et la théologie de la Rédemption », *VT 127*, vol. 32 (juillet 1992), p. 413.

¹⁵⁰⁹ *Ibid.*

¹⁵¹⁰ *Ibid.*, p. 415. Voir encore M.-B. BORDE, « Un Dieu souffrant ? Immutabilité et théologie affective du Dieu vivant. Perspectives thomistes dans un débat contemporain », in : *Le mystère du mal, péché, souffrance et rédemption*, coll. « Recherches carmélitaines » 2, Toulouse, Éd. du Carmel, 2001, pp. 261-275 ; et M.-B. BORDE, « La contribution de Thérèse au débat contemporain de la théologie trinitaire », in : D. CHARDONNENS, Ph. HUGO (dir.), *L'apport théologique de sainte Thérèse...*, *op. cit.*, p. 172.

place de tous les autres qui se refusent à L'aimer. Enfin, c'est aller au-delà d'une perspective anselmienne, caricaturée et en vogue du temps de Thérèse, qui l'évoque peut-être indirectement en parlant de la « Justice *sévère* »¹⁵¹¹.

9) Thérèse et le salut des âmes, dans et par la souffrance rédemptrice

La souffrance est une thématique fondamentale chez Thérèse. Sa théologie est *narrative* et *autobiographique*¹⁵¹², et elle dit avoir « beaucoup souffert »¹⁵¹³. Nous savons pourquoi, parce qu'elle en a donné *in extremis* la raison : « Jamais je n'aurais cru qu'il était possible de tant souffrir ! jamais ! jamais ! Je ne puis m'expliquer cela que par les désirs ardents que j'ai eu de sauver des âmes »¹⁵¹⁴. Réellement donc, la souffrance peut sauver des âmes. Toutefois, il faut préciser que, « ce n'est pas, bien entendu, la souffrance en soi qui a un pouvoir rédempteur, mais bien l'amour du Christ agissant en nous [et] auquel répond notre amour », résume l'écrivain Ouellette¹⁵¹⁵. Les souffrances de Thérèse, comme les nôtres, « n'ont d'autre sens que d'être reliées au Christ », précise l'auteur canadien¹⁵¹⁶. C'est la raison pour laquelle Thérèse évoque souvent la souffrance dans sa dimension purificatrice, et

¹⁵¹¹ Cf. LT 197, *op. cit.*, en note. Saint Anselme « estime que dans la Rédemption il ne s'agit pas d'abord et avant tout de restaurer l'amitié avec Dieu mais de réparer l'offense faite à sa Majesté ». Mais de là à dire que « le Christ [a] enduré à la place des pécheurs le châtement mérité par l'humanité coupable », il n'y a qu'un pas, franchi par certains théologiens catholiques (cf. B.-M. SIMON, « Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et la théologie de la Rédemption », *art. cit.*, pp. 337-338).

¹⁵¹² F.-M. LÉTHEL, « "Au sommet de la montagne de l'amour"... », *art. cit.*, p. 431.

¹⁵¹³ Voir Ms A, 33v° ; Ms A, 82r° ; Ms C, 4v° ; LT 182, 2v° ; CJ 4.6.2 ; CJ 31.7.13 ; CJ 15.8.1 et CJ 5.9.3.

¹⁵¹⁴ CJ. 30.9.

¹⁵¹⁵ F. OUELLETTE, *Autres trajets avec Thérèse de Lisieux*, *op. cit.*, p. 102. Cette souffrance trouve son analogue premier chez le Christ, dont la souffrance ne fut pas « une *condition* de la Rédemption, mais bien une *conséquence* de la mission qu'il avait acceptée » de prendre sur Lui le péché originel, en *acceptant* « les conséquences en lui, les souffrances possibles, afin de recevoir pleinement la nature humaine avec tous ses effets » (*ibid.*).

¹⁵¹⁶ « [...] à l'instant de sa plus grande souffrance, alors que la Rédemption s'accomplit pour nous, que sa mort est proche pour notre salut. Par la souffrance acceptée, nous nous conformons au Christ dans l'affirmation la plus vulnérable de sa propre humanité. Jamais le Christ n'a peut-être été plus profondément humain qu'à Gethsémani, plus profondément Fils de Dieu qu'en assumant dans l'obéissance sa vulnérabilité d'humain. Mais nous n'avons pas non plus d'autre voie pour nous *transformer* en Dieu que d'être purifiés dans nos sens et dans notre esprit selon le degré d'union que Dieu nous réserve. Jean de la Croix a très bien exprimé ce mystère de la souffrance dans sa *Vive Flamme d'amour*. L'attachement de Thérèse de Lisieux à la souffrance, si scandaleux en apparence, ne saurait être compris d'une autre façon » (F. OUELLETTE, *Je serai l'amour, trajets avec Thérèse de Lisieux*, *op. cit.*, p. 238 ; nous soulignons).

identificatrice au Christ¹⁵¹⁷, mais plus encore dans sa portée salvifique. En tant que vécue dans l'Amour et avec le Christ, la souffrance sauve des âmes et est co-rédemptrice. Saint Thomas a donné le fond doctrinal de cette vérité – que nous rapporte le père Simon.

« Le Christ, en souffrant, par charité et par obéissance, a offert à Dieu quelque chose de plus grand que ne l'exigeait la compensation de toutes les offenses du genre humain : 1) à cause de la grandeur de la charité, en vertu de laquelle il souffrait ; 2) à cause de la dignité de la vie qu'il donnait comme satisfaction, car c'était la vie d'un Homme-Dieu ; 3) à cause du nombre de ses souffrances et de l'acuité de sa douleur. Et voilà pourquoi la passion du Christ a été une satisfaction non seulement suffisante, mais surabondante pour les péchés du genre humain. »
(saint Thomas D'AQUIN, III^a, Q. 48, a. 2, cité in : B.-M. SIMON, « Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et la théologie de la Rédemption », *VT 126, art. cit.*, p. 345, note 52).

De facture ancienne,¹⁵¹⁸ la préoccupation de sauver des âmes émerge véritablement en deux temps chez Thérèse. D'abord, il y a la « grâce de Noël », qui fit d'elle « un pêcheur d'âmes ». Cette expérience spirituelle plus personnelle fut "complétée", ou pour mieux dire, elle trouva sa prolongation dans une autre grâce, non moins singulièrement intense mais plus altruiste, du fait qu'elle fut tournée vers les âmes et non plus vers elle-même. En effet, une image de Jésus crucifié l'éveille, en juillet 1887, à un apostolat concret, inauguré par la conversion aussi soudaine qu'inespérée de son « premier enfant »¹⁵¹⁹. Jusqu'à la fin de sa vie, Thérèse demeurera zélée dans l'engagement apostolique ; sans tomber dans "l'angoisse du salut des âmes", mais sans non plus en nier l'urgence extrême. La genèse de son désir ardent de sauver des âmes récalcitrantes est contemporaine de celui de *consoler* Jésus de l'ingratitude des âmes, en les *sauvant*¹⁵²⁰, c'est-à-dire en les Lui *ramenant*¹⁵²¹. C'est ainsi, au reste, que nous édifions aussi la communion des saints, nous offrant du coup une option sérieuse pour notre propre sanctification, puisque la sainteté n'est pas une réalité individuelle mais communautaire avant tout, comme nous le rappelle le père de la Trinité : « Nul ne mérite ni se sauve sans concourir au salut de ses frères. Plus une âme est sainte, plus ses souffrances

¹⁵¹⁷ Le père de Saint Chamas a étudié systématiquement le trinôme souffrance-passion-martyre (L. de SAINT-CHAMAS, *Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Dieu à l'œuvre, op. cit.*, pp. 311-392).

¹⁵¹⁸ Sa famille « partageait le sens missionnaire puissant qui animait l'Église catholique dans la seconde moitié du XVIII^e [... à travers, notamment] l'offrande de sacrifices et de prières pour la conversion des pécheurs. Depuis son plus jeune âge, la petite Thérèse fut "sensibilisée" (*contagiata*) à cette passion [...]

 » (L. E. BOLIS, « S. Teresa di Lisieux, un'"esistenza teologale" », *art. cit.*, p. 83).

¹⁵¹⁹ Nous renvoyons le lecteur à la seconde section du premier chapitre, qui parle de la grâce de Noël et de la seconde grâce de juillet 1887, par laquelle Thérèse fut sensibilisée au sort du criminel Pranzini (*Ms A, 46r^o*).

¹⁵²⁰ Thérèse reprit à son compte cette exclamation hardie du Père Pichon – dont nous avons déjà parlé et qui lui insuffla bon nombre de ses audacieuses pensées : « Faut-il beaucoup vous [les filles Martin] plaindre ici-bas, quand là-haut les anges vous félicitent et les saints vous envient. C'est votre couronne d'épines qui les rend jaloux. Aimez donc ses piqûres [moqueries dirigées contre leur père] comme autant de gages d'amour du divin époux". [Sans compter que ...] Jésus sera si consolé !... » (*LT 120, 1v^o* à Céline, 23 septembre 1890). Ou encore : « [...] ne perds aucune des épines que tu rencontres tous les jours ; avec une d'elles tu peux sauver une âme ! » (*LT 93, v^o* à Marie Guérin, 14 juillet 1889) ; « [...] ramasser une épingle par amour peut convertir une âme. Quel mystère !... Ah ! C'est Jésus qui peut seul donner un tel prix à nos actions, aimons-le donc de toutes nos forces... » (*LT 164, 2v^o*, *op. cit.*).

¹⁵²¹ Cf. *RP 4, 3v^o*, *Jésus à Béthanie, op. cit.* et *Ms C, 35v^o-36r^o*.

sont non seulement purificatrices mais encore rédemptrices. Deux dons nous ont été faits : non seulement celui de croire au Christ, mais encore celui de souffrir en union avec Lui pour le salut du monde (*Ph 1*, 29) »¹⁵²².

Le thème du Salut des âmes est fondamental chez Thérèse, mais sa récurrence est encore plus nette dans le couple d'années 1889-1890¹⁵²³. Il apparaîtra plus sporadiquement et incidemment par la suite, tout en demeurant l'essentiel de sa mission au Carmel et la raison majeure de son entrée dans cet ordre, selon son propre aveu :

« [...] je l'ai déclaré aux pieds de Jésus-Hostie, dans l'examen qui précéda ma profession [le 2 septembre 1890¹⁵²⁴] : "Je suis venue pour sauver les âmes et surtout afin de prier pour les prêtres." Lorsqu'on veut atteindre un but, il faut en prendre les moyens ; Jésus me fit comprendre que c'était par la croix qu'Il voulait me donner des âmes et mon attrait pour la souffrance grandit à mesure que la souffrance augmentait. Pendant 5 années cette voie fut la mienne mais à l'extérieur, rien ne traduisait ma souffrance d'autant plus douloureuse que j'étais seule à la connaître. Ah ! quelle surprise à la fin du monde nous aurons en lisant l'histoire des âmes !... qu'il y aura de personnes étonnées en voyant la voie par laquelle la mienne a été conduite !... » (*Ms A*, 69v^o-70r^o).

10) Thérèse et le mérite

Le mérite est une autre vaste problématique qui dépasse largement le cadre de notre modeste étude. Thérèse ne relègue pas ce terme mais elle y recourt en le chargeant d'un sens qui lui est propre et qui s'inscrit dans ses axes de pensées à elle.

Une certaine lecture de ses écrits pourrait donner à croire qu'elle se mit en dissonance avec la fondatrice du Carmel, qui écrivait : « Coûte que coûte, Seigneur, ne me laissez pas plus longtemps paraître devant vous les maines vides, puisque vous devez mesurer le salaire

¹⁵²² Ph. DE LA TRINITÉ, *La rédemption par le sang*, op. cit., p. 117. « La progression de l'homme vers Dieu ne peut être circonscrite au seul sujet en voie de salut et de déification. Elle suppose une attitude résolument *philanthropique*, à l'image de la *philanthrôpia* divine, un essor nécessairement altruiste, bien au-delà de la sphère existentielle immédiate » (J. CLAPIER, « *Aimer jusqu'à mourir...*, op. cit., p. 349). À propos de la communion des saints, le père Balthasar utilise une très belle image : « Le résultat [en] est un partage parfait de tous les biens, de toutes les grâces et de toutes les propriétés, avec une sauvegarde parfaite des personnes et des missions individuelles. [...] C'est comme un courant sanguin qui passe à travers tous, et qui leur donne une parenté de sang » (H. U. von BALTHASAR, *Histoire d'une mission...*, op. cit., p. 159).

¹⁵²³ Cf. *LT* 83, 94, 95, 96, 101, 108, 109, 110, 119, 120, 122, etc.

¹⁵²⁴ Ce souhait de sauver des âmes figurait sur son billet de profession (*Pri 2*, op. cit., 8 septembre 1890). Car « une carmélite qui ne serait pas apôtre s'éloignerait du but de sa vocation et cesserait d'être fille de la séraphique sainte Thérèse [d'Avila] qui désirait donner mille vies pour sauver une seule âme » (*LT* 198 à l'abbé Bellière, 21 octobre 1896). Aussi Thérèse priait-elle sa Mère : « apprenez-moi à sauver les âmes afin que je devienne une vraie carmélite » (*Pri 5*, 3v^o, *Fleurs Mystiques*, op. cit.). Cf. aussi l'annexe n° 4, intitulée « La fin de l'ordre du Carmel ».

sur les œuvres »¹⁵²⁵. En réalité, Thérèse a inversé la perspective. Ou plutôt, elle rappelle comment les choses sont en vérité : Dieu ne jauge pas le salaire de nos œuvres, mais c'est nous, en fait, qui avons tendance à soupeser nos œuvres et à les Lui présenter comme autant d'hameçons pour nous mériter le Salut. Pour le dire avec le père De Meester,

« Souvent, [Thérèse] a constaté, à son époque et dans son milieu, une certaine mentalité d'assurance en face du "mérite", un certain esprit de propriétaire, de comptable spirituel, de calcul. Elle veut sortir de plus en plus de tout climat de commerce, bannir de son cœur toute ombre d'égoïsme et rendre hommage à la pure miséricorde divine. Ainsi elle s'approche de la conception saine du mérite, qui est un don que Dieu veut mettre dans nos mains. Comme dit le Concile de Trente (Décret sur la Justification, chap. XVI, Dz 810) : "La bonté de Dieu à l'égard des hommes est si grande qu'elle veut que ce qui est un don de lui soit notre mérite." »
(C. DE MEESTER, *L'"Histoire d'une âme"...*, op. cit., p. 350, note 18).

Prétendre que Dieu attend de nous quelque chose qui nous mériterait le Salut, c'est mettre des limites humaines à sa générosité, et l'enfermer dans nos schémas circonscrits. Thérèse nous rappelle que le Salut est gratuit et que nul ne le mérite ; à commencer par elle-même, à qui Dieu épargna de connaître une vie de péchés. Cet état de fait ne supprime pas la haute valeur de notre agir. Thérèse le prouve dans deux attitudes indissolublement conjointes et s'expliquant l'une par l'autre. Elle sait que ses bonnes actions, accomplies avec la grâce de Dieu, lui méritent réellement le Ciel. Cependant, d'une part, elle ne veut pas s'en prévaloir et espérer, grâce à elles, obtenir le Ciel pour récompense. Ceci parce que, d'autre part, elle veut les offrir à celles et ceux qui se présenteront devant Dieu « les mains vides ». Ses mérites sont ceux du Christ¹⁵²⁶, qui nous en remplit les mains en agissant en nous lorsque nous oeuvrons par Amour. Par suite, nous ne pensons pas qu'il faille prétendre, avec J.-M. Martin, que, « sans nier la réalité du mérite de collaboration, Thérèse abandonne la théologie de la distribution des grâces et de l'application des mérites pour une théologie de la communion »¹⁵²⁷ ; non plus qu'elle soit – de l'avis du père De Meester – « parvenue de ses propres forces à rejeter cette notion – sans toutefois en venir à une nouvelle formulation – pour vouloir dépendre totalement et uniquement de la seule miséricorde divine »¹⁵²⁸. Le concept de mérite est tout à fait acceptable – même pour Thérèse –, pourvu que l'on respecte

¹⁵²⁵ Thérèse D'AVILA, *Vie par elle-même*, chap. XXI.

¹⁵²⁶ Thérèse le savait pertinemment : « Jésus a dit à la Bienheureuse Marguerite Marie : "Une âme juste a tant de pouvoir sur mon cœur qu'elle peut en obtenir le pardon pour mille criminels" [Cependant,] ... ce ne sont pas nos mérites, mais ceux de notre époux qui sont les nôtres que nous offrons à notre Père qui est dans les Cieux [...] » (*LT 129*, r° à Céline, 8 juillet 1891).

¹⁵²⁷ J.-M. MARTIN, *Trajectoire de sanctification...*, op. cit., p. 99.

¹⁵²⁸ C. DE MEESTER, *Dynamique...*, op. cit., p. 476. Voir aussi G. DUMEIGE, *La Foi catholique*, Paris, Éd. de l'Orante, 1993, n° 554-581. Par ailleurs, le Cardinal Cottier signale que « ce sont des phrases de l'*Acte d'offrande à l'Amour miséricordieux* qui ont été choisies pour conclure l'exposé de la doctrine catholique du mérite » dans le n° 2011 du *Catéchisme de l'Église Catholique* (G. COTTIER, Préface, in : D. CHARDONNENS, Ph. HUGO (dir.), *L'apport théologique de sainte Thérèse ...*, op. cit., Préface, p. 11).

la formulation catholique classique de la doctrine du mérite, remontant à saint Thomas. Celle-ci enseigne, d'une part, que la *correspondance* « entre le mérite et la récompense » *repose* « sur une libre disposition de l'amour divin », et d'autre part, que la « charité surnaturelle dans l'homme est le principe de tout "mérite" »¹⁵²⁹. Autrement dit, le mérite se confond avec la grâce et la gratuité de l'Amour incommensurable de Dieu¹⁵³⁰. Car « entre Dieu et sa créature il ne peut être question de *justice commutative* », mais seulement de justice distributive, dont « la miséricorde [de Dieu] est le fondement »¹⁵³¹.

11) Thérèse et son « épreuve contre la foi »¹⁵³²

Nous touchons incidemment cette thématique assez souvent pour en dire encore un petit mot, en laissant le dernier aux experts sur la question.

Nous pensons que Thérèse ne vit pas une épreuve ordinaire, et qu'elle n'est pas à rapprocher de celle de son maître Jean de la Croix. Ainsi, observe sœur Hausman, Thérèse n'emploie pas « le vocabulaire sanjuaniste » pour exprimer « sa déréluction », mais parle de « nuit du néant », de « nuit profonde de l'âme », ou bien elle recourt à l'« hapax » de la « nuit de la foi »¹⁵³³. En fait, Thérèse nous semble avoir vécu de *l'intérieur* les méfaits de l'athéisme. Nous nous rangeons derrière l'écrivain Maurice Bellet qui pense que « ce n'est pas la foi éprouvée, c'est, pour la conscience qu'elle en a, la perte de la foi ». C'est-à-dire que « l'athéisme [...] pénètre chez Thérèse [... qui expérimente la même chose que] tant de chrétiens qui *éprouvent* la perte de leur foi »¹⁵³⁴. Il s'ensuit, selon Jean Clapier, que « l'épreuve de la foi est la fruition théologale et l'aboutissement existentiel logique de l'offrande à l'amour ». De fait, poursuit-il, si cette « épreuve intérieure [est] des plus

¹⁵²⁹ H. U. von BALTHASAR, *Histoire d'une mission...*, *op. cit.*, p. 207, qui réfère à saint Thomas D'AQUIN, *Somme théologique*, I^a II^{ae}, Q. 114, a. 4c.

¹⁵³⁰ Par exemple, Thérèse fait dire à Marie-Madeleine : « [...] Moi pauvre pécheresse / Je n'ai pas mérité / L'ineffable tendresse / De votre intimité » (RP 4, 2r^o, *Jésus à Béthanie*, *op. cit.*).

¹⁵³¹ Saint Thomas d'AQUIN, *Somme théologique*, I^a, Q. 21, a. 4 ; cité par Ph. DE LA TRINITÉ, « De saint Thomas d'Aquin à sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, Consonances doctrinales », *art. cit.*, p. 382.

¹⁵³² Ms C, 31r^o et CJ 3.7.5.

¹⁵³³ N. HAUSMAN, *Thérèse de Lisieux, Docteur de l'Église*, *op. cit.*, p. 178, note 25. Lire aussi, N. HAUSMAN, « Thérèse de Lisieux, l'épreuve contre la foi, l'espérance en l'amour », in : J. BEAU (éd.), *Thérèse de Lisieux, docteur de la vérité*, Cahiers de l'École cathédrale 78, Parole et Silence, 2007, pp. 125-140.

¹⁵³⁴ M. BELLET, *Thérèse et l'illusion...*, *op. cit.*, p. 69, et déjà J.-F. SIX, *Lumière de la nuit. Les 18 derniers mois de Thérèse de Lisieux*, *op. cit.* Voir aussi, dans le même sens, M. FROHLICH, « Desolation and Doctrine in Thérèse of Lisieux », *Theological Studies* 61-2 (June 2000), pp. 261-279.

oppressantes au plan existentiel [...] au plan théologal, [elle] se présente comme une vive participation au mystère d'où procède sa propre offrande : l'oblation pascalle du Christ »¹⁵³⁵. En sorte que, note monsieur Destrempe, la possibilité d'un au-delà se dérochant chez Thérèse, elle se réjouissait néanmoins de « cette privation d'espérance au nom de son amour pour Jésus et pour les autres »¹⁵³⁶. Enfin, nous reconnaissons, à la suite de Victor Sion, et plus récemment de Claude Boureille, que cette épreuve conserve un rôle purificateur¹⁵³⁷. À travers elle, Thérèse a vu sa foi se détacher de toute dimension sentimentale et émotionnelle, soit finalement de tout un imaginaire colporté par le milieu dans lequel elle vivait¹⁵³⁸.

Disons pour conclure que nous ne rejoignons pas les auteurs qui, comme le père Bro notamment, et que nous citons, estiment que l'« on devrait plutôt parler d'épreuve de l'espérance »¹⁵³⁹. Les démons ont la foi, ils n'ont pas l'espérance. La lumière de Dieu n'est plus pour eux objet de désir, ils n'attendent plus rien d'elle. Pour le croyant, poursuit l'auteur, non seulement la lumière de Dieu est un bien, mais elle est *désirable* pour lui, parce qu'elle le sauve. C'est là où Thérèse est éprouvée : elle a l'impression de ne plus avoir de désirs »¹⁵⁴⁰. Selon eux, le sens du Ciel s'est obscurci¹⁵⁴¹ chez Thérèse ; ce qui est vrai. On a enfin lu que ses *doutes*, dont nous nions, pour notre part, la présence chez elle, « ne [portèrent] pas sur l'existence de Dieu ni sur la présence de Jésus dans sa vie, mais sur la réalité d'une vie future »¹⁵⁴², sur laquelle porte l'espérance. Au bout du compte, nous pensons qu'il faut tenir ensemble l'épreuve de la foi et de l'espérance chez elle : Thérèse éprouve la privation de la

¹⁵³⁵ J. CLAPIER, « *Aimer jusqu'à mourir...*, op. cit., p. 273, à la suite du père De Meester. Quant à la question de savoir pourquoi cette épreuve de purification suit le mariage spirituel, nous répondons sous la garantie du même auteur que si, « du moment où l'âme est entrée dans l'union de transformation ou mariage spirituel, il n'est plus question, à proprement parler, de purification morale », il est avéré que « dans la vie spirituelle, le concept de purification déborde le seul plan moral. Il recouvre aussi le sens du nécessaire et incessant perfectionnement de l'âme dans l'amour, de l'affinement de la saisie de l'âme par Dieu et de Dieu par l'âme » (*ibid.*, p. 311).

¹⁵³⁶ S. DESTREMPE, *Thérèse de Lisieux...*, op. cit., p. 368. Et comme le signale justement le père Six, si Thérèse « ne ressent plus rien, sa vie mystique, elle, est à son plus haut sommet » (J.-F. SIX, *Thérèse de Lisieux. Son combat spirituel, sa voie*, Paris, Seuil, 1998, pp. 286 et suiv.).

¹⁵³⁷ Sans pour autant que son « épreuve contre la foi » s'apparente à « la première expérience de Thérèse avec la nuit, la nuit typique de l'esprit, [qui] visait une purification radicale de l'amour-propre (1890-1893) [et qui] comportait [directement] une dimension morale : opérer un libre décentrement de soi ou un évidement du cœur par la grâce de l'abandon » (J. CLAPIER, « *Aimer jusqu'à mourir...*, op. cit., p. 312).

¹⁵³⁸ Thérèse a vécu une certaine « déprise de Dieu, [par laquelle] l'âme cesse d'être le jouet de fascinations de l'imaginaire » (Cl. BOUREILLE, *De Thérèse Martin à Thérèse de Lisieux...*, op. cit., p. 84 ; voir aussi p. 82).

¹⁵³⁹ B. BRO, *Thérèse de Lisieux...*, op. cit., p. 181. Peut-être, en effet, était-elle trop attachée au Ciel, où elle espérait retrouver bien vite "son Jésus" ; peut-être encore que sans cette épreuve elle n'eut pas désirer « passer son Ciel à faire du bien sur la terre » (*CJ 18.7.1*, op. cit.) ? Nous précisons que ce ne sont que des hypothèses et que nous ne les avons pas approfondies.

¹⁵⁴⁰ *Ibid.*, p. 183. Et de fait elle n'en a plus, si ce n'est « celui d'aimer Jésus et de le faire aimer ».

¹⁵⁴¹ Le père RUSSEL parle de « darkening of her sense of heaven » (K. RUSSEL, « Is Therese of Lisieux really a modern saint ? », art. cit.). Il s'agit alors d'une *pure faith* (*ibid.*), comme il y a l'amour pur. Car « la lumière de Dieu est expérimentée comme une nuit (*darkness*) ; [comme] la plénitude de la réalité divine l'est en tant que néant ("No-Thing" at all) » (*ibid.*).

¹⁵⁴² P. DESCouvEMONT, *Guide de lecture...*, op. cit., p. 324.

foi comme celle de l'espérance. Elle partage l'expérience des matérialistes, tout en conservant la foi et l'espérance ; elle n'a jamais cessé d'avoir confiance, comme elle a toujours voulu croire¹⁵⁴³, et comme elle s'est raccrochée jusqu'au bout à tous les saints. Seulement, elle en a perdu la jouissance sensible ; sa foi et son espérance n'ont plus la même saveur : elle vit de la charité toute pure.

¹⁵⁴³ Cf. : *Ms C*, 7v^o : « Lorsque je chante le bonheur du Ciel, l'éternelle possession de Dieu, je n'en ressens aucune joie, car je chante simplement ce que *je veux croire* ».

Bibliographie

1. Les écrits de Thérèse de Lisieux et les sources thérésiennes

1. Nouvelle Édition du Centenaire (= NEC), 8 vol., Paris, Cerf/DDB, 1992 :
 - a. *Manuscrits autobiographiques de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus*, éd. en fac-similés des manuscrits et d'une lettre de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus par le P. François de Sainte-Marie, OCL, Carmel de Lisieux, 1956.
 - b. *La Première « Histoire d'une Âme » de 1898. Texte intégral des onze premiers chapitres, dans la version de Mère Agnès de Jésus.*
 - c. *Correspondance générale. T. 1 : 1877-1890*, 2^{ème} éd. revue et corrigée.
 - d. *Correspondance générale. T. 2 : 1890-1897*, 2^{ème} éd. revue et corrigée.
 - e. *Poésies.*
 - f. *Récréations pieuses – Prières.*
 - g. *Derniers Entretiens avec ses sœurs, Mère Agnès de Jésus, sœur Geneviève, sœur Marie du Sacré-Cœur et Témoignages divers*, 2^{ème} éd. revue et corrigée.
 - h. *Dernières paroles. Toutes les paroles recueillies pendant les six derniers mois – Synopse des quatre versions des Derniers Entretiens de Mère Agnès de Jésus – Variantes des « Derniers entretiens et témoignages divers ».*
2. *Oeuvres complètes. Textes et Dernières paroles*, Paris, Cerf/DDB, 1992, 1 vol. (= OC).
3. DE MEESTER, Conrad, *L'"Histoire d'une âme" de Thérèse de Lisieux, selon la disposition originale des autographes*, Moerzeke (Belgique), Carmel-EdiT, 2001² (1999).
4. Correspondance générale (= CG) :
 - a. 1877-1890, Édition critique du Centenaire, Paris, Cerf/DDB, 1972.
 - b. 1890-1897, Édition critique du Centenaire, Paris, Cerf/DDB, 1974.
 - c. *Conseils et souvenirs recueillis par sœur Geneviève de la Sainte Face*, coll. « Foi vivante » 149, Paris, Cerf, 1996² (1979) (= CSG).
 - d. *Conseils et souvenirs relatés par sœur Marie de la Trinité*, publiés dans VT 73, pp. 55-68 et VT 77, pp. 47-80 (= CSM).
 - e. *Correspondance familiale 1863-1877. Zélie Martin, Mère de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus*, OCL, 1958.
5. *Procès de béatification et de canonisation de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face : I, Procès informatif ordinaire*, Rome, Éd. Teresianum, 1973.

6. *Procès de béatification et de canonisation de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face : II, Procès apostolique*, Rome, Éd. Teresianum, 1976.

7. Bibliographies :

- a. Monique-Marie, sœur, « Tables générales 1961-1995, Auteurs, Matières, Bibliographies concernant Thérèse », VT 36 (janvier 1996 - n° 141), pp. 7-75.
- b. SAINT CHAMAS, Loys de, « Bibliographie thérésienne (1898-1997) », in L. de SAINT CHAMAS, *Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Dieu à l'œuvre*. Publication de la thèse « Vous ferez mes œuvres ». *Étude d'exégèse de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus*, Venasque, Éd. du Carmel, 1998, pp. 501-616.
- c. Bibliographia Internationalis Spiritualitatis, Pontificio Istituto Spiritualitatis O.C.D. edita. Roma, Edizioni del Teresianum, jusqu'en 2002.
- d. Bibliographia Carmelitana Annualis, Roma, Edizioni Carmelitane, jusqu'en 2005.

2. Documents de la tradition et dictionnaires

BENOÎT XV, « Décret sur l'héroïcité des vertus pour la Béatification et la Canonisation de la Vénérable Servante de Dieu, sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus », VT 92 (octobre 1983), pp. 265-274.

BOUYER, Louis, *Dictionnaire théologique*, Paris, Desclée, 1963, au vocable « kénose ».

BRUGUÈS, Jean-Louis, Mgr, *Précis de théologie morale générale*, tome 2 « Anthropologie morale », volume 2, Paris, Éd. Parole et Silence, 2003.

CONCILE ŒCUMÉNIQUE VATICAN II, *Constitutions, Décrets, Déclarations, Messages*, Paris, Centurion, 1989.

DUMEIGE, Gervais, *La Foi catholique*, Paris, Éd. de l'Orante, 1993.

IRÉNÉE, de Lyon, *Contre les hérésies. Dénonciation et réfutation de la gnose au nom menteur*, coll. « Sources Chrétiennes » n° 210, Livre III, tome I, *Introduction, notes justificatives, tables*, Paris, Cerf, 1974.

JEAN-PAUL II, *Divini amoris scientia*, Paris, Pierre Téqui éditeur, 1997.

JEAN-PAUL II, *Tertio millennio adveniente*, Paris, Éd. École cathédrale/Parole et Silence, 2001.

MOURAL, Isabelle et MILLET, Louis, *Petite encyclopédie philosophique*, Paris, PUF/Mame, 1993, au vocable « mélancolie ».

THOMAS, d'Aquin, *Somme théologique*, Paris, Cerf, 1984.

3. Ouvrages, articles et colloques sur Thérèse

3.1. Ouvrages sur Thérèse

ARMINJON, Blaise, *Thérèse et l'au-delà*, Paris, DDB, 1996² (1980).

BALTHASAR, Hans Urs von, *Thérèse de Lisieux. Histoire d'une mission*, Paris, Éd. MediasPaul, 1972.

BELLET, Maurice, *Thérèse et l'illusion*, Paris, DDB, 1998.

BOUREILLE, Claude, *De Thérèse Martin à Thérèse de Lisieux. Devenir soi*, Paris, Éd. de Paris, 2005.

BOUYER, Louis, *Femmes mystiques féminines*, Paris, Cerf, 1989. Un chapitre est consacré à sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus de la Sainte-Face.

BRO, Bernard, *La gloire et le mendiant*, Paris, Cerf, 1974.

BRO, Bernard, *Thérèse de Lisieux, sa famille, son Dieu, son message*, Paris, Fayard, 1996.

BRO, Bernard, *Le murmure et l'ouragan. Une femme de génie*, Paris, Fayard, 1999.

CHAIGNE, Louis, *Sainte Thérèse de Lisieux*, coll. « le livre chrétien », Paris, Fayard, 1953.

CLAPIER, Jean, « Aimer jusqu'à mourir d'amour ». *Thérèse et le mystère pascal*, Paris, Cerf, 2003.

CLAPIER, Jean, *Une voie de confiance et d'amour. L'itinéraire pascal de Thérèse de Lisieux*, Paris/Toulouse, Cerf/Éd. du Carmel, 2005.

COMBES, André, Mgr, *Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et la souffrance*, Paris, Vrin, 1948.

COMBES, André, Mgr, *Introduction à la spiritualité de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus*, Paris, Vrin, 1948² (1946).

COMBES, André, Mgr, *Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Contemplation et apostolat*, Paris, Bonne Presse, 1949.

COMBES, André, Mgr, *L'amour de Jésus chez Sainte Thérèse de Lisieux*, Paris, Éd. Saint-Paul, 1951² (1949).

COMBES, André, Mgr, *Sainte Thérèse de Lisieux et sa mission. Les grandes lois de la spiritualité thérésienne*, Paris/Bruxelles, Éd. universitaires, 1954.

DE MEESTER, Conrad, *Les mains vides*, coll. « Foi vivante » 146, Paris, Cerf, 1973. Voir aussi *Les mains vides. Ma pauvreté devint ma richesse*, Paris, Cerf, 1994³ (éd.

entièrement revue et augmentée).

DE MEESTER, Conrad, *Dynamique de la confiance. Genèse et structure de la « voie d'enfance spirituelle » de sainte Thérèse de Lisieux*, Paris, Cerf, 1995² (éd. révisée de 1965).

DE MEESTER, Conrad (dir.) - SALVATICO, Girolamo, *Thérèse de Lisieux. Sa vie, son message*, Paris, Éd. MediasPaul, 1997.

DESCOUVEMONT, Pierre et LOOSE, Helmuth Nils, *Thérèse et Lisieux*, Paris/Montréal, Cerf/Orphelins Apprentis d'Auteuil/OCL/Novalis, 1991.

DESCOUVEMONT, Pierre, *Sainte Thérèse de Lisieux, docteur de l'Église. Guide de lecture*, Paris, Cerf, 1997.

DESCOUVEMONT, Pierre, *Sainte Thérèse de Lisieux et son prochain*, Paris, Cerf, 2003² (1962).

DESTREMPES, Sylvain, *Thérèse de Lisieux et Dietrich Bonhoeffer : Kénose et altérité*, Paris/Montréal, Cerf/Éd. Médiaspaul, 2002.

GAUCHER, Guy, Mgr, *La passion de Thérèse de Lisieux. 4 avril - 30 septembre 1897*, coll. « Études thérésiennes », Paris, Cerf/DDB, 1993⁴ (1971).

GAUCHER, Guy, Mgr, *Histoire d'une vie, Thérèse Martin (1873-1897). Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus de la Sainte Face*, Paris, Cerf/DDB, 1984² (édition revue et corrigée de 1982). Voir aussi 2002⁶.

GONZÁLEZ, Luis Jorge, *Teresa di Lisieux : i limiti umani di una grande santa*, coll. « Spiritualità senza frontiere » 57, Milano, Edizioni Paoline, 2001 (titre original de l'ouvrage : *Psicología de Teresa de Lisieux. Desarrollo humano de una Doctora de la Iglesia*, 2002²).

GRISON, Michel, *Thérèse de Lisieux parmi ses frères les saints*, Paris, Éd. Saint-Paul, 1987.

GUITTON, Jean, *Le génie de Thérèse de Lisieux*, Paris/Lisieux, Éd. de l'Emmanuel/OCL, 1995² (1965).

HAUSMAN, Noëlle, *Frédéric Nietzsche, Thérèse de Lisieux, deux poétiques de la modernité, le feu de l'amour est plus sanctifiant que celui du purgatoire*, Paris, Beauchesne, 1984.

HAUSMAN, Noëlle, *Thérèse de Lisieux, Docteur de l'Église – Entrer dans son œuvre*, Paris, DDB, 2007.

JEAN-PAUL II, *La science de l'amour divin. Thérèse de Lisieux, docteur de l'Église* (lettre apostolique), Paris, Centurion/Bayard/Cerf, 1998.

KEATING, Thomas, *St. Thérèse of Lisieux. A transformation in Christ*, New-York, Lantern

- Books, 2001.
- LAFRANCE, Jean, *Ma vocation c'est l'amour. Thérèse de Lisieux*, Paris/Montréal, Éd. Médiaspaul/Éditions paulines, 1989³ (1985).
- LAURENTIN, René et SIX, Jean-François, *Verse et controverse. Thérèse de Lisieux*, Paris, Beauchesne, 1973.
- LÉONARD, André-Mutien, Mgr, *Par la confiance et l'amour. Chemin de vie spirituelle avec Thérèse de Lisieux*, coll. « Pâque Nouvelle », Bruxelles, Éd. du Moustier, 2002² (1991).
- LÉTHEL, François-Marie, *Connaître l'amour du Christ qui surpasse toute connaissance. La théologie des saints*, Venasque, Éd. du Carmel, 1989. Le chapitre VI : « Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus », pp. 473-553.
- LÉTHEL, François-Marie, *Théologie de l'Amour de Jésus, Écrits sur la théologie des saints*, Venasque, Éd. du Carmel, 1996. Le chapitre V : « Thérèse de Lisieux et Louis-Marie Grignon de Montfort : deux docteurs pour notre temps », pp. 139-158 et le chapitre VI : « "Le Jésus de l'Amour". Le christocentrisme de Thérèse de Lisieux, à la lumière de la théologie des saints », pp. 159-196.
- LÉTHEL, François-Marie, *L'amour de Jésus. La christologie de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus*, coll. « Jésus et Jésus-Christ » 72, Paris, Desclée, 1997.
- MAÎTRE, Jacques, *L'orpheline de la Bérésina. Thérèse de Lisieux (1873-1897). Essai de psychanalyse socio-historique*, Paris, Cerf, 1995.
- MARIE-EUGÈNE, de l'Enfant-Jésus, *Ton amour a grandi avec moi. Un génie spirituel, Thérèse de Lisieux*, Venasque, Éd. du Carmel, 1987.
- MARIE-EUGÈNE, de l'Enfant-Jésus, *Je veux voir Dieu*, Venasque, Éd. du Carmel, 1998⁸ (1957).
- MARTIN, Jean-Marie, *Trajectoire de sanctification. Thérèse de Lisieux*, Paris, P. Lethielleux, 1988.
- MASSOL, Romain, *Vers la sainteté avec Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus*, Montpellier, L'âme et la vie, 1989² (1971).
- MASSON, Robert, *Souffrance des hommes. Un psychiatre interroge Thérèse de Lisieux*, Versailles, Éd. Saint-Paul, 1997² (1997).
- MEERSCH, Maxence Van der, *La Petite sainte Thérèse*, Paris, Albin Michel, 1997², avec une préface de J. Maître (1947).
- MENVIELLE, Louis, *Thérèse Docteur, racontée par le père Marie-Eugène de L'E.-J., Les clés de la Petite Voie*, Paris/Venasque, Éd. du Carmel/ Éd. Parole et Silence, 1998,

tome II.

MOLINIÉ, Marie-Dominique, *Je choisis tout. La vie et le message de Thérèse de Lisieux*, Paris, CLD, 1992.

MORÉ, Marcel, *La foudre de Dieu*, NRF, Gallimard, 1969, pp. 21-58.

ORNELLAS, Pierre d', Mgr, *Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus*, « Ma folie à moi c'est d'espérer », Paris, Mame/Cerf, 1997² (1996). Voir aussi *Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus – « Le pur amour est-il bien dans mon cœur » ?*, Paris, Éd. Parole et Silence, 2008.

OUELLETTE, Fernand, *Je serai l'amour, trajets avec Thérèse de Lisieux*, Laurent (Québec), Fides, 1997² (1996).

OUELLETTE, Fernand, *Autres trajets avec Thérèse de Lisieux*, Montréal, Fides, 2001, dont le premier article, « Racines spirituelles de Thérèse de Lisieux », est déjà paru sous le titre « Racines spirituelles de Thérèse de Lisieux ou Thérèse de Lisieux et la spiritualité française du XVII^e siècle », in : MARCIL, Ivan (dir.), *Thérèse de Lisieux, cent ans plus tard : son actualité, son influence : actes du colloque de Montréal sur Thérèse de Lisieux, 17-19 octobre 1997*, coll. « Communauté et ministères », Montréal, Bellarmin, 1998.

PERRIER, Dominique, *Thérèse de Lisieux. Une petite fille qui voulait être sainte*, Condé-sur-Noireau, Éd. C. Corlet, 1997.

PETITOT, Louis-Hyacinthe, *Vie intégrale de Sainte Thérèse de Lisieux. Une renaissance spirituelle*, Paris, Éd. de la Revue des Jeunes, 1952² (édition revue et corrigée de 1925).

PHILIPON, Marie Michel, *Sainte Thérèse de Lisieux, une voie toute nouvelle*, Paris, DDB, 1958⁵ (1946).

PIAT, Stéphane-Joseph, *Histoire d'une famille. Une école de sainteté. Le foyer où s'épanouit sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus*, OCL, 1946. Voir aussi la dernière édition de 1997.

PIAT, Stéphane-Joseph, *À la découverte de la voie d'enfance*, Paris, sans éditeur, 1964.

RENAULT Emmanuel, *L'épreuve de la foi. Le combat de Thérèse de Lisieux : avril 1896-30 septembre 1897*, Paris, Cerf, 1991² (1974).

RIDEAU, Émile, *Thérèse de Lisieux, la nature et la grâce*, Paris, Fayard, 1973.

SAINT CHAMAS, Loys de, *Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Dieu à l'œuvre*. [Publication de la thèse « Vous ferez mes œuvres ». Étude d'exégèse de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus], Venasque, Éd. du Carmel, 1998.

SANKALÉ, Louis, Mgr, *Thérèse, dis-nous ton secret, Le Manuscrit B de sainte Thérèse de*

- l'Enfant-Jésus lu aujourd'hui en paroisse...*, Paris, Le Sarment/Fayard, 1998.
- SICARI, Antonio Maria, *La teologia di S. Teresa di Lisieux, Dottore della Chiesa*, Milano, Jaca Book, 1997.
- SICARI, Antonio Maria, *Teresa di Gesù Bambino*, coll. « Profili di santi » 3, Morena (Rome), Edizioni OCD, 2001.
- SION, Victor, *Le réalisme spirituel de Thérèse de Lisieux*, coll. « Foi vivante » 143, Paris, Lethielleux, 1973² éd. revue et corrigée de 1956. Voir aussi 1994³.
- SIX, Jean-François, *La véritable enfance de Thérèse de Lisieux, névrose et sainteté*, Paris, Seuil, 1972.
- SIX, Jean-François, *Thérèse de Lisieux au Carmel*, Paris, Seuil, 1973.
- SIX, Jean-François, *Vie de Thérèse de Lisieux*, Paris, Seuil, 1997² (1975).
- SIX, Jean-François et LOOSE, Helmuth Nils, *Thérèse de Lisieux*, Paris, Le Centurion, 1979.
- SIX, Jean-François, *Lumière de la nuit. Les 18 derniers mois de Thérèse de Lisieux*, Paris, Seuil, 1995.
- SIX, Jean-François, *Thérèse de Lisieux par elle-même. Tous ses écrits de Pâques 1896 (5 avril) à sa mort (30 septembre 1897) suivi de L'épreuve et la grâce*, une présentation de Jean-François Six, Paris, DDB/Grasset, 1996.
- SIX, Jean-François, *Thérèse de Lisieux. Son combat spirituel, sa voie*, Paris, Seuil, 1998.
- VASSE, Denis, *La souffrance sans jouissance ou le martyre de l'amour. Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face*, Paris, Seuil, 1998.
- VILAIN, Max, *Thérèse de Lisieux et nous*, Paris, Éd. P. Lethielleux, 1986.
- ZOFFOLI, Enrico, *Teresa di Lisieux. Tempo ed eternità*, Roma, Edizioni OCD, 1990.

3.2. Articles sur Thérèse

- BLANCHARD, Pierre, « Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et le sens de l'histoire », *VT* 6 (avril 1962), pp. 33-39.
- BOLIS, Luca Ezio, « S. Teresa di Lisieux, un' "esistenza teologale" », *Quaderni Carmelitani* 20 (2003), pp. 65-86.
- BRUGUÈS, Jean-Louis, Mgr, « Thérèse et la vie théologale », in : CHARDONNENS, Denis, HUGO, Philippe (dir.), *L'apport théologique de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, docteur de l'Église. Actes du colloque tenu à l'Université de Fribourg, 26-28 novembre 1998*, coll. « Recherches carmélitaines » 1, Toulouse, Éd. du Carmel,

2000, pp. 187-202.

CHARDONNENS, Denis, « L'Église, communion des saints. L'apport de Thérèse de Lisieux à l'ecclésiologie », in : CHARDONNENS, Denis, HUGO, Philippe (dir.), *L'apport théologique de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, docteur de l'Église. Actes du colloque tenu à l'Université de Fribourg, 26-28 novembre 1998*, coll. « Recherches carmélitaines » 1, Toulouse, Éd. du Carmel, 2000, pp. 203-243.

CLAPIER, Jean, « La foi à l'épreuve du doute, avec Thérèse de Lisieux », *VT 181* (janvier-mars 2006), pp. 75-87.

CLAPIER, Jean, « L'abandon à Dieu selon Thérèse de Lisieux », *La Vie spirituelle* 762 (janvier 2006), pp. 41-48.

COTTIER, Georges, *Préface*, in : CHARDONNENS, Denis, HUGO Philippe (dir.), *L'apport théologique de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, docteur de l'Église*, coll. « Recherches carmélitaines » 1, Toulouse, Éd. du Carmel, 2000, pp. 11-12.

COUESNONGLE, Vincent de, « Vertus d'enfance et de maturité », *VS 366* (octobre 1951), *Enfance et Maturité Spirituelles*, pp. 273-294.

DE MEESTER, Conrad, « Dieu est plus grand que notre Cœur », *Carmel XVI* (1973), *Actualité de Thérèse de Lisieux*, pp. 317-331.

DE MEESTER, Conrad, « Thérèse de Lisieux et son désir de "faire du bien" après sa mort », *Theresianum XLIX* (1998-I), pp. 3-50.

DE MEESTER, Conrad, « Le dominicain Hyacinthe Petitot et sainte Thérèse de Lisieux », in : BAUDRY, Joseph (dir.), *Thérèse et ses théologiens. Actes du colloque de Toulouse, 17-19 novembre 1997*, Versailles/Venasque, Éd. Saint-Paul/Éd. du Carmel, 1998, pp. 67-81.

DESBUQUOIS, Gustave, « Le message de sainte Thérèse. La sainteté, un devoir pour tous et à la portée de tous par l'espérance et l'amour » [publié dans un opuscule chez Spes en 1933], *VT 134* (avril-mai-juin 1994), pp. 87-102.

DESCOUEMONT, Pierre, « Le Père Stéphane Piat. Un franciscain à la découverte de Thérèse », in : BAUDRY, Joseph (dir.), *Thérèse et ses théologiens. Actes du colloque de Toulouse, 17-19 novembre 1997*, Versailles/Venasque, Éd. Saint-Paul/Éd. du Carmel, 1998, pp. 161-180.

DESCOUEMONT, Pierre, « Les petites images de sainte Thérèse de Lisieux », in : CHOLVY, Gérard (dir.), *La sainteté. Actes du Carrefour d'histoire religieuse (9-12 juillet 1998)*, Centre Régional d'Histoire des Mentalités, Université Paul Valéry, Montpellier, 1999, pp. 175-184.

- ENA, Jean-Emmanuel de, « Thérèse, une convertie ? La grâce de Noël 1886 », *Source* [Fribourg] n° 4, vol. XXIII (juillet-août 1997), pp. 181-189.
- FABER, Eva Maria, « Chemin de kénose : la réponse de sainte Thérèse à l'héroïsme de ses contemporains d'après le Père Éric Przywara, s.j. » et, en annexe, « Un plaidoyer pour la petite voie », in : BAUDRY, Joseph (dir.), *Thérèse et ses théologiens. Actes du colloque de Toulouse*, 17-19 novembre 1997, Versailles/Venasque, Éd. Saint-Paul/Éd. du Carmel, 1998, pp. 95-110.
- FERNÁNDEZ, Antonio Vàsquez, « La aventura vital y familiar de Teresita. Personalidad y estilo de Santidad », in : GONZÁLEZ, Emilio José (coord.), *Teresa de Lisieux. Profeta de Dios, Doctora de la Iglesia. Actas del Congreso Internacional* (Salamanca, 30 de noviembre-4 de diciembre de 1998), Salamanca, Ediciones Universidad Pontificia Carmelitas Descalzos, 1999, pp. 97-164.
- FROHLICH, Mary, « Desolation and Doctrine in Thérèse of Lisieux », *Theological Studies* 61-2 (June 2000), pp. 261-279.
- GAUCHER, Guy, Mgr, « Croquis sur Thérèse Martin : l'enfance sainte », *VS* 122 (1970-4), pp. 443-446.
- GAUCHER, Guy, Mgr, « Thérèse Martin et l'affaire Pranzini », *VT* 48 (octobre 1972), pp. 275-286.
- GAUCHER, Guy, Mgr, « Thérèse : La petite voie de sainteté aujourd'hui », *VT* 179 (juillet-août-septembre 2005), pp. 15-30.
- GAYRAL, Louis-François, « Une maladie nerveuse dans l'enfance de Sainte Thérèse de Lisieux », *Carmel* (1959-II), pp. 81-96.
- HAUSMAN, Noëlle, « Thérèse de Lisieux, l'épreuve contre la foi, l'espérance en l'amour », in : BEAU, Jérôme, Mgr (éd.), *Thérèse de Lisieux, docteur de la vérité*, Cahiers de l'École cathédrale 78, Éd. Parole et Silence, 2007, pp. 125-140.
- HELLER, Karin, « Expérience de foi d'après Thérèse de Lisieux. Une relecture de l'interprétation de Balthasar », *Teresianum* LIII [Rome] (2002-I), pp. 109-144.
- HELLER, Karin, « La tâche du théologien à la lumière de l'œuvre de Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, Docteur de l'Eglise », *Teresianum* LIV [Rome] (2003-I), pp. 261-278.
- HENNAUX, Jean Marie, *Le mystère de la vie consacrée, Passion et enfance de Dieu*, coll. « Vie consacrée » 1, Namur, diff. Brepols, 1992. Le chapitre 7, « Pour une théologie de la vie contemplative », pp. 103-124.
- HUGELÉ, Philippe, VENOT-EIFFEL, Éric, ROUSSEAU, Olivier, « L'expérience spirituelle

- et l'évolution psychologique de Thérèse. Essai d'évaluation », in : POIROT, Dominique (dir.), *Thérèse carmélite* (Actes du colloque de Lisieux, 18-22 septembre 1998), Paris, Cerf, 2004, pp. 135-152.
- JEAN, de la Sainte Face (CLAPIER), « L'enfance de sainte Thérèse de Lisieux : chemin de croissance et de guérison et de sainteté », *Carmel LXXV* (1995-I), pp. 79-99.
- JEAN, de la Sainte-Face (CLAPIER), « Thérèse de l'Enfant-Jésus à la découverte de la Sainte Face, in : MARCIL, Ivan (dir.), *Thérèse de Lisieux, cent ans plus tard : son actualité, son influence : actes du colloque de Montréal sur Thérèse de Lisieux, 17-19 octobre 1997*, coll. « Communauté et ministères » 6, Montréal, Bellarmin, 1998, pp. 85-109.
- JOURNET, Charles, « L'Église telle que la pense et la vit sainte Thérèse de Lisieux », *Carmel* (1957-I), pp. 16-27.
- LAFRANCE, Jean, « Le désir de Dieu chez Thérèse de Lisieux », *VT 44* (1971), pp. 25-41.
- LAFRANCE, Jean, « L'épanouissement de la vie divine en sainteté intégrale », *VT 45* (1972), pp. 52-65.
- LALUQUE, Bernard, « Thérèse de Lisieux et la souffrance », *VT 101* (janvier-février-mars 1986), pp. 5-20.
- LAMOUREUX, sœur Françoise-Thérèse, « La "Petite Voie" de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte Face, *Nova et Vetera 2* (avril-mai-juin 1998), pp. 27-56.
- LAMOUREUX, sœur Françoise-Thérèse, « La "docte ignorance" de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face », in : CHARDONNENS, Denis, HUGO Philippe (dir.), *L'apport théologique de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, docteur de l'Église*, coll. « Recherches carmélitaines » 1, Toulouse, Éd. du Carmel, 2000, pp. 117-137.
- LECLERC, Jean, « Sainteté et culture, À propos de l'imaginaire de sainte Thérèse de Lisieux », *Studia Missionalia 35* (1986), *Les saints - Christianisme et les autres Religions*, pp. 99-109.
- LEFÈVRE, Georges, « Justice ou amour », *VT 5* (janvier 1962), pp. 11-17.
- LEFÈVRE, Georges, « Pauvrement et humblement », *VT 6* (avril 1962), pp. 22-32.
- LÉTHEL, François-Marie, « L'amour de Jésus » in : AAVV, *Thérèse de l'Enfant-Jésus. Docteur de l'amour*, Rencontre théologique et spirituelle, « Centre Notre-Dame de Vie », Venasque, Éd. du Carmel, 1990, p. 113-155.
- LÉTHEL, François-Marie, « "Au sommet de la montagne de l'amour". Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus », *VT 127* (juillet-août-septembre 1992), pp. 429-441.
- LÉTHEL, François-Marie, « "aimer Jésus et le faire aimer", le christocentrisme dynamique de

- sainte Thérèse de Lisieux », *Carmel* (1997-4), pp. 38-56.
- LINK, Patrick-Dominique, « Thérèse de Lisieux, Grâce et volonté dans la sanctification d'après les Manuscrits autobiographiques », mémoire de maîtrise en théologie, faculté de théologie catholique, Strasbourg, 1989, publié en *VT 114* (avril-mai-juin 1989) pp. 70-96 ; *VT 115* (juillet-août-septembre 1989), pp. 132-154 ; *VT 117* (janvier-février-mars 1990) pp. 22-34.
- LUCIEN-MARIE, de Saint-Joseph, « La pauvreté spirituelle chez saint Thérèse de L'Enfant-Jésus », *Carmel* (1955-III), pp. 174-193.
- MARCIL, Ivan, « La kénose du Christ chez Thérèse de Lisieux et de la Sainte Face », *Teresianum XLVIII* [Rome] (1997-II), pp. 451-520.
- MARCIL, Ivan, « Thérèse de Lisieux et l'Esprit-Saint », *Teresianum LI* [Rome] (2000-II), pp. 385-413.
- MARIE-EUGÈNE, de l'Enfant-Jésus, « La grâce de Noël chez Thérèse de L'E.-J., *Carmel* (1959-II), pp. 97-116.
- MARIE-EUGÈNE, de l'Enfant-Jésus, « Docteur de la vie mystique », in : *AAvv, Thérèse de l'Enfant-Jésus. Docteur de l'amour*, Rencontre théologique et spirituelle, « Centre Notre-Dame de Vie », Venasque, Éd. du Carmel, 1990, pp. 317-361. On trouvera la même conférence à la fin du second ouvrage cité du même auteur.
- MICHELIN, Étienne, « "La vocation ultime de l'homme est unique, à savoir divine" ». Thérèse de l'Enfant-Jésus au cœur de Vatican II », in : *AAvv, Thérèse de l'Enfant-Jésus. Docteur de l'amour*, Rencontre théologique et spirituelle, « Centre Notre-Dame de Vie », Venasque, Éd. du Carmel, 1990, pp. 73-110.
- MORÉ, Marcel, « Crime et Sainteté », coll. « *Dieu Vivant* » 14, Paris, sans éditeur, 1949, pp. 37-71.
- MOURA, Philippe de, « Approche de la notion de la justice divine chez sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus », *VT 121* (janvier-février-mars 1991), pp. 8-28.
- PEACKAL, Sunny, « An Attempt at theologizing the Doctrine of the Little Thérèse of the Infant Jesus », *Teresianum LIV* [Rome] (2003), pp. 117-160.
- PHILIPPE, de la Trinité « De saint Thomas d'Aquin à sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, Consonances doctrinales », *Teresianum XXV* [Rome] (1974 I-II), pp. 377-397.
- PIAT, Stéphane-Joseph, « Guide des humbles vers la sainteté », *Carmel* (1955-IV), pp. 249-271.
- PINCKAERS, Servais, « L'humilité chez Thérèse de Lisieux : clé herméneutique de la théologie », in : CHARDONNENS, Denis, HUGO, Philippe (dir.), *L'apport*

- théologique de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, docteur de l'Église*, coll. « Recherches carmélitaines » 1, Toulouse, Éd. du Carmel, 2000, pp. 99-115.
- POUPARD, Paul, Cardinal, « Sainte Thérèse, docteur de l'Église », coll. « Culture et foi » (1998), vol. 1, Città del Vaticano, Pontificium Consilium de cultura, pp. 4-13.
- RENAULT Emmanuel, « Thérèse et les observances de la règle », in : POIROT, Dominique (dir.), *Thérèse carmélite* (Actes du colloque de Lisieux, 18-22 septembre 1998), Paris, Cerf, 2004, pp. 135-152.
- RENAULT, Emmanuel, « "Sans aucune illusion". Le regard de Thérèse sur la vie et le monde », *VT 181* (janvier-février-mars 2006), pp. 27-87.
- RIDEAU, Émile, « Ignace de Loyola et Thérèse de Lisieux », *VT 56* (octobre 1974), pp. 255-271.
- SIMON, Bruno-Marie, « Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et la théologie de la Rédemption », *VT 126*, vol. 32 (avril 1992), pp. 333-348.
- SIMON, Bruno-Marie, « Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et la théologie de la Rédemption », *VT 127*, vol. 32 (juillet 1992), pp. 407-428.
- SCHUBIGER, Gian Franco, « Les incomparables parents de la petite Thérèse », in : AA.vv, *Couples saints et bienheureux. Un chemin de sanctification*, Paris, Éd. Parole et Silence, 2004, pp. 127-136.
- SUTTER, Amatus de, « Les dernières découvertes de sainte Thérèse à propos de l'amour du prochain », *Ephemerides Carmeliticae XXIII* [Firenze] (1972-I), pp. 171-183.
- VICTOR, de la Vierge (SION), « *Ma folie à moi, c'est d'espérer*. Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus », *VT 6* (avril 1962), pp. 2-13.
- WILHÉLEM, François-Régis, « "Plus on est faible, sans désirs, ni vertus..." , un apport thérésien à la théologie morale », in : AA.vv, *Thérèse au milieu des Docteurs. Actes du colloque de Venasque*, 19-22 septembre, 1997, coll. « Centre Notre-dame-de-Vie - Théologie, n° 8, Venasque, Éd. du Carmel, 1998, pp. 113-129.
- WILHÉLEM, François-Régis, « Le renouveau mystique contemporain et la question des dons du Saint-Esprit dans la théologie du P. Marie-Eugène », in : AA.vv, *Une figure du XX^e siècle. Le Père Marie-Eugène de l'Enfant-Jésus* (Actes du Colloque du Centenaire 1894-1994), Venasque, Éd. du Carmel, 1995.
- WOLSKI CONN, Joahn, « Thérèse of Lisieux : Far From Spiritual Childhood », *Spiritus: A Journal of Christian Spirituality* 6.1 (2006), pp. 68-89; p. 16/26 sur <http://muse.jhu.edu/journals/spiritus/v006/6.1conn.html>.
- YVER, Louis-Marie, « Le Père Philippe de la Trinité, interprète de Thérèse de Lisieux », in :

BAUDRY, Joseph (dir.), *Thérèse et ses théologiens. Actes du colloque de Toulouse*, 17-19 novembre 1997, Versailles/Venasque, Éd. Saint-Paul/Éd. du Carmel, 1998, pp. 181-209.

ZUAZÙA, Dàmaso, « Un caminito muy recto, muy corto ; un caminito del todo nuevo (Ms C 2v) », in : GONZÀLEZ, Emilio José (coord.), *Teresa de Lisieux. Profeta de Dios, Doctora de la Iglesia. Actas del Congreso Internacional* (Salamanca, 30 de noviembre-4 de diciembre de 1998), Salamanca, Ediciones Universidad Pontificia Carmelitas Descalzos, 1999, pp. 689-705.

3.3. Colloques sur Thérèse

AAvv, *Thérèse de l'Enfant-Jésus. Docteur de l'amour*, Rencontre théologique et spirituelle, Préface de Mgr G. GAUCHER, « Centre Notre-Dame de Vie », Venasque Éd. Carmel, 1990.

AAvv, Centre Notre-Dame de Vie (dir.), *Thérèse au milieu des Docteurs. Actes du colloque de Venasque*, 19-22 septembre, 1997, coll. « Centre Notre-dame-de-Vie - Théologie, n° 8, Venasque, Éd. du Carmel, 1998.

BAUDRY, Joseph (dir.), *Thérèse et ses théologiens. Actes du colloque de Toulouse*, 17-19 novembre 1997, Versailles/Venasque, Éd. Saint-Paul/Éd. du Carmel, 1998.

CHARDONNENS, Denis, HUGO, Philippe (dir.), *L'apport théologique de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, docteur de l'Église. Actes du colloque tenu à l'Université de Fribourg*, 26-28 novembre 1998, coll. « Recherches carmélitaines » 1, Toulouse, Éd. du Carmel, 2000.

GAUCHER, Guy, Mgr, (dir.), *Une sainte pour le troisième millénaire. Colloque international du Centenaire à Lisieux*, 30 septembre-4 octobre 1996, Venasque, Éd. du Carmel, 1997.

GONZÀLEZ, Emilio José (coord.), *Teresa de Lisieux. Profeta de Dios, Doctora de la Iglesia. Actas del Congreso Internacional* (Salamanca, 30 de noviembre-4 de diciembre de 1998), Salamanca, Ediciones Universidad Pontificia Carmelitas Descalzos, 1999.

MARCIL, Ivan (dir.), *Thérèse de Lisieux, cent ans plus tard : son actualité, son influence : actes du colloque de Montréal sur Thérèse de Lisieux, 17-19 octobre 1997*, coll. « Communauté et ministères » 6, Saint-Laurent, Bellarmin, 1998.

POIROT, Dominique (dir.), *Thérèse carmélite* (Actes du colloque de Lisieux, 18-22

septembre 1998), Paris, Cerf, 2004.

4. Ouvrages généraux, articles et colloques sur la sainteté et la vie spirituelle

4.1 Ouvrages

BALTHASAR, Hans Urs von, *Espérer pour tous*, Paris DDB, 1987.

BALTHASAR, Hans Urs von, *Si vous ne devenez comme cet enfant*, Paris, DDB, 1989.

BLANCHARD, Pierre, *Sainteté aujourd'hui*, coll. « Études carmélitaines », Brugges, DDB, 1954.

BRUGUÈS, Jean-Louis, Mgr, *Si tu veux être parfait*, Paris, Cerf, 1995.

CHAPELLE, Albert, *Bienheureux de Dieu, la sainteté des consacrés*, coll. « Vie consacrée 10, Namur, diff. Brepols, 1995.

FERNANDEZ, Irène (dir.), *La sainteté aujourd'hui*, *Communio* XXVII, 5-6 (septembre-décembre 2002-II).

GRAEF, Hilda Charlotte, *Histoire de la mystique*, Paris, Seuil, 1972 (1965 pour la version anglaise).

HUSCENOT, Jean, *La sainteté avant 30 ans c'est possible !*, Paris, Éd. du Chalet, 1991.

JOURNET, Charles, *Dieu à la rencontre de l'homme. La voie théologique*, Fribourg/Paris, Éd. Saint-Paul/DDB, 1981.

JOURNET, Charles, *Entretien sur la charité*, Saint-Maur, sans éditeur, 1999.

MARITAIN, Jacques, *Distinguer pour unir ou Les degrés du savoir*, Paris, DDB, 1932. Le chapitre IX : « Todo y nada », pp. 701-765.

PINCKAERS, Servais, *La vie selon l'Esprit. Essai de théologie spirituelle selon saint Paul et saint Thomas d'Aquin*, coll. « Amateca », Luxembourg/Paris, Éd. Saint-Paul/Cerf, 1996.

PHILIPPE, de la Trinité, *La Rédemption par le Sang*, coll. « Je sais-je crois » 25, Paris, Fayard, 1959.

RÉGAMEY, Pie Réginald, *Portrait spirituel du chrétien*, coll. « Cogitatio fidei », Paris, Cerf, 1988² (1963).

ROUSSEAU, Adelin, *Introduction, notes justificatives, tables de Irénée de Lyon, Contre les hérésies*, coll. « Sources Chrétiennes » n° 210, Livre III, tome I, Paris, Cerf, 1974.

SCHELER, Max, *Le saint, le génie, le héros*, Éd. Egloff, Fribourg, 1944.

TORRELL, Jean-Pierre, *Saint Thomas d'Aquin, maître spirituel, Initiation 2*, Paris/Fribourg, Cerf/Éditions Universitaires de Fribourg, 2002² (édition revue et augmentée d'une postface de 1996).

TORRELL, Jean-Pierre, *Inutile sainteté ? L'homme dans le miroir de Dieu*, Paris, Cerf, 2007.

4.2. Articles

ANDIA, Ysabel de, « Le martyr de la vérité », in : FERNANDEZ, Irène (dir.), *La sainteté aujourd'hui*, Communio XXVII, 5-6 (septembre-décembre 2002-II), pp. 13-37.

ARDURA, Bernard, « Béatifications et canonisations au XX^e siècle », in : CHOLVY, Gérard (dir.), *La sainteté. Actes du Carrefour d'histoire religieuse (9-12 juillet 1998)*, Centre Régional d'Histoire des Mentalités, Université Paul Valéry, Montpellier, 1999, pp. 223-237.

BEDOUELLE, Thierry, « Le modèle des saints », in : FERNANDEZ, Irène (dir.), *La sainteté aujourd'hui*, Communio XXVII, 5-6 (septembre-décembre 2002-II), pp. 49-61.

BORDE, Marie-Bruno, « Un Dieu souffrant ? Immutabilité et théologie affective du Dieu vivant. Perspectives thomistes dans un débat contemporain », *Le mystère du mal, péché, souffrance et rédemption*, coll. « Recherches carmélitaines » 2, Toulouse, Éd. du Carmel, 2001, pp. 261-275.

BORDE, Marie-Bruno, « La contribution de Thérèse au débat contemporain de la théologie trinitaire », in CHARDONNENS, Denis, HUGO, Philippe (dir.), *L'apport théologique de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, docteur de l'Église*, coll. « Recherches carmélitaines » 1, Toulouse, Éd. du Carmel, 2000, pp. 165-185.

DEVERGNIES, sœur Geneviève, « Le Carmel de Lisieux », in : DE MEESTER, Conrad (dir.), *Thérèse de Lisieux. Sa vie, son message*, Paris, Éd. MediasPaul, 1996, pp. 100-107.

FLIPO, Claude, « Vie spirituelle et sainteté », *VT 179* (juillet-août-septembre 2005), pp. 7-13.

IPARRAGUIRRE, Ignace, « Nature de la sainteté et moyens pour l'obtenir », *Vatican II. La constitution dogmatique sur l'Église. L'Église de Vatican II*, coll. « Unam Sanctam » 51c, tome III (commentaires), Paris, Cerf, 1966, pp. 1119-1135.

LABOURDETTE, Michel, « La sainteté, vocation de tous les membres de l'Église », *Vatican II. La constitution dogmatique sur l'Église. L'Église de Vatican II*, coll. « Unam

- Sanctam » 51c, tome III (commentaires), Paris, Cerf, 1966, pp. 1105-1117.
- LANGERON, Pierre, « Sainteté et société : la compénétration des deux cités », in : CHOLVY, Gérard, (dir.), *La sainteté. Actes du Carrefour d'histoire religieuse (9-12 juillet 1998)*, Centre Régional d'Histoire des Mentalités, Université Paul Valéry, Montpellier, 1999, pp. 45-57.
- MOLINARI, Paul, FIORES, Stefano de, et GOFFI, Tullo (dir.), *DS*, Paris, Cerf, 2001, article « saint », pp. 977-986.
- NISSIM, Gabriel Marie, « La sainteté de Dieu dans nos fragilités humaines », *VS 80* (2000), pp. 667-681.
- SORREL, Christian, « La sainteté entre hagiographie et histoire », in : CHOLVY, Gérard (dir.), *La sainteté. Actes du Carrefour d'histoire religieuse (9-12 juillet 1998)*, Centre Régional d'Histoire des Mentalités, Université Paul Valéry, Montpellier, 1999, pp. 5-30.
- SPEYR, Adrienne von, « La sainteté au quotidien », in : FERNANDEZ, Irène (dir.), *La sainteté aujourd'hui*, *Communio* XXVII, 5-6 (septembre-décembre 2002-II), pp. 39-48.
- THILS, Gustave, « L'appel universel à la sainteté dans l'Église », *Communio* XV, 6 (novembre-décembre 1990), pp. 75-84.

4.3. Colloques

- AAvv, Centre Notre-Dame de Vie (dir.), *Une figure du XX^e siècle. Le Père Marie-Eugène de l'Enfant-Jésus* (Actes du Colloque du Centenaire 1894-1994), Venasque, Éd. du Carmel, 1995.
- AAvv, *Couples saints et bienheureux. Un chemin de sanctification*, Paris, Éd. Parole et Silence, 2004.
- CHOLVY, Gérard (dir.), *La sainteté. Actes du Carrefour d'histoire religieuse (9-12 juillet 1998)*, Centre Régional d'Histoire des Mentalités, Université Paul Valéry, Montpellier, 1999.

5. Ouvrages et articles cités

5.1. Ouvrages

- AHERN, Patrick, Mgr, *Maurice and Thérèse. The Story of a love*, New York, Doubleday, 1998. Traduit en français chez Paris, Plon/DDB, 1999.
- BAUDOUIN-CROIX, Marie, *Léonie Martin : une vie difficile*, Paris, Cerf (Épiphanie), 2001³ (1989).
- BONNEJEAN, Bernard, *La poésie thérésienne*, Paris, Cerf, 2006.
- BONTÉ, Thérèse, *Van der Meersch au plus près*, Arras, Artois Presses Université, 2003.
- BOUCHARD, Françoise, « Sainte Thérèse de Lisieux – Ou la sainteté revisitée (1873-1897) », Paris, Salvator, 2007.
- BRUDERE, Băiba, "*Je me sens la vocation de prêtre*" (Ms B, 2v^o). *Enquête sur le sacerdoce commun chez Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte Face et l'apport de son expérience pour l'accomplissement de cette vocation aujourd'hui*. Thèse de doctorat en Théologie (Teresianum), sous la direction du P. François-Marie Léthel.
- CHOLVY, Gérard, HILAIRE, Yves-Marie, *Histoire religieuse de la France contemporaine*, t. I (1800-1880), Toulouse, Toubuse Privat, 1985.
- COMBES, André, Mgr, NOCHÉ, A., *La Petite Sainte Thérèse de Maxence van der MEERSCH devant la critique et devant les textes*, Paris, Saint-Paul, 1950.
- COTTRET, Bernard, COTTRET, Monique et MICHEL, Marie-José (dir.), *Jansénisme et puritanisme*, actes du colloque du 15 septembre 2001, tenu au Musée national des Granges de Port-Royal-des-Champs, préface de J. DELUMEAU, Paris, Nolin, 2002.
- DROUZY, Maurice, *La double vocation de Sainte Thérèse de Lisieux*, Paris, Office général du Livre, 1959.
- EYMIEU, Antonin, R. P., « Vers la sainteté en portant sa croix, à l'exemple de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, [Conférence au Congrès Thérésien de Lisieux le 30 juin 1932] », *Annales de Sainte Thérèse de Lisieux*, Lisieux, 1933.
- FURLONG, Monica, *Thérèse of Lisieux*, Londres/New York, Virago/Pantheon Pioneers, 1987.
- GAUCHER, Guy, Mgr, *Jean et Thérèse, Flammes d'amour*, Paris, Cerf, 1996.
- GAUCHER, Guy, Mgr, *Une "petite voie" qui conduit au secret de l'existence. Textes de Jean-Paul II sur Thérèse de Lisieux*, Saint-Maur, Éd. Parole et Silence, 1999.
- GUITTON, Jean, *L'Église et les Laïcs*, Paris, DDB, 1963².
- LANGLOIS, Claude, *Le désir de sacerdoce chez Thérèse de Lisieux*. Suivi par *Les trois vies de Thérèse au Carmel*, Paris, Éd. Salvator/Pierre d'angle, 2002.

- LANGLOIS, Claude, *Le poème de septembre. Lecture du Manuscrit B de Thérèse de Lisieux*, Paris, Cerf, 2002.
- LANGLOIS, Claude, *Lettres à ma Mère bien-aimée. Juin 1897. Lecture du Manuscrit C de Thérèse de Lisieux*, Paris, Cerf, 2007.
- LAVOCAT Françoise, KAPITANIAK Pierre, CLOSSON Marianne, et Collectif, *Fictions du diable : Démonologie et littérature de saint Augustin à Léo Taxil*, Genève, Droz, 2007.
- LIAGRE, Louis, *Retraite avec Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus*, Lisieux, Éd. des Annales de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, 1940.
- LONGHI, Jean-Jacques, *Le Dieu juste et miséricordieux dans l'expérience et la doctrine de sainte Thérèse de Lisieux*, Paris, Institut Catholique, 2002.
- MARCIL, Ivan, *La névrose de Thérèse de Lisieux et le salut en Jésus-Christ (1873-1897)*, mémoire de maîtrise, Université Laval, 1999.
- MARCIL, Ivan (dir.), *Thérèse de Lisieux, une parole pour aujourd'hui : actes du colloque de Montréal sur Thérèse de Lisieux, 17-19 octobre 1997*, coll. « Communauté et ministères » 7, Saint-Laurent, Bellarmin, 2002.
- MASSONE, Giuseppe, *Santa Teresina. Nevrosi o santità ?*, Cdg, sine loco, 2002.
- MOREAU, Philippe, *Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, Son tempérament moral*, Paris, Spes, 1938.
- MOREL, Georges, « Le sens de l'existence selon saint Jean de la Croix, tome I, Paris, Aubier, 1960.
- PAPON, Louis-Georges, *L'incidence de la vérité chez Thérèse de Lisieux. Catholicisme, psychanalyse*, Paris, Cerf, 2006.
- PHILIPPE, de la Trinité, *La doctrine de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus sur le purgatoire*, Paris, Éd. du Parvis, 2007³ (1950).
- PIAT, Stéphane-Joseph, *Marie*, Lisieux, OCL, 1967.
- QUANTIN, Alice et Henri, *Zélie et Louis Martin. Les saints de l'escalier*, Paris, Cerf, 2004.
- RAHNER, Karl, « Gefahren im heutigen Katholizismus », Einsiedlen, sans éditeur, 1950.
- REDMOND, Paulinus, *Louis et Zélie Martin : The Seed and the Root of the Little Flower*, London, Quiller Press, 1995.
- RENAULT, Emmanuel, *La Règle, la Liberté et l'Amour*, Paris, Cerf, 1998.
- RENAULT, Emmanuel, *Ce que Thérèse de Lisieux doit à Jean de la Croix*, Paris, Cerf, 2004.
- ROUSSEL, Jean, *La vie sublime de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus*, Nîmes, sans éditeur, 1990² (1949).

- SCHMAUS, Michael, « Katholische Dogmatik », III, 2, Munich, sans éditeur, 1956⁵.
- SESSBOUÉ, Bernard, *Jésus-Christ dans la tradition de l'Église*, coll. « Jésus et Jésus-Christ » 17, Paris, Desclée, 1982.
- TONNELIER, Christian, *Le livre de l'Imitation de Jésus Christ et Thérèse de l'Enfant-Jésus*, coll. « vie intérieure », Venasque, Éd. du Carmel, 1999.
- WU, John, *The Science of Love. A Study on the teaching of Thérèse of Lisieux*, Dublin, sans éditeur, 1941.
- ZUNDEL, Maurice, *Avec Dieu dans le quotidien. Retraite à des religieuses*, Saint-Maurice, Éd. Saint-Augustin, 1998³ (1953).

5.2. Articles

- BRO, Bernard, « Doit-on être dans l'angoisse en face de la prédestination ? », *La Vie spirituelle* 479 (janvier 1962), pp. 40-57.
- CHOUANARD, Simon, « La correspondance de Thérèse de Lisieux avec ses "frères" prêtres », in *Vies Consacrées* 77 (2005), pp. 107-124.
- Circulaire nécrologique pour une sœur carmélite s'étant offerte à la justice de Dieu*, VT 115 (juillet 1989), pp. 184-189.
- CLAPIER, Jean, « Sens et incidence de la maladie de Monsieur Louis Martin sur l'itinéraire de Thérèse de Lisieux », *Carmel CXXIII* (2004), pp. 53-60.
- DE MEESTER, Conrad, « Névrose et sainteté ». À la recherche de la "véritable" enfance de Thérèse de Lisieux », *Ephemerides Carmeliticae XXVIII* [Firenze] (1977), pp. 104-136.
- FAU, Jacques, « Thérèse et la souffrance : à l'écoute des questions des hommes d'aujourd'hui », VT 175 (2004), pp. 49-77.
- FRANCOIS de Sainte Marie de, « La pénitence au Carmel, de Thérèse d'Avila à Thérèse de l'Enfant-Jésus », *Ascèse de l'homme contemporain*, Études carmélitaines/Cahiers de la vie spirituelle, Paris, Cerf, 1951, pp. 93-117.
- GAUCHER, Guy, Mgr, « "Attire-moi, nous courrons..." : la prière missionnaire de Thérèse », VT 165 (2002), pp. 55-73.
- GIALLANZA, Joel, « "I will always be as poor as I am now". Thoughts on poverty from Sainte Thérèse de Lisieux », *Spiritual Life* 49 (2003), pp. 8-18.
- GILLET, Florence, « Teresa di Lisieux. Un itinerario di partecipazione alla vita trinitaria »,

- Nuova Umanità* 24 (2002), pp. 205-314.
- GIUGLIANO, Robert J. « Separation, Loss and Longing in the infancy and early childhood of St. Therese of the Child Jesus and the Holy Face. Attachment in psychological and spiritual development », *Studies in spirituality* 14 (Leuven 2004), pp. 225-254.
- OTT, H. ??? « Conjointe mais non commune ? La déclaration luthéro-romaine sur la justification par la foi seule », *Foi & Vie* (février 2001 – n° 1), pp. 87-93.
- LAMOUREUX, sœur Françoise-Thérèse, « L'antigiannismo di Teresa di Lisieux », *Rivista di Scienze dell'educazione* XXIV (1996-2), pp. 257-265.
- LE GAL, Frédéric, *La folie saine et sauve*, Paris, Cerf, 2003 ; pp. 482-494 à propos de sainte Thérèse.
- LINK, Patrick-Dominique, « Communion des saints chez Thérèse de Lisieux », *La Vie spirituelle* 772 (septembre 2007), pp. 401-419.
- PELCERF, Paul, « Vicaire général de Bayeux au temps de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus », *VT* 8 (octobre 1962), pp. 17-23.
- PELLETIER Anne-Marie, « Léonie et les siens, ou la grâce de la dernière place », *VT* 159, vol. 3 (juillet-août-septembre 2000), pp. 139-164.
- TREMBLAY, Réal, « Variation thérésienne sur le thème de "l'Enfant prodigue" », *Studia moralis* 37 (1999), pp. 413-429.
- RACINE, Colette, « Notes relatives à l'éducation salésienne dans la famille de sainte Thérèse, influence de cette éducation sur la pensée thérésienne (1/2), *VT* 68, vol. 17 (octobre 1977), pp. 271-282.
- RACINE, Colette, « Notes relatives à l'éducation salésienne dans la famille de sainte Thérèse, influence de cette éducation sur la pensée thérésienne (2/2), *VT* 69, vol. 18 (janvier 1978), pp. 12-23.
- RAHNER, Hugo, *Archivum Societatis Jesu* 27, 1958, *sine loco*, sans éditeur, pp. 137-142.
- RUSSEL, Keneth, « Is Therese of Lisieux really a modern saint ? », *Spiritual Life* 47 (2001), pp. 151-159. http://findarticles.com/p/articles/mi_qa3885/is_200110/ai_n8980154/
- SLEIMAN, Jean-Baptiste, « Maternité spirituelle dans la perspective thérésienne », *VT* 174 (avril-mai-juin 2004), pp. 45-64.
- ULANOV, Ann Belfor, « Religious Devotion or Masochism ? A Psychoanalyst Looks at Thérèse », *Carmelite studies* (1990 - n° 5), pp. 140-156.
- VECHINA, Jeremia Carlos, « Santidade e teologia : Teresa di Lisieux, fenómeno teológico », *Didaskalia* 34 (Lisboa 2004 - n° 2), pp. 107-144.
- ZUANAZZI, Gianfranco, art. « Pathologie spirituelle », in *Dictionnaire de la vie spirituelle*,

Paris, Cerf, 2001, pp. 803-819.